ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, G. KARA, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XVIII FASCICULI 1—2

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1965

ACTA ORIENTALIA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA ORIENTALISZTIKAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST V., ALKOTMÁNY U. 21.

Az *Acta Orientalia* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket az orientalisztika köréből.

Az *Acta Orientalia* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, lehetőleg géppel írva, a következő címre küldendők:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Orientalia* előfizetési ára kötetenként belföldre 80,— Ft, külföldi címre 110,— forint. Megrendelhető az „Akadémiai Kiadó"-nál (Budapest V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-46), a külföld számára pedig a „Kultúra" Könyv és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest I., Fő utca 32. Bankszámla: 43-790-057-181) vagy külföldi képviseleteinél és bizományosainál.

Die *Acta Orientalia* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Orientalistik in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Orientalia* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen »Kultúra« (Budapest I., Fő utca 32. Bankkonto 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

(ACTA ORIENT. HUNG.)

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, G. KARA, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XVIII

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1965

INDEX

Tomus XVIII

Eve Apor, L. Gaál 381
G. Bárczi, Notes sur les vieux mots d'emprunt turcs en hongrois 47
G. Bethlenfalvy, Three *Pañcatantra* Tales in an Unedited Commentary to the Tibetan *Subhāṣitaratnanidhi* 317
A. Bodrogligeti, Early Turkish Terms Connected with Books and Writing 93
Hilda Ecsedy, Old Turkic Titles of Chinese Origin 83
I. Erdélyi, Résultats des recherches archéologiques relatives aux trouvailles des cavaliers nomades orientaux en Hongrie (1953—1964) 373
L. Fekete, Mit Zahlwörtern gebildete osmanisch-türkische Ortsnamen 61
D. Fokos-Fuchs, Aus dem Gebiete der Komposita der uralischen und altaischen Sprachen 33
G. Györffy, Monuments du lexique petchénègue 73
G. Hazai, Beiträge zu einigen Problemen der Lehnwörterforschung in den osmanisch-türkischen Mundarten des Balkans 183
Klara Hegyi, The Terminology of the Ottoman-Turkish Judicial Documents on the Basis of the Sources from Hungary 191
T. Horváth, Z. F. Takáts 382
Fl. Huszár, The Mandate of Prince I-k'uang and of Li Hung-chang for the Peace-Negotiations in 1900 355
J. Káldy-Nagy, Names of Merchandises in a Mediterranean Turkish Customs Register 299
G. Kara, Le dictionnaire étymologique et la langue mongole 1
L. Ligeti, Le lexique mongol de Kirakos de Gandzak 241
L. Lőrincz, La terminologie du folklore kalmouck 149
L. Lőrincz, Les «Contes du Cadavre ensorcelé» (*Ro-sgruń*) dans la littérature et le folklore tibétains 305
J. Németh, Das Zimmerhandwerk der Turko-Bulgaren im Spiegel der alttürkischen Lehnwörter der ungarischen Sprache 55
B. Rinčen (Ulan-Bator), Об одной хори-бурятской родословной 205
A. Róna-Tas, Some Notes on the Terminology of Mongolian Writing .....
A. Róna-Tas, The Conference of the Hungarian Altaists 378
A. Scheiber, Ein unbekannter Brief Moses Maimûnîs und ein Lobgedicht zu Ehren Abraham Maimûnîs 359
M. Sofronov (Moskva) — E. Kyčanov (Leningrad), Researches Concerning the Phonetics of the Tangut Language 339
P. Tomka, Les termes de l'enterrement chez les peuples mongols 159
Cs. Töttössy, The Problem of the Internal Frame Stories of the *Śukasaptati* 227

Comptes rendus :

Материалы по чувашской диалектологии I—II (A. Róna-Tas) — *N. Beldiceanu*, Les actes des premiers sultans conservés dans manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris I—II (J. Káldy-Nagy) *U. Heyd*, Ottoman documents on Palestine from 1552 to 1915 (Ann Horváth) — Хальмг поэзин антолог (L. Lőrincz) — (A. Róna-Tas) — *Lokesh Chandra*, The Three Hundred Gods (G. Bethlenfalvy) — *Subhāṣitaratnakoṣa* (G. Bethlenfalvy) — *J. Průšek* (ed.), Studies in Modern Chinese Literature (E. Galla) — *S. Shaked*, A Tentative Bibliography of Geniza Documents (A. Scheiber) 385

Livres reçus 401

LE DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE ET LA LANGUE MONGOLE

PAR

G. KARA

Lorsqu'en 1960, quelques années après l'introduction posthume de Ramstedt,[1] M. Poppe publia sa phonétique comparative altaïque,[2] la vieille question de savoir si l'on pouvait parler d'une parenté de langues altaïques fut remise sur le tapis.

Les critiques du «camp opposé»,[3] tout en parlant d'une phonétique, mettaient bien plutôt l'accent sur les rapprochements de mots que sur les correspondances de sons qu'elles illustraient ou qu'elles permettaient d'établir, et montraient par là que le talon d'Achille de l'important ouvrage de M. Poppe était bien le domaine des étymologies lesquelles plus d'une fois tentaient de rapprocher des mots fort éloignés dans l'espace et le temps.

Au début de son ouvrage M. Poppe écrit qu'il entend étudier d'abord les rapports du turc et du mongol et seulement en deuxième lieu les rapports

[1] G. J. Ramstedt—P. Aalto, *Einführung in die altaische Sprachwissenschaft:* I. *Lautlehre*, II. *Formenlehre*, Helsinki 1957, 1952. Cf. N. Poppe: *Language* XXX, 570—578.

[2] N. Poppe, *Vergleichende Grammatik der altaischen Sprachen*, Teil 1, *Vergleichende Lautlehre*, Wiesbaden 1960.

[3] D. Sinor, *Observations on a new comparative Altaic phonology: BSOAS* XXVI (1963), 133—144, Gerard Clauson, *A postscript to Professor Sinor's «Observations on a new comparative Altaic phonology»: BSOAS* XXVII (1964), 154—156, G. Doerfer: *ZDMG* CXIII (1963), 416—417, cf. encore *Göttingische Gelehrte Anzeigen* VI (1964), 103 et le même, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen, unter besonderer Berücksichtigung älterer neupersischer Geschichtsquellen, vor allem der Mongolen- und Timuridenzeit*, I, *Mongolische Elemente im Neupersischen*, Wiesbaden 1963, pp. 51—105: *Bemerkung zur Verwandschaft der sog. altaischen Sprachen.* — D'ailleurs la prise de position négative, mais différente quant aux détails, de MM. Sinor, Clauson, Benzing et Doerfer avait été précédée par l'étude écrite en 1934 de M. J. Németh, *A törökség őskora [=La préhistoire des Turcs]* et *Probleme der türkischen Urzeit: Analecta orientalia memoriae Alexandri Csoma de Kőrös dicata, BOH* V, Budapest 1943—1947, voir *ZDMG* LXVI (1912), 549—576; la meilleure mise au point de la question a été fournie — en hongrois — par M. L. Ligeti en 1954: *Az uráli és altaji nyelvek viszonyának kérdése* [= Le problème de la relation des langues ouraliennes et altaïques]: *A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei* [= Bulletin de la Section de Linguistique et de Littérature de l'Acad. des Sc. de Hongrie] IV, 339—364, cf. encore G. D. Sanžeev, dans *Voprosy jazykoznanija* 1963 : 2, pp. 141—144.

du mongol et du mandchou-tongous, et qu'il ne part du coréen et du mongol que «in besonderen Fällen». En résumé: son ouvrage est centré sur le mongol. Or c'est-là une différence sensible par rapport à la conception «diamétrale» de Ramstedt, différence absolument conforme à la réalité, étant donné qu'il n'existe pratiquement pas de correspondances mandchoues-tongouses—turques indépendantes du mongol. D'ailleurs c'est peut-être l'écueil sur lequel vient échouer — maintenant il semble du moins — la parenté altaïque. Il ne reste donc que les rapports multiples et compliqués — rapports et probablement non parenté — du turc et du mongol, du mongol et du mandchou-tongous (les deux branches ensemble et séparément). Pour mettre au jour l'histoire de ces rapports il est toutefois indispensable d'éclaircir le plus complètement possible, l'histoire intrinsèque des différentes branches (sans parler de l'histoire des peuples en question). Dans ce domaine il y a de notables progrès à enregistrer dans ces dernières dizaines d'années. Toute une série d'excellents ouvrages comparatifs[4] (malheureusement non historiques) nous facilite l'accès aux problèmes inhérents à la matière et une meilleure compréhension, tout en confirmant notre conviction que malgré la clarté avec laquelle se présentent certains détails, il serait prématuré de nous former une image définitive de l'ensemble.

Un des domaines les plus importants des recherches relatives aux rapports des langues altaïques est l'histoire du lexique de la langue mongole qui entre les trois branches, occupe la place centrale. C'est l'histoire de ce lexique que reflètera le dictionnaire étymologique mongol, lequel qui tout n'étant guère plus qu'un projet, doit d'ores et déjà faire l'objet des recherches d'ailleurs en cours sur l'histoire de la langue mongole.

L'entreprise ne manque pas d'antécédents. Nous disposons d'un bon nombre d'étymologies et de comparaisons de mots (comparaisons qui laissent la question d'origine en suspens).

Nous avons en outre un dictionnaire, qui pour de nombreux mots a des étymologies à nous proposer, le *Kalmückisches Wörterbuch* (Helsinki 1935) de Ramstedt. Pour la plupart de ses mots kalmouks il indique ou reconstitue la forme primitive rendue par le mongol littéraire (généralement en la décomposant en morphèmes) qu'il fait souvent suivre d'un rapprochement extérieur.[5] *Einführung*, un autre ouvrage de Ramstedt offre également une quantité considérable d'étymologies; tous les deux ont un caractère comparatif, les possibilités de rapprochement sont à peine limitées par l'espace ou le temps. La phonétique de M. Poppe que de nous jours constitue l'objet principal des

[4] Cf. Sinor, *Observations*, 133.

[5] Cf. John R. Krueger, *Vollständiges schriftmongolisches Register zu Ramstedts Kalmückischem Wörterbuch*, Philadelphia, Pennsylvania, 1961, pp. 78—79: index des mots tibétians, plus de 200 étymologies, pp. 80—85; index des mots mandchous-tongous, environ 800 étymologies.

discussions en matière d'altaïstique ressemble à beaucoup d'égards à celle de Ramstedt, sauf qu'elle applique une mesure critique beaucoup plus sévère en ce qui concerne les rapprochements. Nombreuses études de B. Ja. Vladimircov, en premier lieu les *Tureckie êlementy*, les *Mongolica, I* et la *Sravniteljnaja grammatika* présentent également un grand intérêt pour un futur dictionnaire étymologique[6], de même que les *Etudes* de W. Kotwicz,[7] les parallèles mandchoues—mongoles de M. Sanžeev,[8] et non en dernier lieu presque tous les ouvrages altaïstiques de Pelliot.

M. Mostaert, auteur du dictionnaire mongol actuellement le plus complet adopte les méthodes suivies dans le dictionnaire kalmouk de Ramstedt, en ce que, à côté des mots ordos, il indique les formes du mongol écrit, mais, à la différence de Ramstedt, uniquement là où elles ont réellement existés, et les étymologies chinoises, mandchoues etc. Il procède de la même manière dans le dictionnaire mongour mis au point avec De Smedt. Cette bonne tradition est encore observée dans le dictionnaire mongol—anglais de Lessing, où à côté du mongol écrit on trouve les correspondances du khalkha littéraire et l'étymologie chinoise, tibétaine etc. de nombreux mots.[9]

Bien entendue aucun de ces ouvrages ne pouvait s'appuyer sur des données complètes. Cela entrera entre autres dans les devoirs des auteurs du dictionnaire étymologique mongole à l'heure actuelle imaginaire.

Comment ce dictionnaire devra-t-il être? Quelles sont les conditions de sa mise au point? Voilà les questions que nous proposons d'examiner ici.

*

Le dictionnaire étymologique peut être conçu à la base d'un programme maximal tenant compte de toutes les possibilités ou d'un programme minimum ne prévoyant qu'une partie de ces possibilités. En ce qui concerne la seconde version, elle peut à la rigueur être réalisée sans l'appui de nouvelles recherches de grande envergure, simplement à partir des résultats déjà acquis, soigneuse-

[6] Cf. *Spisok naučnych trudov akademika B. Ja. Vladimircova*, dans *Filologija i istorija mongoljskich narodov*, Moscou 1958, pp. 8—11 et G. D. Sanžeev, *B. Ja. Vladimircov — issledovatelj mongoljskich jazykov*, ibid., pp. 12—40.

[7] *Studia nad językami altajskimi: RO* XVI (1950), 11—314, édités par M. Lewicki.

[8] *Manjčžuro-mongoljskie jazykovye paralleli* dans *Izvestija Akademii nauk SSSR* 1930, pp. 601—626 et 673—708, cf. L. Ligeti, *Les anciens éléments mongols dans le mandchou: Acta Orient. Hung.* X (1960), 231—248.

[9] A. Mostaert, *Dictionnaire ordos*, I—III, Pékin 1941—1944, A. De Smedt et A. Mostaert, *Dict. monguor—français*, Pékin 1933, ces deux dictionnaires tiennent aussi compte, à côté du mongol écrit, c'est-à-dire «classique», du moyen mongol; F. D. Lessing et autres, *Mongolian—English Dictionary*, Berkeley and Los Angeles 1960; malheureusement, il donne parfois des formes khalkhas fictives, cf. par ex. le verbe *buruudach* «to flee», au lieu de quoi les Khalkhas ont *zugadach* ou *zugatach*, *zugtach* ou *zugtaach* (Luvsandêndêv, *Mongol oros tolï*, Moscou 1957, ne donne que les deux dernières formes).

ment triés et résumés. Il importe bien entendu de ne pas perdre de vue les objectifs du programme plus ample, auquel cependant il serait prématuré de songer à l'heure actuelle.

Voici un schéma possible d'un programme élargi:
Mise au jour

1. du contenu du lexique mongol,
2. de ses rapports extérieurs et
3. de ses rapports intérieurs.

Aucune de ces tâches ne pourra être menée à bien si l'on n'a pas préalablement élaboré le système de phonèmes et de morphèmes des différentes époques et des divers territoires, déterminé les parties constitutives, leurs possibilités de combinaisons, les éléments en voie de disparition, les éléments fixes et les éléments en formation,[10] ainsi que les rapports sémantiques tels que les homonymes, synonymes, antonymes et séries thématiques, etc. Pour ce faire on trouvera également beaucoup d'éclaircissements fort utiles dans le dictionnaire kalmouk de Ramstedt et dans le dictionnaire ordos de M. Mostaert.[11]

Le lexique mongol

Le lexique mongol intégral comprend le lexique des dialectes[12] mongols d'aujourd'hui (non archaïques) et celui des matériaux historiques se divisant

[10] Ainsi, par exemple, dans le khalkha d'aujourd'hui on peut considérer comme éléments «en voie de disparition» les mots de négation *ese* et *ülü*, *a-* verbe d'existence, l'allomorphe aspiré sourd du suffixe datif-locatif *(-t : gartaa, gart ~ gardaa, gard)*, comme éléments fixes les mots par ex. *köke, sira*, comme éléments «en voie de formation» la spirante sourde bilabiale, des mots d'origine étrangère qui commence à s'implanter à côté de l'occlusive aspirée sourde homorgane signifiant la simple substitution phonétique; par ex. le terme *tijrêltêt ongoc* employé depuis 1964 au lieu de *reaktiv ongoc* «avion à réaction» et maints autres produits de la réforme de la langue dont plusieurs ne tarderont pas à céder la place à des créations plus récentes. Au témoignage de nos sources un élément en voie de disparition dans la langue littéraire bouriate est par ex. le mot *toroj* vis-à-vis du terme plus récent (d'origine russe) *poršooncho* «pourceau». cf. C. B. Cydendambaev, *Russko—burjat-mongolskij slovarj*, Moscou 1954, p. 458, s. v. *porosenok*, K. M. Čeremisov, *Burjat-mongoljsko—russkij slovarj*, Moscou 1951, p. 443, s. v. *toroj*. Cet exemple toutefois nous conduit déjà à la question de la hiérarchie des synonymes.

[11] Cf. par ex. *kümün* et *aran* «homme» dans le moyen mongol; *qara-* et *üje-* «voir»; *toluγai* «tête» — *ekin* «tête, début» — *terigün* «tête, début»; *türgen, qurdun, busiyu* «rapide» dans le mongol écrit; *nüd* «yeux» — *melmī* id. (style honorifique) dans le khalkha; *edür* «jour» × *söni* «nuit», *örlüge* «matin» × *oroi* «soir»; *örgen* «large» × *narin* «étroit», *büdügün* «gros, épais» × *narin* «mince (corde), étroit», *ǰuǰayan* «épais» (feuille) × *nimgen* «mince»; *nidün* «yeux» — *aman* «bouche» — *qabar* «nez»; *γar* «main» — *köl* «pied».

[12] Les structures généralement considérées à la base de critères linguistiques et extra-linguistiques, comme des langues indépendantes sont traitées ici — au point de vue historique — comme dialectes, et leurs dialectes, comme sous-dialectes.

en dialectes conservés sous forme écrite (monuments linguistiques) et en éléments mongols d'autres langues.[13] La plupart des dialectes littéraires apparus depuis le XVIIe siècle (oïrate, Geser) peuvent compter pour des dialectes modernes, cependant du fait de leur caractère littéraire ils conservent une partie importante des dialectes déjà disparus. Les dialectes archaïques, vu leur double aspect, appartiennent tantôt aux matériaux historiques, tantôt aux matériaux vivants, néanmoins, au point de vue de l'ensemble de la matière, leurs archaïsmes présentent plus d'intérêt que leurs néologismes.

L'élaboration du lexique des dialectes d'aujourd'hui (modernes et archaïques), notamment un dictionnaire comparatif des dialectes permettrait de distinguer les éléments généraux du lexique de ceux qui sont propres à un dialecte ou à un groupe de dialectes. C'est à une pareille analyse géographico-linguistique qu'il faudrait soumettre le lexique des monuments linguistiques écrits, tandis que le lexique des «dialectes étrangers» demanderait à être examiné au point de vue historique; on en gagnerait des précisions quant à l'aire des mots (noms et significations) dans l'espace et le temps, par exemple quant à leur première attestation, éventuellement leur naissance (formation, réforme de la langue), leur «réincarnation» (emprunts, dont mots voyageurs, mots étrangers, emprunts littéraires) et même quant à l'époque et au lieu de leur disparition.

Au carrefour de ces deux chemins on ne tardera pas à pouvoir déterminer les éléments du lexique mongol qui sont *généraux*, autrement dit employés aussi bien dans les dialectes d'aujourd'hui que dans les matériaux historiques[14] et les éléments qui sont *spéciaux*, autrement dit généraux dans les

[13] Telles sont par ex. les emprunts mongols des langues iraniennes (cf. Doerfer, *Mongolische Elemente* et Ligeti, dans les *Mélanges* offerts à G. D. Sanžeev, sous presse, sur les mots mongols des Hazara), ceux du russe et les couches mongoles dans le yakoute (cf. St. Kałużyński, *Mongolische Elemente der jakutischen Sprache*, Warszawa 1961, et comptes-rendus par L. Ligeti dans *Acta Orient. Hung.* XVI [1963], 325—329 et par G. D. Sanžeev dans *Voprosy jazykoznanija* 1963 : 2, 141—144), les éléments mongols des langues des Turcs de l'Altaï (par ex., plusieurs couches mongoles dans le touva), dans les langues turques de Sibérie (cf. Hasan Eren, *Sibirya türk dillerinde moğol unsurları: Türk Dili Belleten* XIV—XV [1950] pp. 35—43), les emprunts mongols du tchaghataï, parmi lesquels on distingue une couche oïrate spéciale (cf. par ex. Ligeti, *Un vocabulaire mongol d'Istanboul : Acta Orient. Hung.* XVI, p. 39, s. v. *ǰölen)*, ou encore les mots mongols du tongous, enfin un des «dialectes étrangers» les plus importants est constitué par les vieux emprunts mongols du mandchou (Ligeti: *Acta Orient. Hung.* X, 231—248), etc.

[14] Par ex. mong. *bi* «je, moi», oïr. (oïr. lit., kalm., kalm. lit., oïr. dial.), bour., khal., ord., tchakh., barin, üǰ., khor. etc. dial. orient., dah., mogh., šera-yögur, tonghiang (santa) *bi* (abstraction faite ici des différences telles que consonne sonore ~ demi sonore, pure ~ palatalisée et voyelle longue ~ brève), paoan *be*, monguor *bu* (cf. Poppe, *Introduction*, p. 209; tonghiang et paoan cités d'après Mme Todaeva), première attestation: dans l'Histoire secrète; mong. *ǰayun* «cent», cf. Poppe, *Introduction*, p. 248, mot généralement attesté dans les dialectes d'aujourd'hui; pour les dialectes archaïques cf. encore

dialectes d'aujourd'hui, mais inconnus dans les matériaux historiques,[15] ou généraux dans les dialectes d'aujourd'hui, mais spéciaux dans les matériaux historiques,[16] ou spéciaux dans les dialectes d'aujourd'hui et généraux dans les matériaux historiques,[17] ou spéciaux et dans les dialectes d'aujourd'hui et dans les matériaux historiques,[18] ou spéciaux aujourd'hui et inconnus autrefois,[19] ou généraux dans les matériaux historiques et inconnus dans les dialectes d'aujourd'hui,[20] ou spéciaux dans les matériaux historiques et inconnus dans les dialectes modernes.[21]

Ces huit possibilités qui, bien entendu, comportent chacune une large gamme de variantes, concernent aussi bien la forme que le contenu, la multitude des variantes phonétiques et la multitude des variantes sémantiques dont l'ensemble est le mot.[22]

---

paoan *džon*, mais tonghiang *jibai* < chin. (Todaeva), et mogh. Zirni آردين, lire آربين *arbin* «beaucoup»? — première attestation dans le khitan: *ǰau*, cf. Ligeti, *Les fragments du Subhāṣitaratnanidhi : Acta Orient. Hung.* XVII (1954), 287, cf. encore mong. *taulai* «lièvre», khitan *taul* (Ligeti, *op. cit.*, 228), pour les formes actuelles cf. Poppe, *Introduction*, p. 68, Ligeti, *Un vocabulaire mongol d'Istanboul*, s. v. *taulaǰ*, paoan (Todaeva) *toli*, tonghiang (Todaeva) *taulei*.

[15] Comme par ex. oïr. *šaldang*, bour. *šalda(n)*, khal. ord. *šaldan*, jar. *šaldan* «nu» ou «sans pantalon».

[16] Comme par ex. la particule *ču* «aussi», ou le mot *mögü* «champignon» (oïr., bour., khal., ord., üǰ., barin, dah.) ~ chin. *mouo-kou* (binom relativement nouveau); mong. *čingge-*, *tege-* «faire de cette manière-là» qui apparaît dans les traductions entreprises au XVIIIe—XIXe siècles des romans chinois *pai-houa*, mais vit sous des formes très différentes dans les dialectes modernes.

[17] Comme par ex. mong. *ba* «nous» (dans les dialectes modernes on n'a que des formes à désinence; la particule *kü* (cf. bour. *gü*?), mong. *manglai* (la plupart des dialectes modernes connaissent un autre mot pour «front», et le mot *manglai* correspond à «éminent, chef», mais cf. kalm., ord. *maŋnā̆*, gorlos *meŋal* «front» < *mangla*, comme dah. *maŋgil* ; le gorlos peut d'ores et déjà, et malgré le peu de matériaux dont on dispose être considéré comme une «transition» entre les dialectes archaïques et les dialectes modernes).

[18] Comme par ex. bour. *nažar* «été» (en fait le mot est spécial aussi dans le bour., puisqu'il n'est connu que par le bour. occidental), dah. *naǰir* id., cf. khal. *naǰir χalū~* «chaleur torride», mmong. dial. *naǰir* «été» (attestation sporadique aujourd'hui d'un ancien dialecte).

[19] Comme par ex. khal. *šambī-* «être tordu horizontalement; s'éculer (soulier)» et *yambī-* «être tordu verticalement (roue voilée)»; khal., bour. *aŋgāχai* «petit oiseau» < mong. *angya-yi-* «attendre le bec ouvert» (mots territoriaux).

[20] Comme par ex. les particules *ber* et *be*, le verbe *ayimas-* «être fâché» (mots disparus).

[21] Comme par ex. mmong. Hy *ǰi'aq* «noix» (cf. mgr.; le mot kalm. *jaŋgɒ̆ḵ* «noix» est un emprunt relativement nouveau au turc de Volga), *ayaγ-q-a tegimlig* «vénérable (prêtre, moine)»: ce dernier a «vécu» depuis le moyen mongol jusqu'au mongol classique dans les textes bouddhiques (mots territoriaux anciens).

[22] Une autre enquête statistique partant de l'espace et du temps pourra faire la lumière sur la fréquence ou la rareté à l'intérieur d'un système donné (mot déjà ancien, mot encore nouveau, mot rare de par sa signification, etc.), de même que sur la répartition

Les rapports extérieurs

Les rapports extérieurs sont très divers, même si l'on s'abstient d'aborder le problème des langues, des époques et des territoires pouvant entrer ici en ligne de compte. Les rapports au point de vue du mongol sont actifs si des éléments mongols passent dans une autre langue (mots d'emprunt; nous les classerions parmi les sources historiques), et ils sont passifs lorsque les éléments d'une autre langue (par ex. du chinois ou du russe) entrent dans le mongol. Une troisième version est celle d'une source commune qui pourrait être une langue primitive ou une autre langue ayant exercé une influence également forte sur plusieurs langues, ces influences étant toutefois restées indépendantes l'une de l'autre.

Il s'agit en premier lieu de mots d'emprunts, excepté le cas des couches primitives dont l'origine commune ou le caractère d'emprunt peut encore faire l'objet de discussions.

Parmi les rapports extérieurs ainsi limités de la langue mongole on connaît relativement bien les éléments turcs, mandchous-tongous, chinois et tibétains, même, plus récemment les éléments russes. Quant aux rapports présumés, fort anciens avec les langues paléosibériennes et coréenne (emprunts? mots voyageurs?) ils devront être étayés par des preuves.

Les recherches relatives aux rapports extérieurs indirects (iraniens, indiens, tokhars, arabes etc.), si elles ne rentrent pas nécessairement dans les tâches du dictionnaire étymologique mongol, n'en sont pas moins susceptibles de prêter plus de fermeté à nos jugements sur les rapports directs.

Les éléments communs du turc et du mongol

Les éléments communs du turc et du mongol appartenant à une couche archaïque sont entre autres *taulai* «lièvre» (turc *tabïš-qan)*, *čilaγun* «pierre» (turc *tāš)*, *gölüge* «chiot» (turc *köšek*), *qoli-* «remuer» (turc *qoš-*), *qalbuγa* «cuiller» (turc *qašïq)*, *qolbuγa* «alliance» (turc *qoš)*, *nilbusun* «salive, larme» et *niluγun* «cru» et *nilqa* «nourrisson» (turc *yāš* «larme», *yāš* «cru», *yāš* «jeune»),[23] *nabči*

---

quantitative des catégories indiquées ci-dessus. Il est d'ailleurs clair que du point de vue du mongol commun, c'est la première catégorie (éléments généraux) qui est la plus importante.

Voici encore une exigence excessive: tout ceci vaut également pour les principales langues auxquelles le mongol doit ses emprunts ou pour les langues apparentées avec lui, toutefois dans une mesure plus faible que pour le mongol en train d'être étudié. Il ne faut pas oublier que la découverte de nouveaux monuments linguistiques et de dialectes actuellement inconnus peut sensiblement modifier nos résultats.

[23] Le rapprochement parallèle, *ǰalaγu* «jeune», tenté par Ramstedt *(Kalm. Wb.)* n'entre pas en ligne de compte vu la présence simultanée de $i \sim \bar{a}$ et $l \sim š$.

et *namaγa* «feuille, frondaison» (turc *yap-*), *noγosun*, *nungqasun* (Hs), *ungγasun* «laine» (turc *yum)*, *niγa-* «coller» (turc *yāp-*), *nidurγa* «poing» (turc. *yudruq)*, *dayir* «brun» (turc *yaγïz*), *dayin* «ennemi» (turc *yaγ)*,[24], *del* «crinière» (turc *yel)*, *doluγa-* «lécher» (turc *yal-*), *düri* «visage, figure» (turc *yüz)*, *döröge* «étrier» (turc *üzengü)*, *dom* «sorcellerie, art de guérir les maladies» (turc *yum)*, *domoγ* «légende» (turc *yomaq)*, *bora* «gris, brun» (turc *boz)*, *quriγan* «brebis» (turc *qozï)*, *birayu* «veau âgé d'un an» (turc *buzayï)*, *üker* «boeuf» (turc *öküz)*, *ikire* «jumeaux» (turc *ikez)*, *araγa* «molaire» (turc *azïq)*, *mögörsün* «cartilage» (turc *müngüz)*, *boγorla-* «étrangler» (turc *boγaz* «gorge»), *öber* (cf. *öbesün)* «soi», *öre* «intérieur (de quelqu'un)» (turc *ǒz)*, *quγur* «instrument à cordes» (turc *qopuz)*, *urtu* «long» (turc *uzun)*, *üre-* «râper, émietter» etc. (turc *üz-*), *siroγai* «terre, poussière» (turc *sāz)*, *sira* «jaune» (turc *sarïγ)*, *köke* «bleu» (turc *kǒk)*, *üniye* «vache» (turc *inäk)*, *qaγa-* «fermer» (turc *qap-*), *taγa-* «résoudre», *tayi-l-* «enlever (robe), défaire (noeud)», (turc *tap-* «trouver»), *kege* «dessin, ornement» (turc *kep* «forme, image» > mong. *keb)*, *kegürge* «pont» (turc *köprüg)*, *ǰiru-* «dessiner» (turc *yāz-* «tracer, écrire»), *ǰiγar* «musc» (turc *yïpar)* etc.

Chacun de ces exemples offre au moins un signe d'archaïsme. L'archaïsme des signes est assuré par leur apparition simultanée rare, mais régulière. Des signes de ce genre sont $l \sim š$, $n \sim y$, $d \sim y$, $r \sim z$, $i \sim ā$, peut-être *sγs*, *sbs* etc. $\sim$ *sp*, voyelle $\sim$ zéro. Le phénomène du «rhotacisme» et du «lambdaïsme» (Budenz, Gombocz, Ramstedt) nous autoriserait à appeler cette couche «couche de type tchouvache», toutefois les correspondances $n \sim y$ et $d \sim y$ accompagnant ces phénomènes nous avertissent de ce qu'il y a lieu de tenir compte ici d'un état de langue plus ancien que le vieux tchouvache (protobulgare) et que l'ancêtre du tchouvache n'était que l'un des dialectes turcs «archaïques».

A côté de ceux-ci, on trouve de cas en cas d'autres correspondances turco—mongoles qui, soit du fait de leur caractère aléatoire, soit parce qu'elles se présentent avec les signes de couches plus tardives, elles ne peuvent pas être considérées comme des signes d'archaïsme. Parmi ces dernières on relève la correspondance voyelle $\sim$ zéro, au cas où derrière elle on découvre sans peine la différence morphologique du turc et du mongol, comme par exemple pour *kerči-* «couper en morceaux» $\sim$ turc *kert-* (MK) où il est clair que c'est le mongol, n'admettant pas un type de syllabe CVCC, qui a transformé le radical monosyllabique en radical bisyllabique CVC-CV.[25] On peut à la rigueur

[24] Mais plus tard peut-être *sayin* «bon» $\sim$ turc *sāy* à cause de $a \sim ā$.

[25] Le signe d'ancienneté relatif $t \sim č$ et $d \sim ǰ$ est loin d'être sûr, à côté de *čilayun* $\sim$ *tāš* «pierre», *či* sing. $\sim$ *ta* plur. du pronom de la 2e personne, le moyen mongol connaissait encore les formes *gitki-* $\sim$ *gički-*, et on a même des exemples aussi tardifs que *teyimü* > *tīm* > *čīm* dans l'ordos ou l'üjümüčin; pour la question des affriqués primaires et secondaires cf. Poppe, *The Mongolian affricates* *č *and* *ǰ: *CAJ* II, 204—215; cf. encore *andasun* $\sim$ *anǰisun* $\sim$ *anǰasun* «charrue».

considérer comme signes d'archaïsme les correspondances de la voyelle du radical telles que nous en trouvons dans les exemples suivants: *quča* ~ turc *qoč* «bélier», *quγur* ~ turc *qopuz* «instrument à cordes», *birayu* ~ turc *buzayï* «veau d'une année», *üniye* ~ turc *inek* «vache», *üker* ~ turc *öküz* «boeuf» etc., les suffixes fossiles s'ajoutant dans le mongol aux thèmes correspondants ou certains morphèmes liés.[26]

A propos des bisyllabes correspondants aux unités monosyllabiques turques, de même qu'à propos de plusieurs autres divergences on se demande invariablement laquelle de ces langues accuse un état plus archaïque. La réponse qui veut que les voyelles thématiques mongoles soient secondaires paraît trop simpliste:[27] encore faudrait-il prouver que par exemple dans cet état archaïque, le mongol n'admettait pas la consonne *r* en fin de mot. Seulement en ce cas les éléments turcs du type *üker, dayir, quγur* seraient plus tardifs que *düri, ikire, uran, uduri-, sere-*, et auraient passé dans le mongol à une époque où la langue accueillait déjà sans modification les éléments finissant par *r*. S'il en est ainsi, il reste à démontrer que la terminaison en *r* des mots mongols non communs avec le turc est secondaire par rapport à un *r* final + *s* (*γaǰar, qoyar, ger, ker*, etc.).[28]

La correspondance *ǰ* ~ *y* peut également relever des signes d'archaïsme,

[26] Qui par ex. indiquent l'espèce du mot, comme le *i* de *taulai*, le *n* s'ajoutant au thème *niluγu-;* le morphème *-bu-* si fréquent après le son *l*, ou le morphème *-γu-*.

[27] Bien qu'il y en ait plusieurs qui le soient effectivement, comme *tobaray* ~ turc *topraq*, le mongol ne tolérant pas l'ensemble occlusive-vibrante parmi les combinaisons de consonnes se trouvant à la limite des syllabes C-C; par ailleurs la correspondance *b* ~ *p* indique qu'il s'agit là d'un emprunt relativement tardif, cf. *toγoray)*.

[28] Il en est de même avec la suggestion de M. K. Thomsen relative à l'ambivalence des correspondances turques-mongoles *(Zwei türksich-mongolische Korrespondenzreihen* dans *Aspects of Altaic civilization*, edited by D. Sinor, *UAS* XXVI, 1963, pp. 235—237). A son avis les correspondances bisyllabiques des radicaux turcs monosyllabiques se terminant par *-p* ou *-γ (qap-* ~ *qaγa-, say-* ~ *saγa-* etc.) indiquent dans le mongol écrit non pas deux syllabes, mais la longueur, comme dans le mongol moderne et ceci, dès l'origine. Il ne fait point de doute que très tôt déjà deux-syllabes à voyelles identiques indiquaient la longueur (cf. par ex. Ligeti, *Trois notes sur l'écriture 'phags-pa: Acta Orient. Hung.* XIII, pp. 235—237), mais il semble difficile d'admettre que *aγa* ~ *a'a* etc. ait été dès le début une affaire d'orthographe. En tout cas l'hypothèse se trouve infirmée par des recoupements des dialectes mongols anciens et modernes tels que mong. *quruγun* ~ khal. *χurū* «doigt» ~ oïr. *χuryun* | khal. *nügel* ~ «péché» ~ oïr. ord. *nūl* | mong. *degel* ~ *debel* «robe» ~ dial. *dēl* ~ *dewel* ~ *degel* | mong. *suγu* «aisselle» ~ dial. *sū* ~ *suγu* | mong. *egem* «épaule, os de l'épaule» ~ dial. *ēm* ~ *egem, etc.* | mandchou *xefeli* «ventre, matrice» ~ mong. *kebeli* ~ *kegeli* | ma. *aryan* «molaire» ~ mong. *araγa* ~ dial. *arā* (cf. Ligeti, *Les éléments anciens*, p. 240, Kotwicz, *Contribution*, p. 347), etc. ou mong. *ayaγa* «bol» ~ turc *ayaq*, des souches comme *qaγa-* «fermer» ~ *qaγu=* ~ *qayi=* ~ *qab=* ; *taγa-* «résoudre, défaire» ~ *tayi-l-* «enlever, se dévêtir», etc., ainsi que le fait que le vieux mongol connaît également des thèmes finissant par les consonnes *b, g* : *ab-*«acheter» > pass. *abta-* ou *ög-* «donner» > pass. *ögte-* etc.

mais elle n'est appuyée sans équivoque que par *ǰiru-* ~ *yāz-*; la correspondance dans les couches plus tardives étant normale: *ǰil* «année» ~ turc *yïl; ǰürüge* ~ *ǰirüken* «coeur» ~ turc *yürek, yürük; ǰimis* «fruit» ~ turc *yemiš*, etc.

En effet il n'existe pas plus de 4 à 5 douzaines de mots qui peuvent avec certitude être attribués à la couche primitive, et déjà ici on doit tenir compte de mots «anodins» susceptibles d'appartenir à n'importe quelle couche. Tel est le mot *qara* «noir» dont on suppose cependant qu'il remonte à la même époque du mongol que *šira* «jaune», *köke* «bleu» et *bora* «gris, brun», ou le mot *buqa* «taureau» rentrant dans le groupe *üker, üniye, birayu*, de même que les mots *qonin, serke, irge, quriγan* etc. formant un seul groupe.[29]

[29] Au point de vue sémantique cette couche archaïque est assez disparate. Les groupes thématiques que l'on y distingue facilement se présentent de la façon suivante: deux-trois noms de nombre («quatre», «mille», peut-être «dix mille» à moins que ce dernier ne soit plus tardif), quatre à cinq noms de couleur («couleur», «brun», «gris», «jaune», «bleu» et probablement «noir», mais non «blanc», «vert», «rose», «foncé»,? < «noir», etc.) et noms relatifs à la nature («frondaison», «pierre», «terre, poussière», «givre», peut-être *toγosun* «poussière» et «sable»), une douzaine de noms d'animaux («poulain», «bovins», «vache», «taureau», «veau», «bélier», «brebis», «chiot», «poule», etc., surtout des animaux connus par les système d'élévage nomade, cf. Clauson: *CAJ* IV, 183 sq. et Sinor: *Acta Orient. Hung.* XV, 315—324, auxquels s'ajoutent les noms de quelques animaux que l'on chassait («lièvre», «corsac»), peut-être certains termes de chasse («battue marchante»), quelques ustensiles (*qalbuya* «cuiller» et peut-être *sïgür* «balai; filtre, filet») et pièces d'harnachement («étrier» et peut-être «bricole» et «trousse»), une douzaine de noms et verbes relatifs au corps («molaire», «intestins, coeur», «mamelle», «têter», «étrangler», «larme», «cracher», peut-être «cérumen», «urine», peut-être «barbe» et «main» — ce serait d'ailleurs la seule partie primaire du corps — etc.), enfin quelques termes humains («homme», «femme», «nourrisson»). Les autres mots faisant certainement partie de cette couche («ennemi», ?«secret, invisible», «épais», «cru», «fermer», «défaire, résoudre», «coller», «traverser» etc.) sont difficiles à rassembler selon leur contenu.

L'image telle qu'elle se présente à nous permet de conclure bien plutôt à des emprunts qu'à des éléments conservés d'une langue primitive commune, même si l'on prend en considération que les éléments du lexique de base ont pu être remplacés par d'autres. Du reste il faudrait se méfier de faire prévaloir ce dernier argument à moins de vouloir établir la parenté des langues à la base d'une identité typologique et de rapports ethniques supposés pour des époques préhistoriques incontrôlables. On sait que tous les éléments de la langue sont continuellement en mouvement, sa morphologie, sa syntaxe et son lexique ne cessent de se transformer, encore qu'à des vitesses différentes. La plus grande vitesse et le mouvement le plus rapide peuvent cependant changer de domaine. Il n'est nullement exclu que le taux de la modification d'une langue soit tel que la langue se dérobe ensuite à toutes les tentatives de rapprochement.)

Ramstedt, qui avait parlé de langue primitive altaïque et avait désigné la région des monts Kingan comme l'aire linguistique primitive, estimait que les langues altaïques (selon son dernier avis il y en avait quatre: le mongol et le mandchou-tongous, le turc et le coréen) existaient déjà il y a 4 mille ans. La phonétique comparative de M. Poppe ne donne qu'une chronologie relative: la première langue se séparant de langue altaïque primitive aurait été l'ancêtre du coréen, elle fut suivie du prototurc, puis du mongol et

A propos de la mince couche archaïque on peut soulever la question de la répartition dans le temps et dans l'espace.[30] Dans les couches ultérieures la question se présente d'une façon encore plus impérative, vu qu'il s'agit d'une époque allant du IVe siècle (sinon du début de notre ère) jusqu'au XIIe siècle et d'un territoire qui s'étend du Baïkal jusqu'à Koukounor (en Haute Asie occidentale peut-être encore plus vers le Sud). A l'heure actuelle on ne pourrait cependant pas encore tenter une répartition de mots en couches.[31] Il est à peu près certain que pendant la longue période en question les dialectes mongols ne se sont pas enrichis de nouveaux éléments archaïques. A cette époque un grand nombre d'éléments turcs «neutres» entrent dans le mongol qui, comme nous l'avons vu pour la couche archaïque, ne portent pas de signes déterminant leur couche. Tels sont: *altan* «or», *alaγ* «bigarré», *ayil* «logement», *bayγ* «unité administrative», *bayatur* «héros», *bal* «miel», *bol-* «devenir», *čačir* «tente», *čaγ* «temps», *čečeg* «fleur», *čerig* «armée, soldat», *em* «médecine», *el* ~ *il* «alliance, état tribal», *ǰil* «année», *ǰinǰü* «perle»,[32] *kereg* «chose, affaire», *kem* «mesure», *mal* «bête, animal», *mičin* ~ *bičin* «singe», *or(on)* «place», *ordo* «logement du khan» (sous cette forme déjà dans le khitan), *öd* «temps, mesure», *qayan* «khan», *qana* «mur», *saba* «vase, récipient» (ce dernier mot, comme une grande partie des mots cités peut également rentrer dans la couche archaïque), *sürüg* «troupeau», *tari-* «semer», *törö* «loi». Un autre groupe est formé par les mots dont la voyelle thématique a comme correspondant dans le turc zéro, mais l'excès de voyelles dans le mongol est ou peut être secondaire: *qana-*

finalement du mandchou-tongous (p. 8). Malheureusement nos monuments historiques ne nous permettent de remonter que jusqu'au IVe siècle. Les monuments les plus anciens des langues altaïques (qu'elles fussent apparentées ou non) sont de nos jours les gloses *t'o-pa*. Comme on le sait, la majorité en peut être interprétée aussi bien du mongol que du turc, à l'exception du mot *eülen* «nuage» (cf. P. A. Boodberg, *The language of the t'o-pa Wei : HJAS* I, 1936, pp. 167—189) qui est général dans le mongol, mais n'a aucun rapport avec le turc. Aussi peut-on difficilement admettre l'hypothèse de M. Clauson en ce qui concerne les emprunts *t'o-pa* (turcs) de la langue khitan *(The earliest Turkish loan-words in Mongolian : CAJ*, IV, 174—187). En tout cas il serait utile de connaître la langue des Jouan-jouans.

[30] Par ex. sur la base de la triple correspondance *n* ~ *y*, *d* ~ *y*, *ǰ* ~ *y* ; pour le *d* voir Illič-Svityč, *Altajskie dentaljnye : VJa* 1963 : 6, pp. 37—56.

[31] On ne peut même pas tracer de main ferme le contour des éléments les plus anciens, et il est probable que par exemple la correspondance *ɜγɜ* ~ *ɜp* etc. se maintient plus longtemps que *r* ~ *z*, et en ce cas le mot *ǰiγar* ~ *yïpar* «musc», de la couche archaïque entre dans l'une des couches anciennes, cela signifie cependant que seul reste *ǰiru-* «dessiner, graver» ~ ma. *niru-* id. (> dah. *ńurę-*, mot palatal) ~ turc *yāz-* «écrire».

[32] Cf. Ligeti, *Gyöngy : Magyar Nyelv* XLII (1946), pp. 1—17: le mot turc est d'origine chinoise, le mot chinois, un mot composé, est connu depuis le VIe siècle, ce qui se trouve confirmé par le grand dictionnaire sino-japonais paru depuis: Morohashi, *Dai kan wa jiten*, n° 23 235 : 157; cf. encore K. H. Menges, *The oriental elements in the vocabulary of the oldest Russian epos : Word* VII (1951), Suppl. Monograph n° 1, pp. 25—28.

«ventouser», *sana-* «penser» (mong. *a* ~ turc *ā)*, *qono-* «prendre logement, passer la nuit qqpart», etc. (le thème mongol ne peut pas se terminer en *-n-*; *qan-* < *qanu-* «se contenter») ou *sačυ-* «répandre, semer», *čiki-* «fourrer, enfoncer» (nous avons déjà parlé du signe d'ancienneté relative *či-* ~ *ti-*), *saki-* «garder, défendre», *čökü-* «diminuer», *öči-* «demander», *oči* «étincelle», *erke* «force», *berke* «difficile», *anda* «frère par adoption» (le mongol ne peut conserver le caractère sourd du *t* et du *k* turcs en fin de syllabe que par un excès de voyelles, *č* ne peut pas figurer comme finale, de même fallait-il résoudre les combinaisons de voyelles *rk*, *nt* etc. en fin de syllabe), *čigiraγ* «fort» *(gir* < *γr)*, *tenggelig* «essieu» *(nggel* < *ngl)*, *mögöre-* «beugler, mugir» *(gör* < *ngr ;* la correspondance *g* ~ *ng* est un signe d'ancienneté relative), *kebereg* «pourrissable, fragile» *(ber* < *br, wr)* etc. portent visiblement des éléments secondaires par rapport au turc. On distingue ensuite le groupe des mots qui vu leurs caractéristiques tardives ne peuvent en aucun cas appartenir à la couche archaïque, par ex. la correspondance *s* ~ *z* dans les mots *ǰes* «cuivre», *bös* «toile», *tenggis* «mer», la correspondance *s* ~ *š* dans *ǰimis* «fruit», *ulus* «pays», *qoos* «couple» (sous cette forme-là le mot est certainement ouigour, mais il pouvait aisément exister déjà auparavant; le cas est tout semblable pour le mot *ǰarliγ* ~ *ǰarlaγ* ~ *ǰrlγ)*.

Les mots suivants appartenaient sinon à la couche archaïque, du moins aux couches les plus anciennes: *kögürge* «soufflet» ~ turc *körük*, *kögöre-* «se gonfler» ~ turc *kör* | *qayurai* «sec» ~ turc *qur* | *dayus-* «terminer» ~ turc *toz-* | *toγuraγun* «grue» ~ turc *turna* | *toγosun* «poussière» ~ turc *toz* | *dabusun* «sel» ~ turc *tuz* | *öbesün* «soi-même» ~ turc *öz* | *oγor-* «quitter, jeter» ~ turc *ur-* etc.[33]

En ce qui concerne la correspondance mong. *ǰ* ~ turc *y* («oghouz») ~ *ǰ* («kiptchak»), il n'est guère probable que les Mongols aient emprunté les mots à initiale *ǰ-* à un dialecte turc ayant un *y-*. Ceci ne serait imaginable que si le mongol n'avait pas d'autres anciens mots à initiale *y- (yasun* «os», *yisün* «neuf», *yerü* «général», *yeke* «grand», *yabu-* «aller», *yada-* «ne pas pouvoir», etc.). Le *ǰ* est en tout cas un signe d'ancienneté vis-à-vis de l'initiale *y* des mots d'origine ouigoure (par ex. *yirtinčü* «monde»), mais il est tout aussi vrai que des emprunts ouigours pouvaient fort bien être adaptés à la multitude des anciens mots à initiale *ǰ* et que le processus fut favorisé dans le mongol par le signe polyphon de valeur *y* et *ǰ* de l'écriture ouigoure (cf. mmong. *yorči-* ~ nmong. *ǰorči-* «aller, marcher»).

Parmi les anciens (mais non archaïques) éléments turcs de la langue mongole on rangera avec Ramstedt plusieurs morphèmes-suffixes, comme le suffixe

[33] Cf. Ligeti, *Les voyelles longues en turc : JAs*, avril—juin 1938, pp. 198—200, encore A. Biišev, *«Pervičnye» dolgie glasnye v tjurkskich jazykach*, Ufa 1963, p. 17; Clauson: *BSOAS* XXVII, 158—156.

diminutif *-γana* (fréquent dans les noms de plantes et d'animaux), le suffixe nominal *-rčaγ* et le suffixe nominal déverbal *-liγ* (et *-li)*.

La couche la plus jeune parmi les anciennes couches turques est celle qui dans sa majorité a passé dans la langue aux XII—XIVes siècles, par l'intermédiaire des Ouigours.[34] Ce qui est certain, c'est que dans cette dernière époque des anciennes couches, l'ouigour n'était pas l'unique source des éléments turcs de la langue mongole (cf. la langue des Kereyites, Naïmans, bilinguisme turco—mongol), mais elle était certainement la plus importante. L'usage de l'écriture mongole a suivi, comme on le sait, celui de l'ouigour. Cela se traduit particulièrement bien dans les monuments de la littérature bouddhique mongole où la langue des traductions précoces faites selon «la tradition ouigoure» se distingue nettement de celles plus tardives de l'école tibétaine.[35]

C'est l'époque dans laquelle on arrive à déterminer l'origine turque non seulement de mots isolés, mais encore celle de composés synonymiques et de calques. Par ex. mong. *asiγ tusa* «utilité, profit» < ouig. *asiγ tusu* (KP, Pelliot), mong. *ed tabar, ed tawar* «fortune» ~ ouig. id. (Suv., Malov).[36]

Parmi le peu de signes phonétiques que l'on connaît dans les couches non archaïques, il faut tenir compte de l'apparition des variantes de forme, comme *šašin* ~ *šaǰin* «religion», *sešig* ~ *seǰig* «doute» *(š* ~ *ǰ* || *z ;* devant *i), üsüm* ~ *üǰüm* «raisin»,[37] — elles sont le résultat des fluctuations dues à la substitution phonétique — l'initiale *y* déjà mentionnée et les combinaisons de sons étrangères au mongol, comme *qilinč* > *kilinča* > *kilinče* «péché», *Hindkeg* ~ *Endkeg* ~ *Enedkeg* «l'Inde».[38]

[34] Un contact plus ancien des langues ouigoure et mongole sera peut-être mis en lumière à l'aide du déchiffrement de la langue khitan.

[35] La différence est la plus sensible pour les noms propres, mais embrasse l'ensemble de la terminologie religieuse; cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* XIV, 322, 325—327.

[36] Mong. *bilge bilig, belge bilig* ~ ouig. *bilge bilig* (cf. encore QB II, 48, Malov), mong. *dalai müren* «grande eau», lit. «mer-fleuve» (cf. ord. *Bāgal mörön* «le lac Baïkal») ~ ouig. *taluy ögüz* (Suv.), mong. *ulus irgen* «sujet» ~ ouig. *uluš budun*, mong. *yaǰarči* «guide» ~ ouig. *yirči* (KP, cf. encore Toñ.), mong. *modun* «arbre, bois; mesure de longueur» ~ turc. *aγač* «arbre; mesure de longueur» (cf. Poppe, *Eine mongolische Fassung der Alexandersage : ZDMG* CVII, 119, note 36), etc.

[37] Et *dasi* ~ *taǰi* «une espèce de soie» *(s* ~ *ǰ* || *z), qas* ~ *qaš* «jade», *bašlaγ* ~ *bišlaγ, bis(i)laγ, bušilaγ* «fromage» *(s* ~ *š* || *š ;* cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* XVII, 21), *ös* ~ *(öš)* ~ *ösiye* «vengeance» *(s* ~ *š* || *č).*

[38] Au début le mongol, du moins le mongol écrit, n'a que peu ou pas du tout modifié les mots ouigours. Plus tard — vraisemblablement sous l'effet de la langue parlée — il les a adaptés à son système phonologique. Les emprunts ouigours cessent d'être des «mots étrangers» à l'époque où, à côté ou à la place des formes orthographiques ouigoures, apparaissent les formes assimilées au mongol, par ex. *sülüg* «vers», *čaγšabad* ~ *šaγšabad* «voeu monastique» (auparavant *šlüg, čaγšabd)* etc.

Les emprunts ouigours ne furent pas affectés de morphèmes ayant peu à peu perdu leur fonction, comme cela se rencontre dans la couche archaïque ou les couches très anciennes (*čila-γun* «pierre», *aǰir-γa* «étalon»).[39]

La couche venue de l'ouigour et d'autres langues turques a introduit dans le mongol nombre de mots iraniens, en particulier sogdiens, dont beaucoup d'origine indienne, parfois grecque et même tokharienne.[40] On trouve des emprunts directs de l'iranien (nouveau persan) dans les documents écrits du mongol de Perse,[41] et des mots iraniens véhiculés par le turc dans le fragment d'une variante de la légende d'Alexandre[42] et des mots arabes, parfois syriens aussi bien dans les premiers que dans le dernier, voir dans l'*Histoire secrète*.[43] Ces mots toutefois ne rentrent pas toujours dans le groupe des éléments généraux du lexique mongol. Ce qui caractérise au point de vue du mongol commun la langue du peuple moghol, descendant des Mongols iraniens c'est précisément l'influence excessive de l'iranien. Le résultat en est que l'ensemble du lexique tadjik est entré dans le lexique moghol.[44]

Il est notoire qu'à l'époque mongole la langue mongole n'a pas cessé d'avoir des contacts avec certains dialectes turcs, le résultat de ces contacts se laisse d'ailleurs mieux déceler dans le turc que dans le mongol (CC, *Oγuz qan* etc.).

A l'époque des emprunts ouigours on voit entrer dans la langue un grand nombre de noms de personne d'origine étrangère, surtout turque,[45] toutefois dès la fin de l'époque du moyen mongol ce n'est plus l'anthroponymie turque qui prédomine, elle se trouve peu à peu évincée par les anthroponymes tibétains véhiculés par le bouddhisme renaissant, commencent à prédominer. Pour les noms de personne tibétains, chinois et indiens de l'époque du moyen mongol,

[39] Il est également à présumer que les éléments turcs plus anciens avaient déjà disloqué le système phonologique mongol, cependant l'alternance *arslan* ~ *arsalan* (SrnP) «lion» etc. montre que dans un passé encore accessible le type de syllabe *(c)vcc* était étranger au mongol, et l'on sait que de nos jours encore, elle est fragile et se décompose facilement.

[40] Cf. Vladimircov, *Mongolica I*, Laufer, *Sino-Iranica*, Ligeti: *RO* XVII, 89—90.

[41] Cf. Cleaves: *HJAS* XVI, 1—107.

[42] Cf. Poppe: *ZMDG* CVII, 105—109, Cleaves: *HJAS* XXII, 1—99.

[43] Cf. Mostaert—Cleaves, *Trois documents* dans *HJAS* XV, 419—506, les mêmes, *Les lettres*, Vladimircov, *Arabskie slova*, Lewicki, *Turcica et mongolica : RO* XV, 239—267.

[44] Cf. L. Ligeti, *Mongoljskie i tjurkskie jazyki Afganistana: Acta Orient. Hung.* IV, 93—117 et *Les voyelles longues en moghol : ibid.* XVII, pp. 2—17. (Un phénomène du même genre se produit dans d'autres dialectes mongols qui sont en train de s'assimiler sur certains territoires des Bouriates occidentaux et de la Mongolie Intérieure.)

[45] Cf. Hambis—Pelliot, *Le chapitre CVII . . .*, *Le chapitre CVIII du Yuan che*, Tamura Jitsuzō, *Genshi goi shūsei* et naturellement l'*Histoire secrète des Mongols* et l'*Histoire* de Rašīd-ad-Dīn.

il faut également tenir compte de la transmission turque. On a encore un nombre considérable de noms de lieu d'origine turque.

Même après cette époque la langue mongole s'est encore enrichie d'éléments turcs, cependant là il ne s'agit plus d'éléments généraux: les mots d'origine turque tardifs sont les résultats des relations séparées des dialectes, notamment des éléments turcs de l'oïrate, du moghol, du šira-yögur, du tonghiang, du paoan et du monguor.

Pour les éléments turcs (tatars du Kazan etc.) du dialecte oïrate, le dictionnaire kalmouk de Ramstedt offre de riches matériaux. En voici quelques-uns: *ajū* «Bär» ~ tatar *ajū* <* *adsγ* | *akāɒ* «sonderbar» etc. ~ tatar *äkijät* < ar. | *aksɒχɒl* «Weissbart» (in Märchen) < *aq saqal* | *χašɪg* Ö «Löffel» < turc. *qašïq* | *kitšɪk* «Junges (des Hundes)» < turc *kičik* «petit» | *bäkɪrs* etc. (Ramstedt), *bäkrc* D, *bakrsn* T, Orenbg «neboljšoj kotel» (A. S. Kičikov: *Zap. KNIIJaLI*, Elista 1962 : 2, p. 209) < turc *baqrač* | etc. Cf. encore Vladimircov, *Tureckie elementy*, pp. 25—28. Le kalmouk contient évidemment davantage d'éléments turcs particuliers que l'oïrate d'Asie, les deux ont cependant une couche commune (par ex. *kīlɪg* «chemise», *χašɪg* et *kitšɪk)*. La forme oïr. (et ord. NE) du mong. *ǰasa-* «réparer» à initiale *y* peut éventuellement être attribuée à une influence turque.

A propos des éléments turcs du moghol, cf. Ligeti, *Les voyelles longues en moghol*, pp. 17—30, en particulier 17—23, où l'on trouve des mots comme *bāi* «riche», *sāi* «fleuve», *bušlāγ* «fromage», *qāšuq* «cuiller», etc.

Parmi les éléments turcs du šera-yögur peu connu on relève *kaják* ~ ouig. jaune *χajak* «cream», *tšõrmí* ~ ouig. jaune *tšurmé* «cheese» (Mannerheim), *kïlït* «serrure» (cf. Kotwicz, *La langue mongole des Ouigours jaunes : RO* XVI, 464). Mme Todaeva indique dans le vocabulaire se son ouvrage *Dunsjanskij jazyk* (M. 1961) des éléments turcs dans le tonghiang, tels que *ada (ata)* «otec», *ana aba* «roditeli» *(ana* «matj»), *asiman* «nebo» (cf. tib. *'as-man*, Laufer: *T'oung Pao* XVII, 444, note 3), *baza* «gorod», *duja* «mir» (<<ar.), *opu* «chižina», *sidžayan* «myšj», *tašï* «kamenj», *tuman* «tuman», *šaitan* «čert», etc. On dira la même chose à propos du paoan, cf. *aseman* «nebo», *bazar* «gorod», *boγdi* «pšenica», *dede* «starik», *džaŋγeg* «orech»; *jaχša* «dobryj», *taše* «kamenj» etc.

Les éléments turcs du monguor sont indiqués dans le dictionnaire de De Smedt et M. Mostaert, par exemple, *āsa* «père», *āni* «mère», *ʙaɒzar* «ville», *ʙarman* «balance, livre (poids)», *bźiaɢ* «noix» (~ ? *bźiaŋɢiraɢ* «noix, noyau d'un fruit»), *mulā* «petit» (~ turc *bala*, šera-yögur *mla* «enfant», Potanin), *taṣ* «pierre», *taṣaɢ* «scrotum» etc.

Très probablement le bouriate contient également quelques éléments turcs spéciaux, mais les recherches entreprises jusqu'à ce jour et qui avaient pour objet des rapports de ce genre n'ont abouti à aucun resultat. Toutefois cf. bour. *chii* «suchoj, razmeljčennyj navoz» ~ yak. *kii* «vysochšij konovyj kal» chez Pekarskij et dans une article de M. P. P. Baraškov, *O mongolo-*

burjatskich i jakutskich jazykovych svjazjach dans *Sbornik trudov po filologii*, vyp. III (Ulan-Udê 1958), p. 201, cf. turc *qïy*, Radloff, II, 687.[49]

Les éléments communs du mongol et du mandchou-tongous

Tandis que dans les rapports turco-mongols aujourd'hui connus la partie la plus importante est celle des mots qui jusqu'à l'époque mongole avaient passé du turc dans le mongol, dans les rapports mongolo-mandchous et mongolo-tongous c'est la tendance inverse, le mouvement venant du mongol et se dirigeant vers les deux autres branches, qui passe au premier plan. A la base des riches matériaux, quoique incomplets, des parallèles mandchoues-mongoles réunies par M. Sanžeev et de l'article *Les anciens éléments* de M. Ligeti, on doit tenir compte de plusieurs couches d'emprunts mongols dans le mandchou, emprunts parmi lesquels il y a également des mots de caractère archaïque. Ces couches mongoles ne peuvent guère être négligées lors des recherches relatives à la phonétique (cf. par ex. ma. *niyamniya-* «tirer de l'arc du dos du cheval» $\sim$ mong. *namna-*, **ñ)*, à la morphologie (par ex. la reconstruction du verbe négatif *ed-*) et au lexique (cf. par ex., *nioxe* «loup» $\sim$ mong. *noqai* «chien» ou turc *altun, altïn* $>$ mongol *altan* $>$ mandchou *ayisin* «or») de l'état primitif du mongol. Les rapports mongolo-tongous moins analysés ont suivi une évolution toute pareille: la majorité des éléments communs du tongous et du mongol ne remonte certainement pas à des rapports primitifs, mais elle

[49] Les éléments généraux et spéciaux connus communs au lexique mongol et au lexique turc rentrent, quant à leur aspect sémantique, dans les groupes suivants:

1. le corps humain et ses fonctions *(«ǰirüken»)*
2. la famille *(«ere eme»)*
3. la nourriture, fruits, épices, boissons, leur préparation, ustensiles *(«ǰimis»)*
4. vêtements *(«kebeneg»)*
5. logement, agglomération *(«ayil»)*
6. chasse *(«aba»)*
7. pêche (?*«sigür»* ou *«toor»*)
8. élevage *(«üker»)*
9. noms de couleur *(«öngge»)*
10. agriculture *(«tariyan»)*
11. travail des métaux, métiers *(«uran»)*
12. médecine, maladies *(«em dom»)*
13. religion *(«tngri»*, *«böge»*, *«šasin»)*
14. musique, folklore, jeu *(«quγur»)*
15. écriture, science *(«bičig»)*
16. temps, mesures *(«čaγ»)*
17. nombres *(«tümen»)*
18. société, État *(«törü»)*
19. communications *(«ǰam»)*
20. guerre *(«čerig»)*
21. la nature inanimée *(«čilaγun»)*
22. la nature vivante (en plus des groupes 3 et 6—10; *«čečeg»)*
23. mots «généraux» *(«sayin»)*
24. mots «vides» *(«basa»)*
25. noms propres.

Le nombre des éléments communs avec le turc est à l'heure actuelle encore inconnu, mais il ne doit pas être loin de 1000.

est constituée de plusieurs couches d'emprunts mongols anciens et moins anciens (contacts intenses et réitérés, mais unilatéraux).[50]

On connaît actuellement peu de mots qui tout en étant attestés dans les dialectes de la branche tongouse, de la branche mandchoue et dans la langue mongole ne rentrent néanmoins pas dans la catégorie des emprunts indépendants. En voici quelques-uns: evk. *amŋa* «bouche» ~ ma. *angya* (Vasilevič, 28) ~ mong. *angya-yi-*; evk. *aya* «bon» ~ nanaï *aya* (Vasilevič, 44) ~ ?mong. **aya* ~ *eye ;* evk. *balī* «aveugle» ~ ma. *balu* (Vasilevič, 49) ~ mong. *balai ;* evk. *mire* «épaule» ~ ma. *meyiren* (Vasilevič, 253) ~ mong. *mörün* (cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* IX, 1959, p. 259, n° 13); evk. *mō* «arbre» ~ ma. *moo* (Vasilevič, 254) ~ mong. *modun*, **mōd ;* evk. *mū* «eau» ~ ma. *muke* (Vasilevič, 258) ~ mong. *mürün* «fleuve»; evk. *ńuŋńaki* «oie sauvage» ~ ma. *niyongniyaχa* ~ mong. *noγosun* ~ *nuγusun* «canard sauvage» (cf. Vasilevič, 307 et Poppe, *Vergl. Gramm.*, 31), evk. *ǰūr* «deux» ~ ma. *ǰuwe* (Vasilevič, 143) ~ mong. *ǰirin*, **ǰir* ~ evk. *digin* «quatre» ~ ma. *duyin* (Vasilevič, 127) ~ mong. *dörben* (cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* IX, 255, 258). Il est aussi malaisé d'expliquer ces monuments des rapports les plus anciens entre Mongols et Mandchous-Tongous que les correspondances archaïques turco-mongoles.

Les lexiques des dialectes mongols — à l'exception du moghol et peut-être des dialectes archaïques de Koukuonor—Kan-sou — présentent indépendamment les uns des autres une mince couche d'emprunts mandchous, correspondant surtout à des termes administratifs-militaires datant de la domination mandchoue.

Cf. par ex. *amban* «gouverneur; autorité mandchoue», *yamun* «office», *meyiren*, *beyile*, *beyise* noms de charge, *quwaran* «camp, caserne» (ma. < mong. *qoriyan)*, *ǰiyangǰun* «chef de guerre, général» (ma. < chin.), *pila* «tasse», *sabqa* «chopstick» (ma. < mong. *sabaγa)* etc. Cf. encore khal. *êrên üe* «époque» ma. *erin*, mong. *üye)*. Si à l'époque mongole l'usage de l'écriture ouigoure avait été le principal véhicule des mots chinois, à l'époque mandchoue nombreux éléments chinois arrivèrent dans le mongol à travers le mandchou, et pour ce qui était la notation des mots chinois, l'écriture mongole suivait en premier lieu le mandchou.[51]

[50] Une partie des emprunts mongols du tongous, n'est même pas générale, nombreux mots d'origine mongole ne sont connus que par le tongous bargouzine et de Nertchinsk. Il s'agit donc là d'emprunts indépendants comme on n'a pas manqué de l'indiquer à plusieurs reprises. Même à l'intérieur du bargouzine on distingue plusieurs couches de caractère archaïque qui ont conservé par ex. la spirante intervocalique tant discutée du mongol, et d'autres qui offrent des traits nettement bouriates.

[51] Cela ressort particulièrement bien des traductions en mongol des ouvrages de la littérature *pai-houa* chinoise. La version mandchoue fut une aide précieuse pour la traduction, et la langue, surtout la langue parlée d'une structure identique à celle du mongol offrait maints clichés tout faits.

En ce qui concerne les dialectes non archaïques, c'est certainement dans ceux de la Mongolie Intérieure septentrionale que vit le plus grand nombre de mots d'origine mandchoue. Ensuite c'est le tour du khalkha et de l'oïrate d'Asie.[52] Le nombre des éléments mandchous est le plus faible dans l'oïrate occidental, autrement dit dans le kalmouk, et dans le bouriate.[53]

Le lexique dahour contient un grand nombre des éléments mandchous et solons. Vu le caractère archaïque du dahour, c'est une tâche de haute importance d'éclaircir les couches (et l'influence) mandchoues-tongouses dans ce dialecte.[54]

Les éléments chinois

La majorité des éléments de l'ancien chinois *(tuγ* «étendard»), du moyen chinois *(bīr* «pinceau»; *luu* «dragon») et du mandarin ancien et moyen, par ex. mmong. *dėm* «auberge», mmong. *gey-dėn-ku* «mont de piété», mmong. *ɕang* «magasin, entrepôt» (Cf. Poppe, *Monuments* et Ligeti, *Les fragments du Srn)*,

[52] Dans le dictionnaire de Ramstedt la majorité des mots d'origine mandchoue se trouve parmi les mots ōlöt du Turkestan.

[53] Le bouriate, ou tout au moins ses sous-dialectes sont susceptibles de contenir certains éléments tongous qui cependant sont aussi peu éclaircis que les éléments yakoutes présumés. Un mot très certainement d'origine tongouse est le nom bouriate et khalkha des Tongous: *ɣamnigan (< kamnīgan)* qui devait être à l'origine un nom de clan; pour le suffixe *-gan* tongous, cf. Vasilevič, 774—775, 749, le thème en est peut-être évk. *kamnī* «uzkaja prirečnaja polosa zemli u podnožija gory» (Vasilevič, 189), cf. encore Ramstedt, *Einführung* II, 242. Sur les Khamnigans, Tongous assimilés aux Mongols, cf. Rinčen, *Mongγol kelen-ü ǰüi*, K. U. Kőhalmi: *Acta Orient. Hung.* IX, 163—204 et L. Mišig, *Mongol Ard Ulsyn zarim nutgijn chamnigan ajalguug survalžilsan nь : Studia Mongolica* II, 183—203.

[54] On a l'initiative dans les *Mandjurica* d'Ivanovskij et chez M. Poppe, dans son *Dagurskoe narečie* (cf. encore dans *Mongolistik*, Leiden—Köln 1964, pp. 137—142). Nous espérons de voir bientôt l'édition des matériaux dahours de M. Ligeti, cf. dans son *Rapport préliminaire*. Sur *Dagur Mongolian* de M. S. Martin, cf. Poppe, *Slavic Review* XXI, p. 575 et Doerfer: *ZDMG* CXIII, pp. 417—420. Nous avons encore une petite série des brochures expérimentales dahoures en caractères russes, parues à Kökeqota, 1957: O. Uǰuur, *Daur xɤrgɤnï ǰuuguu xiiguu durun* (les règles de l'orthographe dahoure en caractères russes; texte en chinois, exemples en dahour), 47 p., Erdɤnɤtogtox, Ulaanbat, *Aaki, xig olordo čɤndɤǰ sorgaagu dɤbtɤlen* (abécédaire), 42 p., Badaranga, Erdɤnɤtogtox, Xuxɤɤ, *Daudagu bitɤg* (livre de lecture), 96 p., Ulaanbat, *Daur urgil, nɤkdɤɤr dɤbtɤlen* (contes dahours, cahier 1), 60 p., Mɤn Ši sun, Sɤrɤɤ, Enkbat (réd.), *Daur učun boloor ǰaandaal* (poèmes et chansons dahours), 64 p., Ulaanbat (trad.), Uǰur (réd.), *Gɤrɤn gurunï urgil, nɤkdɤɤr xoremol* (contes de divers pays, recueil 1), 159 p., Bai Šɤn cai (trad.), Uǰur (réd.), *Xwan J̌iigwanï urgil* (récit sur Houang Ki-kouang, le brave soldat chinois), 72 p. En outre, l'analyse des éléments mandchous du dahour donnera des résultats intéressants dans le domaine de la phonétique de la langue mandchoue vivante et particulièrement de ses dialectes du Nord.

mmong. *čau* «unité de monnaie» (cf. Cleaves: *HJAS* XIV, 97—98, note 126), mmong. *linqua* «lotus», mmong. *ong.* «wang» etc. est arrivée dans le mongol à travers l'ouigour, et c'est encore à l'ouigour que se sont adoptés les mots venus directement du chinois (en premier lieu les noms de charge, et aussi des noms propres). Ni à l'époque du moyen mongol, ni à l'époque du mongol moderne on ne peut parler d'une influence chinoise uniforme. Elle est nulle dans le moghol, faible dans l'oïrate occidental et dans le bouriate (sauf le bargou), considérable dans l'oïrate d'Asie, dans le khalkha, dans les dialectes de l'Est et du Sud, ainsi que dans le dahour, et très forte par exemple dans le kharatchin. On relève un importante influence chinoise dans les dialectes archaïques de Koukounor—Kan-sou (cf. De Smedt—Mostaert et Todaeva). La couche tardive, le mandarin moderne, tout comme le mandchou, a passé relativement tard dans les dialectes du mongol, et encore ne venait-elle pas toujours des mêmes sources dialectales chinoises. Les emprunts chinois qui ne sont pas trop anciens sont attestés, selon les possibilités de la substitution phonétique, sous des formes différentes, cf. par ex. khal. °*sidüngge* ~ °*čidüngge* «allumette» mong. *soγuǰi* «cadenas» (Kow.) < oïr., khal. *cōǰi* ~ *sōǰi*, *čōǰi* < chin. *souo-tseu* (l'ancien mot mongol pour «cadenas» est *čoγurγa*, cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* I, 180). Les mots chinois sont parfois entièrement refondus par le mongol, mais même après les transformations opérées par la phonétique mongole, il reste généralement quelqu'élément étranger révélateur, comme par ex. dans le mot *wār* «tuile, vase» le *w-*, dans oïr. dial. *tōpū* ~ khal. *tuipū* «brique» le *p-*.[55]

La réforme de la langue (laïque) à l'époque moderne a plus d'une fois eu recours au chinois. C'est sur le modèle du chinois que se sont formés: mong. *bügüde nayiramdaqu ulus* «république» < chin. *kong-houo-kouo ;* mong. *gerel-ǰiruγ* «photographie» < chin. *tchao-siang* (~ muu-mingγan *ǰūšā˜* <chin. dial.); mong. *neyigem ǰirum* «socialisme» < chin. *chö-houei tchou-yi ;* mong. *yeke sur-*

[55] Les mots chinois des Mongols sont des mots de civilisation qui, en matière de variété sémantique, ne restent pas en arrière les éléments turcs.

1. famille: *gögö* «frère aîné», *nayiǰi* «bien-amié(e)», *erlīge* «demi-sang», etc.

2. nourriture, cuisine: *čai* «thé», *bayičai* «chou», *luubing* «carrotte», *šātan* «sucre» en «poudre», *yootan* «sucre en morceaux», *boobo* «gâteau», *booza* «ravioli», *bing* «galette cuite, pâtisserie» *(šarbing, yuwebing)*, *ping* «petit hangar», *denglüü* «lampe», *lā* «bougie», *qobun(g)* et *ǰuuqa* «fourneau, foyer», *sidüngge* «allumette», *sayaǰung* etc. «porcelain» etc. etc.

3. logement: ord. *Dė˜ kēle-* «tenir un hôtellerie», *jūr* «caverne . . . qui sert d'habitation», mong. *čongqu* «fenêtre», *dāmen* «porte cochère», *šüügüi* «armoire», *wār* «tuile, vase» (Wou-t'i: *was-a)* etc.

4. *dāšinge*, *qantār* ~ *qantāge*, *šāqai*, *māqai*, *ǰingse*, *loobuuge :* vêtements, *dābuu*, *dālingbuu*, *quwār*, *pangsa :* noms de matière, etc. etc.

5. agriculture, élévage: ord. *pāsa* «râteau», mong. (khal., ord. etc.) *damna-* «porter des objets à l'aide d'un bâton placé sur l'épaule», ord. *tūr* «tête», gorlos etc. *yās* «canard»,

yaγuli «université» < chin. *ta-hio ;* mong. *kele bičig* «philologie, littérature» < chin. *yu-wen ;* mong. *sinǰilekü uqaγan* «science» < chin. *k'ouo-hio ;* mong. *γal tergen* «train» < chin. *houo-tch'ö*, etc.[56]

Les éléments tibétains

Les éléments tibétains,[57] très nombreux dans les dialectes des Mongols bouddhistes proviennent de sources différentes sous forme d'emprunts plus ou moins indépendants, tout comme les mots chinois et mandchous. Ce qui

---

mong. *laγusa*, ord. *lᵘāsa* «mule», mong. *muur(a)* «chat», mong. (khal., bour.) °*ǰetüü* «genre de houe», ord. *lų* «instrument agricole à semer, semoir», oïr. dial. *lö* «mesure de blé, boisseau», etc.

6. métiers: mong. *muǰān* «charpentier» (ma.), *yingǰan* «orfèvre», °*langtuu* «espèce de marteau», °*yūsi* «jade», *lab*, *la* «cire», *bayibang* «alun», etc.

7. commerce, monnaie: *mayimaγan*, *nayimaγan* «commerce», *pūse* «boutique» *pangzačin* «spéculateur», *yüwangbuu* «barre d'argent», *čaling* «payement», *dampuu* «faillite», etc.

8. médecine, maladies, plaisirs: san-tch'ouan *jaba*, durbut-beise *jāwa* «muet» (Rudnev, 98), *sā (ebedčin)* «paralyse», *tembüü (yara)* «syphilis», *yangqan* «prostituée» (cf. Lessing), *yangǰuur* «cigarette», etc.

9. usage de l'écriture, science, religion: *bengse* (ma.) «cahier, bâche», *gui si*, *guisi*, *güusi* «maître dans le pays», *quušan* «moine», etc.

10. technique moderne: khal. *čīčā* «auto» (plus tard dans le khalkha le mot fut évincé par *pōrt* < Ford, puis par *mašīn* < *mašān* < russ.), khal. *čīdeŋ* «électricité» etc.

11. temps, nombres, mesures: mong. *quwangli* «calendrier», mong. *ǰong* «heure», les noms du cycle de dix dans l'*Erdeni-yin tobči* de Saγang Sečen (ils offrent des formes du moyen mandarin), unités de mesure khalkha dans l'annexe de l'*Oros mongol tolǐ* de Luvsandêndêv, etc.

12. société, État, guerre et paix: *qung tayiǰi* «prince impérial», *tayisi* «nom de charge», *tayiǰi* «gentilhomme» (forme mongole hyperurbaine sous les Ming: *tai gi)*, khal. *luušir* «maître», mong. dial. orient. *mīšū* «secrétaire», mong. *tayibing* «paix» (ma.), *buu* ~ *puu* «canon», arukhortchin (Rudnev) *kaiparpū* «mitraillette», khal. *gamiŋ* «bandit» (chin. *ko-ming)*, etc.

13. musique, théâtre, jeu: *quučir* ~ °*quučingse*, *yoočing* noms des instruments à cordes, °*šī* «drame musical», °*tayiza* «scène», °*piyangze* «disque», °*dāluu* «dominos», etc.

14. mots «vides» et «généraux»: khal. etc. *dān* «seulement, seul», *yaŋza* «manière».

15. noms propres, personels, noms de lieu.

[56] En dehors du renouvellement savant de la langue, la possibilité des calques existait aussi sur les territoires bilingues (par ex. dans l'ancienne petite ville commerciale de Maimāčin—Amgalanbātar, faubourg d'Ourga—Oulanbator, et elle existe toujours chez les Mongols agriculteurs qui vivent mêlés à une population chinoise dans la Mongolie Intérieure).

[57] Les emprunts tibétains de la langue mongole (du mongol classique et en particulier du dialecte khalkha) font l'objet de l'article de M. C. Damdinsûrên, *Mongol chêlênd orson tȯvd ùg* dans *Olon ulsyn mongol chêl bičgijn êrdêmtnij anchdugaar ich chural*, 1-r

les relie c'est le fond de civilization des emprunts. Le bouriate et le khalkha d'une part, l'oïrate et le mongol du Sud-Est d'autre part ont puisé à la même source tibétaine, cf. tib. *skrol-ma* «la déesse Tāra» > khal., bour. *dulma*, *dulmā* < oïr., mong. du Sud-Est *rulma*, *rulmā*, nom propre.

Déjà le moyen mongol connaissait des mots tibétains parmi lesquels M. Damdinsürên cite quelques mots de l'inscription de Kiu-yong-kouan, tels que *arabnas* (khal. *aramnai)* et *gebšis* (khal. *gewš)*, cf. les explications de texte 'phags-pa chez Lewicki et M. Poppe. Les débuts de l'usage des anthroponymes tibétains plus ou moins prédominant plus tard, remontent à l'époque des Yuan, cf. par ex. *Irinǰinbal*, nom d'un empereur mongol (< tib. *Rin-čhen-dpal ;* pour mong. *-ǰ-* tib. dial. *-č-* tib. *-čh-* des mots composés, cf. Kin Peng, *Tsang-yu La-sa Ji-kouo-tseu Tch'ang-tou houa-ti pi-kiao yen-kiou*, Pékin 1958, p. 28, b) et khal. *Erencen* ~ *Erenzen*, mais dans ce dernier cas il s'agit d'une «ligature» phonétique dont le premier membre est une nasale qui provoque fréquemment des alternances. Cf. encore ces noms hybrides tibéto-mongols de nos jours: *Delgermā*, *Čečegmā*, noms propres fém. (mong. *delger* «large, complet», *čečeg* «fleur» et la particule *ma* tib.). Un grand nombre des anthroponymes mongols composés est d'origine tib., cf. par ex. mong. *Eldeb-očir* traduit du tib. *Sna-chogs rdo-rǰe*, mong. *Urtu-nasun* < tib. *Che-riṅ*.

Parmi les noms de lieu on trouve tels, comme le khal. *Dašbalbar*, *Dašinčileŋ*, *Rinčinlhümbe*, *Norowliŋ*, qui sont également d'origine tibétaine.[58]

---

dêvtêr : Studia Mongolica II, 1—16 (Ulaanbaatar 1961), pp. 57—85, cf. encore G. Roerich dans *Sino-Indian Studies* V, 1—8, le dictionnaire mongol—anglais de Lessing, le *Kalm. Wb.*, le *Dict. ordos* et le *Dict. monguor*, le livre de M. Róna-Tas actuellement sous presse *(Tibeto-Mongolica) ;* pour les éléments mongols du tibétian, voir l'initiative de Laufer *(T'oung Pao* XVII, pp. 403—559) et Ju. N. Rerich, *Tȯvd chêlênd orson mongol ûg : Studia Mongolica* II, 271—286.

[58] La majorité des mots tibétains, dit M. Damdinsürên, a passé dans le mongol depuis les XVII—XVIIIe siècles, après que la tendance puriste des traducteurs eût cédé la place à une espèce de paresse à l'égard de la réforme de la langue. La tendance puriste n'avait toléré que les mots tibétains les plus indispensables et tenait à traduire tout ce qui lui était possible, d'où nombreux calques tibétains dans le mongol, comme par ex. *sitün barildulγa* «rapport de cause à effet» < tib. *rten-'brel* > mong (dial. et khal. lit.) *demberel*, khal. *bilêg dêmbêrêl*, *najramdlyn dêmbêrêl* etc., cf. encore Róna-Tas: *Acta Orient. Hung.* XVI, 209. Du fait de la religion et de la civilisation s'y rattachant, les éléments tib. du lexique se répartissaient sur un vaste territoire et avaient aussi envahi la langue du chamanisme (cf. le chant chamanique publié par Vladimircov dans *Severnaja Mongolija* et les textes littéraires chamaniques édités par M. Rintchen). M. Damdinsürên apporte un exemple suggestif pour l'influence tibétaine dans certains domaines du folklore, par ex. dans la bénédiction de Gelegbalsang, où, sur 6 lignes, 4 offrent des mots tibétains. —

Quelques goupes sémantiques des éléments tib. des dialectes mong.:

1. religion, organisation religieuse, culte: mong. *(b)lama* «lama», kalm. (et khal., ord.) *šawrŋ* «neuer . . . Reinkarnation eines Heiligen», mong. *gebsi*, *geskü* charges théo-

Éléments russes et autres éléments européens dans les dialectes mongols d'aujourd'hui

Les trois groupes ethniques mongols qui sont entrés en contact direct avec les Russes et leur langue sont les Bouriates, les Oïrates et les Khalkhas.

La plus forte influence russe s'est fait valoir dans le dialecte bouriate, notamment dans la langue littéraire et encore davantage dans la langue parlée.[59]

A l'intérieur de l'oïrate, c'est en particulier le kalmouck qui offre les nombreux éléments russes, quoique moins que le bouriate, étant donné que les relations russo-kalmoukes avaient été pendant longtemps plus relâchées que

---

logiques, *nirba* «comptable», *ǰama* «lama-serviteur, serveur du thé», kalm. *manǰ* (< tib. < ind.) «religieux», mong. *šaser* «chape jaune», *boyipor* «encensoire», *blabri* «baldaquin», *günggarba* «autel de la maison» etc. etc.

2. le monde, le siècle: khal. *deglem* «ordre», *luiwar* «escroquerie» (Damdinsürên, 63), khal. *χorwō*, kalm. *χorwā* «le monde (inconstant)», kalm. *kajvǫ* «Adresse» (khal. *χayig*), paoan *dondoγ* «affaire» etc.

3. parties du corps: khal. *melmī* «yeux» (style honorifique).

4. nourriture, cuisine: mong. *gurgum(a)* «safran», *γā* «gingembre», *simbru*, (khal.) *semburū* «(pépins de) grenade», *buram* «sucre de canne», *dombo* «broc haut» etc.

5. médecine, maladies, médicaments: khal. etc. *māram*, paoan *mamba* «(lama) médecin», kalm. *maŋχvǫ* ~ *meŋkəg* «Arzneibeutel, Handapotheke», kalm. Ö. *šambᵘrŋ* «Hämorrhoiden», mong. *üril* «boulette (médicament)», *γuu* «espèce d'amulette», etc. etc., cf. la terminologie du *Rasiyan-u ǰirüken*.

6. pierres précieuses: mong. *uγiu*, *ogiu* «turquoise», *(b)siru* «corail», *margad* (< tib. < ind.) «émeraude», *badmarāga* (< tib. < ind.) «rubis», *sil* «cristal; verre», etc.

7. flore et faune: khal. *ǰamying miadag* «Trollius asiaticus», paoan *mateγ* ~ *medoγ* «fleur», mong. *dung* «coquille (turbinée); escargot», tonghiang *banbun* «abeille», *džanγi* «loup», etc.

8. écriture: mong. *čig* «point», *birγa* «signe de commencement», *dayig* «dictionnaire» *γarčaγ* «liste, table des matières; titre», etc.

9. nombres: mong. *teg* «zéro», *'bum* «cent milles», *saya* «million», etc.

10. noms propres: noms de presonne et noms de lieu.

[59] Ses principaux domaines sont la politique *(polítika)*, la littérature *(literatúra* ~ *zochjoolmuud*, cf. encore ekhirit *kenig* «livre»), l'art *(iskústvo* ~ *uran hajchan)*, la culture en général *(kulʲtúra* ~ *sojol bolbosorol)*, la science *(naúka* ~ *êrdem uchaan)*, la technique *(téchnikê)* et le sport *(spórt)*, l'élévage et l'agriculture (cf. *poršooncho* «porc», *šenīse* ~ lit. *pšeníca* «froment», *chartaabcha* «pomme de terre»), le ménage *(ambaar* «garde-manger», *laampa* «lampe», *iškāp* ~ lit. *škaf* «armoire», *samovár* «samovar», *budūšγa* ~ lit. *podúška* «oreiller»), la guerre (*soldádaj* «militaire», ou cf. chez M. Cydendambaev, dans son grand dictionnaire russe—bouriate, s. v. russ. *armáda* ~ bour. *«jechê* flot, *sêrêgêj olon* korabljnuud *ba* samolëduud*)*. La double correspondance du *s* russe dans les mots *solónka* ~ bour. *solooncho* et *solomka* ~ bour. *holoomchon* «brin de paille» renvoie à l'existence de plusieurs couches (cf. encore M. P. Chomonov, *Russkie zaimstvovannye slova v uligernoj poêtike burjat : Trudy BKNII* SO AN SSSR 1959 : 1, pp. 139—145).

les relations entre Bouriates et Russes. Le dictionnaire de Ramstedt signale toute une série de mots russes, même quelques fois ukraïniens.[60]

Pour ce qui est des rapports plus étroits du khalkha et de la langue russe, ils ne remontent guère au-delà du tournant du siècle.[61] Un nombre assez considérable de termes russes fut adopté par le khalkha depuis la révolution, en particulier après les années 30, du fait des relations politiques, économiques, militaires et commerciales de plus en plus intenses. La tendance aux emprunts ne se fit bien entendu nulle part aussi autant valoir que dans la langue de la capitale qui, encore de nos jours, offre une série d'éléments étrangers inconnus en province. Aujourd'hui les mots russes arrivent dans le khalkha par deux voies: la langue parlée et la langue écrite (journaux, littérature technique).[62]

[60] Voici à titre d'exemple: *astāntsʊ* ~ *istāntsʊ* ~ *stantsʊ* (DTw) «Station», *ūl'ṇtsʊ* «Strasse», *aχūrtsʊ* (D) ~ *gūrtsʊg* «Gurke», *madžār tergṇ* «ein grosser vierrädiger und gedeckter Wagen . . .» < ukr. *mažáry*, id., *downiq* (D) «Hirtenstab», *šiľjā* (D) «Hinterzeug am Pferdegeschirr», *saq* Tw «Fischhamen», *pars* (D) «Segel», *polūškʊ* «eine halbe Kopeke» (aujourd'hui vieilli), *tšas* (D) «Uhr, Stunde». C'est à ce groupe que doit appartenir encore le mot *gorūpkʊ* «kleiner Ofen . . .», pour lequel Ramstedt propose l'étymologie *yorbiki* affectée d'un point d'interrogation; le mot est peut-être originaire d'un dérivé du verbe ukr. *goriti* ou russe *goretj* «brûler», cf. russe *gorelka*, ukr. *goriŭka* dial. «brûleur ou lampe (d'alcool)». L. J. Nagy a attiré l'attention sur l'origine russe du mot *parablen* «bureau, direction» figurant dans les matériaux kalmouks de G. Bálint, cf. *Acta Orient. Hung.* IX, 319.

[61] Les premières sources des emprunts russes furent au XVIIIe siècle les commerçants de Kiakhta, puis les colonies russes d'Ourga et Ouliyassoutai, ainsi que les colons de la région de la Selenga *(staroobrjadcy* «orthodoxes», *semejskie* > khal. *šimēšig*, XIXe siècle). Sur les pages du premier journal mongol paru à Ourga à l'époque de la Mongolie Extérieure Autonome et s'intitulant *Neyislel Küriyen-ü Sonin Bičig* (cf. S. Ičinnorov, *Nijslêl chürêênij sonin bičgijn tuchaj : ŠUA Mêdêê* 1962 : 1, pp. 66—68), on trouve parfois même des mots russes en écriture mongole.

[62] Ceux qui sont adoptés d'après l'ouie sont immédiatement assimilés par la nouvelle phonétique (cf. russe *perevoz* > khal. *biarwās* < mong. °*birbaγasun* chez Ramstedt, *Urgamundart* et Vladimircov, *Sravn. gramm.)*. Quant aux lettres étrangères *(k, f, v, šč)* et combinaisons de lettres *(st-, tr-* etc.) des mots adoptés à travers la lecture, elles résistent pendant un certain temps à l'interprétation phonétique mongole définitive, cependant que les lettres de l'écriture cyrillique connues aussi par le mongol sont automatiquement lues à la manière mongole: elles se caractérisent par la fluctuation de la prononciation. Elles peuvent être considérées comme définitivement acclimatées lorsque leur écriture dans le khalkha reflète fidèlement les particularités de la phonétique étrangère (par ex. *jaarmag* «foire» < russe *jármarka* < allemand *Jahrmarkt* et *ǰiǰūr* «de jour, de garde» < russe *dežúr* (dial.) < fr. *de jour)*, encore que dans ce domaine l'écriture khalkha à lettres cyrilliques suive souvent les traces du *nom-un kele* qui lit *očir* tout en écrivant *wčir*, pour ne rien dire des transcriptions en écriture galik. Ainsi le mot *mašīn* ~ *mašān* «auto» semble définitivement adopté par le khalkha (après les éphémères *čičā* et *pōrt* mentionnés), toutefois le khalkha écrit ne note pas encore la longueur (< accent russe), de même qu'il n'a pas décidé en ce qui concerne l'acceptation ou le rejet de la forme *mašān* plus vulgaire: ii écrit *mašin*. Un mot «vide» *(sula üge)* russe est également connu par le khalkha: *óšō* «encore» < russe *ešče*.

La langue russe transmet au mongol bon nombre de mots internationaux (d'origine grecque, latine etc.), comme *teátr*, lire *tiātar* ~ *čātar* «théâtre», *kino*, lire $^{k}\chi inū \sim \chi ênū$ «cinéma», *kolóni* (russe *kolónija)*, lire *χolōni* «colonie», *stánci* (russe *stáncija)*, lire *istānc* ~ *satānc* ~ *šatānc* etc., même, *c* ~ *z*) «station», et plusieurs ethnonymes, par ex. *itali* (russe *Itálija)*, lire *itāli* ~ *jatāli* «Italie; italien», *Azi* (russe *Ázija)*, lire *āzi* ~ *āiz* «Asie».[63]

Rapports divers

En ce qui concerne les rapports du lexique mongol avec les langues paléosibériennes et avec le coréen, les premiers semblent à l'heure actuelle trop théoriques, tandis que les seconds restent encore à éclaircir, malgré l'ouvrage de haute importance de Ramstedt. Ce qui manque aux recherches des relations paléosibériennes—mongoles aussi bien qu'à celles du coréen et du mongol est — pour des raisons d'ailleurs faciles à comprendre — la connaissance de l'histoire de ces langues. Cette lacune intervient bien entendu moins dans l'étude de matériaux (d'ailleurs écrits en chinois) aussi tardifs que les éléments (emprunts) mongols du *Koryě sa* (Pelliot: *JAs.* 1930 II; cf. encore Hon Gi Mun, *Solongos, mongol chêlnij charilcaa : Studia Mongolica* II, 313—324) ou d'autres emprunts de l'époque mongole par exemple dans l'ostiak de l'Yénissei. Toute correspondance cherchée à des époques antérieures est condamnée à rester une idée gratuite précisément à défaut de la mise au jour du fond linguistique, à plus forte raison lorsque le nombre des correspondances constituant un certain système (autrement dit probables) est trop faible.

Ce que l'on connaît des rapports paléosibériens—mongols ne dépasse guère quelques mots de civilisation ou mots-voyageurs (par ex. *sayday*, *poima*, *qašu*, cf. Ligeti, *Mots de civilisation de la Haute Asie en transcription chinoise : Acta Orient. Hung.* I, 141—185) lesquels à travers les langues de l'Yénissei peuvent être suivis jusque dans le samoyède *(sayday:* dans la direction opposée, vers le Sud, jusqu'aux langues iraniennes, cf. chez M. Pulleyblank dans *Asia Major* IX, 1963, pp. 243—244, où il cite M. H. Bailey).[64]

[63] A côté de l'ethnonyme d'origine allemande *uŋgar* «hongrois», il existe une forme non officielle *beŋger*, *weŋger* (< russe) et le terme pris à l'Histoire secrète: *mažar*, lire *măjir* ou *mazar*. — Dans le domaine des noms propres masculins et féminins on relève également l'influence du russe: aujourd'hui on peut rencontrer des Mongols et Mongoles qui s'appellent *Šāndar* (russe *Aleksándr)*, *Bidrūš* ~ *Biadrūš* (russe *Petrúša* < Petr), *Pāšgā* (russe *Páška* < *Pavel)*, *Rōz* ~ *Orōz* (russe *Róza)*, voir même *Pūšgin* (russe *Púškin)*.

[64] Un rapprochement proposé par Ramstedt est mong. *ayungya* «tonnerre» ~ ostiak de l'Yénissei *êkn*, *èkŋ*, kott *ajak*, le cas est semblable pour la correspondance du mong. *malayai* (~ tatar du Kazan *balayai)* «chapeau», sam. *mola (Kalm. Wb.)*.

Indépendamment de la question de savoir si lors d'une étude systématique ultérieure on adoptera ou l'on rejettera ce rapprochement, il est certain que les Samoyèdes

Une autre langue paléosibérienne susceptible d'entrer en ligne de compte est le nivkh ou ghilyak. Toutefois ici aussi on ne trouve pour le moment que peu de mots communs avec le mongol, et encore aura-t-on des difficultés à démontrer même leur origine mongole directe (transmission mandchoue-tongouse), à moins qu'on ne prenne en considération la langue khitane encore inconnue.[65]

Quant aux rapports précoces du coréen et du mongol, il serait bon de connaître au moins l'histoire coréenne de mots tels que *mal* «cheval», *mul* «eau», *nal* «jour», *tal* «mois», *pulg-* «rouge» (cf. *pul* «feu» !), *pil-* «demander», *kol* «vallée, dépression», *kol* «moelle, tête, essence», *kadagwi* «feuilles sèches pour combustible», *ayappu-* «être bon», cf. mong. *morin* «cheval», *mürün* «bras de fleuve», *naran* «soleil» (cf. Ligeti: *MNy* XXIII, 308), *saran* «lune», **pula-γan* «rouge», **pirü-ge-* «désirer, bénir» (ma. *firu-*), *γoul* «vallée; fleuve», *γool* «le milieu de quelque chose, l'essentiel»,[66] *qata-* «sécher», *aya* dans *ayatai* «bon convenable» ~ *eye* «accord, harmonie» et évk., lam. *aya* «bon» (cf. Poppe *Vergleichende Grammatik*, étymologies coréennes). La première chose à faire, ici est de vérifier les étymologies proposées par Ramstedt,[67] — tâche qui ne

---

sont apparus très tôt aux confins septentrionaux de l'Asie Centrale, au Sud du lac Baïkal (cf. Ligeti, *Mots de civilisation*, note 23), autrement dit sur le territoire d'où la branche nordique des Mongols est partie pour entrer en scène en Asie Centrale. Cf. encore nenets-samoyède *po'(n)* «otnošenie; promežutok; srok» (Tereščenko, Leningrad 1955) ~ mong. *on* «année», mmong. *hon* id., among. (khitan) *po* «temps» ~ ma. *fon* «temps» (cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* X, pp. 237—238).

Des rapprochements de ce genre peuvent à la rigueur être entrepris pour des mots youkaguirs, par ex. youk. *mut* «arbre» ~ mong. *mōd*, *modun*, youk. *muregre-* «bras de fleuve» ~ mong. *müren*, youk. *ete*, *ecie* «père» ~ mong. *ečige*, youk. *aŋ*, *aŋa* «bouche», *ayil* «ouverture», *anga* «lèvres» ~ mong. *angγa-* «ouvrir; ouvrir la bouche», youk. *eru* «infamie» ~ mong. *eregü* «péché, crime» etc. (cf. J. Angere, *Jukagirisch—Deutsches Wörterbuch*, Uppsala 1956; *Vorwort* VII—VIII: sur les rapports youkaguirs-ouraliens, youk.-tongous d'après Vasilevič et Jochelson, cf. O. G. Tailleur, *Zu einem Wörterbuch der jukagirischen Sprache : ZDMG* CX, 1960, pp. 83—98). Les quelques idées émises ici, pour autant qu'elles puissent être étayées par la suite ont probablement trait aux éléments tongous du youkaguir.

[65] Cf. ghil. *čanď* «être blanc» ~ ma. *ša-* ~ mong. *ča-*, ghil. *mur* «cheval» ~ ma. *murin*, tong. *morin* ~ mong. *morin*, ghil. *χaď* «tirer de l'arc» ~ ma. *χa-* ~ mong. *qa-rbu-*, kalm. *χa-* (cf. E. A. Krejnovič, *Giljacko-tunguso-manjčžurskie jazykovye paralleli : Doklady i soobščenija In-ta jazykoznanija* AN SSSR, nº 8, 1955, pp. 142—143, et Panfilov, *Nivchskij jazyk* I, p. 84).

[66] Cf. encore *ulayan γool*, *amin γool*, *γool-i tasala-*.

[67] M. Poppe n'a emprunté à Ramstedt que quelques 90 étymologies, parmi lesquelles cependant figurent quelques éléments sino-coréens, par ex. *mjěn* «visage» (p. 34) < chin. *mien*, cor. *mango* «éternité» (p. 35) < chin. *wan-kou*. — C'est par l'intermédiaire du coréen (ou du po-hai) qu'ont passé dans le japonais les mots d'origine altaïque dont s'est occupé dernièrement M. Sh. Murayama, *Über einige japanische Kulturwörter altaischen Ursprungs : UAS* XXIII, pp. 227—233.

peut être menée à bien qu'à l'aide de la connaissance approfondie de l'histoire du coréen et du chinois.

Les rapports intérieurs

Le problème des thèmes primitifs originaux

Le critère décisif de la détermination des thèmes (et radicaux) primitifs est qu'ils ne sont pas des emprunts, c'est-à-dire qu'ils font partie des éléments les plus anciens de la langue donnée (ici le mongol), ou alors ils se sont formés à une époque ultérieure, indépendamment de toute influence extérieure. C'est donc dans cette catégorie qu'il faut ranger tous les radicaux qu'il est impossible de ramener à une source extérieure. Voilà un critère suffisamment négatif pour ne pas être d'une valeur absolue. En effet, il peut facilement arriver que tel radical considéré aujourd'hui comme primitif s'avère être d'origine non mongole. Toutefois si cela se produit à un moment où la quantité (et non la qualité) de ses rapports altaïques a été plus ou moins définitivement établie, alors les thèmes primitifs devenus du coup étrangers peuvent mettre en lumière de nouveaux rapports.

Le problème des éléments spécifiquement mongols du lexique mongol (notamment la détermination de ce qui n'est ni turc, ni mandchou-tongous, ni aucun emprunt connu) n'est pas moins intéressant que celui des rapports étrangers. Dans la couche ancienne des thèmes primitifs on peut reconnaître les ruines du plus ancien système accessible, tandis que les couches plus tardives fournissent les témoins des systèmes plus récents, à condition qu'on puisse distinguer convenablement les anciens et les nouveaux systèmes (cela ne doit guère s'avérer plus facile que la décomposition des emprunts en couches).

Un des chapitres souvent discuté des rapports linguistiques turco-mongols est celui des radicaux bisyllabiques mongols en face des radicaux monosyllabiques du turc. Cependant parmi les éléments spécifiquement mongols du lexique mongol on trouve un grand nombre de thèmes ou plutôt de radicaux monosyllabiques, comme par ex. *a-* «être (quelque part)», *ba-* dans *bayi-* «être debout», *bayising* «maison», *bü-* être, «exister», *ča-* dans *čayi-* «être blanc», *čayān* «blanc», *časun* «neige», **ed-* verbe négatif, *e-* racine du pronom démonstratif (cf. *te-*, *ke-*), *γal* «feu», *ge-* «clair» (cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* X, 239), *γa-qai* «cochon», *γu-* «trois», cf. *γutayar* «troisième», *ǰir-* «deux», cf. *ǰitüger* «deuxième», *kei* «air, vent», *kö-* dans *köyiten* > *küiten* «froid», *körö-* «devenir froid» (cf. *Kalm. Wb.*), *no-qai* «chien», *no-* dans *noyitan* «humide» et *noro-* «être transi», *mö-* dans *mör* «chemin, trace», *möčki-* «rechercher», **poi* «forêt», **po(n)* «temps; année», *qa-* «tirer de l'arc», *qo-* dans *qoyina* «après», *qoyitu* «seconde», *to-sun* «beurre», *u-sun* «eau», *ya-γun* «quoi», *ya-sun* «os».

Plusieurs radicaux monosyllabiques (se terminant par une consonne) alternent avec des radicaux bisyllabiques, et il n'est pas facile de déterminer lesquels sont primaires. Le mongol écrit peut à la rigueur aider, mais les flottements qu'on y observe nous conseillent la prudence.[68] Toujours est-il que le mongol écrit suggère le monosyllabe pour les verbes *ab-* (~ *abu-*) «acheter», *kür-* (~ *kürü-*) «arriver quelque part», *od-* (~ *odu-*) «se rendre à», *ol-* (~ *olu-*) «se procurer, trouver», *ög-* (~ *ögü-*) «donner», *ös-* (~ *ösü-*) «croître», etc.

Ailleurs la limite du thème et du morphème lié n'est pas claire. Par exemple en détachant le suffixe *-sun* et *-γa-sun* on trouve nombreux radicaux monosyllabiques *(u-sun* «eau», *či-sun* «sang», **pü-sün* «cheveu», *na-sun* «âge», *ǰi-γasun* «poisson»,[69] seulement on n'est pas toujours certain d'avoir affaire effectivement au suffixe *-sun, -γa-sun*, l'élément considéré comme le début du suffixe pouvant tout aussi bien être une partie du radical[70].

La majorité des thèmes primitifs originaux (non pas nécessairement radicaux) sont polysyllabiques, la plupart bisyllabiques, cf. *aman* «bouche», *ala-* «tuer», *bayu-* «s'établir», *burγa-sun* «saule; broussailles», *čikin* «oreille», *čino (činu-a)* «loup», *daru-* «pousser», *dege-dü* «supérieur», *emün-e* «avant», *elǰi-gen* «âne», *gede-rgü* «en arrière», *görö-gesün* «gibier, cerf», *yaǰar* «place, terre» (plur. *yaǰad)*, *yada-* «dehors», *ila-* «vaincre», *ire-* «venir», *ǰanggi-ra-* «nouer», *ǰoki-* «convenir», *keče-gü* «difficile, mauvais», *keme-* «dire», *mede-* «savoir», *mele-kei* «grenouille», *namur* «automne», *neme-* «augmenter», *ongγo-ča* «auge; bateau», *ono-* «comprendre», *ömdö-gen* «oeuf», *öne-čin* «orphelin», **paran* «homme», **pula-yan* «rouge», *qaγa* «en deux», *qasi-* «entourer, enclore», *sama-γan* «vieille femme», *siqa-* «serrer», *tata-* «tirer», *terigün* «tête», *una-* «tomber», *unu-* «chevaucher une bête de selle», *üǰe-* «voir», *ündü-sün* «racine» *yabu-* «aller», *yeke* «grand», etc.[71]

Un des groupes des bisyllabes comprend les «radicaux redoublés» ($C_1V_1C_i$ | $C_1V_{1,2}$, où la consonne insérée est plutôt une nasale ou une liquide), par ex. *bömbö-* dans *bömböge* «balle», même peut-être **bilbi-* (> *ilbi-* > *ili-*; et > *bili-*) «caresser», *čomčo-* dans *čomčoyi-* «être assis à genou sur une jambe», etc.[72]

[68] Cf. le mot trisyllabique *asaγu-* «demander» et son ancienne forme bisyllabique: *asaγ-*, *hasaq-*.

[69] Cf. *görö-gesün* «gibier» et Ramstedt: *JSFOu* XXIV: 1, p. 14, Poppe, *Vergl. Gramm.*, p. 57; l'étymologie a été estimée probable aussi par Pelliot, cf. la note de la publication de texte en écriture carrée, chez Tucci, dans *Tibetan Painted Scrolls*.

[70] Cf. certains mots communs avec le turc — *toγosun* «poussière», *dabusun* «sel», *öbesün* «soi-même» — dont l'articulation n'a pas encore pu être établie avec certitude.

[71] Même parmi les mots énumérés il y en a qui sont suspects d'être des mots dérivés, cf. par ex. *bayu-* «descendre» ~ ? *bayi-* «s'arrêter», *ono-* «comprendre» ~ *oi*, *oyi* «raison» > *oyilγa-* «comprendre».

[72] J'ai traité de ce sujet plus amplement au XXVIe Congrès International des Orientalistes, à New-Delhi.

La troisième syllabe des mots de plus de deux syllabes est suivie, comme on l'a vu à plus d'un exemple, par des suffixes; ceci est plus ou moins certain, même si, à l'heure actuelle, ces morphèmes liés ne se prêtent pas trop à l'analyse au point de vue sémantique, pour la bonne raison que la signification du radical posé, voire de la racine n'est elle-même pas claire. Le groupement des mots ayant une fonction identique dans la phrase selon leur terminaison «rime» peut jeter de la lumière sur des radicaux-racines et des morphèmes liés fossilisés (cf. par ex. *siryolǰin* «fourmi» ~ *siryoyalǰin*, Hy *široqalǰin* et *ögelǰin*, *öbelǰin* «huppe» ~ *öbögelǰin*, *böbegelǰin*).

Les «antonymes» rimants comme *numun* «arc» ~ *sumun* «flèche» (dah. *nęm som*), *naran* «soleil» ~ *saran* «lune», *nidün* «oeil» ~ *sidün* «dent»[73] les synonymes rimants, comme *serbeger* «hérissé», *derbeger* «étroit en bas, large en haut», etc., les doublets de mots vélaires-palataux (homonymes, synonymes), comme *anda-* ~ *ende-* «se tromper» (cf. khal.), **aya* ~ *eye* «harmonie» etc. accusent des formes particulières de l'interdépendance de mots dont plus d'un a certainement précédé le plus ancien système de langue mongole aujourd'hui connu (il est vrai que celui-ci ne remonte qu'au XIe siècle), et dénonce peut-être un type de langue plus ancien différant du type connu.

La formation des mots

Parmi les mots énumérés ci-dessus, les doublets de mots vélaires-palataux et les doublets à voyelle radicale alternante peuvent être considérés comme des flexions,[74] tandis que les séries de mots à initiale alternante (synonymes rimants) illustrent la préfixation. On peut considérer comme un préfixe particulier dans les cas du redoublement partiel (cf. Bese: *Acta Orient. Hung.* XI, pp. 43—49) la partie redoublée: l'ampleur et l'élément final de la série phonétique du préfixe sont fixes, son début en revanche (consonne et voyelle) est fonction du radical. Dans les composés-redoublements (cf. Bese: *Acta Orient. Hung.* VII, pp. 199—211) par contre le deuxième membre est un suffixe dont la série phonétique, comme pour le préfixe indiqué, est avant tout fonction du thème.[75]

[73] Cf. Pelliot, *Les formes avec et sans q- (k-) initial en turc et en mongol : T'oung Pao* XXXVII, p. 76: «. . . on peut supposer que, par attraction sémantique ces mots ont subi, au point de vue phonétique, des influences analogiques qui les ont rapprochés».

[74] Nombreux exemples chez M. L. S. Šagdarov, *Izobraziteljnye slova v burjat-mongoljskom jazyke : Sbornik trudov po filologii* III, Ulan-Udê 1958, pp. 11—31; cf. encore T. A. Bertagaev, *O morfologičeskom stroe burjatskogo jazyka*, Moskva 1961, p. 22, n° 5.

[75] Cependant la nouvelle série phonétique ainsi obtenue doit, à la base de sa connection avec l'ancienne, être plutôt considérée comme un modificateur que comme un suffixe, quant à son rôle, il ressemble au morphème du pluriel ou aux intonations emphatiques (plus récentes et probablement inconnues à l'ancien mongol, cf. les particules emphatiques).

La langue et les dialectes mongols des époques accessibles sont avant tout caractérisés par la dérivation suffixale. Depuis le chapitre *Êtimologija* de la grammaire mongole-kalmouk d'Aleksej Bobrovnikov, Ramstedt, M. Poppe et d'autres ont publié plusieurs études sur la formation des mots mongols,[76] il reste cependant encore à mettre au point le système des morphèmes liés mongols au point de vue comparatif et historique. Elle permettra de déterminer les suffixes primitifs originaux (*-γan*, *-gen* nom., *-rin* nom., *-sun*, *-sün* nom., *-γul-*, *-gül-* verb. etc.), de distinguer à une époque et sur un territoire donnés les suffixes généraux et les suffixes spéciaux, les suffixes productifs, improductifs et fossilisés, ainsi que d'établir les changements de fonction qu'ils ont subis (cf. *-ba*, *-be*∼ *-bai*, *-bei*, mmong. id. masc., *-bi* fém., suffixe du *praeteriti perfecti*, originalement suffixe du nom déverbal).

L'autre domaine important de la formation de mots est celui des composés: leur élaboration systématique fait encore défaut, tout comme la mise au point d'une syntaxe comparative et historique à laquelle se rattacherait l'étude des composés. Les composés mériteraient de figurer dans un dictionnaire spécial. Un dictionnaire de composés indiquant ses sources et observant les particularités stylistiques pourrait, par les composés par coordination être en même temps un dictionnaire de synonymes (*küčün auγa* et *auγa küčün* «force, puissance») et, dans une moindre mesure, un dictionnaire d'antonymes (*yeke baγa* «grand et petit» ou «mesure», *sayin maγui* «bon et mauvais» ou «qualité» et *maγu sayin* «misérable») — et il peut même mettre en valeur des groupes sémantiques (*kelen aman* «racontars», *nidün aman* «visage», *γar köl* «main» ou «main et pied«).

Une façon plus rare de former des mots est la contraction provenant d'un composé. Exemples bien connus: *abčira-* < *abču ire-* «apporter», *kelegei* < *kele ügei* «muet», *duuγar-* < *daγun γar-* «émettre un son»[77].

Une autre source de nouveaux mots est la scission de mots. Les variantes de forme existant côte à côte dans un système de langue se détachent les unes des autres et deviennent des mots indépendants, à moins que ce ne soit la culture de la langue qui les sépare consciemment; cf. mong. *üsüg* ∼ *üǰüg* (< turc),

[76] Dans ce domaine le travail de Mlle Thérèse M. Szabó, *A kalmük szóképzés* [= La dérivation kalmouk], Budapest 1943, succédant à l'article de M. Poppe paru dans *Keleti Szemle* XX (1927), 89—125, est jusqu'à ce jour la monographie dialectale la plus complète: il traite de 194 suffixes.

[77] Et khal. *ȯrȯwd-*, ord. *ör öbdö-* < *ör ebed-* «regretter», *ǰirmüsün* «enceinte», *γurmasun* «triple, tripartite» (*ǰir-* «deux», *γur-* «trois», *müsün* «virgule»), kalm. *üstšatχɒ* < *üzədžᵊ jadᵛχɒ* «nicht sehen können», *tetšadᵛχɒ* < *testšᵊ jadᵛχɒ* «nicht leiden können» (*Kalm. Wb.*). Le reste du verbe *orki-* «jeter; quitter», le morphème déverbal (moment.) *-čiχ-*, *-či-*, est également le résultat d'une contraction, cf. khal. *yawčiχǰē* «tout d'un coup il est parti» < *yabuǰu orki-* (cf. Poppe, *Alarskij govor* I, 100). La réduction a fait disparaître le verbe d'existence *a-* de plusieurs dialectes mongols modernes pour produire à sa place de nouvelles copules: khal., kalm. *sanǰē* < *aγsan aǰuγu* «était» (*perfectum* dans *praeteritum perfecti*).

ord. *ʉdzʉk* ~ *ʉdžʉk*, kalm. *üsᵘᵍ* ~ *üzᵘᵍ* «caractère de l'alphabet, écriture, pinceau à écrire», mais khal. *ʉsêg* «caractère» ~ *ʉzêg* «plume»; mong. *odun* «étoile», khal. *od* «étoile», *odoŋ* «décoration, médaille»; parmi les mots *türǖ* «tête» ~ *türǖn* «jadis» vivant dans plusieurs dialectes d'aujourd'hui.[78] On a affaire à une autre forme du même phénomène de scission dans les mots *erdemten* «savant», *sayid* «ministre», *keüked* «enfant» (plur. *erdemted, sayid-ud, keüked-üd)*, dans lesquels l'ancien suffixe du pluriel fait office de morphème de dérivation: en fait il s'agit du détachement des couples sing. plur.: *erdemtü* ~ *erdemten, sayin* ~ *sayid, keüken* ~ *keüked.*[79]

*

Dans mon préambule j'ai fait observer qu'un dictionnaire étymologique peut être mis au point selon un programme «minimum» comprenant les résultats et vues réunis après un tri et un arrangement selon des points de vues unitaires.

Un dictionnaire de ce genre peut tendre à l'intégrité, au cas où il contient toutes les étymologies publiées jusqu'à l'année choisie par les auteurs. Le mot-

[78] Le mot *terigū̄n* «chef» n'est pas à ranger dans cette catégorie, car il appartient sans aucun doute à la langue littéraire.

[79] Lorsqu'on étudie les rapports intérieurs des mots, les moyens de formation des mots et leur application concrète, on tient tacitement compte des rapports de la signification à l'aide desquels on est en mesure d'établir dans le cas donné les changements que la fonction du morphème a subis, si ce changement a modifié la signification, ou s'il n'a fait qu'augmenter la force informative du mot (comme certaines particule), cf. ord. *šowoŋ* ~ *šowogor* «conique» ou kalm. *burmɒg* ~ *burmyā̄*, *burmyā* «Brummer», *šarɣɒ* «gelblich, isabellfarbig, hellgelb», *šarχɒ* id. ~ *šarɣɒl* «gelb, strohfarben, isabellfarbig (Pferd)»), ou s'il a produit une modification stylistique (cf. khal. *ʉnêt* «précieux» ~ *ʉnêtêi* «précieux; de . . . valeur»). A propos de différents modes de formation de mots, nous avons déjà parlé des rapports sémantiques, nommément des homonymes et antonymes. Dans une structure linguistique donnée les rapports sémantiques constituent également un système, quoique bien plus relâché que les rapports formels. Au point de vue de l'étymologie il est extrêmement important de mettre au jour les rapports intérieurs et l'histoire des séries phonétiques et leurs significations. Le phénomène le plus répandu est la transposition de nom dont il est relativement facile de suivre le chemin si les significations attachées au nom vivent côte à côte, comme par ex. kalm. *šū̆-* (oïr. *šöü-*, mong. *sigü-)* dont Ramstedt indique les significations *(Kalm. Wb.*, 372*b)* par les termes suivants: «in die Klauen, Krallen nehmen, einfangen (die Vögel) [1]; mit dem Netz Fische fangen [2]; mit dem Sieb reinigen, durch das Sieb gehen lassen [3]; sichten, auswählen; examinieren (die Besseren, das Hauptsächlichste) [4]; filtrieren [5]; (eine Rechtssache) aufklären, untersuchen (und ein Urteil fällen), durchforschen [6]; im Spiel gewinnen [7]». Dans cette énumération les deux groupes de signification suivent la voie la plus probable de la transposition, la signification «filtrieren» pourrait peut-être entrer dans le groupe [3]. (Dans *Acta Orient. Hung.* X, 259, je me suis occupé d'un synonyme de ce mot, notamment du verbe oïr. *samurada-* ayant également plusieurs significations.)

souche et ses significations seraient suivis en un ordre déterminé des données historiques (première apparition, année et source) et des matériaux dialectaux comparatifs,[80] puis c'est le tour de l'étymologie: si le mot-souche est un dérivé, on doit y retrouver le mot de base et le suffixe, s'il a des rapports extérieures, il faut indiquer le recoupement le plus précoce de la langue étrangère en question ainsi que le recoupement le plus proche du mongol au point de vue historique (temps et source) et quelques autres données susceptibles d'étayer l'origine (éventuellement d'autres rapports extérieurs ou étymologies); en dernière place figurerait la source de l'étymologie indiquée et la littérature des autres propositions existantes et non acceptées par le dictionnaire.[81] La partie traitant de l'origine serait précédée du signe qualitatif («certaine», «probable» ou «incertain») de l'étymologie.[82]

Une autre tâche qui ne tardera pas à passer au premier plan est la publication d'un dictionnaire étymologique d'un dialecte mongol d'aujourd'hui (une nouvelle langue littéraire), par exemple, celui du khalkha. Ici encore, la première chose à faire est la détermination des matériaux. Comme point de départ on peut de toute façon utiliser l'excellent dictionnaire khalkha—russe de M. Luvsandêndêv contenant environ 22.000 mots-souches. De ces 22.000 mots on décomptera un grand nombre de dérivés simples (verbes factitifs, verbes réciproques, verbes momentanés etc., la forme du génitif de noms, les formes déclinées des pronoms, etc. etc.) dont le mot-base figure dans le dictionnaire.[83] Pour ce qui est du dictionnaire étymologique khalkha, il reste

[80] Toutefois si une demi-douzaine de recoupements historiques et dialectaux n'ajoutent rien au mot-souche au point de vue de son étymologie, il suffit de signaler que le mot est général; au cas où il s'agit d'un mot spécifique dialectal, la forme mongole écrite reconstituée en vue de l'intégrité (avec le signe * ou ° ou $^{+}$ comme dans le dictionnaire de Ramstedt), doit être en tout cas suivie des recoupements dialectaux.

[81] Un dérivé ne pourra constituer de mot-souche que si sa dérivation ne va pas de soi. En ce qui concerne les composés, le mot composé peut figurer — pour autant que l'étendue du dictionnaire le permette — dans l'article selon son premier élément, mais parmi les composés on n'admettra que ceux d'origine étrangère ou ceux dont la signification est plus vaste que ne serait celle des membres juxtaposés.

[82] Quant au caractère détaillé de l'élaboration, il dépend de l'étendue du dictionnaire et du nombre des mots-souches. Les étymologies jugées fausses (avec l'essentiel de la réfutation) peuvent être entièrement laissées de côté, ou éventuellement énumérés en annexe. Les travaux d'un dictionnaire de ce genre se trouveraient certainement facilités par la mise au point des matériaux des différents monuments linguistiques telle que nous en avons vu dans les ouvrages communs de MM. Mostaert et Cleaves ou dans l'édition du *Vocabulaire d'Istanboul* par M. Ligeti.

[83] On peut discuter de la nécessité de conserver le groupe pas trop important — mais se maintenant avec obstination de dictionnaire en dictionnaire — des mots livresques, morts ou «fantômes» (par ex., le mot *chotgo* «glinjanaja posuda» Luvsandêndêv < Kow.) s'ils peuvent être intéressants au point de vue de l'histoire des matériaux, ils n'ont aucune valeur à celui du khalkha. Il est recommendé d'observeur un excès de prudence à

à savoir en quelle mesure les matériaux de M. Luvsandêndêv demandent à être complétés, ceux-ci ne s'étendant pas à toutes les couches du style, ni à tous les domaines sémantiques, de même il y a lieu de se demander si l'on doit (et si l'on peut tenir compte des sous-dialectes khalkhas dont le lexique est encore plus ou moins inconnu). Un article du dictionnaire étymologique khalkha pourrait suivre le schéma suivant: mot-souche khalkha lit. et ses significations, ses formes éventuellement connues dans les sous-dialectes et les données éventuellement connues de l'histoire du dialecte khalkha (par ex. pour le mot-souche *cêcêrlêg*, la première attestation de la forme avec *r* dans l'inscription de Čoγtu tayiǰi, 1625), puis la forme mongole écrite: ici c'est la «première marche» de l'étymologie; viennent ensuite les autres formes dialectales dont la forme écrite est sinon l'ancêtre direct, mais tout au moins la «moyenne», et enfin la première attestation mongole du mot (année et source) et «la deuxième marche» de l'étymologie: les rapports intérieurs ou extérieurs du mot, à peu près comme pour le dictionnaire précédent, mais sous une forme plus succinte.

---

l'égard des mots nés par la réforme de la langue, en particulier parce que cette réforme est loin d'être terminée dans le khalkha. Ces mots pourront faire l'objet d'une mise au point lexicale au siècle suivant, *amid mend baiwal* «à condition que nous vivions assez pour le voir», comme disent les Mongols. D'ailleurs le dictionnaire étymologique est susceptible d'indiquer des rapports de mots utiles pour la réforme de la langue.

AUS DEM GEBIETE DER KOMPOSITA DER URALISCHEN UND ALTAISCHEN SPRACHEN

VON

D. R. FOKOS-FUCHS

1. Komposita (Zusammensetzungen) entstehen bekanntlich im Satzzusammenhang, in konkreten Redewendungen. Da nun im Satze (und auch im Syntagma) das Verhältnis der Satzteile zueinander Parataxe oder Hypotaxe sein kann, sind auch in den aus diesen hervorgegangenen Komposita dieselben Verhältnisse möglich: a) die beiden Komponenten haben gleiche syntaktische Geltung im Satze (und können durch «und» miteinander verbunden gedacht werden), wo dann auch das Kompositum, die Gesamtanschauung, den Einzelanschauungen gleichartig ist:[1] — in diesem Falle haben wir also koordinierende (beiordnende) Komposita, d. h. also Parataxe vor uns —, oder b) wir haben es mit Komponenten von ungleicher Geltung, also mit einander untergeordneten, ein Rektionsverhältnis aufweisenden Gliedern, d. h. mit Hypotaxe zu tun.

Freilich entwickeln sich nur aus den häufigen, hauptsächlich aus den stehenden Redewendungen Komposita, was demnach soviel bedeutet, daß diese Art der Wortschöpfung, der Gewinnung von neuem Wortmaterial, von der Satzkonstruktion der betreffenden Sprache abhängt. Um dies mit einem Beispiel zu beleuchten: aus einer adjektiv-attributiven Verbindung kann sich ein Kompositum nur dann entwickeln, wenn das adjektivische Attribut in der betreffenden Sprache seinem Substantiv vorangeht und nicht flektiert wird [wie z. B. ung. *kisasszony*, (Akk.:) *kisasszonyt* 'Fräulein' < *kis* 'klein' + *asszony* (Akk.: *asszonyt)* 'Frau']. Hieraus folgt, daß — auch was die Komposita betrifft — zwischen den einzelnen Sprachen Unterschiede bestehen können (wie denn solche auch tatsächlich bestehen); dies bedeutet aber, daß die Art der Komposition und die Häufigkeit ihrer Anwendung für die einzelnen Sprachen (wohl auch in gewissem Maße hinsichtlich der Sprachverwandtschaft) charakteristisch und lehrreich sein können.

So konnte man z. B. feststellen, daß im heutigen Finnischen (laut Zeugnis des großen finnischen Wörterbuchs) die Art des Bereicherns des Wortgutes mittels Zusammensetzungen ebenso häufig ist, wie die Ableitungen,

[1] Vgl. BRUGMANN: KVglGr. p. 301, BEHAGHEL: Die deutsche Sprache[3], p. 152, usw.

die ja — wie bekannt — in allen uralischen und altaischen Sprachen sehr reich vertreten sind; beide Arten machen im erwähnten Wörterbuch je 44% der Titelwörter aus.[2]

Im vorliegenden Aufsatz beabsichtigte ich ursprünglich eine Übersicht über alle Arten der uralischen und altaischen Komposita zu geben. Durch verschiedene Umstände wurde ich gezwungen, mich auf einen kleinen Teil dieses Themas: auf die koordinierenden, vor allem auf die Kopulativkomposita, u. zw. auf die sogenannten zusammenfassenden Komposita zu beschränken. Diese verdienen — wie bekannt — besondere Beachtung. An dieser Stelle handelt es sich aber hauptsächlich um das Vorführen der einzelnen T y p e n, weshalb wir uns mit wenigen charakteristischen Belegen begnügen wollen. (Reicheres Material s. Verf.: NyK. LXIV, p. 13 ff., Verf.: Rolle der Syntax in der Frage nach Sprachverwandtschaft, p. 71 usw., Pais: MNy. XLVII (1951), pp. 144 ff. usw.)

2. Betrachten wir nun das Wesen, dieser charakteristischen zusammenfassenden Zusammensetzungen etwas näher:

Ein-zwei Beispiele mögen die Sache deutlicher machen. Z. B. wogulisch *ńol-sam*[3] bedeutet 'Gesicht' (wörtlich 'Nase [+] Augen'); es haben aber einerseits weder *ńol* noch *sam* die Bedeutung »Gesicht«, andererseits kann auch *ńol-sam* nicht 'Nase', auch nicht 'Auge(n)' bedeuten, sondern diese beiden Organe zusammen in einer Einheit, ja sogar mehr als nur »Nase + Augen«, nämlich: einen n e u e n höheren, allgemeineren Begriff: das Gesicht. Nase und Augen sind bloß zwei Merkmale dieses neuen Begriffes, der schließlich in anderen Sprachen eine einzige (einheitliche) besondere Bezeichnung erhalten kann. Ein anderes Beispiel: ung. *ad-vesz* bedeutet »Handel treiben« (eigtl. 'geben' d. h. 'verkaufen' [+] 'nehmen, kaufen', also ursprünglich 'Tauschhandel abwickeln'), jedoch weder *ad* ('geben') allein, noch *vesz* ('nehmen, kaufen') allein können die Bedeutung 'Handel treiben' haben; nur in der Einheit *ad-vesz* verschmolzen können sie den auch durch einen (auch im Ungarischen neu aufgekommenen) einzigen Namen bezeichenbaren, von beiden verschiedenen Begriff »*kereskedni*« 'Handel treiben' bezeichnen. Die zwei Elemente des neuen Gebildes bezeichnen eben nur je einen Bestandteil, je eine Tätigkeit, ein Merkmal des neuen Begriffes, der wiederum seinerseits gleichfalls weder 'kaufen', noch 'verkaufen', sondern die Einheit dieser beiden Tätigkeiten in einem neuen Wort, einer Zusammensetzung, ausdrückt. — Wenn der Ostjake den Proviant, die Lebensmittel *ɣaį-χul*[4] nennt (eigtl. »Wild [+]

[2] S. Penttilä: Suomen kielioppi (1963), p. 258.

[3] Munkácsi: Vogul Népköltési Gyűjtemény [Sammlung wogulischer Volksdichtung] II, p. 678.

[4] Pápay: Északi-osztják nyelvtanulmányok [Nord-ostjakische Sprachstudien], p. 8.

Fische«), so weist er mit dieser Bezeichnung nur auf die zwei wichtigsten Nahrungsmittel hin, ohne zu erwähnen, daß er außer diesen gewiß auch über andere Nahrungsmittel (z. B. Beeren usw.) verfügt.

Über das eigentliche ursprüngliche Wesen dieser Komposita wollen wir jedoch w. u. sprechen, vorläufig wollen wir nur jene Umstände erwähnen, die leichter zu beobachten sind und die bei diesen Ausdrucksweisen auch eine Rolle spielten.

Das Entstehen solcher Zusammensetzungen wurde in den uralischen und altaischen Sprachen auch dadurch begünstigt und gefördert (aber freilich wäre es unrichtig zu sagen: »ermöglicht«), daß diese Sprachfamilien ursprünglich keine Konjunktionen kannten (wie ja auch keine einzige gemeinsame ururalische oder gemeinsame ur-altaische Konjunktion nachgewiesen werden konnte) und in diesen Sprachen die konjunktionslose Parataxe üblich war. Eine Fügung »Vater und Mutter« hatte die Form »Vater-Mutter«; dies hat zwar die Bedeutung »Eltern« annehmen können, ist aber dennoch keine zusammenfassende Zusammensetzung, da sie ja — auch als ein unter éinem Akzent vereintes Syntagma um nichts mehr als »Vater und Mutter« bedeutet. Ähnliche Beispiele wären »Mann [und] Weib« in der Bedeutung »Mensch«, »Knabe [und] Mädchen« = »Kind«. Doch durch ihre Form und die zusammenfassende Bedeutung stehen solche Fügungen den zusammenfassenden Zusammensetzungen nahe und können der Form nach auch den Anstoß zum Entstehen von wirklichen zusammenfassenden Zusammensetzungen geben. Sie selbst können ja auch tatsächlich diese Funktion haben, wie z. B. im syrjänischen *aį̈-mamtęm* »Waise« (eigtl. »Vater-mutterlos« usw.

Ein syrjänisches Kompositum *kia-koka (ki* 'Hand', *kok* 'Fuß'; *kia*, *koka* 'Hände habend', 'Füsse habend') kann ja noch tatsächlich die ursprüngliche Bedeutung haben (»etwas was Hände und Füsse hat«), es kann aber bereits ein wirkliches zusammenfassenden Kompositum darstellen, wenn es heute auch in der Bedeutung »gesund« angewendet wird (vgl. das deutsche: »es hat Hand und Fuß«).

Wiederholt wurde auch darauf hingewiesen, daß hier noch ein charakteristischer Zug der beiden Sprachfamilien eine Rolle gespielt haben mag, nämlich der Hang zum Parallelismus in den Redewendungen.[5] Doch diese Faktoren allein hätten gewiß nicht die Menge der (ohnehin auf ein anderes Prinzip zurückgehenden, auf einer anderen Grundlage entstandenen) zusammenfassenden Komposita in den uralischen und altaischen Sprachen ins Leben gerufen.

[5] Über diesen Zug s. besonders: LEWY: Zur finnisch-ugrischen Wort- und Satzverbindung; STEINITZ: Ostjakische Volksdichtung und Erzählungen I (1941), pp. 29—41; usw.

3. Wir wollen nun einige Beispiele aus dem Gebiete der zusammenfassenden Komposita vorführen. (Wegen mehr Belegen verweisen wir auf unsere Ausführungen in Nyelvtudományi Közlemények LXIV (1962) pp. 14 ff. mit Literatur.)[6]

A) Nominale zusammenfassende Zusammensetzungen:

a) *in den uralischen Srpachen:*

Bezeichnungen für Körper, Körperteile: ung. *orca, arc* 'Gesicht' (< *orr-száj* 'Nase-Mund'); (Nyelvtörténeti Szótár:) *szemfül, szemfüles* 'neugierig, aufmerksam, vorwitzig' (eigtl. »Auge-Ohr, Augen-Ohren habend«) | ostj. (Ahlqv.) *joša-kura* 'in eigener Person, selber' (eigtl. »mit Hand und Fuß«, »Hände habend-Füsse habend«); (Patk.) *ńot-sēm* 'Gesicht' (eigtl. 'Nase-Augen'), *ńot-sēm tāgat* 'Handtuch' (»Nase-Augen-Leinwand«) | wog. (Munkácsi)[7] *ńol-tus* 'Gesicht' (»Nase-Mund«), *ńol-sam*[8] 'Gesicht' (»Nase-Augen«) | syrj. (Wichm.—Uotila) *lị-śęm* 'alle Knochen, Knochengerüst; der ganze Körper; die Knochen und Glieder' (eigtl. »Knochen-Schuppen« = 'Knochen-Haut'), (SyrjWb.) *vaję nịlịsliś lị-śęmsę* 'er bringt die Knochen und die Haut [d. h. die Leiche] seiner Tochter'; *vir-jaị* 'Körper' (eigtl. »Blut-Fleisch«), *vir-jaịtęm* 'mager' (eigtl. »blut-fleischlos«); *nịr-vom* 'Gesicht' (»Nase-Mund«) | wotjak. (Wichm.) *ịm-nịr* 'Gesicht' (»Mund-Nase«), (Munkácsi) *sịĺ-vir* 'Körper' (»Fleisch-Blut«) | tscherem. (Lewy[9]) *šürgöwələkš* 'Gesicht' (»Backe, Gesicht + Ohr«) | mordw. (Juhász—Erdélyi) *ṕiĺǵəńək-ṕŕeńək* 'samt allem' (»samt Füssen-samt Kopf«); *ťetsnən-ṕiĺksnen marʿtă* »(sie) ganz allein, selbst« (»mit ihren Händen-Füssen«) | finn. *suin-päin* od. *suin-silmin* 'Hals über Kopf, kopfüber' (»mit Mund-mit Kopf«, »mit Mund-mit Augen«; estn.: (Wiedemann) *sū silmad* 'Gesicht' (»Mund-Augen«) || Mensch, Kind: ostj. (Pápay[10]) *simәs nèŋχo* 'ein solcher Mensch' (eigtl. »Frau-Mann«; an der betreffenden Stelle ist von einem Mann die Rede) | wotj. (Wichm.[11]) *vož nịl-pi* 'ein kleines Kind' (»Mädchen-Knabe«) || Tier, Vieh: ostj. (Ahlqv.) *lou-mis* '(Pferd-Kuh) Vieh'; (Patk.) *tunt-vāsa* '(Gans-Ente) Wasservögel' | wog.:

[6] Auf weitere Zusammenhänge dieser Konstruktionen hat Pentti Aalto in einem jüngst erschienenen Artikel, auf den wir hier nur kurz hinweisen können («Word-pairs in Tokharian and Other Languages». Linguistics 5. The Hague 1964, pp. 69—78), aufmerksam gemacht.

[7] Munkácsi: Vogul Népköltési Gyűjtemény [Sammlung wog. Volksdichtung] IV, p. 416.

[8] Ebd. II, p. 678.

[9] Lewy: Tscheremissische Grammatik, p. 93.

[10] Pápay: Északi-osztják nyelvtanulmányok [Nord-ostjakische Sprachstudien] 1910, p. 178.

[11] Wichmann: JSFOu. XIX: 1, p. 13.

vuj-ḱul[12] 'Tier' (»Wild-Fisch«); *lunt-vās*[13] 'Wasservögel' (»Gans-Ente«) | syrj.:[14] *kaţšа-raka* 'воронье (букв. сорока-ворона)' || Nahrung, Speisen: ostj. (Pápay)[15] *ɣaiˇ-χul* 'Nahrung' (»Wild-Fisch«) | wotj.[16] *šiḑ-ńań* 'Speisen, Trank und Speise' (»Suppe-Brot«) || Geschirr: syrj. *tâšti-pâń* 'Geschirr' (»Schüssel-Löffel«)[17] | wotj. *tušťipuńį*[18] '(собир.) посуда (куховная)', *tušťi-puńį*[19] 'посуда', (»Schüssel-Löffel«) || Kleidung: ostj.: (Ahlqv.) *saχ-kūs* 'Kleider' (»Hemd und Pelz«), *ńir-kūs* 'Kleider, Bekleidung' (»Schuh-Pelz«), *saχ-ńir* 'Kleider' (»Hemd und Schuh«) | syrj.: *paś-kẹm* 'Kleidung, Kleider, Anzug' (»Pelz-Fußbekleidung«), Jazva-permj.[20] *pa·śkẹm* 'одежда (»шуба + старынные коты, вид кожаной обувы»)' | wotj. *diś-kut* »Bekleidung (»Kleidung [Kleid] + Bastschuh aus Lindenbast«) || Land, Gebiet, Welt: ostj.: (Patk.) *mėgėŋ jinket iga* 'der Herr des Landes und des Wassers, der Herr des Gebietes, der Schutzgeist der Gegend' | wog.:[21] *ti mā-uť* 'in dieser Gegend' (»Erde, Land + Wasser«) | finn.: *maa-ilma* 'Welt' (»Erde-Himmel«) | — samojedisch: kamass.[22] *bu-ďun ěi̯ət* 'Geist der Welt' (»des Wassers-Landes«), *ďun əi̯ət, ďubun, ďun, bün əi̯ət* »Geist der Erde, Geist der Welt, der Erde, des Wassers' || Pferdeausrüstung, Pferdezeug: syrj.:[23] *śiį̄es-śermẹt* 'сбруя (букв. хомут-узда)', *śiį̄es-dom*[24] 'сбруя, упряжь (конская)' (»хомут + узда»).

b) In den altaischen Sprachen:

a) im Türkischen :

Volk, Leute: alttürk. (Radl., Inschr. 100) *bäglär-budun* 'Herren und Untertanen (= das ganze Volk)' (s. auch. Orkh. I E 22, I S 11, I N 11, II E 2); (Ramst.: Zwei uig Runeninschriften, p. 49) *qulįm küŋim* 'meine Sklaven und Sklavinnen od. meine Knechte und Mägde« »ist auch ein im Chinesischen und Mongolischen vorkommender Ausdruck für 'meine Untertanen'« (vgl. auch Orkh. I E 20, I E 13, Inscr. 96, 196) || Land, Gebiet: alttürk.: *türk yďuq jiri suby* 'les saints génies de la terre et de l'eau des Turcs' (Orkh. I E 10—11), 'le saint Yer-soub (c.-à-d. la divinité de la Terre et de l'Eau des Turcs)' (Turcica

[12] Munkácsi: Vogul nyelvjárások [Wogulische Dialekte], p. 199.
[13] Munkácsi: Vogul Népköltési Gyűjtemény I, p. 30.
[14] Коми-пермяцкий язык (Kudymkar 1962), p. 165.
[15] S. Fußnote 4.
[16] Wichmann: JSFOu. XI, 1, p. 41.
[17] S. Verf.: SyrjWb. 721.
[18] Удмуртско-русский словарь (Москва 1948), p. 287.
[19] Русско-удмуртский словарь (Москва 1956), p. 782.
[20] И. В. Лыткин: Коми-язьвинский диалект. (Москва 1961), p. 162.
[21] Munkácsi: VogNépkGyűjt. IV, p. 352.
[22] Donner—Joki: Kamassisches Wörterbuch. (Helsinki 1944), p. 100, 118.
[23] Коми-пермяцкий язык, p. 164.
[24] Сравнительный словарь коми-зырянских диалектов. (Сыктывкар 1961), p. 335.

35); *jir-sub* 'l'ensemble d'un pays comme notion géographique' (Inscr. 150),[25] | koib.[26] *tjerinä sūna tjedi-odur* 'er erreicht sein Land, sein Wasser' | Kaz.[27] *džir-su* 'territory (»earth + water«) | tschuw. (PAAS.) *śər-šyv* 'Land, Reich' (»Erde + Wasser«) || d i e g a n z e E r d e (Welt? überall): alttürk. (Tonjukuk 4) *ịda tᵘšda qᵘlmiši*, das RAMSTEDT[28] mit »die in den Wald und Gebirgsgegenden Gebliebenen« übersetzt, nach THOMSEN[29] 'ceux d'entre eux qui restaient dispersés (sans organisation; textuellement: en arbre et en pierre)', nach BROCKELMANN[30] 'diejenigen, die auf Baum und Stein (d. h. einzeln und zersprengt) übrig geblieben waren'; die Bedeutung von »auf Baum [und] Stein« ist wohl dieselbe wie z. B. von osm. *taγ-taš* 'Berg-Stein' (= die ganze Erde) oder *dere-tepe* 'Tal-Hügel'[31] || K ö r p e r, Ä u ß e r e s: osm.[32] *üstünüz bašınız* 'votre extérieur' (»superficie + tête«), ebenso *üst baš*[33] 'clothes' ('Kleidung') || G e s i c h t: kirg.[34] *auzŭη murnŭη mai bolŭr* 'Mund und Nase [= dein Gesicht] wird mit Fett bedeckt' | tschuw. (PAAS.) *pit-kuś* 'Gesicht' (»Gesicht + Augen«) || G e s c h i r r: Kaz.[35] *kašịk-ajak* 'allerlei Esszeug (Löffel und Schale)' | nog.[36] *ajak-savyt* 'посуда' («чашка-тарелка») | tschuw.[37] *kašək-tirek* id. (»Löffel-Schüssel«) || S p e i s e: jak. (BÖHTL.) *as-üöš* 'Speise und Trank. Animalische Speise, die nur außerhalb der Fasten gegessen werden darf' || V i e h: jak. (BÖHTL.) *ynaχ süösü* »Rindvieh« (»Kuh-Hausvieh«), (KRUEGER[38]) *ịnaχ-süöhü* 'cattle, livestock' || H a n d e l, K a u f h a n d e l: osm. (ZENK.) *alyš-veriš* 'Handel, Kauf und Verkauf'.

β) im Mongolischen :

E l t e r n, B r ü d e r: kh. (SANŽ.) *aka-dūdē, eke ecegedē* »seinen Brüdern (»dem älteren + jüngeren Bruder«) [und] den Eltern (»dem Vater + der Mutter«]«; (STREET[39]:) *aχ dü* »older brother + younger brother = brother(s)',

[25] S. auch Verf.: Rolle der Syntax in der Frage nach Sprachverwandtschaft. (Wiesbaden, 1962), p. 71.

[26] RADLOFF: Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme II, p. 300.

[27] POPPE: Tatar Manual (Indiana University 1963) p. 88.

[28] RAMSTEDT: JSFOu. XXX/3 p. 55.

[29] Turcica p. 92.

[30] Keleti Szemle XVII, p. 193.

[31] Auch das Hebräische kennt den Ausdruck «in Bäumen (Holz) und Steinen» im Sinne von «überall» (in der ganzen leblosen Natur; im Gegensatz zu 'Menschen und Tieren'); s. Verf.: Blau Lajos emlékkönyv [Dem Andenken von L. Blau] (1936) p. 258 ff.

[32] SPITZER: Bulletin de la Société de Linguistique de Paris XXXV, p. 95.

[33] TIETZE: Turkish Literary Reader. (Indiana University, Bloomington 1963), p. 266

[34] RADL. I, p. 282—3.

[35] BÁLINT: Kazáni-tatár nyelvtan 1877, p. 36.

[36] Ногайско-русский словарь (Москва 1963), p. 513.

[37] А ш м а р и н: Опыт изследования чувашского синтаксиса. (Казань, 1898), p. 7.

[38] KRUEGER: Yakut Manual. (Indiana Univ. Bloomington 1963), p. 277.

[39] STREET: Khalkha Structure (Ind. Univ. Bloomington 1963). p. 109.

eceg eχ 'parents' | burj. (BÁL.) *aχa-dū* 'Brüder' (»älterer Bruder — jüngerer Bruder«) || Gesicht: darch.: (SANŽ.)[40] *χamăr amāmńī bitegā tʿatʿă* 'не разорви мои уста и нос' | alar.: (POPPE:)[41] *χamār amā* 'Nase und Mund' [d. h. Gesicht] || Körper: kh. (STREET) *jas us* 'bone + hair' = 'the whole body', (ČEREMISOV—RUMJANCEV)[42] *miχa čisunu erke egērel* 'кровные интересы' [Bedürfnisse des »Fleisches u. Blutes«] || Vieh: kh. (POPPE)[43] *χonı jamā* 'мелкий скот (овца-коза)' | alar. (POPPE)[44] *adū mal* 'скот' (»Pferd-Vieh«) || Ausrüstung, Reitzeug: lit. (POPPE)[45] *emegel-qaǰayar* '(saddle-bridle) harness' (»Sattel-Zaum«), *ǰer ǰebseg* '(top of a lance-weapon) arms' (»Lanze-Waffe«) | kh. (POPPE)[46] *emel-χadzārar* 'mit dem Sattel und dem Zaum (bzw. mit dem Pferdegschirr)' || Möbel: kh. (POPPE)[47] *širē sandali* 'Möbel' (»Tisch [und] Stuhl«) || Land, Gebiet: lit. (POPPE)[48] *γaǰar-usu* 'territory' (»earth-water«), *γaǰar usuni anu buliyaǰu abuba* 'he took their territory' | kh. (ČER.—RUMJ.)[49] *γadžar-usu* 'территория'.

γ) im Mandschu-Tungusischen :

Im Tung. (ew.) und Lamutischen meistens noch eher konjunktionslose Ausdrucksweisen (vgl. NyK. LXIV 19, Rolle der Syntax 72.)

Im Mandschu: Geschwister: (DOERFER)[50] *ahûn deo* 'Brüder' (»älterer Bruder und jüngerer Bruder«), *eyun non* 'Schwestern' (»ältere Schwester und jüngere Schwester«) || Gesinde:[51] *aha nahu* 'Gesinde' (»Knecht und Magd«) || Waffen, Rüstung:[52] *agûra hajun* 'Waffen' (»Wehr und Waffe«) || Land, Gebiet: *alin bigan*[53] 'die Örtlichkeit, die ganze Gegend' (»Berg und Ebene«).[54]

[40] Санжеев: Дархатский говор и фольклор (Ленинград 1931), p. 59.
[41] POPPE: Аларский говор. (Ленинград 1931) II, p. 64.
[42] ČEREMISOV—RUMJANCEV: Монгольско-русский словарь (Ленинград 1937), p. 447.
[43] POPPE: Строй халха-монгольского языка (Ленинград 1936), p. 13.
[44] POPPE: Аларский говор II, p. 31.
[45] POPPE: Grammar of Written Mongolian (Wiesbaden 1954), p. 120—1.
[46] POPPE: KhGr. p. 111.
[47] Ebd. p. 31.
[48] POPPE: Grammar of Written Mongolian 108, 121.
[49] ČEREMISOV—RUMJANCEV: op. cit. 205.
[50] GERHARD DOERFER: Der Numerus im Mandschu (Wiesbaden 1962), p. 234, 235.
[51] Ebd. 234.
[52] Ebd. 235.
[53] Ebd. 235.
[54] DOERFER (a. a. O.) beruft sich noch auf die bei ZACHAROV (Грамматика манчь. языка § 305) verzeichneten ähnlichen zusammenfassenden Zusammensetzungen, auf die wir hier nur hinweisen wollen. Bemerkt sei aber, daß ZACH (Erwin Ritter von ZACH: Über Wortzusammensetzungen im Mandschu. Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes XI (1897) (242–8) keine zusammenfassenden Zusammensetzungen anführt.

B) Verbale zusammenfassende Zusammensetzungen:

a) in den uralischen Sprachen:

umhergehen, hin und her gehen: ung. (NyelvtörtSzótár) *jő-megy* 'ito; huc, illuc eo; kommen und gehen'; *jött-ment* 'hergelaufen'; *jövő-menő* 'vorbeigehend, vorübergehend, Passant' | syrj.[55] *pi̯rni̯-petni̯* 'hin und her gehen' | mordw.[56] *ľiśi, sovi oďirva ortava, ki ńeježe ľiśi ortavańť?* »die junge Frau geht hinaus, kommt herein durch die Pforte, wer sah sie durch die Pforte hinaus- und hereingehen?« || Ackerbau treiben: ung. *szánt-vet* (»pflügen od. ackern + säen«), *szántó-vető* 'Landmann, Ackermann' (»Pflüger-Sämann«) | syrj. *mu gę̑rni̯-kędźni̯* 'Ackerbau treiben' (»das Feld pflügen-säen«), *gę̑riś-kędźiś*[57] 'земледелец (букв. пахарь-сеятель)' | wotj. *gę̑ron-kiźon* 'Ackerbau' (»Pflügen-Säen«) | mordw.[58] *a viďiť sokiť* 'man sät nicht, man pflügt nicht'; *sokiť iźi̯ť* 'man pflügt-eggt' || Handel (urspr. Tauschhandel) treiben: ung. *adás-vétel* 'Handel' (»Verkauf-Kauf, Ankauf«) (»Geben-Nehmen«) (zu *ad-vesz*; s. oben) | syrj. *ńębśi̯ni̯-vuzaśni̯* 'Handel treiben (»kaufen-verkaufen«, P[59] *ńębali̯m-vuzali̯m* 'торговля, торг'. S. noch Pais a. a. O. 151.

b) *in den altaischen Sprachen:*

Als »zusammengesetzte Verba« sind in den altaischen Sprachen nicht gleichrangige Verbalformen, sondern allgemein verbreitete (und besonders mit gewissen Verben gebräuchliche, aber auch sonstige) verbaladverbiale (gerundiale) Verbindungen bekannt (wie z. B. Kaz. *ali̯b-satmak* 'Handel treiben', wo der uralischen Ausdrucksweise »verkaufen-kaufen« die Ausdrucksweise »nehmend (kaufend)-verkaufen« entspricht. Ähnliche Ausdrücke kennen freilich auch uralische Sprachen (s. Verf.: Rolle der Sytanx 108—110), und auch diese altaischen Verbindungen können ja in unseren Ausführungen hier herangezogen werden, doch hier wollen wir nur den oben angeführten uralischen Verbalkomposita auch der Form nach vollkommen entsprechende Verbalkomposita anführen.

a) im Türkischen:

leben, sein: alttürk.[60] *ärür-barur* 'être et aller, vivre et se remuer à son gré, pouvoir faire ce qu'on veut, c.-à-d. être son maître, être libre, indé-

[55] Коми-пермяцкий язык 164.

[56] Paasonen: JSFOu. IX, p. 82.

[57] Коми-пермяцкий язык 163.

[58] Paasonen: JSFOu. IX, p. 35.

[59] Rogov: Пермяцко-русский и русско-пермяцкий словарь. (Санктпетербург, 1869.) p. 389.

[60] Turcica 62—4.

pendant'; hierzu:[61] »comp. *par-pol* 'vivre' par ex. RADL.: Pr. d. Volkslit. II, p. 550 v. 614, 616«); *ärmiš-barmyš*[62] 'Sein u. Wandel'; *ärmiš-barmi̯š*[63] 'hatte gelebt und gewandert' | osm.[64] *oldi oturdi* 'lebte' || kommen u. gehen, vorübergehen: mt.[65] *käliš bariš* (subst.) 'Kommen und Gehn' | sag.[66] *parar kälär čärĭn pilbin-čadyr* 'wohin es zu laufen hat (eigtl. »seine gehende-kommende Stelle«), weiss es nicht' | osm.[67] *geleni gideni* 'die Vorübergehenden' (»den Kommenden, den Gehenden«); *bu günler gelir gečer*[68] 'diese Tage vergehen« (»kommt-vergeht«); *gelene gečene äbej soraje̯m*[69] 'den Kommenden-Gehenden frage ich nach meinem Bruder'[70] | tschuw.[71] *ḱiľeń-kajanā ťšup te̯vat* 'küsst den Kommenden u. den Gehenden' [d. h. jeden; vom Handtuch] || Handel treiben: baschk. (PRÖHLE) *åle̯š-bireš* 'Kauf-Verkauf' | tschag.[72] *alγu-bärγü* 'das Handelsgeschäft, der Tausch' | osm.[73] *almak-satmak* 'kaufen-verkaufen', *ali̯š-veriš, ali̯m-sati̯m* (s. oben).[74]

Vgl. noch Verf.: Rolle der Syntax 101—2, 105.

Aus den übrigen altaischen Sprachen vermag ich derzeit keine ganz entsprechenden Belege anzuführen.

4. Die uralischen und altaischen Sprachen kennen natürlich auch andere Fälle von koordinierenden Zusammensetzungen (auf diese wollen wir w. u. kurz hinweisen), doch diese letzteren sind wenig oder gar nicht charakteristisch für diese Sprachen: sie bezeichnen keinen neuen Begriff, bloß eine Modifizierung (Nuance, Verstärkung od. Abschwächung) der ursprünglichen Bedeutung und beruhen hauptsächlich auf dem Parallelismus.

So müssen wir endlich auf die oben berührte Frage zurückkehren: stellen diese hier behandelten Komposita ursprüngliche (gemeinsame) Ausdrucksweisen dar, beruhen sie somit etwa auf ursprünglicher Verwandtschaft?

[61] Inscript. 151.

[62] RADLOFF: Inschr. 136.

[63] RAMST.: op. cit. 44.

[64] VÁMBÉRY: Altosm. 102.

[65] KĀŠΓARĪ—BROCKELMANN 103.

[66] RADL.: Pr. II, p. 103.

[67] VÁMBÉRY: Altosm. 126.

[68] KÚNOS: NépkGy. II, p. 198.

[69] Ibid. 294.

[70] Vgl. ZENK. 737: *gidüp gelmek* 'gehen u. kommen, hin u. her, auf u. ab gehen, abreisen u. wiederkommen'.

[71] MÉSZÁROS: II, p. 38.

[72] RADL. I, p. 396.

[73] KÚNOS: OTNy., Török nyelvkönyv II, p. 94.

[74] Vgl. ZENKER 91: *alup vermek* 'acheter et vendre, négocier, trafiquer; kaufen u. verkaufen od. nehmen u. geben, d. i. Handel treiben, handeln'. S. auch Turcica 85, MÜLLER: Uigurica II, p. 82.

Vorerst ist die Frage zu prüfen, ob diese Übereinstimmungen nicht auf eine andere Weise erklärt werden können.

Vereinzelt finden sich ja auch in anderen Sprachen ähnliche Ausdrucksweisen (z. B. russ. отец-мать, пить-гулять usw.; s. BRUGMANN: KVglGr. 301, BEHAGHEL: Die deutsche Sprache[3] 152, LEWY: Tscherem. Gramm. 93; s. noch NyK. LXIV, p. 19 usw.),[74a] die aber in ihrer Isoliertheit nur soviel bezeugen, daß — wie dies auch für einzelne andere übereinstimmende syntaktische Merkmale gilt — die menschliche Denkart überall, d. h. wo immer, g e l e g e n t l i c h denselben Weg einschlagen k a n n, doch nicht überall diesen Weg i m a l l g e m e i n e n gehen m u ß.

Lässt sich nun — angesichts der durchgreifenden Anwendung dieser Konstruktionen in den uralischen und altaischen Sprachen — tatsächlich ein auch ursprünglich gemeinsamer Zug erkennen?

Unlängst (in der Ravila-Festschrift, MSFOu. CXXV) hatte ich im Zusammenhang mit den ural. und alt. Rektionen »irgendwo h i n lassen«, »von irgend w o h e r suchen«, »in etwas h i n e i n sterben«, »v o n etwas h e r berühren« bemerkt, es könne kaum angenommen werden, daß bereits die gemeinsame ural-altaische Ursprache auf diesem Gebiete (dem Gebiete der nicht ganz primitiven Beziehungen) eine bestimmte gemeinsame Bezeichnung (bestimmte Richtungen oder Lagen bezeichnende, der Form nach gemeinsame Ausdrucksweisen) entwickelt hätte.

Jedoch auch eine andere Erklärung könnte uns nicht zufriedenstellen — führte ich a. a. O. aus —. die nämlich mit der Tendenz zu einer ähnliche Resultate ergebenden Parallelentwicklung rechnet, einer Tendenz, die Gruppen von einander nahestehenden, einander ursprünglich v e r w a n d t e n Sprachen innewohnt und selbst nach der Auflösung von ursprünglicher S p r a c h g e m e i n s c h a f t zum Entstehen von einander ähnlichen sprachlichen Gebilden führt (vgl. MEILLET: La méthode comparative en linguistique historique pp. 148, 50, RAVILA: JSFOu. LX, 6). Im Falle einer solchen Annahme verirrten und verwirrten wir uns wohl in einen circulus vitiosus: wir gingen von einer V o r a u s s e t z u n g aus — die eigentlich erst zu beweisen wäre und die wir, wenn unsere Ausführungen richtig sind, hier erst zu stützen suchen —, daß die uralischen und altaischen Sprachen ursprünglich e i n e Sprachgemeinschaft gebildet hätten!

Ich kam a. a. O. zu einem Resultat, das auch für unser Problem gültig sein dürfte, nämlich daß wir es hier nicht einfach mit einer Tendenz zu einer gewissen ähnlichen A u s d r u c k s w e i s e, sondern genauer: mit einer dieser Ausdrucksweise zu Grunde liegenden charakteristischen gemeinsamen

[74a] Über weitere Verbreitung s. jedoch die hier in Fußnote 6 angeführte Arbeit von P. AALTO.

veranschaulichenden (in diesem Falle eigentlich eine Begebenheit widerspiegelnden), lebendigen Anschauungsweise zu tun haben.

In der sich in unseren zusammenfassenden Zusammensetzungen äußernden Anschauungsweise spiegelt sich die Wirklichkeit, die Realität: das Bild, das der Sprecher wahrnimmt, wie er die Realität apperzipiert: er erfasst nicht auf einmal das Gesicht als Ganzes, sondern in concreto die hervorstechendsten Züge, ohne von diesen eine höhere Einheit zu abstrahieren. Diese konkrete, wohl der Wirklichkeit näher stehende (ebenfalls veranschaulichendere) Anschauungsweise führte zu der analytischen Bezeichnungsweise: »Nase + Augen« usw. Daß hier nicht die Ausdrucksweise, sondern die Anschauungsweise ausschlaggebend ist, ist ja auch daraus ersichtlich, daß nicht die ganze Sprachgemeinschaft gerade »Nase + Mund«, sondern einige z. B. auch »Nase + Augen« als die hervorstechendsten Merkmale des Gesichtes erfassen konnten (jedoch im Prinzip übereinstimmend einheitlich verfahren).

Ein psychischer Vorgang (eine charakteristische Anschauungsweise) hat also diese Ausdrucksweise »Nase [+] Augen« usw. ins Leben gerufen, ein sprachlicher Vorgang (die Konjunktionslosigkeit) hat dann diese Zusammensetzungen (»Nase-Augen« = »Gesicht«) hervorgebracht.

Diese konkretisierende, ursprünglichere, die realen Merkmale festhaltende, dem späteren Stadium der Abstraktion noch fernstehende Anschauungsweise — die freilich, wie erwähnt, auch in einzelnen anderen Sprachen von einander unabhängig erscheinen kann — ist — wie wir aus der allgemeinen Verbreitung in den uralischen und altaischen Sprachen ersehen können — für diese Sprachen charakteristisch; sie ist — wie Pais (a. a. O. p. 154) betont — lebendiger, von belebenderem Charakter und »urtümlicher, ja primitiver«, als die abstrahierende, das Ganze bezeichnende Ausdrucksweise (sie lasse sich — im allgemeinen — »in den urtümlicheren Entwicklungsstufen der Sprachen beobachten«). Diesen auf konkreter Anschauungsweise beruhenden Charakter hebt auch Leo Spitzer in seiner oben erwähnten Arbeit (BSLP. XXXV, p. 101) hervor, indem er darauf hinweist, daß diese Ausdrucksweise auf der Realität »sans introduire l'abstraction de type occidental« beruht.

Für die Altertümlichkeit, sogar Ursprünglichkeit dieser Zusammensetzungen spricht auch der Umstand, daß diese Ausdrucksweise heute nicht mehr produktiv ist (im Gegensatz zu anderen Arten der Zusammensetzungen).[75]

[75] Wir sahen, daß hier konkrete und abstrakte Anschauungsweise einander gegenüberstehen. Die der konkreten Anschauungsweise entsprechende Ausdrucksweise ist freilich hier analytisch, die der abstrakten Anschauungsweise hingegen synthetisch. Im allgemeinen wiederum ist die Ausdrucksform der uralischen und altaischen Sprachen — im Gegensatz zu der der indoeuropäischen Sprachen — synthetisch; vgl. z. B. ung. *láthatnálak* 'ich würde dich sehen können' (zu *lát* 'sehen'), oder tung. (ew.)[76] *mū-lē-sin-mukēn-ŋētį-v* 'я должен заставить (кого-то) пойти за водою' (zu *mū* 'Wasser').

5. Auch in den bis nun behandelten zusammenfassenden Zusammensetzungen läßt sich ja oft das Prinzip des Parallelismus sowie die ursprüngliche Konjunktionslosigkeit beobachten, doch völlig auf diesen nun erwähnten Grundlagen beruhen die sogenannten tautologischen beiordneten Komposita, die — mit der Bedeutung der einzelnen Glieder verglichen — keinen neuen Begriff bezeichnen (wie ung. *hírnév* 'Ruhm und Name', at. (Orkh. I N 11) *juγčy-syγytčy* 'pleurant et se lamentant'). Ähnlich verhält sich die Sache mit den wortwörtlichen Wiederholungen (z. B. ung. *már-már* 'beinahe, fast', osm.[77] *güle-güle gider* 'geht lächelnd', *uzun-uzun*[78] 'sehr lang', mong.[79] *güǰčen güǰčen aldaǰuquǰ* 'he almost overtook him (lit. »in overtaking he failed«)' (zu diesen vgl. Verf.: Nyelvőr LX, p. 51). Bezüglich der polaren Wendungen (ung. *boldog-boldogtalan* 'Glückliche und Unglückliche', d. h. 'jedermann, alle', osm.[80] *beni görür-görmez ağlamaža başladı* 'à peine m'avait-il vu, il commença à pleurer' (»il me voit, il ne me voit pas«), *ben kapeje ačar ačmaz, siz geldiniz* 'à peine avais-je ouvert la porte, vous arriviez' vgl. Verf.: Nyelvőr LX, pp. 130 ff., Pais: l. cit. 145). (Vgl. auch oben 'Land + Wasser', 'Berg + Tal'.)

Von den hier behandelten Kopulativzusammensetzungen verschiedene Gebilde sind auch die sogenannten Zwillingswörter (wie ung. *tarka-barka* 'sehr bunt, ganz bunt', *ici-pici* 'winzig', finn. *upo uusi* 'funkelnagelneu', türk. Kaz. *tup tuli* 'ganz voll'); zu diesen s. Lewy: »Zur finnisch-ugrischen Wort- und Satzverbundung«, István Papp: »A szóalkotás problémái« [Probleme der Wortschöpfung] pp. 13—6.

Alle diese Gebilde konnten wir hier außer acht lassen.

6. Wir haben eine syntaktische Detailfrage behandelt und konnten angesichts der Übereinstimmungen nicht umhin festzustellen, daß die Wurzeln der hier betrachteten sprachlichen Erscheinung sehr tief hinunterreichen, daß es sich hier um eine uralte, urtümliche Ausdrucksweise handelt. Zu einem ähnlichen Resultat ist bezüglich des Ungarischen Pais (s. oben) gelangt, und noch weiter ist ja Leo Spitzer gegangen, der die Ansicht vertritt, die hier erörterte Ausdrucksweise (bzw. wie wir betonten: eigtl. Anschauungsweise) könne »remonter à une unité ouralo-altaïque«.[81]

[76] Василевич: Эвенкийско-русский словарь (Москва 1958), p. 669.
[77] Kúnos: OTNy. 303.
[78] Kúnos: OTNy. 235.
[79] Poppe: Grammar of Written Mongolian 112.
[80] Spitzer: l. cit. 88.
[81] Op. cit. 95—6.

Und wenn ich auch im Vorhergehenden die Erscheinungen der uralischen und der altaischen Sprachen stets voneinander getrennt behandelt habe, möchte ich dennoch auch hier bemerken: die auf syntaktischem Gebiete zum Vorschein kommenden auffallenden Übereinstimmungen berechtigen und verpflichten uns sogar, auch auf den anderen Gebieten dieser Sprachen: im Wortschatz und in der Morphologie tiefer schürfende Untersuchungen anzustellen, um dann endlich die vor mehr als 230 Jahren aufgeworfene Frage nach Urverwandtschaft zwischen Uralisch und Altaisch befriedigend lösen oder wenigstens der Lösung näher bringen zu können.

À PROPOS DES VIEUX MOTS D'EMPRUNT TURCS EN HONGROIS

PAR

G. BÁRCZI

Dans nos mots d'emprunt de provevance turque datant des siècles qui précèdent la conquête du pays par les Hongrois, nous possédons une source particulièrement précieuse non seulement pour l'étude de notre vocabulaire, mais également pour celle de la phonétique historique du hongrois, puisque ces mots jettent au moins une lumière vague dans les ténèbres de la préhistoire hongroise privée de documents écrits. Mais ces mots ne peuvent pas être indifférents à l'étude de l'histoire des langues turques non plus, étant donné qu'ils conservent ou trahissent, par leur phonie actuelle, des formes linguistiques turques d'une époque dont on n'a que des connaissances fort incomplètes. Mais, de ce point de vue, il n'est pas toujours aisé d'en tirer des conclusions probantes, car en bien des cas, des phonies qui semblent offrir des renseignements sûrs concernant l'état des langues turques dans une période ancienne, peuvent être expliquées par l'évolution phonétique du hongrois. Ainsi, il est connu qu'aux mots turcs se terminant par un *k*, un *q* ou un *g* correspondent en hongrois d'une part des formes à la finale vocalique, comme p. *ex.* *kanyaró* «rougeole», *seprő* «lie de vin», *keselyű* «vautour», *kapu* «porte»; *káka* «jonc», *eke* «charrue» etc., d'autre part des phonies en *-k* ou *-g*, comme *árok* «fossé», *túzok* «outarde», *sereg* «troupe» etc. Les finales vocaliques hongroises actuelles remontent certainement à des finales en *-ög*, *-əg* du protohongrois, tandis que *-g* ou *-k* finals indiquent comme antécédents une occlusive. Puisque dans le tchouvache, les mots de cette catégorie se terminent également par une voyelle, la solution semble tout indiquée, c'est à dire que les mots d'emprunt du hongrois ayant à la finale un *ő*, un *ű*, un *ó*, un *u*, un *a* ou un *e* proviennent d'une langue turque de caractère tchouvache où les occlusives finales palato-vélaires étaient déjà devenues des spirantes homorganes avant l'époque de l'emprunt (Gombocz, *BTLw.* 170 ss., Németh: *MNy* XVII, 22 ss.). Cependant, comme j'ai tâché de le démontrer ailleurs (*MNy* XLVI, 223 ss.), cette double correspondance en hongrois peut être expliquée d'une façon irréprochable par l'histoire phonétique de cette langue. C'est qu'à l'époque de l'emprunt, un mot hongrois ne pouvait pas se terminer par un *k* ou un *g*, par cons. pour s'acclimater les mots turcs devaient s'adapter au système phonique et morpho-

logique du hongrois par substitution de sons: la finale en *k*, *q* ou *g* a été remplaçée par un *γ*, ou bien a été augmentée d'une voyelle: *-ki*, *-kį*, *-gi*, *-gį*, *-ku*, *-kü* etc: et par là toutes les variantes hongroises s'expliquent sans difficulté. Par cons. nos mots d'emprunt turcs ne fournissent aucun argument dans cette question controversée de la phonétique historique des langues turques. — On peut également expliquer par l'évolution phonétique du hongrois la double correspondance hongroise — *s* (= *š*) et *cs* (= *č*) — du *č* turc (p. ex. *keselyű* «vautour», *koporsó* «caisse; cercueil» etc. d'une part; *ács* «charpentier», *bölcs* «sage» etc. d'autre part), de même que le double résultat du *š* turc en hongrois également *s* et *cs* (p. ex. *sárga* «jaune» et *bocsát* «libérer»). — Une autre question du même genre nous est posée par le problème de l'*e* ouvert et de l'*e* fermé en turc (Németh: *MNy* XXXVIII, 1 ss.; *KCsA* I suppl. 515 ss.) et par celui des voyelles longues en turc (cf. Ligeti: *MNy* XXXIV, 65 ss.). — Pour le moment la linguistique hongroise ne peut pas intervenir dans ces questions ni dans d'autres questions analogues, mais il n'est pas impossible qu'après avoir passé en revue et soumis à un examen minutieux tous les matériaux lexicaux y relatifs fournis par l'histoire du hongrois et ses dialectes, on puisse apporter une plus grande précision sur certains détails.

Malgré ces difficultés, auxquelles s'ajoute encore le fait que nous ne connaissons que très imparfaitement la chronologie et les rapports mutuels des changements phonétiques du protohongrois (et ce que nous en savons, nous le devons pour les neuf dixièmes à nos mots de provenance turque), il n'est pas impossible que, dès maintenant, on puisse tirer de nos mots d'emprunt turcs quelque enseignement utilisable pour la linguistique historique turque. Ainsi deux de nos mots attestent que très anciennement, vers 500—1000 av. J. Chr. vivait, dans la proximité de l'Oural, une peuplade turque, dans la langue de laquelle un *ń-* correspondait au *j-* initial — peut-être à une partie des *j* initiaux — de la plupart des langues turques, de même qu'à l'*ś-* du tchouvache. Ces mots sont *nyár* «été» et *nyak* «cou». (L'étymologie turque du verbe hongrois *nyír* «tondre» proposée par M. Clauson — cf. Ligeti: *MNy* LIX, 389 — est infirmée par le vocalisme autrefois palatal du mot hongrois.)

Le mot *nyak* a une importance particulière, car, vu du côté hongrois, il prouve par sa forme que ces mots sont des emprunts bien plus anciens que la grande masse de nos mots d'origine turque datant du temps des migrations (V—IXes ss.). C'est que seul le mot *nyak* accuse l'amuïssement de l'*a* final, changement qui frappe tous les *a* finals dans la première période du protohongrois, mais auquel ne participent pas les emprunts de la seconde période qui précède immédiatement la conquête (cfr. Bárczi: *Ak. I. OK.* II, 351). Il est vrai que M. Ligeti oppose à cette étymologie une argumentation rigoureusement logique et abondamment documentée (*MNy* LIX, 289 ss., cfr. encore id.: *MNy* LI, 281 ss.; *ALingu.* XI, 15 ss.). Il ne m'a pourtant pas convaincu. L'ougrien primitif avait déjà emprunté quelques mots à une langue

turque et ces mots vivent encore dans les trois langues ougriennes accusant des correspondances phonétiques régulières. Ce sont *hattyú* «cigne», *hód* «castor» et *szó* «mot, parole» (Bárczi op. cit. 248; Lakó: *Ak. I. OK.* II, 348); je ne parle pas d'autres emprunts, plus discutables. Par ces mots, la présence d'une peuplade turque dans des temps si anciens et dans une région si éloignée de l'Asie Centrale me semble dûment assurée. L'hypothèse donc selon laquelle les Hongrois et leur langue étaient exposés à l'influence de cette langue turque pendant quelque temps encore après leur séparation d'avec leurs parents linguistiques, ne rencontre aucun obstacle. Le résultat de cette influence est — entre autres — l'adoption des mots *nyak* et *nyár* en hongrois, que leur *ny- (=ń)* initial sépare de la masse de nos mots de provenance turque (cf. encore Ramstedt: *JSFOu* XXXVIII/1; Gombocz: *KSz* XIII, 35; Räsänen: *UngJb* XIX, 99; Sauvageot: *MNy* XXV, 120; Ligeti: *MŐstört.* 45). Je continue donc à penser que quelques vocables adventices des langues ougriennes de l'Ob, dans lesquels un *ń-* initial correspond au *j-* turc y avaient pénétré également immédiatement après la rupture de l'unité ougrienne, venant de la même langue turque que celle à laquelle les trois langues ougriennes doivent les trois mots susmentionnés et le hongrois son *nyak* et son *nyár*. Je considère cette explication bien plus vraisemblable que la manière de voir de Kannisto *(FUF* VII, 327) et de M. Ligeti *(MNy* LIX, 395), en vertu de laquelle ces mots vogouls et ostiaks seraient venus tard (quand? — manifestement avant la séparation des deux langues ougriennes de l'Ob) de la langue de Turcs dont l'habitat est séparé par plusieurs centaines de kilomètres des Ougriens de l'Ob. L'argument sémantique opposé à l'étymologie turque de *nyak* n'est nullement convainquant. Car s'il est vrai que le changement sémantique allant d'une partie du vêtement à une partie du corps est plus rare que le contraire, il n'est pourtant pas sans exemple. Ainsi h. *kebel*, qui à l'origine signifiait «le pli que fait le vêtement sur la poitrine» — cf. vog. *kēmpli, kēpél* «Kleiderschoss, ruhaelő; a ruha elejének alja, széle, szárnya» (Munkácsi: *NyK* XXIV, 158: XXV, 158; Szinnyei, *NyH*[7] 159) — et peut avoir encore maintenant une signification semblable, a fini par désigner le sein, la poitrine et même la mamelle *(NySz. ; ÉrtSz.)*. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que, dans les deux cas, il s'agit soit de parties du corps anatomiquement connexes, soit de parties d'habillement tout près l'une de l'autre. Il est vrai — et M. *Ligeti* l'a démontré — que dans ce mot le *ń-* initial ne peut être justifié du côté des langues altaïques, mais nous sommes en présence d'un idiome turc totalement inconnu, dont nous savons tout juste ce qu'en trahissent ces emprunts anciens dans les langues magyare et ougriennes de l'Ob.

Un mot d'emprunt turc qui est commun dans les trois langues ougriennes et un autre qui n'appartient qu'au hongrois attirent l'attention sur un trait phonétique particulier d'une langue turque inconnue, apparemment la même qui est caractérisée par le *ń* initial. En même temps, il corrobore l'hypothèse

selon laquelle la langue turque qui était en contact avec l'ougrien primitif est identique à celle à laquelle le hongrois doit ses mots turcs les plus anciens, adoptés peu après sa séparation d'avec les autres langues ougriennes. L'évolution phonétique du h. *hattyú* «cigne» et de ses correspondants vogouls et ostiaks ne peut avoir un autre point de départ que la forme hypothétique **kotaŋ* et ce dernier indique une variante turque **qotaŋ* à la place de *qotan*. D'autre part la source du h. *harang* «cloche» doit être un **qaraŋ* turc au lieu de *qaran* (cf. tchouv. *χyran)*. L'*h* du mot hongrois (de même que celui de *homok* «sable») indique que l'emprunt doit être très ancien, datant d'une époque qui précède le passage du hongrois *k-* à *χ-*, c'est que dans nos autres mots de provenance turque acclimatés avant la conquête du pays, le *q* initial reste intact (p. ex. *korom* «suie», *karó* «pieu», *káka* «jonc», *kanyaró* «rougeole», *kapu* «porte» etc.). Par là, on peut conclure à ce que l'idiome turc qui se présente le premier à la frontière de l'Europe peut être caractérisé par deux particularités phonétiques (sans parler de traits archaïques probablement communs à toutes les langues turques dans cette phase de leur préhistoire): un *ń-* y correspondait — du moins dans un certain nombre de cas — au *j-* initial des autres idiomes turcs, et au lieu de l'*-n* final nous y trouvons un *-ŋ* — du moins dans quelques mots. Cette langue est disparue depuis lors. Naturellement, à base de deux exemples pour chacun de ces phénomènes on ne peut songer à soumettre à un examen le problème de savoir jusqu'à quel point ces concordances étaient générales, de quelles conditions elles dépendaient et quelle était leur étendue, leur fréquence.

Il est généralement connu que le *j-* initial turc a trois aboutissants différents en hongrois: 1. Ø: *író* «babeurre», *ír* «écrire»; 2. *sz-* ~ *s : szőlő* «raisin, vigne», *szél* «vent», *szűcs* «pelletier», *? szérű* «aire», *sarló* «faucille»; 3. (la grande majorité) *gy : gyaláz* «vilipender», *gyapjú* «laine», *gyékény* «typha», *gyertya* «chandelle», *gyón* «confesser», *gyöngy* «perle», *gyűrű* «bague» etc. etc. Il est clair — et dans cette question tout le monde est peut-être d'accord — qu'au temps de l'adoption des mots caractérisés par l'initilale en *gy-*, le changement spécial au tchouvache *j-* > *ś-* était arrivé au degré intermédiaire *ǰ-*. Mais les mots hongrois à *sz-* initial prouvent que l'évolution du *j-* avait déjà, dès les VIII—IXes siècles, abouti par endroits (dans certains dialectes) au degré *ś-* (Ligeti: *MNy* XXIX, 157 ss.; Bárczi: *MNy* XLV, 73; id. *Szókincs* 73), car on ne peut révoquer en doute l'origine turque de ces mots qu'au prix de refuser d'emblée tout témoignage des mots d'emprunt turcs du hongrois, ce quisignifierait pour ces modestes notes la condamnation à mort sans entendre l'accusé. Mais que devons-nous penser des mots à initiale vocalique *(író, ír)?* Il est indubitable que cette phonie témoigne d'un *j-* initial turc (l'absence de la consonne en hongrois n'implique point une initiale vocalique en turc). On pourrait songer à ce qu'il s'agisse d'emprunts plus anciens qui datent d'une époque qui précède l'altération du *j-* turc. Le mot *író* «petit lait, babeurre» conviendrait bien

à une strate plus ancienne appartenant aux temps où, aux environs de l'Oural, les Hongrois, en train de devenir un peuple d'éleveurs de bétail, empruntaient à une langue iranienne leurs mots *tehén* «vache» et *tej* «lait». Il est plus difficile d'attribuer à cette strate le verbe *ír* «écrire». Le h. *betű* «lettre, caractère» appartient certainement à une époque ultérieure et l'écriture runique des Hongrois est d'origine turke (Németh, *A m. rovásírás* 26), donc bien plus tardive. On pourrait penser à ce que le verbe *ír* et par cons. son etymon turc signifiaient à l'origine quelque chose comme «tailler, faire des encoches» (cf. Kispál: NyK. LIII, 150) et ne prirent que plus tard le sens de «tailler des caractères, écrire; dessiner». Dans ce cas-là, on pourrait attribuer le verbe *ír* également à une strate plus ancienne, sans pour cela le considérer comme contemporain du groupe *nyak*, *nyár*, *harang* et *homok*. Il est vrai qu'on pourrait aussi supposer que ces mots n'aient pénétré dans notre langue qu'à l'époque des migrations, en même temps que la grande majorité des éléments lexicaux turcs, mais qu'ils proviennent d'un idiome, d'un dialecte du type tchouvache plus archaïque, plus conservateur.

Gombocz a déja constaté qu'à un *o* turc correspond régulièrement un *o* en hongrois, comme p. ex. *bocsát* «libérer», *bor* «vin», *borz* «blaireau», *gyom* «mauvaise herbe», *koporsó* «caisse; cercueil», *kos* «bélier», *olló* »chevreau; ciseaux» etc. etc., et par cons. il considérait la seule exception sûre — *apró* «menu» — comme le résultat d'une dissimilation. (*BTLw.* 147—8). Ce fait est bien surprenant puisque le changement *o* > *a* est caractéristique de l'ancien hongrois, faisant partie de la tendance générale à donner une plus grande aperture aux voyelles, cf. p. ex. sl. *potokъ* > h. *patak* «ruisseau», sl. *oblokъ* > h. *ablak* «fenètre», sl. *okno* > h. *akna* «ouverture, puits de mine etc.», allem. *bock* > h. *bak*. lat. *chorus* > h. *kar* etc. etc. Gombocz fait remarquer que le changement tchouvache *o-* > *vị-*, *və̂-*, *vu-* est ultérieur aux rapports hungaro—turcs (bien que notre mot *vályú* «auge» semble indiquer que cette thèse devrait être un peu modifiée, cf. Németh: *MNy* XXXVIII, 1 ss; *HonfKial.* 126; Bárczi, *Szókincs* 76), mais il ne parle pas de la chronologie du changement en *u* chouvache des autres *o*, pourtant dans son vocabulaire et partout où il cite l'étymon turc (bulgarisch—türkisch dans sa terminologie) des mots hongrois respectifs, il suppose un *o* turc comme correspondant au *o* hongrois. Mais les faits nous obligent à admettre, que dans l'idiome (ou quelques idiomes) en contact avec le hongrois, l'*o* était déjà devenu sinon un *u*, du moins une voyelle assez fermée: *o̱* ou *ụ*, ce qui explique que le hongrois y a substitué un *u*, qui après, dans la période de l'ancien hongrois a évolué en *o*, conformément à la tendance générale du système vocalique. Si nous n'attribuons pas une valeur tout à fait probante à des données relativement tardives, comme p. ex. 1254: *Burcut* (OklSz.) etc., étant donné qu'au XIIIe siècle la lettre *u* peut déjà désigner un *o* et si nous expliquons la voyelle de la première syllabe de *búcsú* «congé» et du dial. *ucsu* «petit blé» par l'assimilation, le fait

que la voyelle en question reste un *o* jusqu'à nos jours et ne devient pas un *a* impose la solution de supposer un *u* dans le protohongrois. Les *u* turcs donnent du reste régulièrement un *o*, cf. *korom* «suie», *borjú* «veau», *borít* «couvrir» etc.

Il n'est pas impossible que l'examen minutieux de toutes les données historiques et dialectales concernant nos mots d'emprunt turcs nous permette de tirer encore quelques conclusions utilisables pour la phonétique historique des langues turques, mais on ne peut guère en espérer des révélations importantes, puisque — comme nous l'avons dit — les substitutions de sons, les tendances phonétiques compliquées et souvent contradictoires en se croisant, se renforçant et s'infirmant, rendent pour ainsi dire illusoire la reconstitution exacte des formes empruntées. Mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

*

Si nous groupons par champs notionnels nos mots d'emprunt turcs d'avant la conquête du pays, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à la période des migrations (V—IXes siècles), il apparaît nettement que — à part quelques mots désignant des parties du corps, comme *szirt* «nuque», *kar* «bras» *köldök* «nombril», *gyomor* «estomac», *térd* «genou», *boka* «cheville», *szakáll* «barbe» et des noms d'animaux et de plantes sauvages, comme *karvaly* «autour», *sólyom*, «faucon», *szongor* «milan», *ölyü* «buse», *túrul* «sorte de faucon», *oroszlán* «lion», *gődény* «pélican», *görény* «putois», *gözü* «campagnol», *ürge* «spermophile», *borz* «blaireau», *?cickány* «musaraigne», *béka* «grenouille», *bőgöly* «taon», *serke* «lente» etc.; *gyertyán* «charme», *kőris* «frêne», *kökény* «prunelle», *bojtorján* «bardane», *kikirics* «colchique», *kökörcsin* «anémone», *üröm* «absinthe», *gyopár* «edelweiss», *torma* «raifort», *káka* «jonc», *kolokány* «stratiote», *gyékény* «typha», *gyom* «mauvaise herbe», *kóró* «fane» etc. — ces emprunts sont dans leur très grande majorité des termes de civilisation. Par ces mots, on peut reconstituer cette puissante influence culturelle que les Turcs ont exercée sur les Hongrois nomades, et par là, on peut également brosser le tableau de la civilisation des Turcs mêmes. Bien entendu, ce tableau ne peut pas être complet, on peut même y observer de curieuses lacunes. Autant la richesse du vocabulaire relatif à l'élevage des boeufs, des chèvres, des moutons et même des porcs et de la volaille nous semble naturelle, autant la pauvreté des termes concernant l'élève des chevaux nous surprend: nous n'avons pas un seul mot d'origine turque (à l'exception du petchénègue *csődör* «étalon», emprunt plus récent) servant à distinguer les chevaux selon leur âge, leur sexe ou leur robe *(kese, kesely* «balzan» est le résultat d'un changement sémantique hongrois, *mén* «étalon» est vieux, mais d'origine inconnue). Seuls *béklyó* «entrave, abot», *gyeplő* «rênes», *?kantár* «bride» et peut-être *ól* «enclos, écurie», *karám* «parc à chevaux», *tengely* «essieu» peuvent avoir des rapports — entre autres — à l'élevage chevalin. La pauvreté de cette terminologie conparée à l'abondance des mots désignant

diverses variétés du boeuf (*bika* «toreau», *ökör* «boeuf», *tulok* «bouvillon», *tinó* «bouveau», *ünő* «vache», *borjú* «veau») ou du mouton (*ürü* «mouton», *kos* «bélier», *toklyó* «jeune brebis stérile», *üvecs* «brebis de deux ans») etc. est presque mystérieuse. Également curieux est le manque de noms d'armes, le seul *buzogány* «masse d'arme» peut être plus récent. En revanche, on est surpris de voir le grand nombre de termes d'agriculture: *búza* «blé», *árpa* «orge», *eke* «charrue», *sarló* «faucille», *boglya* «meule (de foin)», *?szérü* «aire», *szór* «vanner», *őröl* «moudre», *dara* semoule», *gyümölcs* «fruit», *alma* «pomme», *körte* «poire», *som* «cornouille», *dió* «noix», *szőlő* «raisin, vigne», *bor* «vin», *szür* «filtrer», *söprő* «lie de vin», *komló* «houblon», *kender* «chanvre», *csalán* «ortie», *tiló* «échanvroir», *csöpü* «étoupe», *orsó* «fuseau», *borsó* «pois», etc. On pourrait encore penser que les fruits en question pouvaient être des fruits sauvages, mais le fait que le mot *gyümölcs* ne désigne pas la nourriture, le manger en général — cf. tchouv. *śiməś* «Speise» (Pasas.) et t. *jä-*, *je-*, *ji-* «manger» — indique la langue d'un peuple turc dans l'alimentation duquel les fruits jouaient un rôle important. Comme on ne peut pas penser à un degré d'évolution économique où la nourriture n'est fournie que par la simple cueillette, ce peuple devait être sédentaire, agriculteur au moins en partie. De là a rayonné la signification «fruit» propre aujourd'hui à plusieurs langues turques (cf. Radl.). — Les mots *eke* et *sarló* prouvent suffisamment que le blé et l'orge n'étaient pas seulement connus comme marchandises. Surtout les termes qui se rapportent à la viticulture témoignent d'une vie déjà sédentaire, du moins par intermittence. Le mot *szőlő* même dont le sens original était «baie» ne signifie en hongrois que «raisin» ou «vigne» (sans tenir compte de quelques significations secondaires, comme *tengeri szőlő* «groseille rouge», *ebszőlő* «raisin de loup») et cette acception plus restreinte ne peut pas être mise sur le compte du hongrois. Si les opinions peuvent diverger sur la question de savoir si les Hongrois cultivaient eux-mêmes la vigne ou connaissaient seulement raisin et vin (lie de vin) comme marchandises reçues de l'étranger, et si le verbe *szűr* n'était devenu que plus tard un terme de vigneron, il est hors de doute, vu la terminologie passée en hongrois, que les Turcs qui la leur transmettaient étaient des viticulteurs sédentaires.

On connaît par les mots hongrois de provenance turque l'ameublement et les alentours de la tente (ou maison?) des Turcs, cf. *szék* «chaise» (cf. aussi *mészárszék* «banque de boucher», *pohárszék* «buffet», *szövőszék* «métier à tisser»), *koporsó* «cercueil» autrefois «caisse, bahut», *bölcső* «berceau», *söpör* «balayer»; *kút* «puits», *karó* «épieu», *kapu* «porte». D'autres termes esquissent la toilette de la femme turque d'alors: *ölt* «revêtir», *illik* «s'adapter; convenir», *sarú* «chaussure», *csat* «boucle», *ködmön* «veste de cuir», *szirony* «mince lanière de couleur», *bársony* «velours», autrefois «soie», *gyöngy* «perle», *gyűrű* «bague», *?tükör* «miroir» *szeplő* «tache de rousseur». Il y a des mots qui laissent entrevoir le développement de l'industrie domestique, comme *gyűszű* «dé à coudre», *kölyü* «mortier»,

orsó «fuseau», *tiló* «échanvroir», *gyúr* «pétrir», *gyűr* «froisser», *teker* «tordre», *őröl* «moudre», *gyárt* «fabriquer» etc., mais certains noms de métier indiquent déjà la division du travail au moins en germe: *ács* «charpentier», *szűcs* «pelletier» et même *szatócs* «petit marchand, petit épicier». Naturellement il arrive souvent que le mot même ne permette pas de décider à quel champ notionnel appartient l'objet qu'il désigne, p. ex. si le mercure *(kéneső)* est du domaine de la médecine (onguent contre les parasites) ou de celui de l'orfèvrerie (dorage, argentage).

La terminologie de l'organisation sociale et tribale ou supertribale a été tout d'un coup ou successivement éliminée et détruite par le nouvelle machinerie de l'État chrétien, de sorte que nous avons tout juste connaissance de l'existence de quelques noms de dignités de jadis: *gyula, kendü, bulcsu, tolmács, tarján, horka*, néanmoins les mots *törvény* «loi», *tanú* «témoin», *bélyeg* «signe, marque, poinçon etc.», *bocsát* «libérer» trahissent quelques détails de la vie publique des Hongrois avant la conquête du pays, et par ricochet de celle qui caractérisait les peuples turcs. Les mots *barom* «fortune» aujourd'hui «bétail», *bér* «salaire», *kölcsön* «prêt, emprunt», assurent non seulement l'existence de la propriété privée et l'inégalité des fortunes, ce qui est naturel à ce degré de développement économique, mais encore le commencement du travail rétribué et ils permettent peut-être de conclure à certaines opérations de prêt.

Le développement de la vie intellectuelle et des concepts moraux est prouvé par des termes comme *betű* «lettre», *ír* «écrire», *szám* «nombre», *tömény* «dix mille», *ok* «raison, cause», *kor* «temps, âge», *idő* «temps»; *érdem* «mérite», *ildom* «prudence», *gyarló* «vil», *gyáva* «lâche», *ál* «faux, *bátor* «courageux», *orv* «voleur», *gyón* «confesser, avouer», *szán* «avoir pitié». D'autres expressions jettent une lumière sur les croyances religieuses des Turcs, comme *id. üd-* «sacré», *boszorkány* «sorcière», *bájol* «charmer», *büvöl* «envoûter», *ige* «charme», *igéz* «charmer, enchanter, envoûter» et le *táltos* et *bölcs* turcs pouvaient facilement s'identifier au chamane finno—ougrien.

Il va de soi que non seulement ceux qui viennent d'être mentionnés, mais presque tous les mots hongrois d'origine turque révèlent des détails plus ou moins importants pour la connaissance de certaines langues turques de la préhistoire, et fournissent d'autre part quelques traits au tableau de la vie, de la conception du monde, du développement intellectuel, moral et matériel des peuples turcs des V—IXes siècles. — Même si mon ami, M. Ligeti n'avait pas limité avec une rigueur si impitoyable les dimensions de cette modeste intervention, une petite contribution de cette sorte ne pourrait nullement entreprendre d'exploiter dans toute son étendue le témoignage des mots d'emprunt, son but n'étant que d'attirer l'attention sur les possibilités que ce matériaux offrent aux chercheurs.

DAS ZIMMERHANDWERK DER TURKO-BULGAREN IM SPIEGEL DER ALTTÜRKISCHEN LEHNWÖRTER DER UNGARISCHEN SPRACHE

VON

J. NÉMETH

1. Die Denkmäler der materiellen Kultur der Wolgabulgaren zeugen davon, daß das Zimmer- und Tischlerhandwerk bei ihnen auf einem hohen Niveau gestanden ist. Wir können voraussetzen — wenn auch nicht unmittelbar beweisen —, daß das Zimmerhandwerk der kaukasischen Bulgaren gleichfalls nicht unbedeutend war. Davon zeugen die alttürkischen Lehnwörter der ungarischen Sprache, die aus der Sprache d i e s e r Bulgaren stammen.

Es ist vor allem das Wort *ács* 'Zimmermann' da, das aus bulg. **aγačči* 'Zimmermann' stammt. Als VÁMBÉRY im Jahre 1882 ung. *ács* mit den supponierten türkischen Wörtern *»agašči, aačči«* zusammenstellte, hat er eine zwar ansprechende, aber im Grunde genommen hypothetische Erklärung des ungarischen Wortes gegeben. Jetzt kennen wir das türkische Wort *aγačči* 'Zimmermann' aus zahlreichen türkischen Sprachen, wir haben Belege aus den ostalttürkischen Mundarten (in den Denkmälern in Brāhmī-Schrift, in den Pfahlinschriften MÜLLERS, in RADLOFF—MALOVS uigurischen Denkmälern), aus dem Mitteltürkischen (in BOROVKOVS Tefsīr), aus den heutigen osttürkischen Sprachen, aus dem Türkmenischen, Osmanisch-Türkischen (S. KAKUK), aus verschiedenen kiptschakischen Sprachen (Kirgisisch, Karakalpakisch, Kasachisch).

Dann gibt es eine ansehnliche Gruppe von alttürkischen Lehnwörtern im Ungarischen, die Instrumente und Erzeugnisse des Zimmerhandwerks und der Tischlerei bezeichnen. Es sind außer *ács* etwa 12—13 Wörter (s. GOMBOCZ, BTLw: *balta* 'Axt', *bölcső* 'Wiege', *kapu* 'Tor', *karó* 'Pfahl', *koporsó* 'Sarg' (s. auch LIGETI: MNy XXX, 200), *kölyű* 'Stampfe', *köpű* 'Butterfaß', *küllő* 'Radspeiche', *szál* 'Floß'?, *szék* 'Stuhl', *teknő* 'Trog', *tengely* 'Achse', *tiló* 'Hanfbreche'), die jedoch bei dem heutigen Stande unserer Quellen einer gründlichen Revision harren. Auch könnte man zu einigen von ihnen von ethnographischem Gesichtspunkt aus Bemerkungen machen.

2. Von diesen Wörtern möchte ich *küllő* 'Radspeiche' hervorheben. Es wurde von HASAN EREN, MNy XL (1944), 228—230, mit türkischem *kegey* 'dass.' zusammengestellt. Seine Beweisführung lautet ungefähr wie folgt.

Neben der seit alters gebrauchten Form *küllő (~ külő)* ist schon aus dem Jahre 1626 ihre Variante mit *v* aufgezeichnet (»Kochioldal. Kewueő [wohl *kövő*]. Tengely«). Die Mundarten bieten die Formen: [überwiegend *küllő* mit für uns unbedeutenden Veränderungen] *kéve, kéve, kével, kévöl, kévő, küvő* [Szamoshát: *küvőu̯*], [*küvê*], — *köllő*[1], *külü, küllü* [*kíllé, killé, kílő, kilő, kíllő, killő*]. — Die angeführten Formen können auf zwei Hauptvarianten zurückgeführt werden. Die Formen in der Volkssprache *kéve, kével, kévő, kévöl, küvő* usw. weisen auf eine ursprüngliche Form *kével ~ *küvöl* hin. Die Formen *külő, küllő, külü, küllü* gehen dagegen auf ein früheres *külő* zurück. — Von den Varianten *kével (~ *küvöl)* und *külő* hat die Form *kével* den ursprünglichen Lautstand aufbewahrt, und was die Form *külő* betrifft, so ist sie das Ergebnis einer einfachen Metathese: **küvöl (~kével)* > **külöv* > **külöu̯* > *külő (> küllő)*; eine ähnliche Metathese zeigt ung. *kebel* > *keleb* 'Busen'. Das Wort *kével* geht auf türk. *kegey ~ keγey* 'Radspeiche' zurück.

Die Erklärung ist richtig, nur möchte ich einige ergänzende Bemerkungen hinzufügen.

a) Was die türkischen Formen betrifft, so führt HASAN EREN tschag. *kegey, keγey* (VÁMB., PDC) und *kegey* (SCHEICH SÜL.), kasan. *kigəy* (BÁLINT, OSTROUMOV) und *kigī* (RADL.), weiter karatsch. *kegey* (PRÖHLE) und kasachisch *kegey* (KATAR.) an, er erwähnt auch die mongolischen Formen (liter. *kegesün* 'Radspeiche'). — Wir können aus den neueren türkischen Quellen hinzufügen: ösb. *kegay* (BOR. 1959), kasan. *kigi* (GAZIZOV 1950, 1959), nog. *kegey* (BASK. 1956), karakalp. *kegey* (BASK. 1958), kumyk. *gegey* (BAMMATOV 1960), türkm. »спица — *kəje*, tigir iince tajaγï« (ALIEV—BÖRIEV). Abgesehen von dieser eigentümlichen türkmenischen Form, haben wir also lauter kiptschakische (und mongolische) Belege.

b) Die ungarischen Formen mit *v* kommen schon um 1400 vor. Im Bistritzer Glossar (Besztercei Szójegyzék), im Kapitel »Currus—*zeker*« (*szekér* 'Wagen'), nach Nr. 776 »rota—*kerek*« (*kerék* 'Rad'), »axis—*tengel*« (*tengely* 'Achse'), »lama[?]—*zekertalp*« (*szekértalp* 'Radfelge') kommt »pirgus[?]—*keuew*« und dann: »longale—*nyhthow*« (*nyujtó* 'Langbaum des Wagens') . . ., »furale—*eplen*« (*eplény* 'die Querbalken über dem Schlitten') . . . Das Wort *pirgus* bedarf einer Erklärung,[2] aber *keuew* ['Radspeiche'] ist klar. — Dieselben Wörter treffen wir in derselben Reihenfolge im Glossar von Schlägl; hier steht: Nr. 1342 »pirgus—*kive*«.

Diese Belege werden von HASAN EREN nicht erwähnt. M. E. kann das rätselhafte *pirgus* ihren Wert nicht beeinträchtigen. Auch Erzsébet ABAFFY

[1] *kerékkőlő:* MNy VIII, 128.
[2] S. L. TAMÁS: MNy XXXIV, 48.

(MNy LI, 213—218, Über den Hiatustilger *l)* wandelt in den Spuren von HASAN EREN. Sie schreibt etwa (S. 218): Der Hiatustilger *-l-* ist eine verhältnismäßig junge Erscheinung; die Form *tó-l-ak* (Plur. des Wortes *tó* 'Teich') stammt wohl frühestens aus dem 14.—15. Jahrhundert, die Form *bilal* 'Büffel' (1193) < *bial* steht für sich und kann infolge einer Assimilation entstanden sein — nur das Wort *küllő* (»BesztSzj 550: *keleu*, SchlSzj 1342: *kive*, 2091: *kwlo*, 2092: *kulw«)* kommt in der Form *Kewueő* vor (1626). E. ABAFFY zitiert also die Form *kive*, zieht sie aber wenig in Betracht. (Sie zitiert BesztSzj 550: *keleu*, das ist aber pila—*kölyű* »Stampfe, Mörser«, weiter SchlSzj. 2091: *kwlo*, das ist aber pilocerum — *posto kwlo* — *posztókölyű* 'Tuch-Stampfe', schließlich merops — *kulw* — *küllő*, das ist aber ein Vogelname und zitiert nicht BesztSzj 779: pirgus — *keuew.)*

c) Wenn es aber im Altungarischen Formen wie *këwő(ű), kivé* usw. gegeben hat, so gab es auch Formen wie **këőű, *kié* und in solchen Formen konnte wohl ein *-l-* als Hiatustilger auftreten. Das sekundäre *-l-* ist im Ungarischen sehr alt, vielleicht auch als Hiatustilger — trotz der sorgfältigen Beweisführung von E. ABAFFY — keine neue Erscheinung. Die Form *külő* konnte also auch auf diese Weise entstanden sein. Die von HASAN EREN vermutete Metathese ist gleichfalls möglich. Auch aus einer alten Form **këüeű* konnte infolge von Dissimilation eine Form **këleű* entstehen. Allerdings scheinen die Formen mit *-l-* sekundär zu sein.

d) Die Frage des auslautenden *-l* in den Formen wie *kévöl* ist mit HASAN EREN als bereinigt zu betrachten. (Türk. *turumtay* 'ein Raubvogel, der Neuntöter usw.' > ung. **torontáj* > *torontál'* > *torontál*,[2a] — türk. *qïrγay* 'eine Habichtart' > ung. **karvaj* > *karval'*, in den Sprachdenkmälern *korul, karoul, karul*[3], — türk *keγey* 'Radspeiche' > ung. **kevej* > **kevel'* > *kével* usw.)

In bezug auf den Auslaut ist aber auch eine andere bemerkenswerte Erscheinung da. Wir haben eigentlich eine doppelte Vertretung vor uns. Eine Entsprechung türk. *keγey* > ung. *kévő* (vgl. altung. *csej* ~ *cseű* > *cső* 'Tscheche', GOMBOCZ—MELICH, EtSz s. v. *cseh;* altung. *feketej* ~ *feketeű*, BÁRCZI, Mhangt [Ung.Lautg.],[2] 95) ist regelmäßig. Wir haben aber auch eine Entwicklung in einer anderen Richtung, nämlich türk. *keγey* > ung. **kével'* > *kével.*

e) Zu klären ist weiter der Vokalismus der ersten Silbe. Die Grundform des türkischen Wortes ist **keγey*. In keiner türkischen Sprache gibt es eine Form, die in der ersten Silbe nicht auf ein alttürkisches *e* hinweisen würde, und in ähnlichen Fällen treffen wir im Ungarischen offenes *e* : ung. *eke* 'Pflug' < türk. **ekeγ, tengër* 'Meer' < türk. **tengir* usw. (GOMBOCZ, BTLw 155). Wir haben jedoch im Worte *kölyű* 'Stampfe, Mörser' die nämliche Entwicklung, die in *keγey* > *küllő* vorliegt; der Vokal der ersten Silbe aller von GOMBOCZ

[2a] BENKŐ: A magyar *ly* hang története. S. 11; LIGETI: Pais Emlékkönyv, 340.

[3] NÉMETH: MNy XXXIX, 101; in bezug auf die türkischen Formen vgl. auch MENGES, Glossar zu den volkskundlichen Texten aus Ost-Türkistan II, 721.

zitierten türkischen Beispiele geht auf **e* zurück. GOMBOCZ, a. W., S. 104, 152 nimmt — indem er das tob. *kile* hervorhebt — alttschuw. **keleγ*, **kileγ* an, was keineswegs zu billigen ist, denn das *i* in tob. *kile* zeigt einen kiptschakischen Wandel *i* < *e*. Das osm. *külünk* 'Spitzhacke', mit dem VÁMBÉRY das ungarische Wort zusammenstellt (NyK VIII, 161), gehört nicht hierher.[4] Die Zusammenstellungen ung. *küllő* < türk. *keγeγ* und ung. *kölyű* < türk. **keliγ* sind überzeugend und wir haben hier die Entsprechung türk. *e* ~ ung. *ë* (~ *i*) ~ *ö* ~ *ü* einfach zu konstatieren.

f) Schließlich gibt es noch eine bedenkliche Form von *küllő*, die ich absichtlich nicht in den Auszug der Erklärung von HASAN EREN eingeflochten habe, wie die übrigen neueren Angaben. Das ist die Form *kívlő*, die nach unserem Sprachatlas an zwei Orten im ehemaligen Oberungarn vorkommt. Ist sie aus *küllő* infolge einer Dissimilation entstanden?

3. Das Wort aber, worüber ich in dieser Abhandlung eigentlich sprechen will, ist ung. *gyalú* 'Hobel'.

Nach dem Szófejtő Szótár [Etym. Wb.] von G. BÁRCZI kommt das Wort zuerst in der Wörterliste von Bistritz (Ende des 14. Jahrhunderts) vor. Das beruht auf einem Irrtum des Herausgebers der Wörterliste, H. FINÁLY. In der Wörterliste steht (F. 5^{r} Z. 4) »ascia—*zalu*«, das durch FINÁLY als *gyalú* 'Hobel' erklärt wird; *zalu* ist aber nicht *gyalú*, sondern *szalu* zu lesen, was im Ungarischen eine spezielle Art Axt bezeichnet ('Querbeil, Hohlbeil').

Alte Formen: *Gyalw* (zuerst 1491), *gialu*, *gyalú; gyalul*, *gyalúl* (schon im 16. Jahrhundert belegt) 'hobeln' (OklSz [Urkundenwb.], NySz [Sprachgesch. Wb.].

Mundartliche Formen: *gyaló*, *gyalló*, *gyâlla* 'Hobel'; *gyallanyi*, *gyalól*, *gyarol*, *gyârol* 'hobeln', — Ableitungen: *gyallâs* < *gyalulás*, *gyâllas* 'das Hobeln' *(â :* illab. *a ; â :* lab. langes *a* = *ā*, MTsz [Ung. Dialektwb.], Wb. des Csángó-Dialektes.)

Bedeutungen: Das Sprachgesch.Wb. gibt auf Grund der alten Wörterbücher die Bedeutungen: 'planula, ascia, dolabra, runcina; Hobel, Glatthobel; gyalu, színlő bárd: ascia'. Calepinus (1585): »ascia—*Gyalu szinlőbárd*«, »dolabra—*Gyalu*«, »dolabella—*Gyalutska*«.

Es gibt zahlreiche Arten von Hobel (s. z. B. das ÉrtSzót [Erklärendes Wb. 1959—1962], das Wb. von CZUCZOR—FOGARASI, das Wb. von Szeged), mit den entsprechenden Bezeichnungen, aber es gibt unter diesen keine, die bei der etymologischen Erklärung von *gyalu* hervorzuheben wären. Wir finden auch mehrere sekundäre Bedeutungen. Das Dialektwörterbuch von Ormányság gibt die Ableitung *gyalúdik* 'sich in etwas eingewöhnen', im Wörterbuch von Szeged steht *gyalul* '[eine Arznei] heilt [das Übel]' (auch in der alten Sprache).

[4] HORGER ist also im Irrtum, wenn er MNy VIII, 450 behauptet, daß die in Rede stehende Zusammenstellung von VÁMBÉRY stammt.

Heute lautet das Wort in der Gemeinsprache *gyalu* und *gyalú*, lebt auch in zahlreichen Zusammensetzungen und in der Ableitung *gyalul*, *gyalúl* 'hobeln'.

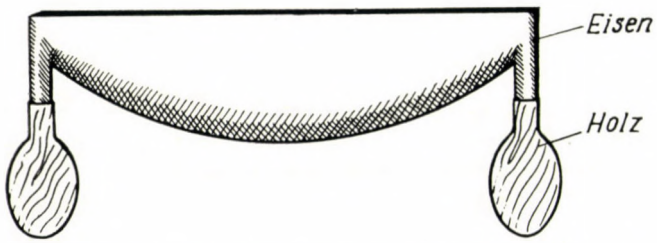
Das Wort *gyalu* < *gyalú* ~ *gyaló* 'Hobel' erkläre ich aus einem bulgarisch-türkischen **ďžïlaγ* bzw. ogusisch-kiptschakischen **yïšaγ* 'Hobel' und zwar auf Grund der folgenden türkischen Belege.

Aus dem Wörterbuche RADLOFFS: alt. leb. tob. tara *yïš-* '(alt.) reiben, abreiben', (tob. tara) glatt machen, polieren, hobeln', alt. *yïžïl-* 'abgerieben sein, sich abreiben' | tel. katsch. *ďïš-*, koib. *ďïs-* 'reiben, abreiben' | sag. *čïs-* 'reiben' | tob. *yïšïn-* 'sich abreiben, glatt werden', *yïšïl-* 'glatt gemacht, poliert, glatt gehobelt werden', *yïšqï* 'Hobel'. Das sind Formen aus der Altai-Gegend und aus Westsibirien. RADLOFF gibt Belege auch aus dem Wolgatürkischen: kasan. *ïšï-* 'reiben, einreiben, kratzen', *išqï* 'Hobel', *išqïla-* 'hobeln, abhobeln', *išqïn-* 'seinen Körper an etwas reiben, sich abreiben'.

Dazu können wir manche ergänzende Angaben aus der älteren und neueren Lexikographie hinzufügen, vor allem baschkirische: *yïš-* 'reiben, einreiben' (PRÖHLE), *yïšïu* 'строгать', *išqï-* 'тереть' (KATAR., ACHMEROV 1958), *yïšqï tabïγï* 'стружка' (KARIMOVA 1954), *yïšqï* 'струг' (DMITR. 1948, ACHMEROV 1958: 'рубанок, струг, скобель'). Das Zeitwort ist auch im Kirgisischen vorhanden: *dziši-* 'тереть, натирать, отчищать' (JUD. 1940). Im Nogaischen haben wir *išqïlav* 'строгать' (BASK. 1956). Hervorzuheben ist die Angabe von OSTROUMOV und VOSKRESENSKIJ (tat.): *išqï* 'скобель с ручками' — also 'Zugmesser, Schabhobel (zweihändig)'.

Dieselbe Wurzel mit der Veränderung *š* > *l* : kazak. *džïlmayai* 'schlüpfrig' (RADL.) | kir. *džïlma* 'без шероховатостей, скользкий' (JUD. 1940).

Alle Angaben, die ich angeführt habe, stammen — wie im Falle von *kegey* — aus kiptschakischem Gebiet; das Wort *išqï* ist auch im Ogusischen und zwar im Osmanischen vorhanden, hier ist es aber ein Lehnwort aus dem Kiptschakischen. Im SDD finden wir das Wort *ışkı* 'deriyi kazımak için kullanılan iki tarafı saplı biçak' (also ein zweihändiges Messer zum Abschaben der Haut) und in meinem Vidiner Glossar steht *ışki* 'eine Art Hobel' mit der folgenden Abbildung (Angabe von Hasan Eren):



Das Wort ist auch im TS zu finden. Die osmanische Form des Wortes stimmt mit den oben zitierten kiptschakischen Formen ohne anlautendes *y*

überein. Das Wörterbuch von HEUSER—ŞEVKET gibt eine andere Form, nämlich *ışgı* ('Krummesser').

Es ist noch etwas zu besprechen: die Endung des ungarischen *gyalú*. Wir haben die türkischen Formen *yïš-*, *yïši-* 'abreiben, hobeln', **yïsïγ*, *yïšïu* 'das Abreiben, das Hobeln' und *yïšqï* 'Hobel' vor uns, das letztere mit einem typischen Bildungssuffix zur Bezeichnung von Instrumenten. Aus dem türkischen *yïšqï* kann das ungarische Wort nicht erklärt werden; ich nehme eine Bildung mit dem Suffix *-q* > *-γ* an: also eine Form **yïšïγ* oder **yïšaγ*, bulg. **dž̑ïlïγ* oder **dž̑ilaγ* (vgl. ung. *eke* 'Pflug' < bulg. **ekeγ* ← *ek-* 'säen, pflanzen', ung. *tiló* 'Hanfbreche' < bulg. **tįlaγ* ← **tįla-* 'Hanf brechen', ung. *kapca* 'Fußlappen' < bulg. **qapsaγ* ← *qapsa-* 'umwickeln', ung. *kapú* 'Tor' < bulg. **qapaγ* ← *qapa-* 'schließen'; Formen derselben Art in verschiedenen türkischen Sprachen: *bïčaq* 'Messer' ← *bïč-* 'schneiden', *elek* 'Sieb' ← *ele-* 'durchsieben', *oraq* 'Sichel' ← *ora-* 'mähen, ernten', *qadaq* 'Nagel' ← *qada-* 'stechen', *qarbaq* 'Angel' ← *qarba-* 'packen', *qayraq* 'Schleifstein' ← *qayra-* 'schleifen', *taraq* 'Kamm' ← *tara-* 'kämmen', *tayaq* 'Stock' ← *taya-* 'stützen', *tïrnaq* 'Nagel' ← *tïrna-* 'jucken, kratzen' usw.).

Aus dem Gesagten geht hervor, daß das türkische Wort von Haus aus sowohl den gewöhnlichen Hobel, als auch den zweihändigen Schabhobel bezeichnen kann. Dasselbe war der Fall im Ungarischen.[5]

[5] Andere, weniger wahrscheinliche Erklärungsversuche:

a) < türk. *yol-*, *yül-* 'ausreißen', also **yolaq* 'ein Instrument zum Ausreißen', *yülki* 'Rasiermesser', *yonga* < **yolga* 'Span'. VÁMBÉRY: NyK VIII, 1870, S. 146, A magyarság bölcsőjénél [An der Wiege der Ungarn], 1914, S. 160.

b) im Wogulischen (Mansi) gibt es ein Wort *jor*, *jara* 'Hobel' < türk. **yara-* (eine Spur davon nur im wogulischen Worte) > ung. **gyaroló* > **gyarló* > **gyalló* > *gyalu*. GOMBOCZ: Nyr XXIX, 1900, S. 55. In die BTLw nicht aufgenommen.

c) wahrscheinlich aus dem alten Zeitwort *gyallani*, *gyarlani* : G. BÁRCZI, SzófSz, 1941; im Jahre 1956 (Nyr. LXXX, 4) ist BÁRCZI der Meinung, daß *gyalu* unbekannter Herkunft ist.

Mit Benutzung der Vorarbeiten des neuen Ung. Etym. Wbuches unter der Leitung von L. BENKŐ und des in Vorbereitung befindlichen Ung. Sprachatlas im Sprachw. Inst. der Ung. Akad. d. Wiss.

MIT ZAHLWÖRTERN GEBILDETE OSMANISCH-TÜRKISCHE ORTSNAMEN

VON

L. FEKETE

Die vorliegende Abhandlung untersucht eine Gruppe der osmanisch-türkischen Ortsnamen, die mit Zahlwörtern gebildet wurden. Bei der Bildung von türkischen Ortsnamen werden Numeralien häufig herangezogen. In den ungarischen Gebieten, die nur 150 Jahre lang unter osmanisch-türkischer Herrschaft standen, sowie in ihrer Nachbarschaft finden sich gleichfalls mit Zahlwörtern gebildete Ortsnamen wie *Üč kule* 'Drei Türme', *Beš ova* 'Fünf Pußten', *Beš kilise* 'Fünf Kirchen', *Üč bin* 'dreitausend' usw. Allerdings stellt ein Teil dieser Ortsnamen im Türkischen eine Übersetzung dar, doch kann dieser Umstand in bezug auf unsere Forschungen ihren Wert kaum beeinträchtigen, denn in den längere Zeit von Osmanli-Türken besiedelten Gebieten finden wir sehr viele mit Zahlwörtern konstruierte echt osmanisch-türkische Ortsnamen.

Die mit Numeralien gebildeten Ortsnamen bestehen aus einem oder mehreren Elementen, und zwar aus dem Zahlwort selbst und eventuell aus einem oder mehreren anderen Wörtern. Bei der Untersuchung der Gesetzmäßigkeiten, die sich im Zusammenhang mit der Herausbildung der Ortsnamen sowie der Ursachen und Bedingungen der Ortsnamenbildung feststellen lassen, muß sich die Analyse auf beide Elemente, d. h. auf das Zahlwort selbst und auch auf den mit dem Zahlwort gekoppelten Teil der Ortsnamen erstrecken.

Zunächst wollen wir die in den Ortsnamen vorkommenden Numeralien untersuchen.

Um die Ortsnamenforschung ihrem Endziel näher zu bringen, wäre es wichtig festzustellen, in welchem Prozentsatz, unter welchen Umständen, aus welchen Ursachen und in welcher grammatischen Eigenschaft die einzelnen Zahlen in den mit Numeralien konstruierten Ortsnamen vorkommen, was sie ausdrücken vollen, und wieweit sich ein Teil der Zahlwörter auf Grund ihres Inhalts oder anderer Umstände aus Personennamen ableiten läßt, oder ihr Ursprung aus Personennamen vorausgesetzt werden kann.

Die einzelnen Zahlwörter treten in den Ortsnamen mit unterschiedlicher Häufigkeit in Erscheinung. Einige Zahlwörter eigneten sich besser zur Bildung von Ortsnamen und diese kommen in vielerlei, mannigfaltigen Verbindungen,

auch an voneinander weit entfernten geographischen Punkten häufig vor. Solche sind beispielsweise die Zahlwörter *altï* 'sechs'. *beš* 'fünf', *dokuz* 'neun', *jedi* 'sieben', *kïrk* 'vierzig', *üč* 'drei'. Andere sind seltener oder treten — anscheinend — nur in Einzelfällen auf.

Die Zahlwörter können also für sich allein oder aber in Verbindung mit einem anderen Wort Ortsnamen bilden.

Zahlwörter, die für sich allein Ortsnamen bilden können, stehen entweder in der Einzahl oder in der Mehrzahl. Wir verfügen nur über vier bis fünf Beispiele für den Fall, daß ein in der Einzahl stehendes Zahlwort für sich allein einen Ortsnamen bildet: *Jalnïz* 'allein, einzig', *Jarïmdže* 'kleine Hälfte, gleichsam die Hälfte', *Jirmi* 'zwanzig', *Tek* 'einzig, alleinstehend' (zweimal), *Üč bin* 'dreitausend'. In bezug auf die Entstehung oder die Bedeutung dieser Ortsnamen vermag ich keine nähere Erklärung zu geben. — Beispiele für pluralische schon an sich allein als Ortsnamen gebrauchte Zahlwörter sind: *Čatallar* 'Paare, Gabeln', *Čifteler* 'Paare', *Jalnïzan* (persische Mehrzahl) 'alleinstehende', *Jediler* 'ihrer sieben', *Kïrklar* 'ihrer vierzig', *Sekizler* 'ihrer acht', *Üčler* 'zudritt'. Als Erklärung dienen die Beispiele selbst. Das Zeichen der Mehrzahl ersetzt in den ersten drei Beispielen zweifellos den Namen eines Gegenstandes oder einer physikalischen Eigenschaft. Die letzten vier Ortsnamen lassen sich hingegen mit Märchengestalten in Zusammenhang bringen.

Scheinbar haben die Zahlwörter in den aus ihnen gebildeten Ortsnamen zwei verschiedene Bedeutungen. Entweder sollen sie einen bestimmten Zahlbegriff zum Ausdruck bringen, oder aber ist der Zahlbegriff, der sich in diesen Fällen an sie knüpft, ungeachtet dessen, daß sie bestimmte Zahlen darstellen, unbestimmt. — Mit ihrem tatsächlichen ziffermäßigen Wert, d. h. als bestimmte Zahlen kommen nur einzelne niedrigere Zahlwörter (unter zehn) und nicht runde höhere Numeralien vor. (Es sei erwähnt, daß auch solche Zahlwörter 'runde Zahlen' sein können, die wir als nicht runde empfinden, z. B. — unter arabischem Einfluß — 'tausendundeins'.)

Einige Zahlwörter von niedrigerem Wert haben den Charakter von bestimmten Zahlen beibehalten und werden in der Regel als solche gebraucht, wenn sie als attributive Zahlwörter mit dem Namen eines Gegenstandes einen Ortsnamen bilden, wie beispielsweise in den Ortsnamen *Jalnïz čam gečidi* 'Paß, Fähre der alleinstehenden Tanne', *Iki pïnar* 'zwei Quellen', *Üč agadž* 'drei Bäume', *Üč kaja* 'drei Felsen', *Beš agïl* 'fünf Hürden' das Numerale es tatsächlich bestimmt, wieviele der genannten Gegenstände sich am betreffenden Ort befinden oder befanden. Analysieren wir hingegen Ortsnamen wie *Üčler* 'die Drei', *Üčler mahallesi* 'Mahalle der Drei', *Bešler* 'ihrer fünf', *Bešler kavmï* 'Stamm der Fünf', *Jediler* 'ihrer sieben', 'die Sieben', *Sekizler* 'die Acht' — haben wir das Empfinden, als ob in ihnen die Zahlwörter zwar eine bestimmte Menge ausdrücken, aber auch über eine andere Bedeutung verfügen können. Eine Erklärung in bezug auf die letztere Vermutung finden wir in der

türkischen Märchendichtung und in der Mythologie, wo 'die Drei', 'die Sieben' usw. häufig figurierende übermenschliche Wesen, Feen, Peris, Waldgeister, fromme Heilige und solche Mächte darstellen, die nach dem Volksglauben auf das Schicksal der mit ihnen in Zusammenhang gebrachten oder nach ihnen benannten Orte irgendeinen Einfluß hatten. Die richtige Deutung dieser Ortsnamen müssen wir also nicht im Zahlenwert der in ihnen enthaltenen Numeralien suchen, da diese in solchen Fällen substantivisch gebraucht werden und Begriffe versinnbildlichen.

Einige bestimmte Zahlen können aber auch unbestimmt gebraucht werden und in den Ortsnamen in dieser Bedeutung auftreten. Solche sind: *kïrk* 'vierzig', *elli* 'fünfzig', *jüz* 'hundert', *biŋ* 'tausend', *biŋ bir* 'tausendundeins«, ferner die aus dem Persischen und dem Arabischen entlehnten Analogien des Wortes 'tausend': *alef* und *hezār*. Mit diesen Numeralien konstruierte Ortsnamen sind die folgenden: *Kïrk ʿAlī* 'vierzig ʿAlī', *Elli kilise* 'fünfzig Kirchen', *Biŋ domuz dağı* 'Berg der tausend Schweine' usw. Ein beträchtlicher Teil der osmanisch-türkischen Ortsnamen ist mit diesen Numeralien konstruiert. Für ihnen unbestimmten Wert und Gebrauch lassen sich zahlreiche Beispiele aus anderen Bereichen der Sprache anführen. Beispiele für den unbestimmten Gebrauch des Zahlwörtes *kïrk* 'vierzig' sind: *kïrk anbar* 'vierzig Lager', d. h. ein Ort, wo von einer bestimmten Ware (z. B. Büchern) alles zu haben ist, *kïrk nerdubān* »vierzig Stufen«, der Name einer Säbelart mit gewelltem (zackigem) Rücken; *kïrk baïr* 'vierzig Wiesen', der Magen von Wiederkäuern: echinus, ventriculus verus; *kïrk ajak* 'vierzig Füße' bzw. 'Hundertfüßler', aber es kann auch ein Personennahme *(lakab)* sein. (Mitte des 17. Jahrhunderts war es der Name eines *bostandžï baši* in Adrianopel, s. die Konstantinopeler Ausgabe des *Tārīḫī gïlmānī* von MEḤMED ḤALIFE, S. 53); in der Volkspoesie: *Kïrk vezīr hikjājesi* 'Die Geschichte von den vierzig Wesiren' usw. Den. unbestimmten Gebrauch des Zahlwörtes *elli* 'fünfzig' vermag ich nicht mit Beispielen zu belegen. Die unbestimmte Bedeutung der Numeralien *jüz* 'hundert', *biŋ*, *alef*, *hezār* 'tausend' zu beweisen erübrigt sich wohl. Der unbestimmte Gebrauch des Zahlwortes *biŋ bir* 'tausendundeins' findet seine natürliche Erklärung im sprachlichen Verkehr zwischen der osmanisch-türkischen und der arabischen Bevölkerung ('Tausendundeine Nacht').

Es seien noch einige Bemerkungen über jene Elemente hinzugefügt, die in den Ortsnamen mit den Zahlwörtern gekoppelt vorkommen.

Wenn der Ortsname außer dem Zahlwort auch noch andere Elemente führt, so stehen die letzteren zum Zahlwort im Genitivverhältnis (wobei das Numerale in der Mehrzahl steht) oder im Attributivverhältnis. Diese Elemente der Ortsnamen können unabhängig von ihrem Verhältnis zum Zahlwort aus dem Begriffskreis des Menschen (Körperteile, Familienmitglieder, Verwandschaft, Beruf, Religion usw.) oder der Natur (Siedlungs- und Reliefformen, Tier-, Pflanzenwelt, Mineralien usw.) stammen.

Die Personennamen darstellenden Elemente in den mit Zahlwörtern konstruierten Ortsnamen festzustellen wäre gegenwärtig noch ein Unternehmen, das nur zweifelhafte Ergebnisse liefern könnte. Eine gewisse Gewähr für die Zuverlässigkeit der Ergebnisse ließe sich nur in jenen Fällen übernehmen, in denen auch aus anderen Quellen stammende historische Daten, den Ortsnamen ähnliche und mit diesen vergleichbare Personennamen zur Verfügung stehen. Ein bis zwei Beispiele lassen hoffen, daß wir in den Ortsnamen mehr und mehr Personennamen werden nachweisen können. Ebenso kann auch die Aufdeckung der Bedeutungsgeschichte der Ortsnamen in erster Linie von der Bereicherung unserer historischen Kenntnisse, der Klärung der nichtmohammedanischen türkischen Personennamen *(lakab)* erwartet werden. — Liest man auf der Karte die Ortsnamen *Altï parmak* 'sechs Finger', *Altï parmak deresi* 'Tal der sechs Finger' *Altï parmak kajalïgï* 'Felsen der sechs Finger', wird man kaum auf die Idee verfallen, *Altï parmak* könnte einen Personennamen bedeuten. Ist uns aber bekannt, daß ein im Jahre 1623 verstorbener Kirchenhistoriker diesen Namen trug, so liegt die Vermutung nahe, daß dieser Ausdruck auch in die Ortsnamen über die Personennamen gelangte. Umgekehrt liegt auch die Schlußfolgerung nahe, daß dieser Name — als *lakab* — häufig sein mußte, denn mit ihm konstruierte Ortsnamen finden sich an geographischen Punkten, die so weit voneinander entfernt liegen, daß es kaum anzunehmen ist, daß diese Orte in früheren Zeiten im Besitz ein und derselben Person waren.

Im Nachstehenden führe ich die mit Zahlwörtern gebildeten osmanisch-türkischen Ortsnamen in der Buchstabenfolge der türkischen (bzw. arabischen oder persischen) Zahlwörter an.[1]

[1] Den Großteil des Materials dieser Abhandlung sammelte ich aus den 86 Blättern der Militärkarte, die im Jahre 1331 (= 1912—1913) in der Generalstabsdruckerei herausgegeben und durch die Kommission für Kartographie des türkischen Generalstabs (harita he'jeti) korrigiert wurde. 30 Blätter der Karte stellen im Maßstab 1 : 200 000 den westlichen Teil Anatoliens dar (also ohne Eregli, Bolu, Akšehir, Bejšehir, Antalia). 35 Blätter zeigen im gleichen Maßstab den sich nordwestlich der Linie Sivas—Elbistān—Mer'aš—Kilis bis zur russisch—türkischen Grenze erstreckenden Landesteil, und schließlich zeigen 18 Blätter im Maßstab 1 : 25 000 die Umgebung von Konstantinopel und des Bosporus, also jene Teile des türkischen Reiches, in denen auch die Nationalitäten in großen Massen siedelten (Armenier, Griechen, Kurden, Araber).

In der Quellenangabe bezeichnete ich diese Blätter durch die Ortsnamen, die als Titel der einzelnen Blätter dienten, z. B. Ajdïn Bl. = Blatt von Ajdïn.

Die Abkürzungen der übrigen, häufiger angeführten Quellen sind wie folgt: MOSTRAS = Mostras, Dictionnaire géographique de l'empire Ottoman. St. Pétersboug 1873. — GOR.^{2} = HAMMER, Geschichte des Osmanischen Reiches. 2. Aufl. Pesth, Karácson Imre, Budapest 1904 und 1908. I—II. — FRIED = Carte de la Bessarabie, la Valachie, la Bulgarie et la Roumelie par I. FRIED. Wienne, Artaria et Comp. Sine anno. — ZANNONI = Carte de la partie septentrionale de l'empire otoman contenant la Crimée, la Moldovie, la Valakie, la Bulgarie, avec la Nouvelle Russie, les Gouvernement l'Astracan

alef arabisch 'tausend': *Alef* '~' (Biredžik Bl.), *Alef ḫatun* '~ Frauen' (Kïgï Bl.), *Alef oglï* 'Sohn des ~' (Biredžik Bl.), *Alef zijāret* '~ Wallfahrtsorte' (Biredžik Bl.).

altï 'sechs': *Altï burun* '~ Kaps' (Kavaklar Bl.), *Altï čam balkanï* 'Wälder der ~ Fichten' (Denizli Bl.) *Altï dam* '~ Wipfel' (Rüšādīje Bl.), *Altï jol agïzï* 'Mündung der ~ Wege' (im Kādī köjü neben Stambul), *Altï mermer* '~ Marmorsteine' (Straße in Stambul), *Altï parmak* '~ Finger' (Bargiri Bl., als Personennamen s. in der Einleitung), *Altï parmak alanï* (الان) 'Ebene der ~ Finger', *Altï parmak deresi* 'Tal der ~ Finger' (Bagčeköj-Belgrad ormanlarï Bl.), *Altï parmak kajalïgï* 'Felsen der ~ Finger' (Rīze Bl.). Außerhalb des osmanisch-türkischen Sprachgebietes: *Abassi Altïkeze* (nördlich von der Quelle des Kuban-Flusses, neben dem Bol su, s. ZANNONI), *Altï bišik* '~ Wiegen' (Gebirgspaß südlich von Taschkent), *Altï seraj* '~ Serails' heute Personenname (Der Islam, 1927: 189), *Altï šehir* '~ Städte' (ein Verwaltungsgebiet des chinesischen Turkestan.

beš 'fünf': *Beš adam köjü* 'Dorf der ~ Menschen' (Ünje Bl.), *Beš agadž jolï* 'Weg der ~ Bäume' (Kilios Bl.), *Beš agïl* '~ Hürden' (Artvin Bl.), *Beš adalar* '~ Inseln' (Kaš Bl.), *Beš češme* '~ Quellen' (Merʿaš Bl.), *Beš dejirmen* '~ Mühlen' (Sile Bl.), *Beš deli* '~ Vermessene« (Munbidž Bl.), *Beš džorum* (جرود) '~ ? —' (Munbidž Bl.), *Beš göz* '~ Augen, Gruben« (Kilis Bl.), *Beš kardašlar zijāreti* 'Wallfahrtsort der ~ Geschwister' (Siverek Bl.), *Beš karïš ölük* (اولوك) '~ Spannen? —' (Kütahja Bl.), *Beš kelek* '~ Melonen« (aus der Etymologie *Becskerek*, Evliā ČELEBI II, 224.), *Beš kilise* '~ Kirchen', (= 'Fünfkirchen': Pécs), *Beš köj kapusï* 'Tor der ~ Dörfer' (Bājazīd Bl.), *Beš magara* '~ Höhlen' (Izmir Bl.), *Beš oluk* '~ Mulden' (Karahisār-i šarkī Bl.), *Beš oluk tepesi* 'Hügel der ~ Mulden' (Mermeris Bl.), *Beš ova* '~ Ebenen, Wiesen' (in Ungarn, Evliā ČELEBI II, 223), *Beš parmak dagï* 'Berg der ~ Finger' (Ajdïn, Bordur, Mekri Bl.), *Beš pïnar* '~ Quellen« (Dinar Bl.), *Beš seraj* '~ Serails' (Kütahja Bl.) *Beš taš* '~ Steine' (zwischen Nevšehir und Kïršehir), *Beš tepe* '~ Hügel' (Ajvalïk, Biredžik, Elbistān Bl. im Varnaer und Stara-Zagoraer-Bezirk, Bulgarien, in Tultschai, Rumänien), *Beš tepe köji* 'Dorf der ~ Hügel' (Sivas Bl.), *Beš tepeler* '~ Hügel' (Soma Bl.), *Beš tepeleri* '~ Hügel' (Elbistān Bl.), *Beš torluk* (طورلق) *deresi* 'Tal der ~ Gruben' (Patnahor Bl.) *Beš divan* '~ Diwane' (in Kodža ili-livā)

bešler 'die Fünf, ihrer fünf': *Bešler kavmï* 'Stamm der Fünf' (Karakilise Bl.) | außerhalb des osmanisch-türkischen Sprachgebietes: *Beš tepe (Bestipe)* '~ Hügel' (südöstlich von Tultscha, s FRIED), *Beš barmak* '~ Finger' (Gebirge im Gouvernement Baku), *Beš kirim* (Ortschaft im Gouvernement Kāšgar) *Beš terek* (Ortschaft südlich von Jarkend).

---

et de Voronez, les Tatares Cosaques etc. par le Sr. Rizzi ZANNONI de l'Academie Royale des Sciences et Belles Lettres, A Venise 1774.

biŋ 'tausend': *Biŋ buga* '~ Stiere' (Elbistān Bl.), *Biŋ göl dagï* 'Berg der ~ Seen' (Hinis, Erzerum Bl.), *Biŋ sügïr dagï* 'Berg der ~ Ochsen' (Elbistān Bl.) *Biŋ domuz dagï* 'Berg der ~ Schweine' (Soma Bl.).

biŋ bir 'tausendundeins': *Biŋ bir kilise* '~Kirchen' (Ortschaft östlich von Konja in Karadža dag), *Biŋ bir direk* '~ Säulen' (unterirdisches Wasserbassin von Philoxenos in Stambul).

bir 'eins': *Bir numro* '~ Nummer' (Hasankal'a Bl.).

čatal 'doppelt, gabelförmig, zwei': *Čatal* '~' (Tschatal, s. RITTERS Lexikon: Ajdïn-vilājet), *Čatal agadž* '~ Bäume' (Atana, Biredžik Bl.), *Čatal agïl* '~ Hürden' (westlich von Mudanja), *Čatal burgas* '~ Burgen' (westlich von Čorlu), *Čatal čam deresi* 'Tal der ~ Fichten' (Atana Bl.), *Čatal dere* '~ Täler« (Bagčeköj-Belgrad ormanlari, Küčük köj, Ispir Bl.), *Čatal gečidi* '~ Fähren' (über den Fluß Temesch, GOR[2] III, 880), *Čatal ḫānï* '~ khan' (auf der Karte von Stambul, s. GOR[2] IV.), *Čatal höjük* '~ Hügel' (Atana, Kilis Bl.). *Čatal kaja* '~ Felsen' (Rize, Kïgï Bl.), *Čatal kal'a* '~ Burgen (= Kővár, s. Evliā ČELEBI I, 87, 111), *Čatal kuju* '~ Brunnen' (Kilis Bl.), *Čatal mise* '~ Eichen' (Kavaklar Bl.), *Čatal oluk deresi* 'Tal der ~ Mulden' (Divrikī Bl.), *Čatal pïŋar* '~ Quellen' (Kïgï Bl.), *Čatal dag* '~ Berge' (Atana Bl.), *Čatal tepe* '~ Hügel' (mehrmals, z. B. Balikesir, Čamlidža, Ispir, Mermeris Bl.), *Čatal tepe höjüji* 'Hügel der ~ Hügel' (Kilis Bl.), *Čatal vīrān* '~ Ruinen' (Hasankal'a Bl.), *Čatal zijāret* '~ Wallfahrtsorte' (Kilis Bl.).

čataldža 'doppelt, zwei-artig, gabelförmig': *Čataldza* (Ortschaft an der heutigen bulgarisch-türkischen Grenze, Gebirge westlich von Brussa).

čatallar »Paare, Gabel-Formen«: *Čatallar* »~« (Ortschaft in Bulgarien, s. RITTERS Lexikon).

čift 'Paar': *Ad čift* 'weisses ~) (Bargiri Bl.), *Čift alan* '~ -Halter, ~-Nehmer' (Kilios Bl.).

čifte 'doppelt, paarig, zwei': *Čifte agïllar* '~ Hürden' (Sivas Bl.), *Čifte bakallar* '~ Krämer' (Stambul Bl.), *Čifte dejirmen* '~ Mühlen' (Diarbekir Bl.), *Čifte gelin* '~ Bräute' (Straße in Stambul), *Čifte havdlar* '~ Becken' (Hislārlar, Bagčeköj-Belgrad ormanlarī, Makriköj Bl.), *Čifte höjük* '~ Hügel' (Kilis Bl.), *Čifte kahveler* '~ Kaffeehäuser' (Ajdïn Bl.), *Čifte kavak* '~ Pappeln' (Rīze Bl.), *Čifte koz* '~ Nußbäume' (Biredžki Bl.), *Čifte köpri* '~ Brücken' (Makriköj Bl.), *Čifte pïŋar* '~ Quellen' (Ak pïŋar, Küčük köj Bl.), *Čifte šehīdler tepesi* 'Hügel der ~ Gefallenen o. Märtyrer' (Erzindžan Bl.), *Čifte tābie* '~ Basteien' (Kāgidḫāne Bl.), *Čifte tepeler* »~ Hügel« (Erzindžan Bl.).

čifteler 'beide, paarige, doppelte, zu zweit': *Čifteler* (Ortschaft westlich von Eskišehir), *Čifteler kahvesi* 'Haus der ~ Kaffeetrinker' *(Tsch . . .*, s. RITTERS Lexikon: Ajdïn vilajet).[2]

čifteli 'doppelt, paarig': *Čifteli* (Siverek Bl.).

[2] Identisch mit dem weiter oben angeführten *Čifte kahveler*?

doksan 'neunzig': *Doksan (Tukzan)*, neben der Struma. Mitth. des k. k. Kriegs-Archivs, Neue F. II, Taf. II)

dokuz 'neun': *Dokuz beleni* (بلاغی) (Merʿaš Bl.), *Dokuz gečid deresi* 'Tal der ~ Furten' (Simāv Bl.), *Dokuz höjüji* (هوڭی) 'Hügel der ~' (Merʿaš Bl.), *Dokuz dolambadž* '~ Windungen' (Soma Bl.) | außerhalb des osmanisch-türksichen Sprachgebiets: *Dokuz aj (Toguszai)* '~ Monate, Monde' (südwestlich von Bender, s. Fried), *Dokuz ulu (Dokuzoulu)* '~ Große' (in der Dobrudscha, nordwestlich von Küstendže, s. Fried).

dokuzlar 'die Neun': *Dokuzlarin mezari* 'Friedhof der Neun' (Sivas Bl.),

dört 'vier': *Dört jol* '~ Wege' (Dorf östlich Atana), *Dört jol agizi* 'Mündung der ~ Wege, Kreuzweg' (topographischer Punkt in Stambul), *Dört köpri* '~ Brücken' (Bitlis Bl.), *Dört kuju* '~ Brunnen' (topographischer Punkt in Stambul), *Dört tepe* (~ Hügel' (Erzindžan Bl.), *Dört divan* '~ Diwane' (in Bolu-livā) | außerhalb des osmanisch-türkischen Sprachgebietes: *Diort perlary* (südwestlich von Bender, s. Fried), *Diort kesek* (Süd-Bessarabien, s. Fried), *Dört-kuju* '~ Brunnen' (Dorf nördlich von Merv).

elli 'fünfzig': *Elli baš* '~ Köpfe' (Ortschaft südlich von Karaman, in der Nähe des Mittelmeers), *Elli kilise* '~ Kirchen' (Ortschaft südöstlich von Sofia).

heft persisch 'sieben': *Heft köj* '~ Dörfer' (Elbistān Bl.), *Heft magalu* (ماغالو), (Hinis Bl.), *Heft nevāk* '~ Idioten' (oder *Aras nehri menbaʿlarï* 'Quellen des Flusses Aras', Hinis Bl.)

hezār persisch 'tausend': *Hezārgrad* '~ *grad*' (= Razgrad, Bulgarien).[3]

iki 'zwei': *Iki ahor* '~ Ställe' (Kilis Bl.), *Iki badža* '~ Öffnungen, Löcher' (Kireson Bl.), *Iki kardaš adasï* 'Insel der ~ Geschwister' (Ajvalïk Bl.), *Iki kubbe* '~ Kuppeln' (Melazgird Bl.), *Iki magara* '~ Höhlen' (Biredžik Bl.), *Iki numro* '~ Nummern' (Hasankalʿa Bl.), *Iki pïŋar* '~ Quellen' (Rüšādīje Bl.), *Iki seraj* '~ Serails' (Kola Bl.), *Iki su* '~ Wasser' (Kireson Bl.), *Iki telli* '~ -stämmig, -hügelig' (nördlich von Halkali), *Iki tepeler* '~ Hügel' (Diarbekir Bl.).

ikiz 'Zwillinge, doppelt': *Ikiz* (Biredžik Bl. *Ikiz deresi* 'Tal der ~' (Ajdïn Bl.), *Ikiz göl* '~ Seen' (Biredžik, Merʿaš Bl.), *Ikiz Hüsein čiftliji* 'Wirtschaft des Zwilling-H.' (Atana Bl.), *Ikiz kuju* '~ Brunnen' (Munbidž, Merʿaš Bl.), *Ikiz oluk* '~ Mulden' (Kütahja Bl.), *Ikiz taš* '~ Steine' (Ajdïn Bl.) *Ikiz tepe mevkīʿi* 'Ort der ~ Hügel' (Kilis Bl.).

ikizdže 'Zwillinge, doppelt': *Ikizdže* (an der Südgrenze der Dobrudscha, ferner nördlich von Šumla), *Ikizdže čiftliji* 'kleine Zwillingswirtschaft' (Agana Bl.).

ikizler 'Zwillinge': *Ikizler* (Elbistan Bl.).

[3] Als Personenname: *Hezarfenn* '~Meister', Geschichtsschreiber, gestorben 1691/2.

jalnïz 'einzig, alleinig, alleinstehend': *Jalnïz* (Harput Bl.), *Jalnïz čam gečidi* 'Paß der ~ Fichte', *Jalnïz čam silsilesi* 'Bergreihe der ~ Fichte' (Artvin Bl.), *Jalnïz dam* '~ Gipfel' (Karahisār-i šarkī, Biredžik, Munbidž, Merʿaš Bl.), *Jalnïz kešiš* '~ christlicher Mönch' (Divriki Bl.), *Jalnïz köj* '~ Dorf' (Siverek Bl.), *Jalnïz söjüd* '~ Fichte' (Divriki Bl.).

jalnïzān (pers. Mehrzahl) 'Alleinstehende': *Jalnïzān* (Kïgï Bl.).

jalnïzdže 'alleinstehend': *Jalnïzdže* (Atana Bl.).

jarïm 'halb': *Jarïm ak tepe* '~ weißer Hügel' (Kilis Bl.), *Jarïm dib* '~ Grund, Wurzel' (östlich von Erivan, neben der Kur), *Jarïm kaja* '~ Felsen' (Biredžik, Bargiri Bl.), *Jarïm kajalar* '~ Felsen' (Bājazīd Bl.), *Jarïm dag* '~ Berg' (Kilis Bl.), *Jarïm tepe* '~ Hügel' (Biredžik Bl.).

jarïmdže 'kleine Hälfte, halb-förmig': *Jarïmdže* (Biredžik, Diarbekir, Harput, Erzerum Bl.).

jedi 'sieben': *Jedi ada* '~ Inseln' (Menderis, Mermeris Bl.), *Jedi bel* '~ Berggipfel' (ein Teil des Taurus), *Jedi burun* '~ Kaps' (Gelemiš Bl.), *Jedi dīvān* '~ Diwane' (oder *Persembe*, s. MOSTRAS 227), *Jedi evler* '~ Häuser' (Straße in Stambul), *Jedi geveze* (گوزه) '~ Zungendrescher, Schwätzer' (Karahisār-i šarkī Bl.), *Jedi gevezeler* '~ Schwätzer' (Erzindžan Bl.), *Jedi göller deresi* 'Tal der ~ Seen' (Erzindžan Bl.), *Jedi göz jajlasi* 'Wiese der ~ Augen oder Gruben' (Karahisār-i šarkī Bl.), *Jedi kilise* '~ Kirchen' (Baš kalʿa Bl.), *Jedi kuju* '~ Brunnen' (Merʿaš, Munbidž Bl.), *Jedi kule* '~ Türme', *Jedi kule köji* 'Dorf der ~ Türme' (am südwestlichen Rand von Stambul), *Jedi makineli türenk kapusi* 'Tor der ~ Maschinengewehre' (Erzindžan Bl.), *Jedi oluk* '~ Mulden' (Merʿaš Bl.), *Jedi pïŋar* '~ Quellen' (Karahisār-i šarkī Bl.), *Jedi daglar* '~ Berge' (Trapezunt Bl.) | außerhalb des osmanisch-türkischen Sprachgebiets: *Jedi kule (Jedigaulu)* '~ Türme' (südlich von Bender, s. FRIED), *Jedi šehir* '~ Städte' (an anderer Stelle *Altï šehir* 'sechs Städte', ein Verwaltungsbezirk im chinesischen Turkestan, s. Enzyklopädie des Islam I, 338).

jediler 'die Sieben, ihrer sieben': *Jediler (Eshāb-ul kahf)* '~' (die Herren der Höhle)' (d. h. die Siebenschläfer, Elbistān Bl.).

jirmi 'zwanzig': *Jirmi* (Harput Bl.).

jirmi sekiz 'achtundzwanzig' nur Personenname: *Jirmi sekiz Čelebi Mehmed*[4] (s. Einleitung).

jüz 'hundert': *Jüz Hasan cairi* 'Wiese der ~ Hasan' (Stambul Bl.) | außerhalb des osmanisch-türkischdn Sprachgebiets: *Jüz tepe (Juz Tepe)* '~ Hügel' (nördlich von Jaşi, s. FRIED), *Jüz köj (Juz koie)* '~ Dörfer' (südöstlich von Balta, s. ZANNONI)].

kïrk 'vierzig': *Kïrk adžak* (آجاق) '~ ?—' (Merʿaš Bl.), *Kïrk agadž* '~ Bäume' (Čamlidža, K'āgidhāne Bl., nördlich von Smirna), *Kïrk agïl* '~,

[4] Gesandter Ahmeds III. in Frankreich (1720/21).

Hürden' (Munbidž Bl.), *Kïrk ʿAlī* '~ ʿAlī' (Diarbekir Bl.), *Kïrk armud* '~ Birnbäume' (Šile Bl.), *Kïrk baïr dagï* 'Berg der ~ Wiesen' (Kilis Bl.), *Kirk češme džaddesi* 'Weg der ~ Laufbrunnen' (Straße in Stambul), *Kïrk činar derbendi* 'Paß der ~ Platanen' (Kola Bl.), *Kïrk dejirmenler* '~ Mühlen' (Erzerum Bl.), *Kïrk direk* '~ Säulen' (Kaš, Diarbekir Bl.), *Kïrk harmān* '~ Schober, Tennen' (Kireson Bl.), *Kïrk gečid* '~ Pässe' (Baš kalʿa Bl.), *Kïrk göz* '~ Augen, Gruben' (Divkiri Bl.), *Kïrk göz pïŋarï* 'Quelle der ~ Augen' (Biredžik Bl.), *Kïrk gözler harābesi* 'Ruine der ~ Augen' (Erzindžan Bl.), *Kïrk kavak* '~ Pappeln' (Jenidže Bl.), *Kïrk kavak bostanï* 'Küchengarten der ~ Pappeln' (nördlich von Ajastefanos), *Kïrk kavak köprüsi* 'Brücke der ~ Pappeln' (Makriköj Bl.), *Kïrk kilise* '~ Kirchen' (Divriki, Trapezunt, Melazgird Bl., in Ost-Rumelien), *Kïrk kilise mezraʿsï* 'Anbaufeld der ~ Kirchen' (Divriki Bl.), *Kïrk kïz* '~ Mädchen' (nördlich von Karaman, in der Nähe von Kara pïŋar), *Kïrk kïzlar* '~ Mädchen' (Kireson Bl.), *Kïrk konak tepesi* '~ Hügel der Haltestellen', *Kïrk konak görmez tepesi* '~ Hügel, die keine Haltestelle sehen' (Erzerum Bl.), *Kïrk koz jajlasï* 'Weide der ~ Nußbäume' (Kilis Bl.), *Citflik kïrk köj (Cziflik kirk keui)* '~ Dorfwirtschaften' (südlich von Kirk kilise, s. Fried), *Kïrk magara* '~ Höhlen' (Biredžik Bl.), *Kïrk menba* '~ Quellen' (Bājazīd Bl.), *Kïrk merdiven* 'Tal der ~ Stufen' (Ak pïŋar Bl.), *Kïrk oluk deresi* 'Tal der ~ Mulden' (Kütahja Bl.), *Kïrk pïŋar* '~ Quellen' (Elbistān, Sivas, Kütahja Bl., ein Nebenfluß des Nilufers), *Kïrk pïŋar deresi* 'Tal der ~ Quellen' (Eskišehir Bl.), *Kïrk pïŋar tepesi* 'Hügel der ~ Quellen' (Jenidže Bl.), *Kïrk pïŋar köji* 'Dorf der ~ Quellen' (Siveek Bl.), *Kïrk bïŋar jajlasï* 'Weide der ~ Quellen' (Kireson Bl.), *Kïrk su* ~ 'Wasser', *Kïrk su deresi* 'Tal der ~ Wasser' (Elbistān Bl.), *Kïrk tepe* '~ Hügel' (Šile Bl.) | außerhalb des osmanisch-türkischen Sprachgebiets: *Kïrk (Kyrk)*, am Ostufer der Krim, s. Zannoni), *Kïrkhāne* '~ Häuser' (nördlich von Galaţi, s. Fried), *Kïrk ʾazīzlar* '~ Heilige, Fromme' (auf der Halbinsel Krim), *Kïrk bulak derbendi* 'Paß der ~ Quellen' (südöstlich von Taschkent), *Kïrk jer* '~ Orte' (früherer Name von Bagčeseraj, angeblich aus der Volksetymologie s. Enzyklopädie des Islam I, 585), *Kïrk kuju* '~ Brunnen' (Ortschaft nördlich von Merv).

kïrklar 'die Vierzig, ihrer vierzig': *Kïrklar* (Ajvalïk, Balikesir, Sivas Bl.), *Kïrklar kavmï* 'Stamm der ~' (Karakilise Bl.), *Kïrklar mevkīʿi* 'Platz der ~' (Platz in Stambul),[5] *Kïrklar dagï* 'Berg der ~' (Ispir, Harput, Hozat Bl.), *Kïrklar tepesi* 'Hügel der ~' (Hozat, Erzindžan Bl.).

on 'zehn': *On čali tepesi* 'Hügel der ~ Büsche' (Balikesir Bl.), *On ev mezraʿsï* 'Anbaufeld der ~ Häuser' (Rize Bl.) | [außerhalb des osmanisch-

[5] Mit einem Eisengitter umfriedeter Platz auf dem Hof des Topkapu-Serails zwischen bas kapu gulami und nobet otasi, wo nach der Überlieferung die hingerichteten Anführer des Aufstands gegen die Sultanin Kösem beerdigt wurden (*Tārīḫ-i ʿosmānī endžümeni medžmūʿasï* II, 473).

türkischen Sprachgebiets: *On čadir (On Tschadir)* '~ Zelte' (östlich von Balta, Bessarabien, s. ZANNONI)].

onlar 'die Zehn': außerhalb des osmanisch-türkischen Sprachgebiets: *Böjük onlar* 'die großen Zehn' (auf der Halbinsel Krim).

on bir 'elf': *On bir evler* '~ Häuser' (Straße in Konstantinopel).

on iki 'zwölf': *On iki divan* '~ Diwane' (im Boluer sandžak, s. Zeitschr. d. Deutsch. Morgenländ. Ges. 1914, 131).

on sekiz 'achtzehn': *On sekiz sekbānlar džaddesi* 'Weg der ~ Sekban' (Straße in Stambul).

sekiz 'acht': *Sekiz söjüt deresi* 'Tal der ~ Weiden' (südöstlich von Angora, neben Bīnām), *Sekiz dīvān* '~ Diwane' (in Bolu-liva).

sekizler 'die Acht, ihrer acht': *Sekizler* (Munbidž Bl.), *Sekizler mejdani* 'Platz der ~' (die durch Mehmed II. gegründeten acht Medrese, Platz *sekizler*, in Stambul).

seksan 'achtzig': *Seksan baba tepesi* 'Hügel der ~ b. Väterchen) (Hozat Bl.).

tek 'alleinig, alleinstehend': *Tek* (Kavaklar Bl., zweimal), *Tek čam* '~ Fichte' (Karahisār-i šarkī Bl.), *Tek evler* '~ Häuser' (Harput, Bl.), *Tek kemer* '~ Bogen, Gewölbe« (Küčük köj Bl.), *Tek koz jajlasï* 'Wiese des ~ Nußbaumes' (Kilis Bl.),

üč 'drei': *Üč agadž* '~ Bäume' (Harput Bl.), *Üč ajak* '~ Füße' (Biredžik Bl.), *Üč adalar* '~ Inseln' (Kaš Bl.), *Üč baš* '~ Köpfe' (Eskišehir Bl.), *Üc bašlar deresi* 'Tal der ~ Köpfe' (Simāv Bl.), *Üč čat* (چات) *köprisi* 'Brücke der ~ ?—' (Erzindžan Bl.), *Üč čatal* '~ Villen' (Mermeris Bl.), *Üč dam-i ermenī* '~ armenische ~ Gipfel' *Üc dam-i islām* '~ mohammedanische Gipfel' (Bitlis Bl.), *Üč direk* '~ Säulen' (Biredžik Bl.), *Üč gečid bašï* 'Kopf, Vorderteil der ~ Furten' (Ak pïŋar Bl.), *Üč göl* '~ Seen' (Biredžik Bl.), *Üč göz tepeleri* 'Hügel der ~ Augen oder Gruben' (Diarbekir Bl.), *Üč ïrmak* '~ Flüsse' (Rize Bl.), *Üč jüzli češme* 'Quelle mit ~ Gesichtern' 'Laufbrunnen mit ~ Fronten' *Üč jüzli češme bagčesi* 'Garten der Quelle mit ~ Gesichtern' (Makriköj Bl.), *Üč kaba agadž tepesi* 'Hügel des ~ *kaba*-Baumes' (Ajvalīk Bl.), *Üc kaja* '~ Felsen' (Jenišehir Bl.), *Üč kapulï dag* 'Berg mit ~ Toren, Eingängen' (südlich von Nigde neben dem Nigde su), *Üč kardaš tepesi* 'Hügel der ~ Geschwister' (Erzindžan Bl.), *Üč kardaš mezraʿsï* 'Anbaufeld der ~ Geschwister' (Rīze Bl.), *Üč kardašlar* '~ Geschwister' (Hisārlar Bl.), *Üč kïtmïrlï* (طمرلی) *tag* 'Berg mit ~ Kītmīr' (Palu Bl.), *Üč kilise* '~ Kirchen' (Biredžik, Sivas, Karakilise, Erzerum Bl), *Üč kilise jajlasï* 'Wiese der ~ Kirchen' (Ispir Bl.), *Üč koz jaljasï* 'Wiese der ~ Nußbäume' (Kilis Bl.), *Üč köpri deresi* 'Tal der ~ Brücken' (Karahisār-i šarkī Bl.), *Üč kubbe* '~ Kuppeln (Munbidž Bl.), *Üč kuju* '~ Brunnen' (Merʿaš, Siverek Bl.), *Üč kuju tepesi* 'Hügel der ~ Brunnen' (Elbistān Bl.), *Üč kule* '~ Türme' (im ehemaligen Komitat Krassó-Szörény, heute Rumänien, s. Evlia ČELEBI II, 257), *Üč*

külüdž (كولوج) *sujï* 'Wasser der ~ ?—' (Sivas Bl.), *U̇č maslaklar* '~ Kräne, Rinnen' (Küčük köj Bl.), *U̇č ören* '~ Ruinen' (Karahisār-i šarkī Bl.), *U̇č öjük* '~ Hügel' (Kütahja Bl.), *U̇č tābie* '~ Basteien' (Küčük köj Bl.), *U̇č tepe* '~ Hügel' (Jenišehir, Atana, Kilis Bl.), *U̇č tepe köji* 'Dorf der ~ Hügel' (Sivas Bl.), *U̇č tepeler* '~ Hügel' (Izmir, Erzindžan Bl.)[6] | außerhalb des osmanisch-türkischen Sprachgebiets: *U̇č češme (Utsch Tsheshme)* '~ Quellen' in Bessarabien, südlich von Balta (s. ZANNONI), *U̇č bulak* '~ Quellen (nordöstlich von Taschkent), *U̇č kajik* (Fluß- und Ortsname nordwestlich von Taschkent), *U̇č kuju* '~ Brunnen' (südlich von Merv), *U̇č kurgan* '~ Kurgane' (östlich von Kokan).

üčler 'die Drei, ihrer drei': *U̇čler* (Elbistān Bl.), *U̇čler mahallesi* 'Mahalle der ~' (Stadtteil in Monastir, s. die türkischen Manuskripte der Ungarischen Akademie der Wissenschaften, 8°, Nr. 281).

üč biŋ 'dreitausend': *U̇č biŋ*, Ortschaft im Komitat Bihar, s. KARÁCSON, Török—magyar oklevéltár [Türkisch—ungarisches Archiv], Bp. 1914, 248.

[6] *U̇č ok* '~ Pfeile' Personen- und Stammesname (GOR[2] I, 36, 631).

MONUMENTS DU LEXIQUE PETCHÉNÈGUE[1]

PAR

G. GYÖRFFY

Grâce aux écrits des auteurs de l'époque nous savons que la langue des Petchénègues aujourd'hui disparue appartenait au groupe des langues turques.

Maḥmūd al-Kāšγarī (1077) énumère les Petchénègues parmi les vingt tribus turques. En ce qui concerne leur langue voici ce qu'il dit: «La langue du peuple petchénègue habitant dans la proximité des Bulgares, Souvars et Romains est le turc, mais elle est pareillement viciée.»[2] A noter que Kāšγarī ne connaissait pas de plus près la langue petchénègue et que s'il l'apparente aux langues bulgare et souvare de type tchouvache,[3] c'est probablement parce que ces trois peuples établis l'un à côté de l'autre relevaient du groupe le plus occidental des Turcs. Une remarque d'Idrīsī (autour de 1150) disant que la langue des Petchénègues diffère de celle des Bachkirs[4] a une valeur discutable. L'observation d'Anna Commène (1148) est d'autant plus intéressante: elle connaissait les Petchénègues et les Comans et il écrivit que les Scythes (autrement dit les Petchénègues) et les Comans parlent la même langue.[5] Etant donné que selon le témoignage du Codex Cumanicus les Comans parlaient une langue turque du type kiptchak, la langue petchénègue peut également être rangée dans ce groupe, à condition toutefois que la remarque concernant l'identité de la langue des deux peuples se base sur une observation exacte des faits.

[1] J'ai traité en détail de ce sujet dans ma thèse de doctorat intitulée *Besenyők és magyarok* [Petchénègues et Hongrois], Budapest 1940, 40—95 = *Kőrösi Csoma Archivum* [En abrégé: KCsA] I. vol., suppl. 434—489). Depuis j'ai pris connaissance d'autres textes offrant des noms propres petchénègues et de l'étymologie de plusieurs gloses dont il sera question dans le présent article.

[2] Brockelmann: *KCsA* I, 38.

[3] Pour la langue bulgare voir Gombocz, *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache* (Helsinki 1912), 201; Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása* [Les Hongrois de la Conquête], Budapest 1930, (En abrégé: *Honf. kial.)*, 89; sur les Souvars, voir Györffy, *Tanulmányok a magyar állam eredetéről* [Etudes sur les origines de l'Etat hongrois], Budapest 1959 (En abrégé: *Etudes)*, 62.

[4] *Honf. kial.*, 304.

[5] CB I, 404, 15.

Pour ce qui est du lexique petchénègue, nous en savons nettement moins que du lexique coman. En effet aucun texte écrit en langue petchénègue, aucune liste de mots ne nous sont parvenus.[6] Tout ce que nous avons comme monument du lexique doit être tiré de noms propres (noms de tribu, noms de personnes, noms de lieu). La cependant nous sommes dans une situation extrêmement favorable, car les doubles noms de huit tribus petchénègues — comme l'a démontré J. Németh — constituent des combinaisons d'un nom de dignité et d'un nom de couleur.[7] De plus on connait la signification du nom commun des trois premières tribus, de sorte que ce nom ont la valeur de glose. On discerne une certaine régularité aussi dans les noms des châteaux-forts petchénègues. Enfin pour ce qui est des noms de personne, leur interprétation peut rarement être considérée comme certaine.

Cette fois-ci nous ne nous occuperons pas du nom du peuple *päčänäg* (< * *bačänäg*, cf. hongr. *besenyő*, lat. *Bissenus*, *Pizenacus* etc., gr. *Πατζινάκ-*, sl. Печенѣг-, etc.),[8] les noms de peuple connus de sources étrangères n'étant pas nécessairement caractéristiques de la langue du peuple en question.

Des noms propres petchénègues sont attestés dans des sources byzantines, russes et hongroises.

Pour l'étude des matériaux des sources byzantines le livre fondamental intitulé *Byzantinoturcica* de J. Moravcsik[9] nous fournit une base sûre, tandis que la source la plus importante des gloses petchénègues est constituée par le chapitre XXXVII de l'ouvrage *De administrando imperio* (DAI) écrit par Constantin Porphyrogennète autour de 950, étant donné que dans ce chapitre l'auteur a indiqué le nom de huit chefs de tribu et de six châteaux petchénègues. D'autres ouvrages présentant un certain intérêt sont l'histoire de Ioannes Skylitzes comprenant 2 noms de tribu et neuf noms de personne ainsi que l'*Alexias* d'Anna Comnène offrant 9 noms scythes c'est-à-dire petchénègues. Un nom de lieu «scythe» de ce genre se retrouve encore dans le poème intitulé *Chiliades* de Ionnanes Tzetzes (1144—1170).

[6] Le trésor de Nagyszentmiklós dont les inscriptions ont été étudiées et considérées comme petchénègues par J. Németh (voir note 7), ne peut pas, selon les opinions récentes, être attribuées aux Petchénègues. Cf. Györffy, *Etudes* 107 et littérature.

[7] *Zur Kenntnis der Petschenegen : KCsA* I, 291—225 = *A besenyők ismeretéhez :* Magyar Nyelv. (En abrégé: *MNy)* XVIII (1922), 2—7; *Die petschenegischen Stammesnamen : UJ* X (1930), 27—34; *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós. Anhang.* I. *Die Sprache der Petschenegen und Komanen*, Budapest—Leipzig 1932 (En abrégé: *Inschr.)*, 50—59. Cf. Györffy, *loc. cit.* et Menges, *Etymological Notes on Some* Päčänäg *Names : Byzantion* XVII (1944—45), 260—273.

[8] Pour l'origine du nom de peuple *besenyő* voir Gombocz—Melich, *Magyar Etymológiai Szótár*. Budapest 1914—, I, 379; Gombocz: *MNy* XII (1916), 281 = *Turán* III (1918), 209; Bang, *Ibid.* 436. Cf. Moravcsik, *Byzantinoturcica* II², 249.

[9] *Byzantinoturcica* I—II (Budapest 1942—43); I—II² (Berlin 1958).

Les annales russes nous communiquent le nom de six chefs petchénègues.

Les matériaux les plus riches en noms de personne sont les sources hongroises. Dans les chroniques hongroises on retrouve six noms de personne, tandis que des documents des XIII—XIVes siècles révèlent 30 noms de personne petchénuèges non chrétiens. Toutefois parmi ces noms il y en a qui sont répandus aussi parmi les Hongrois, de sorte qu'ils ne peuvent pas être attribués avec certitude aux Petchénègues.

Dans ce qui suit nous ne traiterons que des noms que nous pouvons sûrement considérer comme petchénègues. Les cadres de l'étude ne nous permettent bien entendu pas d'entrer dans les détails des matériaux de source et des travaux philologiques qui d'ailleurs ont été suffisamment mis au jour par les travaux préalables.[10]

Les matériaux nous offrent un nom dont la signification est également indiquée par la source et qui de ce fait possède la valeur d'un glose. En effet les lignes 37/68 de DAI disent ceci: «On sait que les Petchénègues sont aussi appelés *Κάγγαρ*, cependant pas tous, mais seulement les habitants de trois provinces... qui sont plus vaillants et plus nobles car c'est ce que signifie le nom *Κάγγαρ*», ensuite dans les lignes 20/21 on lit: «... le nom *Κάγγαρ* était employé chez eux dans le sens d'origine noble et de prouesse...»[11]

Κάγγαρ (BT II², 145) correspond au terme turc *qïŋïr* «halsstarrig, entschlossen, mutig, tapfer».

Dans le chap. XXXVII Constantin énumère les noms de tribu de la manière suivante: «... Le pays petchénègue se divise en huit provinces... le nom de la première est *Ἠρτήμ*, celui de la deuxième *Τζούρ*, celui de la troisième *Γύλα*, celui de la quatrième *Κουλπέη*, celui de la cinquième *Χαραβόη*, celui de la sixième *Ταλμάτ*, celui de la septième *Χοπόν*, celui de la huitième *Τζοπόν*.» Il donne la même liste une seconde fois en indiquant le nom des chefs de tribu. Lors de la troisième et quatrième énumération les mêmes noms figurent sous une forme plus longue: «... quatre tribus des Petchénègues, soit la province *Κουαρτζιτζούρ*, la province *Συρουκάλπεη*, la province *Βοροταλμὰτ* et la province *Βουλατζοπόν* sont situés au-delà du fleuve Dnieper .... les quatre autres tribus, soit *Γιαζικοπὸν*, ... *Γύλα* inférieur, ... *Χαραβόν*, ... *Ἰαβδιερτὶμ* en-deçà du fleuve Dnieper.» Enfin il note qu'«on appelle .... *Κάγγαρ* ... le peuple de trois provinces *Ἰαβδιηρτὶ*, *Κουαρτζιτζούρ* et *Χαβουξιγγυλά*.»[12]

Comme J. Németh l'avait constaté, les noms de tribu indiqués dans les deux premières énumérations, et la deuxième partie des noms doubles donnés dans la troisième et quatrième énumération sont généralement des noms de dignité; il s'agit manifestement de la dignité du chef de la tribu.[13] Cette vue

[10] Voir les ouvrages mentionnés de Németh, Györffy et Moravcsik.
[11] Ed. Moravcsik 170—171.
[12] *Ibid.*, 166—169.
[13] *MNy* XVII (1922), 2—6.

appuyée de toutes parts par des analogies se trouve confirmée encore par le fait les chroniques hongroises affirment que Osul, le chef de l'armée «comane», selon d'autres sources petchénègues envahissant la Hongrie en 1068 était le *serviens* du chef coman *Gyula*.[14] Or ce *Gyula* est identique avec la dignité du même nom de la tribu *Γύλα* petchénègue.

Les huit noms de charge ou d'honneur sont les suivants:

1. *Ἰρτήμ, -ερτίμ, -ηρτὶ (BT* II², 134) < türk et turc commun *ärdäm* «Männlichkeit, Kraft, Tüchtigkeit, Tugend, Verdienst», hongr. *érdem*.[15]

2. *Τζούρ (BT* II², 165) < türk *čur* nom de charge.

3. *Γύλα (BT* II², 332) < türk *jula*, hong. *gyula (ὁ γυλὰς)* nom de charge.

4. *Κουλπέη, -κάλπεη (BT* II², 294) < turc **külbej* nom de charge composé du türk *kül* et *bäg*, resp. du couman, osmanli *bej*. Il est à distinguer du nom *Κούλπιγγοι* figurant parmi les peuples auxiliaires byzantins.[16]

5. *-βόη (BT* II², 340) < türk, turc commun *baj* «Reich; Wirt, Held, Anführer».

6. *Ταλμὰτ (BT* II², 97) < ouigour *tïlmač*, coman *telmač*, *tolmač*, kiptchak *talmač*, hongr. *tolmács*. Il s'y rattache probablement l'élément ethnique *Τουλμάτζοι* ~ *Ταλματζίοι* attesté dans le corps de garde de Byzance. *(BT* II², 318).[17]

7. *Χοπόν (BT* II², 112) < türk *qapγan*, dignité. (Cf. Sinor: *JRAS* 1954, pp. 176—179).

8. *Τζοπόν (BT* II², 98) < Kāšγarī *čopan* «Gehilfe des Dorfvorstehers», turc commun *čoban* «Hirt».

Les noms de couleur formant la première partie des huit noms de tribu sont les suivants:

1. *Ἰαβδι- (BT* II², 134) < tchagataï *jaγdu* «brillant, lumineux», kazan *jaqtï* «brillant, clair».

2. *Κουαρτζι- (BT* II², 165) < coman *kügürčin* ~ kiptchak *kŭrčin* «Taube», cf. hongr. *kökörcsin* «Anemone L.».

3. *Χαβουξιγ-γ- (BT*, II², 332) < turc **qovučin* ou **qovuqšin* qui est une dérivation secondaire à l'aide du morphème turc *-čin*, *-čen*, *-šin* (formant des

[14] *Scriptores Rerum Hungaricarum*. Ed. E. Szentpétery. Budapest 1937 (En abrégé: SRH.) I, 367. Cf. Györffy, *op. cit.*

[15] Bien que l'étymologie du point de vue de la phonétique soit impeccable, quant à la sémantique elle s'avère être discutable, car nous y attendrions un nom de charge. La question se pose si le nom de tribu *Ertim* n'est pas une détérioration de l'étymologie populaire du nom de charge türk *erkin*. Les noms *erkin* et *čur* furent portés par cinq tribus türk occidentales pouvant être comparés avec les deux premiers noms de tribus petchénègues: *Ἰρτίμ* et *Τζούρ*.

[16] Vasmer: *Zschr. f. Slav. Phil.* VIII (1931), 121 et suiv. Cf. Györffy, *Tanulmányok*, 87—90.

[17] *Ibid.*

noms de couleur) de la forme **qovuq*, affecté du suffixe dénominal *-q* du terme alt., tel., sag., katch., kirg. *qū* «pâle, jaunâtre, brun jaunâtre, terne», leb. *qō* «pâle», coman *kuv* «pâle, sec» (Györffy, *A kun és komán népnév eredetének kérdéséhez* [Sur l'origine du nom de peule *kun* et *coman*], Budapest 1948, 9), ou du morphème mongol *-kšin* du même terme.

4. *Συρον- (BT* II², 294) < kaz. *soro* «grau».

5. *Χαρα- (BT* II², 340) < türk, turc commun *qara* «noir».

6. *Βορο- (BT* II², 97) < mong. lit. *boro* «gris, gris foncé» ~ crim. *boru* «eine Pferdefarbe».

7. *Γιαζι- (BT* II², 112) < türk, ouig. *jaγïz* «braun». La circonstance que le chef de la tribu porte le même nom *(Γιαζή)* peut être une erreur de plume due à une méprise.

8. *Βουλα- (BT* II², 98) dans des mots composés: tchag., turc orient. *ala-bula* «verschiedenfarbig».

Comme le remarque m. J. Németh, l'énumération comprend des couleurs de robe de cheval. Ceci l'a amené à penser que chaque tribu petchénègue avait des chevaux de couleur différente ce qui se traduit dans le nom de la tribu. A mon avis les tribus se distinguaient par des étendards à queux de cheval de couleurs différentes, et j'ai cité comme analogie les tribus Čaχar et Barga de la Mongolie Intérieure dont chaque clan se nommait d'après un étendard d'une couleur différente.[18]

Deux noms de tribus sont mentionnés par Skylitzes:

Βελερμανίς (BT II², 89) < *beler* «bulgare», nom de peuple (cf. Kézai: *Belar*, Plano Carpini, Abū-'l-Fidā: *Biler)*[19] + le morphème turc *-man, -män.*

Παγουμανίς (BT II², 239) < *baj* nom de tribu petchénègue + morphème turc *-man, -män.*

En ce qui suit je donne les quelques soixante noms de personne petchénègues par ordre alphabétique.

Aba (autour de 1300: Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae.* Budae, 1829—43 [En abrégé: Fejér] VI/2, 282) < türk *apa*, osm., tchag. *aba* «Vater, Grossvater, Vorfahr etc.» (Gombocz, *Árpádkori török személyneveink*, Budapest 1915, [En abrégé: Gombocz, *ÁTSzn.*] 39).

τὸν Βάϊτζαν (BT II², 84) < turc, coman *baj* «riche» + *-ča* morphème diminutif.

Βαλτζάρ (BT II², 86) < turc, coman *Belčer*, nom de personne.

τὸν Βατάν (BT II², 87) < turc *bota* «ein neugeborenes Kamel».

Bator (1269/1383: *Zala vármegye története. Oklevéltár*, Budapest 1890,

[18] Pour cette question fort discutée voir encore Harmatta, *MNy* XLII (1946), 26—34; Czeglédy, *MNy* XLVII (1951), 66.

[19] Németh, *Honf. kial.*, 173.

II, 191) < türk *bayatur*, turc commun *batur* «mutig, tapfer; Held, etc.», hongr. *bátor* (Gombocz, *ÁTSzn.* 46).

Byckule, *Bychkele* (1346, 1347: Arch. de la famille Seilern, Brno; 1399: Mályusz, *Zsigmondkori okmt.* I, 691) < osm. *bičkï*, kaz. *pičkï*, «Säge, Messer» + *-liγ?*

Βιλτάρ (BT II², 90).

Bither (1433: Borovszky, *Csanád vármegye* II, 55) participe présent du verbe turc *bit-* «beendigt sein, fertig sein, wachsen» ayant le sens de «croissant». Nom coman répandu. (Gombocz, *ÁTSzn.* 33).

Bodon (1337: *Anjouk. okm.* III, 396) < türk *budun* «Volk, Leute, Mensch»; nom de personne fréquent dans la Hongrie du XIIIe siècle (Györffy, *Besenyők és magyarok* [Petchénègues et Hongrois], Budapest 1940, [par la suite: Gy.], 64).

Τζελγού (BT II², 311).

Chenkeu (1265/1270/1291/1299/XVIII: Fejér IV/3. 262; Szentpétery: *Regesta regum stirpis Arpadianae critico-diplomatica.* Budapest, 1923 —. Nr. 1464).

Chutur ~ *Chotur* (1269: Fejér VIII/5. 288; 1276: Kubínyi, *Monumenta Hungariae historica.* Pest 1877 —. I, 97).

Guepse (1347: Arch. de la famille Seilern).

Γιαζής (BT II², 112) Voir le nom de tribu *Γιαζι-*.

Gyula (1068: *SRH* I, 367; 1347: Fejér VIII/5. 290) Voir le nom de tribu *Γυλά*.

Ilbegh ~ *Ilbeg* (1328: Pais: *KCsA.* II, 325—326; 1334: Arch. de la famille Brogyáni) < *il-bäg* «le beg du peuple».

Илдея (979: Повесть временных лет, Ак. Наук СССР 1950, II, 320).

τὸν Ἰπαόν (BT II², 140). En Hongrie on trouve attesté les noms de personne *Iba* et *Ipacs* (Gy. 60).

Ipoch (1326: Fehér VIII/5. 289; 1348: *Codex diplom. Hungaricus Andegavensis.* Budapest 1878—. [En abrégé: CD. Andeg] V, 214) < petch. *Ipa* nom de personne + suffixe dim. hongr. *-cs (-č).*

Itéé filius Itemer (1292—97: Jakubovich—Pais, *Ómagyar olvasókönyv*, Pécs, 1929, 107) cf. turc *Itemir* nom de pers. (Gombocz, ÁTSzn. 30, Gy. 66).

Itemer voir *Itéé.*

Jeke (1265/1270/1291/1299/XVII: Fejér IV/3. 262), cf. ouig. *Jäkä* nom de personne (Gy. 65).

Joka ibid.

Kaydan (1330/1338, 1338: *CD. Andeg.* III, 514; 1337: *Ibid.* 396; 1338: *Dl.* 99974) cf. kiptch. *Qaidan* nom de personne (Hasan Eren: *MNy* XXXIX. [1943], 315—16; Gy. 64) < dérivation du verbe turc *qajt-*«retourner»? (Menges: *Byzantion* XVII [1944—45], 266).

τὸν Καϊδούμ (BT II², 146) voir *Kaydan.*

τοῦ Χαλῆ (BT II², 302).

Καραμᾶν (*BT* II², 151) < turc *qara* «noir» + le suffixe *-man*.

Καρατζᾶς (*BT* II², 151) < turc *qara* «qara» + le suffixe dim. turc *-ča*.

Καταλείμ (*BT* II², 156).

Kazar (*SHR* I, 371) < dérivation de la forme à *-r* du verbe turc *qaz-* «errer» (Gombocz, *ÁTSzn.* 32), ou le nom de peuple *qazar*.

Κεγένης (*BT* II², 157) < turc *Kegen* (Rásonyi: *UJb* XV [1935] 551).

Kochobur (1222/1227: Wenzel XI, 166) < turc *koču-* «umarmen» + suffixe *-mur*, *-mür-* *bïr*, *-bir* (Gombocz, *ÁTSzn.* 30).

τὸν Κώσταν (*BT*, II², 176) < sag. *qosta* «der Pfeil eines Helden, der den Feind selbst aufsucht» (Radloff, Wb.).

Κουλῖνος (*BT* II², 166) < turc *kül* «nom de charge» + *ini* «jüngerer Burder»?

Kunch ~ *Kanch* (1341: *CD. Andeg.* IV, 82; 1352: Károly, *Fejérvármegye története*, Székesfehérvár 1896—1904, I, 563).

Куря (972: Повесть I, 250).

τὸν Κουρκοῦται (*BT* II², 168) < turc *qorqut* «du sollst ihn erschrecken» nom de personne.

τὸν Κούελ (*BT* II², 166) < turc *kügäl* ~ *küäl* «Enterich, hellgrün».

Метигай (988: Повесть, II, 338).

Mouka ~ *Monka* (1344: *Codex diplom. comitum Zichy.* Pest 1871—.: II, 95, 108).

Νεάτζης (BT II², 210) ɔ: *Ἐνάντζης* < ouig. *inanč* «Minister».

Nocer ~ *Nothyr* ~ *Nachevr* (1326, 1335: Arch. de la famille. Seilern, 1334: Arch. de la famille Bogyáni.)

Osul (1068: SRH I, 367) < turc *ašlïq*, couman *asli* [= *ašlï*] «Korn, Getreide» (Gombocz; *MNy* XX [1924], 23, 111).

Πιτικάς (*BT* II², 256).

Родман (1001: Повесть II, 354).

Σατζᾶς (*BT* II², 270 < ouz *sača* «Spatz» (Kāšγārī—Brockelmann).

Σελτέ (*BT*. II², 272).

Senk (1334: Archiv Nat. Hongrois, Budapest. Dl. 40667).

Schul (1276: Kubínyi, *Op. cit.*, I, 97). Voir le suivant.

Zul (1326: Fejér VIII/5, 289) < turc *sol*, kaz. *sul* «gauche».

Zultan (autour de 1075: *SRH* I, 396—396) < arabe *sultān* «puissance, règne» (Németh, *Honf. kial.*, 290).

Σουλτζοῦς (autour de 1050: *BT* II², 289).

Thaba (1334: Dl. 40667) < turc *tapay* ~ *tapïγ* ~ *tapuγ* «Verehrung, Dienst» (Gabain, *AT. Gram.*, 337; Kāšγarī, ed. Brockelmann, 195).

Τατούς (autour de 1070: *BT* II², 302) < dérivé du verbe turc *tat-* «schmecken»; par ex. Ibn Muhannā: *tat* «plaisir, jouissance»; Kāšγarī—Brockelmann *tatïγ* «Geschmack» ou turc *tat* «étranger» (Cf. Gyóni, *Archivum Europae Centro-Orientalis.* [En abrégé: AECO.] 9 [1943] 102, 113).

Τατράνης (autour de 1090: *BT* II², 302) < turc *Tatran* nom de personne (Rásonyi: *UAJb* XXXIII [1961], 249).

Theber (1265/1270/1291/1299/XVIII: Fejér VI/3, 262) < turc *täbär* nom de charge (Gy. 65, cf. Czeglédy: *MNy* XL [1944] 186).

Tekme (1278: *Hazai okl.*, 84).

Темирь (1004: Повесть II, 355) < turc *tämir* «fer».

Τυράχ (BT. II² 330) < ouig., couman *tiräk* «colonne», nom de charge.

Tombo (1352: Károly, *Op. cit.*, I, 563).

Thonuzoba (autour de 970: *SRH* I, 116—117) < turc *toŋuz*, osm. *domuz* «cochon» + *aba* «ancêtre, père» (Gombocz, *ÁTSzn.* 18, 39; Gy. 62; Rásonyi, *AECO* I [1935], 236).

Twdbegh ~ *Tudbeyk* ~ *Thudbeygh* (1328, 1334: Pais: *KCsA* II, 325—326, 1338: *CD. Andeg.* III, 514) < turc *tut* «Haufen, Schar, Volk» + *bäg* «nom de chargé» (Pais, *loc. cit.*).

Urkun ~ *Vrkund* (autour de 1000: *SRH* I, 116—117; 1324: Kumorovitz, *Veszprémi regeszták*, Budapest 1953, No. 133, 141).

Vz ~ *Vyz* ~ *Wz* (1326, 1346, 1347: Arch. de la famille. Seilern.)

Enfin pour ce qui a trait aux noms de lieu petchénègues, Constantin donne le nom de cinq châteaux-forts petchénègues: *Τουγγάται, Κρακνακάται, Σαλμακάται, Σακακάται, Γιαυκάται.*

-κάται (*BT* II², 156) < turc (tchag.) *qatay* «Schanze, Befestigung, Schutzwehr» (Németh, *Inschr.*, 51). En Hongrie le nom est attesté comme nom de lieu (Gy. 66).

Τουγ-γ- (*BT* II², 317) < alt., kirg. etc. *tïŋ* «fest, stark, kräftig.»

Σαλμα (*BT* II², 264) < osm. *salma* «Patrouille, Posten» (Németh, *Inschr.*, 51).

Σακα- (*BT* II², 317) < kirg. *saqa* «Pfosten, Pfal» (ibid.).

Γιαυ- (*BT* II², 113) < turc *jaγï* «Feind».

Constantin indique aussi la forme petchénègue du fleuve Oural: *Γεήχ* (éd. Moravcsik, 37/3) et Tzetzes le nom de la mer d'Azov: *Καρμπαλούκ* (*BT*, II² 154) < turc *kär* «immense» + *balïq* «marais» (Györffy: *Acta Ant. Hung.* X [1962], 413—415).

On trouve en Hongrie jusqu'à nos jours des noms de lieu petchénègues ce qui rend souvent incertain le rattachement des noms de lieu d'origine turque aux Petchénègues c'est qu'en Hongrie des éléments ethniques avars, bulgaro—turcs, khazars, comans vivaient éparpillés sur le territoire du pays, et qu'il n'existe que peu de cas dans lesquels on puisse établir avec certitude l'origine petchénègue d'un nom de lieu turc, notamment quand le nom en question apparaît dans les parages d'un village habité par des Petchénègues et qu'il est improbable qu'un autre peuple turc y ait également habité. Parmi les matériaux toponymiques traités à fond par nous appartiennent à cette catégorie:

Balkány et *Valkány* agglomérations petchénègues < osm. *balqan* «boue, endroit boueux» (Gy. 77; Rásonyi: *NyK* LI [1941], 2).

Töpe ~ *Tepej* deux montagnes dans les environs de l'établissement petchénègue nommé Rákos en Transsylvanie < turc *täpä* ~ *töpä* «Scheitel, Gipfel, Hügel» (Gy. 79—81).

Curhana montagne près de Besenyő (Heidendorf) en Transsylvanie < turc *quryan* «Hügel, Grabhügel, Viehhof, Kastell» + le suffixe *-a* roumain (Gy. 81—85).

Maklár village en 1278 dans le voisinage d'un domaine petchenègue < turc *maq* «louange», nom de personne + pluriel *-lar* (Németh: *MNy* XXVII [1931], 145).

Töbörcsök (1269: *Tuburchuk* Fejér VIII/5. 288) nom de village petchénègue d'origine anthroponymique < turc *teber* (voir plus haut) + *čik* suffixe dim. (Gombocz, ÁTSzn. 23).

En résumant les matériaux que nous sommes en mesure d'identifier, les glosses petchénègues peuvent être groupées comme suit:

Substantifs: 36 (dont 5 noms communs géographiques, 4 noms d'animaux, 1 nom de plante, 7 noms sociaux et de parenté, 3 noms de peuple, 10 noms de dignité, 4 noms honorifiques, 3 noms d'ustensiles).

Adjectifs: 12 (8 noms de couleur, 4 noms de qualité).

Formes verbales : 3

Suffixe nominal : 1

Suffixe verbal : 1

Morphèmes dénominaux : 8

L'analyse phonétique des matériaux qui sont à notre disposition permet de constater que la majorité des tribus petchénègues parlait une langue turque de type kiptchak identique à la langue comane.

OLD TURKIC TITLES OF CHINESE ORIGIN

BY

HILDA ECSEDY

The foreign peoples that so often appeared in the course of many centuries along the borders of the Chinese Empire usually did not vanish without leaving some traces of their material and spiritual culture in China or at least over certain areas of the empire. Naturally, the Chinese influence upon the foreign tribes must have been at least as strong or probably much stronger, even though the extant data are insufficient to prove this. The meetings and collisions, the changes — sometimes mutual changes — of the social structure, — this most distinctive feature, — of China and of the foreign empires are much more characteristic of the rate of intercourse between them than are the migrating objects of use or goods imported. The mobile nomadic tribes of a structure suitable for migrating, when attacking China found themselves facing a well organized empire looking back upon a past of millenia; and since the internal structure of China had been held together and stiffened for thousands of years by an apparatus of officials, the reflection of this system or of part of it in a foreign tribe's social structure reveals much of the character and extent of the mutual contacts.

The eastern part of the Turk Empire extended along China's borders, often into Chinese territory for some two centuries (552—742/744). Now as marauders, now as confederates of China, now under her protection (*i.e.* conquered) the Turkic tribes acquainted themselves with China's state apparatus. This continued even after the downfall of the Turk Empire when many Turkic tribes (those of the Uigur, Kirgiz and Karluk empires) went on living near China. According to Chinese sources, Chinese titles were conferred not only on the Turk or Uigur leaders serving the emperor or living in China in the Chinese fashion, but also upon the actual leaders of the foreign tribes as a token and pledge of the federation. Most of these titles were obviously merely honorary ones, belonging to the 散官 *san-kuan* types without offices or old titles that were no longer associated with official duties. The Chinese titles borrowed by the Turkic tribes are the most authentic evidence of their true meaning and of the ideas the Turks and Uigurs for instance had of the Chinese hierarchy of officials. The present paper aims at analysing these old Turkic titles of Chinese origin preserved in written form.

The nature and extent of adoption of the different Chinese titles in the Turkic languages varies. There are

1. real loan-words, indicating a Turkic dignity by an expression of Chinese origin;

2. occasional transcriptions of Chinese official titles,

3. adoption of the names of Chinese ranks, becoming mere titles of respect in Turkic.

1. Here would belong those official titles, which — according to the direct evidence of the texts as well as to the frequency of the words in question — we may take for certain to have been used by the Turks themselves as titles of their own functionaries.

totoq : 都督 *tu-tu (tuo-tuok)*. The phonetic form of the title would suggest that it is the oldest borrowing, for among the Turkic transcriptions this is the only word preserving the guttural implosive of the ending of Ancient Chinese words in a form *-k*.[1]

Judging from the word final *-k* the title must be much older in the Turk, than of the age of written documents (8th century), when — according to the evidence of other transcriptions — the Ancient Chinese *-k* was already voiced (cf. e.g. *čegši*, see further on!). In that time the Turks could not borrow this title of a signification 'governor' for the very reason that the governors of the frontier territories (or rather the imperial commissaries of full power) were called 節度使 *chieh-tu-shih* (and not *tu-tu)* from the middle of the 7th century sporadically and from the first half of the 8th century regularly (cf. *T'ung-tien* XXXII, 18).[2]

We can try to clear up the date of adoption by the Turks of the word *tu-tu* on the basis of this title's history in China.

The emperor *Wên-ti* of the Wei-dynasty established the title 都督諸州軍事 *tu-tu chu-chou chün-shih*, in short *tu-tu* in the 3rd year of the 黃初 *Huang-ch'u*

[1] The usual reading *tutuq* of this title of runic script has been corrected on the basis of the Tibetian transcription *to-dog* by B. Csongor, *Idegen írásos kínai szövegek és szórványok a 7—10. századból. A közép-kínai nyelvtörténet kérdéseihez. (Chinese Texts and Glosses in Foreign Scripts of the 7—10th centuries. On the Questions of the Middle-Chinese Language.) (Manuscript.)* Henceforth: Csongor, *Chinese Texts*. 1959, 235, 242. About the problematic character of the ending of the title *totoq* see *op. cit.* 240. — In other cases, too, it was the element *o* of the Ancient Chinese diphtong *uo*, which proved to be stronger, according to the Tibetan transcriptions (which could indicate the vowel *o* as well as *u)*, cf. B. Csongor, *Some Chinese Texts in Tibetan Script from Tun-Huang : Acta Orient. Hung.* X (1960), 133.

[2] About the obsolescence of this title see P. Demiéville, *Le Concile de Lhasa. Une controverse sur le quiétisme entre bouddhistes de l'Inde et de la Chine au VIIIe siècle de l'ère chrétienne : Bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises* VII. Paris 1952, 179 (Note 2). — Tu Yu's *T'ung-tien* is quoted from the edition of *Kuan-wu-chai*, 1901.

period, 222 (cf. *Chin-shu* XXIX, 177a[3]). This official rank meant a control over the military affairs of one or more provinces *(chou)*. As military commissaries were needed first of all on the points of strategic importance, the title *tu-tu* meant more and more 'military commander, governor of the frontier territories'[4], till the age of the Northern Chou-dynasty. In that time instead of 州 *chou* the provinces were mostly named 郡 *chün* (maybe even from 557, because it was then that the title of the civil governor of a *chou*, 太守 *t'ai-shou* was changed to 郡守 *chün-shou* 'governor of a *chün*', cf. *Chou-shu* III, 28a), and a 總管 *tsung-kuan*[5] was appointed as the head of a *chün*. By this way the rank *tu-tu* lost its significance and was classed among those titles which did not mean any official function *(san-kuan*, cf. *Sui-shu* XXVIII, 373b); it became obsolete (cf. *Sui-shu* XXVIII, 381a: «The old title *tu-tu*. . .»), and furthermore even the mere title *tu-tu* was changed by other ones (cf. *Sui-shu* XXVIII, 383b). The rank *tsung-kuan*, displacing it, was abolished in 607 by the emperor *Yang-ti* (cf. *Sui-shu* XXVIII, 380b), but the title *tu-tu* was not replaced. It was preserved only by the territorial division from the first years of the T'ang-dynasty, when (in the 7th year of the 武德 *Wu-tê* period, 624) instead of the 總管府 *tsung-kuan-fu*-s (established in 558, with the title *tsung-kuan* together) 都督府 *tu-tu-fu*-s were organized (cf. *Chiu-T'ang-shu* I, 26b). Henceforth the rank *tu-tu* appeared more and more scarcely, it was preserved rather by the conservatism of the writing, so we can meet it in epitaphs, in groups of titles, given as presents, in documents of solemn character etc. (Later on, after the fall of the T'ang-dynasty, the title was renewed.)

Thus the history of the title *tu-tu* in China can explain the archaism of its phonetic form. The title *totoq* had been borrowed by any means before 558, probably prior to the beginning of the Turk independence, and perhaps it had not been borrowed by the Turkic founders of the new empire, but by their predecessors, the *Juan-juan*-s.

The word was described in the form *ṭûṭûγ*[6] too (correctly *totoγ*, see Note 1). Its signification in Turk is 'governor of a province, leader of high rank'[7]. Presumably by Turk transmission this title of similar meaning spread to several

[3] Here and also further on, the Chinese dynastic histories are quoted from the *So-yin po-na-pên êrh-shih-szŭ shih, Shang-wu yin-shu-kuan*, Peking 1958.

[4] Cf. R. des Rotours, *Traité des fonctionnaires et traité de l'armée, traduits de la Nouvelle Histoire des T'ang (chap.* XLVI—L), I—II: *Bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises* VI, Leyde 1948 (further on: Des Rotours, *Traité des fonctionnaires)*, 707.

[5] In the edition *Po-na :* 揔管.

[6] F. W. K. Müller, *Ein Doppelblatt aus einem manichäischen Hymnenbuch (Maḫrnâmag)* (henceforward: Müller, *Maḫrnâmag) : APAW* 1912, 9.

[7] On the latter signification see *e.g.* the inscription of Šine-Usu: G. J. Ramstedt, *Zwei Uigurische Runeninschriften in der Nord-Mongolei, aufgefunden und mit Transcription, Übersetzung und Bemerkungen veröffentlicht von— : JSFOu.* XXX (1913).

other Central-Asiatic peoples[8]: to the Tibetans in the form *to-dog*[9], to the Sogdians in the form *twtwk'n*[10], and to the Khotanese as *ttuttū*, *ttāttāhä*[11], *ttāttāhī*[12]. In these languages the title indicated not only the rank of the Chinese governor, but also that of the leader, originating from the people in question, even in the time, when in China this title was already obsolete.

čegši : 刺史 *tz'ŭ-shih (ts'i̯äk-ṣi).*[13]

This title can be found as far back as the Han-time (2nd century B. C.), when the *tz'ŭ-shih* passed through the provinces, controlling them by imperial order. But in the time of the Three Kingdoms (3rd century) this rank belonged to the titles of the 都督 *tu-tu*, and its importance increased, when the rank *tu-tu* ceased (in 558). From this time on, the name of units of the military territorial division has changed several times: now they were called 郡 *chün* and then 州 *chou ;* the leader of the *chün* was named 太守 *t'ai-shou*, and that of the *chou* was called *tz'ŭ-shih*, but sometimes the two titles were used alternately. And when in the first year of the T'ang-dynasty (618) the *chün*-s were abolished, the empire was divided into *chou*-s instead, and *tz'ŭ-shih*-s were appointed as heads of the *chou*-s (cf. *Chiu T'ang-shu* I, 24b), then *tz'ŭ-shih* meant the same that had been meant by the title of *tu-tu* one century earlier: 'governor of a province'[14], and it preserved this signification at least for a century (then the name *chieh-tu-shih*, one of the *tu-tu*'s titles, independently used, became more and more general, see above !).

The Turks could adopt the title *tz'ŭ-shih*, meaning 'governor, military commander of high rank'[15] most probably in the 7th century or in the early 8th century. (In the Turk parallel *čeg-* of the word 刺 *ts'i̯äk*, the voiced ending of the Turk word reflects the period of time which passed since the adoption of the title *tuo-tuok (totoq).*)

This title (of the same signification[16]), too, must have been transmitted

[8] On the intermediate role of the Turks see Demiéville, *op. cit.*, 197, 277.

[9] *to-dog* 'chief ruler': F. W. Thomas, *Tibetan Literary Texts and Documents Concerning Chinese Turkestan. Selected and Translated by* —, I—III, London 1935—1955. II, 47. — *to-dog* 'councillor': *op. cit.* II, 81.

[10] Cf. O. Hansen, *Zur soghdhischen Inschrift auf dem dreisprachigen Denkmal von Karabalgasun : JSFOu.* XLIV (1930), 17, 31.

[11] Cf. H. W. Bailey, *The Staël-Holstein Miscellany : AM* II (1951—1952), 24.

[12] Cf. H. W. Bailey, *Turks in Khotanese Texts : JRAS* 1939, 90.

[13] The usual reading *čigši* has been corrected on the basis of Ancient Chinese by Csongor, *Chinese Texts*, 235. — The same title, transcribed as *čigšii :* A. von Le Coq, *Türkische Manichaica aus Chotscho* III: *APAW* 1922, 41.

[14] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires* 721.

[15] Cf. V. Thomsen, *Dr. M. A. Stein's Manuscripts in Turkish «Runic» Script from Miran and Tun-Huang* (henceforward: Thomsen, *Stein's Manuscripts) : JRAS* 1912, 219.

[16] See Note 8.

by the Turks both to the Tibetans *(tshi-śi*[17]*)* and to the Khotanese *(cīhi-śī*[18]*, tsīṣi*[19]*, cīhä-śī*[20]*).*

saṅun/säṅün: 將軍 *chiang-chün (tsi̯ang-ki̯uən).*[21]

The doublet of the palatal and velar forms of this title is to be explained probably not from Chinese.[22] In a form *säṅün* it is preserved only in the inscriptions of Orkhon[23] and in the inscription of *Toñuquq*[24]; at most the Manichean writing admits the palatal reading too[25], but it is the form *saṅun* that seems general. It is supported by a Chinese transcription of the 10th century of the title too: 相溫 *hsiang-wên (si̯ang-·uən)*, proving that the form *saṅun* was transmitted by the Turks to the Uigurs.[26]

In China the title *chiang-chün* had meant 'general' from the earliest times. From the age of the *Chin*-dynasty (3-4th century) on, the governors of provinces (the *tu-tu*-s), leading military expeditions to the frontier territories, and later on even those who were merely in service there were given automatically the title of general *(chiang-chün*, cf. *Chin-shu* XXIV, 177a). Naturally

[17] Cf. F. W. Thomas, *op. cit.* II, 49.

[18] See Note 12.

[19] H. W. Bailey, *Iranian Studies* V: *BSOS* VIII (1935—1937), 139.

[20] See Note 11.

[21] Concerning the simplification process of the connection of consonants *ṅ-k*, in the middle of the word, see Csongor, *Chinese Texts* 242.

[22] It is explained by the palatal-velar vowel shift of the Turkish words in Csongor, *Chinese Texts* 243.

[23] V. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées* (further on: Thomsen, *Inscriptions) : MSFOu.* V (1896).

[24] W. Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei, Zweite Folge*, St. Pbg. 1899.

[25] Cf. Müller, *Maḫrnâmag.*

[26] See the re-transcription of *saṅun*, after having become an Uigur title: J. R. Hamilton, *Les Ouïghours à l'époque des Cinq Dynasties d'après les documents chinois : Bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises* X, Paris 1955, 155. Hamilton, *loc. cit.*, points out that the titles of the Uigur embassadors in the chapter CCCCXC of the *Sung-shih* are only transcriptions of the title *sayun:* 索溫 *so-wên (sâk-·uən)* (5680a); 娑溫 *so-wên (sâ-·uən)* (5683a); 斯溫 *szŭ-wên (siẹ-·uən)* (5678b); 左溫 *tso-wên (tsâ-·uən)* (5683); 撒溫 *sa-wên (sât-·uən)* (5684a and 5679a). According to *Kāšγarī*, *sayun* meant a high dignity among the Karluks («Fürstentitel»: C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz : Bibliotheca Orientalis Hungarica* I, Budapest—Leipzig 1928, 169). It could be found in Khotan too: *sahā-ṇi̯*, *sahāṇi̯*, *sahauṇi̯* (H. W. Bailey, *Turks in Khotanese Texts : JRAS* 1939, 91), *sahūta* (H. W. Bailey, *The Staël-Holstein Miscellany : AM* II (1951—1952, 21). — Perhaps it is not impossible that the titles *saṅun* and *sayun* are to be connected. This is indicated by the similarity of their Chinese transcription too, as the second parts of both words are transcribed by the same character 溫 *·uən*, and the first parts of the data of *Sung-shih* — except 斯 — seem to transcribe the syllable *sa* (in one case by a substitution *ts* ~ *s)*. If there is really a connection between the titles *saṅun* and *sayun*, then it could be explained perhaps by the denasalisation of the endings of Chinese words (cf. B. Csongor, *Chinese in the Uighur Script of the T'ang-period : Acta Orient. Hung.* II (1952), 93—97).

it belonged to the other titles of the governors *(t'ai-shou, tz'ŭ-shih)* too, and from the end of the T'ang-period it was joined to every military rank.

It was natural that the Turks acquired the official name of the Chinese generals. For the exact date of the adoption there is no evidence, but it must be rather early. The most characteristic event of its wanderings is that in the 10th century it was described by the Chinese historical sources, as if it had been a foreign rank (see above).

qunčui : 公主 *kung-chu* ~ *kung-tśi̯u).*[27] The title has been preserved in the forms *χûnčûî, χûnžûî, χunžûîy*[28] too.

In China from the earliest times it meant 'the daughter of the ruler'. As a sign of the imperial favour, several princesses were sent to the courts of foreign rulers, so their title, too, must have wandered with them rather early. Abroad it meant 'noble lady'[29] beside 'princess' (since naturally the many 'princesses' from the court were not all daughters of the emperor).

The title got to the Sogdians too, in the form *γwnčwyh.*[30]

2. About another group of the official names it is not known if they were used by the Turks within their own territory for indicating their own ranks, and the preserved texts do not provide evidence of the measure of spreading of the titles adopted (or perhaps only occasionally transcribed).

tai saṅun[31] / *tai säṅün*[32]: 大將軍 *ta-chiang-chün (d'âi-tsi̯ang-ki̯uən),* see *saṅun!* 'Chief general'. It was a higher rank, than the *chiang-chün ;* in olden times of China it had been equivalent to 宰相 *tsai-hsiang* 'chief minister', but among the Turks it meant only 'general'.[33]

čäṅši[34]: 長史 *chang-shih (ti̯ang-ṣi).*[35]

In the 2nd century B. C. it meant the head of the clerks, in the T'ang-period a chief administrator of the imperial princes too,[36] and in the 8th century (when the title was transcribed) the *chang-shih*-s were in charge of the administration of military affairs of the provincial districts (都督府 *tu-tu-fu)*

[27] The connection of the medial consonants *ṅ-č* became simpler by the borrowing; the correspondence of final *-i̯u* ~ *ui* is unusual, probably because of dialectal reasons, cf. Csongor, *Chinese in the Uighur Script* 99.

[28] Cf. Müller, *Maḫrnâmag,* 14.

[29] Cf. Thomsen, *Stein's Manuscripts,* 197.

[30] E. Benveniste, *Textes sogdiens édités, traduits et commentés : Mission Pelliot en Asie Centrale, Série in-quarto* III, Paris 1940, 113.

[31] Thomsen, *Stein's Manuscripts,* 219.

[32] Thomsen, *Inscriptions,* 130.

[33] Thomsen, *loc. cit.*

[34] The usual reading *čaṅši* has been corrected by Csongor, *Chinese Texts,* 235.

[35] W. Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei.* St.-Pbg. 1895, 337—338; A. von Le Coq, *Türkische Manichaica aus Chotscho* III: *APAW* 1922, 46.

[36] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires,* 634.

as the first subordinates of the governor (刺史 *tz'ŭ-shih)* or of the imperial commissary (節度使 *chieh-tu-shih)*, and since the controlling, too, belonged to their duties,[37] several times even the effective power was represented by them. Their rank was sometimes equivalent to the 'governor'.

tutuṅ[38]: 都統 *tu-t'ung (tuo-t'uong)*. We meet this title first in the 3rd century, but in the T'ang- time it was established only in the first year of the 乾元 *Ch'ien-yüan* period (759); its complete form is 招討都統 *chao-t'ao-tu-t'ung*. The *tu-t'ung* is the military leader of the frontier provinces, he takes care of the army, but he is a subordinate of the *chieh-tu-shih* of full power.[39] The written form of the adoption is of the 2nd quarter of the 10th century.[40]

fûšîy, fûšî, fûsîh[41] *(fušï)* : 副使 *fu-shih (p'i̯u̯-ṣi)*. He acts as the deputy of the *chieh-tu-shih*.[42] The title was transcribed in the 8th century.

pânχvân[43] *(panquan)* : 判官 *p'an-kuan (puân-kuân)*. He was a subordinate of high rank of the *chieh-tu-shih*[44], his task was to control, 'to judge what is good and bad' (判)[45]. He represented a big power, and he was often regarded as the deputy of the *chieh-tu-shih*.

fûtûšî[46] *(futušï)* : 副都司 *fu-tu-szŭ (p'i̯u̯-tuo-si)*. (? The record of the 8th century is difficult to read.) The 都司 *tu-szŭ* was a subordinate in the administration of a 州 *chou*.[47] The *fu-tu-szŭ* (副都司, an explanation suggested by F. W. K. Müller[48]) could have been the deputy of the *tu-szŭ*, though we do not know of this title.

šîlâng (šïlaṅ)[49]: 侍郎 *shih-lang (ź̟i-lâng)*. 'Secretary.'[50]

taysï[51]: 太子 *t'ai-tzŭ (t'âi-tsi)*. In China it meant 'prince', abroad 'prince, noble man'.

[37] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 613.

[38] It has survived in the title of *Sïngqu Säli tutung* of *Bešbalïq*, translator of the *Hsüang-tsang*-biography into Uigur: F. W. K. Müller, *Uigurica II. Die Reste des buddhistischen «Goldglanz-Sutra» : APAW* 1908, 14; A. von Gabain, *Briefe der uigurischen Hüen-tsang-Biographie : SPAW* 1938, 388.

[39] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 647—648, 651.

[40] Cf. A. von Gabain, *Die uigurische Übersetzung der Biographie Hüen-tsangs. I. Bruchstücke des 5. Kapitels : SPAW* 1935, 152.

[41] Müller, *Maḫrnâmag*, 11.

[42] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 658.

[43] Müller, *Maḫrnâmag*, 12.

[44] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 658.

[45] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 310.

[46] Müller, *Maḫrnâmag*, 11.

[47] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 30.

[48] Müller, *Maḫrnâmag*, 34.

[49] Müller, *Maḫrnâmag*, 11.

[50] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 29.

[51] A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik mit Bibliographie, Lesestücken und Wörterverzeichnis, auch neutürkisch*. Leipzig 1950², 339.

oṅ[52]: 王 *wang (ji̯wang)*. The possible signification, to be taken into account here, is 'prince', but from the text we cannot ascertain whether in the name *oṅ totoq* the element *oṅ* is a transcription of the family name or of the official name 王.

tänsi[53]: 天子 *t'ien-tzŭ (t'ien-tsi)*. 'Emperor'. In the context it means the Chinese emperor.

3. There are some titles of Chinese origin, preserved in Buddhist texts or in texts of Buddhistic character, which were transmitted to the Uigurs with a sense 'master' or 'disciple'.

baχši, baqši, payši (passim); *pahsi, pāhsi, bhāhśi*[54]: 博士 *po-shih (pâk-dẓ'i)*. In China it meant 'scholar'. In the time of the T'ang-dynasty schoolmasters *(po-shih)* were appointed to every chief-prefecture (都督府 *tu-tu-fu)*, prefecture (州 *chou)* and district (縣 *hsien)* in order to explain the classics.[55] In the Uigur texts the title means 'master, a scholar of the Doctrine'.

taišï 太師 *t'ai-shih (t'âi-ṣi)*. In China it meant a councillor of high rank, a 'master' of the emperor, whose title was practically hardly ever used in the T'ang-period.[56] In Uigur this title meant 'master, teacher'. It got to Khotan too as *ttaiṣī* «teacher, monk».[57]

wapšï : 法師 *fa-shih (pi̯wɒp-ṣi)*. 'A master of the Doctrine, teacher' in Chinese as well as in Uigur; in China, too, it meant a title of respect rather than an official rank.

tïtsï, titsi, tïsï, tethsi, tethtse[58]: 弟子 *ti-tzŭ (d'iei-tsi)*. In China of the T'ang-period it was a title of the students learning in the imperial court; in Uigur it meant 'disciple'.

The fact is worth considering, that the Turkic official titles, borrowed from Chinese, concern mostly the country officials (外官 *wai-kuan)*, living far from the capital, serving on frontier territories, or at least in distant provinces (cf. *tu-tu, tz'ŭ-shih, ta-chiang-chün, chiang-chün, chang-shih, tu-t'ung, fu-shih, p'an-kuan)*, so it seems probable that their adoption can be explained first of all by a connection with the Chinese officials of the frontier garrisons and

[52] Thomsen, *Inscriptions*, 108.

[53] Thomsen, *Stein's Manuscripts*, 196.

[54] A. von Gabain, *Türkische Turfantexte VIII : Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1952, Nr. 7. — Berlin 1954, 95.

[55] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 170, 700.

[56] Cf. Des Rotours, *Traité des fonctionnaires*, 19.

[57] Cf. Sten Konow, *Primer of Khotanese Saka. Grammatical Sketch, Chrestomathy, Vocabulary, Bibliography*. Oslo 1949, 105.

[58] Cf. A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik*, 341. The word, here written *taysï*, probably does not belong to this title; Miss A. von Gabain herself understood the title *taisï* as 'master' (太師 *t'ai-shih)* e. g. in the translation of the *Hsüan-tsang*-biography, cf. *SPAW* 1938, 388.

not e.g. by the grant of titles to foreigners, usual in China. (That is why we have not to take into consideration the beginning and spreading of the grant of titles, when dating the official name *totoq.)* Buddhism was the transmitter of the titles of respect of Chinese origin, and the other official names, too, *(kung-chu, t'ai-tzŭ* etc.) were adopted by the Turks because of special reasons and not in consequence of their connection with the Chinese bureaucracy.

All this, and not least the comparatively small number of the Turkic titles of Chinese origin, prove that for the old Turkic peoples the Chinese bureaucratic apparatus, as a whole, remained unknown, and, except for a few borrowings of Chinese official titles of frontier territories, they seem to have preserved their own and characteristic organisation even in the very neighbourhood of China.[59]

[59] While the organization of the *Tabγač*, Tangut, Mongolian or Manchu empires for instance was so thoroughly effected by the Chinese bureaucratic apparatus.

EARLY TURKISH TERMS CONNECTED WITH BOOK AND WRITING

BY

A. BODROGLIGETI

1. Our survey of terms connected with books and writing surviving in early Turkish monuments of different kinds aims at throwing light on one special aspect of the material history of Turkish literary culture. It reviews a definite section of Turkish vocabulary, words of different classes, native or borrowed, expressing the action of writing, its material requisites, the results of writing, parts and subdivisions of things written, and, finally persons as the executors of writing, with a historical arrangement and semantic evaluation of linguistic facts, keeping always in view the dialectical distribution of data within the Turkish lexicon. Such an investigation may result in a more thorough orientation in the lexical history of Turkish languages, so far as it attests, in the successive historical periods, the proper meaning and usage of words now extinct, obsolete or used in a new sense. At the same time it helps to establish the technical vocabulary of an important ingredient of cultural life. Moreover, lexical data of such kind properly associated with facts of development in literary culture will admit, though only as a remnant of a more complete entity, a new insight into the social development among the Turkish speaking peoples.

The initiation of a literary culture through evolving a native writing system or adopting a foreign one is a decisive moment in the life of a people. It is from this event onwards that their more conscious social and cultural life begins, and as the importance of writing increases, in close connection with the social demand for it, the development of their economic superstructure proceeds in new conditions. Both language and literature take a new course of development, the written form promoting the standardization of linguistic and literary formulas. From our point of view the surviving productions of this new historical periods are of interest in so far as they are reflected in the lexicon of the Turkish languages. This line of research, however, is not exempt from two shortcomings. First, the surviving terms do not completely cover all objects and notions related to book and writing in earlier times, the material at hand being limited to the comparatively small quantity of existing literary monuments. Secondly, these terms do not entirely reflect the history of literary

culture, as they are, by nature, secondary denominations, appearing at a later stage and do not strictly follow the changes in the means, methods and purpose of writing.

There is a third point that must be borne in mind. Vocabulary is the most changeable and least characteristic component of a language. Terms appear from various sources and by different ways of word-formation, obtain a more or less permanent place among the primary word stock and, after a time, they may disappear completely or have their meaning changed. There is no exact record reflecting this highly involved procedure and, indeed, of this changeable picture, however rich it may have been, we can grasp only what is afforded by the literary remnants of those days.

2. The development of writing, the formation of a literary culture was closely connected with two factors, more or less active but always present in the history of a people. Firstly, the cultural influence of neighbouring communities, especially the spontaneous or forced adoption of a new religion; secondly, the development of writing technique. The former led to the introduction of various writing systems, each connected, in the majority of cases, with a new religion, the latter promoted adjustments in the material requisites of writing.

Yet it was not these two factors that essentially determined the course and the intensity of the development of literary culture. They rather served as accessories, mere vehicles of a more decisive impetus coming from the social reality. Writing, indeed, was called forth and developed by social demand, changing of course, as the essential components of the society itself changed, now producing high levels of literature, now making it decline for a time, breaking virgin soil for its flourishing while letting others lie fallow, often for ever.

The various products of literary culture, from lapidary inscriptions to excellently executed and abundantly illuminated manuscripts of the Mohammedan era are the results of human efforts striving to fulfil, in all stages of history, the social demand for recording men's thoughts.

3. From the 6th century A. D., *i.e.* the assumed date of the oldest documents, down to our time the Turkish peoples have possessed several kinds of alphabets in consequence of the divers cultural influences they were exposed to in the course of their history. The oldest known alphabet, used by the Türks and other tribes north of them, such as the Kirgiz on the Upper Yenisei, was the one called Runic, the germ of which seems to have been borrowed, as Thomsen observed,[1] from a sort of Aramaic script. Of an earlier alphabet

[1] Cf. V. Thomsen, *Inscriptions de l'Orchon déchiffrées* (Helsinki 1896), pp. 44—54.

of the Turkish peoples we have no definite knowledge.[2] The Runic alphabet was in use for a relatively long period and survived a while even after the Uyghurs had overthrown the Türk Empire in 745 and introduced their own system of writing. The Uyghur alphabet, which was closely related to the Sogdian script, became the most significant vehicle of literary culture before the Mohammedan era, and assisted in the development of a rich literature. It was followed by the Arab alphabet introduced together with the expansion of Islam in Asia. These were the alphabets that followed in a successive order and played a major role in Turkish literary culture. Other scripts were limited to a more or less narrower circle and were introduced chiefly by various religious communities. Thus the Manicheans used the so called Manichean script, as preserved in a group of Turfan and Tun-huang manuscripts. Early adherents of Buddhism among the Turkish population employed the Sogdian alphabet. A relatively large quantity of literary records exists in the Indian Brāhmī script executed in the latter phase of the Old Turkish period. This alphabet most probably borrowed from the Sakas was used exclusively by Buddhist Turks. Of lesser significance were the Estrangelo and Tibetan alphabets, the former employed by Christian, the latter chiefly by Buddhist missionaries.

A further problem common with all writing systems is their application to converting speech into a written medium, more exactly their aptness to render phonemes so that a reliable reproduction be possible even for those who are not familiar with the given writing practice or even with the given stage of the language itself. In this respect we are fortunate, because the Runic alphabet records very faithfully by means of special signs, every vowel and consonant, the latter as it appears in the speech, namely together with a vowel or without it. Thus this system was based on a kind of phonetic analysis, where a finite set of phonetic units, capable to produce all utterances of that language, was made up by a natural division of speech into its smallest parts actually pronounced by the speaker and perceived by the hearer. That is why this alphabet has separate signs not only for vowels and syllables formed by a consonant preceding or followed by a vowel, but also for permanent consonant clusters, such as *-nč*, *-nt* etc. The Uyghur, Sogdian and Manichean systems approached a more precise analysis making a consistent difference between vowels and consonants, *i.e.* a sign for a consonant did not include a preceding or subsequent vowel. This would evidently be an advantage were it not for certain irregularities in the writing practice itself, such as *e.g.* the omission of vowel signs within the word, etc. The Brāhmī script as adapted to the Turkish

[2] Menander Protector (cf. Thomsen, *op. cit.*, p. 52) mentions a Turkish envoy bringing a letter to Constantinople in 568 A. D. which was read to the king by an interpreter. In this source, however, there is no indication as to the language and writing art of this letter.

language is very promising for phonetic investigations, though, at the present moment, its evaluation for historical phonology is still largely based on conjectures. The least capable alphabet to record the phonetic form of Turkish speech is that of the Arabs introduced together with the propagation of Islam. Beyond its inherently imperfect rendering of vowels and, sometimes, even consonants it underwent several modifications among the Turkish population, in different times and regions, which resulted in a highly variegated writing practice.[3] This is where the importance of a further class of writings begins, namely that of various transcriptions made by foreign travellers and missionaries applying their alphabets to the Turkish linguistic material. In this respect Armenian, Latin and Cyrillic transcriptions are to be mentioned because their alphabets reveal phonetic facts that remained hidden in the Arabic script.

4. Concerning the development of the material requisites of writing and writing techniques we can set up three, by no means successive, phases: (*a*) The employment of carved inscriptions on stone and wood. (*b*) The use of writings effected by means of a sort of ink on stones, walls or on paper, parchment etc. (*c*) The introduction of blockprinting. In all three phases Chinese and Iranian influence is observable, the former in the technique of executing inscriptions, in the use of paper and the employment of blockprinting, the latter in the introduction of writing systems, and also in the use of paper and parchment for writing purposes.

As will be seen in the discussion of terms below the technique of writing, especially in the Old Turkish period, was closely connected with decorating sepulchral monuments, doors, walls and with illuminating manuscripts. This explains that certain earlier terms mean both «write, writing, written» and «decorate, decoration, decorated». The relation between writing and adorning was not always of the same character. Now writing itself was used as a sort of embellishment on objects mentioned above, now it was adorned by various means of decoration. The latter was the case especially with the Manicheans who used impressively decorated manuscripts for propagating their religion. The use of illustrations began comparatively later and reached its full flowering in the Mohammedan period. Stone inscriptions, in contrast to Old Persian practice, usually had no illustrations. The reliefs existing

[3] In spite of that Arab orthography, if subjected to a many-sided philological investigation, may provide relevant data to the restoration of the original phonetic form of a given language. In his paper on Turkish long vowels L. Ligeti suggested an adequate method for such research *(Les voyelles longues en turc : JA* 1938, pp. 177—204). Cf. also his recent work on the arab orthography of the Mongolian Vocabulary of Istanbul *(Notes sur le vocabulaire mongol d'Istanbul : Acta Orient. Hung.* XVI, pp. 107—174).

on certain monuments are regarded as remnants from those of former and, of course, foreign rulers, whose stones were used to cut new inscriptions on.[4]

5. The most effective factor in the development of literary culture was, as hinted at above, the social demand for writing, *i.e.* the part writing played in any given historical period. The recording of speech and the possibility to reproduce it went through a long development from its being a profession of a small class of people to its becoming a common knowledge of a community, and from its close connection with magic and religion to its turning into a mere vehicle of everyday communication. During the nomadic life of loosely connected Turkish tribes the wide-spread products of writing were inscriptions on sepulchral stones, by which people wanted to set duration and reproduction, inherent in writing, against transitoriness and complete annihilation manifest in death. These, together with inscriptions on articles and tools for personal use, on doors and walls can be regarded as the first products of written literature.[5] Under a better organized state apparatus, as that of the Uyghurs, especially with the development of trade and commerce, new forms of literary culture appear. The new circumstances of man's material existence needed more strictly formulated laws, both religious and civil, regulating people's position and activities in the economic and social life. The first books in the strictest sense of the word contained religious prescriptions and regulations of a social character. It is, therefore, not surprising that loans originally denoting «law, rule» etc. were used in Turkish with the signification «book» as in the case of Greek > Iranian *nom* etc., which see below. Writing was used for religious propaganda by Buddhist and Manichean, and even Christian, missionaries, which brought into existence an impressive religious literature, mostly translations from Chinese and Indian sources. Scientific works, especially on healing and prophesying appear comparatively very early.[6] In them we find the germ of medicine and astrology as sciences obtaining their perfection in the Mohammedan era, promoted by Arab and Persian influences. Secular literature and historical works as well appeared in this period. After the Mohammedan conquest in Asia, on a more unified economic and ideological ground of the Asian feudalism, Turkish literary culture, coloured and polished by various foreign (mostly Persian and Arab and in a less degree Mongolian) influences, reached its peak of perfection. It displayed a rich flourishing of literature,

[4] Cf. A. von Gabain, *Inhalt und magische Bedeutung der alttürkischen Inschriften : Anthropos* 48 (1953), p. 358.

[5] A literary evaluation of Turkish epigraphs can be found in G. Képes, *A magyar ősköltészet nyomairól* [The traces of ancient Hungarian poetry]: *Irodalomtörténeti Közlemények* (Budapest 1964), pp. 1—22 and 171—193.

[6] Cf. Arat, *Zur Heilkunde der Uiguren : SPAW Phil.-Hist. Kl.* 22, 24 (Berlin 1930, 32).

consisting chiefly of religious, historical and scientific works and developed complex and stringent rules of literary and bureaucratic style. In this period the Turkish book art, rooted in old traditions, attained a classic form, as seen in the rich storehouse of manuscripts and prints of various kinds originating in these times.

6. The development of writing and literary culture made a clear effect on the terminology as well, enriching and modifying the corresponding section of the Turkish lexicon. New terms were introduced, mostly imported and, in a less degree, coined from native resources by derivation, and words already in use were modified in meaning. Terms of more general meaning remained untouched and it is only their distribution in the various dialects and periods that varied. The number of basic terms of the earliest times is small. Perhaps a lexical study of the still inedited sources will complete the present stock. In the Classic and Modern stages Arab and Persian terms predominate in the Turkish vocabulary, the former in prose, the latter chiefly in poetry.

In discussing the terminology of book production and writing we shall deal mostly with the basic terms as they appear in Old and Middle Turkish sources. Derivatives, secondary terms and modern usages will be considered only in so far as they help to elucidate certain aspects of older data.

For this survey the terms will be arranged under several subdivisions, such as terms expressing (*a*) the action of writing, (*b*) the material requisites of writing, (*c*) things written, (*d*) the parts of things written and (*e*) persons writing. Within these groups terms will be discussed historically, with the necessary evaluation of their semantics, lexical distribution, indicating their divergent sources.

7. The wide-spread term for the action of writing is *biti-* (cf. Mong. *bičі-*), which in the course of history developed an wide semantic range to denote the recording of human information on whatever material by whatever means and in whatever way (*e.g.* «engrave inscriptions on a stone, cut writing on wood, write with a brush on paper, stone or wood, write with a pen, produce books by block-printing» etc.).[7] It is abundantly attested in Old Turkish

[7] In his Glossary to the Karshi Commentary Borovkov records an apocopated root *bit-* by the side of *biti-* (A. K. Borovkov, *Лексика среднеазиатского Тефсира* XII—XIII *вв.* [Moscow 1963], p. 104), which, however, is poorly attested in the Turkish lexicon (cf. Radloff's single and, because of the Arab spelling dubious example from Chagatay in IV, 1775, whereas Nadžip's variant in *bit-* is prosodically impossible [*Muḥabbatnāmä*, p. 176], and the noun *bitkäči* quoted there very likely derives, as von Gabain remarks, from Syr. *peṭqā*, *peṭqā* [ATG 304*a*] and not from *bit-*. Gandjei has only *biti-* «scrivere» [Gandjei, Tourkhan, *Il lessico del Muḥabbatnāma : Annali del Istituto Universitario Orientale* VIII (1959), p. 94], etc.), though double forms like that occur rather frequently

documents,[8] both inscriptions and manuscripts, in Karakhanide,[9] Khwarazmian Turkish,[10] Kipchak,[11] Old Osmanli[12] and Chagatay[13] sources. Later its use was restricted to certain dialects[14] because of other verbs and verbal phrases gaining ground in the Turkish languages.[15] By extending its root various derivatives were formed from it already in the early times, the passive *bitil-*

---

e.g. *yür-* ~ *yüri-*, *yürü-* «go», *qaz-* ~ *qazi-* «dig», etc. (Cf. Brockelmann, *Ostt. Gr.*, p. 199). In Borovkov's example it is one of the gerund forms that attests the short root: *anlarnïŋ qalamlarï ärdi turiyät bitgü* «they had a pen to write the scripture» *(op. cit.*, p. 104). Even in this case the Arab spelling does not exclude *biti-* the full root.

[8] Cf. Kül Tigin's small inscription *ärig yirtä bäŋgü taš toqïdïm bitidim* «on a station I erected a monument and made an inscription thereon», and in the Uyghur juridical documents *män Mïsïr Sïla ayïdïb bididim* «I Misir Sila put down what was said» (Malov, *Памятники древнетюркской письменности* (Moscow 1961), p. 216).

[9] Cf. QB. *bitig biti-* «put into writing» (Fergana MS 37,8); Karshi Comm. *bit-* ~ *biti-* «write»: *qayad üzä bitip* «writing on paper», *qalam üzä atlarïn bitidilär* «they carved their name on the writing reed» (Bor. 104).

[10] In Xwārazmī's Muḥabbat-nāma *bitig-* occurs in two meanings, 1. «compose (a poem)»: *muḥabbät-nämä sözin munda ayttïm, qamuyïn sïr yaqasïnda bitidim* «here I have told the book of love. I have composed it all on the banks of the *Sïr*» (Herat MS 312*r* 3). 2. «put down, make a copy of» (cf. the closing words of Mansur baqšī at the and of the Uyghur version (A. M. Ščerbak, *Огуз-нāме, Муҳаббат-нāме* (Moscow 1959), p. 149). — Quṭb has *biti-* and *yaz-*, the latter with a more restricted meaning: *bitidim ma yazdïm bu bir qač sözüm* «I have composed and put down a few words of mine» (MS 117*r* 19). *nāmä biti-* «write a letter» (33*r* 5). Sayf in his Gulistān uses *yaz-* only.

[11] Cf. CC *biti-* «schreiben» (Grönbech, 61).

[12] In Old and Classical Osmanli sources, especially those of the fifteenth century, *biti-* is used only metaphorically in the sense of «be decreed by providence, be preordained» *(i.e.* written on the *lavḥu'l-mahfūẓa*, the well-preserved tables). Cf. the corresponding entries in the *Tarama Sözlügü* (I, 110: «mukkadder olmak, kismet olmak» in a proverb recorded in the 15th century; II, 156: id. in *Süheyl ve Nevbahar*, 14th century; III, 106: «nasibetmek, mukadder kilmak» in *Düsturname-i Enveri*, 15th century. The examples in the 3rd volume are not properly selected for the transitive use of the verb («make sg to sy's share») as in the first quotation the word *bitide*, in both occurrences, is the noun *biti* in Locative case, while in the second we find the causative *bitit-*. The transitive use is sufficiently demonstrated in IV, 116: 1. «nasibetmek, mukkadder kilmak» in *Muhammadiye*, 15th century, 2. «mukadder olmak, kismet olmak» in *Yusuf ve Zeliha*, 15th century).

[13] Radl. has *biti-* and *bit-* (IV, 1775, 1774), Vámbéry, only *bit-* «schreiben, abschreiben, aufzeichnen» *(Ćagataische Sprachstudien* [Leipzig 1867], p. 250*b*). The short form, as in the Karshi Commentary (see above), is questionable. Navai uses *biti-* «write» (cf. *Maḥbūbu'l-qulūb*, [Istanbul 1289 H], p. 34).

[14] Cf. Budagov, p. 242*b* with the derivatives *bitür-*, *bitit-*, *bitkür-*, *bitil-*.

[15] Of simple verbs it was above all *yaz-*, and in a less degree, *čiz-* (see below) that superseeded the verb *biti-*. Verbal phrases gaining ground in the Turkish vocabulary mostly consisted of an Arab noun and a Turkish auxiliary verb (e.g. *taḥrīr ät-*, *märqūm qïl-)* though the Turkish phrase *bitig qïl-* (however, in a special sense) was used already in the Old Turkish period (cf. Uyghur juridical documents 2,10: *bitig qïlmïš kün* «the day when the document was executed», Malov, 206).

«be written, noted/marked»,[16] and *bitin-* id.,[17] the causative *bitit-* «let/make put down»,[18] reciprocal *bitiš-* «write each other, write together».[19]

yaz-, the second verb belonging to this category, has a more restricted semantic range. Its two principal meanings are: (1) «write» (with liquid or solid material), (2) «draw» (mostly ornaments consisting of writing). Though, as Hungarian *ír-* «write» (= Chuv. *śĭr-*, cf. Mong. *ǰiru-* «draw») shows,[20] this word evidently belongs to the primary stock of Turkish vocabulary, it is not attested in the early Turkish documents. We find it, however, in various Kipchak dialects,[21] in the Karakhanide,[22] Khwarazmian[23] and Old Osmanli[24] languages. In some sources it is used by the side of *biti-* now with the same, now with a somewhat different meaning.[25] In the Leyden Anonymous (Houtsma, p. 103) it is marked as a Turkmen word corresponding to Kipchak *čiz-* (see below). *yaz-* with its derivatives survived in many later dialects and took the place of *biti-*.[26]

The verb *čiz-* in the sense of «write» seems to be limited to the Coman and Mameluke Kipchak languages.[27] Its original meaning, as attested in Old Turkish (ATG 307*b*), was «to draw a line». It was in this sense that the word survived in some of the later Turkish dialects.[28]

[16] Rabγ. *bitil-* «be written» (Malov, p 372*b*), Karshi Comm. id. (Bor. 105), Xwārazmī, Muḥ. *id.* (Gandjei, 94), Quṭb id. «be written, be arranged» (A. Zajaczkowski, *Najstarsza wersja turecka Ḫusrāv u Šīrīn Quṭba*, III. Glossary [Warszawa 1961], p. 34), etc.

[17] Karshi Comm. *bitin-* «be written» (Bor. 105).

[18] Old Turkish *bitit-* «abschreiben lassen» (ATG 304*a*), *Suvarṇaprabhāsa* id. «bid to put down, order to write» (Malov, 372*b*).

[19] Chag. *bitiš-* «zusammen, einander schreiben» (Vámb. 38).

[20] Cf. recently N. Poppe, *On some Altaic Loanwords in Hungarian : UAS* 1 (1960), 141.

[21] Qavānīn *yaz-* «schreiben» (Telegdi, 312); CC *id.* (Grönbech 119), etc.

[22] Kāsγ. *yaz-* «schreiben» (Brock. 83). Karshi Comm. id.: *tälim ʿarabča kitāb yazmiš ärdi* «he wrote many books in Arabic» (Bot. 133).

[23] Rabγ. *yaz-* «write» (Malov, 386*b*). Quṭb. *id.* «write, put down» (Zaj. 76). Sayf *id.* «write, note» (translating Persian نبشتن): *keräk kim bu yazuqnï yazmayaylar* «they will not note down this sin» (67*v* 4).

[24] In the language of the Old Osmanli epic poems *yaz-* is used mostly in the sense of «decorate, adorn, draw», cf. *Tarama Sözlügü* II, 1026: «naksetmek, resmetmek, süsleyip bezemek» in *Süheyl u Nevbahar* 14th cent., *Leyla ve Mecnun*, 16th cent., etc.

[25] Noteworthy is Borovkov's example from the Karshi Comm. (p. 133), where *yaz-* is explained by *biti- : taqï qamuγ närsäni saqïšladïmïz anï yazduq yaʿnī bitilmiš turur* and we counted all things and put them down, *i.e.* they were written *(l.c.)*. Cf. also Note 10 above.

[26] Cf. Crimean, Kazan Tatar, Coman *yaz-* «schreiben, zeichnen» (Radl. III, 226). RT *id.* «write, inscribe register, enrol» (Hony 398*a*). Özb. *yaz-* «write, put down» (Borovkov, *Узбекско-русский словарь* [Moscow 1959], p. 142*a*), etc.

[27] Cf. CC *čiz-* «schreiben», *čizmäk* «Schrift» (Grönbech, 75), LA *id.* (Houtsma, 71).

[28] Quṭb *čiz-* «draw, paint» (Zaj. 46). — Özb. *čiz-* «draw»: *čiziq čiz-* «draw a line» (Bor. 250*b*). RT. *çiz-* «draw a line or mark, sketch», etc. (Hony, 69*a*).

Another group of terms denote actions that produce writing without the use of ink, paints or other materials. They are verbs of a more general sense, primarily indicating elementary working operations (carving, cutting, etc.)[29] and are used only secondarily for a certain way of recording speech, mostly on a firm or durable surface (of stones, wooden pieces, etc.) by means of various tools, such as chisel, graver, knife etc. Of these is, above all, the verb *ur-* «strike». In Old Turkish inscriptions it was used in the sense of «cut inscription on a stone».[30] In this application it had a causative form *urtur-* «bid sy cut inscription on a stone».[31] — The verb *qaz-* and its augmented root *qazï-* generally means «dig, excavate», as attested in most of the dialects,[32] but in Classical sources it occurs in the sense of «cut inscriptions and/or ornaments on a stone» as well.[33] — The compound *taš toqït-*, where *toqït-* is a causative to *toqï-* «strike» etc., in Old Turkish means «to erect a stone monument».[34] — The verb *oyovla-* «groove, engrave» and *sïrla-* «carve, cut», attested very rarely, without sufficient context,[35] seem to belong to this group. — The verb *kärt-* «groove, notch» was much more widely used[36] and it survived in some of the modern Turkish languages.[37] The verb *yon-* with an augmented variant in

[29] This semantic quality differentiates these verbs essentially from the preceding group, where the results of the indicated operation were exclusively things written expressed by nouns formed from the corresponding verbal roots by means of the resultative deverbal suffix *-q/-γ ~ -k/-g (bitig* «letter, book», etc., see below; *cizik* «sg. written, a line drawn», *yazïq* «sg. written» etc.). Verbs of the second group have not developed such special terms and even the result of the operations they indicate are expressed by nouns of the former category (cf. *bitig taš* «a monument with inscription in the big KT, cf. Malov, 372*a*).

[30] Cf. small KT 11 *näŋnäŋ sabïm ärsär bäŋgü tašqa urtïm* «all that I had to say I wrote on this stone monument» (Malov, 26).

[31] Small KT 12: *ičin tašïn adïnčïγ bädiz urturtïm* «I ordered to cover its outside and inside with inscriptions» (Malov, 28).

[32] Old Turkish *qaz-* «graben, ausheben» (ATG 328*a*), Raby. *id.* «dig» (Malov, 413*a*). LA *id.* (Houtsma, 90), Kāšγ. *id.* «graben, den Boden stampfen (Pferd)», (Brock. 152). Chag. *id.* «graben», etc. (Vámb. 311*b*). — RT *kaz-* «dig, excavate, engrave» (Hony, 192*b*), etc.

[33] The writing operation this verb indicates evidently consisted of carving out the material of what the inscription was to be made on within the contour of the letters, *i.e.* producing a sunken writing, like that of the Orchon inscriptions. Noteworthy are Radloff's data for Osm. and Chag.: «aushöhlen, ausmeisseln, mit dem Meissel arbeiten, behauen (Steine), aushauen (eine Verzierung, Inschrift)» (II, 362). The Passive *qazïl-* «be engraved» is attested in Sayf's Gülistān: *atam türbäsinin sanduqï üzä älvān naqš qazïlmïš* «on the sarcophagus of my father an ornament of various colours has been engraved» (150*r* 6).

[34] Cf. small KT 12: *bäŋgü taš toqïtdïm* «I erected a stone monument» (Malov, 28).

[35] Cf. CC *oyovla-* «gravieren, einritzen» (Grönbech, 174) and CC *sïrla-* «schnitzen» (*id.* 229).

[36] LA *kört- (kärt-)* «kerben» (Houtsma, 96). CC *kärt-* «Einschnitte machen» (Grönbech, 140). Kāšγ. *id.* (Brock. 105).

[37] RT *kert-* va. «notch, scratch, gash, scrape against» (Hony, 196*b*).

yont- «cut, chip into shape», more often however, in the sense of sculpting a statue or relief,[38] but, probably, also of producing writings on stones, occurs much more frequently in classical and modern sources.[39]

Writing and decorating as mentioned above, had, especially in the Old Turkish period, a twofold interrelation. Firstly, writing itself was used for decoration purposes, secondly, books and other writings, under Chinese and Manichean influence,[40] were lavishly decorated. On this account verbs denoting adorning, embellishing must be included among the Turkish terms relating to books and writing. One such term is *bädiz-* «artfully arrange, decorate», that occurs in Old Turkish[41] and Karakhanide[42] sources but is lacking in Modern dialects. The verb *boya-* «dye, paint» (< *boy* «colour») is richly attested in both old and modern sources.[43] *bezä-* ~ *bäzä-* «adorn» is also of the well-attested Turkish words.[44] *ränglä-* «colour» and *naqšla-* «dye», the former a Persian, the latter an Arab loan with Turkish suffixes[45] are parallel forms to *rang qïl-/ät-* and *naqš qïl-/ät-*.

[38] The examples of the Karshi Commentary elucidate the semantic aspect of this verb: *üküš burɣanlar yonmïš ärdi* «he sculpted many idols» and *ol tay täldilär vä taš käsätdilär taqï yondïlar* «they bore through that mountain, broke the stone to pieces and trimmed them» (Borovkov, 162). Cf. *yonɣučï* «carver, sculptor» in Sayf's Gülistān: *sanäm yonɣučï Āzar* «Āzar, the carver of idols» (157*v*1 standing for Persian بت تراش) or in the Karshi Comm. of the same person: *Ibrahim atasï Āzar burɣan yonɣučï ärdi* «Āzar, the father of Ibrahim was a carver of idols» (Bor. 162).

[39] Cf. Kāšɣ. *yon-* «schneiden» (Brock. 93), CC *id.* «schnitzen' (Grönbech, 126). Quṭb *id.* «cut» (stones), «carve» (Zaj. 82). — RT *yon-* ~ *yont-* «cut, chip into shape (dress stone)» etc. (Hony, 404*b*). Özb. *yon-* «cut (stone), plane» (Bor. 195*a*), etc.

[40] Manicheism, one of the main characteristics of which is that it claimed to be a religion of books (Cf. Puech, *Le Manichéism, son fondateur, sa doctrine* [Paris 1949], p. 66) developed a high writing culture. The Manichean MSS were carefully executed and richly adorned in all the languages they used (cf. the descriptions and MS samples in W. Henning, *Mitteliranische Manichaica aus Chinesisch-Turkestan*, Berlin 1932). Verbs like *čiz-* «draw a line» → «write» (see above) and *boya-* «decorate with colours», etc. were basic terms for the calligraphic execution of Manichean books.

[41] Cf. small KT 11: *tabyač kayanta bädizči kälürtim bädiztim* «I caused masters to be brought from the ruler of Tabɣač and made them adorn (this stone monument)», (Malov, 28).

[42] Kāšɣ. *bädizlig* «adorned (of a house)», (Brock. 33).

[43] CC *boya-* «färben» (Grönbech, 63). LA id. (Houtsma 65). — RT id. «paint, dye» etc. (Hony 46*b*). Özb. id. 1. «dye, paint», 2. «stain, dirty» (Bor. 98*b*) etc. Cf. Chag. *boyaq* «Farbe, gefärbt» (Vámb. 250*a*).

[44] Those with closed *-e* in the first syllable prevail in the Khwarazmian Turkish sources: Quṭb *bezä-* «adorn, embellish» (Zaj. 31). Sayf id. for Persian آراستن in *evin čičäklär bilän bezädi* «he adorned his house with flowers»(133*r* 8). Cf. Kāšɣ. *bäzä-* «schmücken, bemalen» (Brock. 35). Karshi Comm. id. «adorn» (Bor. 95). — RT *beze-* «deck out, adorn» (Hony, 40*a*).

[45] Chag. *ränglä-* «färben» (Vámb. 290*b*). — RT. *renkle-* «colour» (Hony 295*b*). Özb. *rangla-* (marked as rarely used and semantically equivalent to *boya-)*, (Bor. 339*a*). — CC *naqšla-* «malen» (Grönbech, 168).

With the verbs just reviewed we come to the last and most numerous, but in our survey, less important group, consisting of terms derived of Arab and Persian loans. The derivation itself is effected either by means of the denominative *-la/-lä* as in the above cases[46] or by one of the Turkish auxiliaries *(qïl-, ät-, ur-)*,[47] producing compound verbs or verbal phrases.[48] It is the latter type that prevails especially in the literary language and in bureaucratic usage. They partly ousted simple Turkish verbs (as in the case of *biti-*), partly were, and still are, used beside them, their application being regulated by style or prosody. Here I give a by no means complete list of verbal phrases bearing on the act of writing: *inšā ät-* «compose», *säbt ät-* «put down, take down in writing», *mästūr ol-* «be written», *märqūm ät-* «write», *muḥarrirlik ät-* id., *raqam ur-* id., *qalam ur-* id., *taḥrīr ät-* «write, take down in writing», *tärqīm ät-* «write, mark» etc.[49]

In directly verbs denoting the act of erasing might also be mentioned in this paragraph, as indeed they are entitled to a proper place in this survey.

[46] Derivatives of this type based on Persian and Arab loans formed a minority as compared to the abundance of verbal phrases and compounds in the Classical and modern sources. The correlation between them was like that in Persian between verbs derived by means of the formant *-id* and those formed by the auxiliaries (such as *kardan*, *bordan* etc.). The suffixal derivation in Persian evinces a basic difference from that in Turkish. The suffix *-id* in Persian formed only The preterite root of the verb (e.g. *raqs-id-)* and entered only one part of its paradigm, the present root, on which the other part of the paradigm was based, being the noun itself *(raqs-* in *mi-raqs-am* «I dance, I am dancing»), whereas Turkish *-la* goes through the entire paradigm. Verbal roots derived directly from nouns without suffixes, by way of transformation are not rare in Turkish, cf. e.g. *qarï* «old» ~ *qarï-* «grow old», *ač* «hunger, hungry» ~ *ač-* «be hungry» etc. (Cf. Brockelmann, *Ostt. Gr.* 198). These however, are mostly attested with Turkish nouns, though in some cases Persian present roots were directly borrowed without the usual denominative *-la :* Cf. Navāī *tarašẗï* (quoted by Brockelmann, *op. cit.* p. 201) of Persian *tarāš-* < *tarāšīdan* «shave».

[47] Here I will only touch on the question of verbal phrases which appear either as translation loans borrowed directly from Persian or as the result of indigenous word formation on foreign and/or traditional models. After a comparison of the entire lexical material of Sayf's translation of Sa'dī's Gulistān to the Persian original I came to the conclusion that verbal phrases in the former do not always correspond to those in the latter. In a comparatively great number of cases Persian and Turkish means of verbal expressions show a striking difference. Cf. e.g. *dälīl bol-* «guide» for P. رهبری کردن (75*r*10), *fā'idä qïl-* «be useful» for P. سود داشتن (85*r*9), *fārig̱ yürï-* «have no care» for P. ایمن نشستن (17*r*8), etc. It seems that Turkish had its own stock of verbal phrases, which, though formed on foreign model, was developed within the Turkish vocabulary. The same is true of verbal phrases used as terms of writing in the Turkish languages.

[48] Telegdi's paper on the verbal phrases in New Persian is also relevant for the linguistic aspects of verbal phrases in Turkish (Cf. *Nature et fonction des périphrases verbales dites «verbes composés» en persan : Acta Orient. Hung.* I, pp. 315—334).

[49] It lies outside of the scope of this paper to deal with idiomatic expressions and locutions bearing on writing, such as *qaläm al-* «note, put down», *qalämä kätür-* id., etc.

Of such terms *yoy-* «efface, erase» (< *yoδ-* «annihilate» from *yo-*, cf. *yo-q* «nonexistence») deserves the greatest attention, as it is semantically well attested, especially in Khwarazmian Turkish sources.[50] The verb *kötür-* «carry off» was secondarily used in the sense of «wipe out», as seen in one of the Mameluke Kipchak sources.[51] *sil-* which survived in the sense of «wipe, rub down» appears chiefly in the Kipchak lexicon.[52] The verb *čiz-* discussed above, having the primary meaning «to draw a line → write», appears also in the sense of «blot out».[53] Here again Persian and Arab loans entered the Turkish vocabulary in the Mohammedan era: *qaläm čäk-* «cancel a word by a stroke of the pen», *raqam-käš ol-* «strike out», *pāk ät-* «clean», *maḥv ät-* «erase», etc.

8. Terms on the material requisites of writing form a large subdivision consisting of three main groups: (*a*) Terms for «pen» and other instruments by which writing is produced. (*b*) Terms for «ink» and other colouring materials used in writing. (*c*) Terms for «paper» and other materials on which writing was executed.

The first group contains exclusively loans of different origin and age. The oldest layer of these terms belongs to the Pre-Mohammedan period, and speaks of Chinese and Mongolian influence on Turkish writing practice. The oldest word of this category is *bir* or *biir* (as von Gabain proposes of Chinese *pi* < **pi̯ĕt)* «brush» attested only in Old Turkish (ATG 303*b*). The word *üšük* ~ *üzük* occurs more frequently, with a wider semantic range. It denotes, as seen in Karakhanide[54] and Kipchak[55] sources, 1. «pen» (of reed or quill), 2. «letter». None of them survives in the modern dialects.[56]

The second layer, dated from the Mohammedan era, consists of Arab

[50] Xwārazmī, Muḥ. *yoy-* «blot out, erase»: *fäläkniŋ däftärindin tünni yoyyan* «he erased the night from the book of destiny» (Herat MS 290*v*3. Nadžip reads *boy-* [*Op. cit.*, p. 27]. Gandjei, correctly, *yoy-* [*op. cit.*, p. 102]). Qutb *yoy-* «wash, wipe, blot out, annihilate» (Zaj. 85): *qalam tart imdi Šīrīn ḫarfīnī yoy* «now take a writing redd and blot out Šīrīn's word» (MS 89*v* 15), or *köŋül lavḫīndīn anlar ḫarfīnī yōy* «blot out their words from the table of the heart» (53*v* 7). Cf. LA *yoy-* «abkratzen, ausrotten» (Houtsma, 110).

[51] Qavānīn *kötür-* 1. «tragen (Last)», 2. «abwischen» (Telegdi 315).

[52] Qavānīn *sil-* «abreiben» (Telegdi, 322), LA *sil-* «abwischen» (Houtsma, 77) cf. RT id. «wipe, scrub, plane, rub down, polish, erase» etc. (Hony, 319*b*).

[53] Cf. RT *čiz-* «draw a line or mark, sketch, rule with lines, scratch, erase, cancel» (Hony, 69).

[54] Kāšγ. *üzük* «Buchstabe» (Brock. 238), cf. *üžüklä-* «buchstabieren» (id.).

[55] LA *üšük* «Feder» (Houtsma, 49. Here a form of CC *üzük* is quoted on the basis of Kuun's edition, which, however, is not registered in Grönbech's Glossary). — Coman, Tel. *üzük* «das Alphabet, ABC-Buch, Lesebuch» (Radl. I, 1895). Cf. Mong. *üsüg* «Buchstabe» (Ramst. 460*a*).

[56] Noteworthy is Kāšγ. *uč* «ein Bergbaum, aus dessen Holz Schreibfedern, Spindeln und Stöcke geschnitzt werden» (Brock. 227).

and Persian loans. Among them *qaläm* is the most important, denoting, as lexicographers note,[57] all kinds of instruments used in writing, *i.e.* «pen, reed, engraving tool, writing brush», etc. It was widely spread[58] and took the place of former terms. It often served as a basis for verbal phrases and locutions, e.g. *qaläm ač-* «cut a reed or quill and make it a pen» indicating the way of producing writing reeds, *qaläm qaṭ ät-* «nib a pen», *qaläm yon-* «mend a pen», *qaläm-pärdāχt ät-* «finish off carefully a reed pen»,[59] all bearing on the making and mending of a pen. Because of its rather general meaning word groups or compound words were used to denote a special kind of pen, e.g. *χām qaläm* «an ill-seasoned, soft barked reed or pen» (Redh. 1470*b*), *tuy qaläm* «brush»,[60] *qïl qaläm* «camel's-hair pencil»[61] *taš qaläm* «slate pencil»[62], *quršuń qaläm* «lead-pencil»,[63] *nūk qaläm* «a quill pen»[64] etc. — A Persian term used especially in poetry is *χāmä* «pen writing reed»[65], occurring particularly in the Classical period. The word is mostly lacking in the modern Turkish dialects and, if present, it is regarded as obsolete.[67] It also formed verbal phrases like *χāmä*

[57] Cf. Cl. Pers. *qaläm* «a pen, reed, a pen-knife, aknife, poniard, sword, an engraving-tool, character, mode of writing, an arrow for gambling or drawing lots, a slip, a section, a paragraph, the upper part of a beard tapering into a point, a kind of fire-work, a crystal (as of salts)» (Stg. 985*b*).

[58] Karshi Comm. *qaläm* «a reed stick for writing» (Bor. 196). CC *qalam* «Schreibfeder» (Grönbech, 191). Qav. id. «Rohrfeder» (Tel. 316). Rabγ. *id.* «writing instrument (reed stick or Chinese brush)», (Malov, 410*a*). Quṭb. *qaläm* «pen» (Zaj. 85). Sayf *id.* «reed pen» (23*v* 3°). — Cf. RT *kalem* «reed, pen, paint-brush, fine chisel, turning tool» (Hony, 178*b*). Özb. *qalam* 1. «pencil», 2. «writing reed (marked as a historical term)», 3. «pen» (Bor. 601*a*).

[59] Cf. Redhouse's data under *qalem* (1470*a*).

[60] Zenker, «Pinsel, Gänsefeder» (707).

[61] Zenker has *qïl qaläm* and *qïl qalämi* «Haarpinsel» (707). Redh. only *qïl qalämi* «Haarpinsel» (707). Redh. only *qïl qaläm* (1470*b*).

[62] Zenker *taš qaläm* «Schieferstift» (707*c*).

[63] RT *kurşun kalem* (Hony, 214*a*). Zenker has *quršun qalämi* «Bleistift» (707*c*).

[64] Redh. 1470*b*. — The use of *qaläm* in the Chagatay literature is best seen in the 6th chapter of Navāī's *Farhād and Šīrīn* addressed and devoted to the writing reed as an indispensable means for composing a poem.

[65] Cf. Cl. Pers. *xama* a pen, writing-reed, a heap of sand, a heap, a flagon with a long neck, a tent made of goat's hair, anything of one colour (Stg. 443*a*).

[66] Rabγ. *χāma* «pen, kalam (writing instrument)», (Malov 442*a*). *χāmä ur-* «sharpen a pen for writing» (id. 438*b*). Xwārazmī, Muh. *id.* «pen» (Nadžip 186). Lexicographers engaged in the research of Turkish monuments of the Mohammed era do not always register Persian and Arab loans their interest being focused mostly on the originally Turkish lexicon. As a result their glossaries do not furnish a clear insight into the distribution of such words as *χāma*, *qaläm* and *kilk* in the Classical Turkish vocabulary (e.g. *Tarama Sözlügü* registers only their derivatives as *qaläm ur- qaläm čäk-*, *qaläm čalïn-* I, 405).

[67] Cf. Bor. 503*b*, s. v. *χåma*.

ur- «sharpen a pen»; *kilk* is also of Persian origin.[68] Its primary meaning was «hollow reed», which later changed into «a reed pen». It is attested mainly in poetry and has not survived in the modern Turkish languages.

The list of terms on «ink» is comparatively scanty. From a semantic point of view this group is rather problematic for the existing terms, in the majority of cases, denote painting colours. But, as has been pointed out, in earlier times painting and writing were in close relation. Moreover, a well-executed manuscript was written in different colours, the titles mostly in red or golden ink. It seems therefore reasonable to include colour terms as well into this category.

The oldest terms of this kind are Turkish, partly obsolete, partly surviving in modern dialects. Of the latter type is *qara* «black → ink» to be found especially in Chagatay, Kipchak and Tatar sources.[69] The poorly attested *bitigü* «ink» (< *biti-* «write») originally was an adjective to a noun denoting a sort of colour used for writing and assumed its secondary meaning by way of metonymy.[70] Coman *bayov* «colour, paint» (CC Grönb. 48), Karakhanide *boduγ* (cf. Mong. *buduγ)* id.,[72] Chagatay *boyaq* id.,[72] semantically insufficiently attested for our purpose, are names of paints used to illuminate a manuscript and/or paint coloured titles in a book. The same refers to *boya-* «dye, paint, colour»,[73] surviving in present-day dialects,[74] which seems to have retained its original form in Chagatay.[75] Karakhanide sources know further expressions for «colour»: *tü* «paint»,[76] and *ön* «colour»,[77] the latter attested in Old Turkish and Chagatay sources as well,[78] *mäkkäh* «Chinese ink»[79] *sütük* «ink made of ox's horn».[80]

[68] Cf. Cl. Pers. *kilk* «a hollow reed, a kex, a pen, an arrow, the canine-teeth, a brasier, flesh-glue» (Stg. 1043*a*). Osm. *id.* 1. «the Persian reed from which Eastern pens are made», 2. «a reed pen» (Redh. 1563).

[69] Chag. *qara* «encore» (PdC 395), Karakh., Chag., Kazan T., Coman *id.* «Tinte» (Radl. II, 142). Tur., Tat. id 1. «black», 2. «ink» (Budagov II, 42*b*).

[70] Kāšγ. *bitigü* «Tinte» (Brock. 38).

[71] QB *boduγ* «paint» (Malov, 372*b*). Kāšγ. *boduγ* (Brock. 39).

[72] Chag. *boyaγ* «teinture» (PdC 179), *boyaq* «die Farbe, gefärbt» (Vámb. 250*a*). Eastern T., Chag. *boyaq* «Farbe» (Radl. IV, 1657).

[73] Old Turkish *boy* «Farbe» (ATG 304). CC *boya* «Farbe, Farbestoff» (Vámb. 63). LA *id.* 1. «Färbärröthe», 2. «Farbe» (Houtsma, 65). Cf. Kāšγ. *bodu-* «färben» (Brock. 38).

[74] Turkish dialects (Osm., Crimean, Turkm., Khiv.) *boya* «Farbe, Lack» (Radl. IV, 1657). Rt *boya* «dye, paint, colour» (Hony 46*b*).

[75] Chag. *boy* «couleur» (PdC 178).

[76] QB *tü* «paint» (Malov, 435*a*). Kāšγ. *id.* «Farbe» (Brock. 222).

[77] Kāšγ. *öη* «Farbe» (Brock. 134).

[78] Chag. *öη* «couleur» (PdC 82). TTT *id.* «Farbe» (Gab. X, 47.).

[79] Kāšγ. *mäkkäh* «chinesische Tinte» (Brock. 121).

[80] Kāšγ. *šütük* «Tinte aus Rindshorn» (Brock. 190).

In Mohammedan times more special Arab and Persian terms were introduced to denote «ink» and «colour». For the former Arab *müräkkäb*[81] and Persian *siyāh*,[82] while for the latter Persian *räng*[83] found their place in the Turkish vocabulary.

The expression *altun suyï*, as properly attested in Sayf's Gülistān, denotes «golden ink for decorational inscriptions».[84]

A separate group is constituted by terms of materials on which writing was executed. Of the oldest layer, by the side of nouns as *ayač* «wood»,[85] *taš* «stone»,[86] *quyqa* «leather»,[87] etc. the word *kägdä* «paper» deserves the greatest attention. It is of Sogdian origin[88] borrowed by the Uyghurs via Manichean channels. For its more precise meaning in Sogdian Lifšic's note in his edition of Sogdian Documents of Mug is of interest.[89] Old Turkish sources have this word in the form of *kägdä*[90] and *kagda*.[91] Of later dialects it is attested in Koybal.[92] The word *tumar* appeared somewhat later in the Turkish vocabulary.[93] It is, as Radloff tentatively remarks, of Greek origin[94] and denotes, among others, «a scroll of paper», «a scroll of parchment», but, evidently one already written on, as further meanings of the word show («amulet, volume, book», see below). The word *yapuryaq* in Karakhanide has, among others, the meaning «leaf for writing».[95]

In the Mohammedan era Persian *kāġid* became a very wide-spread term

[81] Osm. *müräkkäb* ~ *müräkäb* «ink» (Redh. 1814). RT. *mürekkeb id.* (Hony, 257*a*).

[82] Özb. *siyåh* «ink»: *siyåh bilän yåzmåq* «write with ink» (Bor. 365*b*).

[83] Osm. *räng*, vulg. *ränk* «colouring matter, colour, dye» (Redh. 989*a*). RT *renk* «colour» (Honey 285).

[84] Sayf *zäšt χaṭṭ turur kim altun suvï bilän yazïlmïš* «it is an ugly writing written in golden ink» (96*r*3).

[85] Kāšγ. *yïγač* «wood» (Brock. 87). Karshi Comm. *ayač*, *yïγač* 1. «tree, wood»; 2. «log» (Bor. 37). CC *ayač* «tree» (Grönbech, 28), etc.

[86] Old T. *taš* «stone» (ATG 338*a*). Kasγ. *id.* (Brock. 198), etc.

[87] Old T. *quqa* «Haut, Fell» (ATG 331*b*). Kāšγ. *id.* «Haut», met. «Pelz» (Brock. 163). Turkish dialects (Sag., Koyb., Kacha) *quyya* «head skin» (Radl. II, 890).

[88] Cf. Man. Sogd. *q'γδ'* «paper» (Gershevitch, *A Grammar of Manichean Sogdian* [Oxford 1961], p. 188). Sogdian Documents of Mug: *k'γδy'kh* «paper» (cf. Lifšic, *Sogdijskie dokumenty s goru Mug II : Juridičeskie dokumenty i pisjma* [Moskva, 1962] p. 202).

[89] «No doubt Chinese paper is meant, clean or with Chinese text on one side» (*op. cit.*, p. 184).

[90] Suvarṇaprabhāsa *kägdä* «paper» (Malov, 392*b*).

[91] Old T. *kägdä*, *kagda* «Papierblatt» (ATG 313*a*).

[92] Koyb. *keğdä* «dickes Papier» (Radl. 1065).

[93] Quṭb *ṭumar* «scroll, amulette» (Zaj. 58). Turkish Dialects (Osm., Chag., Kaz.) *tumar* 1. «eine lange Papierrolle, Pergamentrolle, ein Band, ein Buch»; 2. «ein Amulett, ein Talisman», 3. «ein Etui in dem man den Talisman trägt» (Radl. 1519).

[94] Cf. Greek τομαρι.

[95] Kāšγ. «Blatt (auch zum Schreiben)», (Brock. 78).

for paper.[96] By its side Arab *varaqa* «a leaf of paper»[97] and *varaq* id.[98] were introduced.

9. Terms on the finished product of writing, words denoting things written (inscriptions, various kinds of books, etc.) form a separate group in this survey. Structurally it consists of derivatives of verbal roots meaning the action of writing itself, or, of words of other kinds with the primary meaning «ideas contained in the written text» (religious laws, orders etc.), later, in figurative use, denoting the book and other sorts of writing in which these ideas were put forward. Foreign influence is evident in this section too, for by the side of original Turkish words we find foreign loans both before and after the Mohammedan conquest. The most frequently used old term of this type is *bitig* (< *biti-* write + *-g*)[99] ~ *biti* (< *bitig*, or *biti-*).[100] It has, like the verb it was formed from, a wide semantic range, denoting broadly-speaking everything written down or contained in a writing: «inscriptions of all kinds, documents, royal decrees, poetic works, religious scriptures». It is attested throughout the Old and Middle Turkish period.[101] In modern dialects, if present at all, it is marked by lexicographers as obsolete.[102] Because of its broad range of meaning it often entered into compounds or syntactic units

[96] LA *kägit* (MS كاغت) «Papier» (Houtsma, 95), Qavānīn *kāġid* id. (Tel. 313). — RT. *kâğid* «paper, letter» (Hony, 176*b*).

[97] Qavānīn *baraqa* «Blatt Papier» (Tel. 326). Sayf id. 1. «leaf of paper», 2. «letter» translating Sa'dī's پیغام (35*v*8), ورق (36*r*3), سالت (36*r*7). — RT *varaka* «a single leaf, note, letter, document» (Hony, 384*a*).

[98] Sayf *varaq* «a leaf of paper» (23*v*3° for Sa'dī's كاغذ). — RT *varak* «leaf, petal; sheet of paper» (Hony, 382).

[99] Cf. ATG § 119, Brock. *Ostt, Gr. s* 48*b*, Poppe, *Gr. s* 146.

[100] Instead of the loss of final *-g* from *bitig* the short form may be explained as the direct use of the verbal root as a noun, as in the case of the secondary *boya-* vt. «paint» > *boya* n. «colour«, by the side of *boy*.

[101] Old T. *bitig* «Schrift, Geschriebenes, Buchstabe, Brief, Testament, Buch» (ATG 303*b*), «inscription» (Malov, 372*b*). QB *bitig* «charter» (Malov, 372*b*), Karshi Comm. *id.* «book, scripture»: *bärdimaŋa bitig yaʿnī inǰīl* «he gave me the scripture, *i.e.* the gospel», *bitig ičindä yaʿnī qur'ānda* «in the scripture, *i.e.* in the Kuran», *bitig ičindä yaʿnī lavḥvl-maḥfūẓda* «in the scripture, *i.e.* on the well-preserved table. Notable is the use of *bitig* «scripture» opposed to *kitāb* «book» in the following sentence: *yā sizgä bitikmü kälmiš turur kitāblarda* «or did the scripture come to you in books?» (Bor. 104), Kāšγ. *bitik* 1. «Schreiben, Schrift», 2. «Amulet» (Brock. 38), *biti* «Himmelsbrief» (Brock. 38), CC *bitik* 1. «Schrift» 2. «Buch», 3. «Lagerverzeichnis»: *yaχšï bitik* «das gute Buch, die Bibel, die christliche Lehre», *bitik tili* «Büchersprache», etc. (Grönbech 61), *bitiv, bitüv* «Schrift» *(id.)*. Qav. *bitik* «Schriftstück» (Tel. 306). Quṭb *bitik* «letter, message, literary work» (Zaj. 34). Chag. *bitik, biti* «lettre, écrit» (PdC 181). Osm. *bitik* 1. «a written document, an inscription», 2. «a written amulet», etc. (obs.). (Redh. 339*b*).

[102] Cf. Redh. 339, s. v. Hony does not record it.

if it was to denote a special sort of writing. Such are, e.g. *baš bitig* «chief document»,[103] *an bitig* «book of judgements» (the determinant being a Chinese word),[104] *boš bitig* «charter of liberation»,[105] *bitig taš* «a monument of stone with inscriptions»,[106] *kägdä bitig* «letter, note, written on Chinese paper» (cf. notes 88—89 above),[107] *ötüg bitig* «book of debts».[108] One of the oldest but rarely attested terms is Old Turkish *bi* (as Gabain remarks [ATG 303*a*] of Chinese *pei*, sino-jap. *hi* [*pi*]) «a stone with inscription». Of the same period is, but with wider distribution, *bädiz* (< *bädiz-* «adorn», see above) «decoration, carving, embellishment», consisting, as the examples in KT show, of carved ornaments and inscriptions.[109] Although traits of this word are to be found in some of the later (Karakhanide) sources, it seems to have died out by the end of the Old Turkish period. Words of the earlier stock, technical terms of Buddhism and Manicheism are *sudur* (< skr. *sūtra*), «teaching of Buddha» (ATG 335*a*), *šastir* (< skr. *śāstra)* «dogmatic texts» (ATG 336*b*) and the Greek → Sogdian *nom* «teaching, law, religious texts, prayer».[110] The latter evinces a wide distribution in the Old and even in the Middle Turkish dialects, let alone Mongolian sources.[111] Its derivatives, however, are mostly concerned with the oral transmission or religious laws and have less to do with writing and book, cf. *nomči* «preacher of religious laws»,[112] *nomla-* «preach».[113] Younger terms, with the exception of *yazï* that gradually replaced *bitig* in almost all of its meanings,[114] are of more restricted meaning. Such were, e.g. *čizmäk* «writing»[115] (cf. *čizik* «a drawn line» of *čiz-* «draw a line, write», see above),

[103] Its occurrence in the Uyghur jur. doc. 1,20 in Malov's publication is a little doubtful. Malov himself transcribes *bos bitig* in the text and translates «chief letter» on p. 203, and also in the Glossary (p. 372*b*).

[104] From Suvarṇaprabhāsa (cf. Malov, 358*a*).

[105] Uyghur jur. doc. 1, 13—14: *män yulup alayïn saŋa burunča boš bitig biräyin* «I will take you and give you a charter of liberation according to former habits» (Malov, 202). Cf. also *boš ïdmïš bitig* id. (Malov, 372*b*).

[106] KT 53 (Malov, 372*a*).

[107] Thomsen, *Stein's Manuscripts* ... 101, Suvarṇaprabhāsa 9 (Malov, 372*b*).

[108] Suvarṇ. 15 (Malov, 408*a*).

[109] ATG *bädiz* «Bildnis, Gemälde» (302*a*). Malov id. «ornament, carving, embellishment» (p. 369*b*).

[110] Cf. Man. Sogd. *nwm pδk* «ritual law» (Gersh., *op. cit.*, § 1635, 1). Greek *νομος*.

[111] Old T. *nom* «Lehre, Gesetz, Religion, Lehrtext, Gebet, Vorstellung» (ATG 320*b*). TTT *id.* Lehre (Gabain, X, 58). Khwāst. *üč ödki nom* «law of the three times», Suvarn. *nom* «sacred book, law» (Malov, 405*a*). Cf. Mong. *nom* «Heilige Schrift, Religion, Buch (religiösen Inhalts)», (Ramst., *Kalm. Wb.*, 279*a*).

[112] Khwāst. (Malov, 405*a*). Cf. ATG 320*b*.

[113] Suvarṇ. (Malov, 405*a*). TTT *id.* (Gabain, X, 58). Cf. ATG 320*b*.

[114] Karshi Comm. *yazuq* «letter, writing» (Bor. 135). Chag. *yazu* «écriture» (PdC 525). — RT *yazï* «writting, calligraphy, manuscript», etc. (Hony 398*a*).

[115] Cf. CC (Grönbech, 75).

oqïγu «sacred book» (lit. «that which is to be read», translating Arab قرآن),[116] *yarlïq* «written order, letter»,[117] with its derivatives *yarlïq et-* «order», (Malov, 383*a*), *yarlïqa-* id.,[118] *yaryu* «decision, judgement in written form» (cf. *yar-* «split», esp. the phrase *yaryu yar-* «make a judgement»[119]). Noteworthy is Kāšγ. *yartu* «Brett, Inschrift» (Brock. 80). Old Turkish *üzük* in the sense of document is poorly attested (Malov, 441*a*).

The stock of such terms was enlarged under Mohammedan influence. Words of Persian and Arab origin came into use and they soon superceded traditional terms in both frequency and importance. Of Arab terms *kitāb* 1. «book»; 2. «letter, epistle», 3. «writing»,[120] *kitābä* ~ *kitābät* 1. «inscription», 2. «poetic work»,[121] *χatt* (with early dialectal variant *χat, qat)* «writing»,[122] *mäktūb* «letter»[123] etc. and of Persian ones *nāma* «letter, document»,[124] *nišān* «sing mark, decoration»,[125] *χāmä-güzār* «writing, written», (Zenker 402*a)* etc. belong to this category. The very frequently used term *däftär*, a word of Greek → Arab origin (*διφθερα*) in the sense of «book, note-book, collection

[116] Karshi Comm. *bu oqïγu ičindä* «in this scripture» translating Arab فی امدّا القرآن. In this translation the same purism is to be observed as Zajączkowski speaks of in his *Le traite Arab Muḳaddima d'Abou-l-Laiṯ as-Samarḳandī en version Mamelouk-kiptchak* (Warszawa 1962) p. 9.

[117] Suvarṇ., QB *yarlïq* «order, command» (Malov, 385*b*). Cf. ATG *yarlïγ* «Entscheid, Erlass, Befehl, Lehre» (352*b*). Kāšγ. *yarlïγ, yarlïq* «Befehl des Sultans» (Brock. 79). Karshi Comm. *yarlïγ* «command, prescription, revelation» (Bor. 145). Rabγ. *yarlïγ* «command» (Malov, 385*b*). Quṭb *yarlïγ, yarlïq* «order, command» (Zaj. 71). Chag. *id.* «Ordre royal, chiffre qui le surmont, lettre écrit, ordre donné de vive voix (PdC 523). — RT *yarlıġ* «command, edict» (Hony 395*b*).

[118] Suvarṇ. *yarlïqa-* «command», (Malov, 385*b*).

[119] CC *yaryu* «Entscheidung, Urteil, Befehl, Gericht» (Grönbech, 115). Sayf. *yaryu* «judgement» (7*r* 4). Quṭb *yaryu* «decision, judgement» (Zaj. 71). Chag. *yaryu* «attaque d'un accusateur, contestation, dispute, plaint, administration, loi, defence» (PdC 522). Cf. Coman *yaryu yar-*«richten» (Radl. III, 103). Sayf *yaryu yar-*«pass a judgement» (7*r* 4). Quṭb *yaryu qïl-* id. (Zaj. 71).

[120] *bitig* and *kitāb* are equally used in Middle Turkish documents. Semantically, however, they are of different value: *bitig* means also «scripture in general, written text», whereas *kitāb* «book, written by hand or produced by blockprinting» etc. Cf. the example of the Karshi Comm. *bitiglig turur kitāba* «it is written in the book» (p. 104).

[121] Sayf *kitābät* «writing» (178*v* 3). Xwār. Muḥ. *id.* (Nadžip, 201). — RT. *kitabet* «art of writing, writing lesson, essay-writing, literary style» etc. *kitabe* «inscription on a monument» (Hony 205*b*).

[122] QB *qat* «charter, letter» (Malov, 412*b*). Sayf *χaṭ* «handwriting» (150*r* 7, for Saʿdī's كتابه).

[123] Sayf *mäktūb* «written» (146*r* 6 for مسطور). Osm. *id.* vulg. *mäktup* «letter» (Redh. 195*b*).

[124] Quṭb *nāmä* «letter». — RT *name* «love letter, letter document, used in compounds for any written agreement or document» (Hony, 265*a*).

[125] LA *nišān* «Zeichen» (Houtsma, 102). — RT *nişan* «sing, mark, indication, scar, target, order, decoration», etc. (Hony, 270*b*).

of poems»[126] occurs in various dialectal variants, such as *taftar* in Coman[127] and *täptär* in Karakhanide[128] sources.

10. The ability, or, rather, the necessity of dividing human utterances into its smaller units emerged at a comparatively later and for each community different stage of development. Until the appearance of writing there was no real social need of language analysis, and even after writing had been introduced, this need did not exceed the limits of the adopted writing system, especially, of course, in the first period. In writing systems based on ideograms the smallest unit was a word, or, more precisely, a notion as in the cases of the Chinese and Egyptian languages. People employing syllabic script regarded a syllable as the smallest part of their language. Only the adoption of alphabetical writing led to the dismemberment of speech into sounds as its smallest components. To adopt a system of writing, of course, required the analysis of the spoken language, as it was uttered and perceived, *i.e.* dividing language into sounds, or pronounced syllables and words and marking them with corresponding characters. When dealing with terms on the parts of writing, these two aspects must be borne in mind, because it is here that certain facts of this branch of terminology find their explanation.

The first is that especially in the earlier period of Turkish literary culture we find no clear-cut terms for parts of writing as we analyse it to-day. A word may serve to denote more than one special units. So *bitig* means everything which is the result of writing *(biti-)*, a letter, a syllable, a word, a sentence, the whole written work, etc. At the same time *söz* or *saw/sab* denoted everything that was pronounced, uttered, from a single sound to a complete speech. With this we now come to the second characteristic of these terms. As the words *bitig* on the one hand, and *söz* ~ *saw/sab* on the other, show that Turkish developed two basic terms, the former standing for all kinds of written, the atter for all kinds of spoken utterances:

bitig	*söz, saw/sab*
letter	sound
syllable (written)	syllable (spoken)
word (written)	word (spoken)
book	speech

[126] Sayf *däftär* «book» (151*r*2 et pass.). χwār. Muḥ. poem in: [312*r*6] *bu däftär kim bolup tur Miṣr qandï | yäti yüz elli tört ičra tükändi* «this poem which has become as sweet as Egyptian sugar, came to an end in seven hundred fifty four».

[127] CC *taftar* «Lageverzeichnis, Rechnungsbuch» (Grönbech, 232).

[128] QB *täptär* «copy-book, manuscript» (Malov, 429*a*).

This is the first analysis of the Turkish language, developed by the Turkish speaking community itself. It divided language into what is spoken and written. It is now quite understandable that early terms follow, in some way or other, this division. Only later, especially in the Mohammedan literary culture, did more specialized terms appear for divisions of writing.

For «letter of the alphabet», the smallest unit of writing, as already pointed out, there is no one standard term. The word *bitig* according to Old Turkish sources (ATG 303*b*), means «letter» only so far as this also belongs to its broader semantics comprizing everything what is written. The later term *ḥarf* became a technical term for «letter» in the Mohammedan period,[129] yet it had, by the side of this, a series of meanings («word, speech» etc.) both in the Arab, Persian and Turkish languages.

It is again terms of wide semantic range that serve to denote «word». These are the above discussed *bitig*, *söz*[130] and *saw/sab*[131] and the Arab—Persian loan *ḥarf*. The derivatives and expressions formed from the Turkish words contribute to the above view on their use in so far as they show that *bitig* is an utterance written, *saw* and *söz* an utterance pronounced: *bitig biti-* «write»,[132] *bitig tili* «book language»,[133] but *savčï* «prophet, prea-

[129] Osm. *ḥarf* «letter of the alphabet» (Redh. 776). RT id. «letter of the alphabet word, speech» etc. (Hony, 135*b*). Bashk. *häref* 1. «word», 2. «writing» (Achmerov, 611*b*).

[130] Old T. *söz* «Wort, Gerede, Befehl» (ATG 335*a*). — TTT id. «Wort» (Gabain, X. 49). Kāšγ. id. (Brock. 184), Karshi Comm. id. «word, speech» (Bor. 274). Quṭb *söz* «word, expression» (Zaj. 160). Qavānīn id. «Rede» (Tel. 323). Chag. *id.* «Wort, Rede, Sprache» (Vámb. 297*a*). — RT *id.* «word, speech, talk »(Hony 324*a*).

[131] Old T. and Karakhanide sources show how wide the semantic range of this word was, cf. ATG *saw*, *sab* «Wort, Rede, Sprichwort, Nachricht, Angelegenheit, Ruhm» (333*a*). Suvarṇ. *sav* «word, speech» (Malov, 420*a*). Thomsen, Stein's Manuscripts . . . *sab* id. (Malov, 418*b*). Kāšγ. *sav* «Wort, Sprichwort, Geschichte, Botschaft, Ruhm, Ruf» (Brock. 174). Karshi Comm. *saw* «word, speech» (Bor. 256). Absent in later sources.

[132] So in QB and USp (cf. Malov, 372*a*).

[133] CC «Büchersprache (Bibelsprache?)» in Grönbech 61. Perhaps we have here a technical term for a standard literary language, with definite requirements for style and calligraphy. Of the existence of a literary standard in the Early Middle Turkish period speaks, among others, a passage in the 35th chapter of the QB, where the qualities of such a literary vehicle is described. The distich [Arat, I, 2695] *bälägat bilä χaṭ täŋäššä qalï iδi äδgü til bu bitig söz tili* «if eloquence equals writing, it is a very good language, the language of written words» is relevant from two points of view. First that by the 11th century calligraphy and style were regarded as of equal importance, *i.e.* form and means of fixing an information did not yet sink to the level of a mere vehicle of communication, but still maintained an inner connection with the content. This esteem given to books and writing was promoted by tradition rooted in those times when writing, magic and religion were in close connection, and by the respect to the Koran. Secondly the term *bitig söz tili* «the language of written words» corresponding to *bitig tili* above contains a further proof for the use of *söz* to denote «spoken utterances whatever», opposing *bitig söz* «a spoken utterance that has been put down».

cher»,[134] *sabï- mïn tükäti äsidgil* «listen to my words to the end» (ATG 246), *sözïŋri* «talkative» (Kāšγ. Brock. 184 etc. The word *ḥarf* being a later term, is equally used for spoken and written words.

Words for «line» are of later origin. They often mean not only a line of writing, *i.e.* a row of written characters, but also a line of decorative figures, as *čizik* and *cizgi*.[135] The Turkish terms *yol*[136] and *sïra*[137] in some dialects are also used to denote a line of wiriting. The foreign loans *χaṭṭ* with the dialectical variants *χat* and *qat* (see Note 122) and *saṭr* (~ *saṭïr)*, words of a wide scale of meanings[138] are more frequently used for this purpose.

The two Turkish words for «page» *bit*[139] and, perhaps, *yüz*[140] are problematic in so far as their meaning is concerned.[141] The latter occurs quite frequently in this meaning especially in modern dialects. The basic terms for

[134] Thomsen, Stein's MSS. *sabčï* «preacher, speaker» (Malov, 418*b*). QB *savčï* «prophet, preacher» (420*b*). Chag. *savčï* «messenger» (PdC 344), cf. *savčï χatun* «die Beobachterin, die Ehevermittlerin» (Vámb. 294*b*).

[135] Derivatives to *čiz-* «write», see above.

[136] Its original meaning is «way, journey» and is attested so in early sources (Old T., Kar., Khwar., Chag.). In the sense of «line of writing» it appears in modern dialects: Alt., Tel., Kaz. *yol* «Linie, der Strich, Streifen»: *bir yol yazdï* «er hat eine Reihe geschrieben» Bashk. *yul* «Line (in writing)», (Achm. 708*a*). Özb. *yol* «line»: *bir nečä yol χat yåz-* «write a few lines» (Bor. 194*a*).

[137] A relatively new term, attested in Chag. «chose rangée en file, rang d'une armée, lignes d'un livre, grains enfilés» (PdC 366), and widely used in modern dialects: Osm., Az., Crimean «Reihe, Ordnung, Reihenfolge»: *bir qač sïra yazdï* «er schrieb einige Zeilen» (Radl. IV, 637). — RT *sïra* «row, file, etc., line of writting» (Hony 317*a*).

[138] RT *satïr* «line of writing» (Hony 307*b*). Özb. *satr* «line»: *bir satr šeʿr* «a line of a poem» (Bor. 358*a*) — RT *hat* «scratch, line, railway line, mark, writing, decree» (Hony, 137*b*). Özb. *χat* 1. «letter», 2. «reeding and writing», 3. «note», 4. «hand (writing)», 5. «inscription», 6. «line» (obs.), 7. «line in writing» (obs.), 8. «list», 9. «document, certificate», 10. «bed (in a garden)», (Bor. 498*b*).

[139] This word, attested in Old T. sources in the sense of «face» (ATG 303*b*) stands in some of the modern dialects for «page». Cf. Kazan Tatar *bit* 1. «das Gesicht des Menschen» 2. «die Seite eines Buches» (Radl. IV, 1773). Özb. *bet* 4. «a page (of a book, copy-book, etc.)»: *kitåbnïŋ birinči beti* «the first page of the book» (Bor. 67*b*). Bashk. *bit* 1. «page» 2. «leaf» (Ahm. 103*a*).

[140] It occurs throughout in earlier and modern sources in the sense of «face». Because of its secondary meaning «surface, right side of a thing», as attested in a group of modern dialects (Osm., Chag. etc., cf. Radl. III, 617), however, it was used to denote «the face of the title page of a book».

[141] There is a questionable sentence in the *Maḥbūbu'l-qulūb* of Navāī, where both words occurd. The Istanbul edition reads *muḥarrir ki taḥrīri tüz päsändīdä dur ägär bir bit bitir ägär yüz* i.e. «a writer whose writing is orderly, is acceptable, may he write one page or a hundred». The MS in the Hung. Acad. Library has this sentence in a slightly different version, omitting *bir* before *bit : ägär bit bitür ägär yüz* what I tentatively translate «does he write a page in the book or a title page», because the text opposes *bit* to *yüz*.

page in the classical and modern periods are *saḥīfa*[142] and *varaq*,[143] the meanings of which, however, are not confined to this single notion.

The word *saḥīfä*, is also used to denote «a leaf of book». Among such terms Old Turkish documents attest *ptr*, evidently *patar* (skr. *pattra* cf. ATG 324*b*). Of later terms, loans again, we have *tabaqa*[144] and *taχta*,[145] which by the side of «leaf» denote «a sheet of paper» as well.

A rich group is constituted by words denoting subdivisions of a piece of writing, such as chapter, paragraph, etc. Here again Arab and Persian loans prevail, both in number and importance. Turkish terms are either traditional words or the results of purist efforts.[146] To the former type belong *bölük* and *bölüm*[147] (both of *böl-* «divide»)[148] of which *bölük* is the more widely used term,[149] and also *ülüš* which beyond its original meaning («portion, share») occurs in this sense as well.[150] Of the latter type is *söz kesildi* «words were cut off» used in a Turkish translation (Cf. Note 146 above) for Arab *faṣl* «chapter»

[142] Osm. *ṣaḥīfä* 1. «page, a leaf, sheet or tablet» 2. «a writing, a document» (Redh. 1170*a*). RT *sahife* «page, leaf» (Hony 301*b*). Özb. *sahifa* «page»: *kitāb sahifasï* «the page of a book» (Bor. 359).

[143] Osm. *varaq* 2. «a sheet of paper» (Redh. 2134). RT id. (Hony, 384*a*). Özb. *id.* «leaf, leaves»: *on beš varaq qāγāz* «fifteen sheets of paper» (Bor. 101*a*). To our purpose, *i.e.* to attest this word meaning «page», an example from Sayf's *Gülistān* is more elucidatory: [6*r* 13] *gül tiläsä χāṭiriŋ tolï tabaq | bu gülistānïmdan oqï bir varaq* «if your mind wants a bowl full of roses, then read a page of this rose garden of mine».

[144] It alternates with *ṭabaq* mostly without any difference in meaning. In this respect noteworthy is Radloff's observation, according to which *tabaqa* is the form preferred in Osmanli (cf. Radl. IV, 961). Budagov has *tabaqa* «sheet of paper» etc. (I, 734). — RT *tabaka* «layer, stratum, sheet (of paper)» etc., and *tabak* «plate, dish, sheet, layer» (Hony, 339*a*).

[145] Cf. RT *tahta* «board, plank, sheet (of metal)», etc. Özb. *taχta* 2. «sheet (of paper, metal, etc.).» (Bor. 413).

[146] It was A. Zajączkowski who called the attention to Mameluke Turkish translators showing a clear tendency to render Arab and Persian technical terms and formulas into Turkish *(Abou'l-Laiṯ*, p. 9).

[147] *bölüm* is a relatively new term, occurring in modern dialects. Cf. Chag. «Teil, Abteilung, Distanz» (Radl. 1703). Osm. id. 2. «a portion, a slice» (Redh. 409 *b*). RT *bölüm* «act of dividing, portion, slice; chapter, article» (Hony, 47*b*).

[148] Cf. Brock. *Ostt. Gr.* §§ 64, 81. The same root is in *böläk* «present, gift» cf. *Acta Orient. Hung.* 14, 215.

[149] It is attested already in OT, cf. ATG «Abschnitt, Teil» (304*b*). Karshi Comm. *bölük* ~ *bölüŋ* «part, group» (Bor. 108). Chag. *bölük* «troupe, division, territorial» (PdC 177). — RT id. «part, subdivision, fragment, compartment, company, squadron» (Hony, 47*b*).

[150] Old T. *ülüš* «Teil, Kapitel» (ATG 349*a*). Karshi Comm. *ülüš* «share, part, portion» (Bor. 338). Rabγ. id. (Malov, 440*a*). Coman id. «Teil» (Grönbech, 270). Chag. id. «part, portion» (PdC 79). — Osm. *ülüš* «that which is shared out, subdivided, a part, a share, lot, portion» (Redh. 267*a*). RT *üleš* (of the root *ülä-* «divide») «portion, share» (Hony, 380*b*).

(cf. Arab *faṣala* «divide»). In some manuscripts the expression *söz başi* is used to show the beginning of a new chapter.[151] It has the same role as *satïr başi* in the later Osmanli usage (cf. Hony 307*b*). Among Arab and Persian loans *bāb* «gate, door» → «chapter» excells in importance and frequency of usage. It is attested throughout the Middle Turkish sources, especially in poetic works.[152] By its side *faṣl* «subdivision, chapter»[153] and *qism* «part» were used. The Persian *nāmä* in the sense of «chapter, canto» appears mostly in epic poems.[154] It even denotes a special kind of lyric poetry.[155]

11. Terms denoting the person writing, mostly agent nouns formed by various morphologic means or lexical devices, developed a rather wide semantic range in the course of history, as the importance and social role of writer and writing changed, and as literacy spread among the Turkish speaking peoples. Beyond their notional meanings they denote now high court dignities, now simple provincial scribes, highly educated men of letters or poor copyists. The semantic divergence does not result in a clear-cut division of these terms according to their meaning, for in this respect they were determined by historical an social factors. That is true especially with terms of the Pre-Mohammedan period, with the exception of *bädizči* that seems to have a narrower semantics, denoting a class of craftsmen engaged in sculpting. As to their structure they are derivatives based either on words denoting the action of writing (verbal roots) or on those indicating the result of such an action (things written). The means of derivation are partly Turkish partly those of Persian and Arab languages, the latter in such occurrences being loan-words in the Turkish lexicon.

The highly productive suffix of derivation in Turkish, *-či* is[156] attached to different bases: (*a*) to verbal roots, as in *bädizči* «master, artist executing inscriptions on stone monuments» (< *bädiz-* see above[157]). In the court of

[151] It is used, for example, throughout the Uyghur version of Xwārazmī's *Muḥabbatnāma* (cf. Ščerbak, *op. cit.*).

[152] QB *bāb* «chapter» (Malov, 367). Sayf *bāb* 1. «gate, door», 2. «chapter», 3. «matter, topic» (8*r* 12 et passim). Osm. id. 4. «chapter, subdivision of a book or science» (Redh. 313*b*). — RT *bab* «door, gate, chapter, subdivision», etc. (Hony, 27*a*).

[153] Osm. *faṣl* 4. «a section, subdivision of a book» etc. (Redh. 1387*a*). RT *fasıl* «subdivision, chapter, section», etc. (Hony, 106*b*).

[154] QB *nāmä* «letter, literary work» (Malov, 402*a*). Qutb id. «letter» (Zaj. 34). χwār. Muḥ. *id.* «letter, book» (Nadžip, 209).

[155] Recently described in Nadžip's edition of Xwārazmī's *Muḥabbatnāma (op. cit.*, p. 15).

[156] For the use of *-či* in Eastern Turkish monuments cf. Brockelmann, *Ostt. Gr.*, pp. 92—94.

[157] Malov, *Pamj.* The verbal root *bädiz-* appearantly had a noun of the same form in the sense of «carved ornaments, inscriptions» as Kāšγ. *bädizlik* «adorned» shows (see above).

Tabγač rulers such masters were employed as we are told about in the small KT,[158] whose profession was to adorn stone monuments and buildings by cutting and carving. (*b*) To nouns as in *bitigči* ~ *bitikči* «writer, scribe, court scribe»,[159] widely attested in Old and Middle Turkish sources,[160] and *bitkäči*, which, however, was less used.[161] (*c*) To gerunds in *γu-/gü-*[162] as in *bitigüči* «scribe», mainly in Old Turkish (ATG 303*b*). (*d*) and to gerunds in *-i*[163] as in *yazïčï* «scribe, writer» in Classical and Modern sources.[164] The participle in *-γan/-gän* in the role of an agent[165] noun appears in *naqšlaγan* «painter» (also of MSS) recorded in the Codex Cummanicus (Grönb. 168). This and similar forms, however, are occasional derivatives belonging rather to morphology than to lexicon, and as such do not strictly concern our present survey.

[158] Small KT 11: [*tabγa*]č *qaγanta bädizči kälürtim* «I ordered masters from the ruler of Tabγač» (Malov, 28).

[159] The qualities of a court scribe as conceived in the Karakhanide era are thoroughly described in the 35th chapter of the QB (Cairo MS 148,15—153,12). According to this a scribe is a man of confidence in the beg's service *(begler ïnančï)* an important person equal in rank to the vizier: *nečä mä bilig bilsä bäglär özi | bitigči käräk ol bitisä sözi | bitigčigä ayγu käräk ič sözin | küδäzsä bitigči öküš ya azïn | bu ič söz tutuγlï bütün čïn käräk | bütünlükkä artuq bütün dïn käräk | qalï tutmasa bu bitigči sözüŋ | begi sïrrï ačlur bu örtär özüg* «However much wisdom the beg possesses, a scribe is necessary, for it is he who puts down the words. To the scribe sincere words must be said (and) he keeps much or little therefrom. In order to keep these sincere words he must be righteous, beyond righteousness he must possess a true faith. If the scribe cannot perceive the speech, the beg opens secrets and he hides its essence».

In addition to these and similar characteristics the scribe must possess a thorough education, which enables him to perform his task: *bitigči biliglig uqušluq käräk | χaṭṭï uz bälägat taqï äδgüräk | bitigdä χaṭṭ uz bolsa ačlur köŋül | oqïγu kälir baqsa avnur köŋül | bälägat bilä χaṭṭ täŋäššä qalï | iδi eδgü til bu bitig söz tili |* «The scribe must be a learned and intelligent man, his hand-writing artful and his eloquence even better. The heart opens if it finds the hand-writing of a letter artful, if the heart comes to read it and looks at it, it will rejoice. If eloquence equals the writing, that is a very good language, the language of written words».

[160] QB *bitigči* «scribe (a high post)», (Malov, 372*b*). Karshi Comm. id.: *anday qïlyay kim bitigni bitigči* «he treats us like the scribe treats his scroll of paper» (Bor. 105). Chag. *bitigči* and *bitküči* «Schreiber» (Vámb. 251*a*), the second form is questionable. PcC does not register this word. CC *bitikči* «Schreiber» (Grönbech, 61). LA id. (Houtsma 60). Quṭb *bitikči* «writer, scribe, copyist, secretary» (Zaj. 34).

[161] ATG 304*a*. The word occurs in Xwārazmī's Muḥabbat-nāma as an apposition to Mercury, the writer of the sky: 294*v* (1) *nečä kim bolsa-lar kök ičrä ǰāvīd | ʿutārid bitkäči barbaṭčï nāhid* (2) *quyaš-teg dävlätiŋ tābändā bolsun | eškiŋdä yäti kök bändä bolsun* «for ever as Mercury the writer and Venus the musician are in heaven your fortune should be shinning like the sun and the seven heavens should be captives at your threshold.»

[162] Cf. Brocklemann, *Ostt. Gr.*, pp. 248—249.

[163] Cf. Brockelmann, *Ostt. Gr.* p. 245.

[164] Qavānīn *yazïčï* «Schreiber» (Tel. 312). Budagov *yazïčï* ~ *yazučï* «scribe» (II, 228). RT *yazïčï* «writer, clerk, secretary» (Hony, 398*a*).

[165] Cf. Brockelmann, *Ostt. Gr.*, p. 257.

Of Persian loans *qaläm-zän* «writer, painter» etc. and *qaläm-käš* id. are compounds formed within the Persian language with the present root as their second component. They gained ground especially in the Turkish literary language.

Arab loans are represented in a greater quantity. The most frequent and semantically broadly developed one is *kātib* «scribe, author» and also «copyist» especially in Navāī's description.[166] This, together with *rāqim* «writer, scribe», *münšī* «letterwriter, secretary», *muḥarrir* the most widely used present day term for «writer, editor, author» (cf. Hony 247*a*), and the profession noun *naqqāš* «painter, illuminator (of manuscripts)»,[167] entered the Turkish vocabulary under Mohammedan influence.

The word *baqšï* (< Mong. < Chin.) «scribe» stands apart from the above groups and evinces the strength of the Mongolian impact on Turkish administration.[168]

[166] In QB, as we have seen above, the scribe is represented as the holder of a high court dignity and his qualities described as moral and edicational requirements for a person in high service. Navāī, after four hundred years, presents him in the *Maḥbūbu'l-qulūb* as a craftsman with the characteristics of a man of profession (Cf. the excellent MS in the Hung. Acad. (Turc. 0.8) 11*v* 14 — 12*r* 12.

[167] Sayf *naqqāš* «painter» for نقاش چين (MS 117*r* 10°). Cf. RT *naqqaş* «artist (esp. illuminator of manuscripts), decorator», (Hony 264*b*). Özb. *naqqåš* 1. «painter», 2. «decorator (of houses)», 3. «carver of woods, bones» etc. (Bor. 283*b*).

[168] Cf. Uyghur jur. doc. *baqšï* «Buddhist monk, scholar» (Malov, 368). CC *id.* «Schreiber» (Grönbech, 49).

SOME NOTES ON THE TERMINOLOGY OF MONGOLIAN WRITING

BY

A. RÓNA-TAS

There are many unsolved problems in the history of Mongolian writing.[1] We know almost nothing about the writing of the early Mongolian peoples,[2] we do not know the conditions under which writing developed at the Kitais[3]

[1] In this paper I use the word «writing» in a broader sense than usual. It is used here also to refer to the technical requisites of any writting or printing, such as paper, the instruments of writing, the letters, punctuation and diacritic marks, orthography, the types and styles, the kinds and forms of script, the book, its production, its get-up and internal division etc., in brief, everything that makes possible or results from writing. In its most general sense «writing» denotes in this paper all technical, economic and social conditions of the effort to render information by the use of writing. The German words Schriftwesen or Schrifttum, the Russian expression письменность seem to be nearer to what I mean. Sir Gerard Clauson in one of his last papers *(The diffusion of writing in the Altaic world: Aspect of Altaic Civilization,* Bloomington 1963, pp. 139—144) treated the question in a narrower context, meaning by writing only the diffusion of script. The aim of my paper is no more than to raise some of the unsolved problems in this particular field of Mongolian philology.

[2] It seems very probable that the Turks taking over the governing system of the Juan-juans received from them also the practice of runic script. It is an open question whether the Juan-juans were of Mongolian stock, or did Mongolian tribes live with the Juan-juans. (This question was treated by Professor Ligeti in a paper adressed to the Hungarian Academy of Sciences in 1946 (unpublished)). We know about the 'A-ža-s or T'u-yü-huns — an early Mongolian tribe of the 3rd—8th century — that they employed letters (Cf. Th. D. Carrol, *Account of the T'u-yü-hun in the history of the Chin dynasty,* Berkeley and Los Angeles 1953, p. 4), they used writing and notched sticks. As the Chinese sources reported: their letters were like those of the Wei dynasty (Caroll, op. cit., p. 22) It is a debated question whether the T'o-pa or Tabgach, the people of the Wei dynasty, were Turks or Mongols, but we know that they had some kind of runic script and from their language we know the first occurrence of the word *biti-* «to write» in the form *bitikčin* «scribe» (cf. Pelliot: *JA* 1925, pp. 254—255, Boodberg: *HJAS* I (1936), p. 170, Bazin: *TP* XXXIX (1950), pp. 300—301, Ligeti: *KCsA* I (1924), pp. 328—329, Eberhard, *Das Toba-Reich Nordchinas,* Leiden 1949, p. 360).

[3] The so-called «small Kitai letters» were of Uigur origin and its first use is recorded from 925, the «large Kitai script» was of Chinese origin and constructed in 920. The Chinese sources mention also the use of runic script or tallies. It is very difficult to diffe-

and it is obscure whether it influenced the literary culture of the Mongols of Chingis khan and if so in what way.[4] Although we have information about the script based on the Chinese system of hierogliphs and adapted to the languages of the Kitais, Jurchens and Tanguts we do not know whether this triad had antecedents or followers or this experiment ceased with the appearance of Chingis and his tribesmen. We know that the Mongolian script is of Uigur origin and ultimately goes back to the group of Semitic alphabets, but we do not know what role the Chinese, Indian, Tibetan, Iranian and Mediterranean cultures played in the formation of the Uigur literary culture. We miss a comparative study of the two most important Turkish systems of writing the Runic and the Uigur though there a great deal has already been cleared up.[5] It seems also to be obscure which of the two main Uigur centres of the Mongolian period had an effect on the development of Mongolian writing, or more precisely: what was the exact role of the two.[6] Neither has it been clarified through what channels writing came from the Uigurs to the Mongols, what was the role of the Naimans, Kereits, Kitais and perhaps other peoples

---

renciate between the reflexes of the two in the Chinese sources. (Cf. Ligeti L., *A kitaj nép és nyelv* [The Kitai people and language]: *Magyar Nyelv* XXIII (1927), pp. 301—310, Feng Chia-sheng, *The Ch'i-tan Script: JAOS* LXVIII (1948), pp. 14—18 with further references).

[4] There lived a Kitai minister in the court of Chingis: Ye-liü Ch'u-tsai. According to the Hei-ta shih-lüeh he was in charge of the correspondence in Chinese of the chancellary (cf. Lin Chiun-yi and N. Mungkuev's translation in Проблемы Востоковедения 1960 : 5 p. 142. Recently L. L. Viktorova pointed out the importance of the Kara-Kitai in forming the Mongolian writing (cf. К вопросу о найманской теории происхождения монгольского литературного языка и письменности (XII—XIII вв.): Ученые Записки Ленинг. Гос. унив. им. А. А. Жданова №305. Восточной факультет. Сер. востоковедческих наук. Вып. 12 (1961) pp. 137, 155. Cf. also L. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* XVII (1964) p. 281.

[5] On this question see Klaproth, J.: *Sprache und Schrift der Uiguren* in: *Reise in den Kaukasus und nach Georgien* . . . I—II, Halle und Berlin 1812—1819, vol. II, pp. 481—576, the basic work of F. W. K. Müller *(WZKM* V (1891), pp. 182—184) and the recent summary of A. von Gabain *(Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften Phil-hist. Kl.* 1948: III, Berlin 1950, pp. 1—24) with further bibliography.

[6] The two centres were Turfan and Kan-su (the vicinity of Su-chou and Lan-chou). The former is better known since the great excavations in Turkestan. On the role of the Uigurs in Kan-su cf. Kotwicz in *RO* XVI (1930), pp. 435—440 and the works cited in *Acta Orient. Hung.* XV (1962), pp. 259—260. The Uigurs of Turfan came under Mongolian rule in the middle of the first decade of the 13th century (cf. *Secret History* par. 238), the Uigurs of Kansu in 1227 (cf. Kotwicz, *op. cit.*, p. 437. Schram, *The Monguors of the Kansu-Tibetian Frontiers* III, 1961, p. 21a). The Uigur centre of Kansu was given importance in the Mongolian Empire only after 1241 when Godan settled there, while the Uigurs of the Turfan area maintained close contacts with the Kara-Kitai, Kereit, Naiman, Jurchen and Mongolian tribes much earlier.

or whether we can speak of a direct Uigur—Mongolian contact in this respect?[7] Although it was already discussed by some authors we have not the final solution of the question: what was the respective part of the several Mongolian groups in forming the Mongolian literary culture in the 12th and 13th centuries.[8] It seems to be clear that in the evolution of the early Mongolian writing of the

[7] Pelliot has pointed out (*AM* II (1925), pp. 284—289) that the Uigur T'a-t'a t'ung-a, who was chancellor of the Naiman Tayang khan and came into the court of Chingis after the defeat of his former lord in 1204, was an important figure in the formation of Mongolian writing. According to Professor Ligeti we have good reasons to suppose that T'a-t'a t'ung-a was not the only lettered person who came over from the Naimans and joined Chingis. At the same time it is known that the first edicts of Chingis were written in Uigur and sealed with the Naiman Imperial Seal (Ligeti L., *A mongolok titkos története* [The Secret History of Mongols], Budapest 1962, pp. 207—208). The role of the Naimans was discussed by Viktorova in her paper quoted above (cf. also L. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* XVII (1964), p. 281). The Naimans were Mongolized Turks (cf. Pelliot-Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan I*, Leiden 1951, pp. 214—222, Ligeti, *A mongolok titkos története*, pp. 158—159, 167 with further bibl.). In 1206 Sigi-qutuqu a man of Tatar origin, was charged with the compilation of the *Köke debter* the first Mongolian Codex of Law (*Secret History* par. 203). From the itinerary of Ch'ang ch'un, a Taoist Chinese monk, we know that when he was in 1223 in the court of Chingis Chingqai, a man of Kereit origin wrote his words in Uigur script. Chingqai was a leader of the chancellary under Ögödei and Güyük, he met also Plano Carpini (cf. Pelliot: *TP* XV (1914), pp. 628—629, A. Waley, *The Travels of an Alchemist. The Journey of the Taoist Ch'ang-Ch'un from China to the Hindukush at the Summons of Chingiz khan* etc., London 1931, pp. 33—38). One or two years later (1224/1225) is dated the first Mongolian monument written in Uigur script which was preserved till the 20th century, the so-called «Stone of Chingis» (the most recent edition and a bibliography can be found in Ligeti L., *Preklasszikus Emlékek* 1., XIII—XIV szd.: *Mongol Nyelvemléktár* I [Preclassical Monuments 1. 13—14 centuries: *Corpus of Mongolian Linguistic Monuments* I] Budapest 1963, pp. 15—16). That the outlook of the script on the stone differs slightly from the contemporary document in Uigur language was stressed by Professor Ligeti (*A 'phags-pa írásos nyelvemlékek : Emlékkönyv Melich János születésnapjára* [The Linguistic monuments in 'phags-pa script: Memorial volume presented to J. Melich on his 70th birthday], Bp. 1942, p. 223.). The following information of Mongolian writing is dated from 1233 when the Chinese official P'eng Ta-ya visited the Mongols and recorded the use of the Uigur script in the *Hei-ta shih-lüeh* (edited in 1237). Thus we find Naimans, Kereits, Kitais, Tatars around the craddle of Mongolian writing.

[8] It was Kozin, who stressed the role of the Western Mongols in forming the Mongolian literary language (Джангариада. Героическая поэма кальмыков. Moscow—Leningrad 1940, p. 25). Vladimircov has dealt with the question earlier: Монгольские литературные языки: Записки Института Востоковедения I (1932), pp. 5—7. As Sanžeev has recently pointed out the arguments in favour of the Oirat origin of the Mongolian literary language are not convincing (Старописьменный монгольский язык, Moscow 1964, pp. 7—8). However this question is not only a linguistic or dialectal one. The origin of the literary culture, «writing» in the broader sense is in no way the same as the origin of the dialect of the Mongolian literary language.

12th—14th centuries we have to separate three periods,[9] but we know almost nothing about the pecularities of these periods. The Mongolian literary culture formed a superstratum over developed centres of China, Iran, South-Russia and Turkestan, and the Mongolian writing was influenced by them.[10] Elements of the Mongolian literary practice survived after the collapse of the Mongolian Empire in the local usage mainly in the West. The Uigur script was not the only medium for writing in the Mongolian world. The various other systems of writing, among them the *'phags-pa*, the Chinese[11] and the Arabic[12] were used for rendering Mongolian. They had special technique and style. Though the linguistic side of these questions were made the objects of investigation many times, we know only about a few statements concerning the instruments, means and usage of writing with these alphabets. Block-printing came also

[9] The first period began after the defeat of the Kereit and Naiman tribes. In this period the Uigur script was used either for writing documents in the Uigur language but for Mongolian purposes, or in Mongolian but without any change of the original system. The second period began with the activity of Saskya paṇḍita (1235/39—1280) with slight but conscious reform of the system, with fixing rules, summing up the little changes which the system of writing had undergone during its first half century. It became an instrument of the new dynasty to get and send information over the Empire. But though there was no significant change in the script, this was the time when the Mongolian writing in a broader sense developed. The third period began with the first decade of the 14th century, when the *Jirüken-ü tolta*, the oldest Mongolian grammar and orthographical codex was compiled. The author of the *Jirüken-ü tolta* and several other literary works was Čhos-kyi 'od-zer. At the present time we have only a commentary to the *Jirüken-ü tolta*, the *Jirüken-ü tolta-yin tayilburi* or *Oytaryui-yin maṇi* which was edited recently by P. B. Baldanžapov *(Jirüken-ü tolta-yin tayilburi.* Монгольское грамматическое сочинения XVIII. века. Ulan Udê 1962). The introduction of this work contains many important data on the writing of the Yüan-period. Čhos-kyi 'od-zer was the translator and commentator of the *Bodhicaryāvatāra*, the earliest Mongolian blockprint which has come down to us. On his activity and the works dealing with him see the paper of F. W. Cleaves in *HJAS* XVII (1954), pp. 1—42. The third period ended with the collapse of the Yüan dynasty in 1368. The main figures of the first period were — as we have seen — Kitais, Naimans, Kereits, Uigurs. The second period is marked by the appearance of the Tibetans and the increasing role of the Chinese. The nationality of Čhos-kyi 'od-zer is debated. According to the introduction to the index of the Mongolian Kanjur (Cf. L. Ligeti, *Catalogue du Kanjur Mongole imprimé*, Budapest 1942, p. 333) he was an Uigur. Cleaves thinks that he was a Tibetan *(HJAS* XVII (1954), p. 39).

[10] The importance of the difference of the various centres of writing within the Mongolian Empire will be clear to those who read the monuments of the Mongolian linguistic history in the grouping given by Professor Ligeti in his edition cited above.

[11] The bibliography of the monuments in *'phags-pa* script and in Chinese transcription can be found in Professor Ligeti's *'Phags-pa írásos emlékek — Kancelláriai iratok kínai átírásban. Mongol nyelvemléktár* II. [Monuments in 'phags-pa script — Chancellary documents in Chinese transcription. Corpus of Mongolian Linguistic Monuments II].

[12] The enumeration of the Mongolian monuments on Arabic and the literature dealing with them can be found in *Acta Orient. Hung.* XIV (1962), pp. 3—14.

by the mediation of the Uigurs to the Mongols,[13] but the antecedents of xylography in the Yüan period, the evolution of the printing-techniques of the 10th—14th centuries deserve serious study as the question at what time and under what circumstances did the direct influence of Tibetan block-printing begin on the Mongolian also awaits settlement.[14] The written culture of the Mongolian period was heterogeneous not only in respect of ethnical groups but

[13] Xylography came from the Chinese to the Uigurs (cf. Carter, *The Invention of Printing in China and its Spread Westward*², New York 1955, pp. 144—145). As Carter has pointed out the form of the Uigur books reflects the different influences which were at work in those times. The *pothī*-form is a survival of the old Indian palm-leaf books, the printing and the page numbers are of Chinese origin, the script came from the Sogdians. Carter has not dealt with the Tibetian influence on the Uigur writing, but we have reasons to mention it. Though the excavations in Turkestan brought to light a lot of printed books, their chronology has not yet been fixed. It seems, however, very probable that the majority of them can be dated between the 12th and the 14th centuries. Block-printing was known earlier, under the Kitai and the Jurchen dynasties (cf. Wittfogel-Feng, *History of Chinese Society : The Liao* (907—1125), Philadelphia 1949, pp. 292—293 and K. T. Wu: *HJAS* XIII (1950), pp. 447—459). The first Mongolian blockprint preserved is dated from 1312, and was printed in Peking in 1000 copies. We know that during the Yüan dynasty there was a state office for publishing printed books (Carter, *op. cit.*, p. 88, Wu, *op. cit.*, p. 460—461). I had no acces to the work of K. K. Flug (Из истории книгопечатания в Китае (X—XII вв.): Сов. Востоковед. I (1940), pp. 78—94). Since the seal-impression played an important role in the history of printing it would be also interesting to write a monograph on the Mongolian seals and tamgas. (Cf. P. Aalto: *Studia Sino-Altaica*, Wiesbaden 1961, pp. 12—20, *Acta Orientalia Havniae* XXVII, pp. 137—148, G. Sükhbatar, *Studia Ethnographica* I. fasc. 6., Ulan Bator 1960).

[14] The history of Tibetan printing is — if possible — less worked out than that of the Uigur-Mongolian (cf. the unpublished dissertation of Nebesky-Wojkowitz, *Schriftwesen, Papierherstellung und Buchdruck bei den Tibetern*, Wien 1949). Recently R. Shafer (*JAOS* LXXX (1960), pp. 328—329), W. Simon (*BSOAS* XXV (1963), pp. 72—80) and C. L. Goodrich (*JAOS* LXXXII (1962) pp. 556—557) dealt with the beginnings of Tibetan printing. Since I wish to return to this discussion in another place I would mention here only that though the term for printing block: *dpar* (*spar* and *par* are secondary) is undoubtedly of Tibetan origin and has nothing to do with Chinese *pan*, the Tibetan blockprinting is of Chinese origin. The first dated Chinese printed book is of 868 (cf. Giles: *BSOS* (1937), pp. 1030—1031 and P. Pelliot, *Les debuts de l'imprimerie en Chine*, Paris 1953, pp. 47—48) the first printed book of the world is known from Japan and dated from 770 (cf. V. S. Grabin: Народы Азии и Африки 1964 : 1, p. 129). The Japanese blockprinting is of Chinese origin. Though it is difficult to give an exact date for the beginning of Chinese printing because the transition from seal-impression and stone-inscription to printing was gradual, the Chinese book-printing can be traced back to the end of the 7th century. This fact alone makes it very improbable that the printing — as Shafer supposes — would be of Tibetian origin. It is a debated question (cf. Ch'en: *HJAS* IX (1946), pp. 53—63 and Tucci: *HJAS* XII (1949), pp. 477—481) whether the first edition of the Tibetan Kanjur, the first Snar-thaṅ-edition, was manuscript or printed. Anyhow the Tibetan printing is older than the Mongolian and its influence on the Mongolian printing calls for further elucidation.

also in respect of the social and political milieu in which it was employed. Principally it can be assumed that there must have been differences between the writing in the chancellaries[15] and monasteries, between the procedure of the high and petty officials, between the literacy of the high learned and the half-learned lower priesthood but we have very scanty knowledge about these assumed differences. Writing was of course a privilage of the upper class and even within the ruling class only a few could read or use the brush or calamus. But there were also craftsmen, block-cutters and engravers, half-literate and illiterate wandering story-tellers, magicians who could read at least a few magic formulae and soldiers who had to read not only the written orders but also the letters of privilege granted so frequently in those times to people to protect them from the molestations of the soldiers, merchants who were interested in reading the contracts and debtors whose life depended on a written debenture. We have at our disposal some of these documents but we know almost nothing about the actual extent of literacy among the Mongols of the Middle Ages. The Mongolian writing of the Ming period came more and more under Tibetan influence. The reflection of this process in the history of literature is now under a lively investigation but the technical side of the question, the centres and ways of the Tibetan influence have only been touched in the studies hitherto published. The formation of the classical Mongolian writing in the Manchu period, the Chinese, Manchu and Tibetan contacts are also questions waiting for answer.[16]

In the same period the several Mongolian groups, the Oirats, the Buriats, the Khalkhas, South Mongolians etc. began to develop their own literary culture through changing or adaptation earlier Mongolian writing.[17] On a

[15] On a chancellary practice of the Mongols in the 13th century see Cleaves: *HJAS* XIV (1951), pp. 493—526.

[16] I would mention here for instance the task of making a study of the colophons of the Mongolian Kanjur and Tanjur in respect of the literary culture of the period. Important material can be found in the works of W. Heissig, especially in his book: *Die Pekinger lamaistische Blockdrucke in Mongolischer Sprache*. Wiesbaden 1954. An interesting paper on the outlook of the Mongolian-Tibetan book was published by K. Sagaster *(Zum tibetischen-mongolischen Buch- und Bibliothekswesen : Aspects of Altaic Civilization*, Bloomington 1963, pp. 123—136). I have used this instructive work in compiling the list of terms below. On later Mongolian xylography see also Nordstand's paper in *CAJ* III (1958), pp. 256—266. On the history of Tibetan paper there are two works by Meisezahl (*Papiergeschichte* VIII (1958), pp. 17—28 and *Libri* X (1960), pp. 292—306). Another question is which of the Mongolian ethnical groups played a role in forming the literary centres of the Manchu period. In my forthcoming book *(Tibeto-Mongolica*, Budapest 1965) I deal with the role of the Mongours in this respect.

[17] Cf. Vladimircov, Сравнительная грамматика, pp. 27—32, Sanžeev, Старописьменный монгольский язык, pp. 9—11.

Mongolian prototype was formed the Manchu[18] and Oirat script[19], the last two offshoots, of the Sogdian—Uigurian—Mongolian branch of the Semitic alphabet. Parallel to this there came into existence a Mongolian literature written in Tibetan, later in Mongolian but with Tibetan letters, neither of them has been made up till now the object of a detailed investigation.[20] The Old Mongolian writing got a new content after the revolutionary changes in the Mongolian society and then gave its place to the Cyrillic alphabet but neither this change nor the surviving old elements were discussed.[21]

I have only touched upon some of the questions of the history of Mongolian writing — they could be and have to be multiplied. But this is perhaps enough to show that here is an important field for philology and an important aspect of Mongolian history which calls for a monograph or perhaps more of them. Towards this goal I wish to offer, as preliminary work, a selected list of the classical terminology of Mongolian writing. I shall try to summarize the results of earlier studies without however any pretension of completeness.

We have to distinguish between two groups of terms. To the first group belong the primary terms, those which denote or denoted primarly the elements of writing. The rest of the terms are secondary, i.e. those which acquired their meaning, connected with writing, through the development of their semantics (extension, narrowing, specialization, analogy etc.). It will be seen that there is a difference between the origin of the primary and secondary terms. There is also a difference between the simple terms and the composite ones or phrases. Since my aim was etymological I quote the composites, phrases and derivations usually under the stem in the notes also in the cases when, according to their meaning, they would have to be mentioned in another section. This procedure make the basic meaning of the stem clearer.[22]

[18] On the Manchu script and the relevant literature cf. Ligeti: *Acta Orient. Hung.* II (1952), pp. 235—298.

[19] The best summary on Oirat is A. Bobrovnikov's Грамматика монгольского-кальмыцкого языка published in Kazan 1849!

[20] Already Vladimircov called the attention to this question (Сравнительная грамматика, pp. 27—28) and Professor Ligeti dealt with it *(Rapport preliminaire d'un voyage d'exploration fait en Mongolie Chinoise* 1928—1931, Budapest—Leipzig 1933, p. 40). The first Mongolian text with Tibetan letters published by Europeans can be found in Witsen's *Nord en Oost Tartarye* I, 1695, p. 220, Table 2. K. Čeremisov and V. D. Jachimov discussed a Mongolian journal published in Mongolian but with Tibetan letters (Современный восток, 1940, pp. 256—261) and recently Grønbech *(Studia Orientalia* XIX (1952) : 6) and Bawden *(ibid* XXV (1960) : 3) have contributed to this question. On a late adaptation of the Tibetan script to Mongolian cf. G. Kara's paper in *Acta Orient. Hung.* IX (1959), pp. 1—38.

[21] See the introductions to Todaeva's Грамматика современного монгольского языка, Moscow 1951, and Sanžeev's Современный монгольский язык, Moscow 1960.

[22] Abbreviations: Ch: Chinese; K: Kowalewski, J. E., *Dictionnaire mongol—russe—français I—III*, Kazan 1846; KČ: *Kelen-ü čimeg*, ed. M. Taube: *Wissenschaftliche Zeit-*

1. To write

The basic word for writing in Mongolian is *biči-*[23]. This word is present in the earliest documents of the Mongolian language and in all the dialects. It is a development of a form **biti-*, which can be found in Turkish. The earliest evidence of the existence of the word is Tabgach *bitikčin* and Hungarian *betű* < *bitiγ* (cf. Note 2). We find the word in Manchu in the form *bitxe* «letter, script». The word *biči-* is used as the word for writing the Uigur script and secondarily for other scripts. It is a productive word-stem. We come across such derivatives as *bičig*[24] «anything written (as letters of the alphabet or characters), system

schrift der Karl-Marx-Universität, Leipzig X (1961), Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe H. 1., pp. 147—155, cf. also А. И. Воробьева, Монгольское, грамматическое сочинение «Kelen-ü cimeg»: Пробл. Вост. 1959 : 6, pp. 148—151.; L: Lessing, F. D., *Mongolian—English Dictionary*, Berkeley and Los Angeles 1960; M: Mongolian; Ma: Manchu; MMo: Middle Mongolian; OM: *Oγtaryui-yin mani* or *J̌irüken-ü tolta-yin tayilburi*, ed. P. B. Baldanžapov: Монгольское грамматическое сочинение XVIII века, Ulan Udê 1962.; Sag: Sagaster, K., *Zum tibetisch-mongolischen Buch- und Bibliothekswesen : Uralic and Altaic Series* Vol. 23, pp. 123—136.; SD: Sumatiratna, *Bod-hor-kyi brda-yig miṅ chig don gsum gsal-bar byed-pa mun-sel sgron-me* I—II, Ulan Bator 1959.; Skr: Sanskrit; T: Tibetan; Uig: Uigur; WT: *Yü chih wu t'i Ch'ing wen chien I–III*, Peking 1957; YD: Ye-šes Rdo-rje, *Bod-skad-kyi brda' gsar rñiṅ dka'-ba* etc. Ulan Bator 1959. The Mongolian, Turkish and Manchu-Tunguzian languages and dialects have the abbreviations usual in the Acta Orientalia Hungarica.

[23] K, L, WT 768, 773 — T *'bri-*, Ma *ara- ; bičiǰü ab-* (K, L) «to write down»; *qayulǰu biči-* (L) «to copy», *bayulγan biči-* (L) «id.», *bayulγan bičikü ayil* (SD II 826) «office for the copies» = T *yig bšus grva ; güilgen biči-* (SD II 1108) «to write in cursive style» = T *bšar ; nige nige-ber ǰiγsaγan biči-* (L) «to enumerate one by one in writing»; *tegüdege ügei biči-* (L, WT 777) «to write or copy without hesitation, to write quickly» = T *mgyogs yig*, Ma *fir semen ara- ; darun biči-* (WT 773) «to write current script» = T *gzab-ma bšar*, Ma *gidame ara- ; naribčilan biči-* (L) «to write well, with precision».

[24] K, L, WT 729, 776, SD II 824 = T *yi-ge, yig, bskur-yig*, Ma *bitxe*, Ma *üsüg ; bičig bičikü čaγasu* (L) «stationary, note paper»; *bičig-ün kele* (L) «literary language»; *bičig-ün üge* (L) «id.»; *bičig-ün keregsel* (L) «writing utensils»; *bičig-ün sirege* (L) «writing desk»; *bičig üsüg* (L) «writing, literacy»; *bolǰuγ-a bičig* (K, L) «contract, agreement»; *γuyulta bičig* (K, L) «written request, petition»; *ger-e bičig* (K, L) «treaty, treatise, agreement»; *mongγol bičig* (L, WT 730) «Mongolian script, book, letter»; *kitad bičig* (WT 730) «Chinese script»; *temdegtü bičig* (L) «certificate, patent»; *ünemlekü bičig* (L) «id.»; *ǰam-un bičig* (K, L) «passport, travel permit» = T *lam-yig; ǰarlal bičig* (L) «manifesto, decoration»; *bičig-ün talbiγur* (L) book-case»; *bičig ǰokiyal* (L) «literary work»; *bičimel bičig* (L) «written book, book in manuscript»; *sigükü čaγaǰan-u qauli bičig* (L) «criminal code»; *bičig-ün tüsimel* (K, L) «civil servant» = T *yig-blon*, Ma *bitxeǐ χafan ; bičig-ün kümün* (K, L) «educated man, scholar, writer, author, scribe, copist»; *adali bičig* (K) «facsimile»; *eke bičig* (K, SD II 826) «original letter, the original of a script, authograph» = T *ma yig, yig-dan; toγa bičig* (K) «index, register» = T *dkar-čhag*, M *karčiγ, γarčiγ ; ilegekü bičig* (K) «letter» = T *'phrin-yig ; bičig-ün ed* (K, WT 816) «utensils for writing» = T *yi-ge spyad-ma*, Ma *šu-i belxeku ; bičig-ün erkin sayid* (K, SD 827) «minister of State» = T

of writing, script, inscription, letter, written book etc.», *bičigeči*[25] 'clerk, scribe, copyist, secretary', *bičigesü*[26] «inscription», *bičigle-*[27] «to dictate», *bičilge*[28] «the action of writing», *bičimel*[29] «written manuscript, inscription, writing, letter» etc.

There is also another word in Mongolian which has connections with the action of writing and this is *ǰiru-*. Its basic meaning in the classical language and the dialects is «to draw (as a line or a picture), to scratch»[30] but the word denotes also «to write» in Kalmuck, Western Buriat and Monguor. The verb *ǰiru-* has the meaning «to put one's signature on a document, to sign, to subscribe» in the expression: *yar-un üsüg ǰiru-*. The basic idea expressed by the word was «to draw a line» hence «to carve a line in wood, to cut incisions». In the Zirni MS we find *ǰuru- (< ǰiru-)* with the only meaning «to cut»,[31] it is *ǰiruγ*, a deverbal form of *ǰiru-* which denotes «tally»,[32] the man who cuts

yig-blon gco-bo, M *dayaγsan bičig-ün daruγa ; bičig-ün tusalan ungsiγči sayid* (SD II 827) «an official who reads during the ceremonies» = T *yig-blon tha-čhun ; bičig ungsiqu tüsimel* (K) «id.»; *bičig-ün tusalan keleleǧči sayid* (SD II 827) «an official» = T *yig-blon tha-šal ; bičig-ün uduridqal* (K) «introduction, preface»; *bičig-ün udqači* (K) «doctor, Ch. *han-lin*» *; eke bičig* (L) «original text, draft or document»; *bičig-ün noyan* (K) «writer, author»; *bičig-ün sayid* (K) «mandarin of literature» = T *yig-blon*, Ma *bitxei amban ; bičig-ün temdeg* (K, WT 821, SD I 937) «personal seal, private seal» = T *the'u ce*, Ma *šu-i temgetu ; bičig-ün yamun* (K) «academy»; *medege bičig* (K) «copy, commentary»; *onuly-a bičig* (SD II 826) «written accounts, books of history» = T *yig-čha*, M *nomlal ; qar-a bičig* (SD II 826) «Chinese script» = T *yig rgya ; yaryaqu bičig* «copy» = T *yig šus ; tulγur bičig* (L) «primary source»; *bičig-ün keb-ün küi* (WT 4694) «Imperial printing house» = T *yig spar gšags*, Ma *bitxe šuwaselara falya ; qara üges-ün bičig* (KČ6v) «spoken language»; *nom-un bičig* (KČ 6r) «literary language»; *toγan-u bičig* (KČ 6v) «calendar»; *ǰakiγ-a bičig* (SD II 161) «letter» = T *'phrin-yig*, M *medege bičig ; ilegegsen bičig, bičig-ün qariγu* (SD II 16D) «answer by letter» = T *'phrin-lan*.

[25] K, L = T *yi-ge-pa, yig-mkhan*. Also *bičigči* (K), *bičiyeči* (L), *bičigeči siγubing* (SD II 826) «id.» = T *yig-dan pa*.

[26] L, *čilaγun-u bičigesü* (L) «id.»

[27] L, K, in L «to put to writing, to correspond, to do something according to the books».

[28] K, *üsüg-ün qoyar ǰüil bičilge* (K) «double manner of writting letters».

[29] K, L, *bičimel sudur debter* (Sag 131) «written manuscript book» = T *bris-pa'i glegs-bam*.

[30] K, L, SD I 1142, II 911, WT 774 = T *ri-mo 'bri-, 'phred thig, thig 'dri-*, Ma *ǰiǰu-*, M *bičі-* (SD II 256); *tamaγa ǰiru-* (K) «to seal»; *yar-un üsüg ǰiru-* (L) «to sign, put one's signature on a document»; *yaǰar orun-u ǰiruqu ger* (SD I 1142) «place for map-drawing» = T *ldeb-ris khaṅ*.

[31] Iwamura, Sh. and others, *The Zirni Manuscript*, Kyoto 1961, we find this meaning also in the dialects: Kalm *zur-* «ritzen» Bur *zura-* 'бороздить, разрезать', Pao *džare*, 'резать'.

[32] The common meaning of the word is «drawing, painting, picture» K, L, WT 822, SD I 212, II 255 = T *ri-mo, 'bris, bkra-ba*, Ma *niruγan ; ǰiruγ-un üǰüg* (SD II 255) «pen»; *ar ǰiruγ* cf. *ar ; süm-e-yin kerim-ün ǰiruγ* (SD I 1142) «wall-painting on the wall of a

the printing blocks is called *keb-ün ǰiruči*.[33] The derivative *ǰiruqai* is not only «drawing» but also the pattern of the seal: *altan ǰiruqai tamaγa-yi daru-* (K) «to seal with a seal of golden design» or *yisün dabqur ǰiruqai* (WT 4623) «a nine times broken (Chinese) seal-script».[34] The Mongolian word can be connected with Chuvash *šĭr-* «to write» and Hungarian *ír*[35] «id.» further with Turkish *yāz-*. It is a Mongolian loanword in Jakut in the form *suruį-* with both meanings «to draw» and «to write», and *suruk* «drawing, writing».[36] The word came into the Manchu—Tunguzian languages. Manchu *niru-* «to draw, to paint» and *ǰiǰu-* (< *ǰiryu-*) «to draw (lines, picture), to write» are loanwords borrowed at different times and different Mongolian sources, both earlier than the «breaking» of the *i* (*ǰiru-* > *ǰuru-*), while Manchu *ǰuryan* «line» and Tunguzian (Barguzin, Nerčinsk) *džuru-* «to draw(lines)» were borrowed after the breaking.

On the strength of these facts we can venture the hypothesis that the original word used for writing before the introduction of the Uigur script was *ǰiru-* while *biči-* is an Uigur loanword which came to replace the old word in the written language and the dialects. Naturally it cannot be ruled out that *biti-* is a loanword in Turkish.[37]

For the action of writing we have some other words, too. These words denote some aspects of writing and not writing in general, and all are secondary

---

monastery». But we find also *ǰiruγ modun* (K, L), *ǰiruγtu modun* (SD I 212) «tally stick» = T *khram-šin*, M *kerčimel modun*, *čayaǰilaqui modun*. *Kerčimel* is a noun formed from the verb *kerči-* «to cut, to make incisions» hence «the cut wood, the wood with incisions, tally», *čayaǰila-* «to outlaw, to execute», hence «the wooden tally-stick, according to which one is executed». The sentence (SDI 212) *ǰiruγtu modun-i bel-dür qabčiγuluγsan* = T *khram-šin sked-la gzer-ba* «the tally is sticked into the belt» refers to Lha-mo who wears the tally-stick in her belt. The tally-stick of Lha-mo is the «score of the sins», originally a notched stick with incisions of debts from the time before writing was introduced. (cf. my paper: *Tally-stick and Divination-dice in the Iconography of Lha-mo : Acta Orient. Hung.* VI (1956), pp. 163—179). What is important here is that *ǰiruγ* is used for notch, incision. If the Mongols had ever a runic script, *ǰiru-* was the verb for making runes, scores, notches, to write.

[33] SD II 17 = T *par g-yog*, M *barči, kebči*.

[34] WT 4623 = T *yi-ge dgu 'khyogs*, Ma *uyun mudangga ǰiǰun*.

[35] As Professor Ligeti pointed out (*A propos des éléments «altaïques» de la langue hongroise : Acta Linguist. Hung.* XI (1961), p. 30), the Hungarian word *ír* «to write» was borrowed with a vocalic initial (< *ir-*) and the disappearence of the initial *y-* occurred in Old Bulgarian. Chuvash *šĭr-* is a development of Old Chuvash *yĭr-* cf. Turkish *yāz-*.

[36] Cf. S. Kałużyński, *Mongolische Elemente in der Jakutischen Sprache*, Warsaw 1961, pp. 23, 47.

[37] According to von Gabain (*Alttürkische Grammatik*, Leipzig 1950, p. 303) Turkish *biti-* would be the same Chinese *pi* (< *pi̯ĕt*) as *bir* «writing brush». Anyhow the disyllabic form does not look like Turkish, but is common in Mongolian. We can not exclude the possibility that Turkish *biti-* is a loanword from an early Mongolian language.

derivations. Here are some of them: *bayulya-*[38] «to write a copy, to copy» (< «to cause to come down», *bayu-* «to come down»), *balala-*[39] «to cross out a letter (with graphite)» (< *bala* «graphite»), *ekele-*[40] «to (write a rough) draft» (< «to make a duplicate», cf. *eke* «mother» *eke bičig* «original text, draft or document»)[41] *čuγul-*[42] «to write a note» (< «to tear, rip, split»),[43] *küriyele-*[44] «to encircle, to blot out letters by encircling» (< «to encircle»), *nayiraγul-*[45] «to write, to compose» (< «to edit, to compile, to harmonize cf. *nayira-* «to be in harmony», *nayir* «harmony»), *niruγubči-*[46] «to write a draft» (< *niruγubči* «sketch, plan»), *qaγul-*[47] «to copy» (< «to break in two (of long objects)»), *seyiregül-*[48] «to recopy, to make a fair, clean copy» (< «to make thin, to make fine», cf. *seyire-* «to be thin»), *siγumda-*, *siγumla-*[49] «to line» (*siγum* «line»), *temdegle-*[50] «to write notes»

[38] K, L = T *bšus 'beb-; bayulyala-* (WT 771) «id.» = T *bšus-'bebs*, Ma *doola-; bayulyaysan ǰiruγ* (L) «reproduced print»; *bayulyan bičі-* (L) «to copy»; *sudur bayulya-* (L) «to copy a sacred book»; *bayulyal* (K) «copy» = T *bšus yig; bayulyaburi* (L) «copy of a manuscript, printed matter etc.», *bayulyamal* (L) «copied, transcribed»; *bayulyamal bičig* (L), *bayulyatu bičig* (K) «copy» = T *do bšus.*

[39] L, WT 770 = T *gsub*, Ma *maχôla-; balada-* (L) «to draw a line with graphite»; *balara-* (L) «to become illegible».

[40] K, L, WT 769 = T *ma yig 'bri-*, Ma *ǰiǰele-*.

[41] K, L = T *ma-yig* cf. also *eke sudur* (L) «original text»; *töbed eke* (L) «the Tibetan original text» and *köbegün bičig* «copy».

[42] K, L. K has «servire du pinceau pour noter les papiers, pour mettre la date à (des papiers) ou pour faire les notes à la marge»; *ayiladqaqu bičig-i čuγulqu γaǰar* (K) «office where the papers are given for handing over to the official».

[43] The basic idea which underlies this word is to make marginal notes, marks, perhaps originally by tearing the paper. This word has nothing to do with *čoγul-* (cf. note 115) which is used for carving the blocks and is transcribed sometimes wrongly as *čuγul-*.

[44] WT 770 = T *snog*, Ma *kôwara-*.

[45] K, L *nayiraγulun qolbu-* (L) «id.», *nayiraγulun ǰoki-* (L) «to compose, to write»; *töbed üge-lüge nayiraγul-* «to adapt to or compare with the Tibetan language»; *nayiraγuluγči baγsi* (Ligeti, *Catalogue*, p. 342) «editor»; *nayiraγuly-a* (L) «composition, literary work; style, structure»; *kelen-ü nayiraγulul(ta)* (L) «sentence structure»; *nayiraly-a* (L) «literary work, belles-lettres, composition».

[46] WT 769 = T *ma yig sgrigs*, Ma *sisete-*.

[47] K, L *qaγulǰu bičі-* (L), *qaγulǰu ab-* (L) «id.»; *qaγulburi* (L) «copy, excerpt»; *kereg qaγulqu kümün* (K) «writer, a man versed in affairs». Cf. also *qaγas* «half». The basic meaning «to make two of one thing» is sufficient for explaining the meaning «to copy». I have to mention, however, that the tally-stick was broken lengthwise, one part remained with the debtor or tax-payer and the other with the lender or tax-collector.

[48] K, L, WT 771 = T *ńo bšus, ńo gšu-*, Ma *sarkiya-*.

[49] K, L, SD I 915 also *šuγum*, *suγum* = T *thig-ma ; siγum tata-* (K, L, SD 915) «to draw a line» = T *gzuń thig, thig rgyag, thig gdab ; siγum tuγuly-a* (K, SD I 916) «lead for drawing lines» = T *thig ža ; siγumtu čaγasun* (L) «ruled paper»; *siγum-un modun* (K, SD I 916) «ruler» = T *thig šiń ; siγumda-, siγumna-* (K, L) «to line»; *siγumdaγur* (K, L) «ruler of reed» = T *thig smyug*. Cf. also *siγur-* (L) «to tear or rip lengthwise».

[50] K, L, *dangsa-dur temdegle-* (L) «to enter in a register book»; *temdeglel* (K, L, WT 739) «record note» = T *kha byań, zal byań, them yig*, Ma *eǰebun.*

(< *temdeg* «sign, mark»), *tengküregül-*[51] «to restore deleted letters» (< *tengküre-* «to recover strength»), *toγuri-*[52] «to put circles behind letters (in Manchu script), to make interpunction» (< «to go about, to encircle»), *tuγurbi-*[53] «to write» (< «to compose, compile»). All these words acquired their meanings connected with writing in the Mongolian language.

2. The utensils of handwriting

The most important words for the various utensils of handwriting *(bičig-ün keregsel* or *bičig-ün ed)* are of Uigur origin. These are: *beke*[54] «ink» which is ultimately a Chinese word and came into Manchu via Mongolian. All the objects used for or with ink are — with some exceptions dealt with below — compositions with the word *beke.*[55]

The word for «writing or painting brush» is *bir, bigir* (= *bīr).*[56] This is also a Chinese word in Uigur and the final *-r* shows that it was borrowed in the

[51] WT 770 = T *slar gso*, Ma *aitubu-*.

[52] WT 774 = T *thig-le*, Ma *torki- ; toγuriγulu-* (WT 773) «to encircle words or letters» = T *dbu čhuṅ*, Ma *šurde-*.

[53] K, L = T *rcom-, brcom- ; sudur tuγurbi-* (K, L) «to undertake the writing or compilation of a book»; *tuγurbil* (K, L) «writing, compiling» = T *brcam-pa, 'čhar-sgom, spros-pa.*

[54] K, L, SD I 1228, WT 818 = T *snag-cha*, Ma *bexe*. Cf. Chinese *mo (< mək).*

[55] *beke-yin talq-a* (K, L) «powdered India ink»; *beke uγuqu čaγasu* (L) «blotting paper»; *beke-yi čögüče* (K, SD II 1228) «small cup for ink» = T *snag-koṅ ; beke-yin saγuri* (SD I 1229, WT 819) «board to put the ink-stand on it» = T *snag stegs*, Ma *bexei teke, beke-yin dalai* (SD I 1229, WT 819) «water-cup for the ink-slab» = T *snag-cha'i ka-ṭo-ra*, Ma *bexei namu ; beke nuqu-* (SD I 1229) «to prepare ink on an ink-slab» = T *snag-cha snur-*, M *beke ǰiγura-* (L). «id.»; *beke ǰiγuraqu čilaγun* (L) «ink-slab»; *beke-ber bičigsen ebkimel* (SD I 1229) «letter or paper roll written with ink» = T *snag-yig dpe ; ulaγan beke* (K, SD II 615, WT 818) «red ink, vermillion» = T *mchal sbram*, Ma *farsilaχa činuxôn* «piece of cinober»; *keb-ün beke* (SD II 17) «ink for printing» = T *rgya snag ; kači beke* (SD I 1229) «Kashmirian ink» = T *(ka)-če snag ; bekede-* (L, SD I 1229) «to smear or soil with ink» = T *snag ris rgyag*, M *bir türki-*.

[56] K, L, WT 816, SD II 19 = T *pir*, Ma *fi*, M *sačuγ, čačuγ* originally «tuft, fringe, tussel». *Bir-ün üǰügür* (L, WT 816, SD II 19, 20) «tip of a writing brush» = T *pir mgo*, M *bir-ün qosiγun metü; bir γuursu* (WT 816, SD II 19), *bir γuγursun, γaγursun* (L) «the bamboo tube of a writing brush» = T *pir sbug*, Ma *fi kitala; bir qui* (K, WT 817, SD II 19) «metal case of a brush» = T *pir šub, pir doṅ*, Ma *fi-i χomoχon; bir-ün talbiγur* (K, WT 817, SD II 19) «a stand for brushes» = T *pir stegs*, Ma *fi-i nenggeleku ; bir saγulγa* (K, L, WT 817, SD II 19) «id.» = T *pir dam*, Ma *fi-i siχan ; bir-ün norγaqu saba* (K, WT 817, SD II 20) «water cup in which the brush is moistened (K), water cup for the ink-slab (Ma according to Hauer)» = T *pir-gyi ču-snod*, Ma *fi-i ulγaqô; bir-ün ugiγaqu saba* (K, WT 818, SD II 19) «a pot for washing the brush» = T *pir khrud*, Ma *fi-i oboqô ; bir-ün miq-a* (SD II 20) «the tassel of the brush» = T *pir ša ; ilγaburi-yin bir* (K) «a small brush» = T *bčad pir ; ulaγan bir* (K) «brush for vermillion»; *bir-ün üsün* (K) «the hair of the brush» = T *pir spu ;*

time of the T'ang dynasty. The Manchu *fi* is the same Chinese word but from a later period.

A third Uigur word denotes a special kind of ink: *singqu*[57] «vermillion, red ink». The Uigur word is of Persian origin.

The word *üǰüg*[58] «reed-pen, pen, nib» or *qulusun üǰüg* «id.» is likewise an Uigur loanword; on its origin see p. 134 below.

While the names of the most important utensils of writing are of Uigur origin we find a few words for objects of secondary importance which are borrowed from other languages: *qaranda* «pencil» is of Russian origin, where it supposedly has a Turkish etymology,[59] *sambara* «writing tablet» is a Tibetan loanword.[60]

The remaining words are of Mongolian origin. The most important Mongolian word is *čaγasun*[61] «paper» a derivative from the obsolate stem **čā-*

---

bir-ün bariyči (K) «painter» = T *pir thogs-pa ; bir bariyči* (SD II 19) «id.» = T *ri-mo mkhan, pir-'jin,* M *ǰiruγači ; bir idegül-* (L) «to dip the brush in ink, saturate the brush with ink» = M *bir-tür beke silemede-* (SD II 19); *bir türki-* (SD I 1229) «to smear, draw with a brush soaked in ink» = T *snag ris rgyag,* M *bekede- ; bir-iyer uγuǰa ǰiru-* (SD II 20) «to draw spiral ornaments with a brush» = T *pir-gyis patra bris.* Cf. Ch. *pi* < *pi̯ĕt.* On the Uigur forms see Csongor, *Acta Orient. Hung.* II (1952), p. 81.

[57] K, L, SD II 614—615, Sag 127, also *šunggu ; tungγalay singgu* (K, L, SD II 615) «light red cinober ink» = T *mchal-lčog ; singgu-bar bičigsen ebkimel* (K, SD II 615) «letter written with cinober» = T *mchal yig dpe.* Cf. Ma *činuχô-* «to write with vermillion». On the word see P. Pelliot, *Le nom persan du cinabre dans les langues altaiques : TP* XXIV (1926), pp. 253—255, L. Ligeti, *Sur quelques transcriptions sino-ouïgoures des Yuan : UAJb* XXXIII (1961), pp. 235—236.

[58] K, L, SD II 499 = T *smyug-gu ; üǰüg ǰasa-* (K) «to sharpen a pen», *üǰüg-ün kituγa tonγuriγ* (SD II 494) «penknife».

[59] L. cf. Преображенский, А. Т., Этимологический словарь русского языка², Moscow 1958, Vasmer, M., *Russisches etymologisches Wörterbuch,* Heidelberg 1953.

[60] K, L also *sambar* = T *sa-'bris, byaṅ-leb; arčiqu sambar-a* (WT 820) «blackboard which can be washed off» = T *byaṅ-leb rcim,* Ma *fusixen,* Cf. Ligeti L., *Mongolos jövevényszavaink kérdése (The problem of our loanwords of Mongolian type) : Nyelvtudományi Közlemények* XLIX (1935), p. 248.

[61] L, K, SD II 1089, WT 805, Sag 123 = T *šog-bu, šog-gu,* Ma *χoošan ; arisun č.* (K, L) «parchment» = T *pags-šog ; ebkimel č.* (K) «paper roll» = T *šog-ril ; ündüsün č.* (K) «paper made of plants and their roots» = T *rcva-šog, büs č.* (K) «paper made of cotton»; *bayaǰa č.* (L) «plain paper», *gere altan č.* (SD II 1090) «golden paper» = T *šog-bu gser-ma.* The following sorts of paper are enumerated in WT pp. 805—815, the majority of the Mongolian names are mere translations of the Manchu and Chinese items and were never used in the Mongolian language. *Ulayalǰin č.* «paper made of bark» = T *brdab šog,* Ma *dersen χoošan ; tungqay č.* «placard-paper» = T *srab š.,* Ma *tuwabungγa χ. ; gege tungqay-un č.* «glazed placard paper» = T *'ur š.,* Ma *ginčixiyan tuwabungγa χ. ; ge ǰögelen tungqay č.* «id. for packing»; *qataγuqan t. č.* «id. (hard)»; *ǰekeyiken t. č.* «id. of poor quality» = T *phal š.,* Ma *arsari t.χ. ; solyu č.* «Korean paper» = T *ka-liṅ š. ;* Ma *solχo χ. ; köbünglig č.* »paper of cotton» = T *bal š.,* Ma *kobungge χ. ; dörbetü č.* «paper being four times larger then the usual format» = T *bži š.,* Ma *duingge χ. ; ariyun dörbetü č.* «id. (made of bark

«to be white»[62]. Tin, lead, slate and graphite were also used for handwriting: *bala* «graphite» (cf. *balai* «dark, obscure»[63], *qoryulǰi*[64] «lead(-pencil)», *asqa*, *asqa čilayun*, *asqa tig*[65] «slate(-pencil)» and *tuγuly-a*, *toγuly-a* «lead(-pencil)»[66] are only secondarily connected with writing and therefore their origin does not bring us nearer to the origin of Mongolian writing.

A few other objects have to be mentioned here: *ǰiγurayul* «ink-slab» (cf. *ǰiγura-* «to knead»,[67] *ǰirulta*[68] and *siγum*[69] «ruler», *yariq-a*[70] «a metal ring

---

soaked in water)» = T *bcaṅ š.* Ma *bolyo d.χ.; qulusun d.č.* «id. (made of bamboo)» = T *sñug š.*, Ma *cuseri d.χ. ; idegelegsen d.č.* «id. (worked up with alum, for painting)» = T *mchur š.*, Ma *feksulenxe d.χ. ; ging-ün č.* «a sort of thick paper made of wood-fibre in Peking» = T *'jam š.*, Ma *ginggun χ. ; muubin č* (also L) «paper of long fibres» = T *'bras š.* = Ma *mobin, maobin χ.* cf. Ch *mao-pien ; muutuu č.* (also L) «paper made of hempfibres» = T *so š.*, Ma *motan, moo teo χ.*, Cf. Ch. *mao-t'ou ; niγtalan č.* «a strong paper made of hemp fibres» = T *phye š.*, Ma *ǰisin χ.*, *ürgülǰi č.* «paper made of two or four bound layers of bamboo-pulp» = T *sbrel š.*, Ma *χolbongyo χ. ; yeke ü.č.* «id. (thick)» = T *s.š. čhe-ba*, Ma *amba χ.χ ; nimgen ü.č.* «id. (thin)» = T *s.š. srab*, Ma *nekeliyen χ.χ ; köke narin ü.č.* «blue wall paper» = T *sbrel šog sṅon-po*, Ma *lamun naraχôngya χ.χ. ; qulusun č.* «a sort of bamboo paper» = T *'dam š.*, Ma *čuseri χ. ; emegen č., emegen qulusun č.* (also L) «bamboo paper» = T *'od-ma š.*, Ma *čuseingge χ. ; kegelegsen č.* «glazed thin paper» = T *bzaṅ š.*, Ma *giyančixiyan χ. ; luu-tu k. č*, «paper with dragon-pattern» = T *šog-bu 'brug-ma*, Ma *muduringya g.χ. ; sayin ünürtü č.* «paper having a nice smell» = T *šog-bu dri-bzaṅ*, Ma *wangya g.χ. ; labdaγsan bider-tü č.* «waxed paper with floral pattern» = T *š. spra bchil-ma*, Ma *ayalaχa ilχangya χ. ; dardatu č.* (also SD II 1090) ««brocade paper», a patterned strong sort» = T *š. me-ris-ma*, Ma *ǰunggingge χ. ; ger-e attan č.* «golden paper of bamboo» = T *šog-bu gser-ma*, Ma *saχaliyan nilgiyan χ. ; alban köküge č.* «a sort of blue paper used in offices» = T *gzuṅ šog sṅon-po*, Ma *albani lamun χ. ; ǰilgügür č.* «sandpaper» = T *byes šog*, Ma *yongγadun χ. ; beyilen č.* «coarse paper» = T *rciṅs š.*, Ma *suseri χ. ; bidügün b.č.* «id. of a second sort» = T *r.š. phal-ma*, Ma *muwa s.χ. ; dotuγadu č.* (also SD 1098) «seven times folded paper» = T *šog-bu ldeb bdun-ma*, Ma *nadangya χ. ; čabuy č.* «paper for packing» = T *thum š.*, Ma *uχungge χ.*, *ǰekeyiken č.* «id. of second sort» = T *th.š. tha-ma*, Ma *muwa u.χ.*

[62] *čabidar, čabidaγčin* «reddish-yellow with white tail and mane», *čaγa* «boiled taraγ», *čaγa* «walleye, leucoma of the cornea», *čaγabtur* «whitish», *čaγabur* «id.», *čaγad-* «to be too white», *čaγadqa-* «to make white», *čaγaγčin* «white (of female animals)», *čaγala-* «whiten», *čaγali-* «to faint», *čaγalǰi* «lake salmon (with white flesh)», *čaγan* «white», *čaγi-* «to become white», *časun* «snow» etc. cf. also Ma *šanggiyan* and Ligeti, *Les anciens éléments mongols dans le mandchou : Acta Orient. Hung.* X (1960), p. 239.

[63] L, SD II 857 = T *g-ya'*.

[64] K, L, SD I 915 = T *ro-ñe*.

[65] K, L = T *g-yam rdo*.

[66] K, L = T *ro-ñe, ra-ñe, ža-ñe*, Ma *toχolon*, cf. MMo *tobalγa*.

[67] K, L, SD 1065, WT 819 also *ǰiγuruyul, ǰiγuruγuul, ǰuruul* = T *bdar, mdar*, Ma *yuwan*, M *beke ǰiγuraqui čilayun ; büliskeltü ǰiγurayul* (WT 815) «ink-slab which can be heated with charcoal» = T *sro-bdar* Ma *wenǰengge yuwan*.

[68] L, WT 821 = T *thig rgyag*, Ma *ǰusuqô*, M *šuγum* cf. *ǰiru-*.

[69] K, L, SD I 915 = T *thig-ma* cf. note 49.

[70] WT 820 = T *''a-loṅ*, Ma *muxeren*.

(for pressing the paper)», *qayudasun*[71] «a sheet of paper» *qalǰa*[72] «inkstead», *tobkiyan*[73] «a ream of paper». Of these words only *qayudasun* and *qalǰa* deserve a brief comment. The word *qayudasun* defined as *čayasun-u nigen nabči* «one sheet of paper» figured originally in the expression *qayudasun čayasun* «paper-sheet». *Qayudasun* denoted originally the thin layer of flesh on the bone,[74] hence anything which is similar to this thin layer. *Qalǰa* is an inkhorn (made of horn) and its original meaning is «what is in the front of the head, horn».

3. The script

The result of writing is, strictly speaking, the letters. But in a broader sense we have to review here the terminology of the part of the letters, the interpunction, the style of the writing, the terms of the kinds of the letters etc. Some times it is difficult to separate the handwritten and the printed script, therefore I shall deal with both together.

The basic word here is also of Uigur origin: *üsüg, üǰüg*[75] «letter». It was

[71] K, L, SD I 1141, WT 748 = T *šog-ldeb, šog-hril, šog-rkaṅ, gre-kha, glegs-bu*, Ma *afaχa*, M *čayasun-u nigen nabči ; qayudasun-u aru tala* (K) «folio verso» = T *šog-bu'i rgyab logs ; qayudasun-u ebür tala* (K) «folio recto» = *šog-bu'i mdun logs ; qayudasun čayasun* (K, L) «sheet of paper»; *bičig q.* (L) «documents»; *ber-e-yin q.* (L) «visiting card, list of names»; *nom-un q. egigül-* (L) «to turn the pages in a book»; *čuquyilaysan q.* (SD 1142) «letter» = T *ldeb 'phrin ; abčitu q.* «accordion-like folded letter» = T *gser ldeb*, Ma *abdangya*.

[72] K, L, SD II 1229, WT 820 = T *snag-bum, snag-skoṅ, skoṅ-bu*, Ma *qôwača*.

[73] K, L, SD II 1090, WT 814 = T *šog bam gčig*, Ma *kiyan*, cf. *tobkimal* (L) «brochure» and *tobki-* in note 137.

[74] Cf. *A Dariganga Vocabulary : Acta Orient. Hung.* XIII (1961), p. 164.

[75] K, L, SD II 824, WT 777, Sag 132 = T *yi-ge*, Ma *xergen*, M *bičig, adali ü.* (K) «similar letters, the same vowels differring only in quantity» = T *'dra-ba'i yi-ge, erdem-ün ü.* (K) Sanskrit letters *ē, ō, ar, al* developed from *i, ī, u, ū, ri, rī, lri, lrī* = T *yon-tan-gyi yi-ge ; üsüg-ün arbidqal* (K) «the lengthening of a vowel (Skrt)» = T *yig-ge'phal-pa ; üsüg-ün erike* (K, SD II 826) «line, row of words in the middle of the page» = T *yig-phreṅ, yig šar*, M *üsüg-ün mör, üsüg-ün ǰirum ; üsüg-ün ür-e* (K, SD II 826) «single letters, separated letters» = T *yig 'bru*, M *yayčayan ü.; teng ü.* (WT 778) «id.» = T *yig rkyaṅ*, Ma *yaryata xergen ; üsüg-ün sudur* (K) «alphabet», *üsüg dayan uruyči* (K) «the final letters of Tibetan *(-g, -d, -n, -ṅ, -b, -m, -'a, -r, -l, -s)* = T *rǰes 'ǰug ; üsüg-ün dayun* (L, K) «the sound of the letter»; *üsüg-ün dayudaqui* (K) «the pronunciation of the letter»; *üsüg-ün čiyulyan* (K) «all the letters, alphabet»; *üsüg-ün keb* (K, L, SD II 827, WT 821) «type (in printing), samples of writing, alphabet» = T *yig spar*, Ma *xergen-i kemun ; sab üsüg* (K) see note 93; *sačayu ü.* (K) vowels of the same quantity» = T *chuṅs-pa'i yi-ge ; šar ü.* see note 92, *tolugai ügei ü.* (K) «the Tibetan *dbu-med* script»; *toluyayitu ü.* (K, SD 824) «the Tibetan *dbu-čan* script»; *ü. kinayči* (L) «proof-reader»; *ü. örügči* (L) «typesetter»; *üsüg-ün dürim* (L) «spelling, orthography»; *bičig ü.* (L) writing, document, literature»; *bičig ü. bükü* (L) «literate»; *egün-ü dour-a yar-un üsüg ǰiruyči* (L) «the undersigned»; *yar-un ü.* (L) «signature»; *sine ü.* (L) ««new script», the cyrillic script», *üsüg ǰalyan bičі-* (KČ 5r) «to

borrowed from Sogdian, and some believe that it is ultimately Chinese in origin.[76] The word occurs in the form *üǰig* «counter sign» in the Middle Mongolian documents.[77] Script in general is called *bičig*,[78] a formation from the stem *biči-*.

In the terminology of the other signs used in writing we find two words of Uigur origin: *bintu, bindu*[79] «small circle used as a diacritic in Sanskrit and Manchu writing, zero» and *birγa*[80] «the symbol used for marking the beginning of a book or chapter». Both words are originally Sanskrit words.

It is interesting that the names of the part of the letters are of Mongolian origin: the diacritic dots placed at the right of the Mongolian letter «*s*» to make it «*š*» and the stroke for letters placed beneath are called *araγa*[81] which is a

write together (in one word e.g. velar and palatal letters)»; *todurqai ü.* (L, SD II 760) «consonant» = T *gsal-byed*, and «neat, nice writing» = T *gzab yig, uyalγ-a ü.* (SD II 826) «small characters» = T *yig čhuṅ, ǰabsar-un ü.* (L, WT 780) «a style of Chinese writing used in formal documents» = T *'bru-cha*, Ma *sidengge xergen*, Ch *li-shu ; ü. ǰasa-* (L) «to correct or read proof sheets»; *aq-a ü.* (OM, KČ) «vowel»; *ek-e ü.* (OM, KČ) «id.»; *qan ü.* (OM, KČ) «id.»; *em-e ü.* (L, OM, KČ) «palatal sounds»; *köndüi ü.* (OM) «id.»; *er-e ü.* (L, KČ) «velar sounds»; *činγa ü.* (OM) «id.»; *ersü ü.* (KČ) «neutral sound, the letter i»; *toluγai ü.* (KČ) «initial letter»; *ami ǰalγaγči ü.* (K) «the vocalism, the vocalic resonance of a sound»; *üsüg-ün segül* (KČ) «the end of a letter»; *üsüg-ün ilγal* (OM) «classification of letters»; *üsüg-ün nökūče* (OM) «suffix»; *üsüg-ün teyin ilγal* (OM) «case»; *üsüg terigülün uqaγan* (OM) «grammar»; *dayisun ü.* (OM) «adversary letters»; *dörbeljin ü.* (L, OM) «the *'phags-pa* script»; *kebtege dörbeljin ü.* (OM) «a kind of sealscript said to be invented by Öndür gegen in 1686»; *yerü mongγol ü.* (OM) «the usual Mongolian script»; *öber-iyen boluγsan gegen ü.* (cf. G. Kara: *Acta Orient. Hung.* IX (1959), p. 3) «the soyombo script» = T *raṅ-byuṅ snaṅ-ba'i yi-ge; ebkemel ü.* (L) «ligature»; *γadaγatu ü.* (WT 778) «the Manchu *tulergi xergen*, letters for rendering the Chinese sound» = T *phyi'i yi-ge ; güilgekü ü.* (WT 780) «rough draft» = T *rgyug-ma*, Ma *lasixire xergen ; daruqu ü.* (WT 780) «current script» = T *bšar-ma*, Ma *gidara xergen ; kičiyenggülekü ü.* (WT 780) «normal script» = T *gzab-ma*, Ma *ginggülere xergen; tulyurun ü.* (WT 779) «(Old Chinese) script, seal script» = T *skor-yig*, Ma *fuqǰingγa xergen ; kitad ü.* (WT 779) «Chinese characters» = T *rgya-yig*, Ma *niqan xergen, nayiraγuluγsan ü.* (WT 778) «*fan-ch'ieh*, the rendering of one syllable with two Chinese characters, the first giving the initial, the second the final of the spelling» = T *sdebs-yig*, Ma *ešeme očabuχa xergen.*

[76] Cf. Sogd *wjk'k* read *užkak* and Chinese *tzŭ* < *dz'i̯əg*. The bibliography of the question can be found in *HJAS* XV (1952), pp. 478—479.

[77] On the letters of Gasan 1302, Öljeitü 1305 on the edict of Busayid baγatur qan 1320 see Mostaert—Cleaves, *Trois documents mongols des Archives Secrètes Vaticanes : HJAS* XV (1952), pp. 478—482.

[78] Cf. note 24.

[79] K, L, SD I 915, WT 781 = T *thig-(le)*, Skrt *vindu, anusvâra*, M *tileg*, Ma *fuqa; orui-yin bintu* (K, L) 'a circle above vovels, indicating nasalisation' = T *chaṅs-thig.*

[80] K, L.

[81] K, L WT 781 = T *ca-rtags*, Ma *šaqa.*

semantic development from the basic meaning «molar tooth», *gedesün*[82] «the loop for *o/u* in Mongolian script» had the original meaning «belly». The name of the letters *a* and *e* or *n* when they occur at the end of the word is *orkiča*,[83] a derivative from the verb *orki-* «to cast away» hence «what is cast away, drawn aside», or *čačulya*[84] from *čaču-, saču-* «to spread». The «tail» or sweep at the end of certain letters is called *segül*, originally «tail of animals» (this word denotes also «suffix», on which see below). The aleph, the sign for *a, e* and *n* at the beginning and in the middle of the words has the name *sidün*[85] «tooth» while the loop of the letter *i* is called *silbi*.[86] This word has the original meaning «shin bone» but denotes also the loop for fastening buttons. The ligatures are called *ebkimel üsüg*[87] «folded letters» (on *ebkimel* see below). The name of one diacritic sign is a Tibetan calque: *dusul*[88] «dots, specially the diacritic for the letter *γ*». The word is a derivation of *dusu-* «to drip» and is formed on the influence of Tibetan *thig* «drop, dot». It is not by change that we find in this group «tooth», «belly», «tail», «shin bone» all of which are clearly zoomorph expressions.

Though the basic terminology of the script is of Uigur origin we find a strong Tibetan influence in the terminology of secondary character. The Tibetan influence can be observed in two types of words. To the first type belong Tibetan loanwords: the dot, the point, the Mongolian punctuation mark corresponding to a comme is called *čig* or *čeg*.[89] The word *tig*[90] has the meaning «line, circular mark in writing, punctuation mark, zero, small circle on top of a Tibetan or Mongolian letter in transcriptions from Sanskrit indicating nasalization», it is called also *tileg*.[91] Two styles of writing are denoted with words of Tibetan origin. The cursive style is called *gšar* or *šar*[92] (originally the name of the Tibetan *dbu-med* writing), the elegant style is named *gzab* or *sab*[93] (originally the name of the Tibetan *dbu-čan* writing).

[82] L.

[83] K, L, *orkiču* (OM) = T *'phen-šib.*

[84] L.

[85] L, OM, KČ.

[86] L, KČ, cf. *Acta Orient. Hung.* XIII (1961), p. 170.

[87] Cf. note 75.

[88] K, L, WT 782, SD I 915 = T *thigs-pa, thig, thig-le, chiggs, chogs,* Ma *tongki ; orui-yin dusul* (K) «dot above the character» = T *stod kor,* Skrt *anusvāra ; dusul toγtaysan* (SD I 916) «a fixed dot» = T *thigs sdod.*

[89] K, L, WT 783 = T *cheg, šad,* Ma *čik ; čeg temdeg* (L) «punctuation mark»; *čubuγ-a čeg* (L) «dotted line»; *dabqur čeg* «colon, punctuation mark in old Mongolian consisting of two dots and corresponding to a period»; *dörbeljin čeg* (L) «punctuation mark of four dots, used at the end of a paragraph in old Mongolian writing».

[90] K, L = T *thig-le, asq-a tig* (K, L) «crayon, slate pencil» = T *g-ya'-thig, beke tig* (K) «black line drawn with ink» = T *snag-thig.*

[91] SD I 915 = T *thig-le.*

[92] L, SD II 824, KI 311a = T *gšar-yig, dbu-med, šar üsüg* (L) «id.» = M *terigün-ügei üsüg.*

[93] SD II 760, 824 = T *gzab,* M *toluγayitu üsüg, sab üsüg* (KI 311a) cf. p. 147 below.

Tibetan calques are common in the grammatical terminology, e.g. *egesig*[94] «vowel» originally «sound, voice» (cf. Tib. *dbyaṅs)*, also called *amin üsüg*[95], *geyigülügči*[96] «consonant» from *geyigül-* «to lighten» < «which enlightens» (cf. Tib. *gsal-byed)*, *segül*[97] «suffix» < «tail» (cf. Tib. *mǰug)*.

A few additional words are of Mongolian origin: *ar*[98] «line» (cf. Manchu *ara-* «to write, draw a line»), *ǰiruγa(da)sun*[99] «dash, hyphen» (cf. *ǰiru-)*, *nökücel*[100] «suffix» (cf. *nökü-* «to patch, fill a gap, substitute)«, *siγum*[101] «line, row» (originally «line in general»), *tasulburi*[102] «a separating stroke used in punctuation, «comma», *tasulγ-a*[103] «comma» (both from *tasul-* «to break apart, to be off»).

The names of the various scriptures used or known by the Mongols are mostly formed with the word *üsüg* (on these terms see note 75). The name of the Soyombo script[104] is *öber-iyen boluγsan gegen üsüg* or *soyumbu*, a late Sanskrit word in the Mongolian language.

4. Printing

The earliest word for printing block in Mongolian is an Uigur word. Its early form is in Mongolian *tamγa*, later *tamaγa*.[105] The word originally

[94] K, L, OM, KČ, also *egesig üsüg* = T *dbyaṅs-yig, egesig-ün bičig* (K) «musical notes» = T *dbyaṅs-yig ; egesig daγun* (L) «vowel»; *egesig ügei geyigülügči* (L) «consonant not followed by a vowel», *em-e egesig* (OM, KČ, L) ««female» i.e. front vowels»; *er-e egesig* (OM, KČ, L) ««male» i.e. back vowels», *ersü, eresü egesig* (OM), also *urbaqu egesig* «the neutral *i*».

[95] Cf. *amin* (KČ 5r) «vocalic part, vowel», Baldanžapov, *op. cit.*, p. 9.

[96] L, OM, KČ = T *gsal-byed yig, geyigülügči üsüg* (K) «id.»; *geyigülügči abiy-a* (L) «id.», *qataγu geyigülügči* (L) «hard consonant».

[97] K, L, WT 782, OM, SD II 826 = T *mǰug, gzab mǰug, rṅa-ma, yig-mǰug,* Ma *doron-i unčexen ; üge-yin segül* (K, L) «id.»; *soyuγa segül* (WT 782) «the final stroke of the (Manchu) letters» = T *bšar mǰug,* Ma *suiχon-i unčexen.*

[98] L, *ar ǰiruγ* (SD II 911) «written, drawn line» = T *ri-mo byed-pa,* M *ǰiruγadasun.*

[99] K, L, SD II 934 also *ǰuradasun, ǰurdasun, ǰirudasun* = T *ri-mo, re-kha, ǰiru(γa)-dasula-* (L) «to draw a line».

[100] L, OM, *čingγ-a nökücel* (OM 14a) «strong suffix», *köndüi nökücel* (OM 14a) «weak suffix».

[101] Cf. note 49.

[102] K, L, WT 747, SD II 1040 = T *šad, čeg, mcham, bčad-pa,* Ma *laqčan,* M *ǰabsar ; tasulburi bulya-* «to cut» (e.g. the final letter).

[103] K, L, *čeg tasulγ-a* (L) «punctuation»; *čegtei tasulγ-a* (L) «semicolon»; *tasulul* (L) «separation, division, comma».

[104] Cf. G. Kara: *Acta Orient. Hung.* IX (1959), pp. 1—38.

[105] K, L, WT 821 = T *tham-ka, the-mo, phyag-rgya ; bičiken tamaγa* (K), *tamaγaqan, üčüken tamaγa* (WT 937) «little seal» = T *the'u ; tamaγa-yin buduγ* (K, L, WT 821, SD I 411) «ink used for seals, usually vermillion» = T *tham mchal,* Ma *doron-i bočo ; tamaγa-bar*

denoted «brand, branding iron , seal, stamp» but it was used for printing block also in Uigur. As a late loanword it can be found in Tibetan in the form *tham-ka* or *tham-ga*, also *dam-kha*, *dam-ga*. The action of printing with the help of the blocks was called *tamaya-bar tamayala-*, or *tamaya daru-*[106], *tamaya čoγul-*.[107] Later on this word was replaced by another Uigur word: *keb*[108] «mold, pattern, type, form, printing blocks or type» which is now used for modern printing. Its most important derivations are: *keble-*[109] «to print, to publish», *keblegči*[110] «printer», *keblegür*[111] «mould, form, pattern», *keblel*[112] «printing, impression, publication; publishing house, press.» These words developed in the Mongolian language.

Parallel with the words *tamaya* and *keb* we find the Tibetan loanword *bar*[113] a word which entered the Mongolian language subsequently to the Uigur words. It was used for the name of printing block, in expressions as *bar daru-*

---

tamayala- (K) «to seal» = T *rgya brgyab-, rgyas 'debs- ; tamaya-yin temdeg* (K) «sign, mark, brand», *tamaya čidququ küriy-e* (K, SD I 911) «place where the seals are made» = T *tham-ka'i gliṅ ; temdeg tamay-a* (K) «seal, brand» = T *thel-se ; tamayala-* (K, L) «to (affix a) seal, to stamp, to brand; to print with blocks (13—14th cent.)» *tamay-a-yin senǰi* (SD I 911) «handle of the seal»; *tamay-a-yin čačuy* (SD I 911) «tuft on the seal, for handging» = T *tham sbod*. Cf. Uig. *tamqa*. On early examples and the Turkish background see Ligeti: *Acta Orient. Hung.* VIII (1958), p. 223. The suggested Ossetian origin of the word seems to be rather dubious (Cf. Vernadsky, G., *Note on the origin of the word* tamga: *JAOS* LXXV (1950) pp. 188—189.

[106] K, L, cf. note 105.

[107] Cf. Ligeti, *Catalogue du Kanǰur mongol imprimé* I, Budapest 1942, pp. 303—304.

[108] K, L, SD II 16, 31, 49 = T *dpar, spar, par, raṅ-chod ; keb bičigči* (K, L) «one who writes the text for a printing block» = T *par 'bri mkhan ; keb-iyer daru-* «to print with blocks»; *keb-tür daru-* (K, L, SD II 17) «id.», *keb daru-* (SD II 31) «id.» — T *dpar rgyab- ; keb seyil(e)-* (K, L, SD II 17) «to carve a printing block» = T *par rko ; keb-ün beke* (K, L) «printer's ink» = T *par snag ; keb-ün ǰiruči* (SD II 17) «one who carves the text on the block» = T *par g-yog ; keb-ün čaγasun* (K, L) «printing paper» = T *par šog ; keb-ün ger* (K, L, SD II 17) «printing establishment» = T *par khaṅ ; keb-ün bey-e* (K, SD II 17) «typographical letters» = T *par gži, par bži ; keb-ün modun* (SD II 18) «printing block» = T *par šin ; keb-ün orusil* (SD II 17) «printers colophon, colophon of the block-print» = T *par byaṅ; keble-* (K, L, SD II 16) «to print, to publish» = T *'gyiṅ-, dbyibs 'cho-*, cf. Uig. *keb*, Turkm. *gāp*, Jak. *kiäp*, Hungarian *kép*.

[109] K, L, SD II, also *nom keble-*, T *'gyiṅ-, dbyibs 'cho- ; keblen* (SD II 16) «printed» = T *par rgyob; keblen daru-* (L) «to print», *keblen yarya-* (L) «to publish (printed matter)»; *modun bar-tur seyilen keble-* (L) «to print from wooden blocks».

[110] K, L = T *par mkhan*.

[111] K, L, SD II 306 = T *dbyibs spar*.

[112] L.

[113] K, L = T *dpar, spar, par ; bar daru-* (L) «to print from engraved blocks»; *bar keblel* (L) «block printing press»; *bar seyile-* (K) «to carve the letters on a wooden block» = T *spar brko- ; bar-un ǰiruči* (K) «worker in the printing house» = T *bar g-yog ; bar-un ǰabsay* (K) «tools for printing»; *bar-un bičig* (L) «printed book», *bar-un yaǰar* «printing office».

«to print», *bar seyile-* «to carve or cut the letters on a wooden block», *bar-un keblel* «block printing press» etc. and formed with Mongolian suffixes: *barla-* «to print», *barlamal* «xylographed, printed matter», *barči* «printer» etc.[114]

Though the influence of the Uigur, and later the Tibetan printing, on the Mongolian one is evident from the terminology, we find also words of Mongolian origin connected with block-printing. Such terms are: *čoγul-*[115] used originally together with *tamγa* in *tamγa čoγul-* and *tamγa čoγulγa-* «to carve blockprints» «to order to carve», with later derivations as *čoγulburila-*[116] «to carve, engrave». The original meaning was «to pierce». The word *daru-*[117] «to print» had formerly the meaning «to press». To the words meaning «to carve, cut, make incisions» belong *kerči-*[118], *seyile-*, *seyilü-*[119] and *sibe-*[120], the two former denoted engraving on wood and stone, the latter on skin.

[114] *barla-* (K, L, SD II 17) = T *par rgyab-pa*, M *keb-tür daru- ; barlaqu γaǰar* (L) «printing office»; *tamaγ-a barla-* (L) «to carve or cut seals»; *barlamal* (L) «xylographed, printed (matter)»; *barči* (SD II 17) «printer» = T *par g-yog*, M *kebči ; keb-ün ǰiruči*, Cf. T. *dpar* > *spar* > *par*.

[115] Cf. note 107. In the dialects *čoγul-* and *čuγul-* have different representations: KhL *cuulach* 'разрезать, рвать надвое (напр. ткань); раскалывать надвое' see also: KhL *cuurach* 'рваться надвое (напр. о ткани), раскалываться надвое', KhL *cuurchaj* 'разорванный (напр. о ткани); преснувший (напр. о дереве) and: KhL *cooloch* 'продырявливать, прокалывать, пробивать' KhL *coorchoj*, 'продырявленный, дырявый, дыра' Kalm *tsōlχᵘ* «durchboren, durchlöchern, durchstecken», *tsōrχᴐ* «durchlöchert werden »(*tsülχə* «zerbrechen, (die Mitte) einbrechen, zum Bersten bringen», (cf. HS 72 *čewüre-*); Ord. *tš'ōl-* «trouer, perforer, transpercer, rendre public, divulguer (les méfaits de quelqu'un), *tš'ǭl-* «déchirer dans le sens de la longueur (se dit des étoffes)» etc.

[116] K, L = T *brkos-ma byed.*

[117] K, L, SD II 49, Sag 134 = T *bžeň-, spar- ; daruqu üsüg* (K, SD II 1108) «writ, characters (K), the Tibetan *dbu-med* script (SD)» = T *yi-ge dbu-med*, M *toluγai ügei; darulta* (K, WT 820) «paper-press» = T *šog-nor*, Ma *gidaχô ; darumal* (K, L, SD II 17, Sag 131) «printed (book)» = T *bzab-ma, po-ti ; darumal bičig* (L), *darumal nom* (K) «id.»; *darumalla-* (L) «to print».

[118] K, L = T *thub-, šur- ; kerčigür* (L) «chopping knife, cleaver, chopper»; *kerčiyesün* (K, L) «incision, notch, score, clipping, cut, rip, gash» = T *gras-pa ; kerčiyesüle-* (K, L) «to cut, to carve, to make incisions or notches» = T *gra-bar byed ; kerčim* (L) «piece, slice, incision, notch»; *kersimeg* (L) «notch, score»; *kerčimel* (K, L) «cut, cut up, minced». Cf. Chuv *kart-* «to make incisions», Jak. *kïrt-* 'резать', Az *kärtik* 'рубец, зарубка', Ma *kersi-*, Tung *kerči-*.

[119] K, L, SD II 49 = T *brko-, rko-, bar seyilü-* (K) «to cut letters in the printing block» = T *par brko- ; nom seyilü-* (SD II 49) «id.», *seyilügsen keb* (K) «wooden block with letters carved in»; *seyilbüri* (L) «carving, engraving»; *seyilbüriči* (L), *seyilügči* (K, L) «engraver» = T *brko mkhan, rko-bo ; seyilge* (K, L) «engraving, inscription», *töbed eke-lüge sigün keb-tür seyilgebei* (K) «after having confronted (the translation or copy) with the Tibetan, he ordered to carve it on blocks»; *čilaγun-dur seyilǰü temdegle-* (K) «to engrave an inscription on a stone, on a stele», cf. *seyi-* «to become thin or sparse», Ma *seile-* «to cook meat which is cut in, incised».

[120] K, L, SD II 30 = T *spar yig rkyag*, M *yala-tu kümün-ü niγur γar-tur üsüg bičі* (SD) «to tattoo letters on the face and arm of a criminal», cf. *sibüge* «awl».

Though the words for printing block are all of foreign origin we have a Mongolian synonym: *qabtasun*.[121] This word originally denoted any flat wooden tablet or board (cf. *qabtaγai* «flat», Manchu *qabčiχun* «id.»), later on the wooden boards between which the Mongolian books are preserved, and also printing blocks, an obvious semantic development due to the shape of the printing blocks.

For printing paper, ink etc. see the chapter on the utensils of handwriting.

5. The book

From a formal point of view the written documents can be divided into books, inscriptions and letters. The Mongolian book can be a manuscript or xylograph, and, recently, a book printed in the modern style by movable types. In a wider sense we have to discuss here also the get-up of the book, its binding, the internal divisions etc.

The Mongolian words which denote the book as a unity are all of foreign origin. The commonest words here too are borrowed from Uigur: *nom*[122] «religious book, scripture; book (in general)» also «teaching, religion» is the well-known Greek word *νόμος* and came into Mongolian via Uigur. From Mongolian it entered the Manchu language where it has the form *nomun*. Another common word for «book, volume» is *debter*[123] also a Greek word which found its way through Uigur into the Mongolian language from whence later it came to Tibetan *(deb-ther, deb-gter, deb-ster* etc.) and Manchu *(debtelin)*. The Sanskrit word *pothī* got the Mongolian form *boti*[124] and is used for books of the oblong

[121] K, L, Sag 129 = T *bkab-byab, bkab-bya-na, sga-šiṅ, leb-šiṅ, glegs-pa, bam-šiṅ*, M *absa-yin modun, qabtasun-dur seyile-* (K, L) «to engrave on wooden blocks (for printing)»; *debter-ün qabtasun;* (K, L) «wooden bookcover(s)»; *kereg-ün qabtasun* (L) «folder for documents, file»; *qataγu qabtasun* (L) «hard cower, binding», *ǰögelen qabtasun* (L) «soft or paper binding»; *qabtasun-u modun* (Sag 133) «wooden board, block»; *qabtaγai modu* (SD II 186) «id.» = T *bam šiṅ*, M *absa-yin modun ; qabtasula-* (L) «to put covers on books or folders, to bind books»; *qabtasulaγči* (L) «bookbinder», *qabtasutai, qabtasutu* (L) «having cover; bound (of books)».

[122] K, L, WT 731, SD I 492 = T *čhos*, Ma *nomun ; nom daru-* (L) «to print books»; *nom debter* (L) «books in general»; *nom keblegči* (L) «book publisher»; *nom-un sang* (L) «library»; *nom-un süm-e* (L) «library of a monastery»; *ǰasaytu nom* (WT) «Shu Ching» = T *srid bsrun*, Ma *dasan-i nomun*.

[123] K, L, WT 749, SD I 360, 1019, Sag 129 = T *deb-ther* etc., *glegs-bam*, Ma *debtelin*, M *boti, sudur* etc.; *debter-ün oγusur* (K, SD I 360) «cord for binding books» = T *glegs-thag ; debter-ün qabtasu* (K, SD I 360) «wooden board for books» = T *glegs šiṅ ; debter-ün γadar* (K, SD I 1014, WT 750) «book cover» = T *deb-ther-gyi g-yogs*, Ma *debtelin-i burgiyen ; debter-ün boγulta* (K, SD I 360) «book wrapper».

[124] K, L, SD II 20, Sag 126—127 = T *po-ti, pu-ti, glegs-bam*, M *debter ; sudur debter*, cf. Hindi *pothī*.

format resembling the palm-leaf books. Two other words were originally used for Buddhist works: *šastir*[125] and *sudur*.[126] Both are of Sanskrit origin and came via Uigur into the Mongolian language, the latter is *suduri* in Manchu.

The usual Mongolian book is preserved between two wooden boards or is wrapped in a piece of cloth. The wooden board is called *absa-yin modun*,[127] or *qabtasun*.[128] *Absa* denoted originally «coffin casket», «something of wooden boards in which a thing is put». This word seems to be of Manchu origin[129] and is a relatively late comer in the terminology of Mongolian writing. On *qabtasun* a word of Mongolian origin see above p. 139.

The names for the wrapping cloth are: *barimtaγ* or *barintaγ*[130] (from Mong. *bari-* «to hold»), *debel*[131] (originally «clothing, dress»), *qubčasun*[132] (also «clothing, dress») or *ǰangči*.[133] This latter word has the primary meaning «felt mantle

[125] K, L, WT 733 = T *bstan bčos, rabs*, Ma *ulabun*, M *domuγ ; šastir-un orčiγulγa* (K) «the translated *šāstras*, the *Bstan-'gyur*», *šastir-a tuγurbi-* (K) «to compose *š.*» = T *bstan bčos rcom-; ǰarliγ kiged šastir* (K, L) «Kanjur and Tanjur»; *šastirči* (K, L) «author of religious books», cf. Skr *šāstra*.

[126] K, L, WT 734, SD I 360, Sag 127 = T *dpe, phyag-dpe, mdo, dpe-čha, glegs-bam, po-ti, lo-rgyus*, Ma *suduri ; üsüg-ün sudur* (K) «syllabary, alphabet» = T *ka-dpe, ka-kha'i dpe ; bičimel sudur* (K, L) «manuscript» = T *dpe-čha bris-ma; sudur-un abdar-a* (K) «box for preserving books» = T*dpe sgam ; sudur-un ek-e* (K) «the beginning of a book»; *eke sudur* (L) «source, original»; *sudur ungsi-* (K) «to read, to recite text» = T *mdo 'don- ; sudur-un qaγudasun-u toγa* (K) «the number of the pages in a book» = T *dpe-yig šog graṅs ; sudur qudalduγči* (K) «bookseller» = T *dpe chod-pa ; sudur baγulγa-* (K, SD I 360) «to copy a book, to transcribe a book» = T *dpe bšu- ; sudur-un segül* (K) «the end of a book» = T *dpe mǰug; sudur-un sirege* (K) «table for books» = T *dpe khri ; sudur tuγurbi-* (K) «to compose a book» = T *dpe rcom- ; sudur tobki-* (K) «to bind a book» = T *dpe 'dogs-, dpe 'chems; sudur-un duγtui* (L, K) «case for a book» = T *dpe khug ; sudur ǰingči* (K) «id.» = T *dpe šubs ; sudur-un ger* (K) «library» = T *dpe khaṅ; darumal sudur* (K, L) «printed book»; *sudur debter* (Sag 126) «a book (in old form)»; *sudurči* (K, L) «one devoted to the study of the Buddhist sutras»; *sudurčila-* (K, L) «to study the sutras, to compose the sutras etc.»; *sudurla-* (K, L) «to arrange paper in form of a sudur, to compile a chronicle». Cf. Skrt *sūtra*, Uig. *sutär, sūdhar*.

[127] SD II 187 = T *bam šiṅ*, M *qabtaγai modun*.

[128] Cf. Note 121.

[129] The word can be found in the Manchu-Tunguzian dialects: Ma *absa* (Hauer) «Brett am Heck des Kahnes», Tung (Vasilevič) *avsa* «коробка для женского рукоделя с твёрдой основой, обтянутая ров дугой (оленьей кустарной замшей)» (P-T, N, E, I, S, Tkm, Brg, Olkm), «женская мягкая сумочка» (Ald, Učr, Urm, Čmk), «ящик; сундик», (P-T, N, E, Brg), *absa* (ibid) «коробка (для рукоделия), ящик» (P-T, E); *avxa* (ibid) «ящик»; (E, Hng); *avšak* (ibid) «коробка для рукоделия» (S-B, Bnt); *auša* «id.» (P-T, Tkm); Neg *afsakan* «берестяная коробка»; Orok *xapsau*, «id.» Cf. KhL *avs* 'гроб', BurL *absa* «id.»; Kalm *aws* (Ö. selten) «Kasten»; DahM *abese* «coffin».

[130] L, Sag 127, *barimtaγ qubčid* (SD I 1165) «id.».

[131] Sag 127 = T *na-bza', gos*.

[132] K, L, Sag 127 = T *na-bza', gos, bgo-ba*.

[133] K, L, Sag 128, SD I 522, *sudur-un ǰangči* (L) «id.».

worn by lamas». In this meaning it is a Manchu loanword in Mongolian, Manchu has borrowed it from Chinese.[134]

Generally the cover or the binding of the book is called *duγtui*,[135] which is a Mongolian word with the basic sense «cover, case, wrapping», it is also called *γadar*[136] «cover, esp. of a book» (originally «exterior»), *bürilge*, *bürkügül* «cover» (cf. *büri-* «to cover»). To make the cover, to bind a book is expressed with the verb *tobki-*, *tobsi-*[137] or *qabtasula-* (cf. note 121).

The ribbons or straps for tying the book are of leather, linen or some other material. They are called *oriyadasun*[138] (cf. *oriya-* «to tie around»).

The label placed in books, also a red cover-strip on envelopes is called *čoγudusun*[139] «strip (of paper)» (cf. *čoγui-* «to open», *čoγul-* «to pierce, to punch»). The piece of silk at the beginning of the book has the name *gdongdar* or *dongdar*[140], and is a Tibetan loanword. The tickets hanging on the front-side of the book are also called *manǰily-a*[141] «anything pendulous, trinkets» from the verb *manǰi-* «to be thin, pendulous».

Any mark, sign on or in the book is called *temdeg*[142] «sign».

[134] Cf. Ma *ǰangči* «bei Schnee und Regen angezogener Filzmantel (Hauer)», Chin *chan-tzŭ* «felt». (K gives as Chinese equivalent *tou p'eng* «rain-coat», in Tung-hsiang we find the word as a Chinese loanword *džanzï* «felt») = T *čhar skyobs.*

[135] Also «book-case», K, L, WT 750 = T *bam-po*, *bug*, *šubs*, Ma *dobton ; bičig-ün duγtui* (L) «envelope of a letter»; *sudur-un duγtui* (K, L) «cover of a book».

[136] L, *debter-ün γadar* (WT 750) = T *deb-ther g-yogs*, Ma *debtelin-i burgiyan ; sudur-un γadar* (L) «id.»; *nom γadarla-* (L) «to put a cover on a book».

[137] K, L, WT 772 «to bind (as a book)»; *debter tobki-* (K) «id.»; *tobkiyan* (K, L) «note-book, fascicle, brochure, a ream of paper» = T *šog bam gčig*, Ma *kiyan ; tobkimal* (L) «brochure, pamphlet».

[138] Sag 129, also *oriyalta*, *oriyadasun-u büse* = T *glegs thag*, M *debter-ün oγusur.*

[139] K, L also *čoudasun*, *čoγuudasun* (WT 749) = T *sog-char*, *char-bu*, Ma *afaχari.*

[140] Sag 128 = T *gdoň-dar*, M *ekin-ü temdeg*, *manǰilya.*

[141] Sag 128, *ekin-ü manǰilya* «id.».

[142] K, L, KČ also «document, passport, index» (K) = T *rtags*, *las-byaň*, *byaň-bu*, *bka'-rtags*, *žal-byaň ; egüden-ü temdeg* (K, L) «inscription, name on the door»; *ükegür-ün temdeg* (K) «tomb, epitaph» = T *dur-byaň ; niγur-tur temdeg sibe-* (K) «to brand marks on the face»; *belge-yin temdeg* (K, L) «sign for/on something, omen» = T *rtags byaň ; temdeg utaγa* (K) «smoke used as signal»; *temdeg bičі-* (K) «to make sign, to sign, subscribe»; *temdeg bičig* (L) «an official document, passport»; *temdeg tamaγ-a* (K) «seal»; *temdeg temdegle-* (K) «to mark, to put the datum on a paper»; *temdeg-ün dayalγa* (K) «suffix of case or number» = T *rtags mtha'*; *temdeg modun* (K, L, WT 748) «wooden tablet for recording the name, rank and merits of officials eligible for promotion, special appointment etc.» = T *šiň byaň*, Ma *šusixe ; temdeg modu bayičaγa-* (K) «to look after in the registers, to turn over pages»; *temdeg čilaγun* (K, L, SD II 225) «monument, stone inscription» = T *byaň-rdo ; temdeg bosqa-* (L) «to erect a sign or a memorial stone»; *temdeg üge* (L) «adjective (gram.)», *angqarul-un temdeg* (L) «exclamation point»; *asaγulta-yin temdeg* (L) «question mark»; *γar-un temdeg* (L) «signature»; *nere-yin temdeg* (Sag 128) «short register of the volumes» = T *mchan-tho; temdegči* (K) «who makes marks, who seals» = T *brǰed*

The internal divisions of a book have the following terminology: a written line on a page is *mör*,[143] the Mongolian word for «way»; «page» is *qaγudasun* (see above p. 133), *tal-a*,[144] *niγur*[145] or *nabči*;[146] *tal-a* means originally «plain, level, space», — as a Mongolian loanword it is to be found in Manchu in the form *tala*, with the meanings «plain, step» and «space between two lines»; *niγur* is the word for «face» hence «surface» and «page», *nabči* was originally «leaf». All these are Mongolian words. An Uigur word is used for «chapter, paragraph, section» *bölüg*, *bülüg*.[147] The Mongolian word *ǰüil*[148] «kind, species, sort, category etc.» is also used for «section, paragraph». The same meaning is conveyed by the word *gelmeli*[149] the origin of which is obscure to me.[150] The word *iǰi*[151] «volume of a book which contains several fasciculi» has developed its meaning from «complete, total, set».[152]

The old Mongolian book — as the Tibetan — had its detailed title or the indication of content at the end of the book. This colophon is called *γarčiγ*, *γarčaγ*,[153] and is a Tibetan loanword. The word denotes all kinds of indexes, catalogues, inventories, and also the title, or the heading in the modern sense. The preface or introduction is called *uduridqal*,[154] a derivation from the Mongolian verb *udurid-* «to lead, to guide». The Tibetan influence on the internal division of the book can be observed in some other cases: *litu*, *lite*, *loto*[155] «enumeration of chapters, register, index» and *tobyaγ*, *tobyiγ*, *tobyuγ*[156] «list,

---

byaṅ-pa ; temdegle- (K, L) «to make notes»; *dangsa-dur temdegle-* (L) «to enter in a register or book»; *temdeglel* (K, L, WT 739) «record, note» = T *kha byaṅ, žal-byaṅ, them-yig*, Ma *eǰebun ; temdeglel dangsa* (K) «journal, memo»; *ayan-u temdeglel* (L) «travel account»; *edür-ün temdeglel* (L) «diary»; *ǰam-un temdeglel* (L) «travel notes»; *temdeglel-ün debter* (L) «note-book, register»; *temdegtei bičig* (L) «certificate, patent, license».

[143] L, K.

[144] K, L, WT 784, Sag 127, SD I 520 = T *ṅos*, Ma *tala*.

[145] L.

[146] SD II 1090 = T *šog-ldeb*, M *qaγudasu*.

[147] K, L, WT 746 = T *le'u, ldebs, le-chan, le-ma*, Ma *fiyelen*. To the *ö/ü* of the first syllable: Kalm *böl*^{ö} «Teil», *bül* «(Heeres)abteilung», KhL *bůleg*, BurL *bůleg* 'глава, раздел'. Cf. Turkm. *böl-*, Az *böl* «to devide», Chuv. *pül-* 'перебивать' (< Kazt.) and perhaps Ma *bulu-* «to put hay, grass in stack».

[148] L, K = T *rigs-pa, čha-chan, rnam-graṅs*, Ma *χačin*.

[149] K, L, Sag 132 = T *glegs-bam*.

[150] Tibetan *glegs* has nothing to do with the word. Ma *kelme-* > *kemne-* «to measure, to take measure» is also difficult to connect with our Mongolian word.

[151] WT 750 = T *bod*, Ma *yoxi*, M *tegüs*.

[152] Cf. *iǰil* «one of a pair or complete set».

[153] K, L, SD I 12 also *karčig* = T *dkar-čhag, ka-kha'i tho*, M *toγa bičig, γarčiyla-* (L) «to draw up a table of contents, to prepare a list or catalogue, to entitle, give a title to, to address (as a letter)».

[154] K, L = T *khrid-pa, 'dran-pa ; bičig-ün uduridqal* (L) «id.».

[155] K, L = T *le'u tho, lo-tho*.

[156] L, cf. T *thob-yig* «id.».

table of contents, register» are Tibetan loanwords sometimes replacing *yarčay ; qayay*[157] «title» is also a Tibetan loanword.

It would exceed the limits of this paper to deal with books of special content. Most of them are of foreign origin such as: *česen*[158] «list, roll, catalogue, register» and *dangsa, dangse*[159] «account-book, journal, office diary; files, register, annals, records; list, roll, catalogue» all of which are Chinese words and came via Manchu into Mongolian. The words *ǰor*[160] «medical prescription book», *namril*[161] «explanation, commentary, note», *namtar*[162] «biography, legend, history» are of Tibetan origin. *Čadiγ*[173] «biography, geneology, story of former incarnation of the Buddha or Buddhist saint» together with the already mentioned *sudur* and *šastir* are Sanskrit words which passed through Uigur into Mongolian. *Qauli*[164] «codex, decree» and *ki*[165] «memorandum book» are Chinese importations, the former is also present in Manchu in the form *qooli*.

Of native Mongolian are the words: *teüke, tegüke*[166] «historical book, sources, histroy, annals», *domuγ*[167] «legend, table, historical tale», and *tobči*[168] «outline, abbrevitation, summary, resume». It is perhaps not without some interest to note, that while the terms for religious books are Tibetan and Uigur, and ultimately also Greek and Sanskrit, and the terms for administrative books are Manchu and Chinese, the terminology of the historical books is of Mongolian origin.

[157] K, L = T *kha-yig, bla-dvags chig.*

[158] K, L, WT 748, SD II 826, 828, 1089 = T *šog-khram, yig-khra yid-khra, che'u-ci, deb-yig*, Ma *čese*, cf. Ch *ts'e tzŭ.*

[159] K, L, WT 748, SD I 1014, II 826 = T *yig-dam, deb-yig, ka-tham, yig-chan*, Ma *dangse*, M *bičig, ebkimel bičig, teüke ; dangse bičig* (K, L) «register, catalogue, list»; *dangsatu, dangsatai* (K, L) «having an account, being on record etc.», Chin. *tang-tzŭ.*

[160] L = T *sbyor.*

[161] K, L = T *rnam 'grel, ma 'grel.*

[162] K, L = T *rnam-thar ; beye-yin namtar* (L) «autobiography».

[163] K, L = T *skyes-pa rabs ; üliger čadiγ* (K) «legend» = T *rtogs-brǰod*, Cf. Skr. *jātaka.*

[164] K, L = T *khrims, srol, chul, lugs-ka ; qauliči* (L) «legislator, lawyer, jurist» Cf. Ma *qooli.*

[165] L = M *temdeglel*, Ch *chi.*

[166] K, L; *teüke bičigči* (L) «historiographer»; *teüke namtar* (L) «history and biography» *tobči teüke* (L) «abridged history»; *ǰarliγ teüke* (K) «order, dispatch, rule» = T *thaṅ, bka'-thaṅ ; teükeči* (L) «historian, historiographer; narrator»; cf. Chag *tewlük*, Kir *teülük* «a day, a given period», Šor *tep* «time».

[167] K, L = T *lo-rgyus, rtogs-pa ; domuγ tuγuǰi* «story, tale»; *üliger domuγ* (L) «legend, the talk of the town, object of ridicule», *domuγči* (L) «narrator of legend»; *domuγla-* (L) «to narrate or compose a legend».

[168] K, L = T *mdor bsdus ; tobči-bar bičі-* (K, L) «to write in a concise, brief manner»; *tobči bičig* «outline, summary»; *tobči düng* (L) «summary»; *tobči temdeglel* (L) «id.»; *tobčiyan* (K, L) «abbreviation, abridgement, summary, sketch»; *tobčilal* (L) «summary, résume» Cf. the meaning «button» of the same word.

I have to mention here the word *ǰar*[169] now «written order, instruction» but originally only «order, command» the basic word of the well-known word *ǰarliγ* «decree» and *ǰarla-* «to order». This word is also of Uigur origin and it was borrowed parallel with *yarlïq* > *ǰarliγ*.

6. Other written documents

The term for inscription in the Yüan period was *bii* or *bui taš*[170] «stele, memorial stone with inscriptions». Both words are of Uigur origin in Mongolian, while *bii*, *bui* is originally a Chinese word for «stele» and *taš* is a Turkish word for «stone». Later on the stone inscriptions were called *bičigtei čilaγun* or *(čilaγun-u)bičigesü*[171] «stone with inscription, with letters». To erect a stele is *bayiγul-* «to be caused to stand» and for inscribing the verb *bičі-* was used. On the words *seyile-* and *kerči-* see above p. 138.

The common word for handwritten documents other than book and inscription is *bičig*. The general term for letter is *ǰakidal* or *ǰakiy-a*[172] both derivations from the Mongolian verb *ǰaki-* «to send a letter, to inform by a written document», which is a secondary meaning developed from the basic meaning of the verb «to dispatch, to give instructions». All documents, including paper-rolls, documents folded like an accordion, letters of such a form are called *ebkimel, ebkemel*[173] or *nuγulburi*[174]. Both words are derivations from the Mongolian verbs *ebke-* «to fold», *niγul- nuγul-* «id.» respectively.

[169] K, L = T *bya gtod*, cf. *ǰarla-* «to order, to make known, to publish» = T *sbran-; ǰarlal* (K, L) «publication».

[170] Cf. the Sino-Mongolian inscriptions of 1335, 1338, 1362, and *bui taš* in 1340 on which see Cleaves: *HJAS* XII (1949), p. 93, Kara: *Acta Orient. Hung.* XVII (1964), p. 159, Cf. Ch *pei* «stele».

[171] L.

[172] L, K, WT 775 = T *'phrin; čhems-pa*, Ma *ǰasiγan, ǰakiy-a bičig* «letter, missive» (K, L) = T *'phrin-yig, 'čhol-yig; ǰakiy-a tamaγa* (K) «diplom, credit letter» = T *bka' šog*. The Ma word *ǰasi-* is a Mongolian loanword the same is *ǰasiγan*.

[173] K, L, WT 749, SD II 1090 = T *šog-dril*, Ma *buqdari*, M *nuγulburi; ebkimel čaγasun* (L) «folded paper, a roll or scroll of paper»; *ebkimel bičig* (L) «ligature, folded letter, document» (SD I 1014) = T *deb-yig*, Ma *dangse; ebkimel üsüg* (L) «ligature»; *esitü ebkimel* (L, WT 822) «scroll, roll of paper(on a wooden cylinder or around a stick)» = T *'ǰa šog*, Ma *unutu; bay-a ebkimel* (SD I 1142) «a little paper-roll» = T *ldeb čhuṅ*.

[174] K, L, WT 814, SD II 1090, 1142 = T *šog-dril, ldeb-pa, šog-ldeb*, Ma *buqadan*, M *ebkimel; nigen nuγulburi* (WT 814) «one time folded letter» = T *šog ldeb gčig*, Ma *emun buqdan, γadaγatu nuγulburi* (WT 815, SD II 1090) «outside folded letter» = T *phyi ldeb*, Ma *an-i buqdan; dotuγatu niγulburi* (WT 815, SD II 1090) «inside folded letter» = Ma *e-i buqdan; ergün bariqu niγulburi* (L) «a memorial to the throne; a visiting card of a subordinate official», cf. Ma *ikô-* «to be shrunk, to be bent».

7. To read

The most general word for reading is *ungsi-*[175]. It is a Mongol word denoting the action of reciting originally sacred texts and perhaps it was used before the introduction of writing for reciting rituals, charms. A similar word is *uri-*[176] «to recite sacred texts, murmur prayers», it has the basic meaning «to call, summon, invite» and belongs equally to the sphere of the old Mongolian religion. To read aloud is also called *dayuda-*[177] a verb formed from the basic word *dayun* «sound». The special monotonous chanting of the lamas is called *ginggine-*, *gingina-*, *ginggile-* etc.[178] an onomatopoetic word for murmuring.

Conclusions

It would be premature to draw final conclusions from the material reviewed above. The next step has to be intensive research into the dialects, especially the archaic ones which were not, or only in a limited measure under the influence of the literary language. Another task will be the study of the use of these terms in Mongolian literature from the 13th century on. Finally the Altaic background of the words has to be cleared up.

What can be stated at the present moment is that the study of the terminology corroborates our present knowledge according to which the literary culture of the Mongols was inherited from the Uigurs. The basic words for writing, the utensils of handwriting, the most important words for script, printing, book and inscription came from the Uigur language into Mongolian. The Uigur culture acted as a lense focusing the literary cultures of the Greeks, Persians, Sogdians, Indians and Chinese and projecting them, together with its

[175] K, L, WT 787, SD I 1111 = T *bklag-*, *klog-*, *gdon- 'don-*, Ma *fiyele- ; ungsin čegeǰile-* (L) «to read and memorize»; *ungsiqu debter/nom* (L «reader, textbook»; *ungsiǰu ög-* (L) «to read to someone»; *duuyarču ungsi-* (L) «to read aloud»; *nom ungsi-* (L) «to recite the scripture or a sacred text, to read a book»; *ungsiči* (K, L) «reader» *unsilyači* (K, L) «id.» = T *klog-pa-po, klog-mkhan ; ungsiydaqu šastir* (K) «a sāstra for reading» = T *bklag-bya'i glegs-bam, klag-bya'i bstan-bčos ; ungsily-a* (K, L) «reading (mostly of religious books), daily recitation, lesson of a monk» = T *klog bya ; ungsily-a ungsi* (SD I 50) «to read» = T *log 'don ; ungsimar* (L) «fit for reading, one who should read (predic.)»; *ungsiy-a* (SD I 1111) «reading, a text for reading' = T *'don-ya*.

[176] K, L, SD I 50 = T *'bod-*, *klog*, M *ungsi-*.

[177] K, L, WT 786 = T *klog-*, *'bod-*, Ma *xôla- ; sudur dayurisqa-* (SD I 491) «to recite a religious text» = T *mdo sgrogs*.

[178] L, K, SD I 1111 = T *'don-res byed ; gingginen ungsi-* (K, SD I 1051), WT 787) «to read murmuring» = T *gdaṅs slob-*, Ma *gingsi- ; gingilel-*, *gingileldü-* (SD I 1111) «id.».

own, on the Mongolian culture. The Mongols developed their own literary culture on an Uigur ground. The surprisingly high number of words of Mongolian origin in the terminology of writing shows that the Mongols used writing in a very early period as their own and the Uigur influence, though fundamental, did not last very long.

All the secondary terms for wiriting, such as paper, pencil, ruler, inkpot, the names of the parts of the letters, some words for interpunction, the carving of blocks, the binding of books, pagination, historical books, reading and letter have names of Mongolian origin.

The terminology clearly reflects the fact that the Buddhist literature first came to the Mongols from the Uigurs. The role of the Uigur priests was only later replaced by the increasing influence of the Tibetan lamas. In the terminology of handwriting and its utensils we do not find Tibetan elements with the exception of the word *sambara*, which is a technical term used in late monastic life. Among the terms of writing, beside the basic Uigur and Mongolian words, the Tibetan influence is only to be met with in the terminology of interpunction and writing styles. The grammatical terminology on the other hand shows clear Tibetan influence, and this indicates that the Mongolian grammar was elaborated on Tibetan and not on Uigur models. Printing is also of Uigur origin with a later admixture of Tibetan influence. The terminological debt to Tibetan is strong on the internal division of books, which may very well be the result of the mass of translations made from Tibetan. From these facts we can conclude that Mongolian writing, and literary culture had already developed when it came into close contact with Tibetan.

The influence of the Manchus — who took their script from the Mongols — was unimportant and restricted to the sphere of administration.

More surprising than this is the fact that the terminology shows very little direct Chinese influence. Those Mongolian words which are ultimately of Chinese origin came into the Mongolian language either through Uigur or through Manchu.

If the Mongols had any script before the time of Chingis, that is before the introduction of the Uigur script, this must have been a runic one. Mongolian did not borrow words for carving blocks, to make incisions, inscribe on wood but used for this purpuse old Mongolian words as *ǰiru-*, *seyile-*, *čuγul-*, *kerči-*.

Dealing with Mongolian writing we also have to mention the role played by the Mongols in the spread of writing. The Mongolian loanwords in Manchu and Tibetan show that the Mongolian literary culture enjoyed a high prestige throughout Asia.

After having concluded this paper I found the following terms: *sibum*(L) «writing set (brush and inkslab)», *sibǰi*, *sibǰu* (L, K) «small print or writing used in notes or commentary, notes, explanation» = T *mchan-yig*, *yig-čhuṅ*, cf.

sibe-; *ačuy* (L) «tooth in Mongolian script» (= *sidün) ; qada-* (L) «to inscribe or enter one's name on a register, to insert something in a text» (< «to insert, to drive in, to attach»); *qadamal üge* (L, K) «interlinear or margina nlotes» (< *qada-*) = T *zur mchan; qasilta* (L) «quotation mark» (< «enclosing» < *qasi-* «to shield»); *čomur* «legible» (< «clear); *ǰanggi* (L) «information, news» (cf. *ǰanggi uya-* «to lie solidly», *ǰanggiya* «knot»); *čab üsüg* (L) «clear writing, Tibetan letter as used in standard printing» = M *gzab, sab*, T *dbu-čan ; čigǰiyesün* (L) «space (printing)» (< *čigǰi-* «to calk»).

LA TERMINOLOGIE DU FOLKLORE KALMOUCK

PAR

L. LŐRINCZ

La richesse infinie et la diversité du folklore mongol avaient attiré l'attention des ethnographes et des explorateurs il y a déjà plusieurs siècles. Une multitude d'épopées et de fables, de chansons lyriques, de devinettes et de proverbes, de textes de bénédiction et de malédiction se présentent devant le connaisseur. Grâce à son abondance particulière, la littérature populaire du kalmouck fut la première à éveiller l'intérêt des voyageurs-explorateurs et des savants, tels que Pallas[1], Potanin[2], Pozdneev[3], Vladimircov[4], pour ne mentionner que les plus éminents, qui notèrent et examinèrent avec compétence le folklore kalmouck. C'est par leur travail que les richesses de ce folklore sont devenues accessibles. Les contes, les légendes et les épopées sont extrêmement populaires parmi les peuples mongoliques, et surtout les Kalmoucks. En parlant de, légendes, Damdinsürên écrit:[5] «Слушатели их — простые люди: пастухи охотники, их жены и дети». La plus belle épopée de la littérature mongole et la plus grande création du folklore kalmouck, le Džangar, est lui aussi, d'origine oïrate.[6] Par là on comprend que le conteur des épopées s'appelle,

[1] *Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften* durch P. S. Pallas I—II, St. Petersburg 1776.

[2] G. N. Potanin, Очерки Северо-Западной Монголии. Вып. I—IV, С. Петербург 1881—83.

[3] A. M. Pozdneev, Образцы народной литературы монгольских племен. Вып. 1, Народные песни, Спб. 1880.

[4] B. Ja. Vladimircov, Монголо-ойратский героический эпос. Петроград—Москва 1923, et le même, Образцы монгольской народной словесности. Ленинград 1926. En outre, nous trouvons une ample bibliographie de l'histoire des recherches folkloriques kalmouckes dans M. Žimgirov, Из истории изучения калмыцкого фольклора: Записки Калмыцкого научно-исследовательского института языка, литературы и истории при Совете министров Калмыцкой АССР. Вып. 2, 1962, pp. 77—93. L'auteur donne une description détaillée et une analyse approfondie de l'histoire des recherches du folklore kalmouck.

[5] C. Damdinsurên, Исторические корни Гесериады, Москва 1957, p. 5.

[6] B. Ja. Vladimircov, dans son ouvrage Монголо-ойратский героический эпос, essaie de faire dériver le nom Dzangar du persan, tandis que A. Š. Kičikov, dans un article très intéressant, fait remonter le mot au turc et lui attribue la signification «seul,

en général, *džaŋgrtšı̣* «Heldensänger, Rhapsode, Besinger des Džangar oder anderer Helden» *(Kalm. Wb., 108a)*, terme abstrait du nom du protagoniste de l'épopée Džangar. Le mot est une formation intérieure, inconnue dans les autres langues mongoliques. Dans son article sur la collection des épopées kalmouckes Wł. Kotwicz ne fait pas mention de ce que ce nom soit employé pour les conteurs d'épopées autres que celui de Džangar.[7] Nous connaissons le terme de «légende héroïque», *äjı̣s = ajı̣s = äjı̣stē tūlı̣* «Heldensage» *(Kalm. Wb., 22a)*, cf. khal. *ajas* «интонация» (Luvsandêndêv, 51*b*), ordos *ajas* «rythme, air d'une chanson» (Mostaert, 10*b*), mong. *ayas* «sound, pronounciation, accent; rhythm, melody, tone» (Lessing, 24*a*). L'équivalent du mongol littéraire *ayas* s'emploie dans le folklore kalmouck aussi dans sa forme adjectivale, et le mot *äjı̣s* «chant héroïque», acception tout à fait différente de celle du mongol littéraire, est une abstraction de la forme adjectivale primordiale *(äjı̣stē tūlı̣)*.[8] La plupart des chants héroïques se composent de sections *bölᵊg* «Teil, Abteilung» *(Kalm. Wb., 56a)*, bour. *bùlêg* «отдел, глава» (Čeremisov, 135*b*), khal. *bùlêg* «глава, раздел» (Luvsandêndêv, 94*b*), ordos *bölök* «groupe, troupe, bande» (Mostaert, 87*a*), mong. *bölüg* «chapter, paragraph, section» (Lessing, 147*a*). Les épopées sont quelquefois animées par des intermèdes en vers, *šülᵘg* «Strophe, Verse, Gedicht» (Kalm. Wb., 370*b*), oïr. *šülüq* «Vers oder Spruch» (Zwick, 400*b*), bour. *šùlêg* «стихотворение, стих» (Čeremisov, 707*a*), khal. *šülêg* «стих, стихотворение» (Luvsandêndêv, 661*b*), ordos *šülük* «stance, strophe» (Mostaert, 637*a*), mong. *silüg* «poetry, poem, verse» (Lessing, 708*a*). Les vers sont composés de strophes, *badvg*, *badᵛg* «Strophe, Vers» *(Kalm. Wb., 27a)*, oïr. *badaq* «das Wort» (Zwick, 135*a*), khal. *badag* «строфа, куплет» (Luvsandêndêv, 55*a*), mong. *badaγ* «stanza, strophe, sentence, paragraph» (Lessing, 65*b*). Les allégories, les images sont fréquentes; *jokt*ᵛ «Metapher, Allegorie, Synonym, Bild» *(Kalm. Wb., 219a)*, oïr. *yoqto* «Umschweif» (Zwick, 336*a*), bour. *jogto* «ирония, насмешка» (Čeremisov, 242*b*), khal. *jogt ũg* «аллегория, иносказание» (Luvsandêndêv, 173*a*), mong. *yoγta* «allegorical, metaphorical» (Lessing, 434*b*). En dehors des épopées, les chants qui naissent en abondance sur les lèvres du peuple sont accompagnés de musique. Le chant s'appelle *dūn* «Gesang» *(Kalm. Wb., 104b)*, oïr. *doun* «der Ton, der Laut, Stimme, Klang, das

orphelin»: К вопросу о происхождении имени «Джангар»: Записки Калмыского научно-исследовательского института... Вып. 2, 1962, pp. 213—214.

[7] Pour l'histoire des recherches sur l'épopée, voir V. L. Kotvič: Джангариада и джангарчи: Филология и история монгольских народов. Памяти академика Бориса Яковлевича Владимирцова. Москва 1958, pp. 196—199.

[8] Le mong. lit. *ayas* se trouve encore dans le kalmouck: *ajs* «Stimme, Ton, Melodie» *(Kalm. Wb., 4b)* dans sa signification originale, par exemple: *dūnä ajs* «die Melodie eines Liedes» *(Kalm. Wb., 104b)*. Ainsi la forme mongole littéraire a conservé sa signification originale dans le kalmouck d'une part, et de l'autre, par voie d'abstraction, elle a acquis un sens entièrement nouveau, caractéristique du kalmouck.

Lied» (Zwick 322*a*), bour. *duun* «песня» (Čeremisov 233*a*), khal. *duun* «песня» (Luvsandêndêv 161*a*), ordos *ɒagū* (Mostaert 112*a*), *ɒū* «voix, chanson, tonnerre (Mostaert 158*b*), mong. *dayun* «musical sound, song» (Lessing 219*a*), «Bei langen Winterabenden ergötzt sich das junge Volk, in den reichen Hütten, wo es sich Besuchsweise versammelt, mit Tanzen, Singen und Musik» — écrit Pallas.[9] Le chanteur est le *dūlātšɨ* = *dūtšɨ* «Sänger» (*Kalm. Wb.*, 104*a*—*b*), qui est l'auteur de la chanson, *dū garyɒ-* «Lieder dichten» (*Kalm. Wb.*, 104*b*) ou le récitateur *dū dūl-* «ein Lied singen» (*Kalm. Wb.*, 104*a*). Vladimircov distingue trois catégories de chant: *ăidŋ dūn* «chanson lyrique-épique», *šaštɣ dūn* «chanson religieuse, bouddhique», *šalik dūn* «chanson légère, satyrique et amoureuse».[10] Le terme *ăidŋ dūn* ne figure pas dans le dictionnaire de Ramstedt.[11] Pour l'étymologie des termes *šaštɣ dūn*, *tšastɨr* ou *šästɣ* «alte kalmückische Lieder mit Uigurmelodien» (*Kalm. Wb.*, 437*b*), voir le mot *šastɣ*.[12] Le terme *šäl'ɨg dū* signifie «frivoles Lied» (*Kalm. Wb.*, 354*a*), bour. *šalig* «болтливый, глупый» (Čeremisov, 687*b*), khal. *šalig* «развратный» (Luvsandêndêv, 643*a*), ordos *šalik* «débauché, libertin, lubrique, obscène» (Mostaert, 605*a*), mong. *šaliɣ* «profligate, obscène» (Lessing, 750*a*, cf. encore le mot *zawχā* (~ *zawχā*) *dū* «frivoles Lied» (*Kalm. Wb.*, 468*b*), bour. *zabchaj* «распущенный, распутный» (Čeremisov, 257*a*), khal. *zavchaj* «распущенный, распутный» (Luvsandêndêv, 186*a*), mong. *ǰabqai* «trivial, banal» (Lessing, 1020*b*). Une chanson gaie est la *χošŋ* «Belustigung; Spottlied, Gesang» (*Kalm. Wb.*, 190*a*), bour. *chošon* «шутка, юмор» (Čeremisov, 586*a*), khal. *chošin* «шутка, юмор, острота» (Luvsandêndêv, 545*a*), ordos *ɋošoŋ* «plaisanterie» (Mostaert, 308*b*), mong. *qošung* «mockery, jesting, foolery, joke, satire, humor, satirical, humorous» (Lessing, 972*a*). La signification du mot mongol commun s'est différenciée en kalmouck: en dehors de «plaisanterie» il indique aussi une chanson bouffonne. La forme verbale est *χošŋnɒ-* «lustige Lieder singen» (*Kalm. Wb.*, 190*a*). Dans ce sens il faut mentionner encore le verbe *jūl-* «unzüchtige Lieder singen» (*Kalm. Wb.*, 221*b*), oïr. *yöül-*, *yöülelze-* (Zwick, 337*a*). Le mot est inconnu dans le mongol littéraire et dans les dialectes et il se rattache peut-être au mot téleut et koïbal *jöi-* «lüderlich, der Betrüger»

[9] Sammlungen historischer Nachrichten ... p. 150.

[10] B. Ja. Vladimircov, Образцы монгольской народной словесности, pp. V—VI. I. M. Macakov s'oppose à la classification de Vladimircov en disant que celle-ci n'est pas populaire car les termes n'étaient connus que par le clergé et n'étaient guère répandus parmi le peuple. Dans les documents oïrates écrits il n'est nulle part question d'une classification de genres de la poésie oïrate. Voir I. M. Macakov, К вопросу о калмыцких иорелах: Записки калмыцкого научно-исследовательского института... Вып. 2, 1962, p. 108.

[11] Cf. G. Kara, Notes sur le folklore mongol: *Acta Orient. Hung.* XI (1960), p. 283, note Nr. 4.

[12] G. J. Ramstedt assure que le *šaštɣ dūn* est une chanson à mélodie ouigoure. Étant donné que malheureusement, Ramstedt ne s'est pas expliqué à ce sujet, cette remarque reste un peu obscure.

(Radloff, III, 446*b*). Les rondes sont accompagnées par la chanson *nirgen dū* «хороводная песня» (ce type de chanson est mentionné par M. Džimgirov d'après I. Kravčenko)[13], kalm. *nirgᵊ-* «knallen, läuten, klingen» (*Kalm. Wb.*, 277*a*), oïr. *nirge-* «einwürken» (?) (Zwick, 123*a*), bour. *nêrje-* «греметь, грохотать» (Čeremisov, 354*a*), khal. *nirgê-* «сверкать, ударять» (Luvsandêndêv, 268*b*), mong. *nirge-* «to strike, to rumble, roll» (Lessing, 585*a*). En qualité de chant de louange nous citons *maḵtū*, *maḵtūl*, *maḵtāl* «Lobrede, Loblied» (*Kalm. Wb.*, 254*b*), oïr. *maqtāl* «der Preis, das Lob» (Zwick, 258*a*), bour. *magtaal* «прославление, панегирик, ода» (Čeremisov, 306*b*), khal. *magtaal* id. (Luvsandêndêv, 232*b*), ordos *maǧᶜtᶜāl* «louange, hymne de louange (religion)» (Mostaert, 449*b*), mong *mayтayal* «act of praising, eulogy, praise, hymn of praise» (Lessing, 520*a*). En composition: *maḵtū ügᵊ* «Ode, Panegirik» (*Kalm. Wb.*, 254*b*).

Les termes concernant la musique et la danse doivent avoir une place considérable dans les recherches de la terminologie du folklore mongol car une partie considérable des produits de ce folklore ne peut guère être conçue sans mélodie. Les Kalmoucks emploient les termes suivants relativement au chant: pour «la musique»: *köɢ* «Harmonie, Musik» (*Kalm. Wb.*, 236*a*), oïr. *köq duun* «liebliche Gesänge, Musik, harmonische Töne» (Zwick, 243*a*), khal. *chȯg* «гармония, настройка» (Luvsandêndêv, 546*b*) ordos *kᶜöɢ* «musique» (*Mostaert*, 424*b*), mong. *kög* «tune, music» (Lessing, 478*b*) ; pour «l'harmonie:»: *kögdžᵑ* «Harmonie, Wohlklang», *köɢ kögdžᵑtɛ̄* «sehr melodisch, harmonisch» (*Kalm. Wb.*, 236*b*), bour. *chȯgžêm* «музыка» (Čeremisov, 601*b*), khal. *chȯgžim* «музыка» (Luvsandêndêv, 547*a*), ordos *k'öɢᴅžim* «musique, concert» (Mostaert, 425*b*), mong. *kögǰim* «music» (Lessing, 482*a*) ; pour la «mélodie»: *ekšᵢɢ* (*egᵊšᵢɢ*) «Melodie, Lied, Gesang» (*ekšᵢktɛ̄* «melodiös, harmonisch, hübsch klingend» (*Kalm. Wb.* 118*b*), oïr. *egešiq* «der Wohlklang» (Zwick, 41*a*), khal. *êgšig* «мелодия, песня» (Luvsandêndêv, 666*a*), ordos *egeᴅžik* «air d'une chanson» (Mostaert, 231*a*), mong. *egesig* «musical sound or tone, euphony, melody, song» (Lessing, 299*b*). Sous ce rapport il faut encore considérer *egzᵑge-* «mit einer besonderer Intonation singen» (*Kalm. Wb.*, 118*a*), mong. *egeǰigle-* «читать молитвы (о шамане), читать, говорить на распев» etc. (Kow. I, 234*a*), ainsi que *ajᵴ* «Stimme, Ton, Melodie» (*Kalm. Wb.*, 4*b*). Pour l'origine du mot, voir le mot *äjᵢs* «chant héroïque». Le mong. lit. *ayas* «mélodie, air» a été emprunté par le kalmouck d'une part avec la même signification (*ajᵴ*), de l'autre, avec une modification du sens (*äjᵢs*). Le terme *dūnā ajᵴ* «die Melodie eines Liedes» (*Kalm. Wb.*, 104*b*), ainsi que sa forme verbale dérivée *ajᵴlᴰ-* «die Melodie finden, komponieren, singen» (*Kalm. Wb.*, 4*b*—5*a*) sont communs dans le kalmouck. Au cours des longues soirées d'hiver on s'amuse non seulement en

[13] M. Žimgirov, Из истории изучения калмыцкого фольклора: Записки Калмыцкого научно-исследовательского института... Вып. 2, 1962, p. 90.

chantant mais encore en dansant: «Die züchtigen Tänze, welche am meisten von unverheiratheten Mädchen, die einzeln auftreten, vorgestellt werden, bestehn bloß in taktmäßigen, weichlichen Gebärden und Leibesbewegungen, wobei die Tänzerinn sich kaum von der Stelle bewegt und nur den Tact mit den Füßen enzeigt» — écrit Pallas à propos de la danse kalmoucke.[14] Pour indiquer la danse on connait les mots suivants: *bödžɨ-*, *büdžɨ-* «tanzen» *(Kalm. Wb., 54b)*, oïr. *böǰiq* «Tanz, Belustigung» (Zwick, 164*a*), *böǰi-* «belustigen, tanzen» (Zwick, 164*a*), bour. *bŭžêglê-* «плясать, танцовать» (Čeremisov, 134*b*), khal. *bŭžiglê-* id. (Luvsandêndêv, 93*b*), ordos *бödžöglö-* «danser» (Mostaert, 84*a*), mong. *büǰigle-* «to dance» (Lessing, 153*b*) ; *tawšɨ-* «auf der Stelle hüpfen, tanzen» *(Kalm. Wb., 386a)*, bour. *taša-* «шлепать, ударять (ладонью)» (Čeremisov, 433*b*), khal. «шлепать, ударять» (Luvsandêndêv, 398*a*) ordos *давši-* «frapper à petits coups du plat de la main ou avec le côté plat d'un instrument» (Mostaert, 110*a*), mong. *tabsi-* «to hit gently with the palm of the hand» (Lessing, 761*b*) ; *bīl-*, *bī-* (volksetymologisch auch *bij)* «tanzen» *(Kalm. Wb., 47b)*, oïr. *biyile-* «tanzen» (Zwick, 147*a*), khal. *biele-* «исполнять народный танец биелех» (Luvsandêndêv, 69*b*), mong. *beyele-* «to perform a folk dance» (Lessing, 95*a*).

La plupart des chansons et les danses sont accompagnées d'instruments à cordes pincées qui jouent un rôle important non seulement dans les fêtes, mais aussi dans la naissance des produits du folklore accompagnés de chant. Les instruments de musique les plus communs sont les suivants:[16]

dombɨr, *dombᵒr* «eine kalmückische Laute, Dombra, Balalaika» *(Kalm. Wb., 95a)*, oïr. *dombar* «eine Art Gittro, Guitarre» (Zwick, 326*a*), bour. *dombro* «домбра (музыкальный инструмент)» (Čeremisov, 213*a*), khal. *dombor* «домбра, балалайка» (Luvsandêndêv, 151*b*), mong. *dombura* «a Kalmuk musical instrument resembling a lute, balalaika» (Lessing, 260*b*). Le mot d'ori-

[14] *Sammlungen historischer Nachrichten* . . ., p. 150.

[15] La forme *beyele-* dans le dictionnaire de Lessing, donne l'impression que le mot aurait été connu dans le mongol littéraire. Cependant le mot kalmouck est d'origine turque, notamment kazak: *bijū* «der Tanz», *bij* «tanzen» (Radloff, IV, 1790*b*, 1791*a*), cf. encore *Kalm. Wb. loc. cit.* Evidemment les lexicographes ont emprunté ce mot oïrate au dictionnaire khalkha de Luvsandêndêv où l'on trouve *biele-* «исполнять народный танец биелех« qui se réfère à une certaine danse oïrate. De la forme khalkha ils ont reconstruit une forme hyperurbaine: *beyele-* «to perform a folk dance» qui n'est pas connue dans le mongol littéraire. Par ailleurs, pour les danses mongoles cf. G. Dolgorsŭrên, *Mongol ardyn bŭžig*, Ulaanbatar 1962. L'auteur donne une description détaillée des danses les plus fréquentes en Mongolie, surtout des danses torgoutes et dörbötes, de la Mongolie Occidentale, l'*asgal* et le *cacal*. La danse dont nous venons de parler n'est pas mentionnée dans le livre.

[16] Le fonctionnement et la structure d'une partie des instruments de musique des Kalmoucks sont décrits chez Pallas, *Sammlungen historischer Nachrichten*, pp. 150—195. L'énumération n'est pas longue: elle n'embrasse ques quelques instruments.

gine turque (kazak), *dombra* «eine Art Balalaika» (Radloff, III, 1727), a été adopté dans le khalkha et dans le bouriate par l'intermédiaire de l'oïrate. Le jouer de *dombra* s'appelle *dombṛtšį* «Dombraspieler» (*Kalm. Wb.*, 95*a*).

bīw[ə][17] «eine Art Guitarre mir vier Saiten» (Kalm. Wb., 47*b*—48*a*), oïr. *biba* «eine Stockfiedel» (Zwick, 147*b*), ordos *вiwa* «embouchure d'un instrument de musique», *вiš*[k]*χūrī*~*вiwa* «embouchure du hautbois» (Mostaert, 71*b*), mong. *biba* «a four or six-stringed musical instrument shaped like a halved pear, lute, guitar» (Lessing, 101*a*). Dans le mongol littéraire ce mot est d'origine chinoise.

bišk̄ūr[18] «Flöte» (*Kalm. Wb.*, 46*b*), oïr. *bišküür* «die Flöte» (Zwick, 148*b*), khal. *bišgùùr* «бичхур дудка» (Luvsandêndêv, 71*a*), ordos *вiš*[k]*χūr* «espèce de hautbois ou de douçaine, sona» (Mostaert, 70*b*), mong. *biškigür* «a wind instrument, flute, horn, clarinet, oboe» (Lessing, 107*a*). Le joueur de l'instrument s'appelle *biškūrtšį* «Flötenbläser» (*Kalm. Wb.*, 46*b*).

towšūr Ö (= *dombṛ* D) «dreisaitige Mandoline, Balalaika» (*Kalm. Wb.*, 404*b*), khal. *tovšuur* «балалайка, домбра» (Luvsandêndêv, 401*a*), mong. *tobsiγur* «any musical instrument played by plucking: guitar, balalaika» (Lessing, 812a). Le nom de cet instrument en mongol littéraire ne se trouve que dans le dictionnaire de Lessing, et la forme khalkha est le produit d'une réarchaïsation. Le most kalmouck est d'origine turque: téleute *topšuγur* «eine zweisaitige Guitarre» (Radloff, III, 1231). Le khalkha l'a emprunté à l'oïrate.

χūr[19] «Saiteninstrument, Geige, Fiedel» (Kalm. Wb., 201*b*), oïr. *χuur* «die Laute, Guitarre» (Zwick, 201*a*), bour. *chuur* «название смычкого инструмента» (Čeremisov, 597*a*), khal. *chuur* ««хур, смычковый музыкальный инструмент» (Luvsandêndêv, 570*a*), ordos *χ̲ūr* «violon à quatre cordes» (Mostaert, 370*a*), mong. *quγur* «stringed musical instrument played with a bow» (Lessing, 982*a*). Le joueur de l'instrument s'appelle *χūrtšį* «Geiger, Fiedelspieler, Musikant» (*Kalm. Wb.*, 202*a*). Pour «jouer de l'instrument» nous connaissons les termes suivants: *χūrār nād*[ɒ]- «auf dem *χūr* spielen» (*Kalm. Wb.*, 201*b*), *χūrd*[ɒ]- «auf dem Saiteninstrument *χūr* spielen» (*Kalm. Wb.*, 201*b*), *χūr tat*[ɒ]- Ö «auf dem *χūr* spielen» (*Kalm.* Wb., 201*b*).

jat[ɒ]*γa*, *jatχɒ*, *jatχɒn*[20] «ein achtsaitiges Instrument, eine liegende Harfe»

[17] Décrit par G. Badrach, *Mongolyn chögžmijn tüüchêês*, Ulaanbaatar 1960, pp. 44—48.

[18] Dans son ouvrage cité, G. Badrach donne une énumération copieuse des differents sortes d'instruments de musique; *biškigür*, *luu-tu biškigür*, *üyelekü biškigür*, etc. pp. 66—80.

[19] G. Badrach, *op. cit.*, pp. 57—63. Pour la diffusion du mot dans les langues mongoles, voir L. Ligeti, *Les anciens éléments mongols dans le mandchou : Acta Orient. Hung.* X (1960), p. 235.

[20] G. Badrach, *op. cit.*, pp. 40—44. Les instruments les plus connus sont *yatuγ-a*, *aγui yeke yatuγ-a*, *bosuγ-a yatuγ-a*, *yatuγaliγ*.

(Kalm. Wb., 217a), oïr. *yataγai* «ein Klavier» (Zwick, 332*b*), khal. *jatga* «арфа» (Luvsandêndêv, 697*a*), ordos *jaᶜtᶜugą (jaᶜtᶜuga)* «espèce de cithare» (Mostaert, 399*b*), mong. *yatuγ-a* «zither, harp» (Lessing, 430*b*). Ramstedt rattache les origines du mot kalmouck à la forme *ituγan* du mongol littéraire.[21] Le joueur de l'instrument s'appelle *jatχɒtšɨ (kŭkn̥)* «Jataganspieler(in)» *(Kalm. Wb., 217a)*.

ikᵊlʲ, *ikelʲ*, rarement *jekᵊlʲ* «Saiteninstrument» *(Kalm. Wb., 206a)* Le mot est inconnu dans la langue mongole littéraire ainsi que dans les dialectes. Dans le kalmouck il est d'origine turque, cf. téleute *ikkili* «ein der Geige ähnliches musikalisches Instrument» (Radloff, I, 1422*a*).

garmɒ, *garmūlʲ* «Harmonika» *(Kalm. Wb., 146a)*, bour. *garmoni* «гармония» (Čeremisov, 164*b*). Dans le kalmouck, aussi bien que dans l'oïrate, ce mot a été emprunté au russe.

En dehors des genres énumérés ci-dessus et accompagnés de mélodie les légendes et les contes jouissent d'une grande popularité chez les kalmoucks, comme d'ailleurs chez les peuples mongoliques en général. Dans le lexique kalmouck nous trouvons les termes suivants pour désigner les légendes et les contes:

tūdžʲ «Erzählung, historischer Roman», *(Kalm. Wb., 413a)*, oïr. *touǰi* «die Historie, Geschichte, Erzählung» (Zwick, 293*b*), bour. *tuuža* «повествование, повесть, исторический рассказ» (Čeremisov, 540*b*). khal. *tuuž* «повесть» (Luvsandêndêv, 426*b*), ordos *tᶜų̆ɒ̆ži* «conte, narration» (Mastaert, 667*b*), mong. *tuγuǰi* «story, narrative, tale, legend» (Lessing, 893*b*).

tŭkᵘ̈ «Geschichte, Erzählung, Historie, Chronik» *(Kalm. Wb., 418a)*, bour. *tùùchê* «легенда» (Čeremisov, 461*a*), khal. *tùùch(ên)* «легенда» (Luvsandêndêv, 435*a*), ordos *tᶜūᶜkχe* «livre d'histoire» (Mostaert, 685*a*), mong. *teüke(n)* historical book(s) or source(s), history, annals, story, tale». Dans des mots composés il se prête à la formation de notions folkloriques, comme par exemple: *törl̥ tŭkᵘ̈* «Genealogie» *(Kalm. Wb., 418a)*.

domᵛᴳ «Legende, Erzählung» *(Kalm. Wb., 95a)*, oïr. *domoq* «Spott» (Zwick, 325*b*), bour. *domog* «предание, историческое повествование, рассказ» (Čeremisov, 213*b*), khal. *domog* «легенда, сказание» (Luvsandêndêv, 151*b*), ordos *ɒomol̥* «raillerie, moquerie, objet de raillerie» (Mostaert, 151*b*), mong. *domoγ* «legend, fable, historical tale» (Lessing, 261*a*).

ŭlgɾ̥ ~ *ŭlgŭr* «Vergleichung, Anekdote, Erzählung» *(Kalm. Wb., 457a)*, oïr. *üliger* «das Gleichniß, Symbol, Beispiel» (Zwick, 105*a*), bour. *ùljgêr* «былина» (Čeremisov, 506*a*), khal. *ùlgêr* «былина, сказание» (Luvsandêndêv, 480*b*), ordos *ùliger (ùleger)* «conte, narration populaire, légende» (Mostaert, 756*b*),

[21] N. Poppe, *Vergleichende Grammatik der altaischen Sprachen*, Teil 1, Wiesbaden 1960, p. 12, suppose une forme originale **itagan* < *pïtugan*.

mong. *üliger* «story, tale, parable» (Lessing, 1005*b*). Le narrateur s'appelle *ülgɣtšᵢ* «Märchenkenner» (*Kalm. Wb.*, 457*a*).

χūtšn̥ ügᵘ «Sprichwort» (*Kalm. Wb.*, 202*b*), khal. *chuuč ûg* «поговорка» (Luvsandêndêv, 571*a*), mong. *qaγučin üge* «old saying» (Lessing, 909*a*). Le narrateur s'appelle *χūtšᵢtšᵢ* «Märchenkenner» (*Kalm. Wb.*, 457*b*).

namtᵢ «Biographie, Legende (eines Heiligen)» (*Kalm. Wb.*, 271*b*), bour. *namtar* «биография, жизнеописание» (Čeremisov, 337*b*), *namtar* «биография, жизнеописание» (Luvsandêndêv, 262*b*), ordos *namᶜar* «relation écrite d'un fait historique, histoire, narration» (Mostaert, 483*a*), mong. *namtar* «biography, legend, history» (Lessing, 563*b*). Le mot est un emprunt de la langue littéraire mongole au tibétain.

toptšᵢ «Verkürzung (einer Erzählung), das Hauptsächlichste, Hauptsache (des Gesagten)» (*Kalm. Wb.*, 401*a*),oïr. *tobči* «der Knopf, die Abkürzung» (Zwick, 296*b*), bour. *tobšo* «краткий» (Čeremisov, 436*a*), khal. *tovč* «резюме» (Luvsandêndêv, 400*b*), ordos *dobᶜtšᶜi* «bouton, résumé, sommaire» (Mostaert, 146*b*), mong. *tobči* «abbréviation, summary, brief» (Lessing, 810*b*).

tūľᵢ «Märchen, Sage» (*Kalm. Wb.*, 413*b*), khal. *tuulj* «былина, эпопея, эпос» (Luvsandêndêv, 427*a*), mong. *tuuli* «old tale, story» (Lessing, 847*a*)., Le narrateur s'appelle *tūľtšn̥*, *tūľtšᵢ* «Märchenkenner, Märchenmeister» (*Kalm. Wb.*, 413*b*).

šastᵢ = *šäštᵢ* «Kommentar, Erzählung» (*Kalm. Wb.*, 351*b*), oïr. *šaštir* «Lied, Gesang, Beschreibung, Gedicht, Commentar» (Zwick, 392*a*), khal. *šastar* «сочинение, трактат, летопись, хроника» (Luvsandêndêv, 647*b*), ordos *šastᶜir* «livre (šāstra)» (Mostaert, 610*b*), mong. *šastir* «story, narrative religious or philosophical textbook, exposition» (Lessing, 753*b*).

Le terme *damdžūr ügᵃ* «Gerücht, Tradition» (*Kalm. Wb.*, 75*b*), et son synonyme *dam ügᵃ*, c.-à-d. *damīn ügᵃ* (*Kalm. Wb.*, 76*a*) ne se rapportent pas à un type de genre définitif, mais signifient toutes sortes de tradition en général. Oïr. *damǰi-* «von einem zum andere übergehen» (Zwick, 315*b*), bour. *damža-* «переходить» (Čeremisov, 203*a*), khal. *damži-* «переходить, передвигаться» (Luvsandêndêv, 144*a*), ordos *damdžāt iresen ûge* «nouvelle venue par plusieurs intermédiaires» (Mostaert, 117*b*), mong. *damǰiǰu iregsen üge* «words which were transmitted from mouth to mouth» (Lessing, 229*a*).

La narration d'un conte s'exprime par le verbe *kȫr ; kȫr-* «erzählen, berichten» (*Kalm. Wb.*, 243*b*), bour. *chôôrê* «рассказывать, говорить» (Čeremisov, 587*b*), khal. *chôôrô-* «рассказывать, разговаривать» (Luvsandêndêv, 554*b*), mong. *köger* «converser, s'entretenir» (Kowalewski, III, 2630*a*). Pour «raconter un conte» nous avons le terme *ülgɣ kȫr-* «Märchen erzählen» (*Kalm. Wb.*, 243*b*).

Les textes de bénédiction et de malédiction constituent une partie considérable du folklore kalmouck. Voilà ce que dit M. Macakov à propos de ce genre particulier de la littérature populaire mongole: «Благопожелание — это

особый вид калмыцкого устного народного поэтического творчества, художественным, ярким, глубоко проникновенным языком выраженная мысль.[22] Pour la bénédiction: *jörēl*, *jörēdn̥* «Glückwunsch, Segen, Glück, *(Kalm. Wb.*, 220*b)*, bour. *jurөөl* «благопожелание» (Čeremisov, 744*b*), khal. *erөөl* «пожелание, желание блага, ерол»» (Luvsandêndêv, 172*b)*, ordos *örōl* «prière, formule de bénédiction» (Mostaert, 539*a)*, mong. *irügel* «the act of blessing, benediction, prayer, invocation» (Lessing, 415*b)*. Une formule de bénédiction très fréquente est le terme *gerl³xin jörēl* «die Segensworte beim Aufstellen des Hauses für junge Eheleute» *(Kalm. Wb.*, 220*b)*. Pour la malédiction: *χarāl* «Verbannung, Schwur, Fluch, Verfluchung» *(Kalm.*, 168*b)*, oïr. *χarāl* «der Fluch, Schimpf» (Zwick, 184*b)*, bour. *charaal* «проклятие, ругательство, ругань» (Čeremisov, 551*a)*, khal. *charaal* «проклятие, ругательство, ругань» (Luvsandêndêv, 513*b)*, ordos *χarāl* «malédiction, maléfice, sortilège, malfaisant» (Mostaert, 338*a)*, mong. *qariyal* «curse, execration, evil spell, bewitchment» (Lessing, 938*b)*.

Les proverbes et les devinettes occupent une place importante dans le folklore du peuple kalmouck. Le proverbe se traduit par *ülgr̥*. Pour l'examen de son origine et de sa diffusion, voir plus haut, où sa signification «histoire, conte» est traitée. Les mots se référant aux devinettes sont les suivants:

tālwr̥tē tūlı̣[23] «Geschichte mit Lösung, D. Rätzel, Ö. Fabeln mit der Nutzanwendung» *(Kalm. Wb.*, 388*b)*, oïr. *tayilbuur* «die Erklärung, die Auflösung» (Zwick, 275*a)*, bour. *taabari* «загадка» (Čeremisov, 419*b)*, *tajlbari* «отгадка, оговорка» (Čeremisov 424*a)*, khal. *tajlbar* «оговорка, отгадка» (Luvsandêndêv, 386*a)*, ordos *t'ālbu̯r (t'ālbu̯ri)* «explication, solution» (Mostaert, 653*a)*, mong. *tayilburi* «commentary» (Lessing, 768*a)*.

onı̣sχ[a] «Rätsel, listig zusammengesteckte Worte» *(Kalm. Wb.*, 286*b)*, bour. *ontocho(n)* «сказка, былина»[24] (Čeremisov, 371*a)*, khal. *onjsgo* «загадка» (Luvsandêndêv, 302*b)*, ordos *onisχo* «énigme» (Mostaert, 512*b)*, mong. *onisqa* «riddle, enigma, puzzle» (Lessing, 615*a)*.

[22] I. M. Macakov, *op. cit.*, p. 103.

[23] Les proverbes et les devinettes kalmoucks ont été récemment traités par P. Aalto et aussi dans un livre d'édition kalmoucke: *Kalmückische Sprichwörter und Rätsel*, ausgezeichnet von G. J. Ramstedt, bearbeitet und herausgegeben von Pentti Aalto: *JSFOu* 1955—1956: 2, et *Chaljmg ülgürmüd boln täälvrtä tuuljs*, Êlst 1960.

[24] Le mot se rattache, sans doute, au mong. lit. *onisun* «spring; lock; mechanism, mechanical device; (fig.) gist, essence, knack, key» (Lessing, 615*a*) puisque la relation entre l'énigme et le cadenas est évidente. Il est intéressant de remarquer que le mot mongol littéraire *onisun, onisq-a* «devinette, verrou» a produit en bouriate le mot *ontochon* «conte, histoire» (Čeremisov, 371*a*). Dans le cas de ce terme la direction du développement est: devinette → conte. Par contre, le mongol littéraire *üliger* «pattern, sample; example, instance; story, tale, parable» (Lessing, 1005*b*) est devenu *ülgr* ~ *ülgür (= ülgūr)* dans le kalmouck dans le sens «proverbe». On s'aperçoit que les dénominations des genres folkloriques adoptent souvent un autre contenu dans les différentes langues mongoliques en subissant un changement de sens total.

tāmaɢ «D. erfinderisch, leicht erratent, Ö. id. od. Rätsel zu erratendes, Annahme, Mutmassung» (Kalm. Wb., 386*b)*, oïr. *tāmaq* «die Meinung» (Zwick, 280*b)*, bour. *taamag* «загадочный, таинственный, предположительный» (Čeremisov, 420*a)*, khal. *taamag* «предположительный, предполагаемый» (Luvsandêndêv, 380*a)*, ordos *tʿāmag̱la-* «soupçonner, conjecturer, deviner; avoir des vues sur quelqu'un» (Mostaert, 643*a)*, mong. *taγamaγ* «presumptive, hypothetical, suppositional» (Lessing, 764*a)*.

La terminologie folklorique kalmouck, par l'origine des termes, se divise de la façon suivante:

I. Mots venant du mongol commun:

a) le mot kalmouck a conservé la signification originale du mongol commun; par exemple *domᵛɢ̱, tūlʲ̣, jörēl, biškū̆r*, etc.

b) Auprès de l'acception du mongol commun le le mot a acquis une signification caracteristique du kalmouck, par exemple, *ajs̥, äjis, ülgr̥*.

c) le mot du mongol commun a subi un changement sémantique total, par exemple, *tawšɩ̣-, xūtšɩ̣*.

II. Mots de formation interne (la plupart de ces mots sont inconnus dans les langues littéraires modernes et dans les autres dialectes modernes), par exemple *džaŋg̱r̥tšɩ̣, ȧĭdm̥ dūn*, etc.

III. Mots d'emprunt (la plupart d'origine turque), par exemple: *bī, dombr̥, ikᵊlʹ, g̱armɒ*, etc.

Il ressort de notre énumération que la terminologie folklorique proprement dite, c.-à-d. les dénominations des genres, sont presque exclusivement d'origine mongole commune ou bien elles sont des formations internes, tandis que les dénominations se rapportant aux objets concrets, les noms des instruments de musique, sont, la plupart, d'origine étrangère. Ces mots furent empruntés lors de l'apparition des instruments chez les Kalmoucks.

La terminologie folklorique kalmoucke est loin d'être épuisée par notre énumération. Nous la considérons comme une humble contribution aux recherches folkloriques mongoles.

LES TERMES DE L'ENTERREMENT CHEZ LES PEUPLES MONGOLS

PAR

P. TOMKA

Il est généralement connu que la majorité des Mongols s'est servie jusqu'à ces derniers temps du produit particulier de l'idéologie bouddhique, de l'enterrement qui consiste à abandonner le cadavre dans la steppe. Cependant les recherches scientifiques se sont à peine occupée des formes d'enterrement des Mongols avant l'adoption du bouddhisme, de leur changement sous l'influence de celui-ci, et de ce qui en est resté sous la domination bouddhique. Les groupes ethniques mongols étant plus ou moins étroitement liés les uns aux autres, ils ne se sont pas développés d'une manière homogène, la nouvelle idéologie ne les a pas impressionés de la même façon. Nous devons donc compter avec des influences différentes au cours de l'histoire mongole qui remonte à des temps primitifs.[1] La formation des traditions funéraires ne peut pas être indifférente à celui qui s'intéresse à l'histoire mongole: d'une part l'arrière-plan des changements et des relations de ces coutumes présente certains changements et certains rapports historiques, d'autre part la clé d'une des principales sources préhistoriques consiste à faire entendre la documentation archéologique mongole qui prend de plus en plus d'importance et de la rattacher avant tout à l'ethnie. L'un des moyens d'approcher de notre but est la recherche de la terminologie. Naturellement une enquête de ce genre n'est jamais complète, ainsi il faut être prudent dans les conclusions. Le caractère hétérogène des données constitue une autre difficulté. L'ancienne littérature mongole évitait la violation du tabou funéraire, par conséquent elle ne présente que peu de données. Le dictionnaire en cinq langues *(Wou-t'i)* est une source excellente en ce qui concerne la terminologie classique mongole, mais on doit l'utiliser en faisant preuve d'esprit critique, parce que dans de nombreaux cas, il contient des

[1] Il suffit peut-être de présenter deux exemples caractéristiques. Des voyageurs du XIIIe siècle venus de l'Ouest décrivent une inhumation dans un endroit caché chez les Mongols de Gengis khan (Van den Wyngaert, *Sinica franciscana* I, Quaracchi—Firenze 1929, p. 41: Plano Carpini, p. 186: Rubruquis), alors que les sources chinoises disent qu'un autre groupe des Mongols, les Khitans, attachent le mort à un arbre et qu'ils incinèrent, après trois ans, les ossements qui restent (K. Wittfogel—Feng Chia-sheng, *History of Chinese Society Liao (907—1125)*, New York 1949, p. 204).

mots qui n'étaient pas en usage chez les Mongols.[2] Relativement aux langues mongoles d'aujourd'hui l'enquête précise de M. Mostaert réalisée du point de vue de l'ethnographie contient la plupart des données qui s'y rattachent,[3] les autres dictionnaires apportent une aide moins appréciable à cause de leurs aspects et de leurs dimensions.[4] On trouve encore des publications importantes dans les oeuvres des voyageurs et des ethnographes.[5] Il est dommage que nous ne connaissions pas la terminologie funéraire des langues périphériques les plus intéressantes.

Nous publions la documentation dans l'ordre thématique. Il va de soi qu'en ce qui concerne cet ordre, il s'est trouvé des problèmes difficiles à résoudre, mais ils n'influencent en rien nos conclusions. A l'intérieur de l'ordre thématique nous avons taché d'observer les divergences dans les langues mongoles et les différences chronologiques, — la prudence nous oblige à traiter notre sujet de cette façon; si une donnée ne figure pas dans un des dictionnaires, il n'est pas sûr qu'elle n'existe pas dans la langue en question.

Le verbe «mourir» est désigné dans les langues mongoles par le mot généralement employé mong. *ükü-*. C'est un mot-tabou, *čegertei üge* (ord. *tš'ērt'ī ügе*, Mostaert, 699*b*, on s'est servi de nombreuses périphrases pour éluder la prohibition).[6] C'est de ce mot que dérive le mot «cadavre»: mong. *ükügsen kümün*

[2] Voici le titre mongol: *Qaγan-u bičigsen tabun ǰüil-ün üsüg-iyer qabsuruγsan manǰu ügen-ü toli bičig*, photocopié du manuscrit écrit au XVIIIe siècle, sous K'ien-long, Pékin 1957. La langue principale est le mandchou, les coutumes mandchoues dominent (du point de vue chinois). Mais en plus on a également essayé de dépouiller les coutumes d'autres (peuples tibétain, mongol, tourki, chinois).

[3] A. Mostaert, *Dictionnaire ordos*, Pékin 1941—1944.

[4] J'ai encore employé les dictionnaires suivants: G. J. Ramstedt, *Kalmückisches Wörterbuch*, Helsinki 1935, A. Luvsandêndêv, *Mongol-oros tolǐ*, Moskva 1957, K. M. Čeremisov—C. B. Cydendambaev, *Burjat-mongoljskij—russkij slovarj*, Moskva 1961, C. B. Cydendambaev, *Russko—burjat-mongoljskij slovarj*, Moskva 1954, pour le mongol classique: J. E. Kowalewski, *Dictionnaire mongol—russe—français*, Kasan 1849, F. D. Lessing, *Mongolian—English Dictionary*, Berkeley—Los Angeles 1960, Sumatiratna: *Bod-hor-kyi brda-yig*, Ulaanbaatar 1959, pour les comparaisons: S. Das, *Tibetan—English Dictionary*, Calcutta 1902, H. A. Jäschke, *Tibetan—English Dictionary*, London 1949, W. Radloff, *Wörterbuch der Türk-Dialekte*, 's-Gravenhage 1960, A. v. Gabain, *Alttürkische Grammatik*, Leipzig 1941, N. A. Baskakov, *Ojrotsko—russkij slovarj*, Moskva 1947, N. A. Baskakov, *Chakassko—russkij slovarj*, Moskva 1953, E. Hauer, *Handwörterbuch der Mandschusprache*, Wiesbaden 1952.

[5] K. V. Vjatkina, *Mongoly Mongoljskoj Narodnoj Respubliki*, dans *Trudy In-ta Êtn.*, novaja serija, t. LX (Moskva—Leningrad 1960), H. H. Vreeland, *Mongol Community and Kinship Structure*, New Haven 1957, W. Radloff, *Aus Sibirien*, Leipzig 1884, P. P. Kozlov, *Mongolija i Kam*, Moskva 1947[2].

[6] J'ai compté plus que 50 périphrases seulement dans le dictionnaire de Mostaert, je ne peux pas m'en occuper maintenant, mais je mentionne que Šastina a en partie raison de supposer un système dans leur emploi (*Šara Tudži*, Moskva—Leningrad 1957, p. 160). Il existe des expressions honoraires employées seulement à l'occasion de la mort

(ord. *ûᶜᵏχûse~ kᶜûn*, bour. *ùchêhên chùn)* et «défunt», mong. *üküger, ükeger* (ord. *ûᶜᵏχᵘēr*, kalm. *ükēr*, khal. *ùchêêr*, bour. *ùchêêr*), mong. *ükùdel* (ord. *ûᶜᵏχùᴅel*, kalm. *üküdl̥*, khal. *ùchêdêl*, bour. *ùchêdêl)*. Le sens primitif du mong, *yasu(n)* (ord. *jasu̯*, kalm. *jasn̥*, khal. *jas(an)*, bour. *jaha(n)*) dire «ossements, squelette», mais aujourd'hui, par une acception modifiée, il signifie aussi «cadavre», comme dans l'*Histoire secréte des Mongols*, § 201 *ölük yasun minu*[7]. Le mot *kegür* (ord. *kᶜūr*, kalm. *kūr*, khal. *chûûr*, bour. *chûûr)* «cadavre, tombe» est d'origine étrangère.[8] Le *kūš* = *kūr* (Ramstedt, 250*b)* est un résultat spécial en kalmouk, (en dörböt *küš)*. Il se trouve dans l'ordos dans des mots composés *(kᶜūr māni, māni kᶜūr)*, et seul également *māni* «tombe, cadavre, ossements, cendres (d'un défunt)», Mostaert, 453*b*.[9] Il est généralement employé dans le sens de «cendres», mais dans le mongol classique il a aussi le sens de «cadavre»: le mong. *čindar* (L. 188, expression honoraire), dans le dörböt: *tšindr̥* (Ramstedt, 441*a)*.[10] Le mot *šaril* est également honoraire (ord. *šaril*, khal. *šaril*, kalm. *šälr̥):* reliques saintes, cadavre d'un personnage éminent.[11] Dans l'ordos on désigne par ᴅžilīɢtšᶜi le défunt. (Mostaert, 198*b)*[12]

Diverses cérémonies étaient pratiquées entre le moment où la mort survenait et l'enterrement. La présence d'un lama auprès de l'agonisant passait pour une circonstance heureuse, il délivrait l'âme du corps: ord. *pᶜu̯wā ᴅaᵗᶜa-*,

---

des khans, des noyons *(tngri bol-* «devenir dieu», *nögči-* «partir pour l'autre monde»), mais la majorité n'est qu'une simple périphrase *(amin yar-* «son âme part», *ügei bol-* «il s'anéantit», etc.

[7] *ölük* «défunt», *ölük yasun* «cadavre», E. Haenisch, *Wörterbuch zu Mangḫol un niuca tobca'an*, Leipzig 1939, p. 124. Ce mot est en rapport avec le verbe turc *öl-* «tuer».

[8] L'arabe *qabr* «tombe», d'où le kazak-kirghiz *qabr, qabir*, de l'arabe le persan *gör* > turc *kör, gür* > mong. *kür*, dont l'orthographe classique est *kegür*. Saγang Sečen fait une distinction artificielle entre *kegür* «cadavre» et *kür* «tombe». P. Pelliot, *Le terme kereksur : T'oung Pao* XXXVII (1944), 114—124.

[9] On rencontre encore les sens différents des mots *māni* et *čindar*. Le sens des deux mots étrangers s'est modifié.

[10] Voir note 9.

[11] Mot d'origine sanscrite par l'intermédiaire de l'ouigour (sanscrit *čarīra* > ouig. *šarir* «Reliquie», v. Gabain 336a). Il signifie «reliques momifiées» auquel s'est rattaché le sens honoraire «cadavre» (khalkha: *шарил* «1. мумия, 2. (почтит.) труп уважаемого человека», Luvsandêndêv, 647) et puis le sens «cendres, ramassées après l'incinération et gardées comme reliques», cf. par ex. ord. «reliques, cendres ou cadavre d'un grand personnage, se dit aussi par respect des cendres ou du corps inhumé des gens ordinaires», *nojoᴅī~ (ɢegeᴅī~) šaril* «les cendres des princes (des grands lamas)», *ēᴅži āwᵘī~ šaril* «les cendres des parents», Mostaert, 610a.

[12] Ord. *mani ᴅžilīɢtšᶜi awā* «feu notre père», *ᴅžilīɢtšᶜi seŋgīn aχa* «le frère ainé de feu Senge». Le radical: *ᴅžilī-* (mong. *ǰili-)* «disparaître, devenir introuvable, se perdre, devenir invisible», Mostaert, 198b, kalm. *ᴅžilīχe* «sich entfernen, sich trollen, sterben (von kleinen Kindern)». L'étymologie de Ramstedt: *ǰilu-yi* < *ǰilu-* ~ kir. *ǰyly*, tü. *jyl-* «gleiten, sich verschieben, sich entfernen», Ramstedt, 110a.

ou il lui venait en aide autrement *sùnes* ᴅat'*a-*, *landu̯n* ᴅžā- (Mostaert, 547*ab* 598*b*).[13] Expressions d'intention semblable: le classique *sünesün tonil-* «to deliver a soul» (L. 744), le kalmouk *sümsü zal-* «die Seele ins Totenreich besorgen» (Ramstedt, 340*b*), l'ord. *k'ùni sùnesī šambalanᴅu̯* ᴅžori- «envoyer, l'âme d'un mort au Šambala» (Mostaert, 210*a*), ou bien *lama* ᴅžalaᴅži *k'ùnī sùnesīg* ᴅžoriū̯l- «inviter un lama pour qu'il envoie l'âme d'un défunt au *Šambala*».

Si quelqu'un mourait dans la famille, on enlevait le *k'ī mori* qui porte bonheur[14]: *t'ere ā̆lā̆ k'ùn ǥarsan-tš'arā̆ wā̆n, k'ī moriā̆n* aʙtš'*i*ᵏ*sa*~ *wā̆n* «il parait que quelqu'un est mort dans cette famille, ils ont enlevé leur *k'ī mori*» (Mostaert, 419*b*).

Le défunt était lavé (mong. *ariγu-* Sum. 1015), ses vêtements étaient rajustés (mong. *qubčila-*, Wou-t'i 671).[15] Toutes ces affaires étaient désignées par le mot *sidke-* «rajuster» (*Wou-t'i*, 666).[16] Le mort ensuite mis en bière (mong. *siregele-*, Wou-t'i, 671, *sirege* «table», *talbiγur* «catafalque», L. 773,

[13] *p'u̯wa* < tib. *phu* «. . . 3. vulgo. the spirit or gaseous element of liquors, cf. *dbugs*» (Jäschke, 388b), *dbugs* «breath, respiration» (Jäschke, 388b), ᴅat'*a-*, mong. *tata-* «tirer». La description de Mostaert «. . . le lama prie et sonne une sonnette au-dessus du sommet de la tête du mourant . . . et en éloignant lentement la sonnette dans la direction du ciel, etc. (à cause de ce rite les personnes âgées disent la prière jaculatoire suivante: *ù*ᵏ*χù*ᵏ*χù*ᴅ*ē*~ *χaǥarχā̆ χoηχon* ᴅū̯ *sonosoj, χa*ᴅ*aǥar* ʙ*an*ᴅ*ī*~ *nom sonosoj* «au moment de ma mort je voudrais entendre le son d'une sonnette (fût-elle) fêlée ! Je voudrais entendre des prières, (fussent-elles) d'un ʙ*an*ᴅ*i* boiteaux !», Mostaert, 547ab. *sùnes* ᴅat'*a-* ~ mong. *sünesün tata-* «tirer l'âme», *landu̯n* < tib. *lan bdun*, «seven times frq. in rules about ceremonies» (Jäschke, 543b), ᴅžā- ~ mong. *ǰiγa-* «présenter», par ex. une cérémonie: «rite mortuaire fait par le lama, un fil est attaché par l'un de ses bouts à la main du défunt et par l'autre à la longe du cheval de selle du défunt, après avoir dit des prières, le lama détache le bout du fil qui était attaché à la longe, recoit le cheval en cadeau, saute en selle et part», Mostaert, 598b, *ù*ᵏ*χùse*~ *k̇ùnī morīg* ǥā̆ᴅ*u* ǥ*arǥa-* «donner au lama le cheval du défunt», m. à. m. «perdre le cheval du défunt», Mostaert, 301a.

[14] *k'ī mori* ~ le mong. *kei mori*, m. à. m. «cheval de vent», «petit drapeau couvert de prières et portant une ou plusieurs figures de cheval ayant une pierre précieuse sur le dos . . ., le drapeau est . . . planté à proximité de la tente, c'est devant le *k'ī mori* que se fait l'offrande journalière du *saη*, bonheur, prospérité» (L. 444, Mostaert, 419b, Luvsandêndêv, 524).

[15] Dans le dictionnaire en cinq langues (*Wou-t'i*) il se trouve parmi les mots concernant le cadavre, il signifie donc «l'habillement du défunt» (comme le mandchou *ičiχiyambi, ičiχiyara etuku* «Totenkleid», Hauer, 485). D'après Vjatkina (*op. cit.*, 254) et Vreeland (*op. cit.*, 81) le mort est abandonné dans la steppe sans habits; Kozlov (*op. cit.*, 155) décrit également, chez le Mongols de Tsaïdam, la coutume de mettre le mort en bière et de l'abandonner sans vêtement, mais il y ajoute qu'on porte le cadavre à l'endroit de l'enterrement, enveloppé dans une couverture ou dans ses habits.

[16] L'explication de Sumatiratna: *sidkemüi* = *ǰobalang-un aliba kereg-i daγaγaǰu yabuqu* (voir parmi les mots du deuil), *basa ükügsen kümün-ü toluγai niγur-i ariγun bolγaqu ba qubčisu qunar emüskekü-yi mön sidkemüi kememüi* (on nomme ainsi le nettoyage de la tête et du visage du défunt, son habillement). Son équivalent mandchou dans le *Wou-t'i*, c'est le verbe *ičiχiyambi* déjà mentionné.

khal. *taviur*, Luvsandêndêv, 382). Il était couvert d'un linceul: mong. *oriyadasun*, *kegür-ün oriyadasun*[17], enveloppé dans une couverture: mong. *nomtu könǰilen*, dörböt *nomyn chönǰil* «couverture munie de textes cultuels».

On connaissait le cercueil, la coutume de mettre le corps d'un mort dans un cercueil: mong. *absa*, *absala-*, khal. *avs(an)*, bour. *absa*, dahour *awsa* (N. N. Poppe, *Dagurskoe narečie*, Leningrad 1930), mais ord. deest, kalmÖ. *aws*, mot rare, signifient «coffre». Chez Sumatiratna: *absa anu üküsgen kümün ayulaqu qayurčay buyu saba* «coffre ou vase qui renferme le corps du mort». *Qayurčay* signifie «cercueil» dans le kalmoukÖ. *(χürtsaq)* et dans le bouriate *(chuursag*, Cydendambaev, 111*b*).[18] Le mot en diffère totalement dans l'ordos: *oŋgotšᶜo*, *oŋgotšᶜi* «auge pour abreuver ou nourrir le bétail; bateau, cercueil» (Mostaert, 515*a*, mong. *ongyuča* «bateau»). Le mong. *oru*, *dabqur oru*, ne se trouve que dans le dictionnaire en cinq langues *(Wou-t'i)* dans le sens de «cercueil», il a été peut-être créé artificiellement, son sens généralement connu est «endroit, lit».[19] Nous ne savons pas pourquoi on avait la coutume d'étendre du beurre sur le cercueil *(absa-yi tosula-*, Kow. I, 49*b*).

On a transportait le cadavre ou le cercueil à l'endroit où il serait jeté ou enterré: mong. *yarya-*, ord. *ɢarga-* «transporter un mort à l'endroit où il doit être enterré» (Mostaert, 249*ab*). Selon le mode de transport, on a en ord. *ûᶜᵏχûse~ kᶜûnī ɒamnaɒži ɢarga-* «porter un mort . . . au moyen de bâtons posés sur l'épaule des porteurs»[20], *ûᶜᵏχûse~ kᶜûnī aruɢlaɒži ūr-* «transporter un mort sur le dos de façon que le dos du défunt repose sur le dos de son porteur» *(aru* «dos», Mostaert, 31*a*), *ûᶜᵏχûse~ kûᶜnīg aruɢla-* «mettre un cadavre dans

[17] Le visage du mort était chez les Dörböts, couvert d'un kadak, pour qu'il soit caché devant le mauvais génie nommé *araga*, dans le cas contraire, le corps devient immangeable et les loups ne le dévorent pas, ainsi le mort souffre longtemps (Vjatkina, *op. cit.*, 255).

[18] D'après Ramstedt le mot est emprunté au mongol dans le tchagataï *(qobur* «Gefäss») et dans le küärik *(qoyur* «Sarg», Ramstedt, 202a). Mais la relation est beaucoup plus vieille, et sa direction est contestable, puisque même le mot hongrois *koporsó*, mot emprunté au turc avant la conquête arpadienne (Ligeti, *Mongolos jövevényszavaink kérdése : Nyelvtud. Közl.* XLIX [1935], p. 198), peut s'y rattacher.

[19] Il est vrai que dans son dictionnaire Kowalewski donne aussi le sens de *dabqur oru* «double bière», mais ce n'est pas la première fois qu'il ait eu entière confiance en des dictionnaires de K'ien-long (par ex. *ösü-* «pendant la nuit, après avoir éteint la lumière, ils prient encore l'esprit» (Kow. I, 512), il s'appuie sur le fait, que dans le *Wou-t'i* les mots mong. *körüg ösümüi* et ma. *ôren tuibumbi*, *tuibumbi* «nach nachtlichen Geisterbeschwörungen in Mandschuhäusern bei ausgelöschten Lampen beten», Hauer, 923, alors que le mot *ösü-* «anéantir», est inconnu dans les langues mongoles d'aujourd'hui, mais alt., tel., leb., schor, sag., koïb., ktch., küär., ouig. *üs-* signifient «zerreissen, auseinanderreisen, vertilgen, vernichten» (Radloff, I, 1878).

[20] Mong. *damna-*, kalm. *damna-*, ölöt. *damdžl-*, khal. *damna-* «transporter quelque chose sur une barre (à deux ou trois personnes)» < chin. *tan*, ancien *tâm*, Mostaert, 118a.

une notte pour le transporter à l'endroit où il sera jeté» (Mostaert, 30*b*).[21] La phase du transport est exprimée par les expressions mongoles, qui d'ailleurs, ont également le sens d'«enterrement»: *yasu egür-*, *yasu bari-*, (ord. *jasu̯ ū̄r-* «enterrer, dit d'un fils par rapport à son père» (Mostaert, 759*b*),[22] ord. *jasu̯ ʙari-*, khal. *jasy ni barich*, bour. *jasyni baricha*, Wou-t'i: *barimui*, 672.

A l'occasion du transport du corps le cortège était ouvert par un drapeau: mong. *uduridqal-un dalba*,[23] sur lequel il y avait peut-être l'image de Bouddha (ord. *ů*ᶜ*ᵏůχse*~ *k*ᶜ*ůnī u̯rt*ᶜ*ā̄ ʙu̯rχa*~ *jawu̯ᴅži ʙā̄ᴅak̲* «un Burχan marche devant un mort»).

Le lama bénit l'endroit choisi pour enterrer (ou pour abandonner le mort): ord. *satš*ᶜ*u̯g̲la-*, *g̲aᴅžar satš*ᶜ*u̯g̲la-*« . . . le lama plante une corne d'antilope et y attache un fil au bout duquel est lié un piquant de porc-épic. Ayant tendu le fil, il trace tout autour de la corne d'antilope un cercle sur le sol au moyen du piquant de porc-épic. . . prenant de la terre. . . il la répand à l'intérieur du cercle» (Mostaert, 656*b*). D'après une tradition bSod-nams rgyamcho, dalaï-lama, avait en y séjournant, béni un certain territoire *(ᴅžatš*ᶜ*u̯g̲ī*~ *maŋχa)*, si le défunt est déposé à cet endroit, la prière spéciale est inutile (Mostaert, 190*a*).[24]

Le mong. *bula-* (ord. *ʙula-*, kalm. *bul-*, dans le sens de «cacher» aussi: Ramstedt, 60*a*, khal. *bulach*, bour. *bulacha)* est le verbe «enfouir, enterrer». Chez Saγang Sečen: *qoyilγa kemen qamtu bulaqu bülüge* «ils ont enterré ensemble en *qoyilγa*» (I. J. Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen*, St. Petersburg 1829,

[21] Vjatkina écrit sur les Dörböts: on met le mort dans un panier *(arag)*, en position couchée comme il était dans la yourte, et on le porte à l'endroit de l'enterrement à dos de chameau, à cheval ou à la main *(op. cit.*, 257) cf. *aruγ* «panier à cueillir argal», *aruγ yasun* «squelette» (L. 54), le bour. *arag jahan* (Čeremisov, 750b).

[22] *Histoire secrète des Mongols*, § 201: *yasu minu ündür etügen-tür e'üre* «pour que vous m'installiez à une haute place» (texte: P. Pelliot, *Histoire secrète des Mongols*, Paris 1949), *ibid. : yasu inu bu getkün, sayitur baritqun ke'en* . . . «ne jetez pas son cadavre, mais enterrez-le soigneusement !» Peut-être ces deux prescriptions se rattachent-elles plutôt à l'enterrement qu'au transport.

[23] Identique au mandchou: *yaruγan-i fangse* «das bei Leichenbegängnissen dem Sarge vorausgetragene Seelenbanner», Hauer, 1015.

[24] Mong. *sačuγla-* «semer», cf. ouig., osm., tchag., krm. *sač-* ~ *čač-* «ausstreuen» (Radloff, IV, 390), ouig. *sač-* «ausstreuen», *sačiγ* «Streuopfer», *sačuq* «zerstreut» (Gabain, 332a). Cette cérémonie est décrite par Vjatkina comme une permission demandée au patron de l'endroit. Le lama dörböt étend par terre à l'endroit choisi dans la direction Est-Ouest un feutre, dont il attache le bord sud à la terre avec une flèche à pointe de fer, il dit une prière, puis à l'aide d'une corne de chèvre ou d'un piquant de por-cépic il trace une ligne sur le terre autour des bords du feutre, il délimite ainsi la parcelle demandée *(op. cit.*, 256). Vreeland mentionne l'achat de l'endroit chez les Khalkha *(op. cit.*, 81). Dans l'*Altan tobči: sira esi-tü qutaγan-bar qaγan-u kegür-ün γadaγur γaǰar-i kemǰin ǰiruǰu ongγolaba :* en arpentant la terre il a tracé une ligne avec son couteau à manche jaune autour du cadavre du kagan, et il l'a enterré (Bawden, *Altan tobči*, Wiesbaden 1955, § 92).

234, A. Mostaert, *Erdeni-yin tobči*, Cambridge 1956, p. 216). Manière particulière d'enterrer: ord. *maŋχa nu̯raDži Bula-* «enterrer (un cadavre) en le plaçant au pied d'une dune et en faisant ébouler le sable pour le recouvrir» (Mostaert, 501*b*).

Les chroniques mongoles emploient souvent le mot *ongγola-* «enterrer», rendre *ongγon*, (mânes des ancêtres),[25] alors que le mong. *orusiγul-* est plutôt répandu dans les dialectes d'aujourd'hui (ord. *orošu̯l-*, kalm. *oršā-*, khal. *oršuulach)*. Il est employé dans le sens d'inhumation: *γaǰar erin aγurqai kiǰü yasu-yi sigedken talbiqu-yi kegür orusiγulqu bolqu :* en choisissant l'endroit ils creusent une fosse où ils déposent le cadavre, c'est la tradition d'*orusiγulqu* (Sum. 1004). La tradition est en rapport étroit avec celle de l'enterrement secret: le mong. *dalda orusiγulqu niγuqu* (c'est-à-dire la tradition d'enterrer en secret, Sum. 1004).[26] Les synonymes: *dalda oruγul- (Wou-t'i*, 673)[27], *ǰerliglemüi* (même lieu et L. 1047)[28] *niγu-*, (Sum. *loc. cit.* et *Wou-t'i*, 673), Sumatiratna le résume encore une fois: *dalda orusiγulqu ǰerliglekü bulaqu* (Sum. 1004).

Le terme technique de l'enterrement en abandonnant le corps est en

[25] Dans l'*Altan tobči : emüsügsen čamča örgüge ger öriyesün oimasun . . . ongγolaba :* On a enterré la chemise qu'il avait portée, la tente, l'une des chaussette portées dans sa botte (de Gengis khan), Mostaert, *Altan tobči*, Cambridge Mass. 1952, 147—148. Görbelǰin goa, la fille du roi tangout se jette à l'eau, on trouve son corps qui remonte le courant et on l'enterre: *γoul ögede eriged abču ongγolabai.* Il s'agit ici d'un enterrement spécial (spécialement tangout?): *ongγolaquidur toluγai-yin niǰeged tulum-iyar sirui asqaǰu ongγolabai*, chacun a répandu un sac de terre sur le corps, on l'a enterré de cette façon (Bawden, *AT*, §§ 42—43). Ce passage offre une explication caractéristique d'un objet trouvé sur le terrain: *čoγča inu temür olqu gekü*, ce tertre est nommé «où on trouve du fer». On a trouvé du fer quelque part dans un tertre funéraire, — la légende est fondée sur ce souvenir. Voici d'autres exemples concernant l'enterrement: Bayan örmeger a enterré *(ongγolaba)* Muquliqai ong, voir note 24. *Manduquli qaγan-u kegür-i maγu ündür-tür ongγolaba gekü :* on dit que le cadavre du kagan Manduqull a été enterré a *Maγu ündür* (Bawden, AT § 93). *Mendü örlüg . . . qaγan-i terigün-dür nigen degüüben derlegülbe köl-dür nigen degüü-ben dere kin ongγolaba :* il a mis, pour coussins, l'un des frères du kagan à sa tête et l'autre à ses pieds, il l'a enterré de cette façon (Bawden, *AT*, §77). A Saγang Sečen: *Altan qaγan-u kegür-i ongγolaγsan-i anu buruγusiyan»* . . .«(le dalaï-lama) n'a pas consenti à enterrer le cadavre d'Altan kagan». C'est pourquoi il a été incinéré (Schmidt, p. 248). Les connexions de texte font unanimenent allusion à l'inhumation. Données dialectales: ord. *oŋg̯olo-* «consacrer au dieu», *GaDžar oŋg̯olo-* «défendre de chasser ou de cultiver la terre à un certain endroit», (Mostaert, 514b), bour. *ongolcho* «посвящать онгонам, освящать» (Čeremisov, 369b). Ramstedt donne l'étymologie la plus vraisemblable: turc *oγan* «Gott», *Kalm. Wb.*, 287a.

[26] *orusiγul-* < *oru* «endroit, lit», cf. note 19, *dalda* «hidden, secret(ly)», L. 225, *niγu-* «to hide, conceal», L. 579.

[27] Kowalewski et à sa suite Lessing ne publient pas le sens «enterrer» (Kow. III, 1639, L. 225).

[28] Dans le dictionnaire en cinq langues: *dalda oruγulumui | basa ǰerliglemüi kememüi.* Le radical *ǰerlig* «wild, living or growing in a state of nature», L. 1046, khal.: *zêrlêglêch* «предать земле, похоронить», Luvsandêndêv, 213.

mong. *ködegele-* (bour. *chùdòòlchê, chudòòlùùlchê)*. L'action même: *chudòòlêlgê, chùdòòlùùlgê, chùdòò tabilga*, Cydendambaev, 466,[29] (ou bien *kegür talbi-*).[30] Autres synonymes: ord. *kˢūr kˢīvù t'awi* «mettre le cadavre à l'air libre (Mostaert, 449*b)* : abandonner un cadavre dans la steppe etc., ord. *ɣaɴžarī˜ ɴöвšinɴù t'awi-* «mettre à la surface de la terre» (Mostaert, 155*a)* : «enterrer (un mort)», ord. *kˢūr ɣargaɴži kˢöɴöɴù χaja-* «emporter un cadavre et l'abandonner dans la steppe» (Mostaert, 324*b)*. On peut maintenant de nouveau mentionner le *yasu egür-* et le *yasu bari-*. Pour désigner non pas la tradition rituelle d'abandonner le mort, mais le fait d'abandonner un cadavre en le méprisant, de le laisser sans sépulture: mong. *gē-*(par ex. Hs, § 136: *mün tende gēbe*, de même § 184, § 199, § 201), mong. *orki-*(par ex. Hs, § 140: *niru'u inu ququlu tata'at čirčü o'orkiǰu yorčiba*, de même § 229, § 245, § 278, Bawden, *Altan Tobči*, § 69). Les expressions désignent dans tous ces cas une punition ou la manière dont on traitait des ennemis.

Il ne reste que le squelette, mong. *yasun, aruγ yasun, bey-e-yin yasun*, du cadavre abandonné dans la steppe. L'expression bouriate est caractéristique: *ùlchòòtêj jahan* «les restes d'ossements» (Čeremisov, 759*b)*. Mong. *qokimai*, ord. *ɣoˢᵏχimõ*, kalm. *χokⁱmān*, bour. *chochimoj* signifient dans le dialecte de Tounka: «squelette», ailleurs «crâne, tête de mort».[31]

La troisième sorte d'enterrement est l'incinération: mong. *qayil-* (le sens primitif «fondre»), ord. *χālga-, kˢūr χālga-*, khal. *chùùr chajlach*.[32] Loco citato de Saγang Sečen: *Altan qaγan-i kegür-i. . . γaryaǰu qayilbasu* (Schmidt, 248). Désigné par un mot étranger: ord. *mandalla- (ŭˢᵏχuse˜ kˢūnīg mandalla-* «incinérer un cadavre», Mostaert, 452),[33] le kalm. *tšindr̥l-* «einen Leichnam verbrennen (und die Asche beerdigen)», Ramstedt, 441*a*.[34] A l'incinération il

[29] Mong. *ködegele-* «to go into the steppe . . ., to live, move, or travel in the open country», L. 477, *ködege* «open steppe» (ibid.).

[30] *kegür talbi-* «déposer un cadavre», L. 443: «to remove a corpse into the steppe, to bury the dead», Hs, §175: *yasun inu talbi'ulba* «il l'a fait enterrer». Haenisch, *Wörterbuch*, 169: *yasun talbi'ul-* «der Leiche beisetzen».

[31] Le corps desséché qui n'a pas été dévoré par les bêtes sauvages? C'est plutôt le corps momifié, crâne: mong. *qokimai* «dry» (L. 956).

[32] Lessing n'accepte le sens «incinération» qu'en se réclamant de Saγang Sečen: *qayil-* «to thaw, to fuse . . . (S. S.) to cremate», (p. 912). Pourtant ce sens se trouve même dans les langues mongoles d'aujourd'hui: ord. «rendre fluide, liquéfier, fondre, incinérer (cadavre)», Mostaert, 346*a*, khal. «кремация» (Luvsandêndêv, 579). Dans le kalm. et le bouriate on ne trouve que le sens primitif, le hakas l'a emprunté: *chajyl-* «таять, плавиться», Baskalov, 267*b*).

[33] Cf. le sanscrit *maṇḍala* > mong. *mandal* (L. 526 «disc, circle . . . a representation of the universe as conceived in Buddhist cosmography»), kalm. *mandl̥* (Ramstedt juge que le tibétain a été la langue intermédiaire). Dans le mandchou: *mandal* «cercle magique bouddhique», Hauer, 639. Le sens bouriate *mandal* «autel» (Čeremisov, 309*a*) est plus proche.

[34] *tšindr̥l-* < *tšindr̥* «cendres», mong. *čindar-a* < sanscr.

faut ramasser du bois: mong. *kegür-ün modu* (L. 443): «wood used for cremating a corpse, funeral pyre», ord. *bambar* в$\bar{о}$ (Mostaert, 49*a*): «faire un petit fagot qu'allumé on emploiera lors de l'incinération d'un cadavre», *bambar* (au même lieu): «petit fagot de saule des dunes qu'on a allumé préalablement et avec lequel on met le feu au combustible employé pour incinérer un cadavre».[35]

L'un des plus importants accessoires de l'incinération de type tibétain c'est le bûcher-bâtiment: mong. *bumba*, ord. *bumba*. Au sens modifié: kalm. *bumbn*, khal., bour. *bumba*.[36] Les cendres (mong. *ünesü* «cendres», *üküdel-ün ünesü*, L. 1003*b*, mong. *čindar-a*, *ünesün čindar-a*, L. 188, «white ashes», *čindar* (au même endroit) «remains, corpse», kalm. *tšindr̥* «Funken, Feuerflamme, . . . Leichenasche, Leichnam», Ramstedt, 441*a*, khal. *čandar* «останки», *ünsên čandruu :* «белый пепел», Luvsandendêv, 628,[37], *šaril*,[38] sont ramassées (mong. *tegü-*, *tökügerü-*: Wou-t'i 672)[39] et mises dans l'urne (Sum. *saba*, *bumba*, kalm. *tülüš*, Ramstedt, 415*a*).[40]

[35] Mong. *bambar*, cf. tib. *'bam-po* «bundle of wood or grass», Jäschke, 366*a*, cf. le khal. *bambar* «факель» (Luvsandêndêv, 61).

[36] Mong. *bumba* < tib. *'bum-pa* «tombe, sepulchre», Jäschke, 394*a*. Jäschke ne publie que le sens figuré du mot. Hermanns le décrit précisément: «l'incinération ne se passe pas chez eux comme aux Indes, sur un bûcher à ciel ouvert, mais on construit un four crématoire en dehors de l'habititation. On le construit en briques cuites et séchées en lui donnant une forme cylindrique. Le mort est mis dans l'ouverture supérieure, le feu est nourri par le bas» (M. Hermanns, *Die Familie der Amdo-Tibeter*, München 1959, 278—279). Mostaert, 69*b*: «tombeau, petite maisonnette en briques séchées au soleil construite audessus d'un four crématoire et dans laquelle on place le cadavre qui doit être brûlé». Un autre mot tibétain a été également emprunté par les langues mongoles: *bum-pa* «bottle, flash» (Jäschke, 370). Les prononciations des deux mots ayant coïncidé, leurs sens se sont enchainés et se sont élargis. Sumatiratna l'explique déjà de deux manières: *kegür-ün bayising*, *ükeger-ün bumba* «bâtiment funéraire» (Sum. 1056), ou bien *bumba*, *bulasi anu yasu-yi bütegen tegečigülügsen siruï :* kourgan de terre pour couvrir le cadavre (Sum. 1004), khal. «кувшин, ваза, урна, могильная насыпь, могила, курган» (Luvsandêndêv, 86), bour. «ваза, сосуд..., урна; надгробный камень..., курган» (Čeremisov, 124), kalm. «Grabmal, Monument, Statue», cf. *tsatsa* (Ramstedt, 61*a*). La forme et la fonction du *'bumba* tibétain expliquent le changement.

[37] D'après Lessing il s'agit de deux mots différents: *čindar-a* «white ashes», *čindar* «remains, corpse». L'ouigour *čadar* «Asche» renforce le contraire (v. Gabain, 306).

[38] Mong. *šaril* < ouig. *šarir* < sanscr. *čarira*, voir note 11. Saγang Sečen le mentionne en relation avec l'incinération: *Altan qayan-i qayilbasu . . . sedkisi ügei olan šaril terigüten yayiqamsiytu belges todorqay-a boluysan-dur* «lorsque Altan qaγan a été incinéré, une quantité innombrable de *šaril :* cendres et d'autres phénomènes merveilleux se sont produits . . .»

[39] L'équivalent mandchou: *tomsombi* «am 3. oder 5. Tage nach Leichenverbrennung die Gebeine des Toten auflesen», Hauer, 914, mong. *tegü-* (Kow. III, 1757) «ramasser les cendres ou les os d'un mort pour les rapporter dans le lieu de sa sépulture.»

[40] Dans ce sens seulement chez Ramstedt, d'ailleurs: mong. *tülesi*, ord. *t'ùliši*, khal. *tùlš*, bour. *tùliš* «combustible», dans l'ord. aussi «mets offerts aux mânes des ancêtres (on les brûle)» *(oŋgots'ų̄ɒtų t'ùliši t'ùli-*, Mostaert, 686*a*).

On rencontre quelque fois le type d'enterrement où le mort est placé en position accroupie (ord. *ù*ʿ*k*χ*ùse*~ *k'ùnī sṵ̱ᴅallṵ̱l-* «placer un mort dans une position accroupie, les genoux relevés et les mains jointes devant le visage», Mostaert, 589*a*[41]), dans certains cas le mort est installé dans un coffre: *ɢùŋgùr-wā* «espèce de tabernacle pour mettre l'image d'une divinité (qu'on conserve dans la tente), coffre pour placer un mort en position accroupie,» *ù*ʿ*k*χ*ùse*~ *k*ʿ*ùnī ɢùŋgùrwāla-* «placer un mort en position accroupie dans un coffre qui sert de cercueil».[42]

Les mots désignant la sépulture correspondent aux formes et à la terminologie de l'enterrement: tombe creusée mong. *bulasi, buluča,* (ord. *ʙṵ̱lasi,* kalm. *bul*ᵘ*š, bul*ᵘ*tšɒ,* khal. *bulš,* bour. *bulaša*).[43] Seulement dans le kalmouk: *daraš* (Ramstedt, 60*b*, le synonyme de *buluš), kū̄n darsn̥ ḡazr̥* «ein Grab, Stelle, wo ein Mensch unter der Erde liegt» (Ramstedt, 77*b*)[44]. Le mong. *ongγon* est également employé dans le sens de «sépulture», ord. *oŋḡon),* mais dans les autres dialectes il signifie «mânes des ancêtres, saint, béni».[45] On trouve dans le mongol classique: *aγurqai, yasun-u aγurqai* (L. 18, cf. *γaǰar erin aγurqai kiǰü,* Sum. 1004). Le mongol *orusil,* kalm. *oršil,* se dit d'une personne distinguée, khal. *chùùrijn oršil,* dérive de *orosi-γul-*. Le mot *obuγa* se rencontre quelquefois dans le sens de «tumulus, kourgan», cf. bour. *oboo,* mong. *kegür-ün obuγa* «tomb, sepulcher» (L. 443),[46] mong. *bumba* (cf. note 36), bour. *došo (ùχêêrêj došo,* Čeremisov, 275), kalm. *bā̄rīn tolγā̄*.[47] L'endroit où sont enterrés les ancêtres

[41] Ord. *sṵ̱ᴅal* (mong. *saγudal)* «manière de s'asseoir».

[42] Mot d'origine tibétaine. Dans le bouriate: *gungarbaa* «божница, киот (своеобразный иконостаз ламаистов)» (Čeremisov, 175b).

[43] cf. *bula-* «creuser, enterrer». D'après Sumatiratna: kourgan (note 36), ou bien *ükeger-ün orun* (Sum. 670). Il a le sens de «tertre funéraire» dans le khalkha, bouriate, kalmouk, dans ce dernier il signifie également «cachette» *(bul*ᵘ*tša).*

[44] cf. *darχa* «peser, suivre, presser» (mong. *daru-).*

[45] Mong. *ongγon* «. . . tomb of a saint or an eminent person, family tomb» (L. 614), ord. *oŋḡon (ṵ̱ŋḡṵ̱n)* «saint, endroit de sépulture d'un personnage éminent où se pratique un culte publique sacré, consacré (à une divinité, à l'*obo)*» (Mostaert 514*b*), *i*ʿ*k*χ*e oŋḡon* «nom d'un endroit d'Üchin (sépulture de Qutuγtu Sečen qungtaiǰi)» (ibid.), d'une manière plus détaillée: A. Mostaert, *Ordosica,* Reprint from Bulletin no. 9 (1934) of the Catholic University of Peking, p. 56: Qutuγtu Sečen qungtaiǰi est mort en 1586, d'après les traditions il n'a pas été incinéré, mais enterré dans la terre, l'endroit de sa sépulture, un tertre est nommé *i*ʿ*k*χ*e oŋḡon.* A cet endroit il est défendu de cultiver la terre et de chasser. L'ord. *ʙaḡa oŋḡon* «nom d'un endroit d'Üchin (on prétend que c'est la sépulture de Batu Möngke Dayan khan, d'autres disent que c'est la sépulture d'un prince d'Üchin» (Mostaert, 514*b*).

[46] Dans les langues turques il a pris le sens de «tertre funéraire, kourgan», M. W. Zajączkowski énumère les lieux: karaïm *oba* «Steinhaufen, Grabhügel», Codex Cumanicus *oba* «Hügel», hakas *obaa* «Stein auf dem Grabhügel»; kazak *oba* «Grabhügel», kirg. *obaǯa* «Hügel, Grabhügel» (W. Zajączkowski: *Die mongolische Elemente in der karaimische Sprache:* Folia Orientalia 1959, I. fasc. 2, p. 300).

[47] Ramstedt, 399*a* «ein Kampfhügel, Grabhügel auf früheres Schlachtfeld» (mong. *bayir-un toluγai).* Même explication de l'objet de terrain que celle donnée par Plano

est sacré et défendu (Hs, § 70: *yekes-ün γaǰar*, dans *tere qabur Ambaqai qahan-u qatut Orbai, Soqatai ǰirin yekes-e γaǰar-u inerü qaruqsan-tur. . .* «Au printemps lorsque les femmes du khan Ambaqai, Orbai et Soqatai, toutes deux sont allées porter des offrandes sur la terre des ancêtres»), cf. ord. *oŋgo~ ɣaDžar, oŋgo~ orō ɣaDžar* «endroit sacré», par ex. les *i˙kχe* et *baga oŋgon* d'Üchin, les *owō~ χoriūl, sùmnī~ χoriūl* où il est défendu de chasser le gibier, etc.; *qoriγ, qoriγul*, ord. *χoriūl*.[48]

Le *kegür, kür* a primitivement le sens de «sépulture»,[49] mais plus tard celui d'«endroit où le mort a été abandonné»: ord. *k˙ūr māni tawiχu ɣaDžar* (Mostaert, 438*b*), khal. *chùùrijn gazar* (Luvsandêndêv, 579*ab*). Par périphrase mong. *ükeger-ün γaǰar, ükeger-ün orun*, kalm. *ükērīn gazr̥*, bour. *ùchêrêj gazar*. Le bouriate *chêêri* est unique (Cydendambaev, 215*b*).[50]

Pour l'incinération on a les termes ord. *bumba, māni bumba, ēDži āwᵘī~ māni šaril* (voir ci-dessus).

Carpini: «les Mongols ont deux cimetières, dans l'un sont enterrés les chefs, dans l'autre ceux qui étaient tombés en Hongrie» (Van den Wyngaert, *op. cit.*, loc. cit.). Dans les deux cas, ils ont donné l'explication, correspondant aux idées de leur époque, d'un objet bien visible (par ex. d'un kourgan grand et vieux).

[48] On trouve déjà l'expression *qoriγ* «endroit défendu et entouré» dans le sens de «cimetière» à Rašīdu-'d-Dīn: Рашид-ад-дин, Сборник летописей, t. I, livre II (traduit par O. I. Smirnov), Moskva—Leningrad 1952, p. 235, ou sur les Ilkans: t. III. (1946), traduit par A. K. Arends, p. 63. H. Pêrlêê s'est occupé de la terre des ancêtres (khal. *ichsijn gazar)* et de *qoriγ* (Ch. Pêrlêê, Эртний монголчуудын үхэгсдээ оршуулж байсан зан үйлийн асуудалд, Ulaanbaatar 1956, pp. 6—9). Il était défendu d'entrer dans l'enceinte de la sépultre, même Plano Carpini s'est trouvé en danger de mort en violant le tabou (Van den Wyngaert, *op. cit.*, p. 44). D'après la description d'un voyageur chinois, la sépulture de Gengis khan était délimitée par des flèches dans une enceinte de 30 li, et elle était toujours surveillée (P. Pelliot, *Notes on Marco Polo*, I, Paris 1959, p. 333). L'obo, temple possédait également une enceinte défendue: ord. *owō~, sùmī~, k˙ūr bumba~, χoriūl* «les terrains autour d'un obo (d'un lamaserie, d'une tombe) où il est défendu du chasser, etc.» La sépulture était gardée: le mong. *bulača* «dépôt, lieu où on conserve quelque chose» Kow. II, 1186, *ayurqai* «mine, shaft . . . secret or hidden place», L. 18. L'autre côté du tabou est indiqué par une relation de l'expression kalmouk: *χöŕiG* «Verbot», *χöŕūl* «Verbot, verbotenes Land, zb. Gegend, die der Fürst oder das Kloster für sich reserviert hat»; *üküsn̥ kümn̥dü χöŕigīń umšinā* «man liest ein sogenannte «Verbot für den Gestorbenen (man verbietet ihm zurückzukehren)» Ramstedt, 193*a*. Les relations turques du mot sont tel. *kory* «оградить, охранить. . .», *koryγy* «кольцо», Radloff, II. 551—552, ouig. *qorï, qoru* «behüten», v. Gabain, 330*a*, kir., osm., kar., t. *koru* «защищать», osm. *koru* «парк, охраняемый, подлежащий охране лес. . .», tchag. *koruγ* «защита, укрепление. . . место запрещенное для посторонних, назначенное собственно для царских особ с семейством, местность для летней кочевки ханов», tchag., ouig. *koruk* «место, защищенное забором, или стеною, защита», Radloff, II. 558.

[49] Voir note 8. Le sens primitif est sépulture, puisque l'arabe *qabr* le signifie. Il est possible que le changement sémantique se soit déjà produit dans l'une des langues intermédiaires.

[50] Mong. *keger-e* «an inhabited place, desert; steppe, wasteland», L. 449.

On a employé le *čača* de diverses manières dans les cérémonies bouddhiques, il a joué un certain rôle même à l'occasion de l'enterrement. L. 654: «small, often cone-shaped objects representing miniature pagodas (s. stupas) or deities used variously in Buddhist cult. They are usually kneaded of clay, sometimes with the admixture of the ashes of a lama». Son sens est modifié dans le kalmouk: *tsatsɒ* «Grabmal, Grabtempel, Gedächtniskapelle auf dem Grab» (Ramstedt, 423*a*).[51]

Le monument funéraire, l'inscription commémorative sont nommés en mongol: *kösiye, kösiye cilaγun*, dans le dictionnaire en cinq langues: *temdegtü kösiye čilaγun* «pierre commémorative munie de signes», *gereltü kösiye čilaγun:* «pierre commémorative somptueuse» (kalm. *köšɛ̄ tšolūn*, khal. *chȯȯšȯ*, bour. *chȕšȯȯ, chȕšȯȯ šuluun)*. Synonymes: mong. *ükeger-ün cilaγun, ükeger-ün degereki bičig*, kalm. *köšr̥, köšörīn tšolūn* (Ramstedt, 241*b*).

On élevait un «*māni*» à l'endroit où le mort avait été jeté: en tandant une ficelle entre un arbre et un rocher, à laquelle on faisait pendre des morceaux de papier ou de tissu munis d'inscriptions magiques «*oṃ mani padme hūṃ*».[52]

Le défunt est impur, il exerce une influence nuisible: *tʿende nėge kʿȕni kʿū̄r tʿawitšʿkχilā, tʿereni* ODŌ *ǥ*ADŽ*artʿu̯* BU̯Ǥ BOLDŽ*i*, BELTŠʿ*ertʿȕ mū̯* BOLDŽ*i wā̄n* : «on a enterré là un cadavre, maintenant l'endroit est souillé et c'est mauvais pour toute la contrée» (Mostaert, 91*a*),[53] c'est pourquoi il faut purifier en rentrant tous ceux qui ont porté le mort *(ȕʿkχȕse~ kʿȕnīg* DAMNASA~ *kʿȕnī širigla-* «purifier des gens qui ont contracté une souillure en portant un mort — on leur fait enjamber un feu dans lequel on a jeté de l'artša et du sel», Mostaert, 622*b*, üǰümčin *ariulcha*, Vjatkina, 254). La tente du mort est également impure: *ger* BUDŽARDALĀ «la maison est devenue impure par ex. quelqu'un y est décédé)», Mostaert, 90*b*.[54]

[51] Mong. *čača* < tib. *cha-cha* < sanscr. ?*saccha, sacchaya*, Das, 1019*a*. Sa fabrication est décrite par Hermanns, *op. cit.*, p. 280.

[52] Mong. *mani* < sanscr. Au Tibet le mot était lié aux coutumes funéraires. Kozlov le décrit chez les Tibétains comme «des dalles remplis de formules mystiques, entassées les unes sur les autres en quantité plus ou moins grande» à l'endroit même de l'enterrement, et ornées souvent de *čača. (Mongolija i Kam*, p. 348). Les Mongols de Cajdam tendaient une ficelle entre la yourte et un arbre ou un rocher, à laquelle pendaient des morceaux de papier ou de tissu avec l'inscription «*oṃ mani padme hūṃ*». On tirait ces *mani* jusqu'à l'endroit où le mort était installé (Kozlov, *op. cit.* p. 156. Dans l'ord. le mot signifie déjà «tombe, cadavre, ossements, cendres (d'un défunt)»: *māni* BU̯*mba, māni kʿū̄r, ē*DŽ*i awᵘī~ māni šaril*, Mostaert, 453*b*.

[53] Mong. *buγ* «an evil spirit, demon, vampire» (L. 131), ord. BU̯Ǥ «pus, impureté, souillure, accumulation de griefs», Mostaert, 91*a*, kalm. *buǥ* «irgendein Steppendemon, Nebeldemon», Ramstedt, Cf. 58*a*. trkm., khiv. *buγ* «пар», osm. *buγu* «пар, дым, испарение, колдовство», Radloff, IV. 1804, 1806.

[54] C'est pourquoi on abandonne la tente du mort (Plano Carpini: Van den Wyngaert, *op. cit.*, p. 43). Le feu purificateur: ord. *širik* «les deux feux lesquels on jette du sel et de l'*artša* et entre lesquels la nouvelle mariée doit passer avant d'entrer chez ses beaux-

Les termes du deuil sont mong. *ǰobalang* (ord. *ᴅžowoloŋ*, kalm. *zowlŋ*, khal. *zovlon*, bour. *zobolon*)[55], *belbesürel*, *belbesüre-* (ord. *ʙelbesere-* «devenir veuve, devenir veuf», *ʙelbesen* «veuve», kalm. *belw̥̄srχə*, *belw̥̄sn̥*, khal. *bêlêvsrêch* «быть в трауре, овдовать», *bêlêvsrêl* «траур», *bêlêvsên* «вдова, вдовец», bour. *bêlbêhên* «вдова»),[56] *emgenel* (khal. *êmgênêl*, *êmgênêl gašuudal*),[57] *γasiγudal* (khal. *gašuudal*, bour. *gašuudal*), *sinalal* (bour. *šanalal*),[58] *γomudal* (ord. *ɢ̱u̱mu̱ᴅal*, bour. *gomdol*),[59] *čeger γomudal* (ord. *tšʿēr ɢ̱u̱mu̱ᴅal*, ou simplement *tšʿēr*). La période du deuil (ord. *χonok̲ tʿō*), *était de* 21 — *ʙaɢa ɢumuᴅal* — ou de 49 — *iʿkχe ɢ̱u̱mu̱ᴅal* — jours,[60] la durée dépendait du degré de parenté, de l'âge, de la situation sociale: l'ord. *ʙejēse~ aχaᴅu̱ ɢ̱u̱mu̱ᴅoχās ʙejēse~ ᴅū̄ᴅù ɢ̱u̱mu̱ᴅokʿuē* «on n'observe les prescriptions de deuil, qu'à la mort de quelqu'un qui est plus âgé que soi et non pour quelqu'un qui est plus jeune (le temps du deuil dure: à la mort du prince chef de la bannière 100 jours, pour père ou mère 49 jours, pour un oncle ou une tante paternels 21 jours, pour un frère aîné ou la femme de dernier, ainsi que pour soeur ainée non encore mariée 21 jours, pour mari 49 jours, pour propre *tʿāᴅži* 49 jours», Mostaert, 314*a*).

Le mot *čeger*, désignant le deuil, se rapporte aux tabous, prescriptions de la période du deuil.[61] Voici des prescriptions de ce genre dans l'ordos: *amu̱r*

---

parents, le jour du mariage» (Mostaert, 622b). C'est un phénomène ethnographique général que les coutumes funéraires sont en connexion avec les coutumes conjugales. Les voyageurs décrivent une coutume semblable (Plano Carpini: Van den Wyngaert, *op. cit.*, p. 44).

[55] Cf. ma. *ǰobolon* (Hauer, 54), tar. *jobal* «труд, мучение, горе, страдание, болезнь», tar., koib., ktch. *joba* «быть осталым, больным, страдать, иметь горе», kiz. *jobal*, alt., tel., leb. *jobol* «мучиться» (Radloff, III. 444).

[56] La donnée *doluγan* (tib. *bdun*) de *Wou-t'i* repose sur un malentendu basé sur le tibétain et elle ne fait pas partie de la terminologie mongole. Sum. 1072: *bdun : doluγan* (sept); *bdun : belbesürel* (deuil). Le *nadan* désigne une coutume mandchoue d'un terme artificiel: 1. sept . . . 3. monnaies offertes pendues sur une longue perche, brulées auprès de la sépulture le 7e ou le 49e jour après la mort (Hauer, 684).

[57] Cf. ouig. *ämgän-* «sich quälen, leiden», *ämgäk*, *ämkäk* «Leid, Qual, Schmerz» (v. Gabain, 298), kom. tchag., ouig., kar. L, T *ämgäk :* le même (Radloff, I, 960).

[58] Mong. *sinala-* «to lament, wail . . .». C'est seulement le bouriate qui a gardé le sens de «deuil», cf. ma. *sinaγan*, *ǰobolon sinaγan* «Trauer bei Todes fallen» (Hauer, 541), dans *Wou-t'i : sinaγan belbesürel*.

[59] Dans le kalmouk seulement *ɢumdaχa*, *ɢundaχa*, dörböt «tadeln, missbilligen . . .», ölöt «bereuen» (Ramstedt, 154*b*), nous trouvons au même endroit des rapports turcs: tel., alt. *qomyda-*, sag. *qomdan-*, kir. *qomsyn-* le même.

[60] Il faut supposer également une période de 7 jours, cf. oïrote *konok :* «поминки по покойнику на седьмой день« (Baskakov, 87).

[61] Mong. *čeger*, ord. *tšʿēr*, kalm. *tsēr*, khal. *cêêr* signifient «interdiction, tabou». Des mots-tabous semblables: *ükü-* (mourir) ou l'ord. *tšʿono* (loup). Cf. osm. *čäpär* «плетень», kkir. *čäp* «парапет», Radloff, III, 1994, alt., tel., leb. *čäbär* «чистый, опрятный, осторожный, бережливый», *čäbärlä* «содержать в опрятности, беречь, хранить», Radloff, III. 1997, tel., kmd. *čäbärlän* «беречься, остерегаться...», chor. *čäbärlä* «содержать в опрятности...», Radloff, III. 1017.

mönd-ùgᵘē «on ne demande pas aux personnes qu'on rencontre comment allez-vous», *ùsù abkᶜᵘē* «(les hommes) ne se rasent pas la tête», *džügē džiŋse džükᶜᵘē* «on ne porte ni la parure de tête (femmes), ni le *globule* d'honneur (hommes)», *χorim nār kᶜīkᶜᵘē* «on ne célèbre pas de noce», *mori u̯ru̯ldu̯kᶜᵘē, emēltᶜī mori u̯nu̯kᶜᵘē* «on ne galope pas et on ne monte pas de cheval sellé», *gu̯mu̯daltᶜā ūl örökχö gùtšᶜit datᶜakᶜᵘē* «une famille en deuil (pour père, mère ou prince) n'ouvre pas tout à fait l'ouverture du toit de la tente», *öŋgötᶜī gu̯btšᶜasu̯ ömöskᶜᵘē* «on ne met pas de beaux habits» (Mostaert, 314*ab*).

On portait généralement le deuil en blanc *(čaγan :* blanc, c'est le nom des habits de deuil, khal. *cagaan, čaγan emüsü-*, khal. *cagaan ȯmsȯch, cagaalach*, bour. *gašuudaltaj chubsahataj jabacha*).[62] On prenait la ceinture de deuil due aux parents plus lointains *(čaγan siγudai büse)*,[63] on détachait le rebord retroussé de la manche du vêtement de deuil *(semerkei :* Wou-t'i, 667, Sum. 1072: *semerkei inu čaγan qubčisun-u qormoi-yi gübürtügsen ügei)*. Faire tout cela: *sidke-* (le même verbe que nous avons trouvé dans le cas de la mise en bière), le sens adéquat ici: Sum. 1015, *ǰobalang-un aliba kereg-i daγaγaǰu yabuqu-yi sidkemüi kememüi :* suivre les différentes prescriptions du deuil.

Les offrandes diverses, offertes aux mânes des ancêtres (mong. *qaγučid*, ord. *χūtšᶜit; ongγod, ongγočud*, ord. *oŋgot, oŋgotšᶜūt)* ont lieu en partie dans la période du deuil. Leur nom collectif est en mong. *takilγa-* (L. 770, «to sacrifice, offer as a sacrifice»), *kündüsiye-* (L. 502, «to respect, esteem», pour tous les deux cf. *Wou-t'i*, 676), *elberildü-* (L. 507, *elberi-* «to respect or honor parents or elders», *Wou-t'i*, 667).

Dans certaines occasions on brûle des offrandes de mets aux mânes des ancêtres: ord. *χūtšᶜidtᶜu̯ öglögö ög-*: «offrir des mets aux mânes des ancêtres (se fait vers la fin de l'année, surtout les deux derniers jours de la 12e lune, pas loin de l'habitation, dans la direction où sont les tombes des ancêtres, on brûle de beurre, de la viande, du millet grillé, du sucre etc.», Mostaert, 528*b* ; *oŋgotšᶜūdtᶜu̯ öglögö ög-* «brûler des mets sur les tombes des ancêtres (le jour du *χaŋši)*», Mostaert, 525*b* ; *χaŋši :* terme de l'année solaire: le 5 avril, < chin. *han che*, Mostaert, 330*a*), *χūtšᶜidtᶜu̯ öglögö ögtšᶜi kᶜeŋšū tᶜùli-* «brûler des mets pour les mânes des ancêtres», Mostaert, 374*b*.

Mets brûlés: mong. *kengsigün öglige, ükeger-ün idegen* (mets des morts), Sum. 1003, mong. *kengsigün*, L. 454, «smell of burning», ord. *kᶜeŋšū* «relant de friture, odeur de graisse d'os, ou de viande brûlée, graillon, odeur de cuir brûlé, goût de brûlé», Mostaert, 414*b*, üǰümčin: *chingšu chingšichù* «приготов-

[62] Excepté l'ancien ord.: *moŋgol kù~ χarār gu̯mu̯daχa sabtā* «les Mongols devraient proprement se servir de la couleur noire pour le deuil (ainsi le prescrivait autrefois la coutume)».

[63] Sum. 1072: *čaγan siγudai büse : belbesürel-ün büse* mong. *siγudai*, kalm. *šūdā*, khal. *šuudaj*, bour. *šuudaj* («Sack» < chinois, Ramstedt, 369b).

лять траурную пищу», Vjatkina, *op. cit.*, 254, ord. *kʿeŋšū̄ ᴅojoŋ* «mets offerts aux morts et brûlés sur leurs tombeaux», Mostaert, 415*a*.[64]

On brûlait également des morceaux de papier dorés ou argentés ayant la forme de pièces de monnaie *(kimsu*, Kow. III, 2539,[65] *čaγasun ǰoγus)*, les objets du défunt, ou bien leurs images en papier *(körüg ösümüi*, Wou-t'i 674).[66]

Le mong. *gege-* a d'ailleurs le sens d'«offrir des mets» (exactement «jeter, semer, perdre»), son sens s'est élargi avec la coutume de brûler les mets offerts, cf. Sum. 1004: *gegekü inu ükügsen kümün-dür sirege tabiγlaqu ba čaγasun ǰoγus tülkikü :* «brûler c'est servir des mets au mort (donner à manger) et brûler des pièces de monnaies en papier».

La troisième manière d'offrir est l'offrande de boissons: mong. *dusaγa-* (L. 276), la quatrième est la prière: ord. *örō̄l omši-* ou bien *örō̄l ᴅu̯raᴅ-* «dire des prières pour les défunts», Mostaert, 539*a* (mong. *irügel)*, üǰümčin *jȯrōl «abutaχ»* (?), cette dernière est dite, si le corps abandonné n'est pas dévoré par les animaux sauvages (Vjatkina, 254), bour. *naha baragšie durdan ëholcho* «prier pour la mémoire du défunt» (Cydendambaev, 445), ord. *ǫ̣otʿo omšū̯l-* «faire dire certaines prières pour les défunts» Mostaert, 309*a*, ord. *ēᴅži awᵘī~ χȯö̯nā̊s nom bu̯jan ùi̯leᴅʿᵏχe* «faire des des prières pour les prents décédés», Mostaert, 356*a*. Après les avoir dites, on brûle dans certains cas le texte rituel: *tayilγa-yin bičig* «. . . a funeral oration or address which is read and burned in honor of the deceased», L. 769.

Parmi les vieilles coutumes funéraires il y a une qui consiste à immoler des chevaux, mong. *qoyilγala-* «immoler des chevaux», Kow. II, 857, *qoyilγa* «immoler des chevaux et d'autres animaux pendant les funérailles», Kow. II, 857, bour. *chojlgo* «лошадь (предназначавшаяся для отвоза умершего)», Čeremisov, 574*a*, dahour *hwaylaka*, Vreeland, 261). C'est celle qui touche les questions les plus intéressantes.[67] D'après la description des voyageurs des

[64] *ᴅoyoŋ* signifie en soi-même également «mets brulés», Mostaert, 149b, < tib. *du-ba (dud-pa)* «smoke», *yon* «offering» (Jäschke, 315).

[65] Wou-t'i: *kimsô* (orthographe incorrecte) < ouig. *kümüš* «Silber» (v. Gabain, 317b), tchag., tel., leb., tar., kom., kar. *kümüš* «серебро» (Radloff, II, 1528), sag., koïb., kir. *kümüs* «серебро» (Radloff, II. 1527).

[66] Le mong. *körüg* «image (en général), portrait, statue», (L. 491), ouig. *körk, körg* «Aussehen, Gestalt, Schönheit, Schön, Bildnis» (v. Gabain, 316). Toute l'expression semble être d'origine ouigoure.

[67] On l'a fait vraisemblablement après l'enterrement (même si pas toutes les fois et pas à toutes les occasions). La radical est identique aux mots *qoyina, qoyisi, qoyimar* «derrière, l'arrière», le sens semble être reconstruit comme «envoyer à la suite de quelqu'un». Le mandchou l'a emprunté: *qoyorχolombi* «nach dem Tode eines Mannes dessen Reitpferd töten, das Fell abziehen und helmartig aufstellen; während des Leichenzuges den Sattel darauftun und das Ganze vor dem Grabe aufrichten, nach Beendigung das Totenopfer zusammen mit Opfergeld verbrennen» (Hauer, 597). Dans les langues turques altaïques

XIIIe et XIVe siècles, quelques allusions vagues de l'*Histoire secrète des Mongols* peuvent être également liées à la coutume d'immoler des chevaux. A celle-ci se rattache la coutume de *ǰügeli* (Hs §§ 43—44) à laquelle J̌ewüredei n'eut pas le droit de participer: une partie de la chair de l'animal immolé était pendue à une perche oblique: L. Ligeti, *A mongolok titkos története*, Bp. 1964, p. 142, note 43. La cérémonie de l'*inerü* (Hs §70, l'offrande aux mânes des ancêtres, L. Ligeti, *MTT*, p. 145, note 70, d'après Mostaert, *Sur quelques passages: HJAS* XIII, 300—306), les sources chinoises la mentionnent comme la coutume de «brûler des mets». L'offrande est faite par le chaman: il creuse une fosse, dans laquelle on brûle les mets offerts, puis on mange ce qui reste. Elle est en rapport avec le *qoyilγa* par le fait que dans les deux cas les femmes du mort peuvent y participer. D'après M. Ligeti il s'agit d'une offrande funéraire dans le cas de l'*Hs*, §161: *bidan-i tülešilen aǰu'u ke'et* «. . .eh bien, nous sommes destinés à l'offrande funéraire. . .» (L. Ligeti, *MTT*, p. 159, note 161). Il est encore plus vraisemblable de les rattacher non à la coutume de *qoyilγa*, mais à celle de *künesün* (dahour *kunsun*, Vreeland, *loc. cit.)*, décrites également par Plano Carpini.[68]

Du même que dans le cas de *qoyilγa*, c'est la tête et les pieds de l'animal immolé qui jouent un rôle dans la coutume de l'ordos *ᴅžu̯lma šū̄sù* ou *nùtšʿùgùn ᴅžu̯lma:* «la chèvre tuée, écorchée et vidée, conservant toutefois tête et pieds,

(emprunté au mongol): sagaï *chojlaγy* «лошадь, которую закапывали живой вместе с покойником (для оказания ему почестей)» (Baskakov, 284a), oïrot *kojlo at* «конь, которого хоронят вместе с хозяином», *kojylga* «подарок» (Baskakov, 85). Saγang Sečen: *Erdeni-yin tobči* (le texte est à peu près le même dans les variantes): *tedüi boγda Qamuγ-i medegči Altan qaγan qoyar ekilen toyid, ekel qad qarliγud qotalaγar ǰöbsiyen urida mongγol ulus kümün ükübesü činege činege-ber-iyen temegen morin-i alaǰu qoyilγa kemen qamtu bulaqu bülüge edüge tegüni tebčibesü činege činege-ber-iyen nom-un ǰüg-tür ǰoriγdaqui :* (Le petit-fils de Dayan khan, Altan khan s'est converti au bouddhisme en 1577. En 1585 le dalai-lama nommé bSod-nams rgyam-cho a rendu une visite en Ordos, où) «à la proposition de Boγda tout-puissant et d'Altan khan, les prêtres, les chefs et le peuple se sont accordés concernant la vieille coutume, d'après laquelle si un Mongol mourait, on tuait un certain nombre de chameaux et de chevaux proportionnel à sa fortune, et on les enterrait avec lui, en disant *qoyilγa*, qu'on abandonne désormais cette coutume et qu'on agisse, en proportion de la fortune, selon la doctrine». Même Plano Carpini décrit la coutume: les personnes de condition inférieure étaient enterrées en secret, avec une jument et son poulain, un étalon muni d'une selle et d'un mors. On mangeait un autre cheval, dont la peau était empaillée et mise sur deux barres et ainsi sur 4 perches . . . Les os du cheval que l'on a mangé sont brûlés; même les femmes se réunissent souvent à l'occasion de l'incinération d'ossements pour l'âme du mari. Rubruquis et Marco Polo (Van den Wyngaert, *op. cit.*, pp. 42—43, p. 186 et Hambis, *Marco Polo, La description du monde*, texte intégral en francais moderne, Paris 1955), et *Yuan che* (P. Pelliot, *Notes on Marco Polo*, p. 334) en font mention, d'une manière moins détaillée. Ce qui reste aujourd' hui de la vieille coutume, c'est que l'on donne le cheval du mort au lama.

[68] *Künesün* «provisions de voyage», le mandchou *kunesun* est un mot emprunté au mongol (Hauer, 602: «auf kürzeren Expeditionen mitgeführter Reiseproviant»).

laquelle, le jour du mariage, est emportée par le futur sur son cheval, quand il va prendre sa future épouse pour la conduire chez lui; ce *šū̄su* est donné aux cuisiniers qui préparent le banquet chez la future, ceux-ci le font bouillir, en brûlent une partie en guise d'offrande aux mânes des ancêtres de la future et mangent eux-mêmes ce qui reste».[69] Un cheval *šū̄sù* est également offert à Gengis khan: *öᴅᶜᵏχö-šū̄sù, morin öᴅᶜᵏχö, šū̄sù* «le cheval offert à Tchingis à Edjin Khorō», Mostaert, 527*a*.

On rencontre non seulement l'immolation des animaux, mais aussi celle des hommes: mong. *dere*, le compagnon emporté dans l'autre monde est nommé «coussin».[70]

On ne connaît pas la cause ni la marche de l'ordos *šorō~ χorim* «banquet à l'occasion de funérailles», il se rattache peut-être à l'achat du terrain de la sépulture (ord. *šorō*, mong. *sirui* «terre, poussière, minerai», Mostaert, 629*a)*. Le dictionnaire en cinq langues est la seule source en ce qui concerne le sens de l'expression mongole *öberčile-* «faire les petites funérailles au lieu de la sépulture de ses parents le huitième jour de leur décès» (Kow. I, 505), il s'agit peut-être du résultat d'un malentendu comme dans le cas de *doluγan*.

La visite de condoléances est en usage dans la période de deuil: ord. *malag̱a~ kᶜùrē ʙū̱lg̱a-* «abaisser le bord antérieur du chapeau pour en faire une visière (pendant le temps du deuil — pratique tombée en désuétude)», Mostaert, 450*b) : tᶜamiᶜᵏχi nese-* «présenter à la famille d'un défunt un certain nombre de khadak placés les uns sur les autres et sur lesquels on a mis une poignée de tabac (cela se fait pendant la période de deuil, quelques jours après le décès)», Mostaert, 491*b ; ùᶜᵏχùse~ χȯö̯no tšᶜamaᴅu̱ nėge ᴅžirū̱ sambā̄ ᴅatᶜaχu̱ kᶜù~ bā̄kᶜᵘē :* «après ta mort personne ne fera une visite de condoléances à ta famille (mot à mot personne n'offrira un khadak à l'occasion de ta mort — injure)», Mostaert, 557*a*. A l'occasion de la visite de condoléances, l'hôte reçoit autant de khadak qu'il y a de membres dans la famille, et sur chaque khadak il met une poignée de tabac.

A la fin de la période de deuil *g̱u̱mu̱ᴅalī~ χonoḵ tᶜō ɢùtšᶜiᴅži :* «le temps de deuil est fini», Mostaert, 663*b*, mong. *γomudal tayil-* L. 360, ord. *g̱u̱mu̱ᴅal tᶜā̄l-* «cesser de porter le deuil», Mostaert, 314*a*, d'autres synonymes: *tšᶜēr*

[69] Mong. *ǰulm-a* «cleaned of hair, scalded», L. 1077, kalm. *zulχa* «ausziehen, ausreissen (die Haare aus einem Felle, einem Vogel die Federn)», cf. tü. *jul-*, *julu-*, kir. *ǰul-*, Ramstedt, 115b.

[70] *Mendü örlüg qaγan-i terigün-tür nigen degüü-ben derlegülbe, köl-dür nigen degüüben dere kin ongγolaba* (Le khan était enterré par Mendü örlüg en mettant pour coussin l'un de ses frères à sa tête, l'autre à ses pieds), *Altan tobči*, §77. Hs, § 149: *mün ele üküküitür-iyen dere abun üküsü* (même si je dois mourir maintenant, il faut que je meure au moins en prenant un coussin avec moi). Dans un proverbe ordos: *amiᴅu̱ k̄ùnᴅù ɢėre ʙolχōr ùᶜᵏχùse~ k̄ùnᴅù ᴅėre ʙolson ᴅēre* «au lieu d'intervenir comme témoin pour un vivant, il vaut mieux de devenir oreiller pour un mort». Mostaert, 754b.

tʿāl-, *tšʿēr tʿawi-*, *amur möndü tʿāl-*, *seɔʿᵏχil sergē-*), on a tenu le *sergeltʿē χorim*, on a fêté parce que les prescriptions étaient levées.

En résumant la terminologie funéraire des Mongols, on peut constater que le nombre des mots d'emprunt est relativement grand. On constate que presque toute la terminologie de l'incinération est d'origine ou d'entremise soit tibétains, soit ouigoure, correspondant à deux vagues de l'influence bouddhique. Avec la première les expressions suivantes sont passées dans la langue mongole par l'intermédiaire ouigoure: *kimsu* (monnaie en papier dorée ou argentée brûlée pour le défunt), *körüg ösümüi* (brûler, anéantir les images en papier des objets du défunt), *šaril* (cendres ou momie d'un personnage honorable). D'après son sens le *čindar-a* «cendres» (kalm. *tšindr̥l-* «incinérer» et «enterrer les cendres») semble s'y rattacher, mais on ne peut pas l'expliquer par le mot ouigour *čadar*, il faut supposer une autre source.

L'influence de l'incinération tibétaine est plus forte et plus évidente. D'une part remonte à de vieilles traditions au Tibet, bien que son importance ait diminué, mais elle a été gardée sous la domination du bouddhisme,[71] d'autre part le peuple mongol a été plus profondément influencé par le bouddhisme tibétain que par l'ouigour. Les expressions tibétaines: *bambar* (bûcher, fagot ramassé pour incinérer un mort), *bumba* (four crématoire, le mot n'a gardé son sens primitif que dans l'ord.; dans le khalkha et le bouriate il est encore en contact avec l'incinération: «urne, tertre funéraire», mais dans le kalm. «monument funéraire»), *čača* (le mot a souffert un changement sémantique analogue, au Tibet: «objet commémoratif en argile, contenant les cendres du mort», dans le kalmouk «temple funéraire, chapelle commémorative»), ord. *manɒalla-* («incinérer», bour. *mandal* «autel»). On peut en conclure que tout le complexe de coutumes, accompagnant l'incinération, a été emprunté; cependant il n'a pas été répandu dans un vaste public, mais adopté seulement pour enterrer les lamas, les membres illustres de la société. Les mots mongols: *üküdel-ün ünesün*, *tülesi* et *qayil-* sont parvenus par métalepse parmi les mots de l'incinération, il faut ajouter que le *qayil-* n'est connu, avec le sens d'«incinérer» que dans le Sud: dans l'ordos et le khalkha. On peut observer une influence de direction Sud-Nord *(bumba, čača, mandalla-, qayil-)*, le kalmouk est un cas spécial *tšindr̥*, *tšindr̥lχɒ*, et le mot *tülüš* «urne» ne se trouve également que dans cette langue.

L'influence et l'entremise du bouddhisme tibétain se manifestent aussi dans d'autres coutumes: ord. *pʿuwa ɒatʿa-*, *landun ɒža-* (fait de délivrer l'âme du corps), *dojoŋ* (mets brûlés aux morts),[72] *māni* (l'abréviation de la prière connue, formule de prière placée à côté de la sépulture, développement du sens: «sépulture, défunt, cendres»).

[71] M. Hermanns, *op. cit.*, pp. 278—279.

[72] L'idée de faire parvenir quelqu'un dans l'autre monde en le brûlant doit, à son tour, tirer son origine d'un milieu où on emploie l'incinération.

L'emprunt du terme tibétain pour l'enterrement en position accroupie dans un coffre tombal, est spécial à l'ordos: *aŭngŭrwā, aŭngŭrwāla-*.

Le *kegür, kür* est un vieux mot emprunté par l'intermédiaire du turc («sépulture, cadavre, cimetière»). Les nombreux équivalents du mot dans les langues arabe, perse, turque et mongole, sont en rapport, d'après Pelliot, avec les importants changements qui ont lieu chez les Iraniens sous les derniers Sassanides et chez les peuples altaïques aux XIe—XIIIe siècles.[73] On peut supposer que les Mongols ont identifié le sens «sépulture» au sens «cadavre». Ce fait ne s'explique que pour l'enterrement en jetant, lorsque la sépulture s'identifie effectivement au cadavre. Il n'est pas encore en notre pouvoir d'émettre l'avis définitif, mais il faut considérer que les anciens Mongols se sont servis, d'après le khitan, de la vieille coutume d'abandonner le mort provisoirement, puis après un certain temps on brûlait et enterrait les ossements.[74] L'emprunt de *kür* est expliqué par l'expansion de l'enterrement du cadavre. On rencontre même d'autres vestiges de la vieille coutume d'enterrer le mort en l'abandonnant. Le sens «cadavre» du mot *yasun* «ossements» ne se comprend que dans le cas de ce type d'enterrement, même les vieilles expressions de l'enterrement trouvent ainsi leur explication *(yasu bari-, yasu egür-, aruy yasun*, cf. Hs): fait de ramasser et d'enterrer les restes d'ossements. Les explications de M. Roux, concernant la coutume de ramasser les restes d'ossements, en se rapportant aux résultats de l'ethnographie générale, concordent d'une manière frappante,[75] parce que l'os propre est apte à être honoré comme le sont les objets sacrés, les ancêtres. (Comparez les symboles de squelette sur les vêtements des chamans mongols et altaïques, la croyance que pour devenir chaman il fallait détacher la chair des ossements par la cuisson, et enfin le sens «clan» du mot *yasun)*.[76] Si tout cela est juste, le squelette devient *ongyon*, et le mot *ongyola-* pouvait signifier la vieille coutume d'abandonner le mort.

[73] P. Pelliot, *Le terme kereksur*, p. 119.

[74] Roux a recueilli les lieux où se rencontraient les vieilles variantes de la coutume d'abandonner le mort: des chroniques chinoises mentionnent la coutume chez le peuple Hi du Nord, puis chez les Tou-po et les Che-wei. Plus tard, on la retrouve chez les Tongous, les Kirghiz et les Khitan. (J. Roux, *La mort chez les peuples altaïques anciens et médiévaux*, Paris 1963, 136—139.)

[75] *Op. cit.*, 139.

[76] V. Diószegi, *A sámánhit emlékei a magyar népi műveltségben* (Les souvenirs de la croyance chaman dans la culture populaire hongroise), Budapest 1958, p. 105, pp. 137—140. Le renseignement de N. I. Veselovskij s'y rattache: Un marchand russe en voyageant d'Astrakhan à Khiva, a vu que des Kirghiz ont rouvert une tombe, ils ont gratté la chair des os et ils les ont ramassés dans un sac. Ils ont expliqué leur fait de la manière suivante: le mort a été enterré dans un cimetière étranger, et eux, des parents lointains, ils doivent faire parvenir les ossements aux parent pour qu'ils puissent pleurer le mort. (*ZVOIRAO* XVII, 1906). Le mort abandonné est, après trois ans, enterré une seconde fois aux environs de Kosogol (Rinčen, Дома духов у шаманов Прикосоголья: *Acta Orient. Hung.* XV, 1962, 254).

En parlant de *kür* une question se pose: existe-t-il encore des vestiges de la coutume en usage chez certaines tribus mongoles qui consistait à enterrer le cadavre (et qui était peut-être généralement répandue au XIIIe siècle) et si oui, où? La richesse de la terminologie kalmouke, concernant l'enterrement de cadavre est digne d'attention. A côté du mot *kür* se rencontre le *küš* («cadavre»), comme le résultat d'un développement spécial, à côté de *buluš* se trouve, seulement dans cette langue, le *bulutšɒ* («sépulture«), de même que les expressions *darɒš*, *kün darsn̥ gazr̥* expliquées uniquement par l'inhumation. Le mot *kösr̥* (mong. *kösiye)* «pierre tombale, pierre commémorative» est un traitement spécifique du kalmouk. Comment expliquer cette richesse? Elle est peut-être due à des souvenirs vivant encore à l'époque de la migration oïrate? Ou bien à l'influence du milieu turc des Kalmouks?

Les voyageurs témoignent de ce que l'enterrement de cadavre existait à l'époque mongole. L'expansion de sa forme spéciale qui consistait à enterrer en secret, dans une tombe anonyme (et son adaptation non seulement aux personnages de haute position sociale) se trouve confirmée par la terminologie. A côté des expressions *buluš* et *ayurqai* (qui peuvent être un traitement récent), *orusil* «sépulture», *orusiγul-* «enterrer» dérivent peut-être du mot *oru* «lit» sont le plus répandu. C'est seulement dans le bouriate — chez ce peuple la tradition d'abandonner le mort est très forte — que nous n'avons pas d'exemple pour ce terme. Que ce terme signifie effectivement l'enterrement de cadavre est certifié par Sumatiratna («après avoir choisi la terre convenable ils creusent une fosse. . .»). L'expression *dalda oruγul-* «enterrer en secret» et son synonyme, *niγu-* «cacher» le rattachent à l'enterrement secret. Le sens du vieux mot *ongγola-* des chroniques a déjà changé, il signifie «inhumation» à l'époque mongole, dans le cas de Görbeljin Qo'a, Muquliqai ong, c'est le contexte (note 25), et dans le cas de QutuγtuSečen qungtayiji, c'est la tradition[77] qui le démontrent. L'emploi archaïque de *buluš* est confirmé par le kalmouk où le mot signifie «cachette» aussi (Ramstedt, 61*a)*.

L'enterrement à tumulus devait être bien connu. Cette hypothèse est renforcée par le mong. *kegür-ün obuγa*, par les connexions turques de l'obo (voir note 46) et par le fait aujourd'hui connu que l'on élevait un obo non seulement aux génies locaux (sur un col, près d'un chemin dangereux ou pour répondre à un évènement heureux), mais également au-dessus de la tombe des «personnages de pouvoir magique». Toute la croyance autour de l'obo s'insère dans le système des conceptions mongoles créées sur la mort. L'obo a également son *qoriγ*, enceinte sacrée et défendue. La peur du mort qui peut revenir de l'autre monde, peut éventuellement justifier la forme du tertre de pierre (cf. kalm. *daraš* «sépulture», mong. *daru-* «peser»). Il faut traiter prudemment les personnages ayant un pouvoir magique qui sont plus dangereux

[77] A. Mostaert, *Ordosica*, loc. cit.

après la mort. Le *qoriγ*, l'interdiction se rapporte non seulement aux vivants, *ük^{ü}sn̥ kümn̥d^{ü} χöŕ^{i}gīn umšinā* «man liest ein sogenanntes 'Verbot' für den Gestorbenen (man verbietet ihm zurückzukehren)», Ramstedt, 193*a*.

L'enterrement secret est accompagné par des tabous, système d'interdictions très sévère. Il est défendu non seulement de chasser et de cultiver la terre aux environs des *qoriγ*, lieux de sépulture sacrés des ancêtres, (puisque l'endroit même est souillé par la mort: *BU̯Ǥ BOLDži)*, mais il est interdit et même périlleux d'y entrer.[78] L'influence nuisible du cadavre se manifestait sous forme d'émanation, sens illustré par le mot *buγ* dans les langues turques.

Le tabou était tellement fort que son nom s'est identifié au nom du deuil *(čeger)*. La couleur blanche du vêtement de deuil est également expliquée, parce que cette couleur protège contre le maléfice.[79] Il est intéressant que les noms de l'interdiction dans le mongol gardent le souvenir d'un vieux rapport avec les langues turques, ainsi: *čeger, qoriγ, buγ*. Les mots *saču-* «semer, offrir» et *emgenel* «deuil» sont également vieux. Momentanément je ne peux pas donner d'avis sur la direction de l'emprunt.

L'expansion de l'emploi du cercueil mérite que nous nous y arrêtions. Il est d'origine très ancienne comme les liaisons du mot turc *qaγurčaγ* le justifient.[80] Il n'est connu que dans le kalmouk, dans le bouriate et dans le khalkha il a simplement le sens de «coffre», là c'est le mot *absa* qui désigne le cercueil, (dans le dahour aussi), — ce mot signifie «coffre» dans le kalmouk. Il est possible que l'usage du cercueil se soit répandu en deux directions, l'une Ouest-Est (sens turc), l'autre Est-Ouest, (sens mandchou—tongous). La ligne Sud en diffère totalement: en ordos il n'y a aucune trace des mots *absa, qaγurčaγ*, dans la documentation précise de Mostaert, le cercueil est désigné par le mot *ongγuča*. Il est encore impossible de décider s'il s'agit de la tradition d'enterrer dans un bateau, dans l'eau ou bien si c'est le terme employé pour désigner un cercueil fait d'un tronc d'arbre creusé, contrairement au cercueil ayant la forme d'un coffre. En ce qui concerne l'emploi du cercueil, il faut encore ajouter que les chroniques ne mentionnent jamais le cercueil dans le cas de l'enterrement de type *ongγola-*.

La coutume mongole de *qoyilγa*, l'enterrement de cheval «partiel», mériterait non seulement un paragraphe, mais une étude à part. Nous ne vou-

[78] Plano Carpini: Van den Wyngaert, *op. cit.*, p. 44. Ces traditions existent même aujourd'hui: Il est défendu de passer à cheval aux environs de l'endroit ou le corps d'un parent a été abandonné (Vreeland, *op. cit.*, p. 81).

[79] Zs. Erdélyi: *Ethn.* LXXII (1961), p. 185. Le deuil en blanc est une coutume bien répandue, elle est parvenue, sous l'influence slave ou bulgaro-turque, même aux Hongrois. On peut supposer l'influence chinoise chez les Mongols, cf. le renseignement de l'ord. de M. Mostaert, qu'autrefois les Mongols portaient le deuil en noir.

[80] Cf. note 18. C'est un effet du hasard que le sens du mot hongrois *koporsó* (coffre dans lequel on enterre le mort) a changé dans le même sens que le mong. *qaγurčaγ*.

lons maintenant nous arrêter qu'à quelques questions. La coutume est sûrement très ancienne chez les Mongols: les Turcs altaïques et les Mandchous la leur ont empruntée. (Les deux peuples gardent beaucoup de vieux mots empruntés au mongol; le mot *qoyilya* n'est connu à côté du mongol, que dans ces langues, primitivement il désignait une coutume homogène; ainsi non seulement le mot, mais la coutume est d'origine mongole.) Malheureusement la chronologie de mandchou *qoyorχolombi* est incertaine, le *q*-initial est en général tardif, il montre que l'emprunt a eu lieu aux XVe—XVIe siècles.[81] On peut observer comment il s'est séparé des traditions funéraires.[82] L'enterrement secret l'explique peut-être: le cheval naturalisé n'est plus dressé au-dessus de la tombe. Le sens change: il signifie «cheval enterré ensemble avec le mort» dans certaines langues des Turcs altaïques, (sans le naturaliser ni le dresser au-dessus de la tombe,) les Mandchous le brûlent avec les autres objets du défunt. La connaissance plus détaillée de la coutume découvrerait des rapports plus lointains, puisqu'elle était pratiquée par l'un des groupes des Avars pannoniens, par des ancêtres des Tchouvaches, même par les Hongrois de la conquête arpadienne, sans parler des Scythes d'Hérodote.

Il faut faire la distinction entre la coutume de *qoyilya* et celle d'enterrer un cheval avec le mort (cf. la description de Plano Carpini). Une description pareille est présentée par l'expression dahoure *kunsun*: boeuf enterré avec le mort pour le nourrir. Ces différences interdisent aux archéologues de traiter tous les enterrements de cheval comme une coutume homogène. La révision de la documentation archéologique, peut d'après ces aspects, aboutir à de nouveaux classements.

La coutume du «coussin», emporté dans la tombe, est bien caractéristique: on trouve sa trace même chez les voyageurs (Plano Carpini: le serviteur est enterré vivant sous son maître. . .). On peut donc s'attendre à des tombes à deux ou trois personnes du XIIIe siècle, comme celles trouvées par Radloff dans l'Altaï.[83]

Il faut encore parler d'un trait caractéristique des termes bouriates. Alors que l'incinération y est complètement absente, l'enterrement de cadavre (contrairement au kalmouk) semble assez récent, mais la terminologie de l'enterrement en abandonnant le mort n'en est que plus riche *(chùdòòlêch, chùdòò tabilga, jahyn baricha* «enterrement en abandonnant le mort», *arag jahan, jahan bêe* «squelette, reste», *ùchêêrêj gazar* «cimetière»; ce n'est que dans cette langue que l'on trouve: *chùdòòlùùlêch:* la coutume d'abandonner le mort, *ùlòòtêj jahan* «squelette», *ùchêhêd, chêêri* «cimetière». Etant donné que le bou-

[81] L. Ligeti, *Les anciens éléments mongols dans le mandchou: Acta Orient. Hung.* X (1960), p. 246. Dans certains cas cependant il faut compter avec la possibilité d'un emprunt très ancien.

[82] Aux Turcs altaïques: Radloff, *Aus Sibirien*, I. 332, II. 25—28.

[83] Radloff, *Aus Sibirien*, II. p. 116, planche 8, illustration 6.

riate conserve beaucoup de vieux éléments (par ex. *chojlgo)*, le bouddhisme et d'autres influences y ont laissé peu d'empreintes, on peut supposer qu'il a gardé l'ancienne terminologie relative à la coutume d'abandonner le cadavre, (ou bien était-ce une coutume spécialement bouriate à l'intérieur du mongol?) et l'a adaptée directement au nouveau type d'enterrement en abandonnant le mort.

Pour résumer les conclusions au point de vue archéologique: il faut attendre et chercher les tombes mongoles de l'époque mongole et la matière y enterrée. Nous devons aussi compter avec la possibilité de l'enterrement de cheval partiel, mais même les *qoyilya* séparément enterrés, les trouvailles de harnachement isolées ne peuvent nous surprendre. On a déjà fait les premiers pas pour trouver les vieux cimetières mongols,[84] ce chemin semble être praticable et il promet beaucoup de découvertes intéressantes.

[84] Pêrlêê, *op. cit.*, pp. 7—8.

BEITRÄGE ZU EINIGEN PROBLEMEN DER LEHNWÖRTERFORSCHUNG IN DEN OSMANISCH-TÜRKISCHEN MUNDARTEN DES BALKANS

VON

G. HAZAI

1. Neben den Denkmälern in phonetischer Umschrift bilden die in den Nachbarsprachen erhalten gebliebenen Lehnwörter eine wichtige Quelle der osmanisch-türkischen Lautgeschichte. Obwohl die verschiedenen Möglichkeiten noch bei weitem nicht erschöpft sind, zeichnen sich ihre Konturen bereits mehr oder weniger deutlich vor uns ab. Es läßt sich nicht bezweifeln, daß die Erforschung der durch Denkmäler gut belegten Balkansprachen die meisten Erfolge verspricht. Der auch mit unseren gegenwärtigen Untersuchungsmethoden gut analysierbare geschichtliche Hintergrund bietet eine relativ sichere Grundlage zur Erörterung dieser Frage. Es darf aber auch nicht außer acht gelassen werden, daß auf Grund der heutigen Dialekte gewisse Teile dieses Gebietes im Laufe der früheren Jahrhunderte in die Reichweite der mit dem Zentrum Istanbul sich herausbildenden Literatursprache fielen, und auf diese Art die Denkmäler des sprachlichen Verkehrs, die zwischen den auf diesem Gebiet oder an seinen Peripherien lebenden Völkern stattfand, den Forschern der heutigen türkischen Literatursprache eine wertvolle Hilfe bieten.[1] So ist es leicht zu verstehen, daß sich an das ständige Interesse, welches dieser Frage früher nur die Forscher der entlehnenden Sprachen bekundeten, später die entsprechende Aufmerksamkeit der Turkologen anschloß.[2]

[1] Den mundartlichen Hintergrund der türkischen Literatursprache zu klären ist eine der Aufgaben der weiteren Forschung. Wir sind noch weit davon entfernt, diesen Prozeß genau zu kennen, die exakte historische Erschließung der mundartlichen Komponenten ist noch nicht beendet. Heute müssen wir uns mit den aus dem zeitgleichen mundartlichen Bild sich ergebenden Folgerungen zufriedengeben. Es ist leicht möglich, daß im Ergebnis der geschichtlichen Analyse die obigen Tatsachen anders dargelegt werden, und daß man zu der Erkenntnis gelangt, daß die Literatursprache sich aus diesen Mundarten entwickelt hatte.

[2] Die einschlägige Literatur s. bei G. HAZAI, Remarques sur les emprunts turcs des langues sud-slaves. In: Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae VII (1961), S. 97—138. Als Ergänzung dazu: F. BAJRAKTAREVIĆ, The Influence of Oriental Languages on Serbo-Croate. In: Proceedings of the Eight International Congress of Linguistics, Oslo 1958, S. 128—130; A. SCHMAUS, Zur Lautgegstalt der türkischen Lehnwörter in den südslawischen Sprachen. In: Münchner Studien zur Sprachwissenschaft 6 (1955), S. 104—

Unter den jüngst veröffentlichten Studien hebt sich die Arbeit von St. STACHOWSKI hervor, der durch die Erforschung des geschichtlichen Quellenmaterials die für die Osmanistik wichtigste Richtung einschlug. Im nachstehenden seien einige, in diesem Zusammenhang auftauchende prinzipielle Fragen berührt. Als Ausgangspunkt wählten wir die Problematik der erwähnten, wertvollen Untersuchung.

2. a) Einige geschichtliche bzw. mundartliche Beziehungen der labialen bzw. illabialen Lautharmonie der Stamm- bzw. der gebundenen Morpheme haben wir bereits an anderer Stelle mehrmals besprochen. In unseren Arbeiten wiesen wir auch auf jene Einteilung der Mundarten hin, welche die türkischen Dialekte des Balkans im Hinblick auf ihre Eigenarten kennzeichnet.[3] Der durch St. Stachowski veröffentlichte geschichtliche Wortschatz liefert einen wertvollen Beitrag zur weiteren Untersuchung dieser Frage.

b) Im Falle der Stamm-Morpheme des Typus *a*—*u* beweist das Lehnwortmaterial eindeutig, daß für die zur Grundlage der Entlehnung dienenden westbalkanischen Mundarten in dieser Beziehung der frühere Lautzustand charakteristisch war. Die bosnischen Turzismen zeugen zugleich von der allgemeineren Verbreitung dieses wortphonologischen Typus und zeigen auch seine Anwendung auf die fremden Elemente.[4] Dies ist es, was wir von den Lehnwörtern ausgehend feststellen können. An diese Frage muß man aber auch von der Seite der Mundarten herangehen, und dies bedeutet vor allem die eingehendere Untersuchung der türkischen Mundarten Mazedo-

123; G. HAZAI, Rumeli ağızlarının tarihi üzerine. In: Türk Dili Araştırmaları Yıllığı Belleten 1960, S. 205—211; id., A propos d'un changement dans le moyen-osmanli. In: Acta Orient. Hung. XV, (1962), S. 148—154; id., Kăm njakoi văprosi na osmansko-turskite zaemki v južnoslavjanskite ezici. In: Studia Slavica Hung. IX (1963), S. 387—391; St. STACHOWSKI: Die osmanisch-türkischen Lehnwörter im Serbokroatischen und ihre Bedeutung für die historische Phonetik des Osmanisch-türkischen. In: Folia Orientalia 4 (1962), S. 143—170; V. E. HÄMEEN-ANTILLA: Les emprunts turcs dans les langues slaves du Sud. In: Scando-Slavica 9 (1963), S. 227—233; A. KNEŽEVIĆ, Die Turzismen in der Sprache der Kroaten und Serben: Slavisch-Baltisches Seminar der Westfälischen Wilhelms-Universität Münster (Westf.), Vol. III; Meisenheim am Glan 1962. (Hierzu s. A. TIETZE, Slavic Review 22 (1963), S. 607—608; G. HAZAI: Studia Slavica Hung. X (1964), S. 472—473; Id., Contribution à l'histoire des dialectes turcs-osmanlis (Studia Orientalia Fennica XXVIII : 4), Helsinki 1964; Remarques supplémentaires sur un changement dans le moyen-osmanli. In: Acta Orient. Hung. XVII (1964), S. 139—144.

[3] Cf. HAZAI, Studia Slavica Hung. VII (1961), S. 126; id., Türk Dili Araştırmaları Yıllığı Belleten 1960; S. 209; id., Studia Slavica Hung. IX (1963), S. 389; id., Acta Orient. Hung. XVII (1964), S. 139—144.

[4] S. das Material von BLAU und ŠKALJIĆ (O. BLAU, Bosnisch-türkische Sprachdenkmäler, Leipzig 1868; A. ŠKALJIĆ, Turcismi u narodnom govoru i narodnoj književnosti Bosne i Hercegovine, Sarajevo 1957).

niens.[5] Es ist nämlich nicht ganz klar, wie diese Erscheinung mit der allgemeinen türkischen Lautgeschichte bzw. mit der speziellen Entwicklung der türkischen Dialekte in einen eindeutigen Zusammenhang gebracht werden kann. Mit Hilfe dieser Untersuchungen könnten wir vielleicht auch der heiklen Frage der Chronologie näherkommen, was in dieser Beziehung eine große Bedeutung hätte.

c) Die Analyse der in die südslawischen Sprachen übernommenen Stamm-Morpheme des Typus *a—ï*, *ï—ï*, *o—ï*, *u—ï* wirft viele Probleme auf. Die Schwierigkeiten entstehen teils durch den eigenartigen mundartlichen Hintergrund, teils durch die eigene Art, wie diese Formen in den südslawischen Sprachen gebildet werden. Im Falle der Wörter des Typus *konšija*, *kutija*, *bujuruntija*, *topčija* usw. wäre es — unter Berücksichtigung des Lautersatzes — naheliegend zu folgern, daß hier die Urform erhalten blieb.[6] Es entsteht aber sofort der berechtigte Zweifel, ob wir es nicht mit einer im Ergebnis einer Koppelung mit der fremden Bildungssilbe auftretenden Unifikation zu tun haben, die letztlich mit der in Frage stehenden Erscheinung der türkischen Lautgeschichte nichts gemeinsam hat. Dafür spricht auch die Form *ićituglija (ikituğlu)* »über zwei Pferdeschwanzfahnen verfügend«, wo die alte Form mit der heutigen *ikituğlu*-Form übereinstimmt, und wo demnach nur von einer Unifikation zu *i* die Rede sein kann. Eine andere Frage ist es, ob diese Entwicklung mit der der Vereinheitlichung der westbalkanischen Mundarten, die gleichfalls in der Richtung *i* vor sich ging, zusammenhängt oder nicht. Auf dem Schauplatz des bulgarisch-osmanische-türkischen sprachlichen Verkehrs haben wir es mit einem mundartlichen Hintergrund zu tun, der dem westbalkanischen entgegengesetzt ist; dennoch zeigen die Turzismen in dieser Beziehung die gleiche Entwicklung wie die türkischen Elemente des Serbokroatischen. Und dies ist ein Kriterium, das unbedingt erwogen werden sollte.

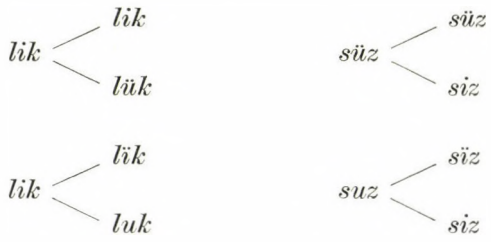
d) Die mit den Turzismen ins Serbokroatische übernommenen Morpheme machten in der entlehnenden Sprache eine eigenartige Entwicklung durch und wurden im allgemeinen stark vereinheitlicht. Deshalb sind solche Formen in bezug auf die Vokalharmonie häufig den heutigen türkischen Formen entgegengesetzt. Will man die Entwicklung der gebundenen Morpheme untersuchen, muß man natürlich von der Urform ausgehen und die für dieses Gebiet charakteristischen eigenen mundartlichen Unifikationstendenzen in Betracht ziehen. Nur mit Hilfe dieser Methode können wir, wenn überhaupt, die durch

[5] Vorläufig steht uns leider nur ein sehr bescheidenes Material zur Verfügung. Die Bibliographie hierzu s. Hazai, Studia Slavica Hung. VII (1961), S. 119. Eine neuere Untersuchung: J. Eckmann, Kumanova (Makedonya) Türk Ağzı. In: Németh Armağanı, Ankara 1962, S. 111—144.

[6] Bei den angeführten serbokroatischen Formen haben wir die Betonungszeichen weggelassen.

die übergebende bzw. die entlehnende Sprache vorgenommenen Veränderungen voneinander trennen.

Wie läßt sich diese Methode bei der Analyse der durch die serbokroatische Sprache entlehnten Morpheme *-LUK* bzw. *-SUZ* anwenden? Im Falle des ersten Morphems müssen wir geschichtlich von einem illabialen, im Falle des letzteren aber von einem labialen Formenpaar ausgehen. Die Entwicklung läßt sich demnach wie folgt umreißen:



Im Falle des Morphems *-SUZ* dürfte die Unifikation von der Urform ausgegangen sein, während bei dem Morphem *-LUK* — wie darauf auch sonst hingewiesen wurde — auch andere Faktoren eine Rolle gespielt haben dürften.[7]

3. Die Analyse der Assimilationserscheinungen, die in den fremden Elementen des Osmanisch-Türkischen zu beobachten sind, wirft zahlreiche Probleme auf. Das uns zur Verfügung stehende spärliche Material läßt darauf schließen, daß man im 15. und 16. Jh. mit der velarisierten Aussprache der Lehnwörter *(argat, barat, dazdar, amanat)* zu rechnen hat und die Varianten mit gemischtem Vokalismus *(amenet, disdar, aber, berat,* doch *aspap, barabar, karvansaraj)* erst in einer späteren Epoche auftraten.

Dies ist eines der schwierigsten Probleme der osmanisch-türkischen Sprachgeschichte. Es stehen einander zwei zwar nicht genau formulierte, doch in der Praxis — bei der Interpretation bestimmter Denkmäler und Fragen — bereits angewendete Auffassungen gegenüber. Die eine setzt sich für die frühere velarisierte, mit der klassischen Lautform im wesentlichen übereinstimmende Aussprache der arabischen Elemente ein,[8] während nach

[7] Zur neuen Koppelungsmöglichkeit, die im Falle des Morphems LUK im Ergebnis der eigenartigen Entwicklungsreaktion auftrat ([A] + LUK; [E] + LÜK) cf. HAZAI: Studia Slavica Hung. X (1964), S. 472; id.: Studia Orientalia Fennica XXVIII : 4, S. 3—4. Wahrscheinlich verdankt das eigenartige, gebundene Morphemsystem der ostanatolischen «labialisierenden» Mundarten gleichfalls solchen, auf alt- bzw. mittelosmanischer Grundlage beruhenden Unifikationstendenzen seine Entstehung.

[8] Diese Auffassung spiegeln die altosmanischen Textpublikationen von M. Mansuroğlu. Ihre Bibliographie s. M. MANSUROĞLU, Das Altosmanische. In: Philologiae Turcicae Fundamenta, Tomus Primus, Wiesbaden 1959, S. 161—162. Die zweite Auffassung wird

der anderen die heutige literarische Aussprache auch historisch als allgemein gültig zu betrachten ist. Es ist nicht ausgeschlossen, daß die spätere Forschung zu einem wohlbegründeten »Kompromiß« zwischen diesen beiden Auffassungen führen wird.

Welche Weg soll eine derartige Forschung einschlagen? Zur geschichtlichen Untersuchung dieses Problems kommen in erster Linie die in phonetischer Umschrift erhalten gebliebenen Texte, die Wörterbücher und die Grammatiken in Frage. Dies bedeutet das Heraussondern einer bestimmten Wortschicht aus dem wohlbekannten Quellenmaterial und die Schritt für Schritt durchzuführende Analyse ihrer Entwicklung.[9] Bei der genauen Ausführung dieser Untersuchung darf man aber auch das historische Bild der übergebenden bzw. vermittelnden Sprachen nicht übergehen; im Falle der arabischen Elemente bezieht sich das besonders auf das Persische, das in der Vermittlung eine außerordentlich wichtige Rolle gespielt hatte. Die bewährte Arbeitsmethode der Osmanistik anwendend, muß man auch hierbei die historische Vorgeschichte der Gegenwartssprache abtasten, um die auf Grund der sprachlichen Symbiose oder der literarischen Lehnbeziehungen in Kontakt getretenen Sprachen im Laufe der Analyse der einzelnen Erscheinungen historisch synchronisieren zu können.[10]

Bei der Untersuchung dieser Frage darf man auch das heutige Dialektmaterial nicht unberücksichtigt lassen, obwohl es in gewissem Sinne nur eine untergeordnete Rolle spielt. Im allgemeinen lassen sich hier — im Gegensatz zur Literatursprache — das »Turzisieren«, die Ausbreitung der Vokalharmonie auf die fremden Elemente usw. beobachten.

---

von J. Németh vertreten (OLZ LVII [1962], S. 166). — Das Fremdwortmaterial der in phonetischer Transkription erhalten gebliebenen Denkmäler in dem auch Formen mit velarisierter Aussprache vorhanden sind, steht ohne Zweifel dem heutigen Sprachzustand näher. Der Fremdwortschatz der türkischen Texte in phonetischer Transkription von Jakab Harsányi-Nagy, der von uns gegenwärtig bearbeitet wird, zeigt beispielsweise kaum eine Abweichung vom heutigen Bild. Auch in anderen älteren und neueren, in Lautschrift erhalten gebliebenen Texten läßt sich das gleiche beobachten. Natürlich dürfen wir auch den Umstand nicht vergessen, daß der mundartliche Hintergrund der in phonetischer Transkription erhaltenen Texte bei weitem nicht einheitlich ist, und wir müssen daher auf viele mundartgeschichtliche Probleme gefaßt sein.

[9] Neue Wege der türkischen Lehnwortforschung zeigen die Aufsätze von A. Tietze, die eben auf die Schichtung der Entlehnungen, auf die Notwendigkeit der komplexen historischen Untersuchung der Schicht der Lehnwörter hinweisen (A. Tietze, Direkte arabische Entlehnungen im anatolischen Türkisch. In: Jean Deny Armağanı, Ankara 1958, S. 255—333; id., Anadolu Türkçesinin tabakalanışı. In: VIII. Türk Dil Kurultayında okunan Bilimsel Bildiriler 1957, Ankara 1960, S. 71—76.

[10] Mit anderen Worten: wir fassen den heutigen Lautzustand der Lehnwörter als ein determiniertes historisches Produkt auf, und versuchen seine Herausbildung in einer durch lautschriftliche Denkmäler belegten Epoche zu verfolgen, um daraus Folgerungen in bezug auf die vorangegangene Epoche zu ziehen.

Diese letzteren Erscheinungen erwecken aber gewisse Bedenken hinsichtlich der Chronologie der in den erwähnten Turzismen des Serbokroatischen nachweisbaren Erscheinungen. Es erhebt sich die berechtigte Frage, ob es sich nicht um die Überhandnahme der zwei konstant auftretenden Komponenten, — der gemeinsprachlichen und der mundartlichen Wirkung — handelt und daß auf diese Art die Schichtung der unterschielichen Denkmäler nicht durch die zeitlich erfaßbare geschichtliche Entwicklung, sondern durch die Rolle erklärt werden kann, welche die im Grunde verschiedenen Sprachebenen, die territorialen Varianten in der Wortentlehnung spielten. In Anbetracht des uns heute zur Verfügung stehenden bescheidenen Materials müssen wir uns mit einem Hinweis auf dieses Problem begnügen.

4. Das geschichtliche Material, das eine Wandlung von *ö* > *ü* dokumentiert, ist für die Forscher der osmanisch-türkischen Mundartgeschichte außerordentlich wertvoll.[11] Im Laufe der Datenauswertung, der Gegenüberstellung mit den ähnlichen, obwohl nur sporadisch vorhandenen Formen der in phonetischer Transkription erhalten gebliebenen Denkmäler kann die berechtigte Frage auftauchen, ob man diesen Erscheinungen in der alt- und mittelosmanischen Epoche keine größere territoriale Ausbreitung zuerkennen muß. Wäre es nicht denkbar, daß wir es hier mit einem Lautwandel zu tun haben, der in der Vergangenheit eine größere Rolle gespielt hat und, durch den in den zentralen Gebieten erfolgten Ausgleich der Mundarten auf die peripherischen Gebiete verdrängt, dort in den einzelnen Dialekten zur dominierenden Erscheinung wurde?[12] Die Antwort auf diese Frage ist noch nicht reif, und es ist die Aufgabe der weiteren Forschung, sie zu geben.

5. Die Probleme der *g* > *ø*, *y*-Entsprechungen in den balkanischen Lehnwörtern, die bei der Einteilung der türkischen Mundarten des Balkans als ein wichtiges Kriterium betrachtet werden können, haben wir bereits mehrfach erörtert.[13] Wir haben hingewiesen auf die eigenartige Dualität dieser Entsprechungen in den Turzismen des Serbokroatischen bzw. des Bulgarischen, die sich in erster Linie durch den jeweiligen mundartlichen

[11] Eine ausführliche Erörterung dieser Frage s. bei J. Németh, Le passage *ö* > *ü* dans les parlers turcs de la Roumélie nord-ouest. In: Rocznik Orientalistyczny XVII (1963), S. 114—121; id., Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens, Sofia 1956, S. 17 bzw. S. 37.

[12] Cf. G. Hazai, Studia Slavica Hung. VII (1961), S. 129—131.

[13] G. Hazai, Studia Slavica Hung. VII (1961), S. 122—125; id., Türki Dili Araştırmaları Yıllığı Belleten 1960, S. 205—210; id., Studia Slavica Hung. IX (1963), S. 387—391. Die den Schwund des Konsonanten *ğ* zeigenden jörükischen Mundarten (cf. G. Hazai, Beiträge zur Kenntnis der türkischen Mundarten Mazedoniens. In: Rocznik Orientalistyczny XXIII : 2 (1960), S. 93) dürften im Entlehnungsvorgang kaum eine Rolle gespielt haben.

Hintergrund erklären läßt. Natürlich können wir in beiden Sprachen auch eine gewisse Abwechslung beobachten. Für die westbalkanischen Mundarten ist — mit geringer Einschränkung — die *g*-Lautung kennzeichnend, und somit dürfen wir die Erklärung für das Vorhandensein der *y*-Formen in den serbokroatischen Turzismen wohl kaum in den entsprechenden Mundarten suchen.[14] Die Erscheinung ist weit eher die Folge des auch in diesem Gebiet nachweisbaren Einflusses der sich herausbildenden Literatursprache. Offensichtlich ist die balkanische Sprachwirkung das eigenartige Ergebnis des gemeinsamen Einflusses der örtlichen türkischen Mundarten und der Literatursprache, wahrscheinlich der durch die türkische Koine des Balkans eingesickerten bilingualen Elemente. Bei der Klärung sämtlicher Erscheinungen muß diese Tatsache als ein methodologisches Postulat in Rechnung gestellt werden.

6. Das den Wechsel der stimmhaften und stimmlosen Konsonanten aufweisende Material bedeutet einen wertvollen Beitrag für die Forschung. Es ist aber auch offensichtlich, daß die meisten dieser Angaben nicht den allgemeinen Entwicklungsgang der Literatursprache widerspiegeln, sondern eher mit den ähnlichen Erscheinungen der örtlichen Mundarten in Parallele gestellt werden können. Infolgedessen haben auch die in bezug auf die Chronologie gezogenen Schlüsse einen mundartgeschichtlichen Wert und, hieraus folgend, auch einen bestimmten Gültigkeitsbereich.

7. Bei der Analyse der Angaben über den Schwund der Laute *-h-* bzw. *-h* ist es eine schwer zu lösende Aufgabe, die türkische Erscheinung von der slawischen abzugrenzen. Bei Alternationen und bei Formen, die dem mundartlichen Bild widersprechen, dürfen wir auch die Wirkung der Gemeinsprache nicht vergessen.

[14] Auf bulgarischem Gebiet, wo wir in den Lehnwörtern die Wandlung $\check{g} > y \sim ø$ sehen und wo die alten bzw. neuen Formen alternieren, gibt es für das Vorhandensein der ersteren zwei Erklärungen. Sie können — und dies ist wahrscheinlicher — als erhalten gebliebene Archaismen, doch gleichzeitig auch als die Einwirkung der archaischen westbulgarischen türkischen Mundarten aufgefaßt werden. Unsere Hypothesen in bezug auf die chronologischen Probleme dieser Erscheinung haben wir an anderer Stelle dargelegt. (Türk Dili Araştırmaları Yıllığı Belleten 1960, S. 210; Studia Slavica Hung. IX, 1963, S. 390). Diese Annahmen werden auch durch die von Vl. Drimba in phonetischer Transkription publizierten Texte bekräftigt, die die Geschichte der in Sliwen gesprochenen türkischen Mundart erhellen. In seiner sehr wertvollen mundartgeschichtlichen Untersuchung gelangt der Verfasser zu ähnlichen Folgerungen (cf. Sources roumaines de la dialectologie historique turque (I); Les écrits en langue turque d'Anton Pann. In: Revue de Linguistique VIII : 1 (1963), S. 133—161.

[15] Das Wort *šator* ist ein ungarisches Lehnwort im Serbokroatischen und muß als solches aus der Reihe der Angaben gestrichen werden (cf. J. NÉMETH, Charisteria Orientalia, Praha 1956, S. 206).

8. Die Turzismen des Serbokroatischen stellen eine der wertvollsten Quellen der osmanisch-türkischen Sprachgeschichte dar. Der spezielle mundartliche Hintergrund mahnt aber zur Vorsicht, wollte man in bezug auf den Gang der allgemeinen Sprachentwicklung, auf die Herausbildung der Literatursprache Schlußfolgerungen ziehen. Dieses sprachliche Material vermag in erster Linie die Geschichte der westbalkanischen türkischen Dialekte zu erhellen und ist infolgedessen vor allem im Hinblick auf die Erforschung der osmanisch-türkischen Mundarten von großer Bedeutung.

THE TERMINOLOGY OF THE OTTOMAN-TURKISH JUDICIAL DOCUMENTS ON THE BASIS OF THE SOURCES FROM HUNGARY

BY

KLARA HEGYI

The use of written records at various levels of Mohammedan—Turkish Imperial public administration, the language and formulae of documents, as well as those of the assessments and customs records, have been dealt with extensively in the literature of the subject.

In the general raising of the question we must underline two factors. The first, which facilitates the investigation, is the considerably uniform character of written records, which was based on the uniform training of scribes and copysts. This can be pointed out not only in the types of writing or the standard compilation of the documents, but also in the uniformity of the terminology, the composition, and the stereotype formulae. The other factor, however, warns us to be moderate, seeing that this uniformity does not appear in all areas of public administration to the same extent. It is quite natural, for example, that the item-wise enumerations of the *sanǧāq*-assessments, or customs recods and cash books produced almost entirely similar documents in border areas of the Empire situated at great distances from each other.[1] That group of sources, on the other hand, which exceeds this laconism, and contains documents of narrative character, and individual cases, is in its terminology less consistent, its formulae are more diversified. To this group belong the documents of the local *dīvāns*, with special respect to the different decrees, and we must include here also the documents executed at the courts, the *hüǧǧets*.

The Turkish judicial sources from Hungary can be divided into two groups. Regarding their number they are not very significant, but in respect of their contents very interesting are those 100 to 120 *hüǧǧets*, which span the whole history of the Turkish rule in Hungary (the earliest of them originates from 1555, and the latest from 1686), and they comprise almost every town of the occupied area. The lessons to be derived from them are completed by two preserved records of evidence, *siǧills*. One of them originates from Temesvár

[1] For a basis of comparison ses the assessments published in Hungary, and S. S. Džikija, Пространный реестр гюрдюстанского вилайета. Книга 1, текст. Tbilisi 1947.

from the years 1651—53, the other contains the judicial cases of Karánsebes and Lugos from the years 1673—75. The investigation of the language of the judicial documents the *siğill*s can of course only supplement and corroborate the *hüğğet*s, they have in themselves little validity of evidence. In fact the entries of the records of evidence originate in general from the hand of one and the same clerk, and thus it is not warrantable to establish general regularities from these records.

It would be advisable to try to supplement the Hungarian sources of judicial practice with documents preserved in other countries. On account of the small number of sources, and their publication mostly in translation,[2] however, we can only carry out our investigation on the basis of the Turkish sources originating from Hungary.

*

The language of the sources is Osmanli of medium difficulty, with a fairly limited vocabulary. Although in general they consist of a few multiple sentences, their structure is clear, it does not present any difficulty to the understanding. Their vocabulary is far from the Turkish, their majority, besides auxiliary verbs, pronouns and numerals, contain hardly any words of Turkish origin. Their technical terms and formulae are *izāfet* structures composed of words of Arabic origin according to the Persian pattern.

*

With regard to their structure the documents are divided into three parts. As regards their contents, the most valuable part of the *hüğğet*s are the proceedings of the case themselves. This part contains the statements of the parties, and the evidence (or in the case of conclusion of contracts, the contents and terms of the agreement), the sentence, and the date. This narrative part is completed by the enumeration of the witnesses, the signature and certifying clause, respectively, of the judge.[3] The entries of the *siğill*s give in short the proceedings of the case, but generally they leave out the dating, the enumeration of the witnesses, and the certifying clause of the judge.

First of all let us examine those technical terms, which denoted the lawsuit and the court of justice. The lawsuit was denoted in general by the word دعوی (or دعوا), and less frequently by معارضه. Much more diverse are the technical

[2] H. W. Duda—G. D. Galabov, *Die Protokolbücher des Kadimates Sofia*, München 1960.

[3] On the analysis of the documents of the *qāḍīs* see L. Fekete, *Bevezetés a hódoltság török diplomatikájába* [= An Introduction to the Turkish Diplomacy of the Turkish Occupation in Hungary], Budapest 1926.

terms for the court of justice, the *šer'*-court. Their basic words are شرع or مجلس شرع, and محفل قضا, respectively. The most frequently occuring attributes of the word شرع are:

شرع شريق «the noble *šer'*»

شرع قويم «the firm *šer'*»

شرع غرّا «the bright *šer'*»

شرع مطهر «the pure *šer'*»

شرع خطير «the important *šer'*»

شرع معتبر «the respectable *šer'*»

The following formula is generally used:

مجلس شرع شريف لازم التوقير[4] «the obedience-demanding noble *šer'*»

and a few others are as follows:

مجلس شرع شريف و محفل دين منيف «the assembly of the noble *šer'* and the court of the exalted Religion»

مجلس شرع محمّدى و محفل قضاء احمدى «the assembly of Mohammed's *šer'* and the tribunal of the glorious *qazā*»

The documents begin with the description of a short introductory formula. This group of formulae is not only a peculiarity of the judicial documents, but it is characteristic of all documents of the نامه-type.[5] Therefore the great number of the formulae that were used we quote here only a few, which appear most frequently in the *hüğğets*, viz.:

سبب تحرير كتاب و موجب تسطير خطاب اولدركه or سبب تحرير كتاب قلم و موجب تسطير خطاب رقم اولدركه

[4] This formula was so widespread and well known that the entries of the *siğills* write down most frequently only its initial and closing parts, and indicate the missing part with a blank space, viz.:

مجلس شرع التوقيرده

[5] L. Fekete, *op. cit.*, L—LI, 1. Enumeration of the نامه-type documents and their introductory formulae.

«The reason of the execution of the document and the basis of the writing of the addressing is, that. . .»

سبب تحرير كتاب صحت نصاب بودركه «the reason of the writing of the truthful document is as follows: . . .»

سبب تحرير كتاب شرعى بودركه «the reason of the writing of the document according to the *šerʿ* is as follows: . . .»

سبب تحرير صحيفهٔ صحيحه بودركه «the reason of the writing of the true *ṣaḥīfe* is as follows: . . .»

These formulae just quoted are more or less typical cases, and their numerous variations were employed. All occurences can be traced back to the simplest basic form سبب تحرير كتاب اولدركه, the variants arise with the embedding of the word «document» into a multiple attributive structure, and from time to time with the synonymous repetition of the whole structure.

After the introductory formula the parties to the suit or the contracting parties appearing before the court are named. This can be a simple enumeration with the indication of the names, domicile, and occupation (social standing) of the parties, viz.:

محروسهٔ حطوان ساكنلرندن محمّدكتخدا بن عبد الله نام كمسنه ينه قلمهٔ مزبوره قضاسنه تابع واروش بريم بيرولرى . . .

«of the inhabitants of the well protected Ḥaṭvān Moḥammed Ketẖüdā bin ʿAbdullah, as well as the judges of the town of Berīm [Jászberény] belonging to the *qazā* of the above mentioned fort. . .»[6]

In many cases the documents mention the prevailing party already in the enumeration of the parties, besides his name stands the phrase «possessor of the present document». Variants of this are:

باعث الكتاب (رقرق) «the initiator of the document»

صاحب الكتاب (السفر) «the owner of the document»

حامل الوثيقه «the bearer of the *veṣīqa*»

حافظ الوثيقه (السفر) «the guardian of the *veṣīqa*»

رافع السفر «the presenter of the document»

[6] Turkish documents of Jászberény, No. 59.

If both parties appeared before the judge personally (حاضر بالمجلس «present at the cour of justice»), the hearing of the case was immediately started. In case of representation (if one of the parties did not appear in person — غايب عن المجلس «absent from court»), then first of all the legality of the praxy's mandate was verified (with two witnesses), and this was laid down in the document. The accepted form for this is as follows:

. . . مصطفى نام كسنه كندو طرفندن اصالة و لابوين قرنداشى احمدك حصوص اتى البيانه وكيلى اولوب وكالتى نهج شرع معتبر اوزره ثابته اولندوغى جهتدن وكالة . . .

«Mustafā in his own representation personally, as well as, in the case to be related hereafter, as delegate in the representation of his blood brother Aḥmed, verified according to the prescription of the eminent *šer*ᶜ. . .»[7]

As an introduction of the accusation or the statement of the contract there were again several formulae used. In the case of accusation, viz.:

محضرنده (مواجهه‌سنده) دعوى ايدوب «in presence of . . . instituted proceedings»

اوزرينه دعوى ايدوب «brought an action against»

If the accuser is a corporation:

باجمعهم دعوى ايدوب «instituted proceedings corporately»

and if there are several accusers:

هر برى دعوى ايدوب «separately instituted proceedings»

In the introduction of contracts the everb دعوى ايتمك never occurs, in its place the verbs, «to state, to tell, to bring forward» appear:

محضرنده (بالطوع و الاختيار) اقرار و تقرير كلام ايدوب «in presence of (on his own accord and free will) confessed and declared»

ادآء مرام ايدوب «he brought forward the following desire: . . .»

[7] Temesvár *siğill* 128, 169; Turkish documents of Debrecen, No. 42, *etc.*

شویله بسط کلام ایلدیکه «he brought forward the following: . . .»

بسط کلام و تعبیر عن المرام ایدوب «he told and expressed his desire: . . .»

These phrases do not occur in the case of an accusation, unless in connection with the verb دعوی ایتمك :

هربری اوزرینه دعوی و تقریر کلام ایدوب «they separately instituted proceedings against him and stated, . . .»

After such preliminaries there followed the statement of the facts and its hearing proper. The part of the documents recording the hearing is loose narration, and naturally differing in content in each case. We meet with definite, repeated phrases, these are, however, characteristic not only of the judicial documents, but can also be found in sources of other character in the 16th and 17th centuries, in short: they are characteristic of the style of the age, and not of a definite group of sources.

The plaintiff closed his words with a request to the court, viz.: the defendant should be heared, justice should be administered, his stolen oxen should be recovered, *etc.* He closed his request with the phrases طلب ایدرم «I request that. . .«, or, مرادمدر ; مطلوبمدر : «my desire is that. . .». In the majority of the cases the request is not concrete, but general (and this is expressed with the following formula):

سؤال اولنوب احقاق حق اولنمق مطلوبمدر[8] «my wish is that the said person should be heared and the litigation should be decided»

Upon the question of the *qāḍī* the accused either denied or confessed (for the whole or for certain details of the charge). The admission of the charge meant that the evidence was complete and so it ended the lawsuit: اعترافیله ثابت اولنوب «with his confession it has been proved». At the setting down of the confession its voluntary character is underlined, and it is stressed that it extended to every point of the charge:

[8] The *siğill*s very often refer to the whole formula only with the initial and closing parts of this phrase too viz.:

سؤال اولنوب اولنمق مطلوبمدر

طوعاً (بطوعه ، بالطوع الصاف) اقرار و اعتراف ايلدكلرنده — «voluntarily confessed and admitted, . . .»

غب السؤال مزبورون . . . فى الحقيقه حال منوال مشروح اوزره اولمشدر ديو اعتراف ايلدكلرنده — «after interrogation said persons confessed: the case took place in exactly the described way»

In the case when the accused pleaded not guilty (غبّ السؤال و عقيب الانكار «after he was asked and gave a negative answer») the producing of evidence started. It is perhaps this part of the documents containing the evidence that contains the greatest number of, and at the same time, the most generally used, technical terms, such as, *e.g.* :

مدعئ مزبوردن صدق مقالنه بينه طلب اولندقده — «when from said accuser we demanded evidence for the authenticity of his words . . .»

عدول مسلمينden ... نام كسنه‌لر لاجل الشهاده مخلس شرعه حاضرون اولوب غب الاستشهاد (غب الاستخبار) فى الحقيقه . . . ديدكلرنده — «from among true-voiced Mohammedans . . . appeared for deposition before the assembly of the *šer'*, and bearing witness (informing) they brought forward: in truth, . . .»

بز بو حصوصه شاهدلروز شهادت داخى ايده‌روز — «in this case we are witnesses and bear witness»

اداء شهادت شرعيه ايلدكلرنده شهادتلرى بعد رعايه شرائط القبول خير قبولده واقعه اولمغين موجبيله[9] — «after they have borne legal witness, and their testimony, observing the conditions of acceptance, was acceptable, . . .»

[9] The latter two are contracted and abbreviated in the Temesvár *siğill*, viz.:

بز بو حصوصه شاهدلروز خير قبولده واقعه اولدقدن صكره

The proving of his case was the right of the accuser also according to the Mohammedan law.[10] If he failed to prove his assertion (صدق مقالنه بينه طلب اولندقده اتيان بينه‌دن اظهار عجز ايتكين «when we asked for evidence of the authenticity of his words, he showed inability in proving»), the right of taking the oath belonged to the pleading not guilty.[11] In the oath of the Mohammedans Allah appears as evidence (يمين بالله , حلف بالله); the Christians swore by God (similarly يمين بالله , but here it does not denote Allah, but God), by Jesus (عيسى), or often they took their oath on the Bible (انجيل).

اول داخى حسب المسؤل يمين بالله تعالى الاعلى ايتدكندن صكره «and he, whereafter upon our demand he swore by the high and infinite Allah, . . .»

ذميون مزبورون على حده حلف بالله الذى انزل الانجيل على عيسى عليه السلام ايتدكلرندن صكره «said *zimmis* swore by God, who sent down the Gospel, and by Jesus — blessing on him —»

It is a regrettable fact that the Turkish judicial documents, and also the proceedings, set down the sentence only very infrequently. Thus definite forms were developed only for the recording generalities (warning, prohibition from lawsuit).

صوب شرعدن تنبيه اولنوب «being warned on part of the *šerʿ*»

مدعئ مزبور معارضه‌دن (دعوى‌دن) منع برله اشبو وثيقه كتب اولندى «said accuser has been prohibited from litigation, and the present *veṣīqa* has been written»

[10] Turkish documents of Jászberény, No. 128:

البينه للمدعى فهواسنجه مدعون مزبورون بينه طلب اولندقده

«in accordance with the fact, that the [right of] proving belongs to the accuser, from said accusers we asked for evidence».

[11] *Loc. cit.*

اليمين على من انكر فهواسنجه رعايائى مزبورون يمين تكليف اولندقده

«in accordance with the fact, that the oath is [the right of] the deniers, we have taken the oath from said *raʿāyā'*».

Apart from these cases instead of a verdict, the narrative part of the document is usually closed with the phrase: we have recorded the result of the investigation and have given the same in the hands of the prevailing party.

اشبو حروف على ما وقوعه كتب اولندى — «present *ḫurūf* has been written in accordance with what has happened»

غب التصديق (غب الثبوت) الشرعى ما هو الواقع بالطلب كتب اولندى — «after the legal confirmation everything, that happened, has been written upon their request»

واقع حال حفظا (ضبطا) للمقال كتب اولندى — «everything that happened has been written for the preservation of the word»

اشبو وثيقهٔ انيقه ما هو الحقيقه لاجل التمسك كتب و ترقيم اولنوب يدينه وضع و رفع اولنديكه لدى الحاجه ابراز ايدوب احتجاج ايدينه — «the present beautiful *veṣīqa* has been written in accordances with the truth, and has been delivered to his hands, in order that, presenting it in case of necessity, he may use it as evidence»

اشبو وثيقهٔ انيقه لاجل التمسك كتب و يد من له الطلبه رفع اولندى — «the present beautiful *veṣīqa* has been written as a *temessük* and upon his request has been handed over to him»

هٰذه الوثيقه كتب و املا و يد طالبه وضع و اعطا اولندى — «the present *veṣīqa* has been written and uponhis request has been handed over to him»

Up to now we have surveyed that group of the judicial documents which set down legal proceedings. The technical terms of the narrative part are naturally different, if the *qāḍī* certifies a contract.

In most cases purchase deeds were placed before the Turkish courts of justice. Here first of all the contracting parties are named, and then the

object of the purchase is precisely described. If this is land, then its borders, its size and the buildings on it are specified. Sometimes this enumeration is left out, and only a reference is made to it, viz.:

. . . محله‌سنده واقع لدی الاهالی و الجیران معلوم الحدود و الحیطان اولوب مزبور الحاج قاسمك ضبط و تصرفنده اولان باغچه

«the garden with borders and size known to the inhabitants, neighbours, which is in possession of the above mentioned Elḥāğğ Qāsim . . .»

The usual record of the sale:

. . . سیم غروشه بیع بات صحیح شرعی بیع ایدوب

«for . . . silver *ġuruš* sold with legal and true sale»

and then the seller points out that the purchase price has been received by him without deduction, and that he can demand nothing more from the purchaser:

بعد الیوم منزل مرقوم مشتریٔ مرسومك مشترا- سیدر کیفما یشاء متصرف اولسون

«as from this very day the above mentioned *menzil* shall be the purchased property of said purchaser»

ثمنی اولان مبلغ مزبوری یدلرندن بالتمام و الکمال اخذ و قبض ایدوب یدلرنده بر اچه و بر حبه حقمز باقی قالمامشدر

«its purchase price, the above mentioned amount, has been received by us without deduction and fully from their hands, there has not been left for us a penny worth to claim from them»

امثالی تصرفی کبی متصرف اولوب بر فرد تصرفنه مانع و مزاهم اولمیه دیدکده

«he shall possess it similarly to his other property, and in its possession he shall not be prevented by anybody»

The part of the documents setting down the words of the parties was closed by the dating. Naturally, the usual forms of dating cannot be regarded

as the special characteristics of the judicial documents only. The form تحريراً is more general, while the form جرا ذلك is more characteristic of the judicial documents.

تحريراً فى «written on . . .»

حرّر فى «written on . . .»

جرى ذلك و حرّر فى «it happened and was written on . . .»

and a more difficult form of this:

جرى ذلك و حرّر تحريراً فى «it happened and was written on . . .»

The second structural part of the documents is the enumeration of the assessors attesting the authenticity of the proceedings. This follows in every case after the phrase شهود الحال - «witnesses of the case», and is closed as follows:

و غيرهم «and others»

و غيرهم من الحاضرين (الحضّار) «and others among the persons present»

The examination of the third structural unit of the documents, the signature or verification of the judge, deserves special study.[12] The verifying clause, on account of its contents and the logical order of its noting down, is the last, closing section of the text, but it stands separately at the beginning of the document. Besides the corroboration it contains the name of the *qāḍī* and the seat of his office. The formula is closed with the supplication عفى عنه or غفر له «it should be forgiven him».

From the rich material — in some of the documents there are even several clauses — we shall now show a few generally used formulae:

جرى الامر حسبما يحويه حرره الفقير اليه سبحانه و تعالى على بن محمد القاضى بدار الجهاد وراث عفى عنهما

«The case took place as it is summed up here; written by ʿAli bin Moḥammed, dependent on Him *(i.e.* Allah) — the highly praised and great —, *qāḍī* of Varāt [Várad], the bulwark of religious fights; it should be forgiven both of them».[13]

[12] F. Kraelitz, *Legalisierungsformen in Abschriften osmanischer kaiserlicher Erlässe und Handschreiben:* Mitteilungen zur osm. Geschichte II. 137—146.

[13] Turkish documents of Debrecen, No. 80.

الامر فى الحقيقه كما نمق فى الوثيقه و انا الفقير محمد بن اسكندر المولى بقضاء صولنق خلافة عفى عنهما

«The case is true, as it has been written in the *veṣīqa ;* written by the poor Moḥammed bin Iskender, deputy *mevlā* of the *qaḍā* of Ṣōlnoq [Szolnok]; it should be forgiven both of them».[14]

جرى الامر حسبما رقم فيه نمقه العبد الفقير اليه سبحانه تعالى عثمان بن عبد المنان القاضى بصولنق عفى عنهما

«The case took place, as it has been written in this; written by the servant ʿOṣmān bin Abdulmennān, dependent on Him *(i.e.* Allah) — the highly praised and great —, *qāḍī* of Ṣōlnoq; it should be forgiven both of them».[15]

مافيه جرى عند افقر الورى نمقه الفقير اليه سبحانه و تعالى بهلول بن يوسف المولى بقضاء حطوان خلافة عفى عنهما

«What stands in this, has taken place before the frailest of creatures; written by Bahlūl bin Yūsuf, dependent on Him *(i.e.* Allah) — the highly praised and great —, deputy *mevlā* of the *qaẓā* of Ḥaṭvān; it should be forgiven both of them».[16]

هذه حقيقة الحال غب الطلب و السوال نمق الفقير اليه سبحانه و تعالى احمد القاضى بقضاء حطوان عفى عنه

«This is the real state of the affairs, on the basis of search and inquiry; written by Ahmed, dependent on Him *(i.e.* Allah) — the highly praised and great —, *qāḍī* of the *qaẓā* of Ḥaṭvān, it should be forgiven him».[17]

المقرر فيه مقرر على الوجه الشرعى زبره الفقير محمد بن فتح‌الله المولى بقضاء صولنق عفى عنهما

«What is being told in this, has been proved through the *šerʿ*; written by the poor Moḥammed bin Feṭḥullah, *mevlā* of the *qaẓā* of Szolnok; it should be forgiven both of them».[18]

[14] Turkish documents of Debrecen, No. 17.
[15] Turkish documents of Debrecen, No. 70.
[16] Turkish documents of Jászberény, No. 48.
[17] Turkish documents of Jászberény, No. 128.
[18] Turkish documents of Debrecen, No. 71.

جرى البيع و الشري عند افقر الورى نمقه الفقير اليه تعالى مصطفى بن خليل
القاضى بدار الجهاد قلعهٔ صونلق عفى عنهما

«The sale took place before the frailest of creatures; written by Muṣṭafā bin Ḫalīl, dependent on Him *(i.e.* Allah) — the highly praised and great —, *qāḍī* of Ṣōnloq bulwark of religious fights; it should be forgiven both of them».[19]

As signature at the end of the text:

الفقير عبد الله القاضى بحطوان عفرله

«The poor ʿAbdullah, *qāḍī* of Ḫaṭvān; it should be forgiven to him».[20]

[19] Turkish documents of Debrecen, No. 42.

[20] Turkish documents of Jászberény, No. 79 — The sources I have used have been marked only in the case of longer quotations.

ОБ ОДНОЙ ХОРИ-БУРЯТСКОЙ РОДОСЛОВНОЙ

РИНЧЕН (Улан-Батор)

Еще Рашид-ад-Дин говоря о монголах отметил, что «у всех их выведенная родословная, поелику обычай монголов таков, что они сохраняют происхождение предков и дедов своих..»[1] Этот древний обычай дожил среди различных монгольских племен до наших дней. В Северной Монголии до Народной революции во всех удельных канцеляриях *(qosiγu tamay-a-yin γaǰar)* имелись генеалогические таблицы всех дворян тайджиев удела — хошуна, а в ханствах — аймаках и конфедерациях или сеймах *(čiγulγan)* всегда хранились сводные генеалогические таблицы тайджиев и владетельных князей ханства, причем определенные должностные лица, знатоки старых исторических хроник, родословных и древних родовых преданий, кроме основной своей служебной нагрузки должны были содержать эти родословные в образцовом порядке и через каждые три года вносить в них имена младенцев мужского пола, родившихся за этот промежуток времени. При этом делались также отметки о бездетности того или иного члена рода и прекращении его линии или ее продолжения потомком наиближайшего родственника, если вопрос шел о наследовании титулов и званий и владений усопшего. В этом случае слово хранителей оффициальных генеалогических таблиц, знатоков традиций и зачастую самих принадлежавших к Золотому Роду Борджигинов имело решающий вес.

Родословные записи монголов известны всюду, где имело место распространение монгольской письменности. И это широкое распространение подобных родописей у разных монгольских родов и племен, говорящих на разных диалектах привело к существованию разных названий для этих документов, причем в разных местах эти записи различались и своим характером и своим назначением.

Одни из них были документами сугубо фамильными, частными и в какой-то мере были связаны с древним шаманским культом предков рода, что в какой-то степени отразилось и на способе расположения имен членов рода на родословной и на некоторых церемониях, связанных с написанием их.

[1] Рашид-ад-Дин. Сборник летописей, перевод Березина, 1858, II, 88 стр.

Родописи этого типа назывались у монголов *udum sudur*[2], у бурят *uqae bešek*, мо. *uγ-un bičig*. Ковалевский в своем словаре переводит *uγ* «начало, происхождение, род». В терминах *udum sudur* и *uγ-un bičig* мы видим как бы два разных подхода к одному и тому же явлению, отразившиеся и на их названиях. *Uγ-un bičig* интересуется вопросом, отмеченным еще Рашид-ад-Дином о «происхождении предков и дедов своих»: кто был родоначальником, от *кого* повелись существующие потомки, в то время, как *udum sudur* интересуется вопросом, так сказать, с другого конца — есть ли у предков ныне *потомки*, кто есть в данном случае *потомок* по нисходящей от предка линии.

Бурятские *uγ-un bičig* на мой взгляд сохраняют более древние шаманские традиции, связанные с культом предков, ставших добрыми духами, покровителями потомков своего рода.[3]

Родописи *udum sudur* отражают более материальные интересы — наследования имущества, брачных традиций и т. д., поскольку брак между близкими родственниками не допускается и *udum sudur* в этих вопросах являлись как бы справочниками. Но это не отметало и традиций шаманского культа предков — *būral awă*, которому его потомки должны были совершать установленные жертвоприношения, под угрозой в случае пренебрежения ими насыла со стороны разгневанных предков болезней на детей и волков или мора на скот.

У другого монгольского племени, обитающего на восточной периферии монгольского мира — дагуров, испытавших сильное воздействие окружавших их манджуро-тунгузских племен родописи носят манджурское название *mükŭni daŋsĕ* родовая запись, родовая книга, Sippenregister, которую хранили *mükŭni dā* старшие в роде, главы рода.

Еще до 1924 года среди монголов Прикосоголья продолжались по старой традиции записи *udum sudur*, которые пополнялись во время летних жертвоприношений духам предков на обонах (мо. *obuγ-a*), на которые собирались по возможности все члены рода, а отсутствующим родичам увозились их доли (мо. *qubi)* жертвенных яств, как дар предка потомкам. Большинство этих родописей утрачено, но до сих пор еще можно среди людей стар-

[2] Слово *udum*, по словарю О. Ковалевского (I, 387) с «родня по мужской линии; родной, родственник», *udumčar* «праправнук». Я предложил бы несколько уточняющий перевод: «потомство, потомок», так как в данном случае монгольский термин дает понятие не о родстве или родственнике по горизонтальной линии — старший и младший брат, а по вертикальной, нисходящей от предка данного рода линии родства. Термин *sudur* понимается монголами еще как историческое сочинение, история, хроника, летопись, анналы и в сочетании *udum sudur*, осмысливается как книга потомков, летопись потомства, нисходящего от общего предка родоначальника.

[3] В связи с этим, может быть небезынтересно упомянуть, что монголы шаманисты Прикосоголья называют своих онгонов — духов предков и их изображения *būral awă* «седой отец» или *būral ēdžĭ* «седая матушка».

шего поколения найти стариков, прекрасно помнящих девять поколений своих предков и ведущих свое происхождение от чтимых всеми дархатскими родами онгонов, изображаемых в виде фигурок, вырезанных из красной меди.[4]

Покойный художник Соёлтай, дагур из рода Аула (мо. *ayula)* рассказывал мне, еще в 1927 году, что в его роде раз в три года на жертвоприношениях родовым духам вписывались имена детей мужского пола, родившихся за этот промежуток времени и хранитель родописи мукуни дансэ объявлял в конце празднества — кто из членов рода отошел от родства (мо. *törül multuraγsan)* по прошествии девяти поколений, в пределах которых брак был запрещен Манджурскими законами. Все те члены, которые «отходили от родства» в складчину устраивали тут же на месте общеродового празднества пиршество, на котором «отходящие от родства в последний раз вкушали пищу из общего родового котла и в конце этой церемонии опрокидывали котел в знак «отхода от родства».

Мои информаторы, старцы из древнего рода Урлют (мо. *Örlügüd)* имевшие в ургинском монастыре свой особый приход *Örlŭd aemak* рассказывали мне, что прекращение родства — *törül multuraqu*, обычно считается с двенадцатого поколения, но в отдельных случаях при настоянии родителей брачущихся допускался брак и после девятого колена, но не раньше. Но среди дворян тайджиев из рода Борджигин по древней традиции брак между членами Золотого Рода никогда не допускался.

Кроме этих фамильных родословных, некогда имевших широкое распространение существовали еще и оффициальные генеалогические записи, которые служили, как я уже упомянул выше, служебными документами для наследования титулов и званий, уделов и других привилегий, связанных с тайджиями — дворянами.

Эти оффициальные родословые дворян тайджиев того или иного уделахошуна назывались *tayiǰi-nar-un čes-e* — реестрами дворян тайджиев или *tayiǰi-nar-un teüke čese dangsa qar-a* архивными биографическими реестрами тайджиев. В удельных канцеляриях монгольских феодалов наряду с ними хранились генеалогические таблицы владетельных князей — *ger-ün üy-e-yin ǰirbus* «листы фамильных колен» и сводные родословные владетельных князей ханства, аймака — *ayimaγ-un vang güng ǰasaγ-ud-un üy-e-yin ǰiruγ* «чертежи поколений владетельных князей ванов и гунов». Эти оффи-

[4] Одну такую устную родословную, записанную мною летом 1962 года в Дархатском крае во время комплексной диалектологической, этнографической и фольклорной экспедиции Института Языка и Литературы Монгольской Академии Наук, возглавлявшейся мною и собравшей много интересных устных и письменных материалов я собираюсь издать вместе с преданиями о знаменитых шаманах и шаманках этого рода *džŭz ak χūlar* или *dzᵘon tsayāŋ χūlar*, как себя называют по сей день представители этого рода омонголенных тюрок.

циальные родословные заверялись приложением печати с указанием даты составления. Писались они кистью[5] на длинных полосах особо прочной китайской бумаги, сшитых в длинные тетради и разграфленных киноварью. Каждая графа в таких тетрадях отводилась одному поколению, причем имена представительниц рода, как правило, никогда не вписывались в генеалогические таблицы, поскольку они считались уходящими в чужой род — *qari ǰayayatu* «имеющие чужую судьбу».

В случае прекращения какой-либо линии рода за отсутствием мужского потомства в этих графах отмечалось, что у данного тайджия нет потомства — *ür-e ügei*.

Иногда эти генеалогические таблицы писались на белой хлопчатобумажной материи для прочности и удобства хранения в условиях кочевой жизни. Они имеют тот же вид, что и написанные на бумаге.

Наряду с этим существовали и другие генеалогические таблицы, сохранявшие более древнюю традиционную форму. Они писались на больших кусках белой материи, сшитых и обрезанных так, что они составляли в развернутом виде большой круг радиусом в несколько метров. Назывались они *ger-ün üy-e-yin ǰiruγ* «чертеж поколений дома». Эти огромные круги, напоминавшие внутреннюю площадь монгольского разборного жилища гер, несомненно, имели связь с названием *ger-ün üy-e-yin ǰiruγ* — письменами поколений дома и как бы давали *ǰiruγ* контуры круглой подстилки внутри гера, на которой вокруг родоначальника сидят его сыновья, внуки, правнуки, праправнуки и т. д. И если совершенно одинаковые фигурки онгонов — духов предков, вырезанные из меди и нашитые на куски материи совершенно одинаковым образом, у одного шамана представляют одних духов, а у другого других, одинаково различаясь лишь своим расположением вправо или влево от центральной фигуры предка, которую один шаман называет одним именем, а для другого эта же центральная фигурка является обиталищем другого духа, то имена предков, написанные в определенном порядке, в глазах шаманиста представляли не просто сочетания знаков, которые в совокупности дают имя человека. Каждое имя в такое к родописи являлось как бы письменным изображением духа, заместившим фигурку на куске материи и в целом это была как бы иконографическая композиция, на кото-

[5] Кисть заменила в монгольских канцеляриях тростниковый калам сравнительно недавно, с конца XVII века, так что дошедшие до нас оффициальные родословные, писанные кистью сравнительно позднейшего происхождения. Архивные документы позволяют нам установить, как в связи с употреблением кисти в Северной Монголии постепенно выработался и установился свой почерк, который можно разделить на западно и восточномонгольские почерка, еще не так давно различавшиеся опытными писцами, причем в почерке писцов западных аймаков — *barayun ayimay-un üsüg* можно проследить влияние манджурских писцов улясутайского наместника амбаня, часть которых состояла вначале из манджур и монгол южан, владевших монгольским и манджурским языками.

рой здравствующие потомки окружали своих духов покровителей. Рассматривая в музеях и репродукциях европейских икон изображения их средневековых заказчиков, благоверных князей, я всегда вспоминал эти старые монгольские фамильные таблицы предков, в которых, вероятно, сказалось и влияние конфуцианских таблиц в честь предков, написанных иероглифическим письмом.

И если при составлении оффициальных генеалогических таблиц, являвшихся документами служебными не требовалось никакого ритуала, то составление фамильных родописей сопровождалось некоторыми церемониями, восходившим к древним шаманским традициям.

Тушь для писания фамильных родословных разводилась не водой, которая в шаманских жертвоприношениях предкам не употребляется.[6] Вместо воды тушь растирали на молочном вине, в которе иногда примешивали девять капель молока.

Писцом подбирался человек, рожденный в год обезьяны. Он надевал белую одежду и если жил в другом стойбище, то приезжал в выбранный счастливый день на белом коне. Его торжественно встречали, принимали у коновязи коня, расстилали перед входом в юрту гер белую кошму и поднимали перед ним дверной полог. В гере его сажали на почетном месте на белый войлок, угощали чаем, густо заправленным молоком, ставили блюда с белыми — молочными кушаньями и перед началом письма зажигали душистые курительные палочки и лампаду перед иконами.

В знак уважения к предкам, чьи имена он вписывал в таблицу, писец писал, надев головной убор. Центральный круг, в который вписывалось имя родоначальника линии описывался вокруг серебряного блюда, употреблявшегося при обряде далалга — призывания счастья. Если же родопись была меньшего размера, то круг для имени предка вписывался вокруг серебряной чашки главы семьи или вокруг чашечки серебряной лампады. Обычно круги эти рисовались красной киноварью *singqu*, а имена тушью, причем, киноварь также разводилась и растиралась на молочном вине. Вокруг имени родоначальника, очерченного киноварью расходящимися во все стороны лучами писались имена его сыновей, причем имя старшего сына писалось внизу, т. е. на южной стороне круга с именем родоначальника. Вправо от него пишется имя его младшего брата и т. д. по порядку, затем эти имена обводятся концентрическим кругом. Имена следующих потомков вписываются в следую-

[6] В монгольском фольклоре *qar-a usun* «черная вода» ассоциируется с проклятьем, злом, враждебностью, несчастьем и эпитет *usun mörtü* «имеющий водяные следы», т. е. приносящий несчастье, звучит как ругательная характеристика. И если желая здоровья, счастья и удачи вслед отъезжающим брызгают молоком, то в недавнем прошлом водой брызгали вслед тем, кому желали неудач и зла. Водовоз или водонос, встретившийся на пути еще не так давно и в Уланбаторе останавливался, чтобы не пересекать дорогу знакомому или уважаемому лицу.

щий круг, причем, по мере удаления от центрального круга с именем родоначальника число имен потомков все умножается, так что имена вписываются уже через один круг, соединяясь с именем отца наклонными по видимому движению солнца косыми линиями, для удобства распознавания чередующимися с пунктирными линиями, в целом напоминающими косые решетины стен гера.

Бурятские родописи *иγ-ин bičig* все однотипны. Обычно они писались на листах русской бумаги пером и тушью, иногда русскими чернилами и в некоторых из них можно встретить добавления, сделанные впоследствии и карандашом. Также, как и в монгольских фамильных родописях имя предка, от которого повелась фамильная линия ставится посередине листа, в кругу. Часто для того, чтобы начертить правильный круг, берут серебряную лампадку, вокруг которой пером обводится линия. Затем, под именем родоначальника в меньших кружках пишется имена его сыновей, которые соединяются линиями с продолговатыми овалами, заключающими имена следующих потомков мужского рода, так что по этим линиям, соединяющим гроздья имен, можно видеть, от какого из сыновей общего родоначальника происходит тот или иной член рода и кто приходится ему наиблизшим родственником по отцу. По старой монгольской традиции в такие родописи никогда не включаются имена женских представительниц рода.

Среди рукописных материалов Бурятского Комплексного Научно-исследовательского Института в Улан-удэ, во время моего посещения Института в конце 1961 года я видел несколько экземпляров таких родописей.

Летом 1962 года членами диалектологической и фольклорно-этнографической экспедиции Института Языка и Литературы было скопировано несколько таких хори-бурятских родописей в Восточном и Кентейском аймаках Монгольской Народной Республики.

Публикуемая мною в этой статье хори-бурятская родопись находилась в материалах покойного Ц. Жамцарано и была приобретена им где то в Бурятии вместе с краткой историей хори-бурят, дающих несколько иную версию, чем опубликованные Академией Наук СССР тексты хори-бурятских летописей.[7] Место приобретения этих рукописей и род, к которому относился ее прежний владелец я не могу теперь восстановить по памяти, хотя собиратель в свое время мне любезно сообщал эти данные.

[7] Летописи хоринских бурят. Вып. I. Хроники Тугултур Тобоева и Вандана Юмсунова. Текст издал Н. Н. Поппе. Москва—Ленинград, 1935 г. Вып. 2. Хроника Шираб Нимбо Хобитуева. Текст издал В. А. Казакевич. Москва—Ленинград, 1935. Как отметил в своем предисловии издатель, летопись Шираб Нимбо Хобитуева являлась самым распространенным, наиболее популярным в Бурятии историческим сочинением. Этот факт подтверждает и нахождение рукописных списков этой летописи в личных библиотеках скотоводов Кентея и Восточного аймака Монгольской Народной Республики.

Родопись эта написана на пожелтевшем от времени и протершемся на местах складок развернутом листе русской писчей бумаги. В те времена бумага как китайская, так и русская для частного лица была редким предметом. Лицо же писавшее родопись допустило какую-то ошибку на правой половине листа и спохватившись, когда уже было написано довольно много имен, выскоблило ножом ошибочный текст, чтобы не пропадал весь лист и по выскобленному написало заново.

На оборотной стороне листа имеется крайне неразборчивая и полустершаяся надпись собирателя красным карандашом: К родословной Худайцев. Если наше чтение верно, то мы имеем дело с родословной одной из линий хори-бурятского рода Худай *(Qudai)*, выведенной от ее родоначальника Бубея, который вышел из Южной Монголии, чтобы присоединиться к своим родовичам, жившим тогда уже в пределах России, недалеко, повидимому от монгольской границы. Конечно, и этот Бубей имел своих предков, но составителей нашей родописи интересует не это, а то, кто был тот член рода, кто вышел некогда из пределов Монголии во владения Цаган хана — Белого царя и положил среди рода Худай начало новой линии. Краткие примечания о года кончины двух его внуков в шестом поколении: год смерти некоего Рабжаа в 52 году и Сундуя в 1884 позволяют нам приблизительно установить время выхода родоначальника этой линии Худайского рода из Монголии в пределы России в конце семнадцатого века.

На описываемой нами родословной Худайцев, поведших свое происхождение от упомянутого Бубея, имя его вписано в центральный круг, обведенный пером, как это отчетливо видно на родописи вокруг круглого предмета, диаметр которого говорит нам, что это была лампадка *ǰula-yin čögüče* и, вероятно, серебряная, или на худой конец, медная, так как после серебра, имеющего белый, чтимый монголами цвет медь также считается *erdeni* — драгоценностью за свой красный цвет. Надпись в этом центральном кружке гласит: *Büübei gegči ebür yaǰar-ača čayan qayan-du ǰoriǰu Onon youl deger-e, Siduu siülengge-tei učirayad qamtuyar nigen nituy irǰü* (sic!) *sayuysan aǰi* — рекомый Бубей направлялся из южных земель к Белому царю и встретив на Ононе шуленгу[8] Шиду, вместе с них подыскал кочевья и поселился (на них).

Бубей имел двух сыновей. Имена их вписаны в два меньших кружка, начерченных под кружком с именем Бубея так, что они образуют вместе

[8] Ковалевский в своем словаре не дает этого слова, хотя термин шуленга бытовал в его время и дошел почти до наших дней в административном аппарате данников ургинского хутукты, к которым принадлежали и дархаты Прикосоголья, еще в первые годы народной власти имевшие своих родовых дзайсанов, демчи и шуленг. Б. Я. Владимирцов в своей работе Общественный строй монголов. Монгольский кочевой феодализм, Ленинград, 1934, стр. 140, переводит этот термин как «сборщик податей». Южные же земли обозначают территорию Южной Монголии.

с ним три кружка, известные у монголов под именем *čindamani*, драгоценность.

По старой шаманской символике верхний кружок с именем родоначальника как бы изображает предка Бубея, сидящего в гере лицом к югу, как глава рода.

Ниже чего, на западной мужской стороне, там, где в гере должен стоять первый, главный камень очага[9] в кружок вписано имя старшего сына Бубея. Надпись в этом кружке гласит: *Qayiča qar-a bayatur kümün aysan bui* «Хайса Хара был богатырем».[10]

На восточной, женской половине, там, где в гере место для второго материнского камня очага, в кружочке вписано имя второго, младшего сына Бубея, который как младший был хранителем огня семейного очага отханом *(odqan)*[11]. Звался он Хара Оодай.

Потомки Хайса Хары и его младшего брата Хара Оодая расположены по старшинству, как если бы они сидели в большом гере на семейном торжестве или на жертвоприношении предкам под открытым небом, направо и налево от Бубея, Хайса Хары и Хара Оодая, оставляя свободными северную сторону, где в гере висели бы на стенах онгоны — шаманские изображения предков, а во время жертвоприношения под открытым небом находилось бы обон, каменная куча на посвятном месте и южную сторону, где в

[9] Три камня очага в гере ставились так, что камень на западной, мужской стороне обозначал как бы границу, выше которого не садились младшие. Камень этот назывался еще отцовским камнем очага. Напротив него на восточной, женской половине гера стоял другой камень, выше которого молодые женщины не садились. Над этим камнем было место бабки и под камнем место матери, хранительницы и поддерживательницы огня в очаге. Поэтому этот камень звался еще материнским камнем очага. Третий камень стоял на южной стороне гера, против входа и назывался камнем невестки — *beri-yin tuly-a*, потому что совершая обряд поклонения огню невестка стояла против этого камня, лицом к северу.

[10] В монгольском письме буряты и некоторая часть южных монголов, населяющих часть бывшего Джиримского сейма не различают в произношении *č* и *š* монгольского письма и называют при спеллинге знак *č* буряты — *eberei ša* «передним *š*», а южане — горлосцы и др. *bosō ša* «стоячим *š*», знак *š* буряты *arae ša* «задним *š*», южане — *χeptē ša* «лежачим *š*», по внешнему виду этих знаков, так как *č* имеет крючок впереди, который торчит или стоит, а знак *š* лежачим углом обращен назад. В бурятских, горлоских и хорчинских ксилографах поэтому очень часто в конце книг заключительное слово *tegüsbe* «конец» встречается в форме *tegüčbe*. Поэтому я думаю, что *Qayisa qar-a* нашей родословной следует читать как Хайса Хара, следуя бурятскому произношению, а не написанию. Возможно, что это усеченная форма монгольского имени Хайсан Хара — *Qayisang qar-a*.

[11] *odqan* — владыка огня, хан огня, царь огня, в старых текстах ему соответствует *odčigin* см. Рашид-ад-Дин, I, 207; II, 30. Б. Я. Владимирцов в своем Общественном строе монголов (стр. 49) отмечает этот древний монгольский обычай: «Основное наследие отца доставалось всегда младшему сыну, который являлся хранителем домашнего очага и потому величался *odčigin* «князь огня».

гере лицом к своим хозяевам некогда сидели те, кто не входил в род, как слуги и чужаки, о которых древний гимн духу огня говорит:

Рабы холопы у порога,
Мужчины рабы у входа,
Девушки рабыни...[12]

Начнем теперь перечисление потомков старшего сына Худай Бубея. Хайса Хара имел только одного сына — некоего Угдеена, имя которого окружено рамкой и помещено чуть пониже Хайса Хары, на том месте, где он мог бы сидеть в торжественных случаях в гере — чуть пониже места отцовского камня на мужской половине жилища.

Угдеен[13] имел двух сыновей — старшего Омокто и младшего Шоодора, имя которого вписано в овал ниже имени его старшего брата.

Омокто имел пятерых сыновей. Старшим из них был Иликсии. За ним следует имя его брата Сооталая. Третьим сыном Омокту был Далбаан. Четвертым Оошип и младшим Ильдиней, имя которого ниже всех, в сторону входа.

Иликсии, первенец Омокто имел трех сынов — старшего Галши, среднего Дуулга и младшего Доржи, имя которого стоит позади его старших братьев и ближе к задней стенке западной половины гера.

Сооталай, второй сын Омокту имел двух сыновей — старшего Бадму и младшего Самбу, который «помещается позади своего старшего брата.

Далбаан, третий сын Омокту также имел двух сынов — старшего Санжи и младшего Даши, которые оба были бездетны и потомство Далбаана прервалось.

Оошип, четвертый сын Омокту имел единственного сына Зодбо, который оказался бездетен и линия Оошипа на этом прекращается.

[12] Les matériaux pour l'étude du chamanisme mongol. I. Sources littéraires. Asiatische Forschungen III, p. 23, Sacrifice et encensement au Génie du Feu:

Bosuyan-daki boγul noqai,
Egüden-deki er-e boγul,
Kitad keüked . . .

В этом старом гимне огню монголов Борджигинов выражение *boγul noqai* рабы собаки можно, а может быть, следует понимать под словом *noqai* «собака» слуг и простых людей: *noyan noqai* понимается не как князь и собака или господин и собака, а господин и холоп, князь и смерд, так же как в роде Чорос в Западной Монголии мне приходилось встречать княжьих Чоросов, *Noyan Čoros* и собачьих Чоросов или Чоросов-собак, *Noqai Čoros*, т. е. Чоросов дворян и Чоросов простолюдинов, еще в 1928 году.

[13] Написание *Ögdüng* не передает долготы во втором слоге этого имени, начальное *ö* которого хори-бурятами произносится как *ü*. Здесь и дальше я даю в русском написании имен применительно к бурятскому произношению и русскому письму. Ниже они даны затем в алфавитном порядке в романизации монгольского текста родописи.

Ильдиней, пятый сын Омокту имел четверых сынов — старшего Баарму, о котором сообщается, что он принял крещение, *keriis ǰegübe*. Нам неизвестно, какое имя получил этот Баарма при крещении, но повидимому, в глазах его родичей оправдалось его монгольское имя, которое значит «Бедняжка». Родопись сообщает, что Баарма крещеный имел одного сына Ондория — русское Андрей, Ондрей или Ондрий.

Второй сын Ильдинеев — некий Балман не имел мужского потомства. Ария — третий сын Ильдинея и Бадма, младший сын также не имели сынов и линия Ильдинея на них прерывается.

Галши, старший сын Иликсия имел единственного сына Цыдыпа, у которого был сын Жигмит, потомок Худай Бубея в седьмой колене. Так как наша родопись представлена максимально только седьмым коленом, то мы можем предполагать, что к моменту приобретения Ц. Жамцарано этой родописи Худайцев в 1909—1914 гг. здравствовали потомки старого Бубея в седьмом колене.

Дуулга, второй сын Галши имел единственного сына, имя которого осталось не вписанным в овал. Из этого мы заключаем, что родопись, находящаяся в нашем распоряжении являлась не копией, а оригиналом. Некоторые пустые овалы заполнены графитным карандашом и тем же карандашом прибавлены новые овалы с именами потомков Худай Бубея в седьмом колене — повидимому — составитель вносил уже впоследствии добытые им новые данные о членах своего рода, рассеянных на значительном пространстве.

Доржи, третий сын Иликсия имел сына Рабжаа, о котором в овале его имени сообщается, что он скончался в 52 году (в 1852 году). Этот Рабжаа имел сына Цырендару, который здравствовал к моменту составления родописи.[14]

Бадма, старший сын Сооталая имел двух сынов — старшего Золто и младшего Цыдена, имя которого помещено позади его старшего брата. Повидимому, ни Золто, ни Цыден не имели мужского потомства, потому что будучи потомками в шестьом колене, они должны были бы иметь взрослых сыновей к моменту составления родописи.

Самбу, младший сын Сооталая имел сына Сундуя, о котором родопись сообщает, что он скончался в 1884 году. Сундуй имел также сына Цэцэкту, потомка Худай Бубея в седьмом колене.

[14] Монгольские родописи часто дают нам имена членов рода, здравствовавших к моменту составления родословной в написании красной киноварью. Будучи датированы, такие родословные позволяют уточнять многие нужные нам данные. Повидимому, монгольская традиция писать имена здравствующих членов рода была еще неизвестна составителям бурятских родописей, так как ни в одной из виденных мною хори-бурятских родословных я не встречал имен, написанных киноварью.

Перейдем теперь к потомству второго сына Угдеена. Шоодор имел двух сынов — старшего Ванжила, имя которого стоит позади имени его отца Шоодора, но выше имени его младшего брата Бурайда.

Ванжил имел единственного сына Шанзабу, у которого было четыре сына: старший Зая, его младший брат Зан, его младший брат Арслан, наконец самый младший Эрдэни.

Зая имел сына, имя которого вписано потом карандашом в овал — Линхува.

У брата Заи Зана был сын Бобой, потомок Бубея в седьмой колене. Как и остальные потомки Бубея в седьмом колене Бобой, повидимому, к моменту составления родописи был еще неженат или не имел еще детей.

Третий сын Шанзабы, Арслан, был, по всей вероятности, бездетен, так как потомство его не указано в родописи.

Эрдэни, самый младший сын Шанзабы имел сына, имя которого вписано позднее в овал, начерченный тушью и пером. Звали его Жамбал.

Бурайд, младший сын Шоодора имел двух сыновей — старшего Бадму и младшего Зорикто. У Бадмы был сын Халмии. Зорикто имел сына Хишикту. Сыновья Хишикту вписаны карандашом. Старшего звали Галсаном, младшего Галданом. На этом заканчивается перечисление потомков старшего сына Худай Бубея Хайса Хары.

Переходим теперь к потомству его младшего брата Хара Оодая, у которого было два сына. Имя его старшего сына написано позади имени отца, но выше имени младшего сына старшинство мест точно соблюдено, как если бы они сидели в большом гере старшего родича или под открытым небом на родовом празднестве. Звали старшего Бехи, младшего Эринэ.[15]

У Бехи было три сына. Старший Богдоон имел двух сынов Иролту, как это имя часто встречается в русских архивных документах или Уреелтэ как оно звучит в живой речи хори-бурят. Имя его младшего брата Бадмы вписано позже карандашом в оставленный для его имени овал. Карандашом же добавлено и имя сына этого Бадмы Зархая.

Вторым сыном Бехи был Толмааши, третьим Мухур. И если имя первого его сына было дано в честь какого-то русского Богдана, то имя второго сына Толмооши — русское толмач говорит нам, что Бехи были в хороших отношениях с русскими служилыми людьми и дружа с толмачом, назвал

[15] Имя этого Эринэ немного смущает меня. Длинный зубчик после «р» как бы загнут крючечком назад, словно образуя глазок знака «д», заплывший тушью. В монгольском письме кистью это бы начертание бесспорно читалось бы как «д», но в бурятском глазок «д» доходит обычно до вертикальной соединительной черты, что мы имеем и в нашей родописи во всех случаях «д», так что знак после «р» совсем не похож на «д» писца родописи. Скорее всего это «и» и в таком случае мы должны читать это имя как Эрине. Чтение Эрднэ отпадает, так как имя Эрдэни мы встречали уже раз среди потомков Хайса Хары и трудно допустить, чтобы писец писал во второй раз это имя с таким нагромождением согласных.

и сына Толмооши. Имя же самого младшего — одхана или как русские Забайкалья, заимствовавшие это слово от своих соседей зовут своих младшеньких «отхончика», Мухар звучит как ласкательное.

У Толмооши было два сына — старший Дэлгер, у которого был сын Сахия. У младшего сына Толмооши Бишээши был сын Убугун. Убугунов старший сын был Баашхи, имя которого представляет бурятское произношение русского имени Васька — повидимому, имя было дано в честь некоего русского служилого человека Васьки. Средний сын Убугуна носил тоже немонгольское имя Бетеру — повидимому русское или украинское Петру и лишь младшего звали Очиром. Имена Баашхи и Бетеру добавлены в родопись впоследствии карандашом. Так как большинство таких карандашных добавлений, а именно десять сделаны в потомстве Хара Оодая, мы можем заключить, что нашу родопись составлял кто-нибудь из потомков старшего сына Бубея — Хайса Хары, хорошо знавший старые родовые предания и особо важные в его глазах события, как крещение одного из родичей, смерть двух родственников старшего поколения, отмеченную им в родописи, но лично, по всей видимости, не знавший всех здравствовавших потомков своего рода, широко раскинувшихся кочевьями и собиравший опросные сведения о тех из них, кого он еще не встречал лично.[16]

[16] Я уверен, что эта родопись для ее составителя и хранителя служила таким же мнемоническим средством, как и старые монгольские генеалогии рода Борджигин. Вспоминая легенды и необычайные происшествия в походах, облавных охотах, далеких путешествиях, на сеймах и аудиенциях, приключавшиеся с теми или иными членами этого рода, эпизоды иногда трагические, иногда сугубо интимные, о которых мне некогда эпически спокойно повествовали мои старые учителя, глядя на раскрытые листы родословных таблиц, но которые я нигде в письменных документах не встречал, за исключением отдельных имен и полунамеков, бывших мне понятными только потому, что я слышал рассказ о событиях, которые источники письменные не могли обойти, но и рассказать подробно не могли, ограничившись лишь кратким, ничего почти не говорящим упоминанием в двух трех словах, я думаю об огромной важности монгольской устной традиции для традиции письменной, расшифровывавшей ее, раскрывавшей лаконичность письменного текста: не все, ведь, можно было доверять бумаге и каламу или кисти. Письменный текст часто служил как бы кратким конспектом для устной передачи того, о чем по тем или иным причинам не следовало подробно писать. С уходом в небытие старших и литературно образованных хранителей этих старых традиций, они почти прервались не будучи изучены никем из ученых, мало или совсем не подозревавших о их существовании: монголисту европейцу прежде не так то легко было в кратковременных путешествиях и полевых работ установить нужные связи и отношения, а хранители этих любопытных традиций держались старого правила — помнить о трех пороках сосудов — о сосуде перевернутом, в который не попадет и вода мирового океана, о сосуде бездонном, лить в который напрасно и о сосуде нечистом, куда только глупец может лить нектар. Мне кажется, что и Монгольское Сокровенное Сказание, так скупо вествующее о родословной предков Чингиса было в свое время таким же мнемоническим средством для подкрепления устной традиции тем, кто должен был и дальше их передавать из уст в уста в узком кругу избран-

У Мухура, младшего сына Бехи было два сына — старший Галсан и младший Хамбул.

У Галсанова сына Эбугея было четыре сына. Первенца звали Цыреном, второго сына Осором, третьего Очиром и младшего — одхана — Банзаром. Имя Цырена вписано впоследствии карандашом. Имена сыновей Банзара — Бахулая и Радны также добавлены карандашом.

У Хамбула, младшего сына Мухура, был сын Гарма. Сыновья Гармы звались — старший Ойдубом, младший Баасту, имя которого «Пачкун, Запачканный испражнениями» говорит о том, что родители в его младенчестве опасались за его жизнь и дали ему «зловонное» имя, долженствовавшее сохранить ребенку жизнь.[17] Этот Баасту имел сына Тарбу, имя которого вписано потом карандашом. На этом в родописи заканчивается перечисление потомства Бехи, старшего сына Хара Оодоя.

У младшего сына Хара Оодоя Эринэ было два сына, которые оба носили русские имена. Старшего из них звали Оошипом от русского Осип. Первый раз нам это имя среди потомков Бубея встретилось у правнука Хайса Хары. Теперь оно встречается нам у внука Хара Оодая, младшего сына Бубея. Младший брат Оошипа, сына Эринэя назывался Иваном или Ибааном в хори-бурятском произношении.

Старший брат Ибаана Оошип имел четырех сыновей — старшего Заяту, второго сына Иролту или Уреелтэ, как его имя звучит в живой речи хори-бурят, третьего сына его звали Бассуу и четвертого Буяном.

У Заяты было два сына — Аюши и Очир. У старшего Аюши было два сына Найдан и Цырен. У младшего Очира был сын Бобуу.

Второй сын Оошипа Уреелтэ имел двух сынов — старшего звали Зодба, младший же звался Шимээшиг — Семейский, старообрядец. Вероятно, это было охранительное имя. Старший брат Шимээшига имел сына, имя которого в овале не проставлено. Сам Шимээшиг имел сына, которого звали Арсланом.

Третий сын Оошиба Басуу имел двух сыновей — старшего Омти у которого был сын Бобой и младшего Хэшикту, имя сына которого осталось неизвестным, так как овал пустует. Очевидно, потомки Хара Оодая жили до-

---

ных лиц, на что, по моему, ясно указывает само название этого столь известного памятника — Ниуча Тобчаан — Сокровенное сокращение.

При собирании монгольских и бурятских родословных и исторических хроник исследователям нужно было бы в будущем стараться записать от их хранителей все, что устная традиция донесла до наших дней о них.

[17] Об этом защитном имени см. мою статью Xara dom — les superstitions chamanistes des Mongols et des Kazakh de la Mongolie Septentrionale: Rocznik Orientalistyczny XX, p. 22. В работах Рашони об именах у тюркских народов можно проследить то же самое явление. См. L. Rásonyi, Sur quelques catégories de noms de personnes en turc. Acta Linguist. Hung. III, 323—351; Les noms de nombre dans l'anthroponymie turque. Acta Orient. Hung. XII, 45—71.

вольно далеко от составителя родописи, лучше знавшего линию потомков Хайса Хары.

Младший сын Оошипа Буян имел трех сыновей — старшего Мунхе, потомство которого на родописи не отмечено, среднего Хайдупа, ставшего в 58 году старостой, как гласит краткая надпись в овале, отмечая это выдвижение потомка. Бубея на службу впервые по выходе из «Южных Земель» к Белому царю. Этот староста Хайду имел сына Гарму.

Ибаан, младший сын Эринэя имел двух сынов — Тумурхона или точнее в хори-бурятском произношении Тумурхеен'а и Дулгона или Дулгеен'а.

У Тумурхона было два сына. Старший Тубуши или по хори-бурятски Тубууши имел двух сынов — старшего Цырена и младшего Михулая. Имя старшего сына Тубуши Цырена приписано позже карандашом.

Младший сын Тумурхона звался Турул и имел двух сынов — старшего Залгина и младшею Мархона.

Младший сын Ибаана Дулгон имел сына Цыдыпа. У Цыдыпа было два сына — Цырен и Галши. Имя сына Цырена осталось неизвестным. Составителю родописи удалось, повидимому, из расспросных данных узнать, что у Цырена был сын, но нарисованный карандашом овал так и остался незаполненным. Повидимому, семья Цырена жила далеко.

На этом заканчивается родословная потомков Худай Бубея хори-бурятского, выходца из «Южных Земель» в пределы России в начале XVII века. Всего она насчитывает вместе с самим Худай Бубеем 113 человек мужского пола. Из них родописцу не удалось разузнать имена четырех потомков, ему современных, судя по коленам. Один из этих «безымянных» потомков относится к линии Хайса Хары, три остальных — потомки Хара Оодая. Итого родопись нам дает сто девять имен — санскритских подобно Ария — *Ārya* и Бадма — *Padma*, тибетских подобно Бобуу — *dpa'-po*, Жигмит — *'jigs-med*, Осор — *'od-zer* и т. д., монголо-тюркских подобно Арслан, Толмааши, Тумурхон, Дуулга и т. д., а также русские в хори-бурятском произношении Шиодор, Баашхи, Иликсии, Богдоон, Ибаан, Оошип, Бетеру, Ондории и Михулай.

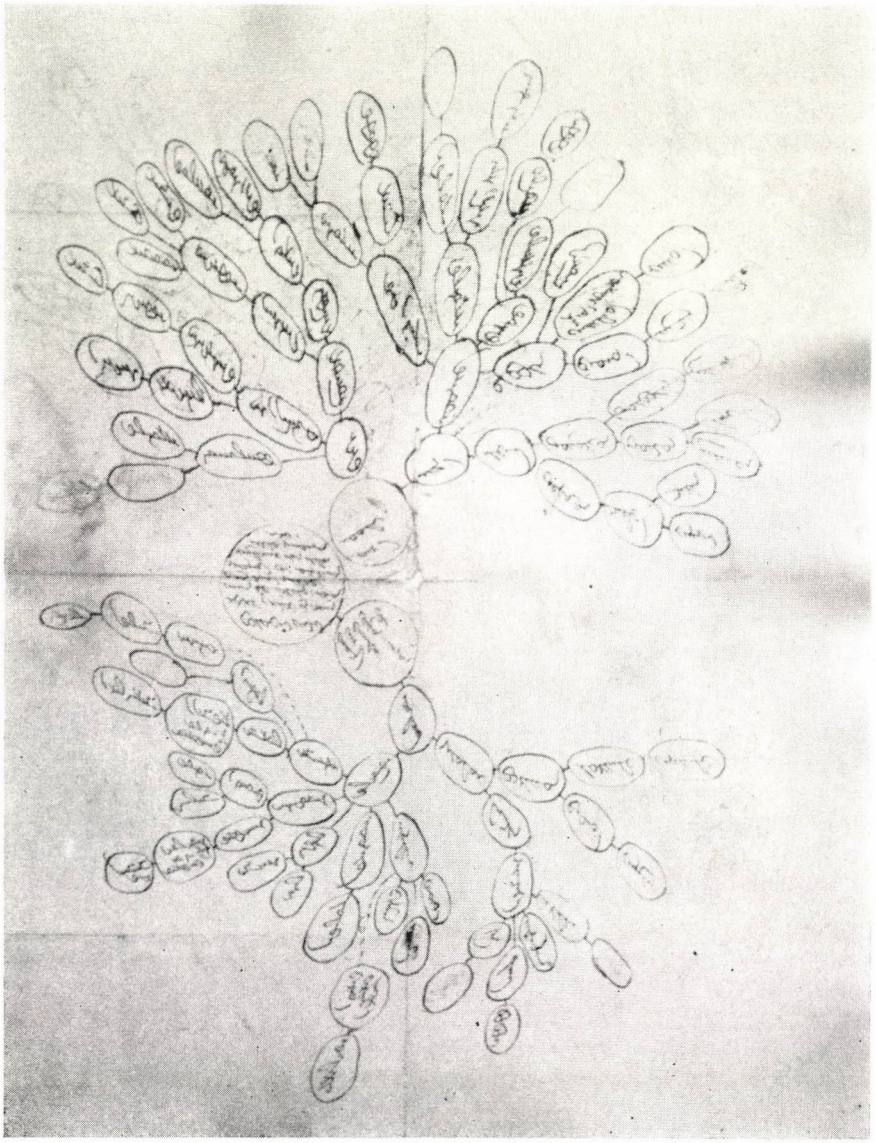
Имена Галши и Тубууши представляют собою названия древних чинов руководителей облавных охот.[18] Толмааши, Шанзава также являются должностыми наименованиям, как и Бишээши и поскольку по представлениям шаманистов даже владыка смерти Эрлик хан имел писарей — бишээши и толмооши — толмачей, мы можем думать, что эти имена давались детям в качестве охранительных от духов смерти имен. И с этой точки зрения имя Шанзав — монгольское шандзодба, тибетского происхождения, также имело известный охранительный смысл. Русские имена Шиодор, Баашхи, Ибаан,

[18] О термине галши см. М. Н. Хангалов. Собрание сочинений, т. I, стр. 172, Улан-удэ, 1958. Тубууши также один из распорядителей облавных охот, ведавший центром.

Богдоон, Оошип и др. также имели тот же смысл в глазах родителей и по ним можно делать известные выводы: смерть старших братьев или сестер в младенческом возрасте побудили дать детям, рожденным после этого имена обереги. Публикация подобных родословных и анализ их имен мог бы дать этнографу и историку культуры много интересного и я собираюсь издать одну родословную ойратов Чоросов и одну-две восточномонгольских.

В заключение этой статьи я даю в алфавитном порядке сто девять имен нашей родописи:

Ariy-a Ария
Arsulan ~ *Arslan* Арслан
Ayusi Аюши
Ba-a-ski Баашхи от русского Васька
Ba-a-sutu (мо. *Bayasutu)* Бааасту; Баа*h*ата в живой речи хори бурет
Badm-a Бадма
Balman Балман
Banǰar Банзар
Baqulai Бахалай
Baram-a Баарама «Бедняжка»
Basuu (мо. *Basuγu)* Бассу, Ба*h*уу «Презирающий» (злых духов)
Beki Бэхи
Beteru Бетеру, Бетеро от Петру, Петро
Bisigesi (мо. *bičigeči)* Бишээши
Boboi Бобой
Bobuu (тиб. *dpa'-po)* Бобуу
Boγdoγon Богдоон от русского Богдан
Burayid (мо. *Buriyad)* Бурайд
Buyan Буян
Büübei Бубей
Čečeg-tü Цэцэкту; Сэсэктэ в живой речи хори бурят
Čedeb (мо. *Čedüb* от тиб. *che-sgrub)* Цыдып; Сэдэб в живой речи бурят
Čeden Цыден; Сэдэн в живой речи хори бурят
Čeren Цырен; Сэрэн в живой речи Хори-бурят
Čeren-dar-a Цырендара; Сэрэндара в живой речи хори бурят
Dalban Далбаан
Dasi Даши
Delger Дэлгер
Dorǰi Доржи
Dölügün (мо. *Dölgen)* Дулгон; Дулгеен в живой речи хори бурят
Duuly-a ~ *Duγuly-a* Дуулга «Шлем, маска».



Ebügei Убугей «дед»
Ebügen Убугун «старец»
Erdini Эрдени, часто Эрдыни в русском письме
Erin-e Эринэ, Эринэй
Ɣaldan Галдан
Ɣalsang Галсан
Ɣalsi (мо. *Ɣalči)* Галши
Ɣarm-a Гарма
Ibang Ибаан от русского Иван
Ildinei Ильдиней
Iliyčii (мо. *Iligsei*, *Eligsei)* Иликсии от русского Алексей, Алексий
Irültü ~ *Irügeltü* Иролту русских документов, Ureелтэ в живой речи
J̌alging Залгин
J̌ambal Жамбал
J̌ang Зан
J̌arqai Зархай
J̌ay-a (мо. *J̌ayay-a)* Зая, Заяа в живой речи хори бурят
J̌ay-a-tu (мо. *J̌ayayatu)* Заяту, Заяата в живой речи
J̌igmide (мо. *J̌igmed*, тиб. *'J̌igs-med)* Жигмыт в русском письме, Жигмед
J̌odaba (мо. *J̌odba* тиб. *Mjod-pa)* Зодба
J̌oltu Золту, Золто
J̌oriytu Зорикто
Kesiytu (мо. *Kesigtü)* Хишикту
Lingqu-a Линхува от кит. *ляньхуа* «лотос»
Marqun Мархоон
Miqulai Михулай от русского Николай, Микула, Миколай
Muqur Мухур
Möngke Мунхэ, Мунку русских документов
Namǰil Намжил
Nayidan Найдан
Odčer (мо. *Odser*, тиб. *'Od-zer)* Осор
Omti Омти
Omugtu (мо. *Omuytu)* Омокту
Oosib Оошиб от русского Осип
Ongdorii Ондории от русского Ондрей, Ондрий
Ögdüng Угдон, в живой речи Угдеен
Qalmi Халми
Qambul, *Ɣambul*, *Ɣambol (Ɣan bol?)* Хамбул, Гамбул, возможно Гамбол от *yang* «сталь» и *bol* «будь»
Qar-a Oudai Хара Оодай
Qayiča qar-a (мо. *Qayisa qar-a)* Хайса хара
Qayidub Хайдуб

Rabǰa-a (мо. *Rabǰai*, тиб. *Rab-rgyas)* Рабжаа
Radn-a Радна
Sakiy-a Сахия
Sangbuu (мо. *Sambuu*, тиб. *Bzaṅ-po)*
Sangǰi (мо. *Sangǰai*, тиб. *Saṅs-rgyas)* Санжи
Sime-e-siγ Шимээшиг, Шимээшик — от русского Семейский, произвище старообрядцев
Sinǰaba (мо. *Šangǰodba*, тиб. *phyag-mjod-pa)*
Siodur Шоодор от русского Федор, Хведор
Soutalai Сооталай
Sungdui Сундуй
Tarba Тарба
Tulma-a-si Толмааши от русского толмач, заимствованного из тюркского
Töbüüsi (мо. *Töbügüči* от *töb*, бур. Тубууши; имена с *güči (gü-či)*, указывающие на постоянное занятие — *angγuči* «ловец» от *ang*, *qobuγuči* «лжец, клеветник, доносчик» от *qob*, *qulaγuči* вор рецидивист от *qula-* воровать в памятниках XVII—XX века.
Tömürkün (мо. *Temürken)* Тумурхон, в живой речи бурят: Тумурхеен
Törül Турул
Vačir (мо. *Včir*, санскр. *vajra)* Ошир.
Vangǰil Ванжил

Приложение

Безымянная история хори-бурят

Рукопись представляет лист русской бумаги, исписанный с двух сторон. Как и все хори-бурятские рукописи, она имеет свои орфографические особенности — писец постоянно путает знаки монгольского письма ч и с, не различающиеся в хори-бурятском произношении, кроме того писец часто употребляет *γ* вместо *g* в словах переднего ряда и вместо иногда пишет.

В русском переводе эта краткая история, которую я назвал «Безымянной» гласит:

«В старину во времена монгольского Алтан хана главным из его трех чиновников был некто Баргу, который имел звание Дайчин — воитель. У этого Баргу было три сына, младший из которых звался Хоридаем. Он имел одиннадцать сыновей, потомство которых размножилось и сыновья эти стали зваться одиннадцатью отцами, от которых повелось одиннадцать родов — отоков, составивших народ Хори. Но среди Хори смешались и сы-

новья других отцов, так что их говорят, нельзя уже различить и выделить. Потомки Хоридая были охотниками и бродили, так что только впоследствии они, как говорят стали иметь постоянные места жительства.

Если сказать о том, как они приняли религию Шигемуни, то в старину, во времена того Алтан хана из Страны снегов, что на Западе, был приглашен святой лама Всеведующий Соднамджамцо, Воплощение Смотрящего очами, Милосердного Хоншим бодисаттвы, при котором были укрощены демоны-онгоны Монгольской земли. После этого был хан богатырь, звавшийся Бубей бейле Солонгутским. У него был сын, имевший титул Дай хун тайджи. Этот тайджи имел супругу Бальджина вероучителем, которому они поклонялись был Хухен геген. Отец Бубей бейлы, когда он женил сына своего на Бальджин хатун, выделил народ одиннадцати отоков-родов в удел — инджи детищу своему. Эти одиннадцати отцов люди — подданные не ужились там и говорят, часть их отделилась и нашла себе опору в стране русского хана.

Время этого ламы Хухен гегена и Дай хун тайджия будет 1604 год. Впервые русскому хану была внесена дань в Нерчинском остроге от 160 душ взрослых мужчин, именовавшихся саадаками. Эти 160 душ говорят, в 1678 году внесли тогда по двадцать копеек с каждого.

При поселении в пределы русского хана эти люди имели монгольских и тибетских лам. Говорят, что эти ламы учили людей и от того повелись книжники и распространилась религия (Будды). О распространении религии велась оффициальная переписка в 1727 году и, говорят, что она распространялась от того, что у русского и китайского ханов стали переходить через леса и границы. И первым дархан ламою — главным ламой хоринцев был гецул Джамцоринчен, который имел титул Дархан лансу.

Из этого выходит, что народ хори одной кости и здесь на северной стороне моря (Байкала) зовется баргу-бурятами а в стране китайского хана зовется народом монгол. Народ Хори кочевал на северной и южной стороне моря а затем во времена высокого и великого повелителя императора Петра первого был пожалован его именем грамотами на владениями землями-кочевьями и жил в степи Худура а также по рекам Итенце, Селенге, Уде, Тугне, Хилку, Ане, Ходуну, Курбе, Яруне и речкам в них впадающим, разводя скот и охотясь в лесах.

С 1648 года, когда впервые 160 саадаков перешли в подданство русского царя прошло сто сорок семь лет и по всеобщей переписи 1795 года оказалось 17 000 мужчин. Затем спустя тридцать шесть лет по переписи 1831 года оказалось 25 000 душ мужского пола, из которых семь тысяч душ по решению губернского начальника поступили в ведение Нерчинского округа.

Служебными делами хоринского народа в старину ведали тайша, дайчины, а народ подчинялся тайшам. В 1770 году стали подчиняться иркутскому приказу и на реке Ана была учреждена контора.

В 1770 году постановлением Правительствующего Сената через Кяхту стали вести торговлю скотом. В 1797 году хоринскому народу были великим верховным повелителем пожаловано одиннадцать знамен. Во второй раз в последнем 1827 году нам было пожаловано четырнадцать знамен.

С 1711 года, говоря, были записаны со слов (родовых) голов кличи-ураны каждого рода: у Галзутов клич Даагай, у Харагана клич Бургуй у Хуацайцев клич Хандагай, у Хубдутов клич Бургутей, у Бодунгутов клич Шоо, у Шарайтов клич Хандагай, у Худайцев клич Шулоо, у Гучитов клич Хандагаар, у Батанайцев клич Шуэ, у Хальбинов клич Шуэ, у Цаганов клич Шуу.

Некто Химуй имел некогда трех сыновей. Первого звали Хори, второго Хоридай, третьего Хориудай. Северные буряты, народ, живущий на северной стороне моря, говорят, повелся от Хоридая.

Qori-yin ǰon anu, erte mongγol Altan neretü qaγan-u čaγ-tur tegün(-ü) yurban tüsimel-ün terigün Baryu kemekü, dayising solo-tai. Tere Baryu-yin γurban köbegün-ü odqan köbegün inu, Qori-dai gegči-yin II köbegüd önürsiǰü II ečige ner-e-tei boluγad II otoγ ulus boluγsan aǰi. J̌üger eden-dür, busu ečige-yin köbügüd qolildaγsan bui bolbaču ilyagdaǰu bolqu ügei. gedeγ bile. Ene Qori-dai-yin üri-ner angγuči agsan-u tula, tenümel agsan-a qoǰim-a tübkiniγsen gedeγ. Ende anu, Sigimüni-yin siǰin-dür oruγsan gebesü, erte tere Altan qaγan-u čaγ-tu, baraγun eteged aqui čačatu-yin orun-a nidü-ber üǰegči erketü, nigülčegsi Qongčim bodisadu-yin qubilγan boγda qamuγ-i medegsi Sodnam ǰimsu kemekü qutuγ-tu blam-a-yi ǰalaǰu Monγol-un oron-daki simnus ongγud tergüten-i nomaγadqaγsan böged, següül-dür Solongqun Büübei beyile nertü baγatur, qaγan dai qung, nertü, tayiǰi-tai. Tere tayiǰi-yin qatun Balǰin teden-ü takil-un orun-u blam-a anu Keüken gegen kemekü böged, Büübei beyile-yin ečige anu, Balǰin qatun beri bayulγaqu-dayan, köbügün-dayan, II ečige otoγ ulus-i inǰi öggügsen aǰi. Tere II ečige albatu-ača tengdeben ǰokis ügei bayidal-i üǰeged ǰarim anu, tačuraǰu oros-un qaγan-u orundur orǰu albatu bolǰu tüsiγsen gedüg. Ene blam-a Keüken gegen be, Dai qung tayiǰi-yin čaγ anu, 1604 on bayiqu böged, oros-un qaγan-u Nirsiu ǰuryan-du angqan-u alba ergügsen inu, 160 sayaday kemekü bey-e kürügsen 160 düüsi ulus 1678 ondu 20—20 mönggü tölügsen gedüg. Oros-un qaγan-u oron-dur oruqui-dur mongγol töbed blam-a-nar-tai. Teden-eče baγčilaγulǰu nomsi boluγsan sisin-čü delgereγsen bui gedüg. Sisin delgeregsen-u tuqai-du qauli-bar bečilčeküi-dür 1727 on-du, oros ba kitad qoyar-un oi kile dabaquy-ača boluγsan gedüg. Teyin qori-du angqan-u darqan blam-a-yin oron-du gečül J̌imsu Rinsin gegči darqan langsu solo-tai aγsan bui-ǰ-a.

Egüber bolqui-dur edüge qori-yin ǰon nigen yasun-u ulus engdeben dalai-yin qoyitu bey-e-yin baryu buriyad ba, kitad-un qaγan-u oron-du bayiqu mongγol kemegčid ǰon bayinam. Qori-yin ǰon anu dalai-yin qoyitu urida ǰüg-iyer negüüǰü yabutala, tede aγui yeke degedü ecen imparatur nigedüger Piitur-un nerber 1770

on-du yacar nituγ ecilkü-yin tula, yaramutai bičig örsiyegdeǰü quduru-yin dala ba, Itengsü Čelengge Üde Tügnü Kiluγu Ana-a Qodun Kürbi, Yaruuna ba, tegün-dü qabiy-a-tai γol yoriqad-du mal mallaǰu oi kübsi-ber ang ayuṅaǰu yababa.

Teyin angqan-du 1648 on-du 160 düüsi sayaday toγalaǰu oros qayan-du qamǰiγsan-ača 147 ǰil bolǰu 1795 on-du bügüdeyin toγ-a abqui-dur 17 000 ere bey-e boluγsan tegün-eče qoyin-a 36 ǰil bolǰu 1731 on-du mön bügüde-yin toγ-a abqui-dur 25 mingγan düüsi boluγsan böged, doluγon mingγan düüsi anu, gübiirske aqamad-un siidkeberi-ber Nirsiu-gyin ökürüg-ün medül-dür oruγsan qori-yin ǰon-u qauli-yin kereg-üd anu, erte čaγ-tu tayiša-a ba, dayičin, ulus-iyar bütügegdeǰü yabuγsan böged, tayiša-a-nar-dur ǰakiruγdaǰu 1779 on-du Erküü-gyin ǰuryan-ača ǰakirulta bolǰu Ana-a γoul-du bičig-ün γantor-a kemen boluγsan bui. 1770 on-du parbatiliistibiyuusi šinad-un čaγaǰa-bar Kigtu-yin egüdeber aduγusun mal-un nayimaγ-a boluγsan bui. Qori-yin ǰon-dur yeke degedü ecen-eče 1797 on-du II tuγ 2-duki segül-ün 1827 on-du 14 tuγ, örüsiyegdesgen bide.

Angqan-du 1711 on-du ǰasuul kergen boluγsan bayina. Tegün-ü učir anu, čerig-ün ǰasaul aba-yin-ču ǰasul boluduγ bui.

Otoγ bolγan-u Uru-nud 1711 on-ača ekilen, Γalǰud Da-a-γai, Qarayan-a Bürügüi, Quvačai Qandayai, Kübüdüüd Bürgütei, Bodungγud Šov-a Siriid Qandayai, Qudai Siuluu-a, Γučid Qandayar, Batanai Šüü-e, Qalbin Süü-e, Čayan Šüü. Γuluva-nar-un aman üge-eče bečiγdeγsen gedeγ. Angqan-du Kimüi geči kümün γurban köbegün-tei nerelebesü I-düki Qori 2-duki Qoridai 3. Qoriudai ene γurban köbügün. Qoridai gegči qoyitu buriyad dalai-yin qoyitu bey-e-yin ǰon bügüdeger tere gedeγ.

THE PROBLEM OF THE INTERNAL FRAME STORIES OF THE *ŚUKASAPTATI*

BY

CS. TÖTTÖSSY

The collection of Indian tales entitled *Śukasaptati* has come down to us in Sanskrit in three textual variants. R. Schmidt,[1] the first editor of these three texts, distinguished them from each other with the denominations *textus ornatior (= t. o.)*, *textus simplicior (= t. s.)*, and *textus elegantior (= t. e.)*.[2] In connection with the three variants Schmidt himself was of the opinion that the original Śukasaptati was preserved for us in neither of these.[3] About the *textus simplicior* he correctly stated that this is the compendium of a larger work.[4] According to him *textus elegantior* shows an earlier stage of *textus simplicior*, and the manuscript of the former, marked with *A*, on the basis of the forms of the characters, was dated by him to the beginning of the XVth century.[5] *Textus ornatior* is a variant which differs from the former two to a

[1] His editions of texts: *Die Çukasaptati. Textus simplicior: AKM* X (1897) No. 1 (Leipzig 1893), pp. X + 213; *Der Textus ornatior der Śukasaptati.* Kritisch hgg. von —. *ABayA I. Cl.* XXI (1901) II. Abt. (München 1898), pp. 317—416; *Der Textus simplicior der Śukasaptati in der Recension der Handschrift A : ZDMG* LIV (1900), pp. 515—547, and *ZDMG* LV (1901), pp. 1—44.

[2] Manuscript *A* of *textus simplicior* is mentioned by Schmidt otherwise under the name *textus elegantior*, see *ZDMG* LIV (1900), p. 515. Although between this *textus elegantior* and *textus simplicior* there is no great difference, as there is between *textus simplicior* and *textus ornatior*, on the basis of the collation of the *textus simplicior* text of manuscript *A* and the *textus simplicior* text preserved in the manuscripts CC_1LOP, and accepting the arguments of Schmidt *loc. cit.*, we must agree with his view that *textus elegantior* is an independent text variant. The literature, however, — evidently on the basis of the slightly misleading title of the edition by Schmidt of the text of manuscript *A* — usually mentions two variants of text, see M. Winternitz, *Geschichte der indischen Literatur* III, Leipzig 1920, p. 343; as well as A. B. Keith, *A History of Sanskrit Literature*, London 1961, p. 290; and Шукасаптати. Семьдесят рассказов попугая. Перевод с санскрита *М. А. Ширяева*. Предисловие и примечания *В. И. Кальянова*, Москва 1960, p. 7. (From the viewpoint of the present work, however, it is of no consequence whether *textus simplicior* and *textus elegantior* are regarded as two separate variants or not.)

[3] R. Schmidt, *Über den Wert des Sanskritstudiums*, Stuttgart 1898, p. 4.

[4] *Ibid.*, p. 5.

[5] *Idem*, earlier (see *ZDMG* LIV [1900], p. 515) holds that this manuscript originates from the XVth, or at the latest from the XVIth century.

larger extent, and according to Schmidt with regard to its contents it is later than *textus simplicior*, although he took it for certain, that the writing down of *textus simplicior* took place later.[6] Besides he thought that *textus ornatior* can by no means be the original work.[7]

The judgement of tales 5—17 of *textus ornatior*, as well as tales 5—9 of *textus simplicior* and *textus elegantior* is of decisive importance from the viewpoint of the clarification of the relationship of the three preserved texts, and — what is essential — from the viewpoint of the clarification of the relationship of the preserved texts to the original Śukasaptati. This is important also on account of the fact that Schmidt — and, under his influence, Hertel — regards it to be provable and to be proved just by this episode beginning with tale 5 that *textus ornatior* is far from the original work.[8] Therefore it is very reasonable — and this is the purpose of our present work — to investigate the relationship of the variants to each other and to the original on the basis of the analysis of this part.

According to the frame story of the Śukasaptati a merchant sets out on a long business journey, and entrusts his wife, Prabhāvatī, to the care of his parrot and its mate. The wife left at home is depressed in the beginning, but later on she wants to be comforted, and for this purpose she wants to visit the man who has won her favour. At this time the female bird behaves clumsily by openly disapproving of the intention of her mistress, who in fury would have even killed her for this, had she not flown away in time. The mate of this bird, a parrot, however, is much more cunning. He encourages his mistress to go, and only reminds her to be as wise and clever, as the hero or the heroine of a story. By this, on the other hand, he awakens the curiosity of Prabhāvatī, his mistress, upon whose inquiry he starts to tell the story. When in the course of the narration he arrives at the climax, the parrot in the different variants of text has recourse to different solutions.

The behaviour of the parrot of *textus simplicior* is at this time not very witty. Arriving at the point of the story the bird asks his mistress, what is the solution for the wise and clever hero of the story to get out of this difficult situation. His mistress, however, cannot give a reply to this, and asks him for the reply. The parrot, on the other hand, tells this only on condition that his mistress promises to stay at home at that night.[9] At the cost of this Prabhā-

[6] R. Schmidt, *Über den Wert des Sanskritstudiums*, Stuttgart 1898, p. 7.

[7] *Ibid.*, p. 6.

[8] Schmidt thinks that *textus simplicior* is closer to the basic work, and that this is an abstract from the same. Cf. *op. cit.* p. 4, and *Śukasaptati. Das indische Papageienbuch.* Aus dem Sanskrit übersetzt von R. Schmidt, München 1913, p. IX.

[9] In tale 1 (5,7): *yadi na yāsi, tadā kathayāmi.* («If you do not go, then I narrate»). Whereupon his mistress promised (5,8): *na yāsyāmi.* («I shall not go.») Thus also in tale 2 (6,16): *yadi Prabhāvati adya na yāsi, tadā kathayāmi.* («If you, Prabhāvatī, do not go

vatī hears the cunning solution, and thereafter, — in accordance with her word — she goes to bed,[10] and now, after hearing the interesting story, she is not indignant at all, neither has any thoughts of revenge on account of the fact that the parrot had made her promise not to go away from home that day.

The solution of the parrot of *textus elegantior* differs from this only in as much as in *textus simplicior* the part of extorting the promise is found only in the first tales, and in the later ones it is left out, in *textus elegantior*, however, the whole part containing the condition of the parrot and Prabhāvatī's promise, respectively, is consistently found.[11]

The parrot of *textus ornatior* chooses a much more ingenious device. In this the bird, when he arrives at the point where he is expected to reveal the cleverness and wisdom of the cunning hero, leaves it for Prabhāvatī to find out the solution of the difficult situation, since she herself also takes the risk for getting into a similar situation. He does not extort any promise from his mistress, but makes her think about the solution of the complicated situation as long as dawn breaks. Thus, while Prabhāvatī usually heard the story of an unfaithful woman, she herself still does not step on the path of disloyalty, since when at daybreak the parrot tells the solution which his mistress could not find out during the whole night, the night had already passed and with this also the opportunity for visiting the lover. Thus in *textus ornatior* we see not only the parrot of *textus simplicior* who can tell many interesting stories and wisely guards his mistress, but at the same time a bird availing himself of a very ingenious and cunning trick, a parrot which — just like the heroes of his stories — achieves his intention cunningly and shrewdly in the situation similarly difficult for himself, since after all he had an opportunity to see in the

---

now, then I narrate.») Hereupon Prabhāvatī's wish showing consent is (6,17): *kathayeti!* («Narrate !»). As from tale 3, however, after the question in general still put by the parrot to Prabhāvatī the stating of this condition as well as the promise given upon it are left out. In these later tales after the question of the parrot immediately his own reply follows. It is clear, however, that here we deal only with the striving of *t. s.* for brevity and its abstract character. (The quotation of the certain places of the text of *t. s.* is made by the giving of the page number and line number, and not on the basis of Schmidt's edition, but on the basis of a newer edition *(Śukasaptati*, Delhi 1959, pp. 152).

[10] Tale 1 (5,13—14):

kathāṃ śrutvā śukenoktāṃ bhayavismayakāriṇīm|
puṃścalī vṛndasaṃyuktā suptā rātrau vaṇikpriyā||

That is: «Hearing the tale told by the parrot raising fear and admiration the merchant's wife running after men lay down to sleep at night together with the others.» Later usually only in a short form, *e.g.* tale 2 (7,18): *iti śukakathāṃ śrutvā Prabhāvatī suptā.* («After hearing the tale of the parrot, Prabhāvatī lay down to sleep.»)

[11] Even in tales 6 to 9 too, where in *t. e.* the parrot stipulates to Prabhāvatī's promise the narration of Bālapaṇḍitā's tale, and the telling whether the King found out the reason of the laughter of the fish.

case of his mate what is in store for the bird which openly opposes the desire of his mistress.

From the fact that *textus simplicior* contains 69, and *textus ornatior* 70 *such* numbered stories, which were told by the parrot to his mistress, we could conclude that we find in them 69 and 70 such stories, respectively, each of which — according to the basic situation described — contains a cunning trick, with the help of which the hero of the story escaped from a difficult situation. That the parrot should put a question to Prabhāvatī in the middle of the stories, is made possible by the cunning trick in them, and the bird keeps his mistress at home with the help of this question — cunningly in *textus ornatior*, because he makes his mistress think as long as the night is over, and in *textus elegantior* and *textus simplicior* so that he continues the story under the condition that Prabhāvatī would stay at home.

From the title of the collection of stories (*Śukasaptati*, *viz.* «The seventy (tales) of the parrot»), and from the number of the stories we could suppose that the tales were told on seventy (or in *t. s.* sixty-nine) nights, that is the number of the nights is equal to that of the stories.

The 69 tales were told by the parrot to Prabhāvatī actually on sixty-nine nights in *textus simplicior*. In this questions are put to the parrot by his mistress on sixty-nine successive evenings, and on these occasions the bird always starts to tell a story. What is, however, most decisive from this point of view: after each tale we can find that part which shows that Prabhāvatī, after having listened to the interesting story, went to bed. Thus there were sixty-nine such nights, when the parrot told one story each to his mistress, while after the telling of the 69th story her husband at last arrived.

But were the 70 stories of *textus ornatior* also told on seventy nights? In *textus ornatior* Prabhāvatī's evening-question does not occur at the beginning of each tale, and we do not find at the end of each tale that usual concluding phrase of the parrot either, that Prabhāvatī should go, if she herself is capable of such cunning.[12] Before starting to decide whether at *one* night *only one* tale was told — as it is in *textus simplicior* —, we have to see whether each story actually corresponds to the basic idea, that is, whether all tales contain one cunning story each.

[12] *E.g.* at the end of tale 1 (13,26): *tarhi Prabhāvaty evaṃvidhaṃ karma kartuṃ prabhavasi cet, tadānīṃ bāhulyavibhāvyam idam ādartavyam.* («If therefore, Prabhāvatī, you can accomplish such a deed, then you should think about this, on occasion of which many things can happen!»), or at the end of some other tale, *e.g.* tale 40 (49,6): *tarhi Prabhāvati yadīdṛśaṃ buddhiviśeṣam īśiṣe, tadā yāhi!* («If therefore, Prabhāvatī, you have such brilliant intellect, then you should go!») (Usually, however, this part is longer.) (The quotation of the places of the text of *t. o.* is made by giving the page number and the line number on the basis of the offprint of Schmidt's edition where the pages are numbered as from 1 (thus the number of pages is always by 316 lower than in the otherwise identical edition quoted in note 1.)

It is evident that this is not so even in *textus simplicior*, and this is not so in the part occurring between tales 5 and 9. Within the frame represented by tales 5 and 9 also *textus simplicior* tells 3 more tales, and in tale 5 it gives an introduction similar to *textus ornatior*. According to *t. s.* 5 King *Vikramāditya* offers fish to Kāmalīlā, his favourite wife, when they are eating together. The Queen, however, rejects even the idea to glance at any male being — besides her husband — (since the word fish *(matsya)* is masculine in Sanskrit), and thus she is even less willing to touch such a thing. Upon this the fish bursts into laughting, whereupon the King in amazement convokes his wise councillors in order to ask them about the reason of the laughter. These, however, cannot give any explanation, and he turns in vain also to «his family priest, the first of all Brāhmaṇas.»[13] The ruler — in his anger — threatens them with expulsion from the country, but at last he gives a certain time for thinking in accordance with the request of the family priest,[14] in whose place, however, Bālapaṇḍitā, his daughter, undertakes to give the reply. Here, in the beginning of tale 5 of *t. s.* the parrot mentions to his mistress the clever behaviour of Bālapaṇḍitā, but in the course of the tale (somewhat erroneously)[15] he puts the question about the cleverness of her father, the family priest of the King, and at the end, after the mysterious śloka of Bālapaṇḍitā delaying the reply, we do not hear about the artfulness of one or the other of them (thus we do not hear about any cunning here), but only about the promise of the parrot, that he will continue the story in the morning.[16] In tale 6, «on the following day» *(aparasmin divase)*,[17] Prabhāvatī does not ask from the parrot — as it is otherwise her habit —, whether she should go to her lover, but whether the King found out the reason of the laughter of the fish or not. Now the parrot narrates the story told by Bālapaṇḍitā to the King, when the ruler the next day «at daybreak» *(prātar)*[18] caused her to be called to him again. In this story, however, there is already no mention about any artfulness, but it is told how Padminī, the wife of a merchant, paid for her stubborn inquisitiveness. Thus, since here there is no cunning trick, the question usual in the middle of the tales about the clever solution cannot be put, and therefore the middle question put to Prabhāvatī is here left out. At the end, however, we find again the usual part

[13] Cf. *t. s.* 13,11: *sarvadvijāgresaraṃ purohitaṃ.*

[14] Cf. hereafter note 31.

[15] We do not see the cleverness of the Brahmaṇa at all, we only see the cleverness of the girl, *viz.* in tales 6, 7 and 8, intending to divert skilfully the interest of King Vikramāditya, and dissuading him from curiosity and, on the one hand, finally in tale 9 where she causes someone else to tell at last the unpleasant truth.

[16] 17,20: *ahaṃ prātaḥ kathayiṣye.* («Next morning I shall narrate it.»), and the usual clause is not left out (17,21): *iti kīroktiṃ śrutvā Prabhāvatī suptā.* («After hearing this speech of the parrot, Prabhāvatī lay down to sleep.») (In *t. e.* the end of tale 5 is missing).

[17] Cf. *t. s.* 18,1. (In *t. e.* the beginning of tale 6 is missing.)

[18] Cf. *t. s.* 18,6.

which tells that Prabhāvatī, after hearing the tale, goes to bed.[19] In tale 7, «on the following day» *(anyasmin dine)*,[20] Prabhāvatī asks the same question as in tale 6, and at this time the parrot does not tell a cunning-story either, but the tale of Bālapaṇḍitā, which she had told the following day «at daybreak» *(prātaḥ)*,[21] and which says how the brāhmaṇa Keśava was punished, because he blurted out to his hetaira-love that which was not allowed to be told. Thus again the question put in the middle of the tales is left out, and again only the ending is the usual one. In tale 8, «on the following day» *(aparedyuḥ)*[22] we hear from Prabhāvatī again the question asked in the previous two days, and hereupon the parrot narrates Bālapaṇḍitā's subsequently told adultery-story which deals with the punishment of Subhagā, the wife of a merchant. The substance of this story is not a clever trick either, thus the middle question is left out here too, and only the usual ending remains. Finally in tale 9, «on the following day» *(aparedyuḥ)*[23] Prabhāvatī's question is again identical with the questions put in tales 6 to 8. Now the parrot recites at last how «the next morning» *(prātar)*[24] Bālapaṇḍitā — cunningly — had it told by the Minister of the King, that the fish laughed, because the Queen has no aversion at all to masculine beings, so much so, that exactly the adulteries were committed by her against her majestic husband, and consequently her words pretending extreme womanly shyness justly evoked laughter. There is no middle question in this tale either, since in fact it gives the reply at last to the cunning behaviour asked already by Prabhāvatī in tale 5. Thus between tales 5 and 9 we hear only about *one* cunning trick, and in the three framed tales the parrot entertains his mistress with the stories told by Bālapaṇḍitā, which are not cunning-, but punishment-stories.

Thus on the basis of the examination of *textus simplicior* we have seen that although this contains 69 stories, of these only 65 are cunning-stories, while 3 are punishment-stories, and they make altogether only 68, because two (tales 5 and 9) can be regarded in fact as only *one*, this being the cunning-story serving as the frame of the punishment-stories, and being between them which has been assigned by us to the 65 cunning-stories. (The narration of all these, however, has occupied Prabhāvatī's sixty-nine subsequent nights.)

Also in *textus ornatior* this framed part beginning with tale 5 causes trouble, and to a much greater degree than in *textus simplicior*. Here we

[19] Cf. *t. s.* 21,15: *iti kathāṃ śrutvā Prabhāvatī suptā*. («After hearing this tale Prabhāvatī lay down to sleep.»)

[20] Cf. *t. s.* 22,1. *T. e.* 528,8: *paredyur* («the next day»). (The quotation of *t. e.* is made according to the page numbers and line numbers of Schmidt's edition in *ZDMG.)*

[21] Cf. *t. s.* 22,3. *T. e.* 528,20: *prātaḥ* («at daybreak»).

[22] Cf. *t. s.* 25,1. *T. e.* 531,6: *anyedyuḥ* («the next day»).

[23] Cf. *t. s.* 27,1. *T. e.* 532,18: *apare 'hni* («on the following day»).

[24] Cf. *t. s.* 27,4. *T. e.* 532,21: *prātar* («at daybreak»).

see two significant differences as compared whith *textus simplicior*. One of them is that in *textus ornatior* not 3 but 11 stories are included in this frame, and the other is that the author of *textus ornatior* did not apply — apparently — the tales told within this to the basic idea in the same way as it is found in *textus simplicior*.

At the beginning of tale 5 of *textus ornatior* there is still the part, in which Prabhāvatī, yearning to go to her lover, Vinayakandarpa, makes the parrot speak (17,16), and we hear the encouragement on part of the bird (17,16—18) that she should go, if she is as clever as Bālasarasvatī[25] who managed to shift the giving of an offensive reply upon someone else. However, we do not hear this trick of the girl in this tale, since Bālasarasvatī, after the conference held in the morning following the laughter of the fish, as soon as she hears the reason of the worries of her father who came home depressed on account of the expulsion, immediately appears before the King, but on the first occasion she tells him here only a mysterious verse. Hereafter Bālasarasvatī tells all the 11 tales (tales 6 to 16) to the King, and we hear in none of them about any successful, clever trick, but on the contrary, about fiasco and punishment. In tale 6 Padminī atones for her curiosity, in tale 7 the brāhmaṇa Keśava atones for his blurting, in tale 8 the wife of a merchant, Saubhāgyavatī, atones for her light-minded debauchery, in tale 9 the potter atones because he told the truth, in tale 10 the ass atones for his disobedience, in tale 11 the ass atones because he had meddled with the affairs of others, in tale 12 the lover atones for the shameless enjoyment of another's wife, in tale 13 the husband of the apsaras atones for disregarding the instructions of his wife, in tale 14 the wife atones for having left her husband, in tale 15 the jackal atones for having denied his clan, in tale 16 we find atonement for dissonance. After these we hear only in tale 17 the clever trick of Bālasarasvatī, according to which she has the unpleasant truth told to the King by his former favourite Minister, and with the help of this she even saves him from prison. Thus tales 5 to 17 in *textus ornatior* represent in fact a part framed by the frame-story containing one cunning trick told in tales 5 and 17, within which we hear still 11 tales, which are told by Bālasarasvatī, but these are of an other character.

From the beginning of tale 5 it is clear that tales 5 and 17 showing the cleverness of the wise girl and tales 6 to 16 similarly told by the girl, are narrated by the parrot to Prabhāvatī. The wise bird, however, exchanges words with his mistress still on only *one* occasion from the beginning of tale 5 up to the end of tale 17, which finally concludes with the usual ending part of the cunning-stories (31,26—28) (namely with the encouragement that Prabhāvatī should satisfy her desire, if she is also as clever, as that girl was). The single conversation of theirs takes place at the beginning of tale 11, otherwise there is

[25] The name of Bālapaṇḍitā of *t. s.* is Bālasarasvatī in *t. o.*

nothing similar to this anywhere at the beginning of tales 6 to 10 and 12 to 17 or at the end of tales 5 to 16, and naturally we cannot find in the middle of tales 5 to 17 the question put to Prabhāvatī about the cunning trick. Thus it is evident from this that in *textus ornatior* the author handles the part between tales 5 and 17 as a single story containing trick regardless of the fact that into this *one* cunning-story, told in tales 5 and 17, still 11 stories of other character, called by us punishment-stories, are included.

In accordance with this is formed — as we have seen — also the composition of this part: 1/ The discourse between the parrot and Prabhāvatī usual before the stories can be found at the beginning of the whole, that is at the beginning of tale 5. 2/ The words usual at the end of the tales can be found only at the end of the whole, that is at the end of tale 17. 3/ Their discourse taking place in the beginning of tale 11,[26] on the occasion of which the parrot asks about the meaning of the śloka told by Bālasaravastī to the King, cannot be regarded as anything else but the equivalent corresponding to the question about the cunning trick put to Prabhāvatī in the middle of the tales, which otherwise — naturally — we do not find anywhere in tales 5 to 17, and which is evidently represented by those told at the beginning of tale 11. Thus the whole framed part is constructed in the same way as it is usual in the case of any other *single* cunning-story.

In tale 5 also *textus ornatior* gives a similar introduction to that of *textus simplicior*. According to this in the morning following the laughter of the fish King Vikramārka convoked his wise advisers to ask them about the reason of this strange phenomenon. Since these could not give any explanation, the ruler wanted to expel them in his anger from his country on account of their inefficiency. At this time (just like in *textus simplicior)* they asked for five days' moratorium for the answer.[27] When hereafter the Minister *(mantrin)* of the King goes home, his daughter, Bālasaravastī, asks him about his worries. When at last he tells her about his great worry, the girl says that she can tell the reason, on which the councillors could not give any explanations to the ruler. The Minister reports this immediately to the King, who calls the girl to himself without delay. Bālasarasvatī, however, tells on this occasion (clearly in the forenoon of the same day) only the mysterious śloka (still in

[26] 23,24—25: *punaḥ Prabhāvatī Vinayakandarpasya saṃketasadanam īpsantī kīram ujjarīgariti sma. tataḥ so 'pi vacaḥ prayuyuje. ślokasyārtham abhidhehi devi! sā ca tam evāpṛcchat. tataḥ pakṣī vācā lakṣīcakāra.* («Prabhāvatī again addressed the parrot, longing to get to the place of meeting with Vinayakandarpa. Then he addressed to her the following words. Tell me the meaning of the verse, my mistress! And she asked it from him. Then the bird addressed to her this speech.»)

[27] 18,6—7: *deva dinapañcakam asmabhyam etadvicāraparicāraṇāya dātavyam. pañcabhir ahobhir matsyahāsasya hetuṃ vyāhariṣyāmahe.* («Your Majesty, grant us five days to occupy ourselves with thinking about this! In five days we shall tell the reason of the laughter of the fish.»)

tale 5). Hereafter — as it is known — the ruler calls the girl to himself on twelve occasions, while at last on the last, the twelfth, occasion he finds out the reason of the laughter of the fish from his imprisoned Minister.

At this Schmidt[28] and Hertel are surprised. In this case Hertel also quotes[29] Schmidt, who raises objection against the fact that in *textus ornatior*, in tale 9 we are waiting in vain for the solution of the question. Schmidt thinks that the rewriter in his fervour forgot about what he had told previously, and that the 8 new tales, which however fit into this place well as regards their contents, spoil the illusion, because originally only five days were mentioned, and not thirteen. His opinion is that even if we make great allowances for the imagination of the Indians, here we have surely arrived at the limit of our consideration.[30]

Whether the opinion of Schmidt and Hertel is justified will be decided by the corresponding parts of *textus ornatior*. On the basis of the corresponding part of *textus simplicior* the expectation of Schmidt to hear the reason of the laughter of the fish already in tale 9 is not yet fully justified.

In *textus simplicior* in tale 5 the family priest similarly asks for five days delay for the giving of a reason for the laughter of the fish.[31] Here Bālapaṇḍitā uses the first day of the granted delay for the recital of tale 6, the second day for the recital of tale 7, and the third day for the narration of tale 8, and without waiting for the lapse of the fifth day, the girl tells on the fourth day of the moratorium (that is on the fifth day from the granting of the moratorium) to the ruler in tale 9, why the fish laughed. But why should this be in the same way in *textus ornatior*? After all it is clear that a one day's moratorium does not mean at all a liability valid for the day of the asking for the moratorium, but it means only that after the granting of the day on which the moratorium

[28] R. Schmidt, *Über den Wert des Sanskritstudiums*, Stuttgart 1898, p. 6, and — as we have seen — he regards this as evidence: «Dass in der Tat der *textus ornatior* keineswegs das Grundwerk sein kann, ergibt sich zweifellos aus der Episode, die in beiden Texten mit der Erzählung 5 beginnt.»

[29] J. Hertel, *Das Pañcatantra. Seine Geschichte und seine Verbreitung*, Leipzig und Berlin 1914, p. 242.

[30] R. Schmidt, *loc. cit.* : «Der Bearbeiter vergisst in seinem Eifer völlig, was er vorher gesagt hat und fügt noch acht Erzählungen hinzu, die inhaltlich sehr wohl hierher passen, aber natürlich die Illusion gründlich zerstören; denn es war eben nur von fünf Tagen die Rede und nicht von dreizehn; und so grosse Zugeständnisse wir auch immer der Phantasie des Inders machen müssen, hier sind wir am Ende unserer Nachsicht angelangt!»

[31] *T. s.* 13,14: *dinapañcakaṃ vyavadhāne yācayitvā* («asking for five days as an interval»), while in the translation of Galanos: *αἰτήσας προθεσμίαν πέντε ἡμερῶν* («asking for five days time limit») (See *Χιτωπαδάσσα . . . καὶ Ψιττακοῦ μυθολογίαι νυκτεριναί. Μεταφρασθέντα ἐκ τοῦ Βραχμανικοῦ παρὰ Δημητρίου Γαλανοῦ, Ἀθηναίου. Ἐν Ἀθήναις 1851. Ἐκ τῆς τυπογραφίας Γ. Χαρτοφύλακος.* p. 11. *T. e.* 523,10—11: *samaṃ pañca divasān paryālocanāya yācayitvā* («asking for exactly five days for thinking»).

was asked for, the liability becomes due on the next day. And it can at the most be calculated also so, that completely disregarding the day of asking for the moratorium, the subsequent day is the first day of the moratorium received, and the obligation becomes due on the third day. Thus in the case of the five days' moratorium the obligation becomes due on the sixth day at the earliest, or according to the second way of calculation only on the seventh day, but by no means on the fifth day! The fact that in *textus simplicior* we hear the reason already on the fifth day, can be attributed in this variant of the text — besides the large-scale abbreviations — to the clumsiness arising from the decrease of the number of tales, or from the rearrangement of the tales, which has not been observed by Schmidt and Hertel, this however could not be a reason for us to expect the same also from *textus ornatior*.

Thus we have already gained one or two days for the narration of the tales of *textus ornatior*, but this alone could hardly be sufficient to appease Schmidt and Hertel about the circumstance, that after tale 5 asking for a five days' delay we hear the reason for the laughter of the fish in the twelfth tale, that is in tale 17 of *t. o.* We must consider, however, that the fact, that in *textus ornatior* five days delay were granted for thinking, does not fix the number of tales to be told by Bālasarasvatī in the course of this time, but it only means that she is entitled to tell tales for five days, without awaking by this the impatience of King Vikramārka, or of the European readers. We must therefore see on how many days the 11 stories were told by Bālasarasvatī, while at last in her twelfth tale she told the reason. And the question about the number of days on which the tale were told is decided by the expressions found in the beginning of the Bālasarasvatī-tales in this respect.

We must note, that the beginning of tale 6, that is the first tale of the girl, in *textus ornatior* does not contain any reference to the «next day» (see 18, 32: *punar api nṛpatir Bālasarasvatīm āhūtavān*, that is «And the King again caused Bālasarasvatī to call to himself»). Thus here it can easily be (and in fact this is the only possibility, as it will exactly be shown later on), that on the same day the King caused Bālasarasvatī to call to himself once more *(punar)*. This first tale of hers (that is tale 6) was told still on the same day, that is on the day when in tale 5 the King granted the moratorium. And since hereafter only and *exactly* every second tale contains in its beginning a reference to the effect that it was told by the girl on the following day, «the next day», «at daybreak», *etc.*, thus it is clearly shown by this, that Bālasarasvatī told on each day *two* stories to the King, *viz.* one in the morning, and another one, when in the course of the day the ruler caused her to come to himself once more, that is «again». (In several cases the word «*punar*» can also be found at the corresponding place.) It is worth while to make a survey of the evidence, or, besides the beginning of tale 6 already referred to, the relevant parts of tales 7 to 17, as listed below:

Tale 7 (20,14): *punaḥ prabhāte* . . . («At daybreak again . . .»)

Tale 8, however, only (21,12): *nṛpaśca Bālasarasvatīṃ nijaparicaravartinīṃ vidhāya visārahāsyapraśnam anuyuyukṣū raṇati sma.* («And the King, taking Bālasarasvatī in his service, desiring to put a question regarding the laughter of the fish, said.»)

Tale 9 (21,31): *tato dvitīye dine* . . . («Then on the second day . . .»)

Tale 10, on the other hand, only (22,23—24): *tataśca bhūyo Bālasarasvatīṃ svopāntakalitoddeśāṃ vidhāyānimiṣahasitanidānapraśnopakramāya pragalbhāṃ cakre.* («And then he encouraged Bālasarasvatī, again causing her to take a seat by him, to solve the question regarding the cause of the laughter of the fish.»)

Tale 11 (23,25): *aharārambhe* . . . («At the beginning of the day . . .»)

Tale 12, on the other hand, only (24,24): *punar apy avanīnātho visārahāsarasapīyuṣasārajñīpsārasānusāro Bālasarasvatīṃ samāhūya vācaṃ pracikṣepa.* («And the Lord of the Earth, striving for the joy of the desire to get acquainted with the taste of the nectar of the mood of the fish to laugh, inviting Bālasarasvatī again, addressed to her the following speech.»)

Tale 13 (27,26): *tadanu dinanāthasyodaye* . . . («Then at the rising of the Lord of the Day . . .»)

Tale 14, on the other hand, only (28,19): *punar api rājnā Bālasarasvatī samāhūtā.* («And the King caused Bālasarasvatī again to be called to himself.»)

Tale 15 (29,8): *athānyasmin dine* . . . («Then on the following day . . .»)

Tale 16, on the other hand, only (30,1): *punar api nṛpatis tām ānāyya timihasitahetum acīkaṇat.* («And the King again having caused her to be introducted there, inquired about the reason of the laughter of the fish.»)

Tale 17 (30,30): *tadanu dināntare* . . . («Then the other day . . .»)

Thus Bālasarasvatī's tales were told in the following order:

Tale 6: still on the day of the request for delay.
Tales 7 and 8: on the second day of the request for delay = 1st day of the delay.
Tales 9 and 10: on the third day of the request for delay = *2nd* day of the delay.
Tales 11 and 12: on the fourth day of the request for delay = 3rd day of the delay.
Tales 13 and 14: on the fifth day of the request for delay = 4th day of the delay.
Tales 15 and 16: on the sixth day of the request for delay = 5th day of the delay.
Tale 17, which at last tells the reason: on the seventh day of the request for delay, that is after the lapse of five days of the delay.

Besides the above there is at most the following way of calculation:

Tale 6: still on the day of the request for delay = 1st day of the delay.
Tales 7 and 8: on the second day of the request for delay = 2nd day of the delay.
Tales 9 and 10: on the third day of the request for delay = 3rd day of the delay.

Tales 11 and 12: on the fourth day of the request for delay = 4th day of the delay.
Tales 13 and 14: on the fifth day of the request for delay = 5th day of the delay.
Tales 15 and 16: on the sixth day of the request for delay = 6th day of the delay, that is after the lapse of five days of the delay.
Tale 17, which at last tells the reason: on the seventh day of the request for delay, that is on the second day after the lapse of the delay.

The beginnings of the narrations listed above do not only show that only in every second tale was there a reference to another day, «the next day», «daybreak», *etc.*, but also that such a reference can be found in every tale, which is shown by us in the above list as the first tale of the day.[32]

The question as to which of the above two ways of calculation is applied here in *textus ornatior*, can be decided by an expression suitable for this purpose. Actually there does occur such an expression, and this is the phrase *dvitīye dine*, which means «on the second day». The meaning of *dvitīya* is «second», and the expression mentioned does not occur at all with the meaning «the next day», and in this sense it is not used by the author of *textus ornatior* either, as this can be seen also from a careful revision of the text. This phrase *dvitīye dine* occurs at the beginning of tale 9, thus this shows clearly that the author of *textus ornatior* followed the former way of calculation, and — as it is seen — he strictly adhered to it. From all this it is clear that he cannot be blamed at all, and he cannot be accused of lack of polish either, which could only be said of the author of *textus simplicior*.[33] On the contrary, it points to

[32] There is no reference at the end of these tales either to anything like the King — let us say — would think «*the whole night*» about the meaning of the verse, or that the girl would tell it «*the next day*».

[33] In tale 8 of *textus simplicior*, when Bālapaṇḍitā starts to tell her last story, the phrase *dvitīye 'hni* occurs (25,2). Naturally the meaning of *dvitīya* is also nothing else here, but «second» — regardless of the fact that the translators, since they cannot insert it into the text otherwise, translate it in the form «am darauffolgenden Tage» (cf. R. Schmidt, *Die Çukasaptati. (Textus simplicior)*, Kiel 1894, p. 20, as well as *idem*, *Śukasaptati. Das indische Papageienbuch*, München 1913, p. 25), and »на другой день« (cf. *М. А. Ширяев*, *op. cit.* p. 43), as we can find «am folgenden Tage» also in the case of the occurrence of this phrase in *t. o.* (cf. R. Schmidt, *Die Śukasaptati. (Textus ornatior)*, Stuttgart 1899, p. 42). Thus in *t. s.* the only thing to note in connection with the occurrence of the word *dvitīye* is that this is an earlier phrase, similar to that occurring in *textus ornatior*, that is a phrase occurring also in the basic work, which was preserved in the CC_1 manuscripts in the form *dvitiye 'hni*, in the *LO* manuscripts in the form *dvitīye dine*, while in manuscript *P* we find the form *tṛtīyāhni* (cf. p. 36 of *t. s.* in Schmidt's edition). Thus manuscript *P* already uses this phrase in the frame of the stories in *t. s.*, according to which this is the tale narrated by Bālapaṇḍitā on the third day. Thus the phrase *dvitīye* is evidence which shows that *t. s.* is a transformation in a large measure of the basic work standing close to *textus ornatior*, and this phrase shows exactly the unpolished character of *t. s.* (In *t. e.* here the word *prātaḥ* («at daybreak») occurs (see 531,15)).

the precise elaboration that the question directed to Prabhāvatī, usually occurring in the middle of the tales, occurs exactly in the medial story of those told by Bālasarasvatī,[34] *viz.* :

(tale 5: frame), 6, 7, 8, 9, 10, *11*, 12, 13, 14, 15, 16, (tale 17: frame).

Besides this between tales 6 and 17 of *t. o.* no such expression occurs, like «the next day Prabhāvatī . . .», thus no such phrase can be found in these tales which would show that, as compared with the narration of tale 5, any of them would have been told on another day or night of Prabhāvatī. Even the discourse between Prabhāvatī and the parrot taking place at the beginning of tale 11 is not of this character. This can be regarded that in the middle of the narration of eleven tales Prabhāvatī, yearning for her lover, impatiently speaks to the parrot, whereupon the latter puts to her the question usual in the middle of the tales, and by this he again awakens curiosity in her and then, without making her mistress think also on this occasion (we have namelyī no data on this either), he continues to recite to her the stories of Bālasarasvat .Therefore we should not, and cannot think of the possibility that tales 5 to 17 do not form the really rich story-material of one single night. The fact that during one night as many as 13 tales should be told is possible also for two reasons. 1/ In *textus ornatior* Prabhāvatī is on each occasion also otherwise occupied by the tale of the parrot and the thinking of it during the whole nigh‹. The narration of the tales only starts in the evenings, when the lady prepares to go to her lover, but after they have arrived at the first half of the tale, the whole night passes so, that Prabhāvatī racks her brains — although in vain —, and she comes to hear at last the end of the tale only by daybreak when she cannot go away any longer.[35] 2/ On this night there is time for the narration of several tales, because — as we have already hinted at this — the parrot at the middle question occurring at the beginning of tale 11 does not make her mistress think, but immediately starts the subsequent tale. On this occasion therefore the whole night passes with the narration of tales, for this time Prabhāvatī does not think of the tales as usually. And in the course of a whole night even the

[34] Regarding this symmetric structure see the opinion of Professor J. Harmatta in his criticism of my work: J. Harmatta, *A Śukasaptati történetéhez. Opponensi vélemény Töttössy Csaba «A Śukasaptati és az ind társadalom» c. kandidátusi értekezéséről: Antik Tanulmányok* X (1963), p. 246.

[35] *E.g.* tale 1 (13, 20—21): *Prabhāvatī vimarśavatī samajani, paraṃ tad uttaraṃ nājñāsīt. tāvatā rātrir apy atyavartata. tataḥ śukam aprākṣīt. śuko 'pi vyāhārṣīt.* («Prabhāvatī began to think, but she could not find out the reply. During this time, however, the night elapsed. Then she asked the parrot. And the parrot said.») — In *textus simplicior* on the other hand, the whole story is told already in the evening, because it is not necessary to spend the whole night with it. Prabhāvatī in *t. s.* promises namely in the middle of the tale that she would not go away, and at the end of the tale she really goes to bed nicely, and sleeps during the whole night. Thus in *textus simplicior* there would be really no time for such a series of tales.

13 tales can easily be recited. This, however, shows that in *textus ornatior* the rule, according to which *one* cunning-story is told to each night, is adhered to, in this, however, further tales can be included. This is the case also in the Persian translation of the Śukasaptati, in the work of Naḫšabī, in which similarly several tales are told in one night. On the basis of these we can therefore say without hesitation that in *textus ornatior* Prabhāvatī heared tales 5 to 17 in the course of a single night.

From the foregoing considerations concerning tales 5 to 17 of *t. o.*, and tales 5 to 9 of *t. s.* and *t. e.*, respectively, of the Śukasaptati it becomes clear that here Schmidt and Hertel have mistaken the structure of *textus ornatior*. Here the clumsiness of the rewriter is out of question, on the contrary, we can see a conscious and polished way of compilation. After these it is clear that *textus ornatior* preserved the original form, in which one cunning-story was told each night, but in this cunning-story also several other tales could be included. We should not, however, think that the 70 tales meant at the same time seventy nights.

An important conclusion is offered also in connection with the story-material of the two variants of text *(t. o.* and *t. s.)*. Apart from a few scattered cases and from tales 65 to 70 of *t. o.* similarly belonging in one frame, a story-material, not found in the other two variants *(t. s.* and *t. e.)* is formed in *textus ornatior* by the part between tales 9 and 16. None of these 7 tales occurs namely in *textus simplicior*, while the stories between tales 58 and 67 of *textus simplicior* are missing from *textus ornatior*. It is not immaterial to decide, which variant of the text besides the 51 common stories contains the more original story-material of the work. We have seen that tales 9 to 16 of *textus ornatior* do not represent a later insertion, and from this it follows that when the author of *textus simplicior* tried to arrange the story-material so that only 1 tale should be told in each night — whether it is a cunning-story or a punishment-story —, were tales 9 to 16 were dropped from it. As we have seen before, the author of *textus simplicior* did not succeed in accomplishing these omissions completely and skillfully. And since, because of the leaving out of these tales, a good number of stories were missing from the 70, he attached new stories to the end of the collection of tales.

It is hoped that I have succeeded to show that *textus ornatior* is very close to the original work with regard to the way of its compilation as well as its story-material. On another occasion I shall try to prove this also in another way.

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója. Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor

A kézirat a nyomdába érkezett: 1965. IV. 10. — Terjedelem: 21 (A/5) ív, 1 ábra

65.60636 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Orientalia* publish papers on oriental philology and culture in English, German, French and Russian.

The *Acta Orientalia* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Orientalia*, is 110 forints a volume. Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest I., Fő utca 32. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Orientalia* paraissent en français, anglais, allemand et russe et publient des travaux du domaine des recherches orientales.

Les *Acta Orientalia* sont publiés sous forme de fascicules et seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (Budapest I., Fő utca 32. Compte-courant No 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Orientalia*» публикуют трактаты из области востоковедения на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Orientalia*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Orientalia*»— 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultúra*» (Budapest I., Fő utca 32. Текущий счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.

60,— Ft

INDEX

G. Kara, Le dictionnaire étymologique et la langue mongole 1

D. Fokos-Fuchs, Aus dem Gebiete der Komposita der uralischen und altaischen Sprachen 33

G. Bárczi, A propos des vieux mots d'emprunt turcs en hongrois 47

J. Németh, Das Zimmerhandwerk der Turko-Bulgaren im Spiegel der alttürkischen Lehnwörter der ungarischen Sprache 55

L. Fekete, Mit Zahlwörtern gebildete osmanisch-türkische Ortsnamen 61

G. Györffy, Monuments du lexique petchénègue 73

Hilda Ecsedy, Old Turkic Titles of Chinese Origin 83

A. Bodrogligeti, Early Turkish Terms Connected with Books and Writing 93

A. Róna-Tas, Some Notes on the Terminology of Mongolian Writing 119

L. Lőrincz, La terminologie du folklore kalmouck 151

P. Tomka, Les termes de l'enterrement chez les peuples mongols 159

G. Hazai, Beiträge zu einigen Problemen der Lehnwörterforschung in den osmanisch-türkischen Mundarten des Balkans 183

Klara Hegyi, The Terminology of the Ottoman-Turkish Judicial Documents on the Basis of the Sources from Hungary 191

Б. Ринчен (Улан-Батор), Об одной хори-бурятской родословной 205

Cs. Töttössy, The Problem of the Internal Frame Stories of the *Śukasaptati* 227

Index: 26.020

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, G. KARA, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XVIII FASCICULUS 3

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1965

ACTA ORIENTALIA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA ORIENTALISZTIKAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST V., ALKOTMÁNY U. 21.

Az *Acta Orientalia* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket az orientalisztika köréből.

Az *Acta Orientalia* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, lehetőleg géppel írva, a következő címre küldendők:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Orientalia* előfizetési ára kötetenként belföldre 80,— Ft, külföldi címre 110,— forint. Megrendelhető az „Akadémiai Kiadó"-nál (Budapest V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-46), a külföld számára pedig a „Kultúra" Könyv és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest I., Fő utca 32. Bankszámla: 43-790-057-181) vagy külföldi képviseleteinél és bizományosainál.

Die *Acta Orientalia* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Orientalistik in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Orientalia* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen »Kultúra« (Budapest I., Fő utca 32. Bankkonto 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

LE LEXIQUE MONGOL DE KIRAKOS DE GANDZAK

PAR

LOUIS LIGETI

1. La liste des mots mongols, incorporée dans l'*Histoire d'Arménie* due à Kirakos de Gandzak est bien connue aux linguistes depuis plus d'un siècle.

Ce lexique d'une étendue d'ailleurs fort modeste a été accessible dès 1858 dans la traduction de Dulaurier qui, pour interpréter les termes mongols, n'a pas manqué de se référer à leurs équivalents en mongol classique.[1] Pour cinq rapprochements mongols et une correspondance mandchoue, Dulaurier s'est réclamé de l'autorité de Stanislas Julien. En 1870, la même liste a reparu dans une nouvelle traduction, complète, préparée par Brosset; cette fois encore on y lisait, dans une note copieuse de Schiefner, les correspondances mongoles, bouriates et kalmouck, augmentées par quelques équivalences turques.[2] D'après l'édition de Brosset, le lexique mongol de Kirakos ainsi que les commentaires de Schiefner ont été reproduits en 1888 par Howorth dans son *History of the Mongols*. Toutefois Howorth n'a rien changé au texte ni aux commentaires de ses modèles (sans compter quelques simplifications orthographiques et quelques coquilles), il a portant le mérite d'avoir attiré l'attention des meilleurs mongolisants sur le précieux lexique de Kirakos.[3] Enfin, dans la traduction de Patkanov on retrouve le lexique mongol suivi une fois de plus de commentaires linguistiques.[4] On conçoit bien que, depuis

[1] Éd. Dulaurier, *Les Mongols d'après les historiens arméniens, fragments, traduits sur les textes originaux*, dans *Journ. As.* V^e^ série, vol. XI (1858), pp. 248—253. Pour identifier les mots mongols offerts par Kirakos, Dulaurier s'est servi des dictionnaires de I. J. Schmidt et de É. Kowalewski.

[2] J. Brosset, *Deux historiens arméniens. Kirakos de Gantzag, Oukhtanès d'Ourha*. St. Pbg. 1870, I, pp. 134—137, à la rigueur pp. 135—137. En bas de la page 135, Brosset a publié les leçons variantes des mots mongols d'après un autre manuscrit dont il se servait pour sa traduction.

[3] Henry H. Howorth, *History of the Mongols from the 19th Century*. Vol. III (1888), pp. 87—89. Cf. G. J. Ramstedt, *Das Schriftmongolische und die Urgamundart, phonetisch verglichen : JSFOu.* XXI, 2: 4, 9, 12, etc.; Z. Gombocz, *Zur Lautgeschichte der altaischen Sprachen : KSz.* XIII, p. 16, etc.

[4] K. P. Patkanov, *Istorija mongolov po armjanskim istočnikam*. Vyp. vtoroj, zaključajusčij v sebe izvlečenija iz istorii Kirakosa Gandzakeci. St. Pbg. 1874, II, pp. 47—49.

longtemps, ces travaux de pionniers ne répondaient guère aux exigences modernes.

Heureusement, les choses n'en sont pas restées là. En effet, l'édition critique de M. Melikʿ-Ohanǰanyan, parue en 1961, nous fournit le point de départ indispensable pour les nouvelles recherches. Cette édition importante comprend, outre les leçons variantes des mots mongols figurant dans trente manuscrits et dans trois éditions de textes imprimés, les formes mongoles qui peuvent être rattachées dès maintenant aux termes mongols de Kirakos; à cet effet les équivalences ont été suggérées par notre éminent confrère M. G. D. Sanžeev.[5]

Partant de l'édition de M. Melikʿ-Ohanǰanyan, M. Boyle vient de nous donner une nouvelle traduction du chapitre XXXII de Kirakos, consacré à la «Brève description sur l'apparence des Tatars»; c'est précisément le chapitre qui renferme notre lexique mongol.[6] M. Boyle ne s'est pas contenté du mot-à-mot de la traduction, mais il a, lui aussi, ajouté aux mots mongols, en bas de la page, quelques remarques sommaires pour orienter le lecteur sur la provenance du mot en question. Les rapprochements mis en avant par M. Boyle qui bien entendu, dans un certain nombre de cas, vont de pair avec ceux de Dulaurier, de Schiefner, de Patkanov et avant tout avec ceux de M. Sanžeev, restent très intéressants. Toujours est-il que le lexique de Kirakos présente, aussi bien dans ses détails que dans son ensemble, un intérêt tout particulier pour le mongolisant. En effet, ce document important de la langue mongole pose encore toujours une série de problèmes qui, du moins dans un certain nombre de cas, peuvent être abordés avec succès dès aujourd'hui. C'est ce que je voudrais tenter de faire dans ce qui suit.[7]

2. Le lexique de Kirakos[8] date, comme on le sait, des environs de 1241 (Kirakos a commencé à rédiger son *Histoire* le 19 mai 1241), ce qui revient à dire qu'il constitue un des plus anciens documents de la langue mongole.

Pour ses raprochements mongols, Patkanov s'est appuyé sur les informations de Golstunskij; en même temps il a rappelé la traduction de Brosset et les commentaires de Schiefner.

[5] K. A. Melikʿ-Ohanǰanyan, *Kirakos Gandzakec'i : Patmut'yun Hayoc'* (sous-titre en russe: *Kirakos Gandzakeci, Istorija Armenii*). Yerevan 1961, pp. 274—275. Sur les équivalences mongoles, voir p. CXIX

[6] John Andrew Boyle, *Kirakos of Ganjak on the Mongols* dans *Central Asiatic Journal* VIII (1963), pp. 199—214, surtout pp. 208—211.

[7] C'est un devoir agréable que d'exprimer ici mes remerciements les plus chaleureux à M. E. Schütz pour l'aide multiple qu'il m'a prêtée en me facilitant le maniement des textes arméniens.

[8] Au cours de mon travail j'ai utilisé les textes et les traductions des sources arméniennes que voici. Pour le texte de Kirakos de Gandzak, je me suis servi de l'édition de 1961 (dans la suite: texte); pour ses traductions je me réfère à celles de Dulaurier (*Journ.*

Le lexique se compose de quelque 60 mots. Il n'est pas sans intérêt de constater qu'il s'agit de substantifs à l'exception du seul adjectif *eka* «grand», dans l'expression *eka nuin*. Dans la liste, les mots sont rangés par ordre de matière, en commençant par «Dieu» et en terminant par «Satan». Entre les deux termes se trouvent des noms qui peuvent être classés dans les groupes sémantiques suivants: homme (homme, femme, père, mère, frère, soeur), corps humain (tête, oeil, oreille, barbe, visage, bouche, dent), nourriture (pain), animaux (boeuf, mouton, agneau, chèvre, cheval, mulet, chameau, chien, loup, ours, renard, lièvre), oiseaux (poule, pigeon, aigle), boisson (eau, vin), nature (mer, fleuve), armes (épée, arc, flèche), pouvoir humain (roi, grand seigneur), nature (terre, ciel, soleil, lune, étoile, jour, nuit), et enfin — scribe. A la fin de la liste, juste avant le nom du diable, le mot «scribe» devait être une allusion douloureuse à la fonction que Kirakos, capturé par des Mongols, devait remplir chez eux.

Somme toute, nous avons là une liste fort intéressante, mais il n'en reste pas moins certain que les substantifs reflétant une seule catégorie de mots ne peuvent nous donner qu'un tableau fragmentaire et bien terne du vocabulaire mongol de la première moitié du XIIIe siècle.

Au point de vue mongol, le lexique de Kirakos se signale encore par un autre point faible. Dans quelques cas (par exemple: «Dieu», «scribe»), les mots recueillis par l'historien arménien ne sont pas mongols, mais turcs d'origine. A première vue on serait tenté de supposer que les mots en question appartiennent après tout au vocabulaire mongol des Mongols d'Arménie, indépendam-

As. 1858, pp. 192—255, 426—473, 481—508), de Brosset (1—205 pp.), de Patkanov (II, 1—140 pp.), citées plus haut. La *Chronique* de Vardan est citée d'après *Hawakʿumn Patmutʿean Vardanay Vardapeti* (Venise 1862); pour sa traduction: Éd. Dulaurier, *Les Mongols d'après les historiens arméniens, fragments traduits sur les textes originaux*, dans *Journ. As.* 1860, pp. 273—322.; N. Êmin, *Vseobščaja istorija Vardana Velikogo*, Moskva 1861. Quant à l'*Histoire de la Nation des archers* de Grigor d'Akancʿ, je me suis servi de l'édition de texte suivie d'une traduction due à MM. Blake et Frye: Robert. P. Blake and Richard N. Frye, *History of the Nation of the Archers (the Mongols)* by *Grigor of Akancʿ hitherto Ascribed to Magakʿia the Monk, the Armenian Text with an English Translation and Notes*, dans *Harvard Journal of Asiatic Studies* XII (1949), pp. 269—399. La traduction autrement surannée de Patkanov mérite toujours d'être signalée pour les notes souvent intéressantes, ajoutées à la traduction (K. P. Patkanov, *Istorija mongolov inoka Magakii XIII veka*, St. Pbg. 1871, 106 pp.). Enfin, pour la *Chronique* d'Orbelyan je me suis référé aux textes et traductions suivants: M. J. Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques* II (Paris 1819), pp. 56—300; M. Brosset, *Histoire de la Siounie par Stéphannos Orbélian*. Première livraison: *Histoire de la Siounie* (St. Pbg. 1864), pp. 1—300; K. P. Patkanov, *Istorija mongolov* I, pp. 1 et suiv. Sur les sources arméniennes récemment découvertes des XIIIe et XIVe siècles consacrées à l'histoire des Mongols, nous avons désormais un guide précieux: A. G. Galstjan, *Armjanskie istočniki o mongolach*. Izvlečenija iz rukopisej XIII—XIV vv. Perevod s drevnearmjanskogo, predislovie i primečanija. Moskva 1962.

ment de leur étymologie turque. Or, il n'en est rien. Le même lexique nous fournit un nombre remarquable de couples de mots, composées d'un terme turc et de son équivalent mongol. En voici quelques cas: «homme», «femme», «face», «dent», «lièvre», «mer», «rivière», «terre» (à la rigueur «peuple»), «étoile», «Satan».

Il est bien évident que cette particularité du lexique n'a rien à voir avec la langue mongole parlée en Arménie, mais il s'agit là encore d'une toute autre chose. On n'ignore pas que l'armée mongole comptait dans ses rangs des contingents turcs considérables, c'est-à-dire que les envahisseurs d'Arménie, les «Tatars», parlaient en dehors du mongol, aussi le turc. Pour ce dernier il faut très probablement compter avec certains dialectes kiptchak, si l'on veut, comans. Sur cette question intéressante, je reviendrai plus loin.

3. Le texte arménien de Kirakos ne nous est pas parvenu dans une copie contemporaine de l'auteur, les dates des manuscrits actuellement connus vont de 1594 à 1851. Pour plus de précision, sur trente manuscrits (dont deux sont fragmentaires) conservés à Matenadaran, utilisés pour l'édition de Yerevan, trois, éventuellement quatre, datent du XVIe siècle, cinq de la première moitié du XVIIe siècle, cinq de la seconde moitié du XVIIe siècle, cinq sans autres remarques, paraissent également remonter au XVIIe siècle, huit sont du XVIIIe siècle, enfin un seul a été préparé au XIXe siècle.[9]

Dans l'introduction de l'édition de Yerevan on trouve des remarques très utiles sur les concordances qui permettent de rattacher certains manuscrits les uns aux autres, mais la filiation exacte des manuscrits aujourd'hui existants demeure pratiquement inconnue. Il va de soi que dans ces conditions il est difficile de déterminer la tradition authentique de Kirakos et j'entends par là, non seulement le texte, mais encore son orthographe.

Toutefois, pour rester au lexique, il y a lieu de se demander, si le lexique contenait déjà sous sa forme primitive, en dehors des termes mongols, les mots turcs. Si oui, n'ont-ils subi aucun changement notable à travers les dizaines de copies pendant les sept siècles? En ce qui concerne les mots mongols, les scribes les copiaient, ou bien il les recopiaient fidèlement ou bien ils les déformaient soit par ignorance, soit par négligence. Quant aux mots turcs, il faut aussi compter avec un autre fait. La connaissance du turc n'a pas disparu avec le temps comme celle du mongol. Il est bien possible que plusieurs copistes connaissaient un idiome turc quelconque, mettons au XVIe siècle. N'ont-ils pas modifié, «modernisé» certaines formes turques et ne les ont-ils pas remplacées par d'autres qui leur étaient familières?

L'orthographe du lexique n'est pas non plus sans poser quelques problèmes. L'écriture arménienne n'est pas faite pour noter les nuances du phonétisme

[9] Éd. de Yerevan, pp. XCIV—XCV.

turco-mongol, aussi son alphabet ne possède-t-il de pas signes correspondants pour plusieurs sons du turc et du mongol (*ö*, *ü*, *q*, etc.). Sous ce rapport la formation de la langue écrite de Cilicie n'a que redoublé les difficultés, car le même signe pouvait avoir désormais, dans l'arménien occidental, une prononciation différente de celle qu'il avait dans l'arménien oriental ou classique.

Mais après tout, ces difficultés sont loin d'être insurmontables, malgré la pénurie des matériaux mongols en écriture arménienne. Au point de vue méthodique, il est utile de consulter, dans quelques cas particulièrement compliqués, les faits analogues de l'arméno-kiptchak dont les documents datent des XVIe et XVIIe siècles, siècles qui dans le cas présent sont loin de manquer d'intérêt pour nous.

4. La phonétique de l'arménien oriental ou classique se sépare de l'arménien occidental ou cilicien par un certain nombre de caractéristiques dont les plus importantes sont sans doute celles qui touchent les occlusives et les affriquées. Or, dans ces deux catégories de consonnes, les sonores de l'arménien classique ont donné des sourdes dans l'arménien de Cilicie, et inversement, les anciennes sourdes sont devenues des sonores dans le cilicien. Ce changement (la deuxième mutation consonantique, *zweite Lautverschiebung*) s'est déroulé sans toucher l'écriture, autrement dit, l'arménien de Cilicie a maintenu les anciens signes pour les nouvelles valeurs phonétiques. On peut donc dresser le tableau suivant:

	Oriental (classique)	Occidental (Cilicie)		Oriental (classique)	Occidental (Cilicie)
բ	*b*	*p*	պ	*p*	*b*
[ձ	ձ (=*dz*)	*c* (=*ts*)	ծ	*c* (=*ts*)	ձ (=*dz*)]
դ	*d*	*t*	տ	*t*	*d*
գ	*g*	*k*	կ	*k*	*g*
ջ	*ǰ*	*č*	ճ	*č*	*ǰ*

Aujourd'hui tout le monde est d'accord pour admettre que les documents arméno-kiptchak sont orthographiés selon la prononciation de l'arménien occidental.[10]

[10] Sur la transcription arménienne de l'arméno-kiptchak, voir F. v. Kraelitz-Greifenhorst, *Sprachprobe eines armenisch-tatarischen Dialektes in Polen : WZKM* XXVI (1912), pp. 307—324; T. I. Grunin, *Pamjatniki poloveckogo jazyka XVI veka*, dans *Sbornik statej, Akademiku V. A. Gordlevskomu k ego semidesjatipjatiletiju* (Mos-

Les transcriptions turco-mongoles en écriture arménienne de l'époque mongole présentent un problème bien plus compliqué. Certes, l'arménien occidental littéraire formé au XIe siècle était à la portée des transcripteurs arméniens des XIIIe et XIVe siècles. Cependant, tout porte à croire que l'arménien oriental a maintenu son ancien prestige et que les historiens arméniens n'ont pas cessé de s'en servir sous les Mongols, même lorsqu'il s'agissait de transcrire les termes tatares. Plus tard, surtout sous la plume des copistes, l'arménien occidental a gagné en importance et dans les manuscrits des XVIe et XVIIe siècles se mêlaient aux formes classiques parfois des orthographes reposant sur la prononciation cilicienne.[11]

Il n'est donc pas pour nous surprendre que ceux qui se sont attaqués jusqu'ici à l'interprétation du lexique de Kirakos n'étaient pas du même avis quant au dialecte à suivre dans leurs transcriptions.

Éd. Dulaurier s'est prononcé nettement pour l'arménien occidental, pourtant il lit *aph'dchi* ce qui suit la prononciation classique au lieu de *aptchi*, prononciation occidentale qu'on attendrait ici encore normalement. Il est vrai que son *aph'dchi* est une leçon variante offerte par le ms B, mais pour le même ms, il propose *irgan*, *houdoud*, etc., leçons de Cilicie. En revanche Brosset (Howorth) et Patkanov sont partis, dans leurs interprétations, de la prononciation classique. Mais là encore on trouve une leçon aberrante: *akʿadji*, forme régulière d'après la prononciation occidentale; en effet c'est ce qu'on trouve chez Dulaurier. D'après le système adopté par Brosset on attendrait *akʿatchi*. Toutefois, Patkanov offre les leçons *apči* et *akači*.

M. J. A. Boyle a adopté pour sa transcription, en principe, la prononciation orientale, exceptés là où il lui semblait indiqué de suivre la prononciation occidentale ou cilicienne; dans ces cas il a admis p, t, k et $\check{c}$ soulignés, en face des b, d, g et $\check{j}$ du dialecte oriental, et $\underline{b}$, $\underline{d}$, $\underline{g}$ et $\underline{\check{j}}$ soulignés, en face des p, t, k, et $\check{c}$ du dialecte oriental.[12] La notation de M. Boyle est à la fois précise

kva 1953), pp. 90—97; M. Lewicki—R. Kohnowa, *La version turque-kiptchak du «Code des lois des Arméniens polonais» d'après le ms no. 1916 de la Bibliothèque Ossolineum*, dans *Rocznik Orientalistyczny* XXI (1957), pp. 153—300; J. Deny, *L'Arméno-Coman et les «Éphémérides» de Kamieniec (1604—1613)*, Wiesbaden 1957; O. Pritsak, *Armenisch-Kiptschakisch*, dans *Fundamenta* I, pp. 81—87. Les problèmes de la transcription ont été repris et soumis à une critique judicieuse par E. Schütz, *On the Transcription of Armeno-Kipchak*, dans *Acta Orient. Hung.* XII (1961), pp. 139—161. C) encore J. Deny et E. Tryjarski, *«Histoire du sage Hikar» dans la version arméno-kiptchak*, dans *Rocznik Orientalistyczny* XVII, fasc. 2 (1964), pp. 12—13.

[11] A ce propos sont extrêmement intéressantes les remarques formulées par MM. Blake et Frye, *op. cit.*, pp. 276—279, sur les éléments ciliciens des deux ms. de Grigor d'Akancʿ. Or, ces dialectismes regardent aussi bien l'orthographe que la morphologie, voire les formes syntactiques.

[12] J. A. Boyle, *CAJ* VIII, p. 199, note*: «The Armenian character is transliterated according to the system of Meillet in his *Altarmenisches Elementarbuch* except that γ

et commode car elle ne nous laisse pas dans l'incertitude quant à l'orthographe arménienne, et elle nous fait voir nettement que nous sommes en présence d'une prononciation occidentale — secondaire. Cependant, dans quelques cas la prononciation occidentale ne s'impose pas, bien au contraire, elle reste sans autorité parce qu'elle est guidée par la forme mongole classique, qui souvent n'est point valable pour le mot recueilli par Kirakos. C'est pourquoi je maintiendrais, pour էչկա, la transcription *ečʿka* au lieu de *ēčʿga* proposé par M. Boyle. Sur l'autorité des recoupements du mongol occidental médiéval il y a lieu d'admettre qu'il ne s'agit pas là d'une forme *ečəga*, mais bien d'un *ečka*, forme à tous points régulière: la voyelle en seconde syllabe est syncopée et *g* a donné *k* par assimilation. Phonétiquement, on peut affirmer la même chose à propos de *aytʿgu*, transcription proposée par M. Boyle, avec cette différence près que l'orthographe այտքու *aytkʿu* de l'édition de Yerevan, sans variantes dans les autres manuscrits, ne permet pas graphiquement, cette émendation.[13]

Quoi qu'il en soit pour quelques orthographes, il est en effet très engageant d'admettre la prononciation occidentale. Le mot չիքին *čʿikʿin* de l'édition de Yerevan revient dans l'éd. *V* et, avec une finale mutilée, dans les ms *st* sous la forme ջիքին, ce qui donnerait, d'après la prononciation orientale, la leçon *ǰikʿin*, indéfendable au point de vue de l'histoire du mot mongol. La seule solution possible demande que le mot soit lu à la cilicienne, c'est-à-dire *čikʿin*. Un autre mot est épelé գօգայ ce qui donnerait, d'après la prononciation de l'arménien oriental, *gogay*; c'est d'ailleurs la leçon adoptée par Brosset (Howorth). D'après la prononciation occidentale le mot se lit *kokay* (Dulaurier, avec son քուքոյ *kʿukʿoy*, nous mène dans une autre direction), c'est bien la transcription admise par M. Boyle (toutefois, dans son système il faudrait transcrire *k̲ōk̲ay*). Mais cette fois on est en présence d'un cas compliqué où l'orthographe du mot est aberrante à plus d'un point de vue.

5. A propos de l'orthographe des diphtongues, il convient de rappeler les cas suivants.

A) La diphtongue աւ *aw* (à la rigueur *av*) de l'arménien classique a donné plus tard un *o̲* (ouvert) et a été écrite en conséquence par un օ.[14] Dans le dialecte

is substituted for *ł* and that underlined *p̲*, *t̲*, *k̲* and *ǰ̲* are used instead of *b*, *d*, *g* and *ǰ* and underlined *b̲*, *d̲*, *g̲* and *ǰ̲* instead of *p*, *t*, *k* and *č*, when the Cicilian or Western pronunciation appears to be indicated». On trouve le même système de transcription dans J. A. Boyle, *The Journey of Hetʿum I, King of Little Armenia, to the Court of the Great Khan Möngke : CAJ* IX (1964), pp. 175—189. Déjà M. Cleaves a compté avec l'influence possible de la prononciation cilicienne; cf. F. W. Cleaves, *The Mongolian Names and Terms in the* History of the Nation of the Archers *by Grigor of Akancʿ*, dans *HJAS* XII, pp. 400—443, surtout pp. 400—402.

[13] Néanmoins Dulaurier et Brosset ont, dans ce mot, թ *tʿ* pour տ *t*.

[14] A. Meillet, *Altarmenisches Elementarbuch*, Heidelberg 1913, p. 15.

de Cilicie, l'orthographe et sa prononciation de diphtongue *av* sont assurées en position finale et devant une voyelle. La diphtongue *av* (*au*) réduite à *o̲* est écrite par le signe grec correspondant, sauf dans les inscriptions où l'orthographe *aw*, pour désigner *o̲*, reste inchangée.[15]

Dans les transcriptions turco-mongoles, l'orthographe աւ peut remplir, dans les mêmes conditions, les fonctions que voici:

a) *au* : լաւսա *lawsa* lire *lausa*, en face de *lo̲sa* ; թաւլայ *t'awlay* lire *t'aulay* ; pour éliminer l'ambiguïté des signes *aw* = *au*, on a encore նաւր *naur* ;

b) *aw* ; attesté seulement dans les autres sources arméniennes *Hulawu*[16], *Nuχak'awun*[17] ;

c) *o* : գաւգայ *gawgay* pour *go̲gay*, մաւրի *mawri* pour *mo̲ri*, նաւխայ *nawχay* pour *no̲χay*, աւքար *awk'ar* pour *o̲k'ar*, աւթմաք *awt'mak'* pour *o̲t'mak'*, աւտուր *awtur* pour *o̲tur* ; dans les autres sources arméniennes nous avons: *Tawvus* pour *Tovus*[18], *Amu-mawran* pour *Amu-mo̲ran*[19], *Bawra* pour *Bora*[20],

[15] J. Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen*, Strassburg 1901, pp. 27—28: «Für den so aus altem աւ *au* entstandenen *o*-Laut kommt jedoch — der genauen Bezeichnung wegen — im 12. Jahrh., ein eigenes, dem Griechischen entlehntes Zeichen auf, nämlich *o* (= gr. Omikron), welches, obschon eigentlich nur für das Mittelarmenische passend, bekanntlich auch in die Manuskripte der klassischen Litteratur eindrang, wo wir es nun regelmässig für altes աւ *au* finden und natürlich auch mit *au* wiedergeben müssen in der Aussprache». Cf. encore pp. 64—65, § 71.

[16] Kirakos: texte p. 368; Dulaurier p. 469, Brosset p. 178, Patkanov II p. 83. Vardan: texte p. 149, Dulaurier p. 289, Patkanov I p. 9. Grigor: Blake—Frye IX : 9, XII : 60, etc. Orbelyan: Saint-Martin pp. 122—123, p. 273 note 33, Brosset I p. 227, Patkanov I p. 33. Sur l'interprétation du nom, voir Cleaves, *HJAS* XII, p. 422.

[17] Grigor: Blake—Frye XII : 52. Sur l'interprétation du nom, voir Cleaves: *HJAS* XII, pp. 424—425 où le nom est rétabli en *Noqai-kö'ün* ; pour ma part, je lirais plutôt *Noqai-käwün*. Dans le mongol occidental de l'époque mongole, la forme *kewün* est bien normale; cf. AL *keün* «fils», IM *keün*, MA *keün* et *kewüt* (pl.), V I *keün* ; voir L. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* XIV, p. 50.

[18] Grigor: Blake—Frye XII: 64 et XIII: 50—51; Patkanov, p. 33 et p. 92—94, note 60 a dans son texte la forme *Tawus*. Le nom de l'épouse principale de l'empereur *Hulawu* figure dans les autres sources sous les variantes suivantes: Kirakos: *To̲γuz χat'un*, ace *Tawγus* lire *To̲γus*, b *Tawus*, dj *Tawγos* lire *To̲γos*, M—T *To̲γus*, ip *To̲γos*, su *To̲χus* ; texte, p. 382; Dulaurier, p. 491 (*Dôkouz-khathoun*); Brosset, p. 185 (*Tokhouz—Khathoun*); Patkanov II, p. 95 (*Doxyz-Xatun*). Vardan: *To̲γuz-χat'un*, texte p. 149; Dulaurier, p. 290 (*Dôkhouz-Khathoun*); Patkanov I, p. 11 (*Doxuz-xatun*). Orbelyan; *To̲γuz-χat'un*, Saint-Martin, pp. 150—151, 289, note 30; Brosset I, p. 235 (*Toghoz-Khathoun*); Patkanov I, p. 45 (*Doxuz-xatun*). A propos de l'interprétation du nom, voir les remarques de Patkanov et de Saint-Martin citées plus haut; cf. encore Cleaves: *HJAS* XII, pp. 160—162.

[19] Orbelyan: Saint-Martin, pp. 120—121; Brosset I, p. 227; Patkanov I, p. 32. Sur l'interprétation du nom, voir Saint-Martin, p. 270, note 20 et Patkanov I, pp. 82—83, note 34.

[20] Fils de *Č'ormayun*. Kirakos: *Bo̲ra-nuin*, texte p. 391, M—T *Po̲ra-nuin*, aedj *Bawra-noin*, no *Bara-nuïn*, hx *Bo̲ra(y)-nuin*, pu *Bora-nuin*, *Bura-nuin*, st *Buγa-nuin* ;

Bawrayan pour *Borayan*[21], *Čawrmayan* pour *Čʿormayan*[22], *Čʿawrman* pour *Čʿorman*[23], *Awtrar* pour *Otrar*[24], *Sawran* orthographié à tort *Soran*[25], *Tawnγus-aγa* pour *Tonγus-aγa*.[26]

B) La diphtongue ևւ *iw*.

Dans l'arménien classique, la prononciation traditionnelle, en position finale, est *iv*, donc avec une labio-dentale, tout comme dans *av*, *ev*.[27] Dans le cilicien, la prononciation *iv* ne s'est conservée que devant une voyelle; en position préconsonantique elle se prononce *iu*, *i̯u*, *yu*, voire *i* et *ü*.[28]

Le lexique n'offre qu'un seul exemple comportant la graphie *iw*, c'est յիւզ *yiwz*. Or, ce recoupement suggère, pour l'ancienne diphtongue la prononciation *ü*, car le mot (turc) envisagé est sûrement *yüz*. Il est toujours

Dulaurier, p. 501 (*Béra-nouïn*); Brosset, p. 191 (*Pora-Nouïn*); Patkanov II, p. 102 (*Bora-nuïn*). Grigor: *Bawra*, Blake—Frye IX: 3; *Bora*, Patkanov, p. 20. Sur le nom, voir Cleaves, *HJAS* XII, pp. 414—415.

[21] Grigor: Blake—Frye X: 42, XII : 32—33, 38 (Var. V. *Bo̱rayan*); *Boraxan*, Patkanov, pp. 25, 31. Sur le nom, voir Patkanov, pp. 85—86, note 48; Cleaves: *HJAS* XII, p. 415. La liste de «sept fils du khan» n'est évidemment pas authentique, c'est la réunion des noms des différents membres de la famille de Gengis khan.

[22] Grigor: *Čʿawrmayan*, Blake—Frye IV: 53—54, 59, 73; VIII: 32, IX: 16, 47 (var. V *Čʿo̱rmayan*); Patkanov, p. 11 (*Čorma-Xan*). Vardan: *Čʿormayun*, texte p. 144, plus bas *Čʿormayan ;* Dulaurier, pp. 282—283 ((*Tcharmagh'an*); Patkanov I, pp. 5—6 (les deux fois *Čarmayan*). Kirakos: *Čʿarmayun*, M—T et quelques mss. *Čʿarman* (*Čʿarma*) *nuin*, z *Čʿarmaya nuin*, texte p. 234; Dulaurier, p. 212 (*Čʿarmayan*); Brosset, p. 116 (*Dcharma-Qan*); Patkanov II, 14 (*Čarma-nuin*). Sur le nom, voir Cleaves: *HJAS* XII, pp. 419—420. («Chap. III», deux fois, est un *lapsus* pour «Chap. IV».) La forme exacte du nom est *Čormaqan*, d'après l'*Histoire secrète* (à ce propos, cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis Khan I*, p. 86).

[23] Grigor: *Čʿawrman*, Blake—Frye III: 66—67, IV: 25, 34, 35, 40—41, 50 (var. V *Čʿo̱rman*); *Čorman*, Patkanov, pp. 8, 11. Orbelyan: *Čʿo̱rman*, Saint-Martin, pp. 120—121 (Tchorman); Brosset I, p. 227 (*Tchorman*); Patkanov I, p. 33 (*Carmagan*). Sur le nom, voir Saint-Martin, p. 272, note 31; Cleaves: *HJAS* XII, p. 420. Cf. encore *supra*, note 22.

[24] Kirakos: *Oṭʿrar*, acd *Awtrar*, g *Oṭʿnar*, jmnop *Oṭʿrar*, st V *Oṭʿrar*, texte p. 369; Dulaurier, p. 470 (*Otrar* = *Oṭʿrar*); Brosset, p. 179 (*Othrar*); Patkanov II, p. 83 (*Otrar*).

[25] Kirakos: *Sawran*, M—T et quelques mss. *So̱ran*, g *Saran*, stV *So̱ran*, texte, p. 369; Dulaurier, p. 469 (*Savran* = *Sawran*); Brosset, p. 179 (*Soran*); Patkanov II, p. 83 (*Savran*). Sur les ruines de *Sabrān : Saurān*, voir Boyle, *CAJ* IX, p. 184, p. 71. Voir encore Kāšγ. *Säbrā̆n*, vulg. *Sabrān* «Ort im Lande der Ɣuzz» (Brockelmann, p. 248); *Ḥudūd al-ʿĀlam : «Ṣabrān* (spelt: *Ṣahrān*), a very pleasant town and the resort of Ghūz merchants» (Minorsky, pp. 119, 306, 308, 358).

[26] Kirakos: *To̱nγus-aγa* «officier tatar», acd *Tawnγus-aγa*, ij *Tonγuz-aγa*, *o Tunγus-aγa*, pV *To̱nγuz-aγa*, texte p. 266; Dulaurier, p. 244 (*Tonguz-aga* = *To̱nγus-aγa*); Brosset, p. 131 (*Tonghous-Agha*); Patkanov, p. 42 (*Donguz-Aga*). C'est un nom turc dont le premier élément est identique à *tonguz* «porc».

[27] A. Meillet, *op. cit.*, p. 15.

[28] J. Karst, *op. cit.*, pp. 25—26 (§ 10), 65—68 (§§ 72—75); 118; à ce dernier propos, Karst insiste, entre autres, sur le fait que *iw* et *oy : uy* sont interchangeables.

à savoir si la voyelle *ü* représente la véritable valeur phonétique de la graphie *iw*, ou bien si elle n'en est que la substitution exigée par le mot turc en question.[29]

C) La diphtongue *այ ay*.

Cette diphtongue de l'arménien classique a évoluée de deux manières.[30] Dans le dialecte occidental de Cilicie, en position intervocalique, elle s'est maintenue; en positions finale et préconsonantique, son élément *y* (*i̯*) s'est amui. D'ailleurs, la finale *ay* a parfois donné un *e*. L'usage orthographique veut que la graphie *ay* soit souvent substituée par *a* et, inversement, la finale *a* est très souvent orthographiée par *ay*.[31]

Dans les transcriptions turco-mongoles on distingue en conséquence plusieurs cas:

a) la diphtongue *ay* «étymologique» est maintenue: *հօխայ nōχay, t'aulay ; Awgawt'ay*[32], *Č'ayat'ay*[33];

b) *ay* alternant avec *e̯* : *Berk'ay* ~ *Berk'e̯*[34], *Balaχay* ~ *Balaχe̯*[35];

[29] M. Schütz, dans sa brillante étude consacrée à la transcription de l'arméno-kiptchak (*Acta Orient. Hung.* XII, pp. 149—150) admet en général les conclusions de Karst formulées à propos de la prononciation de la graphie *iw*, en moyen arménien, mais il a gardé des doutes sur certains détails. A son avis la valeur *ü* proposée par Karst pour la graphie *iw* est suffisammant assurée pour le cilicien, mais, en même temps, dans l'arméno-kiptchak la même graphie ne peut avoir que la seule valeur *yu*. En conséquence de quoi il refuse d'admettre la leçon *ü* proposée par J. Deny (*L'Arméno-Coman et les «Ephémérides» de Kameniec*, p. 19) et par P. Pritsak (*Fundamenta* I, p. 83). Il me paraît pourtant que la valeur *yu* n'est suffisamment assurée que dans la position intervocalique (dans *buyur-*, etc.), en revanche, à l'initiale ou encore dans la première syllabe précédée par *ի y-*, la graphie *iw* doit être lue toujours comme *ü*. Les orthographes *իւզ yuz* = *yüz* et *իւզ iwz* = *üz* ne sont pas surprenantes: elles ne sont pas, à mon avis, des variantes orthographiques répondant à une seule et même prononciation, mais elles rendent des variantes de prononciation réelles. Pour comprendre ces variantes, on n'a qu'à se rappeler les faits du karaïme de Troki, langue apparentée de très près à l'arméno-kiptchak: *i̯urak* «coeur» ~ *ürak*, *i̯uv* «maison» *üv*, etc.

[30] Meillet, *op. cit.*, p. 15

[31] Karst, *op. cit.*, pp. 22—24 (§ 8), 34—35 (§ 23), 60—62 (§§ 63—67). Les cas où la graphie *ay* sert à transcrire la voyelle *a* dans les mots étrangers sont particulièrement intéressants: *bayzar* «Markt» (pers. *bāzār*), *zayǰ* «Kupfervitriol» (ar. *zaǰ*), *maysis* (lat. *macis*), *draykonis* (lat. *draconis*), etc. En outre, Karst, pp. 116—117, a montré que cette notation n'a rien à voir avec la quantité vocalique éventuelle des mots étrangers.

[32] Grigor: Blake—Frye IV : 69 (var. V *Awgo̯t'ay*); Patkanov, p. 12 (*Ogota-nuin*). Sur le nom, voir Cleaves: *HJAS* XII, pp. 409—410. Le nom se lit, à l'arménienne, *Ogot'ay*.

[33] Kirakos: *Č'ayatay*, egno *Č'alatay*, texte p. 232; Dulaurier, p. 211 (*Č'ayatay*); Brosset, p. 115 (*Tchaghata*); Patkanov II, p. 13. Orbelyan: *Č'ayatay*, Saint-Martin, pp. 120—121 (*Tchaghadaï*); Brosset I, p. 227 (Dschaghataï); Patkanov I, p. 33. Grigor: *Č'ayatay*, Blake- Frye IV: 65—66, 67. Vardan: *Č'ayada*, texte p. 144; Dulaurier, p. 282 (*Č'ayatay!*); Patkanov I, p. 5 (*Čagata-noin*). Sur le mot: Cleaves: *HJAS* XII, pp. 417—418.

[34] Kirakos: *Berk'ay*, texte p. 394; Dulaurier, p. 503 (*Béréké* = *Berk'ay*); Brosset, p. 192 (*Berkaï*); Patkanov, II, p. 104 (*Berkaj*). Grigor: *Berk'e̯*, Blake—Frye XII : 57; Patkanov, pp. 32, 92, note 59 (*Berke*). Orbelyan: *Berk'a yan*, Saint-Martin, pp. 146—147 284—286, note 14; Brosset I, p. 233 (*Berka-Ghan*); Patkanov I, p. 44 (*Barka*). Le même,

c) *a* pour *ay* : acdij *նաւխա nawχa* pour *noχay* ; *Čʿayata* pour *Čʿayatay*, *Sabada-bahatur* pour *Sabaday-bahadur*[37], *Bačʿu-nuin* pour *Bayčʿu-nuin*[38];

nom apparaît encore avec un *a* en première syllabe. Kirakos: *Barakʿay*, texte p. 373; Dulaurier, p. 482 (*Bérékéé=Barakʿay*); Brosset, p. 182 (*Baraka*); Patkanov II, p. 87 (*Baraka*). Vardan: *Barakʿa*, texte p. 162; Dulaurier, p. 310 (*Bérékéé*); Patkanov I, p. 27 (*Barka*). Sur le nom, voir Cleaves: *HJAS* XII, pp. 416—417.

[35] Kirakos: *Balayay*, cegijnopu *Balaχay*, d *Palaχay*, st *Balayay*, texte p. 377; Dulaurier, p. 486 (*Balaka*); Brosset, p. 183 (*Balakha*); Patkanov II, p. 90 (*Balaxa*). Le texte de Kirakos offre encore *Balaχa*, texte p. 374, efghst *Balaχay* ; Dulaurier, p. 483 (*Balaka=Balaχa*); Brosset, p. 182 (*Balakha*); Patkanov II, p. 83 (*Balaxa*). Le même flottement de la finale peut être observé chez Grigor: *Balaχay*, Blake—Frye XII: 39; Patkanov, p. 32 (*Balaxa*); *Balaχe*, Blake—Frye, X : 40, XII : 32, 39, 42; Patkanov, pp. 24, 31 (*Balaxa*). Sur le nom, voir Cleaves: *HJAS* XII, pp. 413—414. L'interprétation de la forme arménienne par le mongol *Bulyai* ne s'impose pas. Quant au flottement de la finale, il est évident que là encore l'orthographe *ay* ~ *e* répond à une particularité arménienne qui n'a rien à voir avec la phonétique mongole. En effet, dans le cilicien des XIIIe et XIVe siècles, la diphtongue *ai* est en voie de disparition pour céder la place à la voyelle *a* ; dans l'arménien oriental cette évolution est à cette époque déjà entièrement révolue; cf. Karst, *op. cit.*, p. 24 et note 2; 60—61 (§§ 63—66).

[36] Kirakos: *Elčʿi-Gada*, abcdeghijmt *Elčʿi-gada(y)*, V *Elčʿi-Gaʿa*, texte. p. 357; Dulaurier, p. 458 (*Eltchikata=Elčʿigada*); Brosset, p. 172 (*Eltchi-Gaga*); Patkanov II, p. 74 (*Êlči-Gata*), pp. 123—124, note 28. *Elčʿi-Gada*, à la rigueur *Elčʿigaday* était le successeur de *Bačʿu-nuin* en Arménie. La forme arménienne répond au mongol *Elǰigidei*. Sur ce dernier, voir Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, p. 86; Pelliot, *Les Mongols et la papauté*, pp. 202—204, note 1. J̌uvaini écrit *Elǰigitei*, cf. J. A. Boyle, *The History of the World-Conqueror* I, pp. 256—257, II, pp. 512, 590. Sur le nom, voir Pelliot, *Les Mongols et la papauté*, pp. 116, note 2 et 171, note 2.

[37] Kirakos: *Sabada-bahatur*, ip *Sabatʿay*, st *Sabatay*, u *Sabaday*, z *Sabata*, v *Sabasa*, AG *Saba sabahadur*, texte p. 204; Dulaurier, p. 200 (*Sabada-Bahadour*); Brosset, p. 101 (*Sabada Bahadour*); Patkanov II, p 3 (*Sabata-bahadur*). C'est *Sübötei-ba'atur*.

[38] Kirakos: *Bačʿu-nuin*, texte p. 314; Dulaurier, p. 450 (*Batchou-nouïn*); Brosset, p. 156 (*Batchou-Nouïn*); Patkanov II, p. 65 (*Baču-nuin*). Orbelyan: *Bačʿu-noyin*, Saint-Martin, pp. 128—129, 276, note 1; Brosset I, p. 229 (Batchou-Noin); Patkanov, I, p. 36 (*Baču-nuin*). Vardan: *Bačʿu-nuin*, texte p. 147; Dulaurier, p. 287 (*Batchou-Nouïn*); Patkanov I, p. 7 (*Baču-noin*). Grigor: *Bačʿu nuin*, Blake—Frye IV : 67, VI : 2; Patkanov, p. 14 (*Baču-nuin*). *Bačʿu*, Blake—Frye VI : 17; Patkanov, p. 20 (*Baču*). Il est intéressant de remarquer qu'aucune variante avec *ai*, en première syllabe, n'est à signaler. La forme *Payču*, invoquée par M. Cleaves d'après l'édition de Venise de Vardan n'est point une variante, mais une note explicative ajoutée à *Bačʿu-nuinn* par l'éditeur: *Payču*, à la rigueur *Payču-noyan* ou, à la cilicienne, *Bayǰu-noyan*, n'est pas une forme arménienne, mais mongole, empruntée à une source sans doute moderne. Par ailleurs le nom *Baiǰu noyan* (la forme *noyon* est sans autorité) est attesté par Rašīdu-d-Dīn (Arends, pp. 22, 23 etc.; Verchovskiy, pp. 89, 123; Chetagurov, p. 99) et par J̌uvainī (Boyle II, pp. 507—508, note 6). A propos de ce nom, voir Pelliot, *Les Mongols et la papauté*, p. 110; Cleaves: *HJAS* XII, pp. 411—413. M. Cleaves (*op. cit.*, pp. 413, 418) a cherché à voir dans l'orthographe *a* de ces noms une prononciation mongole *ā*, répondant à un ancien *ai*. M. Schütz, dans *Acta Orient. Hung.* XII, p. 153, a montré que dans le cas présent nous avons affaire à une particularité orthographique arménienne et qu'il faut garder, pour le mongol, les formes *Čayatai*, etc.

d) *ay* pour *a* : *gǫgay* pour *gǫga* (à la rigueur *kǫka* C), *չիայ čʿinay* pour *čʿina*, efg *ֆախայ tʿaχeay* pour *tʿaχea* ; *Aybuγay* pour *Aybuγa*[39], *Xoǰay-nuin* pour *Xoǰa-nuin*[40];

e) *ay* pour *o* : C'est une orthographe assez rare, mais elle paraît être appuyée par *այտրու aytkʿu* qui doit être lu *otkʿu*. Dans plusieurs cas, l'arménien de Cilicie offre un *o* en face de la diphtongue *ay* classique: C *boman* «Bedingung, Vertrag, Termin» ~ cl. *payman*, etc. Bien plus, même dans l'arménien classique on n'ignore pas la changement *ay* > *o*.[41]

D) La diphtongue *ոյ oy (uy)*.

C'est la forme usuelle de la diphtongue dans la langue classique, plus tard elle est prononcée *uy*.[42] Dans le cilicien, sa fonction orthographique rappelle celle de la diphtongue *ay*. En effet, en position finale, elle est souvent muette et elle alterne avec *ու u*. Dans la position préconsonantique, cette graphie a maintenu son ancienne prononciation *uy* dans une série de mots (vieux-français). Cependant, l'orthographe *oy (uy)* est, dans la majorité des cas, purement historique et elle veut rendre simplement un *u*.[43]

Le lexique de Kirakos a deux mots où dans l'orthographe *oy (uy)* le second élément de la diphtongue n'est pas prononcé: *սոյնի soyni*, lire *soni*

[39] Kirakos: *Aγbuγay*, M—T et quelques mss *Aγpuγay*, i *Abuγay*, texte p. 242; Dulaurier, p. 220 (*Aγbuγay*); Brosset, p. 119 (*Aghbougha*); Patkanov II, 21 (*Axbuga*). Grigor: *Aγbuγay*, Blake—Frye VI : 34; Patkanov, p. 15 (*Agbuga*). Sur le nom, voir Cleaves: *HJAS* XII, pp. 403—404. Pour le nom, qui est en effet d'origine turque, voir Sauvaget, *Noms et surnoms de Mamelouks*, dans *Journ. As.* CCXXXVIII (1950), p. 37: *Aq-boγa* «taureau blanc».

[40] Kirakos: *Xǫča-nuin*, a *Xawčay*, bcdu *Xoǰa*, no *Γoǰa*, V *Xoča-nuin*, texte, p. 370; Dulaurier, pp. 470—471 (*Khodja-nouïn*); Brosset, p. 179 (*Khodja-Nouïn*); Patkanov II, p. 84 (*Xodža-nuïn*). Grigor: *Xoǰay-nuin*, Blake—Frye IV : 69 (var. V *Xočay-nuin*); Patkanov, p. 12 (*Xodža-nuin*). Sur le nom, voir Cleaves: *HJAS* XII, pp 431—432. Avec ces exemples nous sommes une fois de plus en présence d'une particularité orthographique de l'arménien médiéval: à cette époque le *y*, en position finale, s'est amui, son signe est souvent écrit, par une sorte d'hyperurbanisme, même au cas où il ne figurait jamais dans la prononciation. Cf. Karst, *op. cit.*, p. 60. En outre, le *y* du cas oblique paraissant en position finale a pu introduire, dans bien des cas, un nouvel élément d'incertitude pour établir la vraie forme d'un nom turco-mongol. M. Schütz, dans *Acta Orient. Hung.* XII, pp. 153—154, a montré que l'orthographe de la finale *y* amuie a provoqué une confusion même dans l'interprétation de l'arméno-kiptchak. A l'intérieur du mot, l'orthographe *ay* pouvait servir à noter également une voyelle *a*, longue ou brève; cf. Karst, *op. cit.*, pp. 22—24. Il est donc fort probable que dans *Aylʿana*, forme offerte par Grigor, la graphie *ay* vaut simplement pour un *a* et non pas pour un *e*, malgré Pelliot, *T'oung Pao* XXIX, p. 50 et Cleaves: *HJAS* XII, pp. 410—411.

[41] Karst, *op. cit.*, p. 62. Le changement *ay* > *o*, *au*, en arménien classique, remonte toutefois à d'autres antécédents.

[42] Meillet, *op. cit.*, p. 15: «die traditionelle Aussprache — aber gewiss nicht die klassich-armenische — ist *ui*.»

[43] Karst, *op. cit.*, pp. 24—25 (§ 9), 62—64 (§§ 68—70), 124. Sur l'orthographe *oy*, dans l'arméno-kiptchak, voir Schütz, dans *Acta Orient. Hung.* XII, p. 154.

ou *suni* et *ոյնա yoyna*, lire *γun*[*i*] à moins qu'il ne faille lire le mot à la turque, *γoyin* ou *γuyin*.[44]

E) La diphtongue *եա ea*.

Dans l'arménien classique, sa prononciation traditionnelle est *ia*[45] et elle a abouti, en cilicien, à *'e*.[46] Dans les transcriptions de l'arméno-kiptchak, sa valeur phonétique est nettement *ia* (*ya*).[47]

Notre lexique offre, pour cette orthographe, un exemple sûr: *ճախեա t'aχea* qui doit être lu *t'aχia*, *t'aχya*.

6. On tiendra compte encore d'un certain nombre de cas présentant d'autres particularités phonétiques arméniennes reflétées par l'orthographe, qui touchent les transcriptions turco-mongoles. En voici quelques-unes.

A) Quelques voyelles, sous certaines conditions, sont réduites, voire amuies.

a) Réduction de la voyelle *a*.

Dans l'arménien médiéval, en première syllabe, la réduction de la voyelle *a* est signalée par Karst: *č̣k'avorut'ün* (*č̣k'avorut'ün*) «Mass, Verhältnis» ~ cl. *č̣ap'avorut'iun ; č̣k'o̱k'* (*č̣ək'o̱k'*) instr. du pl. de *č̣ak'*=*č̣ak'o̱k'* ~ cl. *č̣ap'auk' ;* etc. Dans l'arménien dialectal moderne la réduction de cette voyelle, dans cette position, est assez répandue.[48]

C'est le même phénomène qui nous explique les formes *թրնգրի t'əngri* et abcm *թնգրի t'ngri*, en face de eg *թանգրի t'angri*. C'est dans ce groupe qu'il faut ranger *Xzuin* alternant avec *Xazuin* et *Γazuin*[49], le nom de ville *Mrman* et *Marman*[50], *Smaryand* pour *Samarqand*[51].

[44] La diphtongue *oy* est à lire *uy*, avec un *y* final muet; cf. Karst., *op. cit.*, pp. 24—25. A ce propos il convient de rappeler quelques transcriptions de mots latins provenant d'un glossaire médical, cité par Karst (pp. 117—118): *spoyma* (lat. *spuma*), *e̱roykay* (lat. *eruca*), *koyrkoyma* (lat. *curcuma*); etc. C'est ici qu'il faut faire état de *k'e̱siktoyk'*, transcription de Grigor d'Akanc'.

[45] Meillet, *op. cit.*, p. 15: «Es gibt ausserdem einen Diphthong *ea*, dessen traditionelle Aussprache *ia* ist.»

[46] Karst, *op. cit.*, p. 69.

[47] Dans *dunya*, *uyat*, etc.; cf. Schütz: *Acta Orient. Hung.* XII, p. 155.

[48] Karst *op. cit.*, p. 44.

[49] Kirakos: *Γazuin*, bcdtxV *Xazuin*, texte p. 391; *Xzuin*, texte p. 369; Dulaurier, p. 470 (*Kazvin=Xazuin*); Brosset, p. 179 (*Qazouïn*); Patkanov II, p. 84 (*Xazvin*). Vardan: *Xazuin*, texte p. 152; Dulaurier, p. 295 (*Kazwin*, *Gh'azwin*); Patkanov I, p. 14 (*Xazvin*). C'est la ville de *Qazvīn*.

[50] Kirakos: *Mrmən*, M—T et quelques mss *Mrmn*, h *Marmin*, i *Marmn*, no *Marman*, V *Mərmən*, texte p. 369; Dulaurier, p. 470 (*Mĕrmĕn* = *Mrmn*); Brosset, p. 179 (*Mrmn*); Patkanov II, p. 84 (*Mermn*). Ce doit être le nom de Merv; cf. Boyle: *CAJ* IX, p. 185, note 81.

[51] Kirakos: *Samaryand*, adefghjlu *Səmərynd*, birstzV *Smryand*. texte p. 369; Dulaurier, p. 470 (*Samarkande=Smrχnd*); Brosset, p. 179 (*Samarqand*); Patkanov II, p. 84 (*Samarkand*).

b) Réduction de la voyelle *u*.

Cette voyelle, même dans le cilicien, donne régulièrement *ə* ou encore elle disparaît complètement, excepté la dernière syllabe: *tsteraç* (*testeraç*), gén. du pl. de *tustr ; sdem* (*sədem*) «der Lüge zeihen», cf. *sud* «falsch», *mdem* (*mədem*) «eingehen», cf. *mud* «Eingang»; etc. Le même changement peut être observé même dans les mots d'emprunt, par exemple: *čalunǰ*, à côté de *čalənǰem*.[52]

Il faut ranger, dans notre lexique, dans la même catégorie les recoupements suivants: *նըմու nəmu* et M—T *նմու nmu* pour *numu ; սըմու səmu* et egijnopstuz *սմու smu*, pour *sumu*. Dans les autres sources arméniennes on a *տզղու tzγu* pour *təzγu* et *tuzγu ; ղփչուր γpʿčur* pour *γəpʿčur* et *γupʿčur ; Γaraγrum* pour *Γaraγurum*[53]; *Sγnaχ* pour *Suγnaq*[54].

c) Réduction de la voyelle *i*.

Dans l'ancien arménien cette voyelle ne s'est maintenue que dans la dernière syllabe, dans les autres syllabes elle s'est réduite en *ə* ou elle s'est amuie. Dans les dialectes occidentaux cette règle n'est plus valable et c'est justement la réduction de l'ancien *i* en *ə* qui est caractéristique de certains dialectes. Dans le dialecte de Zeitʿun, par exemple, on a: *paγnəkʿ* «Bad» pour *paγanikʿ ; panəs* «du arbeitest» pour *panis ; pardə* «Pappelweide, Zitterpappel» pour *pardi ; kaçən* «sie gingen» pour *kaçin ;* etc.[55]

Il s'ensuit que *տանգըզ tangəz*, dans notre lexique, est mis pour *tengiz*, de même que *Čʿankəz* des sources arméniennes vaut pour *Čʿankiz*[56]

[52] Karst, *op. cit.*, pp. 58—59.

[53] Kirakos: *Γaraγrum*, M—T et quelques mss *Γaruγrum*, z *Γaruγrim*, texte p. 232; Dulaurier, p. 210 (*Karakoroum=Γaraγurum*); Brosset, p. 115 (*Qaraqorum*);Patkanov II, p. 12, pp. 114—115, note 11. Orbelyan: *Γaraγurum*, Saint-Martin, pp. 132—133, 278—279, note 14 (*Karakoroum*); Brosset I, p. 230 (*Ghara-Ghouroum*); Patkanov I, p. 38.

[54] Kirakos: *Sγnaχ*, bcdegijnostuz *Snγaχ*, afhklm M—T *Snγan*, r *Sγnaγ*, texte p. 369; Dulaurier, p. 469 (*Signak=Senghakh=Sənγaχ*); Brosset, p. 179 (*Onqan*); Patkanov, II, p. 83 *(Segnax)*. *Sγnaχ*, texte p. 369; Dulaurier, p. 469 (*Skhenakh=Sχənaχ*); Brosset, p. 179 (*Snghakh*); Patkanov II, p. 83 (*Segnax*). M. Boyle: *CAJ* IX, p. 184, note 64, a identifié cette ville, sur l'autorité de Barthold (*Turkestan*, p. 179), aux ruines de *Sunak-kurgan* ou *Sunak-ata* au nord de *Tumen-aryk*. C'est juste, mais cf. encore: Kāšγ. *Soγnaq*, lire *Suγnaq* «Ort im Lande der Γuzz» (Brockelmann, p. 249); Ḥudūd al-ʿĀlam: *Sūnāχ* (Minorsky, pp. 119, 358, note 92); Rašīdu-d'-Dīn: *Suqnāq* ou plutôt *Suγnāq* (Berezin, texte III, p. 69; Smirnova, p. 199); J̌uvainī: *Suqnāq* (Boyle I, p. 86, note 2).

[55] Karst, *op. cit.*, pp. 53—54.

[56] Kirakos: *Čʿangəz γan*, M—T *Čʿankəz*, abcdu *Čʿəngəz*, efg *Čʿngəz*, hjno *Čʿngz*, kV *Čʿənkəz*, m *Čʿnkz*, texte p. 374 (et beaucoup d'autres passages encore, avec des variantes essentiellement les mêmes); Dulaurier, p. 483; Brosset, p. 182; Patkanov II, p. 88. Vardan: *Čʿangz γan*, texte pp. 149—150; Dulaurier, p. 289; Patkanov I, p. 9; Orbelyan: *Čʿangz γan*, Saint-Martin, pp. 122—123, 273, note 34; Brosset I, p. 227; Patkanov I, p. 33; Grigor: *Čʿankəz* (sans titre ou avec les titres *γan, χan, γayan*), Blake—Frye II : 16, IV : 36, II : 28, II : 27 etc.; Patkanov, p. 4, etc. (*Čangyz*). Cf encore Cleaves: *HJAS* XII, pp. 418—419. Sur le nom, voir P. Pelliot, *Notes on Marco Polo* I (Paris 1959), pp. 296—303.

et *Pstan* pour *Pistan*[57], sans qu'il faille chercher l'explication phonétique dans le mongol pour l'orthographe *ə*, particularité purement arménienne.

B) Orthographe *n* + *k* pour *n* + *g*.

Meillet a fait remarquer, pour l'arménien classique, que les graphies ն+կ *nk*, ն+տ *nt* et մ+պ *mp* alternent avec ն+գ *ng*, ն+դ *nd* et մ+բ *mb* et l'on ne sait pas trop quelle alternative est correcte.[58] Karst a au fond affirmé la même chose pour l'arménien occidental. Plus exactement, d'après lui, dans le moyen arménien, les sonores de l'ancien arménien se sont maintenues inchangées après la nasale dentale *n*. A titre d'exception on trouve pourtant des orthographes comme *hink* «fünf» pour *hing*, etc.[59]

On doit donc considérer comme exemples offrant une orthographe aberrante de cette nature: no *tʿənkri* et dz *tʿẹnkri* pour *tʿangri* ; M—T *tankəz* pour *tangəz* ; enfin *Čʿankəz* pour *Čʿangəz* et *Manku* pour *Mangu*.[60]

7. En résumé, on peut constater que la transcription du lexique a été basée sur l'orthographe et la prononciation de l'arménien classique. Sur ce point le lexique se sépare nettement de l'arméno-kiptchak qui, en revanche, est orthographié selon la prononciation de l'arménien occidental.

Cependant la langue classique ne paraît plus à nos yeux à l'état pur. Kirakos et les autres historiens arméniens de l'époque mongole et, à plus forte raison, les copistes des XVe et XVIIe siècles ont, de temps à autre, fait des concessions au bénéfice de la langue parlée, pour être plus précis, à des dialectismes qui touchaient parfois certaines caractéristiques même de l'arménien occidental, sans toutefois compromettre sérieusement le caractère classique de la langue modèle.

8. La véritable forme turco-mongole du mot a parfois pu être modifiée par une simple erreur scribale. Cette sorte d'erreur est sans grande conséquence si elle se limite à une seule copie, voire à un groupe déterminé de manuscrits, surtout si le mot en question est appuyé par des recoupements turcs ou mongols

[57] Kirakos: *Pstan*, st *Pstayn* texte p. 369; Dulaurier, p. 470 (*Bĕsdan=Pstan*); Brosset, p. 179 (*Bstan*); Patkanov II, p. 84 (*Bestan*). Boyle: *CAJ* IX, p. 185, note 84, identifie *Bstan* avec *Bisṭām* dans *Qūmis*.

[58] Meillet, *op. cit.*, p. 23.

[59] Karst, *op. cit.*, p. 82; cf. encore Schütz, dans *Acta Orient. Hung.* XVII, p. 108, note 6.

[60] Kirakos: *Mangu*, ipz *Manku*, texte p. 356; Dulaurier, pp. 357—358 (*Mangou=Mangu*); Brosset, p. 172; Patkanov II, p. 73 (*Mangu*); Orbelyan: *Mangu yan*, Saint-Martin, pp. 130—131, 277, notes 8—9; Brosset I, p. 229 (*Mancou-Ghan*); Patkanov I, p. 37. Vardan: *Manku yan*, texte p. 149; Dulaurier, p. 289 (Mangou Khan); Patkanov I, p. 9. Grigor: *Manku yan*, Blake—Frye IX : 10 (cf. Cleaves: *HJAS* XII, p. 423). Sur la forme turque *Mängü*, voir Pelliot: *Journ. As.* 1914 I, pp. 454—455.

évidents. Il est compréhensible que pour les copistes arméniens les mots mongols aient constitué une difficulté sérieuse c'est pourquoi n'ayant pas de contrôle tangible, ils se sont souvent trompés, surtout sur les signes qui se confondent facilement.

Un bon spécimen des erreurs stéréotypes nous est fourni par notre lexique à propos du mot յիւղ *yiwz* ou յիոզ *yioz*. Or, on trouve ce mot chez Dulaurier, sur l'autorité de ms B, sous la forme յիոգ qu'il lit *iogh* ; le même mot figure chez Brosset comme *hioq* (et *hiough*). Dans les deux cas il s'agit de la même erreur: on a confondu ղ *γ* avec զ *z*. La présence du même signe զ *z*, chez Dulaurier, dans եզկա *ezka* et զինա *zina* pour *eč'ka* et *č'ina* s'explique moins simplement.[61]

9. Si l'on considère maintenant les éléments spéciaux de la phonétique turco-mongole, on constatera que l'alphabet arménien n'a pas de signes appropriés pour les phonèmes turco-mongols, étrangers du phonétisme arménien. Dans ce qui précède, il a déjà été question de la solution d'une partie des difficultés de cet ordre. Reste à envisager les principales substitutions qu'ont choisies les transcripteurs arméniens afin de reproduire les phonèmes turco-mongols ignorés de l'arménien.

Voici quelques problèmes du vocalisme turco-mongol.

A) La voyelle *ä*.

a) Cette voyelle est rendue le plus souvent par un *a* aussi bien dans les mots mongols que turcs. Elle figure avec une régularité remarquable dans la seconde syllabe, même dans les mots mongols, en revanche, en première syllabe elle ne paraît normale que dans les mots turcs.[62]

L'orthographe *a* pour *ä* est bien attestée dans notre lexique: *ečʿka* «père», *ekʿa* «grand», *honkʿan* «renard», *irkan* «terre», *moran* «fleuve», *okʿar* «boeuf», *otʿmak* «pain»; *akʿa* «mère», *akʿači* «soeur», *tʿaman* «chameau», *apʿčʿi* «femme». La même orthographe est amplement attestée dans les transcriptions arméniennes de l'époque mongole: *arkʿawun* «chrétien (Nestorien)»,

[61] Sur la confusion des signes *z* et *γ*, voir Patkanov, *Istorija mongolov* I, p. 94 note 52; E. Schütz, *Tangsux in Armenia*, dans *Acta Orient. Hung.* XVII, p. 108, note 6. Rarement, il arrive une altération même dans l'interprétation arménienne du terme mongol. C'est ainsi, par exemple, que s'explique la traduction surprenante «huile» du mongol *okʿar* «boeuf», proposée par Dulaurier. Il s'agit d'une confusion entre les mots arméniens եզ *ez* «boeuf» et իւղ *iwγ* «huile».

[62] A ce propos voir mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* IV, pp. 150—151 et XVI, pp. 121—129. Dans l'arméno-kiptchak, c'est une règle générale que de noter la voyelle *ä* (ouverte) par le signe *a* : *bermaχ* «don», *yurak* «coeur», *ertay* «de bonne heure, le matin», *kimsay* «quelqu'un», *terga-* «examiner», *tora* «loi», *tugal* «parfait, complet», *kelgan* «arrivée». Cf. Kraelitz-Greifenhorst: *WZKM* XXVI, 309—310; Deny, *Ephémérides*, I,p. 19—20; Pritsak, *Armenisch-Kiptschakisch*, dans *Fundamenta* I, p. 83.

kʿawun «fils» dans *Nuχakʿawun ; Mangu* et *Manku, Berkʿay, Atʿabak*[63], *Hulawu, Siraman* et *Siramun*[64], *Tʿagudar*[65], *Angurag-nuin.*[66]

b) Elle est figurée parfois par un *e̱*, aussi bien dans la seconde syllabe que dans la première: *e̱me̱* «femme», *e̱re̱* «homme», *une̱n* «vache» (dans ce dernier cas il faut compter avec la longue possible *ā* ou *ē*), *e̱le̱p* «Satan»; *Berkʿe̱*[67].

B) La voyelle *ü*.

a) D'après l'exercice le plus répandu, ce phonème est rendu par le signe *u*[68]: *nitun* «yeux», *sidun* «dent», *une̱n* «vache», *aytkʿu* «ours», *burkʿui* «aigle», *o̱tur* «lumière, jour»; *Tʿagudar, Hulawu, Manku, Siramun, Sutkʿo̱l.*[69].

[63] Grigor: *Atʿabak*, Blake—Frye III : 19, 25; Patkanov, p. 6 (*atabek*). Lire *Atabäk.*

[64] Kirakos: *Siraman*, fils de *Čʿarmaγun*, texte p. 396; Dulaurier, p. 505 (*Schirémoun=Siraman*); Brosset, p. 193 (*Siramoun*); Patkanov II, p. 106 (*Siraman*). Grigor: *Siramun*, Blake—Frye IX : 3, XVI : 37, 40, 47; Patkanov, p. 20 (*Siramun*). Sur le nom, voir Pelliot, *Les Mongols et la papauté*, pp. 203—204; Cleaves: *HJAS* XII, pp. 426—427. *Lire Siremün.*

[65] Vardan: *Takutʿar*, texte p. 161; Dulaurier, p. 308 (*Takoudar, Dagouthar*); Patkanov I, p. 25 (*Takudar*). Orbelyan: *Tʿagudar*, Saint-Martin, pp. 162—163, 296—297, note 1 (sur la confusion entre *Teküder* et *Neküder*); Brosset I, p. 237 (*Thagoutar*); Patkanov I, p. 49. Grigor: *Tʿagudar*, Blake—Frye X : 41, XII: 33, 38, XVI: 3—4, etc.; Patkanov, p. 24 (*Takudar*). Cf. Cleaves: *HJAS* XII, pp. 427—428. Dans d'autres sources arméniennes, sur *Takudar*, cf. Galstjan, *Armjanskie istočniki*, p. 147. Sur *Tegüder*, épelé *Tegūdār*, dans Rašīdu-ʿd-Dīn, cf. Chetagurov, p. 207 (*Takudar*), Smirnova, p. 292 (*Takudar*), Arends, p. 326 (*Tekuder*), Verchovskij, p. 228 (*Takudar*), p. 225 (*Nikuder*); dans J̌uvainī, Boyle II, 608, note 4 (*Teguder*).

[66] Kirakos: *Anagurak nuin*, egmnop *Angurak*, q *Andurak*, st V *Angun-nuin*, texte p. 311; Dulaurier, p. 440 (*Ankourag-nouïn=Angurak-nuin*); Brosset, p. 154 (*Angourag*); Grigor: *Angurag-nuin*, Blake—Frye IV : 70. Sur *Engüreg*, à la rigueur *Engküreg*, voir Frye: *HJAS* X, p. 233 et Cleaves: *HJAS* XII, pp. 404—405.

[67] Dans quelques mots on peut signaler l'emploi aberrant du signe *e̱* (*e*) pour orthographier un *a* turco-mongol. En effet, *e̱l-tamγa* en face de *al-tamγa* et *temayčʿi* en face de *tamači* paraissent, au point de vue phonétique turco-mongol, complètement inadmissibles. (*Eltʿina* en face de *Altʿana* représente, avec son *i* médial, une forme particulière qui ne se laisse pas rattacher directement aux mots cités plus haut.) *El-tamγa* et *temači* reflètent une prononciation locale, mais qui n'est sûrement pas mongole ni turque. On se demande s'il ne faut pas voir là l'influence d'un dialecte arménien. D'après Karst, *op. cit.*, 45 (§ 37), dialectalement, on a *pe̱n* «Wort» (cl. *ban*), *gezan* «Bestie» (cl. *gazan*), *pe̱šar* «Wegzehrung» (cl. *pašar*), etc. Par ailleurs, on peut enregistrer une corrélation non moins intéressante entre *ay* et *e* : nous avons *Benal* en face de *Baynal* (cf. Cleaves: *HJAS* XII, pp. 415—416) et *ayl-γan* en face de *e̱l-γan* (cf. *infra*). Sur *ay* > *e*, dans le cilicien, voir Karst, *op. cit.*, pp. 61 (§ 66), 123.

[68] Dans l'arméno-kiptchak la voyelle *ü* est rendue généralement par *u*, on trouve très rarement des formes comme *tügul, γürak, üzum* où la voyelle *ü* est orthographiée par le signe *iw* ; cf. Deny, *Éphémérides*, p. 19; Pritsak, *Armenisch-Kiptschakisch*, dans *Fundamenta* I, 83. Sur *iw=ü*, voir *supra*, note 29.

[69] Kirakos: *Sut-kʿo̱l* «Mer de lait», M—T et quelques mss *Sut-ko̱l*, st *Sutgo̱l*, V *Sutgo̱l*, acd *Sut-kʿawl*, texte p. 368; Dulaurier, p. 468 (*Sut-kʿo̱l*); Brosset, p. 178 (*Sout-Col*);

b) Dans un certain nombre de cas, le phonème *ü* est transcrit par *o̧*. Il faut faire remarquer que le signe *o̧*, signe de la voyelle *o* ouverte peut alterner, dans les mêmes mots, avec l'orthographe *aw*. Bien plus, il faut compter, toujours dans les mêmes mots, aussi avec le signe *u*, orthographe traditionnelle pour rendre la voyelle *ü*. Nous avons: *ho̧nkʿan* «renard», aefhno *hawkʿan ; o̧kʿar* «boeuf», cd *awkʿar ;* stV *nito̧n* «yeux», f *netawn, nito̧n ; Ho̧lawu, Hulawu.*[70]

c) Rarement on trouve encore la graphie *io* (*io̧*) avec la valeur de *ü*. Ainsi on a, à côté du *yiwz* «face», M—T u *yio̧z*, b *yioz* et c *yuz ; io̧ltu* «épée» en face du mong. *üldü*.

d) Non moins rarement nous avons encore *oy* pour orthographier la voyelle *ü : kʿesikt'oykʿ* «gardien du palais»; à propos de *soyni*, voir *supra*.[71]

C) La voyelle *ö*.

a) Le plus souvent elle est rendue par le signe *o̧* ouvert: *mo̧ran* «fleuve» *o̧tʿmak* «pain», *o̧tur* «lumière, jour», *kʿo̧kʿučʿin* «pigeon»; *Sutkʿo̧l*.[72]

b) La graphie *aw* est l'orthographe normale pour désigner un *o* ouvert: *awkʿar* «boeuf», *awtur* «jour», *mawran* «fleuve», *awtʿmakʿ* «pain»; *Awgawtʿay*.

Il y a lieu de rappeler que les graphies *o̧* et *aw* désignaient primitivement, dans les mots turco-mongols, le phonème *o ;* cf. *supra*, § 5 A b—c.

c) Orthographe dialectale *ay*, dans *aytkʿu* pour rendre mong. *ötkü ;* cf. § 5 C e.

d) Le signe *a* paraît encore désigner la voyelle *ö ;* on rencontre cette orthographe surtout parmi les leçons variantes et elle semble remonter à une simple erreur de copiste pour *aw* (= *o̧*): mais on la rencontre trop souvent pour qu'on puisse admettre cette explication. Toutefois on peut signaler les cas suivants: bcdijp *atʿmak* «pain», M—T *akʿar* «boeuf», bcdijpz *atur* «lumière, jour»; no *Bara-nuin* pour *Bawra-nuin, Bo̧ra-nuin ; Čʿarmayan* pour *Čawr-mayun* et *Čʿo̧rmayun ; Saran* pour *Sawran* et *Soran ; Sanitʿay* pour *Sonitʿay*[73].

Patkanov I, p. 83 (*Sut-gol*). Boyle: *CAJ* IX, p. 183, note 56. D'après Rašīdu-'d-Dīn (éd. Blochet, p. 406; Verchovskij, p. 164) *Sūt-köl* n'est pas le nom d'un lac, mais celui d'un endroit à côté de la ville de *Pūlād*. Je me demande si le nom *Sütkūn* «Ortschaft der Γuzz» chez Kāšγarī, n'est pas à corriger en *Süt-köl*? (Brockelmann, p. 249).

[70] Sur le passage *o* > *u*, en cilicien, voir Karst, *op. cit.*, 57, 59—60.

[71] Sous bénéfice d'inventaire je rappelle encore, chez Orbelyan, la forme *Tʿuyloy*, Saint-Martin, pp. 170—171 (*Thougloï*). A la rigueur on pourrait interpréter cette forme comme *Tuylu*, mais plus probablement il s'agit d'une simple faute de copiste; cf. *Tchououkh* (Brosset, p. 240) et surtout *Tukluk* (Patkanov I, p. 53). Ici encore on peut compter avec l'influence des formes obliques; cf. *Hulawoyn* de *Hulawu* (Vardan, texte, p. 149), *Batʿoyn* de *Batʿu* (Kirakos, texte, pp. 364, 366, 367), *Bačʿoyn* de *Bačʿu* (Grigor, *HJAS* XII, p. 412).

[72] Dans arméno-kiptchak, la voyelle *ö* est rendue, en règle générale par *o ;* dans l'osmanli des transcriptions arméniennes, on a *eo* pour rendre cette voyelle. Cf. Deny, *Ephémérides*, p. 19.

[73] La forme est enregistrée, pour Grigor, par MM. Blake—Frye (IX; 66), la variante *Sonitʿay* est suivie par Patkanov, p. 12 (*Sonita*). Il s'agit sûrement du nom mongol *Sönitei*

D) La voyelle *ï*.

Elle ne figure que dans les mots turcs, son orthographe n'a pas de règles fixes.[74] Le plus souvent, elle est notée de la façon suivante.

a) Par le signe *e* : *iarleχ* «ordre (impérial)»; *Perpaleχ*[75], *Pešpaleχ*[76], *Dinkapaleχ*[77], *Alualeχ*[78], *Ilanpaleχ*[79], *Čanpaleχ*[80], *Sadeγ-aγa*[81].

(Cleaves: *HJAS* XII, p. 425). Il est mentionné par Rašīdu-'d-Dīn (Chetagurov, pp. 100—101, 105: *Sunitaj* ; Smirnova, p. 273: *Sunitaj*) et par J̌uvainī (Boyle I, 190, II, 724: *Sönitei*).

[74] Dans l'arméno-kiptchak, la voyelle *ï* est transcrite par *ə*, ou bien elle est sans notation. Cf. Schütz, dans *Acta Orient. Hung.* XII, pp. 150—152.

[75] Kirakos: M—T et quelques mss *Perpaleχ*, r *Pelpaχur*, V *Pɛrpaleχ*, z *Pelpareχ*, texte p. 367; Dulaurier, p. 467 (*Ber-balekh=Per-paleχ*); Brosset, p. 178 (*Perpalikh*); Patkanov II, p. 83 (*Ber-balex*). Endroit non identifié; le nom apparaît sur l'atlas catalan de 1375 sous la forme de *Perbalech* (cf. J. Hamilton: *T'oung Pao* XLVI, pp. 146—147 et Boyle: *CAJ* IX, p. 181, note 40). Le nom doit être restitué en *Ber-balïq* ou le second membre du nom est seul certain: turc *balïq* «ville».

[76] Kirakos: *Pešpaleχ*, cdstu *Pelpaleχ*, V *Pɛšpaleχ*, texte p. 367; Dulaurier, p. 467 (*Bisch-balekh=Pešpaleχ*); Brosset, p. 178 (*Pechpalikh*); Patkanov II, p. 83 (*Beš-balex*). C'est *Beš* (ou *Biš*) *balïq*, la capitale ouigoure bien connue.

[77] Kirakos: texte p. 368 (sans variante); Dulaurier, p. 468 (*Tinga-balekh=Dinka-paleχ*); Brosset, p. 178 (*Dincapalekh*); Patkanov, p. 83 (*Tingabalex*). Endroit non identifié; cf. Boyle: *CAJ* IX, p. 183, note 54.

[78] Kirakos, texte p. 368; Dulaurier, p. 468 (*Aloualekh=Alualeχ*); Brosset, p. 178 (*Aloualekh*); Patkanov II, p. 83 (*Alualex*). Ce nom est très probablement identique à *Almalïq*, nom désigant une ville importante à l'époque mongole. Chez Orbelyan ce nom apparaît sous la forme de *Alamaleχ*, Saint-Martin, pp. 120—121, 269—270, note 19; Brosset I, p. 227 (*Alamalekh*); Patkanov I, p. 32 (*Almalex*). Cf. Boyle: *CAJ* IX, p. 183, note 57.

[79] Kirakos: *Ilan-paleχ*, M—T et quelques mss *Išan-paleχ*, texte p. 368; Dulaurier, p. 468 (*Ilan-balekh=Ilan-paleχ*); Brosset, p. 178 (*Ilan-paleχ*); Patkanov II, p. 83 (*Ilan-balex*). C'est *Ïla-balïq* ou la Ville *Ilï*. Le premier élément du nom se retrouve dans le nom de la rivière Ili, chez Kirakos: *Ilan-su*, V *Eilan* (lire *Yilan*)*-su*, texte p. 368; Dulaurier, p. 468 (*Ilan-çou=Ilan-su*); Brosset, p. 178 (*Ilan-Sou*); Patkanov II, p. 83 (*Eilan-su*). Dans *Ila-n*, le *n* est l'article défini arménien; cf. Boyle: *CAJ* IX, p. 183, notes 58—59. Voir encore Kāšγarī *Ïla* «der Fluss an dem die Jaγma, Tuxsy und Čigil wohnen» (Brockelmann, p. 241); Ḥudūd al-ʿĀlam *Ilā* (Minorsky, p. 208).

[80] Kirakos: *Čanpaleχ*, bdegh V *Čampaleχ*, texte p. 368; Dulaurier, p. 468 (*Djam-balekh=Čampaleχ*); Brosset, p. 178 (*Djanpalekh*); Patkanov II, p. 83 (*Džambalex*). Kāšγ. *Čanbalïq* «eine Landschaft der Uiguren» (Brockelmann, p. 242; l'initiale *ǰ*- est hors de question pour le karakhanide). Sur la carte chinoise publiée par Bretschneider, *Tchang pa-li* doit être restitué en *J̌an* (év. *J̌am*) *-balïq* et non pas en *J̌ang-balïq*, forme qu'on attendrait normalement (Hamilton: *T'oung Pao* XLVI, p. 147).

[81] Kirakos: *Sadeγ-aγa*, z *Satχ-aγa*, frère d'*Eltʿina-χatʿun*, texte p. 291; Dulaurier, p. 440 (*Içategh'-agh'a=Isadeγ-ayay*); Brosset, p. 145 (*Sadeq Aga*); Patkanov II, p. 62 (*Sadek-aga*). C'est la forme turque *Sadïq-aγa* d'un nom dont le premier membre est d'origine arabe (*ṣadīq*).

b) Rarement on trouve un *ə* ayant la valeur de *ï* : *Xara-χətay*[82].

c) L'omission du signe de la voyelle: *γmuz* «koumisse»; *Γumsγur*[83]; *Xbčʿaχ*[84], *Xzl-aslan*[85].

d) Enfin la solution la plus simple est de rendre un *ï* par un *i* : *Xiwčʿaχ*[86], *Ilan-su*[87].

10. Le consonantisme turco-mongol pose moins de problèmes que le vocalisme, cependant ici encore deux cas particulièrement intéressants demandent à être signalés.

A) La gutturale postérieure sourde figurant aussi bien dans les mots mongols que turcs, n'a pas de signe approprié dans l'alphabet arménien. Aussi les transcripteurs arméniens s'étaient vus contraints de recourir à une approximation plus ou moins satisfaisante: ils ont rendu le *q* turco-mongol, dans toutes les positions, tantôt par le signe *χ*, tantôt par le signe *γ*.[88]

[82] Kirakos: *Xaraχətay* «Qaraqïtai», stz A B G *Xoraχtay*, texte p. 367; Dulaurier, p. 467 (*Kara Khitai=Xaraχetay*); Brosset, p. 178 (*Qarakhatai*); Patkanov II, p. 82 (*XaraXetaj*).

[83] Kirakos: *Γumsγur*, T et quelques mss *Γumaγur*, z *Γmsγur*, texte p. 367; Dulaurier, p. 467 (*Gh'oumsgh'our=Γumsγur*); Brosset, p. 174 (*Qoumaqour*); Patkanov II, p. 83 (*Gumagur*). Ce nom de lieu a été identifié avec *Qum-sängir* «Promontoire des sables», forme turque mongolisée en *Qum-šinggir* (*Histoire secrète*, § 158); cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, pp. 315—316; Boyle, *The History of the World-Conqueror* I, p. 261, note 42. L'orthographe arménienne paraît suggérer une forme (turque) **Qum-sïngïr* ou *Qum-sïγïr*.

[84] Kirakos: *Xbčʿaχ*, M—T *Xǫčʿaχ*, abefghms V *Xiwčʿaχ*, cdij *Xiwčʿaγ*, t *Xǫšaχ*, z *Xpʿčʿaγ*, texte p. 356; Dulaurier, p. 457 (*Khutchakh=Xiwčʿaχ*); Brosset, p. 172 (*Khiptchaq*); Patkanov II, p. (*Kipčak*); *Xbčʿaχ*, M—T et quelques mss *Xučʿaχ*, g *Xučʿa*, *o Xačʿaχ*, texte p. 204; Dulaurier, p. 200 (*Xučʿaχ*); Brosset, p. 101 (*Khoutchakh*); Patkanov II, p. 4. Orbelyan: *Xpʿčʿaχ*, Saint-Martin, pp. 88—89 (*Kaptchak*). Vardan: *Xwčʿaγ*, texte p. 142; Dulaurier, p. 270 (*Xiwčʿaχ=Khutchakh*); Patkanov I, pp. 3, 70—71, note 5 (*Xevčax*). Turc *Qïpčaq*, *Qïbčaq*, *Qïβčaq*.

[85] Orbelyan: *Xzl-aslan*, Saint-Martin, pp. 104—105 (*Kïzïl-Arslan*). Turc *Qïzïl-aslan*; *aslan* est authentique c'est une forme dialectale pour *arslan*.

[86] Variante de Kirakos et de Vardan, cf. note 84.

[87] *Ila-n su*, la Rivière d'Ili; cf. note 79.

[88] Évidemment il y a lieu de se demander s'il ne faut pas interpréter tout autrement les transcriptions *γ* et *χ*. En effet, le passage *q-* > *γ-* (*ġ-*) est un phénomène assez répandu qui caractérise les langues d'un vaste territoire allant du Caucase jusqu'en Afghanistan, touchant l'azéri, une série de dialectes osmanlis parlés en Anatolie, certains dialectes persans et tadjik de l'Iran et de l'Afghanistan et, en partie, plusieurs dialectes moghols d'Afghanistan. Le passage *q* > *χ* sans être inconnu de certains dialectes turcs est complètement ignoré des parlers mongols du Caucase et de la Perse. Enfin, si l'on tient compte du fait que, dans les sources arméniennes, le même mot figure tantôt avec un *γ*, tantôt avec un *χ* et que *γ* et *χ* n'étaient point interchangeables dans les langues turco-mongoles des régions considérées ici, il n'est pas difficile de voir que nous sommes en présence d'une notation orthographique qui n'a rien à voir avec la prononciation réelle

a) On a le signe *χ* : *χan* «khan», *χmuz* «koumisse», *χurčʿi* «porteur de carquois», *χalan* «une sorte d'impôt», *χapʿčʿuri* «une sorte d'impôt», *χuṙultʿay* «assemblée», *Xazan*[89], *Xuṙumčʿi-nuin*[90], *Xuzaχ*[91], *Xzl-aslan* ; *saχal* «barbe» *nǫχay* «chien», *Nuχakʿawun* ; *iarlaχ* «ordre (impérial)»; *iasaχ* «ordre, règlement»; *Beš-paleχ*, *Sartʿaχ*, *Synaχ*, *Xaračʿuχ*[92], *Zurnuχ*[93].

b) Le signe *γ* se rencontre dans les recoupements suivants: *γurγan* «brebis», *γoyna* «mouton», *γuš* «aigle», *γan* «khan», *γmuz* «koumisse», *γpʿčʿur* «une sorte d'impôt», *γurčʿi* «porteur de carquois», *Γara-bahatur*[94], *Γaraγrum*,

et que le phonème en question reste purement et simplement le *q*. Il en est un peu autrement avec l'arméno-kiptchak. Cette fois, le phonème kiptchak *q* est rendu, dans toutes les positions, par un *χ*. Les turcologues qui se sont occupés jusqu'ici de l'arméno-kiptchak sont d'avis qu'en cette occurence il s'agit d'un phonème qui est franchement *χ*. La discussion du problème nous mènerait trop loin, mais je tiens à insister dès maintenant sur le caractère hypothétique de cette interprétation.

[89] Orbelyan: *Xazan*, Saint-Martin, pp. 170—171, 299, note 12; Brosset, p. 240 (*Ghazan*); Patkanov I, p. 53. Transcription intéressante qui refléte *Qazan*, forme dialectale de *Γazan*. Il s'agit de *Γazan-bahadur* qui a participé à la conspiration de *Tuγluq*, *Aruq* et *Očan*. Cf. Rašīdu-'d-Dīn, Arends, p. 120.

[90] Grigor: IV : 69. La vraie forme du nom est *Qurumči* «le Khwarezmien». Sur ce dernier, voir Pelliot, *Le nom du Xwārizm dans les textes chinois : T'oung Pao* XXXIV, pp. 146—152; Cleaves: *HJAS* XII, pp. 433—435. Sur la variante *Qurumši* apparaissant dans l'*Histoire secrète des Mongols* et dans Rašīdu-'d-Dīn, voir mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* I, p. 183, note 44.

[91] Kirakos: *Xuzaχ* (sans variante), texte p. 369; Dulaurier, p. 469 (*Khuzakh=Xuzaχ*); Brosset, p. 179 (*Khouzakhoukamots*); Patkanov II, p. 83. Lire *Quzaq*. Endroit non identifié; cf. Boyle: *CAJ* IX, p. 184, note 63.

[92] Kirakos: *Xaračʿuχ*, i *Xorčʿuχ*, cdjprz *Xarčʿuχ*, texte p. 369; Dulaurier, p. 469 (*Kharatchoukh=Xaračʿuχ*); Brosset, p. 179 (*Kharatchoukh*); Patkanov II, p. 83 (*Xaračux*). Lire *Qaračuq*. Boyle, dans *CAJ* IX, p. 184, note 72, a identifié cet endroit, à juste titre, à *Qaračuq* qui est situé, d'après le *Ẓafar-nāma*, entre *Yasī* et *Sabrān*. Le nom de lieu est enregistré par Kāšγarī (Brockelmann, p. 247): *Qarāžuq* «1. Fārāb; 2. Ein Land der Γuzz». *Fārāb* ou *Pārāb* figure aussi dans le Ḥudūd al-ʿĀlam (Minorsky, p. 118): «*Pārāb*, a pleasant district of which the chief place is called Kadir»

[93] Kirakos: *Zuṙnuχ* (sans variante), texte p. 369; Dulaurier, p. 470 (*Zourn'oukh=Zuṙnuχ*); Brosset, p. 179 (Zournoukh); Patkanov II, p. 84. Lire *Zurnuq*. Identifié par Boyle: *CAJ* IX, p. 184, note 75, à *Zarnūq* (*Zurnūq*) de J̌uvainī et de *Ẓafar-nāma* ainsi qu'au nom de lieu *Ḍarnūḫ* du Ḥudūd al-ʿĀlam. Par ailleurs, Rašīdu-'d-Dīn nous informe que Gengis khan ayant pris la ville de *Zurnūq* a changé ce nom en *Qutluq-balïq* (ms B *Qutluγ balïq*); cf. texte Berezin III, pp. 79—80; trad. Smirnova, p. 204. Il ne faut pas confondre cette ville avec celle fondée par les Mongols sur le Kur en 1294 et appelée également *Qutluγ-balïq* ; cf. Pelliot, *Notes sur l'histoire de la Horde d'or*, p. 112.

[94] Kirakos: *Γara-bahatur*, M—T *Γarapahatur*, beg *Γarabahadur*, no *Xarapahatur*, s *Γara bahtur*, texte p. 261; Dulaurier, p. 239 (*Kara-Bahadour=Γara-bahatur*); Brosset p. 129 (*Qara-Bahadour*); Patkanov II, p. 37. Lire *Qara-bahadur*.

[95] Kirakos: *Γatayan-nuin*, texte p. 243; Dulaurier, p. 221 (*Gh'adagh'an-nouin=Γatayan-nuin*) ; Brosset, p. 120 (*Gataghan-Nouïn*); Patkanov II, p. 22 (*Gataga-nuin*);

Γatayan[95], *Γonγrtʿay*[96], *Γumsγur : Aγ-buγay*[97], *Tʿankrēyul*[98], *Toγuz-χatʿun ; pasχay* «gouverneur, lieutenant de police», *Xwčʿay*, *Sadeγ-aya*.

B) L'autre problème est constitué par la notation de l'initiale *y-*. L'ancien arménien possédait bien un *y-*, mais cette initiale a donné de bonne heure, dans l'arménien classique, un *h-* qui, par la suite, s'est amui; c'est aussi l'histoire de l'initiale *y-* en cilicien.[99] Pratiquement les transcripteurs arméniens de l'époque mongole ne possédaient pas de signe sans équivoque pour noter cette initiale *y-* turco-mongole. Dans ces conditions ils n'avaient qu'à risquer le choix entre plusieurs possibilités d'approximation.

a) Rarement, il est vrai, on a maintenu l'ancienne orthographe classique *y-*, avec sa prononciation livresque: *yiwz* «face» (*yiǫz, yioz, yuz*), *yam* «station de poste», *yasaχ* «ordre, réglement».

b) On a remplacé l'ancien *y-* par le signe *i : iarleχ* «ordre (impérial)» (*iarlaχ, iaṙlaχ*), *iasaχ* «ordre, réglement».

c) En adaptant l'initiale des mots turco-mongols à l'évolution phonétique arménienne, on a tout simplement omis l'initiale *y-* (amuie en arménien). Ce procédé peut être observé surtout au cas où l'initiale *y-* est suivie d'un *a*[100]: *aryučʿi* «juge» (t. *yaryučï*), *aṙleχ* «ordre impérial» (t. *yarlïq*), *asaχ* «ordre,

Γatayan, i *Γatayayn*, texte p. 377; Dulaurier, p. 486 (*Kada-khan=Γatayan*, var. *Čʿatayan*); Brosset, p. 183 (*Ghataghan*); Patkanov, II, p. 90 (*Xatagan*); *Γatayan*, texte p. 395; Dulaurier, p. 504 (*Kata-khan*); Brosset, p. 192 (*Ghataqan*); Patkanov II, p. 105 (*Xatagan*). Orbelyan: *Γatayan*, Saint-Martin, pp. 120—123; Brosset I, p. 227 (*Ghataghan*); Patkanov I, p. 33. Vardan: *Γataya-noyin*, texte p. 144; Dulaurier, p. 283 (*Ghʿadagh'a-Nouïn*); Patkanov I, p. 6 (*Gataga noin*). Grigor: *Γatayan*, Blake—Frye X: 41—42, XII: 32, etc.; Patkanov, p. 24 (*Gataxan*). Lire très probablement *Qaiaqan*. Cf. Cleaves: *HJAS* XII, p. 421.

[96] Orbelyan: *Γǫnγrtʿay*, Saint-Martin, pp. 162—163, 297, note 2; Brosset I, p. 238 (*Ghonghrhatha*); Patkanov I, pp. 49, 88, note 46. Lire *Qonγurtai*. Fils de *Hülegü*, il est mentionné par Rašīdu-d-Dīn (Arends, p. 322; *Qonqurtai*). Cf. Pelliot, *Notes sur l'histoire de la Horde d'or*, pp. 29, 91.

[97] Kirakos: *Aγbuγay*, M—T et quelques mss *Aybuγay*, i *Abuγay*, texte p. 242; Dulaurier, p. 220 (*Aγbuγay*); Brosset, p. 119 (*Aghbougha*); Patkanov II, p. 21 (*Axbuga*). Grigor: *Aγbuγay*, Blake—Frye VI: 34. Lire *Aq-buqa* ou *Aq-buγa*. Cf. Cleaves: *HJAS* XII, pp. 463—464. Rašīdu-'d-Dīn a recueilli le nom *Aq-buqa* de deux personnes (Arends, p. 317). *Aq-boγa* est un nom kiptchak bien connu; cf. Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 32; Sauvaget, *Noms et surnoms de Mamelouks: Journ. As.* CCXXXVIII, p. 37.

[98] Orbelyan: *Tʿankrēyul*, Saint-Martin, pp. 130—131, 277, note 5; Brosset I, p. 229 (*Thancréghoul*); Patkanov I, p. 36 (*Tangrekul*). Lire *Tängri-qul*, «Esclave de Dieu», en turc.

[99] Meillet, *op. cit.*, p. 13; Karst, *op. cit.*, pp. 34, 92.

[100] Schütz, dans *Acta Orient. Hung.* XII, pp. 152—153, a formulé à ce propos des remarques intéressantes et il a attiré l'attention sur cette orthographe particulière à propos de la Chronique de Grigor d'Akancʿ.

règlement» (t. *yasaq*); *Anki-paleχ* (t. *Yangï-balïq*)[101], *Arleχ* (t. *Yarlïq*)[102], *Asar-nuin* et *Asawur nuin* (m. *Yasar-nuin* et *Yasawur-nuin*)[103], *Ayeχ* (t. *Yayïq*)[104].

11. Pour terminer nos observations préliminaires voici quelques remarques sommaires sur la phonétique historique du lexique.[105]

Vocalisme.

a) La voyelle *e* est représentée par deux variantes, l'une est fermée, l'autre est ouverte. Dans les dialectes occidentaux du mongol médiéval, l'*ė* fermé ne figure qu'en première syllabe.

En première syllabe, notre lexique n'offre un *ė* fermé que dans un petit nombre de mots: **ėke* (*ekʿa*) «grand», **tėrū̄n* (*tʿirǫn*) «tête», **mėlik* (*melikʿ*) «roi».

Dans la grande majorité des cas nous avons, dans cette position, un *e* ouvert, orthographié soit par *e*, soit par *a* ; actuellement il est difficile de déterminer si nous avons affaire purement et simplement à une caractéristique orthographique ou bien si la différence dans la notation couvre une nuance phonétique bien déterminée. Nous avons en tout cas: **ečke* (*ẹčʿka*) «père», **el* (*ẹl*) «terre(!)», **eme* (*ẹmẹ*) «femme», **ere* (*ẹrẹ*) «homme», **elye* «Satan»

[101] Kirakos: *jAnkipaleχ*, ir *jAntipalex*, texte p. 368; Dulaurier, p. 468 (*Yanguibalekh*=*Yankipaleχ*); Brosset, p. 178 (*Ankipalikh*); Patkanov II, p. 83 (*Ankibalex*). Lire *Yangï-balïq*. Cf. Boyle: *CAJ* IX, p. 182, note 51.

[102] Kirakos: *jArleχ*, M—T et quelques mss *aṙ Leχ*, texte p. 368; Dulaurier, p. 468 (*Yaṙlekh*=*Yarleχ*='*Arleχ*); Brosset, p. 178 (*Lekh*); Patkanov II, p. 83 (*Arlex*). Lire *Yarlïq*. C'est une ville à 4 *farsakh* de *Bešbalïq* ; cf. Hamilton: *T'oung Pao* XLVI, pp. 144—145; Boyle: *CAJ* IX, p. 182, note 46.

[103] Grigor: *Asar-nuin*, Blake—Frye IV : 68; Patkanov, p. 12. (*Asar-nuin*); Orbelyan: *Asawur*, Saint-Martin, pp. 120—123 (*Asavour*). Vardan: *Isawur-nuin*, texte p. 149; Dulaurier, p. 290 (*Içavour-Nouïn*); Patkanov I, p. 10. Lire *Yasar* et *Yasawur*. Cleaves: *HJAS* XII, pp. 407—409, a ramené la forme *Asar* de Grigor à *Qasar*. Boyle: *CAJ* VIII, p. 211, note 95, a montré qu'il s'agit d'une personne bien connue aussi bien dans les sources arméniennes que dans les textes arabes et persans. Ajoutons que chez Rašīdu-'d-Dīn le nom *Yasaur* ou *Yasawur* revient plusieurs fois sous la forme de *Yasar*. Cf. Blochet, *Djami al-tevarikh* II, p. 169, note *a* ; Verchovskij, pp. 90—92, 99—100, 186; Arends, pp. 74—75, 82—88, etc. Patkanov, *Istorija mongolov* I, p. 10, note**. J̌uvainī mentionne plusieurs personnes portant le nom de *Yasaur* ; cf. Boyle, *The History of the World-Conqueror I*, pp. 46, 118, II, pp. 580, 712—713.

[104] Kirakos: *Ayeχ*, z *Ealχ*, texte p. 367; Dulaurier, p. 466 (*Yaïk* = *Ayeχ*); Brosset, p. 177 (*Aiek*— le *Iaïk* ou Ural); Patkanov II, p. 82 (*Ajex* = *Jaik*). Lire *Yayïq*. C'est le nom turc du fleuve Oural; cf. Boyle: *CAJ* IX, p. 180, note 35. Sur l'origine turque du nom, Clauson, *Turkish and Mongolian Studies*, pp. 124—125, garde des doutes.

[105] L. Ligeti, *Notes sur le Vocabulaire mongol d'Istanboul*, dans *Acta Orient. Hung.* XVI, pp. 107—174. B. Ja. Vladimircov, *Anonimnyj gruzinskij istorik XIV veka o mongoljskom jazyke*, dans *Izv. Ross. Ak. Nauk* 1917, pp. 1487—1501.

(*elep*?); **eke* (*akʿa*) «mère», **ekeči* (*akʿači*) «soeur», *temēn* (*tʿaman*) «chameau», **tengri* (*tʿangri*) «Dieu».

Quant aux lexiques mongols en écriture arabe, l'*é* fermé, en première syllabe, est pour ainsi dire général dans MA, en revanche, les autres lexiques nous offrent, dans une vaste proportion, à côté de l'*é* fermé, un *e* ouvert. Cf. *Notes*, pp. 121—126.

Chez l'Anonyme géorgien on trouve: *evdar* «porte», *metʿu* «comme», *mečin* «singe», *tʿengari* «ciel»; *mankʿu* «éternel». Cf. Vlad., pp. 1500—1501.

b) La voyelle *e*, dans la seconde syllabe, reste ouverte sans exception: **eke* (*akʿa*) «mère», **ekeči* (*akʿači*) «soeur», **ečke* (*ečʿka*) «père», **eke* (*ekʿa*) «grand»; **eme* «femme» (*eme*) **ere* (*ere*) «homme», **köke* (*gogay*) «ciel», **hüngen* (*hɑnkʿan*) «renard», **irgen* (*irkan*), «terre (!)», **mören* (*mɑran*) «fleuve», **üker* (*ɑkʿar*) «boeuf», **ötmek* (*ɑtʿmak*) «pain».

Mêmes remarques pour les formes fournies par les lexiques mongols en écriture arabe. Cf. *Notes*, pp. 128—129.

Anonyme géorgien: *tʿengari* «ciel».

c) L'initiale *e* est labialisée sous l'influence d'un *ü* de la seconde syllabe: **ödür* (*ɑtur*) «jour».

Cf. *Notes*, pp. 126—128.

d) Dans la seconde syllabe, la voyelle *o* a abouti à *a* : **čina* (*čʿina*) «loup».

Cf. *Notes*, pp. 131—133.

e) La voyelle *i*, dans la première syllabe, reste inchangée: **sidün* (*sidun*) «dent», **nidün* (*nitun*) «oeil», **čina* (*čʿina*) «loup», **imān* (*iman*) «chèvre», **niur* (*niur*) face».

Cf. *Notes*, pp. 134—135. Ici-même j'ai signalé quelques cas intéressants présentant la «fracture».

Anon. géor.: *sukʿul*, *sukʿur* «parasol».

f) Dans la première syllabe, la voyelle *ü*, précédée de l'initiale *b* (ou *h-* < *p-*) reste inchangée: **üldü* (*iɑltu*) «épée, sabre».

Cf. *Notes*, p. 135.

Anon. géor. *ulda* «sabre, épée».

g) Syncope de la voyelle de la seconde syllabe: **ötkü* (*aytʿku*) «ours», **ečke* (*ečʿka*) «père» (cas exceptionnel, cf. Vladimircov, *Sravniteljnaja grammatika*, pp. 334—335), **hüngen* (*hɑnkʿan*) «renard».

Cf. *Notes*, pp. 136—137.

h) Les voyelles longues mongoles ne sont pas marquées dans le lexique, car l'orthographe arménienne ne peut pas distinguer entre brèves et longues. Longues secondaires: **iman* (*iman*) «chèvre», **temēn* (*tʿaman*) «chameau», **tɛrūn* (*tʿirɑn*) «tête», **ünēn* «vache» (*unen*) «vache».

Cf. *Notes*, pp. 137, 155—160 et *Les voyelles longues en moghol : AOH* XVII, pp. 1—48.

12. Le consonantisme.

a) L'initiale *h-* est, en règle générale, conservée: **hüngen* (*hǫnkʿan*) «renard», **hudut* (*hutut*) «étoiles». Dans quelques mots elle est déjà amuie: **üker* (*ǫkʿar*) «boeuf», **üldü* (*iǫltu*) «épée, sabre».

Cf. *Notes*, pp. 142—145.

Anon. géor., dans sa courte liste, n'a enregistré que les deux mots à initiale *h-* amuie, cités plus haut: *ukur* «boeuf», *ulda* «sabre, épée».

b) Malgré les difficultés que pose l'écriture arménienne, il paraît certain que le mongol d'Arménie possédait, à l'initiale et en position médiale, la gutturale postérieure (*q*): **qoni* (*γoyna*) «mouton», **qurγan* (*γurγan*) «agneau», **noqai* (*nǫχay*) «chien», **saqal* (*saχal*) «barbe», **taqia* (*tʿaχea*) «poule».

Le même état de chose est à signaler dans les lexiques en écriture arabe; cf. *Notes*, pp. 145—146.

Anon. géor.: *ḳoin*, *ḳoni* «mouton», *ḳor* «carquois», *ḳurġun* «souris», *ḳaḳai*, *ḳaḳa* «cochon»; *noχai* «chien», *tʿaġa* «poule».

c) Les occlusives *k* et *t* et l'affriquée *č*. Le lexique nous offre: **köke* (*gǫgay*) «ciel», **köküčin* (*kʿǫkʿučʿin*) «pigeon». **eke* (*akʿa*) «mère», **ekeči* (*akʿači*) «soeur», **ötkü* (*aytkʿu*) «ours», **bürküt* (*burkʿu*[*t*]) «aigle», **čikin* (*čʿikʿin*) «oreille», **eke* (*ekʿa*) grand», **üker* (*ǫkʿar*) «boeuf» **ötmek* (*ǫtʿmak*) «pain»; **taqia* (*tʿaχea*) «poule», **temē* (*tʿaman*) «chameau», **tengri* (*tʿangri*) «Dieu», **taulai* (*tʿawlay*) «lièvre», **tėrū̄n* «tête», **ötkü* (*aytkʿu*) «ours», **ötmek* (*ǫtʿmak*) «pain»; **čikin* (*čʿikʿin*) «oreille», **čina* (*čʿina*) «loup», **ekeči* (*akʿači*) «soeur», **ečke* (*ẹčʿka*) «père», **köküčin* (*kʿǫkʿučʿin*) «pigeon». On le voit bien, que les occlusives et la fricative en question sont orthographiées, en règle générale, par *kʿ*, *tʿ*, *čʿ*; les exceptions, dans la plupart des cas, s'expliquent assez bien.

Dans cette notation singulière l'orthographe arménienne a sans doute sa part, mais en même temps il convient de faire remarquer que les explosives et les fricatives sourdes sont aspirées dans certains dialectes du moyen mongol. C'est dans ce sens que militent les monuments mongols en écriture 'phags-pa et en transcription chinoise; sous ce rapport l'écriture arabe est indifférente.

d) Les sonores *g*, *d* (, *ǰ*) se présentent, dans notre lexique, comme suit: **hüngen* (*hǫnkʿan*) «renard», **irgen* (*irkan*) «terre (!)», **darasun* (*tarasun*) «vin», **hudut* (*hutut*) «étoiles», **üldü* (*iǫltu*) «épée, sabre», **nidün* (*nitun*) «oeil» **ödür* (*ǫtur*) «jour», **sidün* (*sidun* !) «dent».

Quant à ces notations aberrantes (*k* pour *g* et *t* pour *d*), on est tenté de les expliquer par l'influence de la prononciation cilicienne. Cependant, cette explication, pour engageante qu'elle paraisse, ne s'impose pas dans tous les cas, si l'ont tient compte du fait que dans les mêmes dialectes mongols où les explosives et les affriquées sourdes sont aspirées, les sonores ont donné des sourdes faibles.

e) Le passage *si* > *ši* n'est pas révolu: **sidün* (*sidun*) «dent».

Cf. *Notes*, pp. 173—174.

f) Les dissyllabes, dans notre lexique, donnent à peu près le même tableau que celles des lexiques en écriture arabe.

Les syllabes à voyelles identiques ont donné des longues; cf. *supra*. Dans les autres cas, on trouve des diphtongues ou, exceptionnellement, des longues: **naur* (*naur*) «mer», **niur* (*niur*) «face», **tėrū̄n* (*tʿirọn*) «tête».

Cf. *Notes*, pp. 160—170.

Le lexique

Dans ce qui suit je maintiendrai l'ordre primitif dans lequel Kirakos a disposé les termes de son lexique. Pour la leçon adoptée en premier lieu, je me conforme à l'édition de Yerevan de 1961. Ensuite, je passe en revue les leçons variantes de la même édition; les sigles a—z désignent les mss consultés par M. Melikʿ O̱hanǰanyan; pour leur description, cf. pp. XCIII—CXVI de l'introduction. M—T désigne l'édition de Moscou de 1858, réimprimée à Tiflis en 1909, V rappelle l'édition de Venise de 1865. Dans quelques cas, je me réfère directement aux éditions de Venise et de Tiflis, les seules qui me soient accessibles. J'ai tenu compte en outre, parmi les variantes, des formes adoptées par Dulaurier (D), Brosset (Br), Howorth (H), Patkanov (P), Boyle (B).

Après les variantes suivies de remarques critiques, s'il y a lieu, à la ligne, je donnerai l'orthographe arménienne du mot mongol (ou turc) sous la forme qui me paraît authentique. Cette orthographe sera suivie de la forme mongole (ou turque) restituée, envisagée par Kirakos. Évidemment, de ces restitutions on ne peut pas éliminer, du moins dans certains cas, tout élément d'incertitude, d'hypothétique; aussi les formes restituées seront-elles précédées d'un astérisque.

Enfin, chaque terme mongol ou turc sera suivi des formes mongoles (ou turques) les plus importantes pour faciliter le contrôle de l'interprétation du lexique mongol de Kirakos.[106]

[106] Dans le corps du présent travail je me suis servi des abréviations usuelles de notre revue dont les plus importantes sont les suivantes.

Pour le mongol en transcription chinoise: Hs = *Histoire secrète des Mongols* (le texte est cité d'après mon édition: *A mongolok titkos története* [Histoire secrète des Mongols], dans la série *Mongol Nyelvemléktár* [Recueil des Monuments de la Langue Mongole], t. III, Budapest 1964); pour le lexique j'ai tenu compte de l'ouvrage de E. Haenisch (*Wörterverzeichnis zu Mongḥol un niuca tobca'an*). Quant aux lexiques sino-mongols des Yuan et des Ming: Ty = *Tche-yuan yi-yu ;* Hy = *Houa-yi yi-yu ;* Tk = *Ta-tan kouan yi-yu ;* *Yy* = *Yi yu ;* Py = le *Yi-yu* incorporé dans le *Pei-lou yi-yu* à la suite du *Yi-yu* précédent (identique au lexique publié par Pozdneev); Ls = le lexique sino-mongole du *Lou-long sai-lio ;* Ks = mots mongols du *Korye să* (*Journ. As.* 1930 II, pp. 253—266); cf. *AOH* XII (1961), p. 8. Les mots mongols sont cités d'après mon travail inédit consacré à ces lexiques. Ph = mongol en écriture 'phags-pa (pour les textes je me réfère à mon édition: *'Phags-pa írásos emlékek. Kancelláriai iratok kínai átírásban* [Monu-

Quant à la transcription des mots mongols et turcs, pour éviter une interprétation à priori, ils seront donnés sous leurs formes translittérées. Les signes de l'alphabet arménien sont transcrits d'après la prononciation classique, conformément au système de translittération généralement admis. Cependant, dans notre translittération nous avons suivi Karst en adoptant *e̱* et *o̱* pour *ē* et *ō* du système Meillet, car cette notation sert à désigner des voyelles longues dans les langues turco-mongoles.

1° «Dieu» *թանգրի* *tʿangri*.

Variantes: abcm *tʿngri*, eg *tʿəngri*, no *tʿənkri*, dz *tʿe̱nkri*, sV *tʿankri*, t *tʿanγri*. D *thangri*, Br *thanghri*, P *tangri*, B *tʿangri*.

Ainsi qu'il a été montré plus haut, ces variantes représentent des formes secondaires d'origine arménienne. Seul *tʿanγrï*, leçon du ms *t* paraît aberrante

ments en écriture 'phags-pa. Pièces de chancellerie en transcription chinoise], dans *Mongol Nyelvemléktár* [Recueil des Monuments de la Langue Mongole] t. II, Budapest 1964). Pour le lexique je me réfère à N. Poppe, *The Mongolian Monuments in the ḥPhags-pa Script*). Précl. = préclassique (textes, transcriptions d'après mon édition: *Preklasszikus emlékek* 1 [Monuments préclassiques 1], dass *Mongol Nyelvemléktár* [Recueil des Monuments de la Langue Mongole], t. I, Budapest 1963). En ce qui concerne les monuments de la langue mongole en écriture arabe, AL = Anonyme de Leide; IM = Ibn Muhannā; MA = *Muqaddimat al-adab ;* V I = *Vocabulaire mongol d'Istanboul ;* RD = Rašīdu-'d-Dīn; Qaz. = Qazvīnī; EČ = Evliya Čelebi (pour les détails, voir L. Ligeti, *Un vocabulaire mongol d'Istanboul*, dans *AOH* XIV, 1962, pp. 3—14); mong. per. = mongol dans les sources persanes (d'après G. Doerfer, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen*, I. *Mongolische Elemente im Neupersischen*). Anon. géor. = Anonyme géorgien (d'après Vladimircov, *Anonimnyj gruzinskij istorik o mongoljskom jazyke*). Le moghol d'Afghanistan: Mr = dialecte marda; M = dial. mangoute; MS = dial. marda de *Šā̄bit*; R = dial. moghol étudié par Ramstedt; Leech = lexique de Leech réédité par Ligeti; Zirni, Kundur = matériaux moghols d'après Sh. Iwamura, *The Zirni Manuscript*. Cf. *AOH* IV, pp. 124—125; *AOH* XVII, pp. 31—32. Dialectes de Kansou: mgr.=mongour (d'après De Smedt—Mostaert, *Dictionnaire monguor-français*); tong. = tonghiang (d'après B. Ch. Todaeva, *Dunsjanskij jazyk*, Moskva 1961); pao = paongan (d'après B. Ch. Todaeva, *Baoanskij jazyk*, Moskva 1964). Dialectes dahours: Iv. = matériaux dahours d'après Ivanovskij, *Mandjurica I. Obrazcy solonskogo i dachurskogo jazykov ;* H = dialecte de Hailar (d'après N. N. Poppe, *Dagurskoe narečie*); Ts = dialecte de Tsitsikar (d'après l'auteur). Oïr. lit. = oïrate littéraire (Pozdneev, *Kalmycko-russkij slovarj*); oïr. lit. = oïrate, dialectes de Mongolie (Kara, *Notes sur les dialectes oirat de la Mongolie Occidentale : AOH* VIII, 111—168); kalm. lit. = kalmouk littéraire (I. Iliškin, *Russko-kalmyckij slovarj*, Moskva 1964); kalm. = kalmouck (Ramstedt, *Kalmückisches Wörterbuch*); ord. = ordos (Mostaert, *Dictionnaire ordos* I—III). Üǰ., khu., ab. = *üǰümčin*, khūčit, abaga (Kara, *Un glossaire üǰümüčin: AOH* XVI, 1—43). Khal. = khalkha littéraire (Luvsandêndêv, *Mongoljsko-russkij slovarj*); drg. = dariganga (Róna-Tas, *A Dariganga Vocabulary : AOH* XIII. 147—174). Bour. = bouriate (Čeremisov, *Burjat-mongoljskij slovarj*).

Pour les langues et dialectes turcs nous avons adopté les abréviations suivantes. Monuments kiptchaks: com. Cod. Cum. = coman, d'après le *Codex Cumanicus* (Grönbech, *Komanisches Wörterbuch*); AL = Anonyme de Leide, kiptchak (Houtsma, *Ein türkisch-*

et on pourraît y voir à la rigueur une forme *tangri*, seulement le ms *t* (No 3158) est une copie assez médiocre, oeuvre d'un copiste inconnu du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Le ms *t*, avec les mss *s* et *v* paraissent remonter au ms No 124 de Vienne. La leçon *t'anγri* ne figurant que sur le ms *t* reste donc sans autorité.

L'orthographe *t'angri* représente une forme turco-mongole **täṇgri*. Le mot porte deux caractéristiques: la voyelle *ä* ouverte en première syllabe, ensuite l'interprétation «Dieu» qui le sépare nettement du sens «ciel»; pour ce dernier on trouve plus loin une autre correspondance. Il y a lieu de faire remarquer ici que le turc distingue, au moins depuis le VIIIe siècle, entre *täṇgri* «Dieu» et *kök* «ciel»; le mongol ignore cette distinction, à l'époque mongole *tṇgri*, *tenggeri* veut dire en même temps «Ciel (divinité)» et «ciel».

∼ mongol: Hs *tenggeri* «Ciel» (§ 1 etc.; forme usuelle), *tenggiri*, id. (§ 21; rare); Hy *tenggiri* «ciel; Ciel» (1a; A 1a, etc; en écr. ouig. *tṇgri;* la forme *tinggiri* proposée par Lewicki ne doit pas être retenue); Tk *tenggiri* «ciel» (1*a*); Yy

arabisches Glossar); AH = Abū Ḥaiyān (Caferoğlu, *Abu Hayyân : Kitab al-Idrâk li-lisân al-Atrâk*); AHgl. = Abū Ḥaiyān, gloses (Velet Izbudak, *El-Idrâk haşiyesi*, Istanboul 1936); Bulġat = *Bulġat al-muštāq* (A. Zajączkowski, *Manuel arabe de la langue des Turcs et des Kiptchaks*, Warszawa 1938; II. *Vocabulaire arabe-kiptchak*, W. 1954); Tuḥfat = *Tuḥfat az-zakiyya* (B. Atalay, *Ettuhfet-üz-zekiyye fil-lúgat-it-türkiyye*); Qawānīn = (S. Telegdi, *Eine türkische Grammatik in arabischer Schrift aus dem XIV. Jhdt.*); Arm.-kip. = arméno-kiptchak (J. Deny, *L'arméno-coman et les «Ephémérides» de Kameniets, 1604—1613*, Wiesbaden 1957; E. Schütz, *Armeno-Kipchak Texts from Lvov, A. D. 1618 : AOH* XV, 291—309; J. Deny—E. Tryjarskij, *«Histoire du sage Hikar» dans la version arméno-kiptchak : Rocznik Orientalistyczny* XVII, fasc. 1. 1964, pp. 7—61). Kar. T = karaïm de Troki (T. Kowalski, *Karaimische Texte im Dialekt von Troki*, Kraków 1929); kar. L = karaïm de Luck (A. Mardkowicz, *Karaimisches Wörterbuch*, Luck 1935). Nog. = nogai (RNS = Baskakov, *Russko-nogajskij slovarj*, Moskva 1950); NRS Baskakov, *Nogajsko-russkij slovarj*, M. 1963); krtch. = karatchaï (W. Pröhle, *Karatschaisches Wörterverzeichnis : KSz* X, 83—150); balk. = balkar (Pröhle, *Balkarische Studien : KSz* XV, 165—276); koum. = koumuk (Ném. = J. Németh, *Kumükisches und balkarisches Wörterverzeichnis : KSz* XVII, 91—153; RKS = Bammatov, *Russko-kumykskij slovarj*, M. 1960); bachk. = bachkir (RBS = *Russko-baškirskij slovarj*, M. 1948; BRS = *Baškirsko-russkij slovarj*, M. 1958; RBS 1964 = *Russko-baškirskij slovarj*, M. 1964); tat. Kaz. = tatar de Kazan (RTS = *Russko-tatarskij slovarj* I—IV, Kazanj 1955—1959); kkalp. = karakalpak (RKkS = Baskakov, *Russko-karakalpakskij slovarj*, M. 1947); kzk. = kazak (RKzS = Sauranbaev, *Russko-kazachskij slovarj*, M. 1954); kirg. = kirgiz (RKS = K. K. Judachin, *Russko-kirgizskij slovarj*, M. 1957; RKSJud = Judachin, *Russko-kirgizskij slovarj*, M. 1940; KRS = Judachin, *Kirgizsko-russkij slovarj*, M. 1965); uzb. = uzbek (R. Abdurrachmanov, *Russko-uzbekskij slovarj*, M. 1954; URS = A. K. Borovkov, *Uzbeksko-russkij slovarj*, M. 1959). Osm. = osmanli (H. C. Hony, *A Turkish-English Dictionary*[2], Oxford 1957); az. = azéri (ARS *Azerbajdžansko-russkij slovarj*, Baku 1951; RAS = E. H. Orudžov, *Russko-ažerbajdzanskij slovarj*, Baku 1955); tkm. = turkmène (AB = Aliev—Boriev, *Russko-turkmenskij slovarj*, Ašchabad 1926; RTS = Baskakov—Chamzaev, *Russko-turkmenskij slovarj*, M. 1956; TDS = A. H. Hamzaev, *Türkmen diliniŋ sözlügi*, Ašgabat 1962. Cf. encore *AOH* IV, 126; VII, 111—113; XVII, 170.

tenggeri «ciel» (66a); Py *tenggeri* «ciel» (15a), Ls *tengkeri* «ciel» (125a); Ty *tenggiri* «ciel» (n° 1); Ph *deñri* «Ciel» (I, 1; II, 1; etc), *diñri*, id. (IX, 1); mong. précl. *tngri* «Ciel» (orthographe ouigoure; Güy 1); AL *tengri* «Dieu» (63b), «ciel» (75b); IM *tengri* «ciel» (M 130; Kr 216; P. 148), *tanγri* «Dieu» (KR 194; P 447); MA *téngri* «Ciel» (P 347); V I *tengri* «Dieu» (L 68); mong. géor. *t'engari*, *t'engri* «Ciel» (Vlad. 1501); mog. Zirni *'engari* «God; heaven» (137); mgr. *t'iäŋgeri* «ciel, le Ciel, état de l'atmosphère» (415); dah. *tengéri* «ciel», *tengerí* «dieu» (I. v 45), H *t'ɐŋgĕr*, *t'ɐŋgĭr* «ciel» (P 92), Ts *t'ɐŋger*, *t'ɐŋŋer* «ciel» (L); mong. lit. *tegri*, *tngri*, *tengri* «l. chez les anciens: ciel, génie du ciel, la divinité toute puissante, la source de l'âme, le maître éternel et juste de l'univers; 2. divinité, *tegri* ; S. *deva* ; esprits, génies (terrestres et célestes, bons et mauvais)» (Kow. III, 1073), *tngri*, *tenggeri*, *tegri* «heaven, god; sky; weather» (Less. 809); oir. lit *tenggeri* «ciel, divinité» (188); oïr. dial. *'eŋger* D, Dz «ciel (mot prohibé au lieu de mot *oχtoryū*)» (161); kalm. lit. *tengr* «ciel» (RKS 332), kalm. *tengr̥* «Himmel; die himmlischen Götter; Gott» (392); ord. *t'enger* «ciel, firmament, état de l'atmosphère, temps; divinité» (II, 658); khal. *têngêr* «1. ciel, cieux, firmament; 2. tonnerre; 3. temps (qu'il fait); 4. dieu, génie» (440); bour. *têngêri* «ciel, cieux» (465).

~ turc. L'ancien turc nous offre à peu près le même tableau sémantique: a. turc *täŋri* «Himmel, Gott, göttlich, Majestät» (Gabain, *Altürk. Gramm.*, 340; cf. encore Malov, *Pamjatniki* 429); Kāšγ. *täŋri* «1. Gott; 2. Himmel (bei den Heiden)» (Br. 203). Dans certains dialectes on trouve seulement le sens «ciel»: alt. *teŋeri* «ciel» (RAS 337); khak. *tigir* «ciel» (RChS 427); touv. *dēr* «ciel» (RTS 304); koïb. *tīger*, *tēger* «Himmel», karag. *tēre* «Himmel» (Castrén 145); léb., chor *tägri* «der Himmel», sag. *tegri*, id. (Radl. III, 1089). Dans un autre groupe des langues et dialectes les deux sens «ciel» et «divinité, Dieu» font leur apparence simultanément: tél. *täŋärä* «1. der Himmel; 2. die oberen Welten (es sind ihrer hundert)» (Radl. III, 1043); s. ouig. *tenir* «Ciel (divinité)» (Malov 116); ouig. mod. *tägre alla* «Dieu» (*Ujg. jaz.* 183); Lobnor *tenji* «divinité» (171); yak. *taŋara* «1. ciel, le Ciel comme divinité; 2. génie protecteur, dieu, déesse» (Pek. 2551); tchouv. *tur̆ə* «Gott, Heiligenbild» (Paas. 173). Le témoignage des langues et dialectes oghouz et kiptchak mérite dans notre cas une attention spéciale: osm. *tanrı* «God» (Hony 345); azéri *taŋrï* «Dieu» (Ganiev, RAS 34); tkm. *taŋrï* «Dieu» (AB 19); com. Cod. Cum. *teŋri*, *teŋeri* «Gott» (Gr. 241); AL *tängri* «Gott» (69); AH *tängri* «Dieu» (101); Bulγat *tängri* «Dieu» (51); Tuḥfat *tängri* «Dieu» (251; *tangrï*, leçon de M. Atalay ne me paraît pas s'imposer); Qawānīn *taŋrï* «Gott» (324; orthographié *t^{a}γr^{i}y*, cette fois la leçon *taŋrï* est sûrement authentique, mais le mot est emprunté au turkmène); kar. T *t'eñri* «Gott» (262), kar. L *tenri* «Gott» (62); koum. *teŋŋiri* «Gott» (Ném. 149), *tengiri* «Dieu» (RKS 57); bachk. *täŋre* «Dieu (RBS 58); tat. Kaz. *täŋre* «Dieu» (RTS I, 58); kkalp. *tangri* «Dieu» (RKkS 50); kirg. *teŋiri* «Dieu» (KRS 497); kzk. *täŋiri* «Dieu» (RKS 51).

Le *t'angri* (= *tängri*) «Dieu» de Kirakos tout en étant un terme mongol paraît s'appuyer directement sur une forme kiptchak; c'est dans ce sens que militent le vocalisme de la première syllabe, la forme dissyllabique et, enfin le sens du mot.

2° «Homme» ԷրԷ *ere*.

Variantes: c *heren*, eg *haran*, ip *haran ere*, îstu *haran ere*; no *er*, V *ere*; T *harerean*. D *êré* (var. *harerean*), Br *harérian* (var. *eré*), P *êrê*, B *ere*, *haran*.

La tradition du mot n'est pas satisfaisante. Il est évident, sans autre argumentation, que les leçons des mss *c* et *no* (*heren* et *er*) sont altérées, les mss *e* et *g* remontent à une source commune, aussi leur leçon *haran* est-elle sans grande valeur. Ce qui fait la difficulté, c'est la variante *haran ere* (*ere*) offerte par six mss. En effet, cette variante est en soi très engageante, et elle est appuyée par plusieurs autres recoupements où un seul terme arménien est rendu par une double correspondance comprenant l'équivalent et en mongol et en turc. *Haran* ferait un mot mongol impeccable, malheureusement *ere*, le second élément de la correspondance n'est pas turc, mais mongol. Quoi qu'il en soit, on ne peut guère songer à corriger mong. *ere* en turc *er* (malgré les mss *n* et *o*), car mong. *ere* aussi bien que turc *er* sont, au point de vue sémantique, inconciliables avec mong. *haran*.[107]

[107] Le mot *haran* est bien attesté en mongol. En effet, nous avons dans l'*Histoire secrète des Mongols* (§§ 39, 55, 81, etc.; Haenisch, p. 74) et dans les inscriptions, dans les fragments du *Subhāṣitaratnanidhi*, en écriture 'phags-pa (Poppe, *The Mongolian Monuments*, p. 124 et Ligeti dans *AOH* XVII, p. 251); enfin nous trouvons *ḫaran* dans le lexique d'Ibn Muhannā et *haran* dans le *Muqaddimat al adab*, dans le *Vocabulaire mongol d'Istanboul* (Pelliot: *Journ. As.* 1925 I, 201—202; Poppe 198; Ligeti: *AOH* XIV, 31). Les textes préclassiques offrent *aran*, singulier par sa forme, en face de *arad*, forme de pluriel aujourd'hui seule en usage. Au point de vue sémantique, *haran* (*aran*) est intéressant, car, selon Vladimircov (*Obščestvennyj stroj mongolov*, 118), il désignait aux XIIIe et XIVe siècles, les «domestiques» inféodés à leurs maîtres, plus exactement, le «peuple commun», civil ou militaire. C'est dans le même sens que le mot est interprété par M. Poppe (*op. cit.*, p. 79, note 4). Cette interprétation est confirmée par un certain nombre de passages des inscriptions en écriture 'phags-pa (*čerig haran*, MNyt. II, 21; *ėgil haran*, p. 29; *haran adu'usun*, p. 35; *deleme haran*, p. 39), et par l'*Histoire secrète* (*eres harad*, à côté de *eme kö'üd*, §123, 44a: MNyt. III, p. 69). Cependant un grand nombre de documents provenant de la même époque suggère un sens moins déterminé, plus large, signifiant «gens; homme, personne» tout simplement. C'est ce que nous trouvons, entre autres, dans le *Subhāṣitaratnanidhi* (*sayin aran* 6a, p. 27; *mayun aran* 35b, p. 27; *busud aran* 63b, p. 34; *bügüde aran* 49d, p. 30; d'après MNyt. VI, Budapest 1965), ou le *Bodhicaryāvatāra* (*bodičid sedkil-i tebčigči aran* IV, 7a; *toyaqu ügei aran* V, 19a; *mayui aran* V, 19c; *mayun aran* V, 21b). Le sens de «gens; homme, personne» est confirmé aussi par les lexiques en écriture arabe, traduit tantôt par ar. *riǰāl* «hommes» (IM), tantôt par turc *kiši* «homme, personne, quelqu'un» (MA, V I). Cela revient à dire que, chez Kirakos, le mong. *haran* ne peut être opposé au turc *är* (et à plus forte raison au mong. *ere*), mais il faudrait attendre l'équivalent soit mong. *haran* : turc *kiši*, soit mong. *ere* : turc *är*.

Dans ces conditions il ne nous reste qu'à nous tenir à l'édition de 1961 qui sur l'autorité de la plupart des mss, s'est fixés sur *ere*, pour le moment le seul correspondant authentique du mot arménien.

∼ mongol: Hs *ere* «mari; homme (= mâle)»; Hy *ere gü'ün* «homme (= mâle)» (15a; en écr. mong. *er-e kümün*); Tk *ere kü'ün*, id. (3b); Yy *ere* (70b), Ls *ere* (129a); Ty *ere* (n° 86); AL *ėre*, id. (P 1262); IM *ere* (KR 209; P 437); MA *ėre* (P 161); V I *ėre* (L 29); mog. Zirni *ėrra* «male» (102), mog. Mr *irrà* «mâle» (L); mgr. *rē* «mâle non châtré de certains animaux, masculin, de sexe mâle» (313); pao *ere* (*kuŋ*) «homme, mâle» (152); dah. *eryún*, *eryúnku* «homme, mâle» (152); dah. *eryún*, *eryúnku* «homme, mâle» (Iv. 38), dah. H *eryūn*, id.; Ts *eryùn* «mâle, homme; masculin», *e*. *k'ēk'ē* «chat»; mong. lit. *ere-* «1. homme, mari; 2. le mâle; 3. masculin, héroïque, courageux» (Kow. I, 246); «man, male (often preceding names of animals, where in certain cases it may designate a castrated male), husband; manly, daring, bold, brave, plucky» (Less. 321).

∼ turc: a. turc *är* «Mann, Herr, Mannschaft», *äräη* «Mann, Edelmann, Würdenträger, Jüngling» (298); Kāšγ. *är*, pl. *äräη* «Mann» (Br. 22); tél., alt., chor, léb., kmd., kuér., *är* «1. der Mann; 2. ein starker Mann; 3. der Ehemann, der Gatte», sag., koïb., katcha *er* «1. der Mann (im Allgemeinen im Gegensatz zur Frau); 2. der Held; 3. der Ehemann; 4. der Erwachsene, der ausgewachsene Mensch» (Radl. I, 751—753); osm. *er* (= *är*) «man; male; husband; privat, (soldier); a manly man; a capable man», *eren* «one who has arrived at the truth; wise and virtuous man» (Hony 100); azéri *är* (ARS 85); tkm. *ār* (AB 156); com. Cod. Cum. *er* «Mann; Ehemann; männlich» (Gr. 89); AL *är* «Mann» (45); AH *är* (11); Tuḥfat *är* (169); Qawānīn *är* (304); arm.-kip. *er* «mari», (Deny 52); kar. T *er* «Mann, männlich», *eŕań* «Mann» (184); kar. L *er* «Mann, Ehemann», *eren* «Ehemann» (23); koum. *er* (Ném. 112).

3° «Femme» էմէ *eme*, աբջի *ap'ǰi*.

Variantes: M—T, cno *eme* deest, bdpstu *eme*, V *emę ap'čі*, nz *ap'č'i*, o *ap'šiš*. D *imê* (var. *aph'dchi*), Br *apdji* (var. *emé apdji*), P *êmê*, *apči*, B *ēmē*, *ap'ǰi*.

Dans le cas présent nous avons affaire à une couple de mots: l'un est le mong. *eme*, lire *ämä* (*eme*), l'autre est son équivalent turc, orthographié *ap'ǰi* ce qui vaut pour *äp'ǰi* ce qui vaut pour *äpči*.

a) ∼ mongol: Hs *eme* «femme, épouse» (§ 169), *eme gü'ün* «femme» (§ 188); Hy *eme gü'ün* «femme» (15b; en écr. mong. *em-e kümün*), Tk *eme kü'ün* (3b), Yy *eme* (70b), Ls *eme* (128a), Ty *eme* (n° 87); AL *ėme* «femme», IM *ėme*, MA *ėme*, V I *ėme*, cf. *AOH* XIV, 29; mog. Zirni *ėmma* «female» (102); mog. Mr *immà·* «femelle», M *jėmma* «femme» (L); tong. *eme* (*kuŋ*) «femme» (144); pao *eme kuŋ*), id. (152); dah. *amun-kú* «femme» (Iv. 36), H *emgūŋ* (P 80), Ts *emgŭ*∼ «femelle», *e*. *k'ēk'ē* «chatte» (L).

b) ∼ turc. Le mot *äpči*, un dérivé du nom *äb* (*äv*, *öi* etc.) «maison», n'est pas général dans les langues turques; nous avons toutefois: ouig *ävči* (*är ävči*

«Männer und Frauen», Radloff, *Kuan-ši-im Pusar*, p. 47, note 94), *äbči qarabaš är äbči* (Radloff, *Uigurische Sprachdenkmäler*, p. 125, n° 73), *äbči qarabaš* (Radloff, *op. cit.*, p. 251, n° 114); ouig. *äbči* ou *äpči* «femme», opposé à *är* «homme, mâle)» (*Kao-tch'ang kouan yi-chou* I, 18a); léb. *äpči* «eine verheiratete Frau, eine Wirtin, Hausfrau», alt., tél. *äpči yan* «die linke Seite, der Norden (eigentlich «die Frauenseite», weil in der Jurte links vom Bette die Frauenseite sich befindet» (Radl. I, 923—924). Plus tard, le mot devient caractéristique des langues kiptchak mais où l'on ne reconnaît plus son caractère dérivé. On notera: com. Cod. Cum. *epči* «Frau, Ehefrau», *evdegi epči* «Dienerin» (Gr. 89; *ev, iv, öv* «Haus»); AL *äpči* «Gattin» (43; *äw, ew* «Haus»; *äwdaš* «Hausfrau»); AH *äbči*, lire *äpči* «femme» (9; *äv* «maison»); Tuḥfat *epči* «femme» (169; avec *ė* fermé, en première syllabe); Qawānīn *ipči*, lire *epči* «Weib» (310); kar. T *übii̯ć̊a* «Hausfrau, Wirtin» (276; *üv́* «Haus», *bii̯ć̊a* «Frau»), kar. L *epci* «Ausschweifung, liederliche Frau» (23); kirg. *epči ǰaq* «la partie des femmes dans la yourte (à droite de l'entrée)» (KRS 229). Cf. encore hakas *ipči kizi* (RChS 212) koïb., katcha *ipťi, ēpťi* «Frau», karag. *epše* (Castrén 142).

4° «Père» *էչկա e̱čʿka*.

Variantes: o deest, u *e̱škʿa*, A, B, G *e̱škʿa*, T *e̱čʿka*, V *e̱ǰkʿa*. D *èzga* [= *ezka*], Br *etchka*, H *etcheka* (sic), P *ezka, êčka*, B *ēčg̱a*.

La forme arménienne *e̱čʿka*, au point de vue mongol, ne pose pas de problème sérieux. Les variantes *e̱ška* et *e̱škʿa* ont sans doute surgi d'une confusion entre les signes *š* et *č*, en outre la variante *e̱ǰkʿa* paraît également reposer bien plutôt sur une erreur graphique que sur la prononciation cilicienne.

L'orthographe *e̱čʿka* reflète *äčkä* (*ečke*), forme mongole en tout point régulière à cette époque.

∼ mongol: Hs *ečige* «père» (§ 69); Hy *ečige* (14b, A 27b), Tk *ečige* (3a) Yy *eǰige* (70a), Ls *ečige* (129a); Ty *ečige* (n° 73); AL *ečke* «père», MA *ėčige*, V I *ėčige*, RD, tchag. (AG) *ėčige*, cf. *AOH* XIV, 28; pers. *ēčigä* (Doerf. I, 187); dah. *ecýge* «père» (Iv. 38), H *e̱ʿčʿĕɢ, e̱ʿčʿĭɢ* (P 81) Ts *e̱ʿťʿšʿĭɢ* «père d'un autre» (L); oïr. lit. *ecege* (19), oïr. dial. *etsəg* (138), kalm. lit. *êck* (RKS 410), kalm. *etsᵊgə* (*etsgə, etskə*) «Vater, auch: alter Mann» (129); mong. lit. *ečige* «père» (Kow. I, 223).

5° «Mère» *աքա akʿa*.

Variante: no *tičʿkʿa(y)*. D *ak'a*, Br *aḱa*, P *aka*, B *aḱʿa*.

L'orthographe arménienne représente une forme mongole **äkä* (**eke*).

∼ mongol: Hs *eke* «mère» (§ 18); Hy *eke* (14b), Tk *eke* (3b), Yy *eke* (70a), Ls *eke* (129a); Ty *eke* (n° 88); AL p. *eke*, a. *ėke*, IM *eke*, MA *ėke*, V I *ėke*, RD *ėke* ; cf. *AOH* XIV, 28; pers. *ēkä* (Doer. I, 190). Les documents du moyen mongol occidental nous assurent aussi, à côté du *ė* fermé normal, en première syllabe, la voyelle *e* ouverte (*ä*). Cf. encore oïr. lit. *eke* «mère» (20), oïr. dial. *eke* (137), kalm. lit. *ek*, id. (RKS 284), kalm. *ekᵊ* (118).

6° «Frère» *աղա aγa.*

Sans variantes. D *agh'a*, Br *agha*, P *aga*, B *aγa*.

Le mot mongol visé est **aγa* (**aġa*).

∼ mongol. Le mot mongol proprement dit porte une gutturale vélaire sourde ou un *χ*, son aboutissement dans les dialectes actuels est: Hs *aqa* «frère aîné» (§ 11), «aîné, chef» (§ 270); Hy *aqa* «frère aîné» (14b; en écr. mong. *aq-a*), Tk *aqa de'ü* «frères» (3b), Yy *aqai* (70b; forme vocative), Ls *aqa* (129a); Ty *aqa* (n° 77); AL *aqa*, dans *aqa dū̄* «frères» (P 1256); pers. *āqā* (Doer. I, 133—140); dah. *aká* «frère aîné» (Iv. 36); kalm. *aχᴰ* «der ältere Bruder, Onkel; älter, besser, vornehmer, mächtiger, mehr» (3); ord. *aχa* «frère plus âgé» (I, 8); khal. *ach* (47); bour. *aχa* (71).

Dans un certain nombre de documents et de dialectes on a *γ* (*ġ*) en face du *q* (*γ*): AL *aγa* «Bruder» (P 1256), IM *aγa* (KR 214, P. 432); MA *aγa* «frère aîné», dans *aγa dū̄* «frères» (P 256). Ces formes du dialecte occidental médiéval cadrent fort bien avec la forme mongole offerte par le lexique de Kirakos. Cf. encore mgr. *aǥa* «frère» (2)[108]; dah. *aγá* «frère aîné» (Iv. 36), H *aγ*, *aγă*, id. (P 67), Ts *aγ*., id., *aγ dę̰i̯* «frères» (L); ord. *aǥā* «frère aîné (dans la partie Ouest d'Otok)» (I, 6).

En dernière analyse, les formes mongoles en *γ* (*ġ*) paraissent remonter au turc où l'on a: ouig. *aγa* «frère aîné» (Radloff, *Uig. Spr.* 260), *aγa*, id. (*Kao-tch'ang kouan yi-chou* I, 18b); osm., azéri, tél., sag., koïb. *aγa* «älterer Bruder, Onkel» (Radl. I, 149); tkm. *āγa*, id. (AB 20); com. Cod. Cum. *aγa* «(älterer) Bruder» (Gr. 28); kar. T *aγa* «älter» (151), nog. *aga* «frère aîné» (NRS 25); koum. *aγa* (*aga*) «älterer Bruder, Bruder» (RKS 54; Ném. 93); bachk. *aγaj*, id. (RBS 58); tat. Kaz. *aga* (RTS I, 66); bar., kur., tob. *aγa* «älterer Bruder, Onkel» (Radl. I, 148); kkalp. *aγa*, id. (RKkS 54); kirg. *aγa*, id. (KRS 17); kzk. *aγa* «frère aîné» (RKzS 55).

Cf. encore Nomynchanov, *Terminy rodstva*, pp. 43—44; Pokrovskaja, *Terminy rodstva*, pp. 33—36; Doerfer, *op. cit.* I, pp. 136—140.[109]

[108] Ne pas confondre avec ce mot: ord. *aga* «fils de prince; fils (style élevé)» (I, 6); mgr. *āǤō* «frère aîné, terme de respect employé en s'adressant à un égal» (p. 2). Ainsi qu'il a été démontré par M. Mostaert, ce sont là des termes empruntés au chinois local. Rien que dans le monguor nous avons: *āᴅie* «grand-père (lorsqu'on parle de son propre grand-père ou qu'on s'adresse à lui), grand-oncle paternel, terme de respect employé en s'adressant à un vieillard» (chin. *a-t'ie* «père»); *āḃźī* «soeur aînée» (chin. *a-tsie*, id.); *āḃźiū* «oncle maternel» (chin. *a-kieou*, id.); *āǤu* «tante paternelle, terme de respect employé en s'adressant à une femme» (chin. *a-kou*, id.); *āma* «mère» (chin. *a-ma*, id.); *ayi* «tante paternelle» (chin. *a-yi*, id.). Le préfixe *a* apparaît avant tout dans les termes de la parenté et il est courant outre les dialectes chinois occidentaux dans une série de langues et dialectes apparentés au chinois; cf. B. Laufer, *The prefixe* a- *in the Indo-Chinese languages : JRAS* 1915, pp. 757—780.

[109] C. D. Nomynchanov, *Terminy rodstva v tjurko-mongoljskich jazykach*, dans *Voprosy istorii i dialektologii kazachskogo jazyka*, vyp. 1 (Alma-ata 1958), pp. 42—43.

7° «Soeur» *ակաչի akʿači*.

Variante: g *akʿačʿi*. D *akʿadji* [= *akʿači*], Br *akʿadji* [= *akʿači*], P *akači*, B *akʿači*.

Il n'y a aucune raison d'adopter, avec D et Br, la leçon cilicienne *ǰ* pour *č*. Aussi la leçon *kʿ*, tout en étant inattendue, semble-t-elle authentique pour le dialecte mongol de l'Arménie.

La forme mongole doit être **äkäči* (**ekeči*).

∼ mongol: Hs *egeči* «soeur aînée» (§ 155); Hy *egeči* (14b), Tk *egeči* (3b), Yy *ekeǰi* (70b; sic, orthographié *ngo-kʿo-tche*), Ls *egeči* (129a); Ty *ekeči* (n° 90; orth.: *a-kʿo-tchʿe*); AL *egeči* «ältere Schwester» (P 1257), MA *égeči* «soeur aînée» (P 151);. pers. *ēgāči* «Konkubine» (Doer. I, 191)[110]; mgr. *kʿaǰi*, dans *k.* *dū* «soeur aînée et cadette, soeurs» (194); dah. *ekci* id. (Iv. 38), H *egᵉčʿĭ* (79), Ts *e̯gtšʿĭ*, *e̯kʿĭʿtš* (L); oïr. lit. *egeči* (20), oïr. dial. *egtš*, *egetš* (137), kalm. lit. *egč* (RKS 642), kalm. *ektšn̥* (118). Sont empruntés au mongol: com. Cod. Cum. *egäči* (Gr. 84), «Vaterschwester» (Gr. 84), AL *ägäči* «ältere Schwester» (H 51); tchag. *ägäči* «soeur aînée» (PdC 28), *egäči*, id. (119); uzb. *egači* (URS 551).

8° «Tête» *գլուխ tʿirn̥*.

Variantes: M—T, kmt *tʿiwrn̥*, a *tʿiwrawn*, cd *tʿirawn*, n *tʿironi*, o *tʿirn̥i*. D *thirôn* [= *tʿirn̥*], Br *thiouron* (var. *thirou*, sans doute une faute d'impression pour *thiron*), H *thiuron* (var. *thirun*), P *tiron*, B *tʿirōn*.

L. A. Pokrovskaja, *Terminy rodstva v tjurkskich jazykach*, dans *Istoričeskoe razvitie leksiki tjurskich jazykov* (Moskva 1961), pp. 33—36. F. W. Cleaves, *Aqa minu*: *HJAS* XXIX (1963), pp. 64—81. A. P. Duljzon, *Terminy rodstva i svojstva v jazykach Narymskogo kraja i Pričulymjja : Učenye Zapiski Tomskogo Gos. Ped. Inst.*, XI (1954), pp. 59—93.

[110] Sous les ilkhans de la Perse, *egeči* était en usage comme un titre honorifique, conféré aux dames de la Cour, surtout aux concubines des ilkhans. En voici quelques exemples: *Alīnāq ēgāčī*, concubine de *Mängü-tēmür*, onzième fils de Hülegü (RD III; texte Ali-zade 13, trad. Arends 20); *Altāy ēgāčī*, concubine d'Abagha (RD III; texte Ali-zade 97, trad. Arends 65; Jahn CAS 15); *Arīqān ēgāčī*, concubine, plus tard femme de Hülegü (RD III; texte Ali-zade 11, 16, trad. Arends 20, 22); *Aštāy ēgāčī*, nourrice de Ghazan-khan (RD III; texte Ali-zade 253, trad. Arends 239, 241; Jahn GM *Aštā ēgāčī*, 10); *Bōrāqčīn ēgāčī*, nourrice de Gaikhatou (RD III; texte Ali-zade 237, 239, 242, trad. Arends 133, 134, 136; Jahn CAS 85, 86, 88); *Būlayāǰīn ēgāčī*, concubine d'Abagha (RD III; texte Ali-zade 97, trad. Arends 66; Jahn, CAS 4: *Būlγānǰīn ēgāčī*); *Bulūǰin* (?) *ēgāčī*, concubine d'Abagha (RD III; texte Ali-zade 97,99, trad. Arends 65; Jahn CAS 45; *Būlǰīn ēgāčī*): *Äčüčä* (?) *ēgāčī*, concubine de Hülegü (RD III; texte Ali-zade 12, trad. Arends 20); *Ärgänä* (?) *ēgāčī*, concubine d'Abagha, plus tard celle d'Arghoun (RD III; texte Ali-zade 197; trad. Arends 112; Jahn CAS 61: *Arkana*); *Qāymīš ēgāčī*, concubine, plus tard femme d'Abagha (RD III; texte Ali-zade 97, 98, trad. Arends 65, 112; Jahn CAS 4, 6: *Qāyīmīš ēgāčī*); *Qoltāq ēgāčī*, concubine d'Arghoun, mère de Ghazan (RD III; texte Ali-zade 197, 198, 248, trad. Arends 112; Jahn CAS 61; Jahn GM 2, 3: *Qoltāq χātūn*); *Mänglī-kāč* (?) *ēgāčī*, concubine de Hülegü (RD III; texte Ali-zade 16, trad. Arends 22); *Šīrīn ēgāčī*, concubine d'Abagha (RD III; texte Ali-zade 97, 270, trad. Arends 65, 119; Jahn CAS 5, Jahn GM 28).

Il est tentant de poser un *ü* pour la graphie *iw* d s mss *a* et *kmt* (ainsi que des éditions M et T), mais l'histoire du mot mongol nous suggère d'entrevoir là une notation assez tardive répondant simplement à une prononciation *i*. Par ailleurs, le signe *i*, en première syllabe, désigne, dans le cas présent, un *é* fermé mongol et le signe *o* sert à rendre, dans la deuxième syllabe, un *ü* ou encore plus exactement un *ṻ*.

L'orthographe arménienne *tʿirǫn* répond donc à la forme mongole **térūn*.

∼ mongol: Hs *teriʿün* «tête» (§ 35);; Hy *teri'ün* (23a; en écr. mong. *terigün*), Tk *teri'ün* (34b), Ls *teri'ün* (130a; le premier car. est altéré); Ty *teriwün* (n° 211); Ph *teri'ün* «first» (P 131); AL *térūn*, *terūn* «tête», IM *teriyün*, *térgün*, V I *térgün*, cf. *AOH* XIV, 68; mgr. *tʿurū* «tête, chef, ordre» (436), pao *teroŋ* «tête» (148; Pot. *toron*), tong. *čorun* «1. tête; 2. commencement; 3. premier» (141; Pot. *čorun*); dah. H *tʿŭrŭŋ* «commencement, premier»[111] (P 93; c'est un emprunt au khalkha).

9° «Oeil» *նիտուն nitun*.

Variantes: f *netawn*, h *niwtǫn*, st V *nitǫn*. D *nidoun* [= *nitun*], Br *nitoun* (var. *nitou*, lire sans doute *niton*), H *nitun* (var. *nitu*, sic), P *nidun* [= *nitun*], B *nidun*.

Ici encore, le ms *h* offre une leçon tardive avec sa graphie *iw* en valeur de *i*.

La forme mongole est **nidün*.

∼ mongol: Hs *nidün* «oeil, yeux (§ 62); Hy *nidün* «oeil» (23a), Tk *nidün* (34b), Yy *nidü* (78a), Py *nüdü* (20a), Ls *nidün* (130a); Ty *nidün* (n° 214); AL *nidün* «oeil», IM *nidün*, MA *nidün*, V I *nidün*, cf. *AOH* XIV, 57; mog. Zirni, Kundur *nüdün* (121), Leech *nuddun* (139), R *nüdün* (35), Mr *nüdü·n*, M *nüddü*, *nüdü*~ (L); mgr. *nuDu* «oeil, vue, trou, fond (de la mer)» (287); dah. *níde*, *núdu* (Iv. 50), H *níD*, *níDě* (P 87), Ts *níD* (L).

10° «Oreille» *չիքին čʿikʿin*.

Variantes: enou *čʿikʿ*, st *ǰikʿ*, V *ǰikʿin*. D *tchikʿin* [= *čʿikʿin*], Br *tchikin* (var. *dchik*), P *čikin*, B *čʿikʿin*.

Les graphies mutilées s'expliquent seules, les formes à initiale *ǰ-* dénoncent probablement la prononciation cilicienne des copistes.

[111] Il est intéressant de faire remarquer que le terme *teri'ün* «tête» dans l'acception de «commencement, au commencement» a évolué tout autrement. Déjà dans *Hs* nous avons, à côté de *teri'ün* «tête», *türūn* «au commencement» (§§111, 153). On peut signaler encore: Hy *teri'ün* «tête» (23a) ∼ *törün* «au commencement» (27b, A17b); en précl. *terigün* «tête» ∼ *türün* «au commencement» (inscr. de 1335: *MNyt.* I, pp. 45, 44); mong. lit. *terigün* «head; chief; beginning, first, chief, foremost» ∼ *türügün*, adj. and adv. «head (of a group), ringleader; first; not long ago, recently», *türügün-dü* «at the head, in the first place» (Less. 805, 856); khal. *tergüün* «I. 1. tête; 2. commencement; 3. chef; II. premier, commencement» ∼ *tùrùù(n)* «commencement, au commencement» (Luv., 442, 443).

La forme mongole est **čikin*.

$\sim$ mongol: Hs *čikin* «oreille» (§ 138); Hy *čikin* (23a), Tk *čikin* (34b), Yy *čikin* (78a), Py *čik* (20a), Ls *čikin* (130a); Ty *čigin* (n° 217); AL *čikin* «oreille», IM *čikin*, MA *čiqin*, V I *čikin*, tchag. *čikin* (kalm.), cf. *AOH* XIV, 25; mog. Zirni, Kundur *čiqən* (98), Leech *chakin* (131), R *čėkin*, *čikin* (25), Mr *čiqən čėqən*, M *čiqqə̂ⁱn*, *čⁱqqə̂*~ (L); mgr. *ťšiɑi* «oreille, ouie, pousses des plantes, etc.» (448), pao *čiχoη* «oreilles» (151), tong. *čïqeη* «oreille» (141; Pot. *čïkïn*); dah. *ciké*, *cikí* (Iv. 55), H *čˇiˇkˇi* (P 100), Ts *ťšˇiˇkˇi*, *ťšˇiˇk* (L).

11° «Barbe» *սախալ saγal*.

Sans variantes. D *sakhal* [= *saχal*], Br *sakhal*, P *saxal*, B *saxal*.

Lire **saqal*.

$\sim$ mongol: Hs *saqal* (§ 203); Hy *saqal* (23b); Yy *sāl* ou *sār* (78a), Py *saqal* (20a), Ls *saqal* (130a); AL *saqal*, IM *saqal*, MA *saqal*, V I *saqal*, cf. *AOH* XIV, 62; mog. Zirni, Kundur *saγal* (130), Leech *saghal* (140), R *saγal* (37), Mr, M *saγal* (L); mgr. *saɢar* «barbe, moustaches, épis de certaines plantes» (313; san-tch'ouan *skar* «barbe»), tong. *saγan* «barbe» (133; Pot. *sagan*); dah. *sáγala*, *saγalá* (Iv. 47), H *sagăl*, *saγăl* (P 90), Ts *sˇaγăl*, *sˇayĕ·l* (L). Le mot mongol peut être difficilement séparé des formes turques suivantes.

$\sim$ turc: ouig. *saqal* «barbe» (*Uig.* III, 30; Radl., *Uig. Spr.* 290); Kāšγ. *saqal* «Bart» (Br. 171); osm. *sakal* «beard; whickers» (Hony 302); azéri *saggal* (ARS 174); tkm. *saqal* (AB 19); com. Cod. Cum. *saqal* «Bart» (Gr. 214); AH *saqal* (87), AL *saqal* (77), Tuḥfat *saqal* (231), Qawānīn *saqal* (321); kar. T *sakal* «Bart» (247), kar. L. *sahał* (54); nog. *sakal* (NRS 284); koum. *saqal* (RKS 60); balk. *saqál* (Pr. 250); bachk. *haqal* (RBS 56); tat. Kaz. *sakal* (RTS I, 63); kkalp. *sakal* (RKks 53); kirg. *saqal* (KRS 434); kzk. *saqal* (RKzS 53).

12° «Face» *յիւզ, նիւր yiwz, niur*.

Variantes: M—T u et quelques mss *yiɢz*, b *yioz*, g *yiwaz* ; M—T et quelques mss *niur* deest, c *yuzniur*, d *yiwazniwr*. D *iauzniour* [= *yiawzniwr*], var. *iogh* [= *yiɢγ*], Br *hioq* (var. *hiough'niour*) H *hioq* (var. *hiugȟniur*), P *iëz*, *niur*, B *yiwz*, *niur*.

L'orthographe arménienne ne présente pas de difficulté. On a affaire à une couple de mots turco-mongols. Le mot doit être lu **yüz*, le mot mongol **niur*.

a) $\sim$ turc: a. turc *yüz* «Gesicht» (Gab., *Altt. Gr.* 357); Kāšγ. *yüz* (Br. 100); osm. *yüz* «face; surface» (Hony 407); azéri *üz* (ARS 210); tkm. *jüz* (AB 139); com. Cod. Cum. *yüz* «Gesicht» (Gr. 132); AL *yüz* «Antlitz» (105); AH *yüz* (131); Tuḥfat *yüz* (291); Qawānīn *yüz* (313); arm.-kip. *yuz* «visage, face», *üz*, id. (Deny 83); kar. T *ẓuź* «Gesicht, Antlitz, Oberfläche» (207), kar. L *iz* (30); nog. *juz* (NRS 446); koum. *juz* (RKS 381); bachk. *jöδ* (RBS 339); tat. Kaz. *jöz* (RTS II, 155); kkalp. *žuzj* (RKkS 320); kirg. *ǰüz* (KRS 194); kzk. *žüz* (RKzS 318).

b) ~ mongol: Hs *ni'ur* «visage» (§ 62); Hy *ni'ur* «face» (23a; en écr. mong. *niγur*), Tk *ni'ur* (34b), Yy *ni'ur* (78a), Ls *ni'ur* (130a); AL *naur*, *nūr* «face, visage», IM *niyur*, MA *niyur*, V I *niyur*, cf. *AOH* XIV, 57; mog. Kundur *nūr* (149), Leech *nùr* (139), R *nū̃r* (35), Mr, M *nū̃r* (L); mgr. *niur* «visage», figure, face» (280), pao *nōr* (144; Pot. *njurj*), tong. *niu* (130).

13° «Bouche» *աման* *aman*.

Sans variantes. D *aman*, Br *aman*, P *aman*, B *aman*.

Il faut lire **aman*.

~ mongol: Hs *aman* «bouche» (§139); Hy *aman* (23a; A 11a), Tk *ama* (34b), Yy *ama* (78a), Ls *aman* (130a); Ty *aman* (n° 216); AL *aman* «bouche», IM *aman*, MA *aman*, V I *aman*, cf. *AOH* XIV, 16—17; pers. *amān* (Doer. I, 149); mog. Zirni, Kundur *amān* (85), R *aman*, *amun* (22), Mr *ā̃mā̃n*, M *amā̃n*, *amā̃~* (L); mgr. *ama* «bouche, etc.» (5), pao *amaŋ* (133; Pot. *aman*), tong. *amaŋ* (110; Pot. *amang*); dah. *áma* (Iv. 36), H *amă*, *am* (P 68), Ts *am* (L).

14° «Dent» *սխուր*, *սիդուն* *sχur*, *sidun*.

Variantes: M—T et quelques mss *sidun* deest, ijp *sχur*, j *sidun*, V *sidun sχur*. D *situn* [=*sidun*], Br *skhour* (var. *skhoursitoun*), H *skhur* (var. *skhursitun*), P *sidun*, *sχur*, B *sxur*, *sidun*.

Il est très probable qu'il s'agit ici encore d'une couple de mots turco-mongols. En effet, *sidun*, en tant que terme mongol, répond parfaitement à l'interprétation arménienne («dent»). En principe, le premier élément de la couple de mots devrait représenter son équivalent turc, cependant l'interprétation du prétendu mot turc soulève des doutes sérieux. Le «turc» *sχur*, s'il est authentique, peut remonter à **saqur* ou **suqur* ou, éventuellement, à **sïqur* ou **sïqïr*. L'orthographe arménienne *sidun* rend des plus régulièrement une forme mongole **sidün*.

a) ~ turc. Dans l'acception de «dent», les langues turques ont *tiš* ou *tïš* ; aucune de ses variantes (cf. *diš*, *tis*, etc.) ne peut être concilié avec l'orthographe *sχur*, même au prix de faire entrer en ligne de compte les émendations les plus téméraires. Peut-être faut-il songer à un dialecte quelconque du Caucase (qui n'est sûrement pas le turc) qui a fourni sous l'étiquette «tatare» le mot *sχur* pour désigner «dent». Le cas est loin d'être isolé (cf. 46°, 50°), mais à présent je ne suis pas préparé à en fournir une solution satisfaisante.[112]

[112] Le terme est généralement répandu dans les langues turques: a. turc *tiš* «Zahn» (Gab., *Altt.* Gr. 342); Kāšγ. *tīš* «1. Zahn; 2. Pflugschar», *tïš*, id. (Br. 207, 210); ouig., tourki, tchag., alt., tél., chor, léb., katcha, kuér., tar., kirg., kar. L, T, com. *tiš* «Zahn» (Radl. III, 1400—1401); koïb., sag., kzk. *tis* (Radl. III, 1394); osm., krm., az. *diš* (Radl. III, 1774); tkm. *dīš* (AB 95). A côté du mot «dent» proprement dit, l'on doit tenir compte des termes suivants (d'après Radloff): *ön dišläri* «die Vorderzähne», *köräk tiš* (tchag.), *er tiš* (kirg.), *örük tiš* (kirg.), *kürök tis* (kzk.), *orsoq tiš* (tél.); *süt dišläri* «die Milchzähne»;

b) ~ mongol: Hs *šidü* (§ 82), *südü* (§ 164); Hy *šidün* (23a), Tk *šidün* (35a), Yy *šidü* (78a), Py *šüdü* (20a), Ls *šidün* (130a); Ty *südün* (n° 226); AL *šidün, sidün* «dent», IM *šidün, sidün*, MA *sidün, šidün*, V I *sidün*, cf. *AOH* XIV, 63; mog. Kundur *sùdûn* (149), Leech *shuddun, suddun* (141), R *sùdûn* (39), Mr, M *sùdù·~*, M *sùddù·*, *sùddù~* (L); mgr. *ʂɒi* «dent« (371), pao *šdoŋ, doŋ*, tj *hdoŋ* (152; Pot. *rtun*), tong. *šiduŋ* (143; Pot. *šutung*); dah. H *šivě* (P 101), Ts *šiᴅ, šivě* (L).

15° «Pain» *ofʃʃwɣ otʿmak.*

Variantes: a *awtʿmak*, bcdijp *atʿmak*, m *atʿmakʿ*, f *otʿmakʿ*, no *odmekʿ*. D *óthmank'* [= *otʿmank*], var. *aurmag* [= *awrmak*], Br *othmak*, var. *othmac*, P *otmak*, B *otʿmak*.

Les variantes reflètent très bien les exercices orthographiques locaux des copistes. Aussi le signe *a*, à l'initiale, n'est-il point une erreur de copiste, il rend régulièrement le *o* classique.

L'orthographe *otʿmak* répond au mongol **ötmäk* (**ötmek*).

~ mongol: Hy *ütmek* «galette, une sorte de pain (*chao-p'ing*)» (12b; en écr. mong. *ütem-e*, sic, D *üdm-e*), Tk *ütmek* (22b), Yy *ütmük* (75a), Ls *ütmük* (140b); Ty *üdmek* (n° 204); IM *etmek*, MA *ötmek, ėtmek*, V I *ütüme*, cf. *AOH*. XIV, 61; mog. Zirni *ükmang* «bread, loaf, muffin» (143), Leech *ukpang* (149), R *ùftàŋ*, (41), Mr *òkᵊmaŋ*, M *ùftaŋ, ùftaŋᵏ* (L); dah. *utúma, utïma* (Iv. 39), H *ùʿtʿŭm* (P 95), Ts *ùʿtʿum* «gâteau» (L); mgr. *sᴅimie* «pain, beignet» (336; šrg. *itimi*) ; oïr. lit. *ödmöq* «pain» (39), kalm. lit. *ödmg*, id. (RKS 757),kalm. *ödməg* «Brot» (293); mong. lit. *edemeg boγursaγ* «une espèce de pâtisserie faite avec de la farine de millet» (Kow. I, 199). Le mot mongol est un emprunt fait au turc dont voici quelques recoupements:

~ turc: ouig. *ütmäk* (Kao-tch'ang kouan yi-chou II, 11a); Kāšγ. *ätmäk* «Brot» (Br. 26), *äbmäk* (Yaγma, Tuχsï, quelques Ґuzz et Qïfčaq; Br. 17); tchag. *ötmäk* «pain sans beurre» (PdC 45); alt., tél. *ötpök* «das Brot» (Radl. I, 1275); tat. Kaz., tob., bachk. *ikmäk* «1. das Getreide; 2. das gebackene Brot» (Radl. I, 1422); osm. *ekmek* (= *äkmäk*) «bread; food» (Hony 95), *ütüme* «roasted fresh wheat» (Hony 382); com. Cod. Cum. *etmek, ötmek* «Brot» (Gr. 96); AL *ätmäk* (44), AL *ätmäk* (12), Bul·at *ätmäk* (10), Tuḥfat *ötmäk* (227), Qawānīn *ätmäk* (304); arm.-kip. *otmak* «pain» (Deny 66); kar. T *eťmak, otʹmak* «Brot» (242), kar. L *etmek* (24); nog. *ötpek* (NRS 263); koum. *ekmek* (RKS 1089); balk. *ötmég* (Pr. 248); bachk. *ikmäk* (RBS 855); tat. Kaz. *ikmäk* (RTS IV, 320).

azū diši «der Backenzahn», *azuq tiši* (tchag.), *azū* (tél.), *aziğ* (chor), *azū tis* (kzk.); *köpäk diši* «der Eckzahn», *it tis* (kzk.); *dip diši* «die grossen Hinterzähne»; *päinir diši* «die letzten Zähne eines Greisen»; *aqïl diši* «der Weisheitzahn», *aqïl tis* (kzk.); *qos tiš* «zwei zusammenwachsene Zähne» (tél.). Aucun des noms précités ne nous rappelle le terme «turc» recueilli par Kirakos, à moins qu'il ne s'agisse là du *ɯqnɹɥ azuγ* sous un aspect fortement estropié.

16° «Boeuf» *օքար ǫkʿar*.

Variantes: M—T et quelques mss *akʿar*, cd *awkʿar*, ijnop *ǫgar*. D *akar* [= *akʿar*], Br *akar* (var. *okʿar*), P *okar*, B *ōkʿar*.

Noter le signe *a*, en première syllabe, ayant la valeur de *ō*. Pour noter *ü*, l'orthographe *aw* : *ǫ* est bien attestée; cf. *supra* 9 Bb.

Le mot mongol est à lire **ükär* (**üker*).

~ mongol: Hs *hüker* «boeuf» (§ 100); Hy *hüger* «boeuf» (5b), Tk *ger* (11b), Yy *hüker* (72b), Py *üker* (26b), Ls *hüger* (137a); Ty *üger* (n° 350);AL *hüker*, MA *üker*, V I *hüker* «année du boeuf», RD *hüker* «année du boeuf», cf. *AOH* XIV, 35; pers. *hūkär* (Doer. I, 538—540); Anon. géor. *ukur* (Vlad. 1501) Qaz. *hüker* (Pe 557), AG *hüker* (Pe 288); mog. Zirni, Kundur *ükar* (143), Leech *ukarr* (143), R *ùkar* (41), Mr, M *ùkar* (L); mgr. *fuɢuor* «boeuf» (104), tong. *fugie(r)* (138; Pot. *uker*); dah. *ukúr*, *ukúru* «boeuf, vache» (Iv. 40), H *ùkʿŭr* (P 95), Ts *χùɢŭr*, *χùkʿur* (L).

17° «Vache» *ունէն unēn*.

Variante: o *yunēn*. D *ounên* [= *unēn*], Br *ounên*, H *unen*, P *unen*, B *unēn*.

Lire **ünān* (**ünēn*) ou, éventuellement, avec une brève secondaire dans la deuxième syllabe.

~ mongol: Hs *üni'en* «vache» (§ 121); Hy *üne'en* (6a; en écr. mong. *ünegen*), Tk *üne'en* (13a), Yy *ünigen* (72b), Ls *üne*'en (137a); MA *üneyen* «vache» (P 381), *üneen* (P 279); mog. Zirni *ùnan* «cow», Kundur *ùinan* (145), Leech *wîna*, lire *uina* «cow» (144), R *ùinà*, *ùinā* «Kuh» (41), Mr *ùinan* «vache»; mgr. *uniē* «vache» (472), pao *unaŋ* (148); dah. *uńín* (Iv. 39), H *ùńē* (P 95), Ts *ùńē* (L.).

18° «Mouton» *ոյխա yoyna*.

Variantes: no *χoyna*, V *yǫyna*, ij *znoyna*. D *gh'ouïna* [= *yoyna*], Br *qoïna*, H *qoina*, P *gojna*, B *yoyna*.

Le mot reproduit par l'orthographe arménienne est altéré et à tel point estropié que, sous sa forme actuelle, il est malaisé de déterminer si nous avons affaire vraiment au mot mongol signifiant «mouton» ou bien à sa variante turque. Dans les deux cas, le signe *a*, en position finale, paraît superflu; en le supprimant on gagnerait *yoyn* qui rappelle de très près *qoin*, forme turque du mot. Cependant, la graphie *oy* reste, dans notre lexique, ambiguë, ou elle vaut simplement pour un *u* (cf. *supra*, note 43). Pour la forme franchement turque on attendrait plutôt l'orthographe *yuin* ou, éventuellement, *yoyin* (avec la même prononciation). Dans ces conditions, l'orthographe *yoyna* nous suggère *yoyni* en valeur de *yuni*, transcrivant *qoni*, la forme mongole du mot.

L'orthographe **yoyni=yuni* répond donc à **qoni*.

~ mongol: Hs *qoni, qonin* «mouton» (§§ 19, 100); Hy *qonin*, id. (5b), Tk *qoni* (13a), Yy *qoni* (72b), Py *qoni* (26b), Ls *qonin, qoni* (137a); Ty *quni* (n° 354); AL *qoni*, IM *qonin, qoni*, MA *qonin*, V I *qonin* «mouton; année du mouton», RD *qonin*, cf. *AOH* XIV, 45; Qaz. *qonin* (Pe 557); pers. *qōnīn* (Doer. I, 442; pour la forme *qonin* contestée, voir RD, Berezin texte III, 159, 169, 174, etc.); mog. Kundur *qonin* «herd, flock» (149), R *qonin* «Schaf», Mr, M *qoni·n* «mouton; troupeau de moutons», M *qoni·~* (L); mgr. *χoni* (171), pao *χone* (143; Pot. *χoni*), tong. *γoni* (116; Pot *koni*); dah. *χóni* (Iv. 54), H *χoń, χońĭ* (P 99), Ts *χᵒn, χᵒnĭ* (L).

Il est intéressant de voir que dans quelques cas les formes mongoles et turques apparaissent simultanément: Anon. géor. *ḳoin, ḳoni* (Vlad. 1500); oïr. lit. *χoni, χoyin, χoi* (90), oïr. dial. *χȯẹ̇n, χöi̯, χȫn* (143), kalm. lit. *chȫ* (RKS 381), kalm. *χȫn, χȫ* «dickschwänziges Schaf» (194).

~ turc: a. turc *qoy, qoñ, qon, qoyn* «Schaf» (Gab., *Altt. Gr.* 330); Kāšγ. *qoi* «Schafe» (Br. 158); osm. *koyun* «sheep» (Hony 209), azéri *gojun* (ARS 56), tkm. *qojïn* (AB 14); com. Cod. Cum. *qoy* «Schaf; Hammel» (Gr. 198); AH *qoyun* (80), AL *qoyun* (94), Bulġat *qoyun* (40), Tuḥfat *qoi, qoyun* (206), Qawānīn *qoyun* (318); arm.-kip. *χoy* «mouton» (Deny 57); kar. T *koi̯* (220), kar. L *koj* (45); nog. *koj* (NRS 169); koum. *qoj* (RKS); balk. *qoj* (Pr. 238); bachk. *quj* (BRS 344); kkalp. *qoj* (RKkS 427); kirg. *qoj* (KRS 380); kzk. *qoj* (RKzS 443).

19° «Agneau» *ղուրղան γurγan.*

Variante: dstuz *γuγan*. D *gh'urgh'an* [= *γurγan*], Br *qourqan*, H *qurqan*, P *gurgan*, B *γurγan*.

Lire **qurγan*.

~ mongol: Hs *quriqan* «brebis» (§ 87); Yy *qurγan* (72b), Ls *quriqan* (137a; le 2e car. est altéré); Ty *qurqan* (n° 355); Hy *quriqan* «agneau, brebis» (6a; en écr. mong. *quriγan*); AL *quriγan*, MA *quraγan*, V I *quriqan*, cf. *AOH* XIV, 47; pers. **qūrīqān* «Lamm» (Doer. I, 434—435); mog. Zirni *qurγān* «lamb, kid» (129), R *qurγana* (32), Mr *γurγā̆n*, Mr, M *qurγā̆n*. M *qurγā̆~* (L); mgr. *χorga* «agneau» (172), pao *χurγaη* (159), tong. *quγan* (126); mong. lit. *quraγa(n), qurγa* «agneau» (Kow. II, 953, 958). Cf. Ligeti: *AOH* X, 236.

20° Chèvre» *իման iman.*

Sans variantes. D *iman*, Br *iman*, P *iman*, B *iman*.

Lire très probablement avec une voyelle longue dans la deuxième syllabe: **imān*.

~ mongol: Hs *imaʿat*, pl. «chèvre» (§ 151); Hy *ima'an*, id. (6a; en écr. mong. *imaγan*), Tk *ima'an* (13b), Yy *ima'an* (72b), Ls *ima'an* (137); AL *imān* «Ziege» (P 1263), IM *imān* (M 126), MA *ima'an* (P 153); Qaz. *imān* (Pe 558—559); mgr. *imā* «chèvre» (191); šrg. *iman*, šyög. *ima*), pao *imaη* (140; Pot *jama*), tong. *jiman* (122; Pot. *iman*); dah. *ima* «chèvre» (Iv. 38), *Ts ńimā* < ma. (L).

21° «Cheval» *մօրի mǫri*.

Variante: cdnoz *mawri*. D *môri* [= *mǫri*], Br *mori*, P *mori*, B *mōri*.

~ mongol: Hs *morin* «cheval» (§ 31); Hy *morin*, id. (5a; B 22a), Tk *morin* (11a), Yy *morin* (72b), Py *mori* (26b), Ls *morin*, *mori* (137a); Ty *muri* (n° 97); Ph *morid*, pl. (P 127), *morin* (*AOH* XVII, 252); AL *mori*, *morin*, IM *morin*, *mori*, MA *morin*, V I *morin*, *mori* «cheval; année du cheval», Qaz. *mori*, EČ *mori*, RD *morin*, cf. *AOH* XIV, 54; pers. *mōrīn* (Doer. I, 507—508); Anon. géor. *morin* (Vlad. 1500); mog. Zirni, Kundur *morin* «horse» (117), Leech *morin* (138), R *morin* (33), Mr, MS, M *mori·n*, M *morĭ·~* (L); mgr. *mori* (241), pao *more* (143; Pot. *mori*), tong. *mori* (128; Pot. *mori*); dah. *móri* (Iv. 43), H *moŕi*, *moŕ* (P 86), Ts *mǫr* (L).

22° «Mulet» *լօսա lǫsa*.

Variantes: acdeghjno *lawsa*(*y*), bfstu V *lusa*, z *lǫsa* deest. D *louça* [= *lusa*], Br *losa* (var. *lousa*), H *losa* (var. *lusa*), P *losa*, *lusa*, B *lōsa*.

Ainsi qu'il a été montré plus haut (5Aa), on doit préférer la leçon *lawsa* à celle proposée par l'édition de 1961.

En effet l'orthographe *lawsa* reflète impeccablement une prononciation **lausa*.

~ mongol: Hs *lausa-s-ut* «espèce de mulet» (§ 274; forme à double pluriel); Hy *lausa* «mule» (5a; en écr. mong. *laus-a*), Tk *lausa* (11a), Yy *lausa* (73a), Py *lausa* (26b), Ls *lausa* (137a); Ty *lausa* (n° 137); IM *lūsa* (KR 223; P 441), MA *lūsa* (P 153); Qaz. *lausa* (Pe 556); EČ *lauša*, lire *lausa* (Pe 287); mgr. *lūsā* «mulet» (228; šrg. *losa*), pao *luse* (142; Pot. *losa*), tong. *lausa* (127); dah. Ts *lōs*, *lōʔ* (L); mong. lit. *lausa*, *laγusa* (Kow; III, 1957; Less. 518).[113];

23° «Chameau» *ջաման t'aman*.

Variante: d *t'amun*. D *thaman* [= *t'aman*], Br *thaman*, P *taman*, B *t'aman*.

Lire **tämän* (**temēn*).

~ mongol: Hs *teme'en* «chameau» (§ 152; mais *temēčin*); Hy *teme'en* (6a; en écr. mong. *temegen*), Tk *te*[*me'en*] (12b), Yy *temegen* (72a), Ls *teme'en*

[113] Les formes paongan *luse* et dahour *lōs* sont des emprunts directs au chinois. La plupart des mongolisants admettent l'origine chinoise du mot mongol tel quel (Ramstedt, *Kalm. Wb.*, p. 253; De Smedt—Mostaert, *Dict. monguor*, p. 228; Poppe, *Introduction*, p. 155; Clauson, *Turkish and Mongolian Studies*, p. 235). L'étymologie est en effet très engageante, mais on ne peut ne pas signaler qu'elle se heurte à des difficultés phonétiques qui, à présent, s'expliquent mal. En mongol le mot est attesté à partir du XIIIe siècle, mais autrement il est isolé dans les langues altaïques (le ma. *losa*, à la rigueur *lōsa* < * *loosa* < * *laosa* est un emprunt relativement récent fait au mongol); la diphtongue *au*, en première syllabe, est assurée dès cette époque et elle n'est guère conciliable avec la diphtongue du chinois qui est *uo* dans l'ancien mandarin (XIIe et XIIIe siècles), *uâ* dans l'ancien chinois du *Ts'ie-yun* et *wa* dans le chinois archaïque. Pratiquement nous avons am. (en écr. 'phags-pa) *lǫo-ʒï*, ach. *luâ-tsi*, chin. arch. *lwar*. Si l'étymologie est authentique, il faut admettre un intermédiaire qui, aujourd'hui, est encore inconnu.

(136b); Ty *temmē* (n° 349; orthographié *tʿan-mai*); AL *teme'en* (P 1270), IM *teme* (M 130; KR 223; P 448; lire *teme*, avec un *e* bref secondaire), MA *temēn*, *temen* (P 345); Qaz. *temegen* (Pe 556); EČ *temegen* (Pe 287); mog. Zirni *tėmān* «camel», Kundur *teman* (136), Leach *teman* (142), Mr, M *temā̄n*, M *temā̄~*; mgr. *t'imiēn* (420), pao *ŋgamoŋ* «chameau» (145; < tib., cf. cl. *rṅa-boṅ*), tong. *lotue* (127; < chin.); dah. H *tʿe̱mē̱* (P 92), Ts *tʿe̱mē̱*, *tʿe̱mmē̱*, *tʿùmō̄* (L).

24° «Chien» *նօխայ* *no̱χay*.

Variantes: M—T, V et quelques mss *no̱χa*, acdij *nawχa*, efhp *nawχay*, g *natʿγay*, z *ayi-χa*, pour *no̱χay*. D *naukha* [= *nawχa*], Br *nokha*, P *noχa*, B *nōχay*.

Lire **noqay*.

~ mongol: Hs *noqai* «chien» (§ 21); Hy *noqai* (6a), Tk *noqai* (12a), Yy *nuqai* (72b), Py *noqai* (26b), Ls *nuqai* (137a); Ty *nuqa* (n° 361); Ph *noqoyi* (P 127), *noqôi* (*AOH* XVII, 252); AL *noqai*, IM *noqai*, *noγai*, MA *noqai*, V I *noqai* «année du chien», Qaz. *noqai*, *noqa*, EČ *noqa*, RD *noqai*, cf. *AOH* XIV, 58; pers. *nōqāi̯* (Doer. I, 520—521); Anon. géor. *noxai* (Vlad. 1500); mog. Zirni *noqay*, Kundur *noqai* (119—120), Leech *nokai* (139), R *noqεi* (34), Mr *noqȧi*, M *noqqεi* (L); mgr. *noχuē̱* «chien» (282; santch'ouan *nohué*), pao *noγui* (144; Pot. *nogoj*), tong. *noγi* (130; Pot. *noχej*); dah. *nóγa*, *nuγó* (Iv. 50), H *noγ*, *noγ°* (P 87), Ts *noγ* (L).

25° «Loup» *չինա* *čʿina*.

Variantes: ef *čʿinay*, V *zina*. D *zina*, Br *tchina*, P *tchina*, P *čini*, B *čʿina*.

Lire **čina*.

~ mongol: Hs *čino* «loup» (§ 26); Hy *čino* «loup» (5b; en écr. mong. *čin-a*), Tk *čino* (11b), Yy *činu* (72a), Ls *čino* (136b); AL *čana* «Wolf» (P 1273), IM *čana* (M 133; KR 223; P 434), MA *čina* (P 134); Qaz. *čina* (Pe 286); tchag. *čina* «loup, louve» (PdC 286); pers. *čīna* (Doer. I, 317—318; cf. *AOH* XVII, 347); mog. Zirni, Kundur *činā* «wolf» (96), Leech *chînà* «wolf» (131), R *činō* «Wolf» (25), Mr, M *činā̄* (L); pao *čena* (151; Pot. *čini*).

26° «Ours» *այտքու* *aytkʿu*.

Sans variantes. D *aïthk'ou* [= *aytkʿu*], Br *ait'kou*, H *ait'ku*, P *ajtku*, B *aytʿg̱u*.

Sur l'orthographe *aytkʿu* avec la valeur de *o̱tkʿu*, voir *supra*, 5 Ce.

Lire **ötkü*.

~ mongol: Hy *ötögö* «ours» (5a; en écr. mong. *ötöge*), Tk *ötögö* (11a), Yy *ötüge* (72a), Ls *ötögö* (136b); AL *ötege*, *ötge* ou plutôt *ötke*, IM *wetege*, MA *ötege*, V I *ötöge*, Qaz. *ötge* lire *ötke*, cf. *AOH* XIV, 61; tchag. *ötkä* (PdC 44: AG); mog. Leech *wataga* «bear» (144), M *u̯otaga* (L); oïr. lit. *ötögü* «ours» (39), kalm. *ötᵒgə*; *ötkᵒ* Ö «alter Mann, Greis; Bär» (302); mong. lit. *ötege* «bear», *ötegü* «old man,

senior» (Less. 646), c'est une distinction artificielle entre les deux formes d'un seul et même mot. Le sens «ours» est secondaire et remonte au sens primitif «personne âgée, vieillard». Pour les recoupements «viellard», dans le mongol occidental médiéval, voir pers. *ō̆tägū̆* «alt» (Doer. I, 160—162).

27° «Renard» *Հօնքան* *hǫnkʿan*.

Variantes: M—T et quelques mss *hǫkʿan*, aefhno *hawkʿan*, bV *hǫnkʿan*, cdj *hawənkʿan*. D *hauk'an* [=*hawnkʿan*], Br *hok'an* (var. *honk'an*), P *xonkan*, B *honkʿan*.

Sur la notation aberrante de la voyelle *ü* dans la première syllabe, voir *supra* 9 Bb. Pour l'ancien mongol, Poppe, *Some Mongolian Names of Wild Beasts : CAJ* IX (1964), pp. 162—163, pose une forme à *k*.

Lire **hüngän* (**hünkän*) ou **hüngen* (**hünken*).

∼ mongol: Hs *hünegen* «renard» (§ 247); Hy *hünegen* (5b; en écr. mong. *ünegen*), Tk *hünegen* (11b), Yy *fünege* (72b), Ls *hünegen* (136b), *fünege* (137a). Ph *hünegen* «renard» (*AOH* XVII, 251); AL *hüngen* «Fuchs» (P 77), IM *hünege*; (M 153), *hünegen* (KR 224; P 438), MA *hünegen* (P 191), Qaz. *hünegen*, *hüngen* (Pe 560); mgr. *funiɢe* «renard» (108; šyög. *henegin*, gol. *χunege*), pao *funiγe* (138; Pot. *funegeng*); dah. H *ùnŭ̆g* (P 95), Ts *χùnŭ̆g*, *χùnəg* (L).

28° «Lièvre» *Թաբլղայ*, *Թուլայ* *tʿablγay*, *tʿulay*.

Variantes: M—T et quelques mss *tʿaplγay*, ip *tʿapʿlγay*, b *batʿlγay*, z *tʿablγay* deest; dans M—T et dans la plupart des mss *tʿulay* deest. D *thapĕlgh'a* [= *tʿablγay*], var. *thoula* [= *tʿula*], Br *thaplqa*, var. *thoblqa*—*thoula*, H *thaplqá*, var. *thoblqa*—*thula*, P *tablga*, *tula*, B *tʿablγay*, *tʿulay*.

D'après l'opinion générale jusqu'ici admise, les deux recoupements sont, l'un et l'autre, mongols dont le premier, à plus d'un titre, mériterait une attention spéciale. En effet, on a insisté sur ce que *tʿablγay* nous fournirait une forme plus archaïque que celle recueillie dans l'*Histoire secrète des Mongols* (*taulai*, *taʿulai*); aujourd'hui on pourrait encore ajouter qu'elle serait plus archaïque que la forme khitan qui est *taul*. La prétendue forme *tʿablγay*, correspondant de très près au turc *tabïšγan*, représenterait donc la forme protomongole.[114]

[114] Z. Gombocz, *Zur Lautgeschichte der altaischen Sprachen : KSz* XIII (1912—13), p. 16, a insisté, à propos du turc *tabïšγan* «lièvre», sur *thaplqa*, *thoblqa*, forme «ancienne mongole intéressante» fournie par Kirakos. Dans l'opinion de Sir Gerard Clauson (citée par M. Boyle, *CAJ* VIII, p. 209, note 68), «*tʿablγay* is a forme of major importance. The word comes from Turkish *tavışgan* < l/r T *tavılgan* ; this form is nearer to Turkish original than even Secret History *ta'ulay*». D'après Poppe, *Vergleichende Grammatik der altaischen Sprachen* I, pp. 13, 77, mong. *taulai* remonte à **tawlai* < ** tablai* ; cette dernière forme serait l'aboutissement d'un **tablgai* hypothétique, à rapprocher du turc *tabïšγan* < **tablγan* (*op. cit.*, pp. 44, 89). Pour ma part, je partagerais plutôt l'avis de Ramstedt qui, à ce sujet, s'explique dans ces termes: «Dem mongolischen Wort *taulai* «Hase» entspricht im Türkischen *tabyšγan*, in Wirklichkeit entspricht aber nur mo. *taul* (*tauľ*) dem tü.

Mais cette hypothèse est en soi absurde, car on ne peut pas s'expliquer, comment, par quel mystère tomberait-t-on, en Arménie, sur une forme proto-mongole isolée, opposée ostensiblement à *t'aulay*, forme du moyen mongol, dans un entourage linguistique qui est franchement moyen mongol et qui répond très bien au tableau que reflètent les autres documents du mongol occidental médiéval, avant tout ceux en écriture arabe.

En réalité, nous avons affaire, ici encore, à une couple de mots turco-mongols désignant «lièvre». L'orthographe du mot turc a toutefois subi de bonne heure deux altérations de copistes. D'abord, le signe *š* a été substitué par *l*, sans doute sous l'influence du *t'aulay* suivant; la confusion des deux signes est une des erreurs les plus faciles et les plus fréquentes.[115] Quant à la finale *-γay*, elle s'explique aussi, par l'influence de la finale du *t'aulay*. Dans notre lexique, une erreur du même ordre est la leçon variante *gogač'ea*, calquée sur le *taχea* précédent.

L'orthographe du mot turc doit donc être restituée en *tabšγa[n]*; pour le mongol, il faut préférer l'orthographe *t'awlay*.

Phonétiquement, nous devons compter, pour le turc, avec **tabïšγan* ou **tabïšqan* et, pour le mongol, avec **taulai*.

a) ~ turc: a. turc *tavïšqan*, *tavïšγan* «Hase» (Gab., *Altt. Gram.* 339); Kāšγ. *tavïšγān* «Hase» (Br. 199); ouig. *tavïšqan*, id. (*Kao-tch'ang kouan yi-chou* I, 14a; Radloff, *Uig. Spr.* 294). yak. *tabisχān*, id. (Pek. 2516); Le mot a survécu dans les langues oghouz sous une forme spécifiquement oghouz: osm. *tavṣan* «hare» (Hony 350); azéri *dovšan* (ARS 72); tkm. *tavšan* (AB 90); AL tkm. *taušan* (85); Tuḥfat *tavšan* (255); Qawānīn *taušan* (324). Sur le mot et sur ses

tabyš, denn *-ai* ist eine allgemeine Endung im Mongolischen, und im tü. *tabyšγan* haben wir eine Endung *-γan*, die auf *-gana* zurückgeht, und dieses *-gana* ist ein ganz gewöhnliches mongolisches Suffix». (G. J. Ramstedt, *Über Stämme und Endungen in den altaischen Sprachen : JSFOu* LV 2: p. 99.)

[115] En voici quelques exemples choisis au hasard dans nos textes. Le nom bien connu de *Pešpaleχ* (*Beš-balïq*) est orthographié dans le mss. *cdstu* de Kirakos comme *Pelpaleχ* (texte, p. 367). *Ilanpaleχ*, le nom d'une autre ville turque bien connue (*Ila-balïq*) figure dans les éditions de Kirakos parues à Moscou et à Tiflis sous la forme de *Yišanpaleχ* (texte, p. 368). Dulaurier fait déjà remarquer (*Journ.* As. 1860, pp. 303—304) à propos de *mẹlum*, mot prétendu mongol pour lequel il a encore admis la leçon *mẹšum*, car «le *š* et le *l* donnant lieu quelquefois à une confusion possible dans le genre d'écriture cursive employé par les Arméniens de Russie, qui est celle de la copie de Vartan que j'ai eue sous les yeux». Sur la confusion des leçons *mẹšum* et *mẹlum*, voir Patkanov, *Istorija. mongolov* I, p. 20, note*. et Êmin, *Vseobščaja istorija Vardana Velikogo*, pp. 185—186, Toutefois, la confusion entre les signes *š* et *l* n'est point réservée aux vieux manuscrits elle est bien vivante, sous forme de coquilles, de nos jours. Dans l'édition Blake—Frye de Grigor d'Akanc', par exemple, le nom *Xul* apparaît comme *Xuš* trois fois de suite (pp. 322, dans le titre du ch. X); cf. Schütz, dans *Antik Tanulmányok* II (1955), p. 297, note 2.

synonymes dans les langues turques, voir Ščerbak, *Nazvanija domašnich i dikich životnych*, pp. 136—137.

b) ~ mongol: Hs *taulai* «lièvre» (§ 257), *ta'ulai*, id. (§ 239); Hy *taulai*, (6a; en écr. mong. *taulai*), Tk *taulai* (11b), Py *taulai* (26b), Yy *taulai* (73a). Ls *taulai* (136b); Ph *tavlayi* (P 131); AL *taulai*, MA *taulai*, *tūlai*, V I *taulai*, Qaz, *taulai*, EČ *taulai*, RD *taulai*, tchag. *taulai* (AG), cf. *AOH* XIV, 68; pers. *taulai* (Doer. I, 276—277); Anon. géor. *t'avlai* (Vlad. 1500); mog. Zirni, Kundur *itaula* «hare, rabbit» (107; forme altérée); hɜz. *taulai*, *taulɛi* (L; emprunté au mongol); mgr. *t'ūlī* «lièvre, lapin» (430), pao *toli* (148), tong. *taulai* (135; Pot. *tuulaj*); dah. H *t'aŭlē* (H 92), Ts *t'aol* (L).

29° «Poule» *թախեա t'axea*.

Variantes: no *t'ayea* deest (sic), efg *t'axeay*. D *thakhia* [=*t'axea*], Br *thakia*, P *taxija*, B *t'axea*.

Lire **taqia*.

~ mongol. Parmi les formes mongoles proprement dites on trouve aussi des formes turques. Hs *takiya* «poule» (§ 141); Hy *takiya* (7a; en écr. mong. *takiy-a*), Tk *daqā* (12a), Yy *taqā* (77b), Ls *takiya*, *taqā* (138b); Ph *takiya* «hen» (P 131); AL *taqiya* «Hausvogel», *tayawut*, pl. «Hühner», IM *taquq*, *daquq* (< turc), MA *taqiya*, V I *tayaqu*, Qaz. *daqiqu*, *daqayu*, EČ *daqau*, RD *daqiqu*, cf. *AOH* XIV, 66—67; Anon. géor. *t'aġa* (Vlad. 1501); mog. Zirni *taxāqu* «fowl» (135; la leçon *taxaqū* proposée par Iwamura n'est pas à retenir), Mr *taxāqu* «poule» (L); mgr. *t'aġū* «poule, coq» (406; šrg. *toko*), pao *taya* (148), tong *tïqa* (136; Pot. *tïka*); oïr. lit. *takā* (181), oïr. dial. *tȧkā* D, *takā* Dz (180), kalm. lit. *taka* (RKS 263), kalm. *takā*, *takān* «Henne, Huhn» (375).

~ turc: a. turc *taqïqu*, *taqïyu* «Huhn» (Gab., *Altt. Gr.* 338); Kāšγ. *taqāγu* «Huhn», *taquq* «Hahn (tkm.)» (Br. 196); ouig. *taqau* (Kao-tch'ang kouan yi-chou I, 14b); osm. *tavuk* «hen» (Hony 350), azéri *tojug* (ARS 205), tkm. *tavïq* (AB 133), AL tkm. *daquq* (74); com. Cod. Cum. *tavuq*, *tavoχ* «Huhn, Hahn; Henne» (Gr. 238); AL *daqïq* (74), AH *taquq* (99), Bulġat *toquq* «poule» (52), Tuḥfat *tavuq* (253), Qawānīn *tavuq* (324); kar. T *tavuχ* «Henne» (261), kar. L *tavuk* (62); nog. *tavïk* (NRS 325); koum. *tavuq* (RKS 368); balk. *ta'úq* «Hahn» (Pr 258); bachk. *tauïq* (RBS 327); tat. Kaz. *tavïk* (RTS II, 130); kkalp. *tauïk* (RKkS 308); kirg. *tōq* (KRS 508); kzk. *tauïq* (RKzS 307).

30° «Pigeon» *քօքուչին k'ok'uč'in*.

Variantes: M—T et quelques mss *k'ok'ač'a*, acdfhj *gawgač'a(y)*, beg *gogač'a(y)*, ip *gogarč'a* (*gogarč'a*), st *gogač'ea*. D *k'awk'atchia* [= *k'awk'ačea*], var. *k'outcha* [= *k'uč'a*], Br *cocatcha*, var. *k'ok'outchin*, H *kokatcha*, var. *k'ok'utchin*, P *kočunin*, *kokučija*, B *k'ok'uč'in*.

La tradition de la leçon primitive est mal assurée. L'affinité des formes mongoles et turques, la richesse des variantes d'un dialecte à l'autre n'a que

contribué à la confusion. La leçon *kʿo̲kʿučʿin* (ou *kʿo̲kʿurčʿin*) est en soi possible; la forme *kokarčʿin* doit être la variante fort intéressante mais plus ou moins tardive des copistes.

La forme mongole valable pour le XIIIe siècle du lexique est très probablement **kökürčin*, éventuellement **kökürčin*.

~ mongol: Hy *kökörčigen* «pigeon» (7b; en. écr. mong. *kökerčigen*), Tk *kökörčigen* (15a), Py *kökerčikene* (26a), Ls *kökerčigene*, id. (138a; le 2e car. est altéré); Ty *kökürǰin* (n° 341); IM *kögörči* ou *kögürči* (KR 226; P 440), MA *kövürčigen* (P 230; tchag. *köwerčken*), *kō̲rčiken* (P 111) et *kō̲rčken* sont à lire, *köwürčigen* (P 153; tchag. id.); Qaz. *kögürči* «pigeon», nom turc (Pe 573). Il faut rattacher aux formes mongoles: kirg. *kögüčkön*, *kögürčkön* (KRS 276). Cf. encore oïr. lit. *kögölǰirgene* «pigeon» (292), oïr. dial. *kögüldžirgene* (148) kalm. lit. *kögliǰrgn* (119), kalm. *kögl̥dž̥rgənə* «Taube» (236); mong. lit. *kegürǰigene* «tourterelle» (Kow. III, 2501); khal. *chüürzgênê* (575).[116]

~ turc: a. turc. *kögürčkän* «Taube» (Gab., *Altt. Gr.* 315); Kāšγ. *kügürčgün*, lire *kögürčkün* «Taube» Br. 116); alt. *köyörčün* (Radl. II, 1232); osm. *güvercin* «pigeon» (Hony 128), azéri *göjerčin* (ARS 128), tkm. *gō̲gerčin* (TDS 188); com. Cod. Cum. *kügürčin* «Taube» (Gr. 157); AL *köwärčin* (99), AH *kügürčin* (54), Bulġat *kügärčin* (32), Tuḫfat *kökärčin* (206; *kügärčin?*) et *ökärčin* (225), Qawānīn *kügärǰin* lire *kügärčin* (315); kar. T *ḳuġurčuń*, (225), kar. L *kigircin* (43); nog. *kögeršin* (NRS 176); koum. *gügürčün* (RKS 156); balk. *kögū̲rcün* (Pr 230); bachk. *kügärsen* (RBS 141); tat. Kaz. *kügärčen* (RTS I, 199); kzk. *kögeršin* (RKzS 134); tob. *kügälcin* «die wilde Taube» (Radl. II, 1427). Cf. encore Gombocz, *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache*, pp. 102—103, s. v. *kökörcs* et *kökörcsin*.

31° «Aigle» *բուրքուխ, գուշ burkʿui, γuš.*

Variantes: M—T et quelques mss: *burkʿui* deest, t *γuš burkʿui*. D *gh'ouch* [= *γuš*], var. *pourkouï* [= *burkʿui*], Br *qouch*, var. *bourkouï—qouch*, H *qusch*, var. *burkui qush*, P *burkui kuš*, B *burkʿui*, *γuš*.

Nous sommes en présence, une fois de plus, d'une coupl de mots turco-mongols. *Burkʿui* représente la forme mongole du mot et *γuš* est son correspondant turc. Toutefois, *burkʿui* est altéré, il doit être restitué en *բուրքութ burkʿutʿ*.

L'orthographe *burkʿutʿ* représente le mongol **bürküt* et *γuš* transcrit le turc **quš*.

[116] *Küčē*, *küče'e*, *küčiye* < **kütige* > *kütege* «tourterelle», formes attestées en moyen mongol n'ont rien à voir dans l'affaire. Il en est de même pour *keküge* «tourterelle»,attesté dans les lexiques sino-mongols des Ming (Yy 77b; Ls 138) qui est une dénomination onomatopéique et, à ce titre, il est dans une certaine parenté avec le nom de «coucou» qui se dit en mong. lit. *kökege*, *köküge*.

a) ~ mongol: Hy *bürgüt* «aigle noir» (7a; en écr. mong. *bürügüd*, sic), Tk *bürgüt* (14b), Ls *bürgüt* (138b; le 3e car. est altéré); MA *bürküt* (P 403); Qaz. *bürküt*, mot turc (Pe 577); *Bodhicaryāvatāra bürküd* «vautour» (tib. *bya-rgod* «vulture, bird of prey»; V, 66a; VIII, 44c; VIII, 46b; VIII, 181b; X, 11a); oïr. lit. *bürküd* «aigle noir» (141), oïr. dial. *bürgüd* D, Dz, *bürgüd* Dz «aigle» (111), kalm. lit. *bürgd* (RKS 36), kalm. *bürgüd* Ö «grosser schwarzer Adler», *bürküd* D (67—68); ord. *bürgüt* «aigle» (I, 104); üj., ab. *bürgüd* «aigle» (6); khal. *bürgêd* (95); bour. *bürgêd* (137); mong. lit. *bürgüd sibayun* «aigle royal, Jean le blanc, oiseau (*falco fulvus*)» (Kow. II, 1262), *bürgüd* «eagle, golden eagle» (Less. 148).

Le mot est attesté dans un certain nombre de langues turques: tchag. *bürküt* «aigle noir» (PdC 167); tourki, kzk. *bürküt* «der Berkut (*aquila fulva, drynsactos*)» (Radl. IV, 1891); tar. *bürgüt*, id. (ibid.); tkm. *pürgit* «aigle» (AB 209); bachk. *börköt* (RBS 468); tat. Kaz. *börket* «aigle» (RTS II, 390); ḳkalp. *burgit* «aigle» (RKkS 443); kirg. *bürküt* (KRS 109); kzk. *bürkit* «aigle» (RKzS 461).

b) ~ turc: a. turc *quš* «Vogel» (Gab., *Altt. Gr.* 331); Kāšγ. *quš* «Vogel» (Br. 166); osm. *kuṣ* «bird» (Hony 215), azéri *guš*, id. (ARS 58), tkm. *quš* (AB 321); com. Cod. Cum. *quš* «Vogel» (Gr. 204); AL *quš* (94), AH *quš* (83), Bulġat *quš* «oiseau» (42), Tuḥfat *quš* (212), Qawānīn «Vogel» (318); arm. kip. *χuš* «bird» (Schütz 301); kar. T *kuš* «Vogel, Vögel» (227), kar. L *kus* (47); nog. *kus* (NRS 189); koum. *quš* (RKS 813); bachk. *qoš* «oiseau» (RBS 655); tat. Kaz. *koš* «oiseau» (RTS III, 332).

Dans l'acception de «aigle» le mot est aujourd'hui rare, on a cependant: balk. *quš* «Adler» (Pr. 241), kirg. *quš* «1. oiseau de proie; 2. épervier; 3. oiseau» (KRS 403). Le mot *quš* précédé d'un nom de couleur désigne plus souvent l'oiseau de proie: Kāšγ. *örüng quš* «weisser Falke» (Br. 166); com. Cod. Cum. *qaraquš* «Adler» (Gr. 204); AL *qaraquš* «Adler» (94), Bulġat *qara quš* «aigle» (38); bachk. *qarayos* (RBS 468).

Enfin, nous avons: tchag. *quščï* «fauconnier» (PdC 431); QB *quščï* «der Falkenträger» (Radl. II, 1031); osm. *kuṣçu* «falconer; bird-fancier» (Hony 215).[117]

[117] C'est un nom de charge qui, sous cette même forme turque, est bien attesté dans les sources consacrées à l'histoire de la Horde d'Or et des Mongols de la Perse. Cf. B. Spuler, *Die Goldene Horde*, p. 387. Dand le texte persan de Rašīdu-'d-Dīn, sur l'histoire des ilkhans de la Perse, on trouve très souvent le turc *qūščï*, employé au sens de «fauconnier»; cf. Ali-zade, pp. 184, 186, 189, 205, 372, 473, 486, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 555, 556, dont les pp. 546—551 constituent le 35e chap. sur les *qūščï* et *bārsčï* (trad. Arends, pp. 303—306); les mêmes recoupements chez Jahn, GM, pp. 98, 165, 277, 342, 343, 344, 345, (pp. 342—345 sur les fauconniers et sur les veneurs). Comme nom de charge, il est porté par plusieurs personnes dans la Perse des ilkhans; en voici quelques-uns: *Bāitmīš qūščï* (Ali-zade, pp. 215, 216, 238; Arends, pp. 121, 122, 134; Jahn, CAS pp. 72, 83); *Ilčidāī qūščï* (Ali-zade, pp. 98, 227, 228, 246, 288, 293, 294, 300, 331; Arends, pp. 65, 128, 166, 181; Jahn, CAS pp. 59, 80, 88; Jahn, GM, pp. 59, 64, 67, 70, 72, 83, 86, 91, 94, 123); *Māzūq qūščï* (Ali-zade, pp. 189, 205; Arends, pp. 109, 117; Jahn, CAS, pp. 56, 66).

32° «Eau» ուսուն *usun*.

Variantes: no *usu*, st *sun*. D *ouçoun* [= *usun*], Br *ousoun*, var. *soun*, H *usun*, var. *sun*. P *usun*, B *usun*.

Lire **usun*.

∼ mongol: Hs *usun* «eau» (§ 188); Hy *usun* (2a; A 6b), Tk *usun* (5b), Yy *usu* (67a), Py *usu* (17b), Ls *usun*, *usu* (126b); Ty *usu* (n° 18); Ph *usun*, *usu* (P 132; *AOH* XVII, 253); AL *usun*, IM *usun*, MA *usun*, V I *usun*, cf. *AOH* XIV, 72; tchag. *usun* «eau» (PdC 65); pers. *ūsūn* «Wasser, Fluss» (Doer. I, 167); mog. Zirni, Kundur *usun* «water» (142), Leech *ussun* «water» (144), R *usun* «Wasser» (41), Mr, M *usu·n* «eau», M *usu*∼; mgr. *fuᴅzu* «eau, liquide» (102; šyög. *χsun*), pao *se* (147; Pot. *usu*), tong. *usu* (137); dah. *óso*, *ózo* (Iv. 38), H *os* «eau, rivière» (P 89), Ts *os* (L).

33° «Vin» տարասուն(ն) *tarasu(n)*.

Variante: M—T, V et quelques mss *tarasu*. D *dara-çou* [= *tarasu*], Br *tarasou*, H *tarasu*, P *tarasu* B *tarasu*.

Lire **darasun*.

∼ mongol: Hs *darasun*, dans *bor darasun* «vin» (§ 281; *bor* est un emprunt au turc); Hy *darasun* «vin» (12b), Tk *darasun* (21b), Yy *darasu* (75a), Ls *darasu* (141a); Ty *darasu* (n° 206); IM *darasun* V I *darāsun*, cf. *AOH* XIV, 25; pers. *darāsūn* «Reiswein» (Doer. I, 326—327); mgr. *dɐ̨rasɐ̨* «genièvre, vin» (48), tong. *darasun* «vin» (117).

34° «Mer» նաւր, տանկըզ *naur*, *tangəz*.

Variantes: M—T et quelques mss *naur* deest; M—T et quelques mss *tankəz*, stV *tanγəz* (*tanγz*), fh *tangləz tanγəz natur*, u *tangəz natur*. D *dankĕz* [= *tangəz*], var. *naour* [=*naur*], Br *tangez*, var. *naour—tangez*, H *tangez*, var. *naur—tangez*, P *tangïz*, *naur*, B *naur*, *tangəz*.

Couple de mots turco-mongols: le terme mongol est suivi de son équivalent turc.

Lire mongol **naur*, turc **tängiz*.

a) ∼ mongol: Hs *na'ur* «lac; mer» (§§ 53, 254); Hy *na'ur* «lac» (1b; en écr. mong. *nayur*), Tk *na'ur* (6a), Yy *nawur* (67a), Py *nawur* (17b), Ls *na'ur* (127a); Ty *naur* (n° 20); IM *naur*, V I *naur* «lac», RD *nawur*, cf. *AOH* XIV, 56; pers. *nāvur* «See» (Doer. I, 515—516); haz. *naur* «bassin de réception, nappe d'eau, flaque d'eau» (L); mgr. *nūr* «lac, étang» (290); dah. *náura* (Iv. 50), H *naŭr* (P 87), Ts *na·ǫr* (L).

b) ∼ turc: Kāšγ. *täŋiz* «Meer» (Br. 203); Rabγ. *tiŋiz* ou *teŋiz*, id. (Malov, *Panj.* 430); QB *täŋiz* «mer» (Malov *Pamj.* 429); osm. *deniz* «sea; wave; storm» (Hony 78), azéri *däniz* (ARS 68), tkm. *deŋiz* (AB 155); com. Cod. Cum. *teniz* «Meer» (Gr. 241); AL *tängiz* (63), AH *täniz* (40), Tuḥfat *tängiz* (255), Qɑwānīn *tängiz* (324), Bulġat *däniz*, *dengiz* (19); arm.-kip. *tengiz* «mer» (Deny 74); kar.

T *t'eńǵiź* (262), Kar. L *tengiz* (62); nog. *teŋiz* (NRS 345); koum. *dengiz* (RKS 414); karatch. *t'eŋŋiz* (Pr. 137); balk. *teŋŋiz* (Pr. 258); bachk. *diŋgeδ* (BRS 167); tat. Kaz. *diŋgez* (RTS II, 212); kkalp. *tengiz* (RKkS 351); kirg. *deŋiz* (KRS 368), kzk. *teŋiz* (RKzS 354). Cf. encore Ligeti, *Sur deux mots comans*, dans *Acta Antiqua ASH* X (1962), pp. 168—173.

Sont empruntés au turc: Hs *Tenggis* (§ 1), *tenggis dalai* «mer» (§ 199); oïr. lit. *tenggis* «mer, grand lac» (189), oïr. dial. *teŋgis* «mer» (161), kalm. lit. *teŋgs*, «mer» (RKS 300), kalm. *teŋgis* «Meer, See» (392); khal. *têngês* «mer» (440); mong. lit. *tenggis* «un grand lac, mer» (Kow. III, 1697), «lake, sea» (Less. 802). Cf. encore hongr. *tenger* (Gombocz, *Bulgarisch-türkische Lehnwörter*, pp. 128—129).

35° «Fleuve» *մօրան, ուլանսու* *mo̱ran, ulansu.*

Variantes: M—T et quelques mss *mo̱ran* deest, st *ulansu mo̱ran*. D *oulançou* [= *ulansu*], var. *môran* [= *mo̱ran*], Br *oulan-sou*, var. *moran oulan-sou*, H *ulan su*, P *ulansu, moran*, B *moran, ulansu*.

C'est une couple de mots turco-mongols. Le premier élément (*mo̱ran*) rend le terme mongol, son interprétation ne pose pas de problème. Le second (*ulansu*) est le turc; ce terme, une fois de plus un composé, paraît altéré; pour le premier membre (*ulan*) je ne vois pas de solution évidente, par contre le second s'explique sans peine.[118]

L'orthographe *mo̱ran* vaut donc pour mongol **mörän* (**mören*); *su* est le turc *su* et *ulan* reste, pour le moment, sans équivalent satisfaisant.

[118] M. Boyle, *CAJ* VIII, p. 210, note 76, a sans doute raison en supposant que *ulan* est altéré. D'après son interprétation spirituelle *ulan* doit être une faute pour *uzan*, lire *üzän*. Nous avons en effet osm. dial. *özen* «1. sulu yer; 2. birbirine yakın iki dağ arası, vâdi; 3. ırmak» (*Söz Derleme Dergisi* III, p. 1125); kirg. *özön* «I 1. lit d'un cours d'eau; 2. petite rivière, ruisseau, côte d'une petite rivière, torrent de montagne; II. bassin (d'un fleuve)» (KRS 588); kzk. *özen* «rivière» (RKzS 695); koum. *özen*, id. (RKS 874); nog. *özen* «vallée» (NRS 256); bachk. *üδän* «vallée» (BRS 585); tat. Kaz. *üzän* «vallée» (RTS I, 256); balk. *özen* «Tal» (Pr. 243); kar. T *özań* «Fluss, Strom» (243); kar. L *ezen* «Fluss» (25); AL *özän* «Fluss» (47); AH *özen* «rivière» (66); Tuḥfat *özen* «ırmak» (228); arm.-kip. *ozan* «river» (Schütz 306); tkm. *özen* «vallée» (AB 57). Le mot est inséparable des formes suivantes: a. turc *özäk* «kleines Tal» (Gab., *Altt. Gr.* 324); kkalp. *özek* «rivière» (RKkS 646); alt., tél. *özök* «der Fluss, Bach» (Radl. I, 1302). Dans tous ces cas nous avons affaire à des dérivés qui remontent au mot: a. turc *öz* «Tal» (Gab., *Altt. Gr.* 324); Kāŝγ. *ō̄z* «Tal» (Br. 137); osm. *öz*. (cf. Kowalski, *Ö z 'Bach, Strom' etc. im Osmanischen: KCsA* I, I, 409—410); tchouv. *var* «Schlucht, Kluft» (Pass. 198). Malheureusement, la forme hypothétique **özän-su* «torrent de montagne» n'est pas attestée dans nos sources; elle n'est pourtant pas impossible, si l'on tient compte de l'expression de Kāšγ. *öz qoi* «Inneres und Rand eines Tales» (Br. 137) et que le koumuk nous offre *qojsuv* «rivière» (RKS 874). On peut toutefois signaler dès maintenant kirg. *özöndū̄ bulaq* et *özön bulaq* «source formant le commencement d'une rivière» (KRS 588) ou encore *özöndū̄ sū* «eau courante; rivière» (KRS, Jud. 339).

a) ~ mongol: Hs *müren* «fleuve, rivière» (§ 141); Hy *müren* (1b, B 5a), Tk *müren* (5b), Yy *mürün* (67a), Py *müren* (17b), Ls *mürün, müren* (126b, 127a); Ty *müren* (n° 23); AL *mören*, MA *mören*, V I *mören*, RD *mören*, cf. *AOH* XIV, 55; pers. *mō̆rā̆n* «Fluss» (Doer. I, 506—507; cf. *AOH* XVII, 346—347); mgr. *murōn* «fleuve, rivière» (250), tong. *moren* (128; Pot. *moren*); dah. *murí, mürí, múŕe, múru* (Iv. 43), H *mùr, mùrŭŋ* (P 86), Ts *mùr* (L).

b) ~ turc: a. turc *sub, suw, sūw* «Wasser» (Gab., *Altt. Gr.* 335); Kāšγ. *suv* «Wasser» (186); osm. *su* (*suyu*) «water, fluid; stream» (Hony 324), azéri *su* «1. eau; 2. suc; 3. jus, sauce» (ARS 188), tkm. *suv* «eau» (AB 29); com. Cod. Cum. *su* «Wasser» (Gr. 224); AL *su*, AH *su* (93), Tuḥfat *su* (242), Qawānīn *su* «Wasser» (323); arm.-kip. *suv* «eau» (Deny 71); kar. T *suv* «Wasser» (252), kar. L *suw* (53); balk. *su* «Wasser; Strom» (Pr. 253); koum. *suv* «eau; fleuve» (RKS 93, 874); nog. *suv* «eau, fleuve» (NRS 309—310); kkalp. *su* «eau» (86); bachk. *hïu* «eau; rivière» (BRS 647); tat. Kaz. *su* «eau, fleuve» (RTS I, 109; III, 441); kirg. *sū*, id. (KRS 452); kzk. *su* «eau» (RKzS 84).

36° «Épée» *իօլտու* *iǫltu*.

Variantes: M—T V et quelques mss *χǫltu*, abd *χawltu*, n *χǫlu*, o *tʿǫlu*. D *khôldou* [= *χǫltu*], Br *eoltou*, var. *ialtou*, H *eoltu*, var. *ialtu*, P *ioltu*, B *iōlḏu*.

Dans les variantes, le signe *χ*, à l'initiale, est surgi d'un ancien *i* et n'a rien à voir avec l'initiale *h-* des vocabulaires mongols en écriture arabe. Sur la graphie *iǫ* avec la valeur de *ü*, voir *supra* 9 Bc.

Lire **üldü*.

~ mongol: Hs *üldü* «sabre» (§ 106); Hy *üldü* (9b; en écr. mong. *üldü*), Tk *üldü* (19a), Yy *ildü* (79b; ? *irdü*), Py *üldü* (25a), Ls *ildü* ou *irdü, üldü* (143b); Ty *üldü* «couteau» (n° 138); AL *üldü*, IM *üldü, yüldü* (cette dernière forme est très probablement altérée), MA *hildü*, V I *hüldü*, cf. *AOH* XIV, 35; pers. *īldū̆čī, ū̆ldū̆čī* «Schwertträger» (Doer. I, 192—193); Anon. géor. *aulda* (Vlad. 1501); mog. Zirni, Kundur *ùldù* «musket» (144), Mr, M *ùldù* «fusil»; mgr. *urᴅu* «épée, sabre, coup d'épée» (474; santch'ouan *urto*).

37° «Arc» *նըմու* *nəmu*.

Variantes: s *mnǫ*, A, B, G *nmǫ*, M—T, V et quelques mss *nmu*. D *němou* [= *nmu*], Br *nmou*, var. *nmo*, H *nmu*, var. *nmo*, P *nmu*, B *nəmu*.

Sur la réduction de la voyelle *u*, en arménien, voir *supra* 6 Ab.

Lire **numu*.

~ mongol: Hs *numun* «arc» (§ 87); Hy *numun* (9b; A 10a), Tk *numu* (16b), Yy *numu* (80a), Py *numu* (24a), Ls *numun* (142b); Ty *numu* (n° 135); AL *numun*, IM *numu*, V I *numun*, cf. *AOH* XIV, 59; MA *numun* (P 261); mgr. *lumu* «arc» (227; santch'ouan *lumo*); dah. *néme* (Iv. 49), H *nęm* (P 87), Ts *nęm, nom* (L).

38° «Flèche» սըմու *səmu*.

Variantes: afhm *səmu*, egijnopstuz V *smu*. D *sĕmou* [= *smu*], Br *ormou*, H *ormu*, P *smu*, B *səmu*.

Sur la réduction de la voyelle *u*, en première syllabe, voir *supra*.

Lire **sumu*.

~ mongol: Hs *sumun* «flèche» (§ 77); Hy *sumun* (10a; B22a), Tk *sumu* (16b), Yy *sumu* (80a), Py *sumu* (24a), Ls *sumun* (143a); Ty *sumu* (n° 136); AL *sumun*, IM *sumu*, V I *sumun*, cf. *AOH* XIV, 65; MA *sumun* (P 97); mgr. *sumu* «flèche», tong. *sumu* (134); dah. *sómu* (Iv. 48), H *somŏ*, Ts *sʿom*, *som* (L).

39° «Roi» մելիք *melikʿ*.

Sans variantes. D *mélikʿ*, Br *mélik*, H *malik*, P *melik*, B *melikʿ*.

Lire **melik*.

Le mot remonte, par l'intermédiaire du persan, à l'arabe. Cf. pers.—ar. *melīk* «1. possesseur; 2. roi» (Desmaisons III, 780), *malīk* «a king» (Steingass 1312); *malik* «roi» (Desmaisons III, 776), *malik* «a king; a title of honour conferred by the sovereigns of Egypt on prime ministers or generals» (Steingass, 1310); osm. *melik* «king» (Hony 235).

40° «Seigneur, prince» նույն *nuin*.

Sans variantes. D *nouïn* [*nuin*], Br *nouïn*, var. *ekʿa-nouïn*, H *nuin*, var. *eka-nuin*, P *nuin*, B *nuin*

Lire **noin*.

~ mongol: Hs *noyan* «chef, fonctionnaire; seigneur» (§ 8, etc.); Hy *noyan* (14a; B 21b), Tk *noyan* (3a), Yy *nuyan* (69b), Py *noyan* «commandant» (19a), Ls *noyan* (128a), Ty *noyan* ; Ks *noyan* «noble» (*Journ. As.* 1930 II, 259); Ph *noyad*, *noyôd*, pl. (P 127; *AOH* XVII, 252); AL *noin*, *noyan*, IM *noin*, MA *noyan* (P 115), V I *noyan*, RD *noyan*, tchag. *noin*, *noyan*, cf. *AOH* XIV, 58; pers. *nōyān nōīn*, *nōyīn* (Doer. I, 526—528); mgr. *noyōn* «mandarin, prince, chef, général» (285), tong. *nojen* (130; Pot. *noeng*); oïr. lit. *noyon* (70), oïr. dial. *nojin* D «maître, noble» (152), kalm. lit. *nojn* (RKS 237), kalm. *nojn̦* «Fürst, Herrscher, Herr» (278); ord. *nojon* (II, 495); üj. *nɔji~* (28); dial. orient. *noin*, *nojĭn* (Rudn. 110); khal. *nojon* (270); bour. *nojon* (345).

Cf. le suivant.

41° «Grand prince» էկա նույն *ēkʿa nuin*.

Variantes: i *ekʿeay*. D *ekʿanouin*, P *eka nuin*, B *ekʿa nuin*.

Lire **ekä* (**ēke*) *noin*.

C'est un titre bien réel qui est attesté dès le XIIIe siècle. Cf. Hs *yeke noyan* «grand ministre (seigneur)» (§ 248), le titre de *Ongging čingseng* d'*Altan qan*. Le même titre a été porté par Tolui, cf. Doerfer I, pp. 553—554. Dans les dialectes modernes: kalm. D *ik[e] nojn̦* «Grossfürst» (278).

Pour les recoupements de *ekʿa*, cf. les suivants:

~ mongol: Hs *yeke* «grand» (§ 56); Hy *yeke* (26b; A2b), Yy *yeke* (67b), Py *ike* (17a), Ls *yeke* (133a); Ty *yeke*, dans *yeke qan* (n° 37); Ph *yėḵe* (P 133; *AOH* XVII, 438); AL *yeke* (P 78), IM *yeke* (M 154), *ige* (KR 211; P 438), *ike* (KR 212; P 438), MA *yėke* (P 388); pers. *yekä* «gross» (Doer. I, 553—554); mog. Zirni *ėkada* «many, much, very» (101), Leech *ekada* «many» (132), R *ekȧdȧ* «sehr, viel» (27), Mr, M *ėkada* «beaucoup, beaucoup de», M *jėkada* ; mgr. *ṣɢe* «grand, honorable, âgé; grandeur, en grande quantité» (378; šyög. *iške*, šrg. *fuke*, *šukö*), pao *hgo* «grand» (150; Pot. *uko*), tong. *fugie* (138; Pot. *fuke*); dah. *χíge*, *γíge* lire *híge* (Iv. 53—54), H *jiγ*, *jiγe*, Ts *ś́ig* (L).

42° «Terre» *էլ*, *իրկան* *e̱l*, *irkan*.

Variantes: dans M—T et dans la plupart des mss *irkan* deest. D *êl* [= *e̱l*], var. *irgan* [= *irkan*], Br *el*, var. *el-ercan*, H *el*, var. *el-ercan*, P *el*, *irkan*, B *ēl*, *irgan*.

Couple de mots turco-mongols. *E̱l* est turc, *irkan* mongol. Difficultés sémantiques, mais elles ne sont qu'apparentes.

Lire: turc **äl*, mongol **irgän* (**irgen*).

a) ~ turc: a. turc *il*, *äl* «Land, Reich, Herrschaft» (Gab. *Altt. Gr.* 310); Kāšγ. *il* «Herrschaft, Reich, Volk» (Br. 66); osm. *il* «province; country; vilayet; (for *el*) people» (Hony 158), osm. *el* «one other than oneself; people outside one's own family; people in general, tribe: the country of a people or tribe; stranger» (Hony 97); azéri *el* «1. communauté, peuple, tribu; 2. contrée» (ARS 245); tkm. *īl* «contrée» (AB 391), «peuple» (AB 169); com. Cod. Cum. *el* «Volk; Provinz» (Gr. 86); AL *el* «Gegend» (58), AH *il* «el, memleket» (38), Tuḥfat *ėl* (168); arm.-kip. *el* «gens, monde» (Deny 52); kar. T *el* «Leute, Menschen» (183), kar. L *el* «Leute, Volk» (22); nog. *el* «1. région, patrie; 2. peuplement, tribu» (NRS 433); koum. *el* «Dorf» (Ném. 111); balk. *el* «Dorf, Gemeinde, Ansiedelung, Land, Heimat; bewohnte Gegend» (Pr. 218); bachk. *il* «1. pays, contrée, patrie; 2. monde, société» (BRS 201); tat. Kaz. *il* «pays, contrée» (RTS IV, 141); kirg. *el*, id. (KRS 223).

b) ~ mongol: Hs *irgen* «peuple» (§ 5; Vladimircov, *Le régime social*, pp. 73, 100); Hy *irgen* (14b), Yy *irgen* (70a), Ls *irgen* (128b); Ph *·irgen* «people» (P 133); AL *irgen* «Leute» (P 1256), MA *irgen* «gens» (P 197); pers. *irgā̄n* «Gruppierung mehrerer Clane» [?] (Doer. I, 125—127; il s'agit en réalité du seul recoupement de *hoi-yin irgen*); mog. Zirni *ùrgān* «people, mankind» (145; sic), Kundur *ergān*, id. (ibid.; orthographié *argan*), Mr, M *irgā̄n*, «les gens», M *ergā̄n* ; oïr. dial. *irgiṇ* D «peuple, les hommes, les gens» (145), kalm. *irgṇ* «Volk (veraltet); Ö die Chinesen» (209).

Le mot turc *el* «gens, monde, peuple», avec son sens secondaire «endroit habité par les gens», a amené l'interprête arménien à se fixer sur l'interprétation

«terre» < «endroit (habité)». Le terme mongol (*irgen*) n'a que le sens de «gens, monde, peuple, tribu», mais sa correspondance sémantique avec le turc *el* est assurée par les lexiques mongols en écriture arabe; cf. MA, éd. Poppe, pp. 197—198.

43° «Ciel» գօգայ *gǫgay*.

Variantes: acdj *gawgay*, o *dǫkʿay*, st V *gǫg*, u *gǫgay gukǫy*. D *k'ouk'o* [= *kʿukʿoy*], Br *gogai*, var. *gog*, P *gog*, *koka*, B *kōkay*.

La tradition des leçons est incertaine. Sur l'autorité du *ms* consulté par Patkanov on serait tenté à songer une fois de plus à une couple de mots turco-mongols, avec *gog* pour le turc et *koka* pour le mongol, mais les autres *mss* ne viennent pas à l'appui de cette hypothèse. Il paraît donc plus prudent de nous contenter de la seule leçon *gǫgay* qui dénonce nettement l'influence de la prononciation cilicienne.

La prononciation mongole du mot doit être **kökä* (**köke*).

∼ mongol: Hs *kökö* «bleu» (§ 89); Hy *kökö* «bleu» (21a; en écr. mong. *köke*), Tk *kökö* (30b), Yy *kökö* (77a), Py *kökö* (20b), Ls *kökö* (143b); Ty *kökö* (n° 530); AL *köke* «blau» (P 68); mog. Zirni, Kundur *kȯka* «blue» (112), R *kùkȧ* «blau, grün» (31); mgr. *k'uɢuo* «bleu, azuré, vert, noirâtre, pommelé» (209), pao *koge* «bleu» (141), tong. *kugie* (123; Pot. *kuke*) ; dah. H *kʿùʿk*, *kʿùʿkʿĕ* «bleu, vert» (P 84), Ts *kʿùʿk*, *kʿùʿkʿŭ* (L).

Cependant, le mongol *kökä* «ciel» recueilli par Kirakos, au point de vue sémantique, ne reste pas seul, il peut être rattaché aux recoupements du mongol occidental des lexiques en écriture arabe: IM *göge* «vert; ciel» (M 148; KR 216; P 440); MA *köke* «vert; ciel» (P 220; tchag. *kök*). En effet, il n'est pas difficile de découvrir là l'influence turque. Il est intéressant de voir que, dans le moghol d'Afghanistan, l'influence turque se manifeste encore plus nettement: cette fois, au sens de «ciel», nous avons le mot turc même devant nous: mog. Zirni *kök* «sky» (112); lire *kȯk* ou plutôt *kùk*), Mr *kùk* «ciel» (L). Voici les recoupements turcs les plus importants.

∼ turc: a. turc *kök* «blau; Himmel» (Gab., *Altt. Gr.* 315); QB *kök* «ciel» (Malov, *Pamj.* 395); Kāšγ. *kȫk* «1. Himmel; 2. blau» (Br. 111); osm. *gök* «sky; heavens; blue, sky-blue» (Hony 122), azéri *ǵöj* «ciel; bleu» (ARS 123), tkm. *gȫk* «ciel» (AB 174), «bleu» (AB 364); com. Cod. Cum. *kök* «Himmel; blau» (Gr. 150); AL *kök* «1. blau; 2. Himmel» (97), AH *kök*, id. (50—51), Bulġat *kök* «ciel» (31), Tuḥfat *kök* (206), Qawānīn *kök* «blau; Himmel» (315); arm.-kip. *kok* «ciel» (Deny 60); kar. T *ḱok* «Himmel» (220), kar. L *kek* «blau», *kekler* «Himmel» (41); nog. *kök* «ciel»; 2. bleu; 3. vert» (NRS 177); koum. *kök* «ciel» (RKS 465); balk. *kök* «der Himmel, der Äther; grün, blau, himmelblau, bläulichgrau» (Pr. 230); bachk. *kük* «ciel; bleu» (BRS 292); tat. Kaz. *kük* «ciel» (RTS II, 278), «bleu» (IV, 44); kkalp. *kok* «ciel» (RKkS 384); kirg. *kök* «1. ciel; 2. bleu; 3. vert» (KRS 267); kzk. *kök* «ciel» (RKzS 332).

44° «Soleil» *նարան naran.*

Variantes: M—T et quelques mss *naṙan*, no *nuran*. D *naran*, Br *narhan*, *naran*, P *naran*, B *naran*.

Lire **naran*.

∼ mongol: Hs *naran* «soleil» (§ 21); Hy *naran* (1a), Tk *naran* (1a, 2b), Yy *nara* (66a), Py *nara* (15a), Ls *nara* (125a); Ty *nara* (n° 2); Ph *naran* (P 127; *AOH* XVII, 252); AL *naran*, IM *naran*, MA *naran*, V I *naran*, cf. *AOH* XIV, 56; mog. Zirni, Kundur *naran* «sun» (118), Leech *nàràn* (139), R *naran* (34), Mr *naran*, M *narā̃* (L); mgr. *nara* «soleil» (257), pao *naraŋ* (144; Pot. *nara*), tong. *naran* (130; Pot. *nara*); dah. *nára* (Iv. 49), H *nar* (P 87), Ts *nar* (L).

45° «Lune» *սարա sara.*

Sans variantes. D *sara*, Br *sara*, P *sara*, B *sara*.

Lire **sara*.

∼ mongol: Hs *sara* «lune» (§ 21); Hy *sara* (1a; A 10a), Tk *sara* (1a), Yy *sara* (66a), Py *sara* (15a), Ls *sara* (125a); Ty *sara* (n° 3); AL *sara*, IM *sara*, MA *sara*, V I *sara*, cf. *AOH* XIV, 62; mgr. *sara* «lune, mois» (326), pao *sare*, tj. *sera* (146; Pot. *sara*), tong. *sara* (133); dah. *sára* «lune» (Iv. 47), H *sar* «mois», *sarūl* «lune» (P 90), Ts *sʿar* «mois, mois lunaire», *sʿarōl* «lune» (L).

46° «Étoile» *սարդա, Հուտուտ sarγa, hutut.*

Variantes: M—T et quelques mss *saγra* (*hutut* manque), V *hutut saγra*. D *sargh'a* [= *saγra*], var. *houdoud* [= *hutut*], Br «les astres» *saqra*, var. *houtout-sarqa*, H *saqra* (pl.), var. *hutut—sarqa*, P *saqra*, *gutut* (lire *hutut*) *sarga*, B *saγa*, *hud̲ud̲*.

Couple de mots turco-mongols où le terme turc est suivi de son équivalent mongol. Si le mot *saγra* (*saγra*?) est réellement turc, il est tellement estropié qu'il n'est plus reconnaissable.[119] Toujours est-il que le prétendu mot turc remonte à un dialecte non turc du Caucase; cf. *supra* 14°.

A présent on ne peut identifier que le mot mongol qui est **hudut*.

a) ∼ turc. Au sens d'«étoile», les langues turques ont *yultuz*, *yulduz* (Gab., *Altt. Gr.* 356; Kāšγ., Br. 96; Radl. III, 559), *yïldïz*, *yïltïs* (Radl. III, 490—

[119] On peut toujours se demander s'il ne faut pas voir là un mot signifiant à la rigueur «planète»: ar.-pers. *saiyārat*, *saiyāra* «a planet or planets» (Steingass, p. 712). Ainsi que M. G. Clauson l'a montré, il n'y avait pas de terme turc proprement dit pour désigner «planète» et on l'a emprunté, pour le préciser, à l'arabo-persan. Au point de vue phonétique la correspondance est loin d'être parfaite, même si l'on tient compte des altérations graphiques possibles. Si notre hypothèse est viable, il faut partir de l'orthographe *saγra*, c'est cette graphie (altérée) qui devrait être ramenée à **sayara*. Il est intéressant de faire remarquer que Hovhan Dzerdzeraci, auteur arménien du XIIIe siècle, énumère, dans un de ses ouvrages, les noms, en arabe, des sept planètes; cf. Êmin, *Vseobščaja istorija Vardana Velikogo*, pp. 22—27 (notes).

491), *ulduz* (azéri: ARS 208), etc. Aussi, dans MA (P 185), le mong. *hodun* «étoile» est-il rendu par le tchag. *yulduz*. Aucune des variantes du mot turc ne peut être rattachée à *sarγa* (*saγra*).

b) ~ mongol: Hs *hodun* «étoile» (§ 193); Hy *hodun* (1a; en écr. mong. *odun*), Tk *hodun* (1b), Yy *hodun* (66a), Py *odu* (15a), Ls *hodun* (125b); Ty *hudo* (n° 5); Ph *hodud*, pl. (*AOH* XVII, 251); IM *hodun* (KR 216; P 238), MA *hodun* (P 185); mgr. *fōᴅi* «étoile» (99; šyög. *hotun*, santch'ouan *hotu*, serutchong, souonapa *hoton*), pao *χodoŋ* (149; Pot. *χotun*), tong. (139; Pot. *χotun*); dah. *χotó* (Iv. 54), H *oᴅ*, *oᴅᴅŏ* (P 88), Ts *χoᴅ* (L).

47° «Clareté du jour» *ստուր* *o̱tur*.

Variantes: alg *awtur*, bcdijpz *atur*. D *audour* [= *awtour*], Br *otour*, H *otur*, P *odur*, B *ōḏur*.

Lire **ödür*.

~ mongol: Hs *üdür* «jour, la clarté du jour» (§ 83); Hy *üdür* (3a; A 4b; en écr. mong. *üdür*); Tk *üdür* (7b), Yy *üdür* (69a), Py *ödür* (16b); Ty *üdür* (n° 459); Ph *üdürčin* «all day» (P 132); AL *ödür*, *öder*, IM *ödür*, MA *ödür*, V I *ödür*, tchag. *ödür*, cf. *AOH* XIV, 60; mog. Zirni *ȕdȕr* «day», Kundur *ᵃdʷr*, lire *ȯdȕr*, (143), Leech *odur* «day» (140), R *ȕdȕr* «Tag» (41), Mr *ȯdur* «jour», M *ȕdȕr* (L); mgr. *uᴅur* «jour, journée, temps» (464), pao *ude(r)* (148; Pot. *udur*), tong. *udu* (136; Pot. *utu*); dah. *udúr* (Iv. 39), H *ȕᴅŭr*, Ts *ȕᴅŭr* (L).

48° «Nuit» *սոյնի* *soyni*.

Pas de variantes. D *souïni* [= *soyni*], Br *soïni*, H *soini*, P *sojni*, B *soyni*.

L'orthographe *oy* vaut dans le cas présent très probablement pour un *u* (cf. 5 D) qui sert à transcrire très souvent un *o* ou *ö* turco-mongol.

Lire **söni*.

~ mongol: Hs *söni* «nuit» (§ 31); Hy *söni* (3a; A 10a), Tk *söni* (7b), Yy *süni* (69a), Py *söni* (16b); Ty *süni* (n° 471); AL *söni*, IM *söni*, MA *söni*, V I *sönì*, cf. *AOH* XIV, 65; mog. Zirni, Kundur *söni*, lire *sȯni* «night» (133), Leech *sonî* «night» (141), R *sȕni* «Nacht» (39), Mr *sȯni*, M *sȕni* «nuit» (L); mgr. *soni* «nuit» (353), tong. *šieni* (142; Pot. *seni*); dah. *suní* (Iv. 48), H *sȕń*, *sȕńĭ*, Ts *sʿȕn*, *sʿō*.

49° «Secrétaire» *բիթիքչի* *bitʿikʿčʿi*.

Sans variantes. D *pithik'tchi* [= *bitʿikʿčʿi*], Br *bitiktchi*, H *bitikchi*, P *bitikči*, B *bitʿikʿcʿi* (sic).

Lire **bitikči*.

C'est le mot pour désigner le «secrétaire» couramment employé dans la Perse des ilkhans et dans l'empire de la Horde d'Or. Cf. M. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse* I, pp. 113—115, note 55; B. Spuler, *Die Goldene Horde* (Leipzig 1943), p. 304. Il n'en reste pas moins que c'est bien la forme turque du mot.

$\sim$ turc: QB *bitigči* «clerc, scribe (fonction importante)» (Malov, *Pamj.* 372); Husr. *bitikči* (34); Tefsir *bitigči* (105); IM *bitikči* (20); com. Cod. Cum. *bitikči* «Schreiber» (Gr. 61); AL *bitikči*, id. (60); kar. L *bitikci* «Briefträger»; osm., tchag. *bitikči* (Radl. IV, 1775). Cf. encore a. turc *bitigüči* «Schreiber», *bitkäči*, id. (Gab., *Altt. Gr.* 303—304); tchag. *bitigüči* (PdC 181).

$\sim$ mongol: Hy *bičēči* «scribe, secrétaire» (15b; en écr. mong. *bičigeči*); Ty *narin bičēči ;* Ks *bičēči* (Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 257); IM *bičēči* (KR 202; P 433); MA *bičēči* (P 118; tchag. *bitikči*); Subhāṣitaratnanidhi *bičigeči* (85d); doc. de 1320 *bičigečin*, pl. (Cleaves: *HJAS* XVI, p. 61, note 1); kalm. *bitšəlšə* (46); ord. *Bi˘tš˘ē˘tš˘i* (I, 71); khal. *bičêêč* (71); bour. *bešêêšê* (149); mong. lit. *bičigeči* «scribe, copiste, secrétaire, régistrateur» (Kow. II, 1150).

50° «Satan» *բառաչուբր, ʒʒʒպ bařahur, ęlęp.*

Variantes: M—T et quelques mss *bařahuřę*, bcdegijp *bařahuř* (*ęlęp* manque), AGt *zbařęlępahuř* (sic), u *bařahurę lęp.* D *par'ahour'* [= *bařahuř*], var. *êlêb* [= *ęlęp*], Br *barhaouri*, var. *barhahourh-elep*, H *barhauri*, var. *barhahourh-elep*, P *baraxur êleb*, B *barahur, ēlēp.*

Couple de mots turco-mongols, mais il est difficile de déterminer quel est le terme turc et quel est le mongol.[120] Il serait donc téméraire de proposer des émendations des erreurs graphiques éventuelles pour établir la prononciation véritable des termes en question.[121]

[120] Certains faits permettent d'entrevoir que *bařahur* doit être la forme (estropiée?) turque du mot signifiant «diable». Cependant les langues turques actuelles, au sens de «diable», nous offrent: osm. *iblis* (Hony 152); az. *iblis* (RAS 99); koum. *iblis, mal'um* (RKS 203); nog. *ibrïs* (RNS 171); kkalp. *iblis* (RKkS 190); bachk. *ibles* (RBS 1964, 190); tat. Kaz. *iblis* (RTS I, 272); uzb. *iblis, mal'um, makkor* (RUS 185); kzk. *iblïs* (RKzS 176); kirg. *azezil* (RKS 181); hak. *ajna* (RChS 205); touv. *čeıker* (RTS 139); alt. *körmös, erlik, almis* (RAS 152). Aucun de ces mots ne nous rappelle le terme suggéré par Kirakos.

[121] La suggestion de M. Kara (Boyle: *CAJ* VIII, p. 214, note 93) d'après laquelle *ęlęp* doit être rattaché à mong. *eliye* «démon» a beaucoup pour soi. Il faut, bien entendu supposer que dans ce cas nous ayons réellement l'équivalent mongol du mot «diable» (nous n'en aurons la certitude qu'après l'interprétation satisfaisante du *bařahur*). Si *ęlęp* est une graphie altérée (et elle l'est sûrement), je chercherais là l'orthographe **ęlea* (au lieu de **ęlęy*) répondant à **älyä* (**elye*) mongol. Par ailleurs, le mong. *eliye* «démon» est assuré dès le XIVe siècle: dans le *Subhāṣitaratnanidhi*, 34c, nous avons *ablis-a eliy-e-de kürtebesü* (MNyt. VI, p. 26), dans le *Bodhicaryāvatāra* nous lisons *öber-ün tusa-yi sedkigči eliy-e* (VIII, 125b) et *yeke eliy-e* (VIII, 134d).

Index

aγa : **aγa* «frère» 6
akʿa : **eke* «mère» 5
akʿači : **ekeči* «soeur» 7
aman : **aman* «bouche» 13
apʿčʿi : **äpči* t. «femme» 3b
aytkʿu : **ötkü* «ours» 26
baṙahur : ? «Satan» 50a
bitʿikʿčʿi : **bitikči* «secrétaire» 49
burkʿu[tʿ] : **bürküt* «aigle» 31
čʿikʿin : **čikin* «oreille» 10
čʿina : **čina* «loup» 25
ečʿka : **ečke* «père» 4
ekʿa : **eke* «grand», dans *ekʿa nuin* : **eke noin* «grand prince» 41
el : **el* t. «terre» 42a
elep : ? **elye* «Satan» 50b
eme : **eme* «femme» 3a
ere : **ere* «homme» 2a
γoyna : **qoni* «mouton» 18
γuryan : **quryan* «agneau» 19
γuš : **quš* t. «aigle» 31b
gogay : **köke* «ciel» 43
[*haran* «homme» 2b]
honkʿan : **hünken* (**hüngen*) «renard» 27
hutut : **hudut*, pl. «étoile» 46b
iman : **imān* «chèvre» 20
ioltu : **üldü* «épée» 36
irkan : **irgen* «terre» (sic) 42b
kʿokʿučʿin : **köküčin* (**kökürčin*) «pigeon» 30
lawsa : **lausa* «mulet» 22
melikʿ : **melik* «roi» 39
moran : **mören* «fleuve» 35a
mori : **mori* «cheval» 21
naran : **naran* «soleil» 44
naur : **naur* «mer» 34
nəmu : **numu* «arc» 37
nitun : **nidün* «oeil» 9
niur : **niur* «face» 12b
noχay : **noqay* «chien» 24
nuin : **noin* «seigneur, prince» 40, *ekʿa nuin* : **eke noin* «grand prince» 41
okʿar : **üker* «beouf» 16
otʿmak : **ötmek* «pain» 15
otur : **ödür* «jour» 47
saγra : ? **sayara* t. «étoile» 46a
saχal : **saqal* «barbe» 11
sara : **sara* «lune» 45
səmu : **sumu* «flèche» 38
sχur : ? **azuγ* t. «dent» 14a
sidun : **sidün* «dent» 14b
soyni : **söni* «nuit» 48
tʿablyay cf. *tʿabšya[n]*
tʿabšya[n] : **tabïšyan* (**tabïšqan*) t. «lièvre» 28a
tʿaχea : **taqia* «poule» 29
tʿaman : **temēn* «chameau» 23
tangəz : **tängiz* t. «mer» 34b
tʿangri : **tengri* «Dieu» 1
tarasu[n]: **darasun* «vin» 33
tʿawlay : **taulai* «lièvre» 28b
tʿiron: **terün* «tête» 8
ulansu: ?**üzän-su* t. «fleuve» 35b
unen : **ünēn* «vache» 17
usun : **usun* «eau» 32
yiwz : **yüz* t. «face» 12a

NAMES OF MERCHANDISES IN A MEDITERRANEAN TURKISH CUSTOMS REGISTER

BY

J. KÁLDY-NAGY

The Turkish documents are useful sources in an approach to the history of language and society through the vocabulary of the Altaic languages, because the specific financial administration of the Ottoman Empire covered almost every aspect of life. The words relating to the material and cultural needs of society can mostly be found in such documents as customs registers, inventories of legacies, description of houses, decisions of tribunals, trade contracts etc. which perhaps reflect the most varied vocabulary changing with the advancement of cultural and social life.

We shall first investigate the words found in the customs registers.

As soon as the Ottomans occupied a town lying on a trade route, in order to ensure a rapid increase of income for the treasury, they set up their customs office in it (*gümrükẖāne*) with a clerk and a customs officer to impose duty on the travelling merchants and on the *reʿāyā* bringing their produce from the village to town. Their registers contained the names of the tradesmen, the kind of goods and the amount of duty paid. These registers are the more varied, the greater importance the trade route had. The registers compiled along internal routes only contain words referring to the agrarian produce of the *reʿāyā* and to the minor industrial goods received in exchange, whereas the registers in towns lying along busy international trade routes reflect the economic and cultural vocabulary of wider layers of society.

Our investigations were limited by the available source material and were governed by the principle of selecting registers from major junctions on highly frequented routes and extending over as long a period as poss ble.

One of the major international trade centres of the Ottoman Empire was Aleppo, an extremely busy junction, — Moryson wrote in 1596, — since the whole of Asia and the eastern countries brought their goods here or to Cairo.[1] Indeed the diversity of the goods and the fame of the markets at Aleppo

[1] Moryson, Fynes, *An Itinerary. Containing His Ten Yeeres Travell through the twelve Dominions of Germany, Bohmerland, Sweitzerland, Netherland, Denmarks, Poland, Italy, Turky, France, England, Scotland and Ireland.* Glasgow 1907, vol. II, p. 60.

were so widely known that even the Medical Faculty of the University of Leiden sent its representative here in 1619 to look for pharmaceutical rarities.[2] Owing to the permanent and animated trade life, many of the Venetian French, English and Dutch merchants lived here or had their consular representatives in the town. Those from Venice had fourteen trade houses, the French had three (much larger than the former), the English had another three and the Dutch two.[3] The European merchants shipped their goods on the Mediterranean Sea to Iskenderun (Alexandrette), the port of Aleppo. Iskenderun was a shabby little town with unhealthy air.[4] Only the houses of the agents (the „factors") were built from stone, the merchants coming from Europe unloaded their goods and hurried on to Aleppo as soon as they could.[5] The camel caravans reached Aleppo with their goods in three days.[6] To facilitate contact between Aleppo and the harbour, the merchants used carrier-pigeons[7].

The officers of the Turkish financial administration examined and levied duty on the goods arriving at Iskenderun either by caravan or by sea. As far as we know, the customs registers of 1033/1624, 1035/1626, 1036/1627 and 1037/1628 of Iskenderun harbour have been preserved.[8] No. 1033/1624 is not complete because in this year, owing to the attacks of pirates, the harbour stood empty for several months and the merchants who still came brought fewer goods and less money for fear of being robbed. Hence the income of the port in this year was only 24,000 *ġuruš* instead of 40,000 *ġuruš* as would be usual.[9]

The customs registers of the other three years is, however, complete: for each date they contain the names of the merchants, their nationality, the designation of the goods, their amount, value and the sum of the duty levied.

[2] Molhuysen, P. C. *Bronnen tot geschiedenis der Leidsche Universiteit*, 'S. Gravenhage 1916, p. 84.

[3] *The Travels of Pedro Teixeira*, Translated and Annotated by W. F. Sinclair. In Hakluyt ser. 2, no. 9, London 1902, pp. 118—21.

[4] Lithgow, W., *The Totall Discourse of the Rare Adventures and Painefull and Peregrinations of long Nineteene Years Travayles from Scotland to the most famous Kingdomes in Europe, Asia and Affrica.* Glasgow 1906, p. 170.

[5] Morvson, *op. cit.* pp. 68—69.

[6] *Part of a Letter of Master William Biddulph from Aleppo.* In Hakluytus Posthumus or Purchas his Pilgrimes by Samuel Purchas vol. VIII, Glasgow 1905, p. 256.

[7] Savary, J., *Le parfait négociant ou instruction generale pour ce qui regarde le commerce.* Paris 1679, vol. II, p. 417. Quoted by Masson, P., *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII. siècle.* Paris 1896, p. 379 and by Wätjen, H., *Die Niederländer im Mittelmeergebiet zur Zeit ihrer höchsten Machtstellung.* Berlin 1909, p. 138.For Levantine trade, see more details in Braudel, F., *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II.* Paris 1949.

[8] Istanbul, Topkapı Sarayı Arşivi, D 1306.

[9] Ibid. In the reports from Iskenderun, attached to the customs registers.

Iskenderun was visited chiefly by western, French, English, Venetian and Dutch tradesmen. Merchants from Bagdad or Buchara were rare. In most cases their goods were bought by the European merchants in Aleppo. A vast variety of Levantine goods were cleared at Iskenderun: spices, medicinal herbs, paints and other chemical substances, metals, crystals, fur, leather, textile, textile raw materials (silk, cotton, wool), paper etc. Out of the large diversity of goods, I wish to examine the denomination of some textiles, a little more closely.

Of the textile goods, the most frequently recurring name is *čo̱qa*.

Its dictionary forms are these:

čoqa, t. vulg. *čoḫa* «Pannus, Tuch, Panno, Drappo» (Meninski), *čoqa*, «panno» (Parigi, Vocabolario italiano—turchesco, Roma 1665), *čo̱ḫa*, p. «1. Étoffe, en général. 2. Drap. 3. Vêtement de derviche, de moine.» — *čoqa* (on prononce *čo̱ḫa*), t. «Drap, étoffe de laine.» (Bianchi—Kieffer), T. *čoqa* vulg. *čoḫa*, «Broadcloth» (Redhouse), *čoḫa* «yünden ederler maʿruf libas dir ki türkide dahi *čoḫa* derler» (= 'made of wool, well-known garment,referred to in Turkish also as *čoḫa*' Burhani Katı)[10], *čoḫa*, «1. vestis e lana contexta. 2. vestis monachroum christianorum,» (Vullers), *joḫ* (turc *čoqa*) «drap» (Dozy, Suppl.), Hence, according to Burhani Katı, Vullers and Bianchi—Kieffer, the word *čoqa* denoting cl th was adopted from the Persian language, although, its Persian origin is open to doubt because it does not occur in the vocabulary of any other Iranian language.

The *čoqa* cloth was a widely used material in the Turkish Empire. It was in a particularly great demand by the Turkish army since the trousers (*šālvār* «Turkish baggy trousers», Redhouse), overcoats (*dolāma*, «a kind of wrap for the person, a jacket», Redhouse) and the raincoats (*bārānī*, «anything worn to keep out the rain», Redhouse) of the janissaries were made from it. They started to wear the *bārānī* at a rather early date, during the reign of Sultan Murad I (1360—89).[11] The *čoqa* cloth for the army was made in vast quantities at Saloniki from the days of Murad II (1421—51). The cloth made here was called the *čoqa-i selanik*.

Various kinds of *čoqa* cloths were in use. The one mentioned most frequently in the registers is the *čoqa-i altmiš čile*. A closer analysis of the meaning of *čile* may give us a clue to what kind of textile this phrase referred to.

Here are its dictionary forms:

jile, t. «glomus filorum» (Meninski), *čile*, t. «1. corde, cordeau. 2. corde d'arc.» (Bianchi—Kieffer), P. *čile*, «a small bundle or parcel or spun silk, or cotton yarn or thread» (Redhouse), *jile* «iplik yumağı» (= 'reel of thread'

[10] From Asim Efendi's (Istanbul 1799) Turkish translation.

[11] Uzunçarşılı, I. H. *Osmanlı devleti teşkilâtından kapukulu ocakları*. Ankara 1943, I, p. 269.

Burhani Katı), *jülle*, «glomus filorum» (Vullers). These short definitions of the dictionaries, however, are of no great help to us. F. Dalsar's monograph on the silk industry of Bursa, in which he explains the word *čile*, will bring us closer to our purpose.

The threads prepared for weaving silk cloth are divided into two groups; some will become the reinforcing warp threads (*mešdud*), others will be used as shuttle threads (*pot*). Since the length of the roll was officially determined before weaving, the length of the warps is known (120 ells = 90 metres). Beside the length, also the amount of the warps was determined. A certain amount of them was called the *mešdud*. In the mid-16th century a *mešdud* consisted of twenty *čile*, and one *čile* of eighty threads, i.e. a *mešdud* had 1600 threads.[12] From this description it follows that *čoqa-i altmış čile* must have been a kind of cloth for the weaving of which the warps (*mešdud*) were made of the threads of 60 *čile*. According to other archival sources *čoqa* cloths made of 60, 70 and 80 *čile* were also used.[13]

The Persian origin of the word *čile* is supported, beside the forms quoted in Burhani Katı and Vullers, also by its having been a technical term of Persian carpet weaving. It indicated the shuttle threads («nichterwobene Einschlagfäden») left unwoven on the back side of Gobelin-like tapestry.[14]

Another technical term of the weaving trade is *yekta čoqa*. The word *yekta* is said to be of Persian origin by all Turkish dictionaries. It means: «1. Simple, qui n'est pas double. 2. Unique.» (Bianchi—Kieffer), *yekta*, «1. Of a single fold, single; not doubled. 2. Sole, unique, matchless. 3. unlined» (Redhouse). A more detailed meaning of the word can again be obtained from an analogy taken from silk weaving. Among the designations of the Bursan taffeta silk we come across similar names, such as *yekta tafta* and *čifte tafta*. These two kinds of silk differ from each other inasmuch as for the weaving of the *yekta tafta* the shuttle thread was a simple one, whereas a double thread was used for the weaving of the *čifte* (meaning «paired, double, consisting of or furnished with a pair», Redhouse) *tafta*.[15] Hence it is probable that a single thread was used also for the *yekta čoqa*.

Other *čoqa* types entered into the customs register are the *čoqa-i iskarlat* and the *qarzıya čoqa*. The word *iskarlat* comes from the Italian *scarlatto* (meaning

[12] F. Dalsar, *Türk sanayi ve ticaret tarihinde Bursa'da ipekçilik*, Istanbul 1960, pp. 92 and 381—83. Dalsar's sources were chiefly minutes of tribunals of Bursa from the 15th to 18th centuries (*mâhkeme sijilleri*) and he published many of them, unfortunately often in fragments. It is extremely difficult to use the 500 page book because it has no index. In spite of this it seems to be a useful source for the compilation of the technical terms concerning silkworm breeding and silk weaving.

[13] Istanbul, Topkapı Sarayı Müzesi Kütüphanesi R. 1934.

[14] Karabacek, J., *Die persische Nadelmalerei*. Leipzig 1881, pp. 35 and 207.

[15] Dalsar, *op. cit.* p. 56.

«scarlet-red»); *qarzıya* comes from the English *kersey* (meaning «coarse cloth made from wool waste») which must have been borrowed through French (cf. *cariset*) or Italian (cf. *carisea*) channels, but the corresponding textile material was shipped to Inskenderun by English merchants together with the *čoqa-i londra* («the London *čoqa*»). These, however, are migrating words indicating commercial contacts much rather than any closer connection between the two peoples.[16]

Another woolen material was called *ṣūf*. The dictionaries give the following forms:

ṣūf, a. «Lana etiam caprina, vellu» (Meninski), *ṣūf*, comun sof, a. «1. Laine. 2. Poile de chèvre. 3. Camelot» (Bianchi-Kieffer), A. *ṣūf* vulg. *ṣōf* «1. wool. 2. A kind of cloth, made from the hair of goats, camels and the like; camlet; mohair.» (Redhouse), *ṣūf*, «camelot, étoffe de poil de chèvre, laine et soie» (Dozy, Suppl.), *Soufi.* Transcription de l'arabe صوفي *soufi*, sage, religieux, q'on veut tirer de صوف *souf*, laine, les soufis étant tenus de porter des vêtements de laine et non de soie; d'autres disent du grec τοφός, sage. (Devic *Dict. Étym. d. Mots d'origine orientale*, Paris 1877). The Arabic, i.e. Greek origin of the *ṣūf* worn by the *ṣūfi*'s and the relevant Turkish litterature are dealt with at large by Pakalın, but his arguments are not entirely convincing.[17]

The designation of the cloth *qadife* can be found in several places of the customs register. It occurs in the dictionaries in the following forms:

qadife, a. 1. stratum villosum. 2. Holosericum, velluto» (Meninski), *qadife*, «Veluto, drappo di seta» (Parigi), *qaṭifet*, vulg. *qadife*, «Veluto drappo di seta» (Parigi), *qaṭifet*, vulg. *qadife*, a. «1. Tapis velu. 2. Velours» (Bianchi—Kieffer), A. *qaṭife*, «1. A shaggy carpet, rug or plush. 2. vulg. *qadife*, Velvet» (Redhouse), *qaṭife*, «La pièce d'étoffe à long poil qui porte ce nom, servait anciennement de manteau et de couverture de lit». (Dozy, Suppl.). According to the dictionaries, *qadife* is an Arabic loanword in Turkish.

Another Arabic loanword is *qumāš* registered in the dictionaries in the following forms:

qumāš, ar. «Étoffes de différentes espèces» (Bianchi—Kieffer), A. *qumāš* «1. Any kind of tissue; especially, the finer and more costly varieties of silk stuffs. 2. The texture or body of a tissue.» (Redhouse), *qumāš*, «Any kind of woven stuff, whether linen, cotton or silk etc.» (Lane). The word *qumāš* occurs

[16] For the migrating words and for the research methods used for determining Turkish loanwords, see Ligeti, L., *A török szókészlet története és török jövevényszavaink. Gyöngy.* (The history of the Turkish vocabulary and the Turkish loanwords in Hungarian. Gyöngy). Magyar Nyelv XLII pp. 1—17.

[17] Pakalın, M. Z., *Osmanlı tarih deyimleri ve terimleri sözlüğü.* Istanbul 1946—1954. For the interpretation of the word *ṣūf* see also Ackerman, Ph., *A Note on Suf or Camlet.* Bull. of Amer. Inst. for Iranian Art and Archaeology, vol. V, No. 3, pp. 254—56.

also in the customs registers without any qualifier; it may have referred to the tissues that could not be easily identified.

The word *a.las* — silk — occurs also rather frequently in the customs registers. This is well known all over the world as an international word of Arabic origin.

This bref survey of the names of the widest-known textile stuffs is intended to call attention once again to the fact that also these loanwords, just as other loanwords in the Ottoman Turkish civilization, testify to the very strong Arabic and Persian influence upon the development of the culture and vocabulary of the Turks in Anatolia.

LES «CONTES DU CADAVRE ENSORCELÉ» *(RO-SGRUṅ)* DANS LA LITTÉRATURE ET LE FOLKLORE TIBÉTAINS

PAR

L. LŐRINCZ

Depuis l'époque où B. Bergmann, en 1804—1805, publia la traduction allemande du *Siditü kegür*, les recherches relatives aux versions mongoles du recueil de contes marquèrent de rapides progrès. Leur chemin fut jalonné par un grand nombre de publications de textes et d'études.[1] Les chercheurs sont unanimes à insister sur les rapports étroits du recueil mongol avec le Tibet et à considérer les contes comme étant d'origine tibétaine. Néanmoins, jusqu'à ces derniers temps on a consacré fort peu d'attention à la réunion, à la classification des «Contes du Cadavre ensorcelé», autrement dit *Ro-dňos-grub-čan-gyi sgruṅ* proprement tibétains, ainsi qu'à leur collationnement avec les versions mongoles. Les premières informations au sujet du recueil tibétain sont dus à H. Francke[2]. Dans un article paru en 1921, il a publié deux contes provenant d'un recueil de 21 pages en tout, originaire de Pourig, recueil qu'il avait lui-même rapporté du Tibet. Le recueil de contes n'avait pas été copié, mais noté d'après le récit d'un conteur. Francke nous apprend tout ce qu'il sait à propos de l'origine du recueil folklorique, mais de plus, l'introduction de son article traite en général de l'origine du «Cadavre ensorcelé» tibétain et de ses rapport avec l'Inde. Le manuscrit en question contient, à part le récit-cadre, 3 contes. Dans son second article paru en 1923, Francke poursuit la publication des deux autres contes, sans cependant donner le texte original. Dans ce même article il fait allusion à un manuscrit se trouvant dans sa possession et qui contient 13 contes. L'ordre de ces contes et leur nombre sont les mêmes que dans les recueils mongols. En 1931 M. D. Macdonald traduisit en anglais une version du *Ro-sgruṅ*.[3] La version contient 9 contes dans le même ordre que celui des autres versions tibétaines et des versions mongoles. Voilà ce qui — en plus

[1] Pour une bibliographie substantielle des recherches du *Siditü kegür* mongol voir L. Lőrincz, *Fragments d'une version oïrate du Cadavre Ensorcelé : Acta Orient. Hung.* XVII (1964), pp. 293—294.

[2] *a)* A. H. Francke, *Die Geschichten des toten Ňo-rub-can : ZDMG* LXXV (1921), pp. 72—96; *b)* A. H. Francke, *Zur tibetischen Vetālapañcaviṁśatikā (Siddhi-kür)*: *ZDMG* LXXVII (1923), pp. 240—254.

[3] D. Macdonald, *Tibetan Tales. Ascribed to Nāgārjuna (Ludup) and prince Deche Zangpo : Folk-Lore* XLII (1931), pp. 180—192; 294—315.

de la brève invocation se trouvant en tête du volume — nous permet de conclure que nous avons affaire à une version littéraire.

Le résultat le plus important obtenu dans l'étude des versions du *Ro-sgruń* tibétain se rattache au nom du professeur C. Damdinsurên. Lui, le premier, réussit au prix de patientes recherches, à réunir bon nombre de versions du *Ro-sgruń* et d'en relever les caractéristiques, ainsi que les différences. C'est en 1963 qu'il publia la première partie des textes tibétains et mongols du *Ro-sgruń* et du *Siditü kegür*.[4] Dans la préface de cet ouvrage il donne un bref aperçu sur les versions tibétaines, en indiquant qu'il existe des recueils contenant 13, 21 et 26 contes. Les versions à 13 contes ont été traduites en mongol et jouissent encore à l'heure actuelle d'une grande popularité en Mongolie. Il semble que des versions comprenant 21 contes n'aient pas été traduites en mongol, du moins n'en a-t-on retrouvé aucune trace. Dans le 2e volume de sa publication de texte, le professeur Damdinsurên donne lui-même le texte du *Ro-sgruń* tibétain comprenant 21 contes traduit en mongol par les membres de l'Académie des Sciences de Mongolie.[5] Les versions ayant 25 contes se sont formées d'une façon assez particulière. Un lama nommé Lubsangcereng ajouta entre 1920 et 1930 à une version tibétaine formée de 13 contes 13 autres contes traduits par lui. Aussi cette version ne peut-elle en aucun cas être considéré comme une authentique version *Ro-sgruń* tibétaine. Des 10 manuscrits *Ro-sgruń* connus et étudiés par M. Damdinsurên, quatre contienent 21 contes et six 13 contes.[6] A la base de ces matériaux, M. Damdinsurên divise donc les versions *Ro-sgruń* tibétaines en deux groupes, selon que le nombre des contes est de 13 ou de 21. Dans son livre sur le barde tibétain, M. R. A. Stein mentionne encore quelques manuscrits *Ro-sgruń* tibétains (dont un en écriture *dbu-med*) qui à l'origine contenaient également 21 contes.» Une très intéressante version tibétaine de 25 contes est signalée par M. Lokesh Chandra. Le manuscrit du recueil publié par lui contient des contes populaires tibétains.[8] En résumant

[4] C. Damdinsürüng, *Töbed mongyol siditü kegür-ün üliger, nigedüger debter* (*Tibetan and Mongolian Tales of Vetala*): *Corpus Scriptorum Mongolorum*, Tomus II (Ulaanbaatar 1953), 233 p. Voir encore *Acta Orient. Hung.* XVII (1964), pp. 349—350.

[5] C. Damdinsürüng, *Töbed mongyol siditü kegür-ün üliger, qoyaduyar debter* (*Tibetan and Mongolian Tales of Vetala*): *Corpus Scriptorum Mongolorum*, Tomus, II, Ulaanbaatar 1964, 615 p. Le texte en question est: *Slob-dpon klu-sgrub-kyi bstan-bčos mthon-ba 'jum šor le'u ni-šu-rca-gčig-pa bžugs-so*, pp. 233-537.

[6] C. Damdinsurên, О тибетских и монгольских рукописях «Рассказов веталы» Доклады монгольской делегации на XXVI конгрессе востоковедов. Улан—Батор 1963. pp 3.

[7] R. A. Stein, *Recherches sur l'épopée et le barde au Tibet* (Paris 1959), pp. 40. Deux des manuscrits étudiés sont fragmentaires, toutefois leur titre témoigne de ce qu'ils contenaient originalement 21 contes.

[8] Au moment de terminer notre article cet ouvrage ne se trouvait malheureusement pas à notre disposition, nous connaissons son existence par un prospectus de livres

ce qui vient d'être dit, on constatera que les recueils littéraire du *Ro-sgruń* tibétain se divisent en deux groupes dont l'un comporte des versions de 13 contes, l'autre des versions de 21 contes. Le nombre des versions littéraires actuellement connues dépasse à peine 10. Quant aux recueils folkloriques, on n'en connaissait qu'un seul, le petit ouvrage contenant 4 contes publié par Francke. En 1962 M. J. Kolmaš a bien voulu mettre à la disposition de la Chaire d'Asie Centrale de l'Université L. Eötvös de Budapest le microfilm d'un xylographie du *Ro-sgruń* tibétain.[9] La xylographie provient de l'Est du Tibet, elle compte 115 pages, imprimées et porte pour titre: *Dňos-grub-čan-gyi sgruń dgos 'dod-'čhar 'bebs žugs-so* «Contes du Cadavre ensorcelé qui font tomber les bons voeux comme la pluie du ciel». L'ouvrage ne comprend ni invocation, caractéristique des versions littéraires, ni colophon; ses 16 contes se succèdent dans un ordre qui n'est ni celui des versions de 13 contes, ni celui des versions de 21 contes. De plus, les contes admis dans le recueil offrent des traits permettant de conclure qu'il s'agit non d'une version littéraire, mais d'une version folklorique. Nous y reviendrons plus loin au cours de l'analyse des différents contes. L'ordre des 16 contes figurant dans le recueil est le suivant (entre parenthèses nous avons indiqué le numéro du conte correspondant des recueils contenant 13 contes):

0. Récit-cadre

1. *Phyug-po bu daň bram-ze bu-mo'i le'u-ste* (1) Histoire du fils de l'homme riche et de la fille du brahman.

2. *Dran-gsal-gyi le'u-ste* (12) Histoire de l' Homme à l'Entendement Brillant.

3. *Lha'i bu-mo rgyal-bu daň bčas 'phrad-pa'i le'u-ste* (—). Histoire de la rencontre du prince et de la fille du dieu.

4. *Čhu'i bram-ze'i le'u-ste* (13). Histoire du brahman (tombé à) l'eau.

5. *Gser-sbar* (!) *daň g-yu-sbal-gyi le'u-ste* (2). Histoire de la grenouille d'or de la grenouille de pierres précieuses.

6. *Bcun-mo ñi-ma khri-skyid-kyi le'u-ste* (5). Histoire de la reine *Ñi-ma khri-skyid*.

7. *Gser-phor dňos-grub kuň-'byuň-gi le'u-ste* (6). Histoire de la coupe d'or miraculeuse exauçant tous les voeux.

8. *Bram-ze gcug-phud-kyi le'u-ste* (—). Histoire du brahmane qui portait des nattes.

9. *Rgyal-bu bya-šubs-kyi le'u-ste* (7). Histoire du prince au corps d'oiseau.

publié par M. Dr. Lokesh Chandra et arrivé le 3 mai 1965 à la Chaire d'Asie Centrale de l'Université de Budapest.

[9] Je profite de l'occasion pour exprimer mes vifs remerciements à M. Dr. J. Kolmaš qui a bien voulu mettre le microfilm du recueil à la disposition de notre Chaire.

10. *Klu-mo ya-ga mjes-ldan-gyi le'u-ste* (—). Histoire de la fille malfaisante(?) du dragon.

11. *'Dod-'jo'i ba khra'i le'u-ste* (—). Histoire de la vache tachetée exauçant tous les voeux.

12. *Mo-ston-gyi le'u-ste* (3). Histoire du devin.

13. *Ya-ru-kha-khra'i le'u-ste* (4). Histoire de *Ya-ru-kha-khra.*

14. *Ne-cho gyu-'bum-gyi le'u-ste* (—). Histoire des cent mille pierres précieuses du perroquet.

15. Sans titre.

Pour examiner les contes dans le détail, nous allons partir des versions littéraires contenant 13 contes. C'est en confrontant les contes littéraires avec les contes correspondants des manuscrits de Kolmaš (dans la suite: K) ainsi que les contes des manuscrits de Francke (dans la suite: F) que nous essayerons de déterminer les rapports des différents contes folkloriques et littéraires, ainsi que les traits qui distinguent les contes de caractère folklorique des versions littéraires correspondantes.

Récit-cadre

A. Les sorciers, malgré leur promesse, n'ont pas appris au prince à la sorcellerie, mais son frère cadet s'y initie.
B. Il se transforme en cheval, les Sorciers veulent le tuer.
C. Ils le poursuivent sous forme d'animaux.
D. Le prince sauvé par le lama *Klu-sgrub* tue les sorciers.
E. Pour expier le meurtre il doit aller quérir le cadavre ensorcelé.
F. Le prince ne peut s'empêcher de faire des observations au sujet des récits du cadavre qui, dès que le prince a violé le voeu de silence, retourne à la place originale.
G. Le prince se remet en route pour chercher le cadavre.

A. Dans la version F la description des sorciers est beaucoup plus détaillée que dans les versions littéraires. Ils savent par exemple faire mourir les vivants et ressusciter les morts. Le prince aîné se voit contraint d'aller apprendre le métier de sorcier, car après la mort de ses parents ni lui, ni son frère n'ont plus rien à manger. Dans les versions littéraires il s'agit de princes; par analogie conteur populaire fait également figurer des princes qu'il se hâte ensuite de changer en héros populaires, fils de pauvres. Les sorciers enseignent à l'aîné un certain nombre de choses, mais ce sont là des actes de sorcellerie inutiles: changer une pierre en terre, la terre en pierre, imiter la voix des oiseaux.

B. Dans les versions F le harnais du cheval ensorcelé que le prince cadet mène au marché a une importance bien plus grande que dans les versions

littéraires. En effet le jeune prince voudrait sortir du cheval pour entrer dans le harnais que son frère ne devrait pas vendre, mais emporter chez lui. Cependant le frère vend aussi le harnais. Le motif du harnais ensorcelé est en général inconnu aux versions littéraires. L'argent reçu pour le cheval et le harnais se transforme en pierre.[10]

C. Dans les versions littéraires le prince se transforme en poisson, puis en colombe. Les sorciers le poursuivent sous forme de poules d'eau et de faucons. Dans les versions K et F les sorciers se transforment en loutres (*sram*) afin de poursuivre le poisson.[11] Dans la version K les perles de l'hermite ne sont pas changées en vers, les poules ensorcelées mangent les perles.

D. Le prince reçoit de l'hermite des objets merveilleux. Au lieu de l'huile resp. de la fouace qui jamais ne s'épuise, dont il est question dans les contes littéraires, la version K parle d'un pot et d'une cuiller en pierre dont le prince se sert comme d'une espèce de «table couvre-toi de bons plats.»

Dans les versions folkloriques de ce conte certains objets magiques revêtent une importance beaucoup plus grande que dans les versions littéraires. Ces éléments détachés des contes littéraires originaux parcourent un chemin assez long jusqu'à ce qu'ils entrent dans les contes fokloriques sous une forme indépendante. Ils peuvent ainsi être insérés dans n'importe quel conte qu'ils contribuent à rendre plus vivant, plus coloré. Ainsi le pot en pierre figurant dans la version folklorique F du conte examiné se retrouve dans le conte n° 7 (*Gser-phor dňos-grub kun-'byuň-gi le'u-ste*).

Le motif *A—D* du conte en question est connu dans la littérature des contes comme une création indépendante ne servant pas de récit cadre. Aarne—Thompson, *The Types of the Folktale : FFC* CXCIV. Au catalogue la conte figure sous le numéro 325 (The Magician and his Pupil). Le motif du cheval lié à la fuite se retrouve encore dans Aarne—Thompson 314 (The Shepherd and the Three Giants).

1. *Phyug-po'i bu'i le'u-ste*

(Histoire du fils de l'homme riche)

A. Des jeunes gens s'en vont chercher aventure. A l'endroit où ils se séparent ils plantent un arbre de vie.
B. Le fils de l'homme riche se marie, le roi lui ravit sa femme et le tue.
C. Ses amis savent par l'arbre de vie ce qui s'est passé et ressuscitent le mort.
D. A l'aide d'un oiseau de bois ils sauvent sa femme.
E. Chacun la veut pour soi et ils finissent par la tuer.

[10] La transformation de l'argent en pierre ou autre objet sans valeur est très rare dans les versions du *Ro-sgruň* (*Siditü kegür*). A l'endroit correspondant de la version kalmouck, l'argent se transforme en crottin; récit-cadre de *Sedklin kür*. Bart beldsnj Bukšan Badm. Chaljmg degtr ɣarɣač, Êlst 1960.

[11] Dans le texte on trouve au lieu de *sram* la forme à préfixe *b*, *bsram*.

La version folklorique du conte se retrouve en K. Le conte folklorique est essentiellement identique au conte littéraire. C'est une variante du type 575 d'Aarne—Thompson (The Prince's Wints); les motifs *B* et *D* existent avec quelques modifications aussi comme contes indépendants; Aarne—Thompson 400 (The Man on a Quest for his Lost Wife).

2. *Rgyal-po dpon-g-yog gñis-kyi le'u-ste*
(Histoire du roi et du ministre)

A. Un lac est habité par deux grenouilles qui ne donnent de l'eau qu'au prix de sacrifices humains.
B. Le sort désigne le fils du roi.
C. Le fils du roi et le fils du ministre tuent et mangent les grenouilles, se mettent à vomir de l'or et des pierres précieuses et deviennent roi et ministre.
D. Des vendeuses de vin réussissent à les enivrer; Les voyageurs se procurent des objets magiques.
E. Ils blessent l'amant de la reine qui surgit sous forme d'oiseau.
F. A l'aide d'un rouleau de papier magique le ministre se venge des vendeuses de vin.

Versions folkloriques: F. *Gser-skyug-mkhan daṅ g-yu-skyug-mkhan ;* K. *Gser-sbar* (!) *daṅ g-yu-sbal-gyi le'u-ste.*

Dans la version K le motif *E.* — un conte indépendant qui ne fait pas étroitement partie de l'histoire — est totalement absent.[12] Les versions folkloriques ne connaissent pas certains motifs qui se tretouvent dans les versions littéraires. Toujours dans la version K, les motifs *D* et *C* ont été interchangés. En effet, selon la version folklorique, ils rencontrent d'abord la vendeuse de vin (dans le folklore une seule: *čhaṅ chon-ma žig*) et ce n'est qu'ensuite qu'ils deviennent roi et ministre.

Le conte est une variante du type 518 d'Aarne—Thompson (Devils Giants Fight over Magic Objects). Le motif de la manducation d'animaux suivie de l'acquisition de richesses (*C*) se retrouve encore dans Aarne—Thompson 567 (The Magic Bird-heart).

3. *Ya-ru-kha-khra'i le'u-ste*
(Histoire de *Ya-ru-kha-khra*).

A. De l'union d'un homme et d'une vache naît un enfant à tête de vache.
B. Il se fait des amis qu'il sauve de la femme haute d'un pied.

[12] Le motif *E* est aussi connu sous la forme d'un conte indépendant, cf. Aarne—Thompson 432 (The Prince as Bird).

C. Ses amis le descendent dans un abîme et l'y abandonnent.
D. Il s'en évade à l'aide de l'arbre dont la cime touche le ciel.
E. Il vient en aide au dieu *Dbaň-po brgya-byin* dans sa lutte contre les démons mais succombe lui-même à ces derniers; avant sa mort il créé la constellation de la Grande-Ourse.

Version folklorique: K. *Ya-ru-kha-khra'i le'u-ste*. Le conte se divise en deux parties indépendantes rattachées l'une à l'autre de manière assez lâche. (A *D* et *E*). Dans la version folklorique le motif *E* manque. Le conte est en réalité une légende de l'origine de la constellation de la Grande Ourse. La version folklorique ne connaissant pas la légende de la création de cette étoile; le contenu et le sens originaux représentés par la version littéraire disparait dans cette variante abrégée. Dans la version folklorique le héros principal ne meurt pas, le conte s'achève donc par une espèce de «happy end».

Il s'agit d'une variante du type 301 d'Aarne—Thompson (The Three Stolen Princesses).

4. *Mo-ston phag-mgo-čan-gyi le'u-ste*

(Histoire du devin à tête de cochon)

A. Un homme simple d'esprit s'acquiert par le concours des circonstances la réputation de tout savoir.
B. Il doit sauver le roi des démons malfaisants.
C. Réussissant à surprendre leur conversation, il les fait tuer.
D. Le roi est guéri et le fait recompenser.

Version folklorique: K. *Mo-ston-gyi le'u-(ste)*. Pas de différences notables entre la version littéraire et les versions folkloriques. Le conte rentre dan, la catégorie 1641 Aarne—Thompson (Doctor Know-All).Il pourrait cependant. vu les divergences, être considéré comme un nouveau sous-groupe de celui-cis

5. *Ñi-ma'i 'od spun-gyi le'u—ste*

(Histoire de Rayon de Soleil et de ses frères)

A. Une marâtre demande, soi-disant pour guérir de sa prétendue maladie, le coeur de son beau-fils.
B. Le fils accompagné de son frère quitte la maison paternelle et se réfugie auprès d'un ermite.
C. Le frère aîné et la fille du roi sont sacrifiés à un dragon, mais celui-ci leur fait grâce.
D. Ils reconquièrent leur trône, la marâtre meurt.

Versions folkloriques: F. sans titre (seulement en traduction allemande: Die böse Stiefmutter); K. *Bcun-mo ñi-ma-khri skyid-kyi le'u-ste.* Dans la version F le motif *B* a subi des modifications par rapport à la version littéraire. Dans le version littéraire le frère cadet meurt, mais sera ressuscité par l'hermite. Dans la version F il meurt difinitivement, le conteur le fait disparaître, sa personne n'ayant aucune importance au point de vue de la suite des événements. Dans la version F le sacrifice humain doit doit être offert non au dragon, mais à des lions.

Le conte est une variante du type 765 Aarne—Thompson (The Mother who Wants to Kill her Children). On connaît également le motif de la marâtre qui se fait passer pour malade afin d'obtenir que les enfants de son mari soient assassinés, Aarne—Thompson 315/A (The Cannibal Sister).

6. *'Phrul-čan-gyis rgyal-po btul-ba'i le'u-ste*

(L'homme au pouvoir magique qui dompta le roi)

A. Le roi chasse l'homme astucieux qui au cours de ses pérégrinations s'acquiert des objets magiques.
B. En possession de ces objets, il revient et tue le roi.

Version folklorique: K. *Gser-phor dňos-grub kun-'byuň-gi le'u-ste.* Aucune différence essentielle entre les versions littéraire et folklorique. Le conte représente une combinaison de Aarne—Thompson 1653 (The Robbers under the Tree) et 569 (The Knapsack, the Hat and the Horn).

7. *Bya-šubs-čan-gyi le'u-ste*

(Histoire de l'homme à peau d'oiseau)

A. La fille cadette du roi devient la femme d'un coq.
B. Lors d'un concours de beauté elle rencontre un homme qui se révèle être son mari.
C. Elle brûle la peau de coq du mari en conséquence de quoi celui-ci doit lutter contre les démons.
D. La femme prépare une nouvelle peau et le mari est sauvé.

Version folklorique: K. *Rgyal-bu bya-šubs-kyi le'u-ste.* Dans les versions littéraires les filles du roi s'en vont chercher le bétail perdu. La cadette ayant appris du coq l'endroit où se trouvent les boeufs consent à l'épouser par gratitude. Dans la version folklorique ce motif est absent, les boeufs sont définitivement perdus, la princesse épouse le coq sans qu'il y entre de l'intérêt de sa part. Le conte représente une variante de 425 Aarne—Thompson (The Search for the Lost Husband).

8. *Ri-mo-mkhan daṅ šiṅ-bzo Kun-dga' gñis-kyi le'u-ste*

(Histoire du peintre et d'Ānanda le charpentier)

A. Le peintre pour faire périr le charpentier persuade le roi de le faire envoyer au ciel.
B. Le charpentier s'évade du bûcher à travers un tunnel.
C. Une fois de retour il fait croire au roi qu'il revient du ciel et obtient que le peintre monte au bûcher.

Version folklorique: n'existe pas. Variante du type 465/C Aarne—Thompson (A Journey to the Other World).

9. *Bu-mo sñiṅ-'jin-gyi le'u-ste*

(Histoire du coeur ravi par la jeune fille)

A. Un roi mort rend visite à son ancienne maitresse.
B. Afin de se procurer un nouveau coeur pour faire revivre le roi, l'ancienne maitresse lutte avec les démons.
C. A l'aide du nouveau coeur elle ressuscite le roi.

Version folklorique: n'existe pas. Tout en présentant des différences importantes, le conte entre dans la catégorie 365 Aarne—Thompson (The Dead Bridegroom Carries off his Bride Lenore).

10. *Gza'*[13] *mi gñis-kyi le'u-ste*

(Histoire du mari et de la femme)

A. Un homme riche organise un féstin et omet d'y inviter son frère pauvre.
B. Le frère surprend la femme du riche en train de faire l'amour avec un cadavre.
C. Le cadavre arrache d'un coup de dent le nez de la femme.
D. La femme accuse son mari de l'avoir mutilée, mais le frère pauvre révèle au roi la vérité.
E. La femme est châtiée.

Version folklorique: n'existe pas. Le conte ne figure pas dans le catalogue de Aarne—Thompson.

[13] La forme *gza'* se trouve chez Damdinsürên, *Töbed mongγol siditü kegür-ün üliger, nigedüger debter*, p. 77. Pour sa signification voir *bza'* «wife», Jäschke 497.

11. *Bu-mo gser sgron-ma'i le'u-ste*

(Histoire de la fille Tāra d'Or)

A. Les parents consultent la statue d'un *bodhisattva* pour savoir à qui marier leur fille.
B. Un marchand se cache dans la statue et réussit à se procurer la fille.
C. Il cache la fille dans une caisse. Un prince la retrouve et introduit à sa place un tigre.
D. Le tigre dévore le marchand.
E. A l'aide du *bodhisattva* la jeune fille prouve au roi sa noble origine.

Version folklorique: n'existe pas. Variante du type 1476 d'Aarne—Thomson (The Prayer for a Husband).

12. *Rgyal-po byis-pa'i blo-čan—gyi le'u-ste*

(Histoire du roi à l'intelligence d'un nourrisson)

A. Le roi ordonne au *Gsal-ba'i blo-čan*, qui passe pour être omniscient, devoler sa propre pierre de vie.
B. Au prix de différentes ruses, *Gsal-ba'i blo-čan* y réussit.
C. Le roi pour se venger du voleur plus malin que lui, veut le faire tuer.
D. A l'aide de la pierre, le voleur tue le roi.

Version folklorique: K. *Dran-gsal-gyi le'u-ste*, identique pour l'essentie au conte littéraire. Seul le motif *B* offre de légers écarts dans la description des astuces du «Maître voleur», que la version folklorique relate de manière plus colorée. Par ex. le voleur prend des robes de femme, se colle des nattes pour tromper les gardiens de la pierre de vie. Variante du type 1525 Aarne—Thompson (The Master Thief).

13. *Bram-ze'i khye'u rgyal-por gyur-ba'i le'u-ste*

(Histoire du fils du brahman devenu roi)

A. Un brahman sauve une souris, un singe et un ours de leurs persécuteurs.
B. Accusé d'un vol, il est condamné à mort par le roi mais il est sauvé par les animaux.
C. On trouve une pierre précieuse exauçant tous les voeux, à l'aide de cette pierre le brahmane devient roi, on la lui vole, mais les animaux la lui rapportent.
D. Grâce à la pierre, la brahmane redevient roi.

Version folklorique: K. *Čhu'i bram-ze'i le'u-ste*. Pas de différences notables entre la version littéraire et le version folklorique. Variante du type 554 d'Aarne—Thompson (The Grateful Animals).

Il est à noter que les versions folkloriques tibétaines ne sont pas des contes folkloriques dans le sens attribué à ce terme par les chercheurs européens. Ces recueils folkloriques n'ont pas été notés par des savants d'après des récits des conteurs, et il n'est pas du tout prouvé qu'on ait affaire à des enregistrements de première main. Il est vraisemblable que c'est l'absence des versions littéraires qui obligeait la personne intéressée de noter le recueil d'un conteur. Une fois noté le texte subit des corrections, fut poli et copié à diverses reprises, et même — c'est le cas du recueil de M. Kolmaš — gravé sur des tablettes de bois, autrement dit, imprimé. Ces recueils folkloriques devinrent peu à peu littéraires, et si ú anmoins ils ne peuvent pas être considérés comme des versions littéraires, c'est uniquement du fait de certaines traits qui indiquent leur parenté avec le folklore. Tel est avant tout l'ordre des contes. Tandis que dans les versions littéraires l'ordre des contes est rigoureusement déterminé, dans les versions folkloriques cet ordre devient arbitraire, de plus on y trouve des contes inconnus aux versions *Ro-sgruṅ* littéraires. Ensuite, si dans les versions littéraires le nombre des contes est invariable, dans les recueils folkloriques il dépend du conteur. Quant aux contes eux-mêmes, ils présentent des traits qui renvoient au folklore, comme par exemple le remplacement de certains éléments du conte par d'autres, qui ne figurent pas dans les contes analogues des versions littéraires. Tel est par exemple le harnais du cheval du motif *B* du récit-cadre, les objets magiques du motif *D*. Ces éléments originaires d'autres contes populaires sont passés dans le conte en question afin d'en augmenter l'intérêt. Dans le cas du motif *C* — persécution, respectivement métamorphoses — l'ordre des métamorphoses est rigoureusement déterminé dans les versions littéraires, tandis que dans les versions folkloriques, il est arbitraire et ne doit respecter que certains cadres logiques. Un phénomène caractéristique du folklore est l'introversion des motifs, tel qu'on peut l'observer pour les motifs *D* et *C* du conte n° 2, de même que l'élision du motif relevée dans ce même conte (motif *E*). Il est intéressant de noter dans le conte n° 3 la modification du sens survenant du fait de l'élision d'un motif et partant l'abréviation du conte: à la place du sombre mythe original censé expliquer le création d'une constellation, on trouve une fin banale, qui tourne bien. Tous ces signes et d'autres encore indiquent que le recueil de Kolmaš représente une version folklorique, mais si proche de la version littéraire qu'on l'appellera recueil semi-littéraire. En examinant nos versions nous avons pu voir comment certains recueils de contes littéraires descendent dans le folklore, pour retourner ensuite dans la littérature en constituant de nouveaux recueils, des versions littéraire d'un type nouveau. Il va sans dire que les recueils de contes littéraires *Ro-sgruṅ* ont non seulement leurs versions folkloriques sous forme de recueils,

mais aussi des versions indépendantes de tel ou tel conte. Les matériaux tibétains assez pauvres actuellement, ne nous permettent malheureusement pas de procéder à une mise au point détaillée de la question. Dans cet article nous avons tenté de situer une partie des contes *Ro-sgruṅ* par rapport aux contes du monde dans le système Aarne—Thompson. La plupart des 13 contes étudiés entrent sans difficulté dans ce système, ce qui est loin de signifier que la situation est aussi simple pour tous les contes tibétains. Quoi qu'il en soit, l'expérience montre qu'au point de vue des recherches poursuivies en matière de contes, il serait extrêment utile de disposer d'un catalogue des contes tibétains, analogue à ceux qui ont déjà été mis au point pour les contes turcs, chinois etc. L'auteur du présent article espère avoir pu fournir quelques modestes contributions à ce futur catalogue.

THREE *PAÑCATANTRA* TALES IN AN UNEDITED COMMENTARY TO THE TIBETAN *SUBHĀṢIRATNANIDHI*

BY

G. BETHLENFALVY

Several old collections of tales made in India have Mongolian versions (*Vetālapañcaviṃśatika, Siṃhāsanadvātriṃśika*). It is surprising however the Mongolian version of the *Pañcatantra*, so widely known, has never been found. The question was dealt with by B. J. Vladimircov in his work *Mongoljskij sbornik razskazov iz Pañcatantra* (Petrograd 1921) and published 17 tales of the *Pañcatantra* from the commentaries of the work by Nāgārjuna, on *Lugs-kyi bstan-bčos skye-bo gso-ba'i thigs-pa žes bya-ba* («*Nītiśāstra drops to feed men*»). More recently, Mongolian and Tibetan *Pañcatantra* tales were published by C. Damdinsürên in his book, *Rasiyan-u dusul-un mongγol töbed tayilburi, Mongolian and Tibetan stories from Pañcatantra* (Ulaanbaatar 1964).

As Mongolian tales were translated from Tibetan, the question arises if there existed a collection of tales linked genetically to the Indian *Pañcatantra* recensions, which may be termed «*Tibetan Pañcatantra*». In Vladimircov's view this is probable. It is the common origin that explains the points of similarity in the tales referred to in the three commentaries. (Cf. *op. cit.*, p. 16). It will be found easier to clear up the question if fresh material is subjected to investigation.

The attention to the *Pañcatantra* tales contained in the version of the *Subhāṣitaratnanidhi* complete with commentary has been directed by Professor L. Ligeti.[1] It had been noted by Ph. Ed. Foucaux, A. Shiefner, W. L. Campbell that some of the stanzas of *Subhāṣitaratnanidhi* contain references to the *Pañca-*

[1] The Budapest MS was edited by Prof. Ligeti. *Le Subhāṣitaratnanidhi mongol, un document du moyen mongol.* Partie Ire: *Le manuscrit tibéto—mongol en reproduction phototypique avec une introduction* (Budapest 1948); for the bibliography of the *Subhāṣitaratnanidhi* see the preface to this work and also L. Ligeti, *Les fragments du Subhāṣitaratnanidhi mongol en écriture 'phags-pa. Le mongol préclassique et le moyen mongol : Acta Orient. Hung.* XVII, pp. 239—292.

Here I would like to express my gratitude for being able to use the manuscript of the edition of *Subhāṣitaratnanidhi*, now under preparation. This work will also contain textual criticism and so I did not wish to deal with textual problems.

tantra. Another point mentioned by Vladimircov was to the effect that in a Leningrad MS of the *Subhāṣitaratnanidhi* complete with commentary there are stories taken from the *Pañcatantra* (cf. *op. cit.*, p. 9) but these stories are still unpublished. A version of the *Subhāṣitaratnanidhi* complete with commentary has been published in Mongolian only: *Saža bandid Gungaažalcany zochiol Êrdênijn san Subašid, Cachar gêvš Luvsančùltêmijn orčuulga ba tajlbar* ed. by C. Damdinsùrên and Ž. Dùgêržav (Ulaanbaatar 1958). This material has not so far been made the subject of investigation.

In this paper I intend to introduce three tales from the *Subhāṣitaratnanidhi Commentary*, on the basis of a photostat copy of a manuscript from Ulaanbaatar. None of these tales is contained in the Mongolian and Tibetan material published by Vladimircov and Damdinsùrên, respectively. All I want to do is to collect material to enable us to see more clearly in the matter of the Indian origin of the Tibetan tales presented. This would, it is hoped, provide something to go by when giving the matter fuller consideration even if only by raising a few problems.

To make comparisone easier the Tibetan text is given side by side with the Indian version which in my judgment answers the purpose best. I am quoting the text for comparison from the publications quoted as follows. These publications also stand for the main, historic types of the text.

The *Tantrākhyāyika* takes its origin from Kashmir and dates back to the years before 1000 A. D.; edition: *Tantrākhyāyika. Die älteste Fassung des Pañcatantra. Nach den Handschriften beider Rezensionen zum ersten Male herausgegeben von* Johannes Hertel in *Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-Historische Klasse*. Neue Folge Bd. XII, No. 2 (Berlin 1910).

The *Bṛhatkathā*, written in Prākrit and lost, has survived in two derivatives only, viz., Somadeva, *Kathā Sarit Sāgara. Die Märchensammlung des Somadeva*. Buch IX-XVIII. Herausgeg. von Hermann Brockhaus. In *Abhandlungen der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Bd. IV, No. 5 (Leipzig 1866). The other derivative of *Bṛhatkathā* was likewise made in Kashmir, in 1040. Here I have made use of the text, of *Der Auszug aus dem Pañcatantra in Kshemendras Bṛihatkathāmañjarī. Einleitung, Text, Uebersetzung und Anmerkungen von* Leo von Mańkowski (Leipzig 1892).

The date composition of the *Southern Pañcatantra* is estimated to be the XIIIth century as the latest: the text is as follows: «*Das Südliche Pancatantra. Sanskrittext der Recension β mit den Lesarten der Besten Hss. der Recension α herausg. von* Johannes Hertel. XXIV. Bd. der *Abhandlungen der Philologisch-Historischen Klasse der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften* No. V (Leipzig 1906).

The *Hitopadeśa* came into existence sometimes between 800 and 1373 in Bengal. I shall quote from the following publication: *Hitopadeśa by Nārā-*

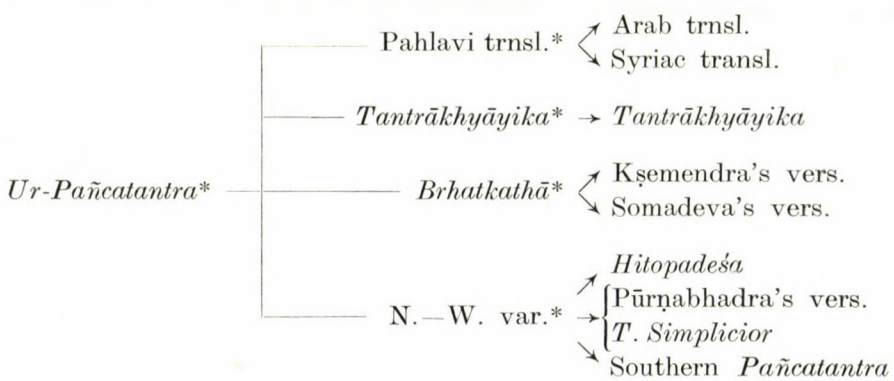
yaṇa, edited by Peter Peterson in *Bombay Sanskrit Series* No. XXXIII (Bombay 1887).

The Pahlavi translation, which came into existence during the reign of the Persian King Khosrav I, (531 to 579), did not survive. The nearest to it is the Syrian translation: *Kalilag und Danmag. Alte syrische Übersetzung des indischen Fürstenspiegels.* Text und deutsche Übersetzung von Gustav Bickell mit einer Einleitung von Theodor Benfey (Leipzig 1876).

Among the Jaina versions the one styled *Textus Simplicior* is the older, composed before 1100; edition: *Pañcatantra I. Ed. with notes* by F. Kielhorn, *II—V. Ed. with notes by* Dr. G. Bühler: *Bombay Sanskrit Series* No. 1 (Bombay 1885). For Pūrṇabhadra's version styled also Textus Ornatior, see *The Pañcatantra. A collection of ancient Hindu tales, in the recension, called Pañchākhyānaka and dated* 1199 *A. D., of the Jaing Monk, Pūrṇabhadra*, Critically edited in the original Sanskrit by Dr. Johannes Hertel in *Harvard Oriental Series* vol. XI (Cambridge 1908).

The relationship among the different versions has been worked out in detail by Hertel in his fundamental work, *Das Pañcatantra, seine Geschichte und Verbreitung* (Leipzig—Berlin 1914). An attempt to reconstruct the «*Ur-Pañcatantra*» has been made by F. Edgerton in his work *The Pañcatantra Reconstructed I—II American Oriental Series*, vol. 3/c. (New Haven, Connecticut 1924).

On the strength of these works, I should venture to postulate the genetic interrelation of the versions to be as follows.



From the point of view of the Pañcatantra versions outside India, mention must be made of Th. Benfey's *Pantschatantra. Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen.* I—II. (Leipzig 1859) and V. Chauvin's *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de* 1810 *à* 1885 (*I—XII*). (Liège 1892—1922). The Kalila and Dimna versions are contained in volume II.

The Tibetan tales to be presented below all agree in being condensed versions. The degree to which they are shortened in extent, is uneven. The story about the misadventure of an ass could hardly be shorter, whereas the other two tales lack several details which are present in the Indian versions.

The hare and the elephant[2]

This tale is a comment on the 87th stanza of the *Subhāṣitaratnanidhi* of the Budapest manuscript, published by L. Ligeti (*Le Subhāṣitaratnanidhi mongol, un document du moyen mongol*, Partie I[re]), on III, f. 8b. The Ulaanbaatar manuscript is written in easily legible *dbu-čan* characters. The stanza in question (f. 71a) is directly followed by the comment (to f. 72a).

| *šes-rab med-pa'i blun-po-rnams* |
| *maṅ yaṅ dgra-bo'i dbaṅ-du 'gyur* |
| *glaṅ-čhen stobs-ldan khyur loṅs-pa* |
| *ri-boṅ blo-ldan gčig-gis brtul* |

| *de'aṅ nags stug-por gnas-pa'i ri-boṅ maṅ-po*[3]*-žig* | *de-daṅ mi riṅ-ba-žig-na* | *'che'u čig yod-pa der čhu 'thuṅ-žiṅ bde-ba-las* | *re-šig*[4] *so-ka'i*[5] *chad-pas ñen-pa'i glaṅ-po-čhe maṅ-po 'chogs-nas rjiṅ-su 'phrogs-šiṅ* | *blo-gsal ri-boṅ-rnams-kyi yul bton-pa-daṅ* | *ri-boṅ-rnams 'dus-te ǰi-ltar bya-bar-ba gros-pas* | *gčig na-re* | *ṅa-la thabs yod de* |

| *ǰi-ltar mtho-ba'i lǰon-šiṅ-gi khar ṅa skyol-čig lo* |

| *thams-čad log-nas der skyal-lo* |

| *de-nas glaṅ-čhen-rnams*[6] *'chogs-pa daṅ* | *ka-yi*[7] *khyod-rnams sdod-čig brǰod-pas* | *de-rnams gdoṅ gyen ltas-nas khyed su yin če'o* |

[2] The tale occurs in *Tantrākhyāyika* III, 3; Somadeva LXII, 28 (Tawney II, 66); Kṣemendra III, 2; *Southern Pañcatantra* III, 3; *Hitopadeśa* p. 91; Syrian p. 63; *Simplicior III*, 1; Pūrṇabhadra III, 2; Chauvin II, p. 96. It is a 92A type of tale (A. Aarne—S. Thompson). Hare as ambassador of moon. Hare claiming to be ambassador of moon shows elephant the moon irritated in a spring. Elephant is persuaded that the moon is angry. Cf. also S. Thompson; *Motif index of folk-literature*, vol. 1—7 (Bloomington 1955—58) and S. Thompson—J. Balys, *The oral tales of India* (Bloomington 1958) — according to their classification the tale is K. 1716.

[3] *po :* interlinear correction.

[4] The form «*re-žig*» is more frequent.

[5] Should be corrected to *so-ga* or *so-ska*, meaning «the summer season, the hot season» See: Jäschke, *A Tibetan—English Dictionary* (London 1958), p. 580. From now on abbreviated as *Jä*.

[6] *rnams :* interlinear insertion.

[7] Should be corrected to *kva-ye :* «so *e.g.* at the beginning of a royal proclamation» cf. *Jä*, p. 2.

| *ri-boṅ des smras-pa* | *ṅa skal-ldan*[8] *zla-ba'i pho-ña'o* |

| *khyed 'dir či'i phyir btaṅ* | *de na-re* | *ṅa'i lto-ba-na gnas bčas-pa 'di-rnams 'don-na* | *ṅas khyed-la cha-zer dgye'o* |

! *čes gsuṅ-gis gda'o*[9] |

| *de'i che ches-bču-bži'i zla-ba sprin-gyis g-yogs ṅos-nas šar-ba bstan-te* | *zla--ba 'dis khyed-la sṅar-nas ñis 'gyur-gyis skyon-par gda'o* |

| *de-bas-na khyed bde-bar 'dod-na ṅa'i ṅag de mi sñan yaṅ ñon* | *ṅa-la yaṅ ma 'che-čig če'o* |

| *glaṅ-čhen-rnams bgros byas-te* | *skal-ldan de-la ma skyon-čig khyed-kyi gsuṅ ñan pho-ña-la či-ste 'chi*[10] *lo de na-re* | *'o-na ṅa khyed-kyi sbyi-bor 'bab-po* |

| *de-ltar bgyi'o čes-ste babs-nas* | *sprin-daṅ bral-ba'i zla-ba bstan te* | *da ni skal ldan khyed-la skyon-pa ži-yis* | *khyed-rnams bde-bar soṅ čes-te* | *ri-boṅ-rnams raṅ-gi gnas-na bde-bar rgyu'o* |

T r a n s l a t i o n

The dull-witted fools,
even if they are many, will be defeated by the enemy.
The strong elephant, though it stayed with a herd,
was made to flee by a clever hare.

For in some thick forest dwelt many hares, and not far from their place there was a lake, and [whosoever] tasted its water, found delight in it. Some elephants, tormented by the heat of the summer season, gathered together and occupied the lake. When the bright-minded hares were ousted of their territory they gathered and took counsel about what they should do. One of them said: «I have a trick. You should help me up somehow on the top of a tall tree.»

Each of them turned [once] and so they lifted him up.

Then, when the elephants were gathered, «Hey, you sit down!» he said. They looked up at him with their faces [turned] upwards and asked: «Who are you?»

The hare answered: «I am the messanger of the holy Moon.»

«And why were you sent here?» [they asked.] [The hare] answered thus: «[If] you drive away these whom I wear on my breast, I will let a scorching beam of light on you» [the Moon] said. The time of this is [when] the moon of the fourteenth day [= the day before full moon] rises from the edge of the clouds and shows itself, and then the moon, grown twice its earlier size will

[8] The equivalent of the Indian *bhagavān* «worthy, venerable, holy».

[9] The form of respect indicates that these are the words of the Moon.

[10] Very likely clerical error for *'che*.

harm you. Therefore if you wish to remain in happiness, even if you will not praise my words, listen to me, [and] do not offend me.» — he said.

The elephants discussed [the matter] and said: «We shan't commit a hostile act against the holy [Moon], we take your words, how should we offend his messanger?» Then this answered: «Then I am going to descend oupon your heads.»

«So be it» said [the elephant] and he climbed down. He pointed at the moon rising from the clouds. «Now the holy [Moon] has forgiven your offence, and you may leave in peace.»-he said. The hares [after this] lived happily, on their own territory. —

An exact counterpart of the Tibetan version cannot be found among the Sanskrit versions. It seems more useful then to introduce for comparison the *Tantrākhyāyika* which stands nearest to our tale geographically and also in time, and which shows the greates number of agreements., reading *Tantrākhyāyika* it becomes apparent that the Tibetan version is only an abstract.[11]

asti kadāciddvādaśavārṣikyanāvṛṣṭirāpatitā | tasyāṃ ca sarvasattvānāṃ mahadvyasanamutpannam | viśeṣeṇa tu dantināṃ | atha caturdaśano nāma hastirājaḥ so 'nyairhastipatibhirvijñāpitaḥ | paritrāyasvāsmānvāritarpaṇeneti | so 'bravīt | upalabhyatām kutra sthāne hyudakam | tatrāhamudakena yuṣmānvitṛṣṇānkaromi | yato 'ṣṭāsu dikṣu preritā udakānveṣaṇāya vegavantaḥ | tatrānupūrvadikcāribhirupalabdhaṃ candrasaro nāma vimalajalasampūrṇam | kiṃ bahunā vyomaikadeśaparimāṇam | āvedite ca tasminhastirājena prāpitāḥ | tatsaro 'vataradbhiśca taissamantādasukhāvatāre sarasi pūrvakṛtāvāsāstasmiñchaśāssampiṣṭaśirogrīvā bahavaḥ kṛtāḥ | kṛtāvagāho dviradapatirapayātaśca tasmātsaraḥ | atha hataśeṣāśśaśāssampradhārayitumārabdhāḥ | adhunā kiṃ karaṇīyam | dṛṣṭamārgairebhiḥ punarihāvaśyamāgantavyam | tadyāvadeta iha nāgacchanti tāvadupāyaścintyatāmiti | atha tatra vijayo nāma śaśastānāha | śakyametat na punaryathehāgamiṣyanti te | iyaṃ me pratijñā | kintu mama karmasākṣiṇaḥ kevalaṃ prasādaḥ kriyatāmiti | tacchrutvā śilīmukho nāma śaśarājo 'bravīt | avaśyametadeva | yatkāraṇam !

nītiśāstrārthatattvajño deśakālavibhāgavit |
vijayaḥ preṣyate yatra tatra siddhiranuttamā || 51
hitavaktā mitavaktā saṃskṛtavaktā na cātibahuvaktā |
arthādvimṛśya vaktā vaktāyaṃ sarvavastūnām || 52
dūta eva hi sandadhyāddūto bhindyācca saṃhatān |
dūtastatkurute karma sidhyanti yena mānavāḥ || 54

anena ca gatenāsaṃśayamahameva gato bhaviṣyāmi | yatkāranam | kāryaniṣpattissyāt | iti śaśarājamāmantrya vijayaśaśo hastirājasamīpaṃ prāyāt | gatvā

[11] *Tantrākhyāyika* 1910, pp. 117—121.

ca dviradapatiṃ dṛṣṭvā cintayāmāsa | aśakyamanena sahāsmadvidhānāṃ saṅgama iti | yadāhuḥ |

spṛśannapi gajo hanti jighrannapi bhujaṅgamaḥ |
hasannapi ca vetālo mānayannapi durjanaḥ || 55

tatsarvathāpradhṛṣyāyāṃ bhūmau sandarśanamasya prayacchāmi | yathoccaistarāṃ viṣamaśilāśikharamāśrityābravīt | api bhavatassukham | tacca śrutvā vīkṣya hastirājaśśaśamāha | kuto bhavāniti | asāvāha | dūto 'hamiti | tenābhihitaḥ | kena preṣitaḥ | kathaya kāryamiti | śaśa āha | jānātyeva bhavān yathārthavādino dūtasya na doṣaḥ karaṇīyaḥ | so 'haṃ candrājñayā bravīmi | kathaṃ nāmātmānaṃ paraṃ caivāparicchidya bhavānparāpakāre pravartate | uktaṃ ca |

pareṣāmātmanaścaiva yo 'vicārya balābalam |
kāryāyottiṣṭe mohādvyāpadassa samīhate || 56

sa tvaṃ candrasaro 'nyāyena pradharṣitavān | tatra cāsmatsaṃrakṣaṇīyāñchaśānvyāpāditavānasi | na caitadyuktam | te tu mayaiva bhartavyāḥ yenāhaṃ tānurasā dhārayāmi śaśāṅka iti ca loke prakhyātanāmāsmi | sa tvaṃ yadi na nivartase 'smādavyāpārāt tato 'smatto mahāntamanarthaṃ prāpsyasi | nivṛttasya mahānviśeṣo bhaviṣyati | asmajjyotsnayāpyāyitaśarīrassyāḥ | anyathāsmadraśmisannirodhādgharmābhitāpitaśarīrassadyo vināśameṣyasīti | evamukto 'tīva kṣubhitahṛdayastamāha | bhadra satyam | mayāpakṛtam | so 'hamadhunā śaśinā saha virodhaṃ na kariṣyāmīti | tatpradarśaya panthānam kva taṃ paśyeyamiti | sa āha | āgacchatu bhavān | yāvadahaṃ darśayāmi | ityuktvāśu candrasaro gatvā sampūrṇakalāmaṇḍalamudakagataṃ candramadarśayat | asāvapi devatāpraṇāmaṃ paramaśucirbhūtvā karomīti matvā dvimanuṣyabāhupramāṇaṃ karamambhasi prakṣiptavān | atha saṅkṣubhitodakacalanmaṇḍala itaścetaścakrārūḍha iva babhrāma | tena candrasahasramapaśyat | athāvignahṛdayaḥ pratinivṛtya vijayo 'bravīt | kaṣṭaṃ kaṣṭam | dviguṇataramākopitastvayā candramāḥ ibhaḥ pṛṣṭavān | kena hetunā | sa āha | udakasparśaneneti | so 'bravīt | keno pāyenāyaṃ prasādyate | vijaya āha | aspṛśatā mānīyamiti | evamuktassaṃlīnavāladhirākṛṣya karaṃ nikṛṣṭajānuravanitalavinyastaśirāḥ praṇamya bhagavantaṃ candramasaṃ hastī śaśamavocat | bhadra śeṣakālaṃ tvayā pratyāyassarvakāyeṣu bhagavān | ityuktvānavalokayannevāpunarāgamanāya yathāgataṃ prāyāt | ato 'haṃ bravīmi |

vyapadese 'pi siddhissyādaśaktaścennarādhipaḥ |
śaśino vyapadeśena vasanti śaśakāssukham || 50

Translation

Once upon a time a drought of twelve years came. All the animals fell into great distress, but especially the elephants. There was then a king of the elephants whose name was Fourtusks. The other elephant-kings appealed to him: «Save us by refreshing us with water!» He said: «We must learn which

is the place where there is water, and there I can relieve you of your thirst. Then all the [elephants] sent in the eight directions, were hastening for water. When they had wandered about all the points of the compass one after the other, they found a lake named Moonlake which was full of pure water. But what need much talk, it was as large as a region of the sky. When he was told of it, the elephant-king led [them] there. While they were descending into the lake they crushed the heads and necks of many hares which had made their living place a long time ago by the bank of this hardly accessible lake. After having submerged, the king of the twotusks departed from the lake. Then the hares that were left alive after the disaster began to take counsel. «What is now to be done? — They have found the way and will surely come back here again. Before they get here again we must think up some trick.»

Then a hare named Victorious said to them: «It is possible that they will never come back here again. This I promise. But let me be given as sole grace a witness to my action.» Hearing this the hareking names *Śilimukha* (Apte, 1064 : 1. a bee, 2. an arrow, 3. a fool, 4. war, fight) said this: «It will certainly be so.» For:

> Where they send the wise man who knows well the meaning of the Nitiśāstra
> and who knows well how to choose place and time, there success will be complete.
> Whosoever speaks what is proper, speaks with moderation, speaks in Sanskrit and does not speak too much,
> who speaks only after having considered the aim, is the [real] speaker in every matter.
> For a messanger can unite or separate the allies,
> the [messanger] performs the work by which men can prosper.

If he goes there, it is no doubt the same as if I went myself. And so the matter will be settled.» Having taken leave of the hare-king, Victorious went to the elephant-king. On his way he caught sight of the Lord of the twotusks and then he thought: «It is impossible for such creatures as we are to have contact with these. As it is said:

> The elephant kills with a mere touch, the snake merely by smelling, the *vetāla* by a mere laugh and the evil man even by praising.

At all events I shall appear to him on a spot which is not inaccessible ground».

When he had climbed to the top of a hardly [accessible] mountain-peak he called: «Are you also happy?» When the elephant-king heard this he looked at the hare and said to him: «Where are you from?» He said this: «I am a messanger.» The other said: «Who has sent you?» Declare your business!» The hare said: «You know, sir, that it is not right to offend a messanger who is

truthfully stating his message. By the Moon's command I say: «How is it possible that you venture to inflict injury on others without taking account of the difference between yourself and your adversary?

Who blindly rushes into action without considering his own strength and weakness
and of his enemies' too, is heading for his disaster.

You have unjustly violated the Moonlake and destroyed there the hares who are under my protection. This is not right. I have to give them my own support because I wear them on my breast, and for that I am known on the earth by the name of the Haremarked. If you do not give up this unlawful conduct you will suffer great harm. If you give it up this will speed you greatly: your body shall be refreshed by bathing in my rays. But otherwiese you shall perish presently, your body shall be scorched because of my withheld rays.» When he had spoken thus, the elephant said, frightened in his heart: «Friend, this is true. I have made a mistake. Now I shall not commit a hostile action against the Moon. Show me the way so that I can see him.» The hare said: «Come, sir, where I show you.»

So speaking he took the elephant to the Moonlake and showed him in the water the image of the full disk of the moon.

«I shall completely purify myself and then pay homage to the God» — the elephant thought — and put his trunk, which was twice the length of a man's arm, into the water.

The moon's disk, because of the troubled water, swayed to and fro as if it was fixed on a wheel. So the elephant saw a thousand moons. Then with an alarmed heart Victorious turned and said: «Alas, alas, you have made the Moon angry for the second time.»

The elephant asked: «With what?» He said: «With touching his water.» Then the elephant said: «How would it be possible to appease him?» Victorious said: «With not touching his water».

After this speech the elephant, with his tail between his legs, withdrew his trunk, and bending his knees lay down and bowed before the revered holy Moon and spoke to the hare thus: «My friend, in the time left, convince the holy one (Moon) about the real situation.», and saying so he left by the way he had come, without looking back, never to return.

Therefore I say:

Referring can bring success even if the king [of the enemy] is strong.
By referring to the Moon the hares can live in happiness. —

The stanza of the *Subhāṣitaratnanidhi*, to which this tale was attached as a commentary, does not derive from the *Pañcatantra*, the latter having a different introductory verse. Similarly to our tale all the Indian versions emphasize that anyone who refers to the powerful, can defeat the stonger.

In this all the Indian versions agree, though there can be differences in the use of words.

The introductory verse in the versions deriving from the Pahlavi refer to a part omitted from the Tibetan version and emphasizes that subjects can live happily even under the reign of a weak king if the king's assistants are well-suited to their job and see to matters properly.[12]The derivatives of the Pahlavi recension differ from the Indian ones also in that they do not know, nor do they mention the Moon as the patron of the hares. The brave hare refers to the Moon only because his dwelling is by the Moon-spring.[13] The idea that a hare can be seen on the moon can only be found in the epic and Buddhist literature in India, and only after the age of the Vedas.[14] According to the 316th *Jātaka*, *Sakka* (that is *Indra*) settled a self-sacrificing hare on the moon.

Benfey says that the name of the moon as *śaśin* (that is «possessing a hare») has its root in this legend.[15] It seems more likely that the jātaka came into being as an explanation of a common belief that cannot be tied to any religious sect, explaining the origin of a known natural phenomenon. It is also certain that it was Buddhism which carried the idea beyond the boundaries of India. The Tibetan version proves that this meaning of the tale was also understood there, and the idea of the hare on the moon was not alien to them.

If we compare the Tibetan tale with the versions of the *Pañcatantra* which are closely related, we find a number of differences and omissions.

1. According to the Tibetan text the hares live near to a lake. All the versions, except the Tibetan, give the name of the lake which has a significance for the understanding of the tale, and these versions also tell that the hares live in holes dug into the bank of the lake.

2. Among the Indian versions Somadeva and *Simplicior* speak of a long drought, the others mention a drought of exactly twelve years. *Hitopadeśa* deserves special attention, for in this the elephants suffer because there was no rain in the rainy season. The rainy season (*varṣa* = from the middle of June to the middle of September) is proceeded by the hot summer (*grīṣma*). The equivalent of *grīṣma* in our text is *sos-ka* (from the middle of April to the middle of June). We can suppose a connection between the contents at this point.

[12] Syrian, p. 63.

[13] As a translation of the Indian *candrasaras* «Moonlake, the Lake of the Moon» in the Syrian we find *mahokhani* «Moonsprng», also the 13th century Spanish kept this name: *fuente de la Luna*. See Syrian, pp. LXIX—LXX.

[14] For the Indian beliefs about the Moon see A. A. Macdonell, *Vedic Mythology : Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, Bd. : III. 1, Heft A.* (Strassbourg 1897), pp. 112—113 and also E. Hopkins: *Epic Mythology : Grundriss.*, III : 1, Heft B. (Strassbourg 1915) pp. 89—94.

[15] Benfey, *Pantschatantra, Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen*, I, p. 348—349.

The Tibetan version omits the introductory conversation between the elephants, while this can be found in all the other versions, from the Tibetan text we do not know the name of the Lord of the elephants, which is left out only from the *Hitopadeśa* among the Indian versions. The part which tells that one of the elephants, that had been sent for searching water, finds the lake of the hares, is also left out of the Tibetan version and is likewise omitted from Somadeva and from the *Hitopadeśa*. Nor does Tibetan version mention that the hares were crushed by the elephants, it only speaks of their being expelled from their land.

3. After the disaster the hares take counsel; in the Indian versions and the derivatives of the Pahlavi the king of the hares asks a wise hare named Victorious to avert the danger.[16] The Tibetan version also mentions the conference at which a hare suggests a plan and also carries it through.

In all the Indian versions the hare climbes a rock, the Tibetan «tall tree» has no parallel.[17] It is only the Tibetan version which begins with the call that the elephants should sit down. The hare declares himself as a messenger of the holy Moon (*«bhagavān candramas»*) in all the versions.

The threat of the Moon is detailed only in the *Tantrākhyāyika* and Phūrṇabhadra, and also in the offshoots of the Pahlavi version.

Only one manuscript of the *Tantrākhyāyika* mentions a promise of a possible reward, in all the others only the punishment is mentioned. This part largely agrees with the text of Purṇabhadra. The Indian original of the Tibetan version is related to these.

The text of the Syrian version says: «Note that if you act like this I will bring darkness and ashes upon you and will destroy your life.»[18] Some other Pahlavi versions misunderstand the threat and interprets it for the loosing of their eye-sight. «I will darken the light of your eyeballs, and take away the life of your and of all your companions.»[19]

The author of the Tibetan version was apparently unaware that in India the rays of the moon were considered cool and refreshing, and so he talks of scorching light, *cha-zer*. This could hardly have originated from India. The Tibetan version (or its non-Indian source) expands the text with an explanation of the punishment by light. It gives a description of the moon growing double its size. Here then we find a point where — as we can suppose — the Tibetan author shaped the text according to his own imagination and was not imitating any Sanskrit text.

[16] *Vijaya, vijayadatta* = Syrian *Phiruz*. See the introduction to Syrian pp. LXX—LXXI.

[17] The Syrian version mentions a «high place» only. See, p. 64.

[18] Syrian, p. 65.

[19] I. G. N. Keith—Falconer, M. A., *Kalilah and Dimnah or the fables of the Bidpai* (Cambridge 1885), p. 136.

In the Indian versions another episode comes in here, which is entirely left out of our tale. Instead the moon appears in the sky, and the elephants may leave in peace.

All in all the Tibetan version drew mainly on the *Tantrākhyāyika*, but at certain points it agrees also with the *Hitopadeśa*. On the whole it is rather far from the Indian versions.

The Ass in Panther's Skin[20]

The tale is a commentary of the 149th stanza of *Subhāṣitaratnanidhi*. In the Budapest MS it is found on V, 2b. The Ulaanbaatar MS contains the verse and the much shortened tale on f. 94ab.

| *ha-čaṅ g-yo-sgyu maṅ-grags*[21]*-na* |
| *re-šig grub-kyaṅ mtha'-mar brlag* |
| *gzig-lpags bkab-pa'i boṅ-bu-yis* |
| *lo-thog zos mthar gžan-gyis bsad* |

| *de ni mi g-yo-sgyu-čan žig-gis boṅ-bu čig yod-pa-la* | *gzig-lpags-pa čig bkab-čin* | *gžan-gyi žiṅ-rnams za-ru bčug-pas* | *thams-čad na-re* | *žiṅ-la gzig žugs-so zer-ba-las* | *ha-čaṅ žiṅ-la gnod-pa maṅ grags-pas* | *mthar thams-čad 'dus-te gzig sñas de bsad-pa-na* | *mi g-yo-čan-gyi boṅ-bu'o* ||

Translation

Even if there is too much cheating,
it can achieve only a temporary success, and finally it will be ruined.
The ass in the panther's skin
devoured the crop, but it was finally killed by someone.

Truly it was [like this]: A cunning man had an ass. He covered it with panther's skin and sentit to graze on other people's fields. Every one said:

[20] The tale occurs: in *Tantrākhyāyika* III, 1; Somadeva LXII, 18 (Tawney II, 65); Kṣemendra III, 1; *Southern Pañcatantra* III, 1; *Hitopadeśa*, p. 90; *Simplicior* IV, 5; Pūrṇabhadra, IV, 7. See also Benfey, I, pp. 462—464; Chauvin II, pp. 223—224; and also *ZVfV* 1906, p. 312. The type of the tale according to Aarne—Thompson is 214B, Thompson and Thompson—Balys classify it as J. 951. 1. and J. 1758. 3. The basic motif is: Ass in Lion's Skin unmasked when he raises his voice. C. Ja. Lurje dealt with this type, «*Osel v ljvinoj škure*» : *Izvestija Akademii Nauk SSSR*, VII. Serija, 1934. pp. 245—268) pointing out that this tale goes back to the popular tradition of the «passing glory at Whitsuntide».

[21] Should be corrected to *drags*.

«A panther is gone to the field». Having caused much harm his fame spread. Finally they all gathered and killed the above meniioned panther, and — that was the ass of the cunning man. —

This tale can also be found among the Buddhist tales, and also appears in the Pāli *Jātaka* collection under number 189.

Here we quote this version, which is rather different from the *Pañcatantra* variants, but stands near to the Tibetan version.[22]

Atīte Bārāṇasiyaṃ Braḫmadatte rajjaṃ kārente Bodhisatto kassakakule nibbattitvā vayappatto kasikammena jīvikaṃ kappesi. Tasmiṃ kāle eko vāṇijo gadrabhabhārakena vohāraṃ karonto vicarati. So gatagataṭṭhāne gadrabhassa piṭṭhito bhaṇḍikaṃ otāretvā gadrabhaṃ sīḫacammena pārupitvā sāliyavakhettesu vissajjeti. Khetarakkhakā nam disvā sīḫo ti saññāya upasaṃkamituṃ na sakkonti. Ath' ekadivasaṃ so vaṇijo ekasmiṃ gāmadvāre nivāsaṃ gaḫetvā pātarāsaṃ pacāpento tato gadrabhaṃ sīḫacammam pārupitvā yavakhettaṃ vissajjesi. Khettarakkhakā sīho ti saññāya taṃ upagantuṃ asakkontā gehaṃ gantvā ārocesuṃ. Sakalagāmavāsino āvudhāni gaḫetvā saṃkhe dhamentā bheriyo vādentā khettasamīpaṃ gantvā unnadiṃsu. Gadrabho maraṇabhayabhīto gadrabharavaṃ ravi. Ath' assa gadrabhabhāvaṃ ñatvā Bodhisatto paṭhamaṃ gātham āḫa:

N' etaṃ sīhassa naditaṃ
na vyagghassa na dīpino
pāruto sīḫacammena
jammo nadati gadrabho ti.

Gāmavāsino pi tassa gadrabhabhāvam ñatvā aṭṭhīni bhanjantā pothetvā sīḫacammaṃ ādāya agamaṃsu. Atha so vāṇijo āgantvā taṃ vyasanappataṃ gadrabhaṃ disvā dutiyaṃ gātham āḫa:

Ciraṃ pi kho naṃ khādeyya
gadrabho haritaṃ yavaṃ
pāruto sīḫacammena,
ravamāno ca dūsayīti.

Tasmiṃ evaṃ vadante yeva gadrabho tatth' eva mari. Vāṇijo pi taṃ paḫāya pakkami.

[22] *Five Jātakas, containing a Fairy Tale, a comic story, and three Fables.* In the Original Pāli text, accompanied with Translation and Notes by V. Fausböll (Copenhagen—Leipsic—London 1861), pp. 14—16 and 39—40.

Translation

Long ago, when *Braḫmadatta* was king of *Bhārāṇasi* the Bodhisatta was reborn in a peasant family, and when he was grown up he lived by tilling the soil. At that time a merchant travelled there with an ass and carried on trade. Everywhere he went, he took off the burden from the ass's back and covered the animal with a lion's skin and turned him loose in the rice- and barley-fields. When the guards of the fields saw him they took him for a lion and were unable to approach him. One day the merchant was staying at the gate of the village and was preparing his breakfast; in the meantime the ass, covered with lion's skin was let on the barley-field. The watchmen thought it was a lion and could not approach the animal, but went home and reported it. All the villagers armed themselves and approached the field blowing horns and beating drums, and shouted. The ass, in his dread of death uttered a bray. Then recognizing him as an ass, the Bodhisatta said the first verse:

This is not a lion's roar,
not even that of a tiger or panther,
a common ass is braying,
covered with a lion's skin.

The villagers also recognized that it was an ass, knocked it down, breaking its bones, and left, taking the lion's skin with them. When the merchant arrived and caught sight of the ass after the fatal accident, he said the second verse:

Well, the ass could have eaten
the green barley for a long time yet,
covered with lion's skin,
but it was killed because of its bray.

While he was saying this the ass died. The merchant left it there and went away. —

The ass in lion's skin represents a wellknown type all over the world. But the Tibetan version is only related to the Indian tales.

1. All the Indian versions specify the craft of the ass's owner all of them speaking of a washerman. Only in Somadeva do we find a house-painter, but this is a craft of the same type. The figure of the washerman is justified for he is the one who most exploits his animal. Even today the washerman's dog stands for the idea of a stray dog (*dhobī kā kuttā*). That it belongs to a washerman, already shows the originally poor state of the donkey. This is underlined in all the versions except in the *Southern Pañcatantra*. In the

case is reversed, the washerman keeps an unusually strong ass and that is why it needs the food.

The Pāli jātaka is a unique instance in India for it mentions a merchant. The *g-yo-čan* of the Tibetan version can only be a continuation of this tradition.

2. The versions do not agree about the skin with which the ass is covered, they hesitate between different frightful beasts of prey. According to Hertel it was a panther (*dvīpin*)[23] originally then the tiger appeared in the later versions. In the early Kashmirian versions we find panther, in the others generally tiger is mentioned. The 11th century *Hitopadeśa* text is interesting because in its introductory verse we find *dvīpin* (panther), while in the prose text *vyāghra* (tiger) appears. In India the lion's skin of the Pāli jātaka is unique (it agrees with the European versions). The fact that the Tibetan text speaks of a panther shows that it did not rely directly on this source, which is natural because of the geographical situation.

In the versions of the *Pañcatantra* it is almost always mentioned how the owner of the ass acquired the skin.[24] Kṣemendra and Somadeva leave this part out, nor is it included in the *Hitopadeśa* or jātaka, this is certainly an interpolated episode. (Edgerton does not include this episode in his text.)

3. All the versions agree in the feature that the ass goes on cultivated fields, the Tibetan version, being a shortened variant, does not give an exact account of this.[25]

4. In the Kashmirian versions the tiller of the soil notices the decrease of the fodder and that is why he guards it. The other Indian versions speak of a ranger who notices the dangerous visitor.[26]

[23] *dvīpin* «Panther, Leopard, unbelegt: Tiger.» Supposed etymology: spotted. See M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen* (Heidelberg 1957) II, p. 87. Also see Hertel; *Über einen Südlichen textus amplior des Pañcatantra : ZDMG* LX, p. 795. (It may be interesting to note that the Mongol translation, which was translated from the Tibetan, has «tiger».)

[24] It is interesting that an extract dating from 1659—60, the direct source of which is unknown, stands rather near to the Tibetan version. But this may be a result of their condensed nature. See Hertel: *Mēghavijayas Auszug aus den Pancatantra : ZVfV* 1906, pp. 249—278.

The Indian text reads:

anyadā huṃkurvaṅkaro 'yaṃ vañcitaḥ pāpinā
vayamiyantaṃ kālamaneneti krudhā yaṣṭibhirhata iti

Translation: But he suddenly brayed, then they became angry for they thought that this was but an ass, and the rascal had cheated us all the time — and they knoecked him down with their sticks.

[25] *žiṅ* «field, ground, soil, arable land» Jä. p. 475.

[26] *Tantrākhyāyika :* it is bought for three rupees, *Southern Pañcatantra :* it is bought., Pūrṇabhadra: he finds a dead tiger and pulls off its skin, etc.

5. In describing how the ass perished all the *Pañcatantra* versions are richer in detail than the Tibetan tale., the ass, which is taken for a beast of prey is betrayed by its own braying. In the Southern variants the ass brays because it thinks the hunter or the watchman to be a she-ass, in Pūrṇabhadra a real mare makes him bray, while in Meghavijaya the ass brays for no reason whatever. The jātaka version differs — it resembles the Tibetan more — for here the villagers attack the animal without realizing that it is an ass, and so its braying is really superfluous.

We get to the last sentence of the Tibetan version which again agrees only with the texts of the jātaka and Meghavijaya, in all the other versions the ass is killed by the hunter.

Finally we should mention that in the *Pañcatantra* and also according to the Pāli text the tale is told to illustrate the harmfulness of gossiping. There is no equivalent of the wise saying in the introduction of the Tibetan tale.

To sum up we can say that the tale resembles the jātaka mostly, but it cannot be derived directly from it, as there are also Kashmirian elements in it.

The Deceived Brahman[27]

The 150th stanza of the *Subhāṣitaratnanidhi* can be found on V. 3a of the Budapest MS, our tale is a commentary on this. In the Ulaanbaatar MS it is between f. 96a and 97b.

| *šes-rab-ldan-na mñon-sum-gyi* |
| *brjun-gyis pha-rol slu-bar nus* |
| *rkun-po-rnams-kyis khyir btags-pas* |
| *ra-skyes khur-ba bram-zes bor* |

| *bram-ze čig-gis lha-mčhod-pa'i phyir ra-skyes čig bcal-te khrid-nas 'oṅs-pas* | *phyogs de-na rkun-po lṅa yod-pas mthoṅ-ste* | *bdag-čag 'di-la ra-skyes 'di slaṅ-ṅo čes dam-bčas-nas* |

| *skabs daṅ cham-pa'i lam-na phar 'dug-go* | *de-nas rkun-po sṅa-ma čig-daṅ phrad-pa-na* | *khye-ma 'jig-rten bram-ze khyi khrid-pa yaṅ gda'o byas-pas* | *kho-la zer-du zad-pa cam-mo* |

| *yaṅ gñis-pa des de skad gleṅs-pas* | *da-duṅ sṅar-bžin-no* |

[27] Places of occurance: *Tantrākhyāyika*, III, 5; Somadeva, LXII, 61 (Tawney, II, pp. 68 and 636); Kṣemendra, III, 4; *Southern Pañcatantra*, III, 5; *Hitopadeśa*, p. 143; Syrian, p. 67; *Simplicior*, III, 3; Pūrṇabhadra, III, 4 and also Chauvin II, p. 96, Benfey, I, pp. 355—357, Edgerton, vol. II, pp. 118—119, *ZVfV* VIII, p. 464.

| *rkun-po gsum-po de-daṅ phrad-de* | *de skad byas-pas čun-zad yid ma čhis-te*[28] *bltas-te soṅ-ṅo* |

| *de-nas bži-pa des de skad gleṅs-pa daṅ* | *des legs-par brtag-pas* | *khyi-la med-la ra-la yod-pa ra daṅ* | *og-spu la-sogs 'dug-pas yid čhes-nas soṅ-ṅo* |

| *mthar rkun-po lṅa-pa des* | *sṅa-ma ltar brǰod-pa daṅ* | *des bsams-pas 'di ni ṅes-par gnod-sbyin ra-skyesu sprul-pa žig* | *bdag-gi mčhod-sbyin za-bar 'oṅs-kyis* | *de-bas-na gžan thams-čad-la* | *khyir snaṅ-ṅo sñam* | *de-ñid-du bor-te bram-ze soṅ-pa daṅ* | *'dod-de-rnams-kyis ra-skyes khyer-nas soṅ-ṅo* |

| *dcs-na skyes-bu sgyu-thabs-la brcon-pa* | *šin-tu maṅ-ba kha-'thun kyaṅ či-žig ruṅ-ste yid-brtan med-do* ||

T r a n s l a t i o n

If [someone is] clever he can cheat his
adversary with an obvious lie.
[Because] the thiefs said that the goat carried
was a dog, the brahman threw [it] away.

A brahman acquired a goat for an sacrifice and came carrying it [with himself]. Five thieves who were living in that area noticed it. «We shall take the goat from this»—they decided.

They found a place on the suitable road further away. Then [when the brahman] met the first thief mentioned above, «Oh, world! Here is also a brahman who is carrying a dog»—he said, and this was all he had to tell him.

Again the second [thief] addressed him. It happened now as before.

When the brahman met the third thief, that said the same thing, the the brahman regarded him doubtfully and went on his way.

When the fourth thief told him the same he examined it well. «It is not a dog but a goat, for it has a horn and a beard and so on.», and he went on reassuredly.

Finally the fifth thief expressed the same opinion as the others. [The brahman] thought: «This must be a demon in a goat's shape. That is why, while I am bringing it as food for the sacrifice, it seems a dog to everybody»- he thought. Presently he threw it away and left, and those, who wished it, left, taking the goat with them.

Therefore people who are after cheating, should not be believed even if all they say agrees, and if they are very many. —

Among the versions of the tale of the deceived brahman the versions found in Kashmir are those which could have been the sources of certain

[28] Should be *čhes-te* or *či-ste*, see Das, 1135.

motives of the Tibetan tale. Here we can gain most from the text of the *Tantrākhyāyika;* I am quoting it from Hertel's 1904 edition.[29]

asti brāhmaṇaḥ paśubandhananimittaṃ paśumādāyā svaveśmanyuccalitaḥ | atha pathi ca dhūrtairdṛṣṭvābhihtam | bhakṣayāmo 'dyainamajamiti | tatastasyāgrataḥ kṛtasaṃkalpairmārgābhimukhyenāgacchadbhirekadvitripravibhāgena yātam | yastu teṣāmagragastena brāhmaṇo 'bhihitaḥ | avaśyamasau sādho śvā saguṇo yena tvayā skandhenohyate | athavā śvāpadavyāpādane kuśala iti | evamuktvāpakrāntaḥ | brāhmaṇaścintayāmāsa | kimanena durātmanābhihitam | kathamahaṃ śvānaṃ skandhe kariṣyāmi | yāvadanyau dvau dhūrtau saṃprāptau tābhyāmapi brāhmaṇo 'bhihitaḥ | brahman | kimidamasadṛśaṃ vyavasitam | yajñopavītamakṣamālā kamaṇḍalustrapuṇḍrakaṃ skandhe ca śvā vidhuram | athavā śaśamṛgasūkaravyāpādane nūnamayaṃ kuśala iti | evamuktvā tāvatikrāntau | brāhmaṇastu jijñāsayā paśuṃ bhūmau nikṣipya sunipuṇaṃ karṇaśṛṅgavṛṣaṇapucchādīnavayavānparāmṛśyācintayat | mūrkhāste | kathamimaṃ śvānamivāvadhārayanti | punasskandhenādāya prāyāt | athānyaistribhirabhihito brāhmaṇaḥ | na tvayā spraṣṭavyā vayamiti | ekapārśvena gamyatām | yatkāraṇam | śucirasi liṅgamātreṇa | brāhmaṇa | śvasaṃparkānnūnaṃ vyādho bhaviṣyasītyuktvāpakrāntāḥ | athāsau brāhmaṇaścintayāmāsa | kimidamāpatitam | athavā yato bahutvaṃ tatpramāṇaṃ | dṛśyante ca loke viparītāni | kadācidayaṃ śvarūpī rākṣasassyāt | kimasya śakyaṃ svarūpaṃ kartumiti | evaṃ saṃpradhārya bhūmau nikṣipyānavalokayanneva prāyātprāyaścittabhayāt | tairapi bhakṣito 'sau paśuriti |

ato 'haṃ bravīmi |
bahavo 'balavantaśca kṛtavairāśca śatravaḥ |
śaktā vañcayituṃ prājñaṃ brāhmaṇaṃ chagalādiva || 59.

Translation

Once upon a time a brahman acquired an animal for an animal-sacrifice and was going homewards. Meanwile he was seen by some rogues who said: «We shall eat this billy-goat today.» When they came to a decision they came in the opposite direction along the road before the brahman, first one, then two and three separately. The one who came first said to the brahman: «Good man, this dog must have excellent qualities that you should carry it on your shoulder, it may be good at killing wild beasts.» Speaking so he went on. The brahman thought: «What did this evil-hearted say? The idea of my carrying a dog on my shoulder.» When the other two rouges arrived there, they also said to the brahman: «You brahman, how could you undertake such an unseemly thing! The sacred cord of the sacrifice, the string of beads, the waterpot, and the sect-mark on your forehead, and at the same time a dog on your

[29] *Tantrākhyāyika* 1904, pp. 82—83.

shoulder, this is not fitting at all. But it is certainly a clever dog at killing hares, deer, and boars.» So saying they went past. The brahman, in order to examine it, put the animal on the ground, and felt its ears, horns, testicles, tail and other parts of its body all over and thought: «They are fools, how can they imagine that this is a dog?» Putting it back on his shoulder again, he went on. After this the other three said to the brahman: «Do not touch us! Step aside! For what reason? You are pure only in outward appearance, brahman! As you are carrying a dog you must surely be a hunter.» So saying they left. Then the brahman thought: «What is this thing? But the majority must be right. Things we see in the world are reversed, misleading. Perhaps this is a *rākṣasa* that has taken the form of a dog. What? — it would be capable of assuming its own form!» So thinking he threw it on the ground and left without looking back, for he was afraid of the punishment. And those ate the animal. Therefore I say:

Many powerless but hostile adversaries
can deceive the clever, like the brahman was deceived for the goat.

The story of the deceived brahman played an important role in the reconstruction of the *Pañcatantra* versions, for the filling in of gaps threw light on interrelationships.[30] At the point in question the Tibetan version also differs.

1. Already A. Schiefner drew attention to the Indian equivalent of the 150th stanza of the *Subhāṣitaratnanidhi* in his notes to Böhtlingk's *Indische Sprüche* (1863. III. p. 403). From the Kosegarten edition (volume III, p. 117) he quotes the following saying:

The clever who have much brain can cheat the strong,
like the rogues cheated the brahman with the goat.[31]

The version of the *Simplicior* largely agrees with this.

The introductory verse of the *Southern Pañcatantra* agrees with the Kashmirian variants:

Many powerless but hostile adversaries
can cheat the clever, like the brahman was cheated for the goat.

[30] Hertel, *Tantrākhyāyika die älteste Fassung des Pañcatantra. Aus dem Sanskrit übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen*, I—II (Berlin und Leipzig 1909), lst volume, p. 32. Edgerton, II, 118—119.

[31] Boethlingk, *Indische Sprüche* III, 221, No. 4622.
bahubuddhisamāyuktāh suvijñānā balotkatān |
saktā vañcayitum dhūrtā brāhmaṇaṃ chāgalādiva ||

Kṣemendra's version stands between the *Tantrākhyāyika* and Pūrṇabhadra:

> Destroy your enemy by cheating, considering all the means,
> By cheating the first-born lost the goat because of the scoundrel-enemies.[32]

As we can see, in the first line of the introductory verse the Jaina versions are nearest to the Tibetan.

2. If we take the tale itself, from the point of how the goat was acquired there are two different versions in India: the brahman *bought* it according to Somadeva, *Hitopadeśa* and also according to the *Kalila wa Dimna* versions which derive from a Pahlavi translation, but according to all the other Indian versions the brahman *got* the animal for sacrifice. The Jaina version tells the name of the brahman and also the details of the acquisition of the goat, these are evidently later additions.[33]

The Tibetan version uses *'chol-ba*, meaning: «to seek, to try, to obtain, to procure, acquire, to fetch»[34] and so it stands closer to the second group, but it has also possibilities of the first.

3. Later on we find more variety. The Kashmirian version — the oldest according to Hertel — as we have seen, does not give the number of the rogues before the plan is carried out: «while on his way he was seen by rogues». But during the performance of the plan the brahman is addressed first by one, then by two and finally by three rogues.[35] According to Hertel all the versions (except Somadeva and Kṣemendra) go back to a manuscript in which after the description of the meeting with the first rogue the words of the third meeting follow immediatelly, and the text between these is omitted. Such a manuscript can be found among the Kashmirian manuscripts also. In all these the gap is noticeable and was filled up in various ways. In the Syrian version, which is nearest to the lost Pahlavi, four rogues put different questions about dogs.[36] Keith-Falconer mentions three,[37] the other *Kalila wa Dimna* versions fluctuate between two and three.

The Jaina versions show great differences, Pūrṇabhadra and *Simplicior* know of three rogues who say that the brahman is carrying a dog or a dead calf (or child) or an ass.

[32] Kṣemendra (Mańkowsky) III. 30th verse:
chalena pātaya ripunsarvopāyaparikṣayā
chalena bhraṃśitacchāgo dhūrtaiḥ ṣatrubhiragrajaḥ

[33] Hertel, *Das Pañcatantra*, pp. 296, 443.

[34] Jä. p. 461.

[35] This — according to Hertel — is appropriate to the original didactic aim of the piece: it gave an opportunity to the students to practise the Singular, Plural and Dual forms.

[36] Syrian, pp. 67—68.

[37] Keith-Falconer, p.

In Meghavijaya[38] four rogues talk to the brahman, they call its animal as dog, dead calf, ass and tiger. In the *Southern Pañcatantra* the brahman is first addressed by a rogue, then by other people. The *Hitopadeśa* mentions three rogues.

The versions written in Kashmir are all nearer to the original. In the *Tantrākhyāyika* and in Somadeva there are six rogues, in Kṣemendra first one, then two and then others come, so the Tibetan version with its five rogues could easily have derived from this.

In the condensed Tibetan version all the five rogues say the same to the brahman, of this there is no parallel among the related Indian versions. The brahman's reaction is very skilfully depicted in the Tibetan tale. That he reacts only three times proves that this version derives from a text in which, even if there were more rogues mentioned, only three meetings took place.

4. The last but one meeting is especially interesting. Also in the *Hitopadeśa* and in Somadeva the brahman's doubt and then his examining the goat can be found,[39] but the relation with the Tibetan text is more apparent in the *Tantrākhyāyika* and is Kṣemendra. Kṣemendra's tale is slightly shorter than the version we quoted above.

5. The conclusion of the tale is the same in most of the versions. Only the Pahlavi version (and its offshoots) are different, because here the brahman thinks that the man who had sold him the goat had blinded his eyes so that he believed the dog was a goat. In the *Southern Pañcatantra* it is not mentioned that the goat could be a *rākṣasa*. Somadeva writes: «It must have been some living creature who disturbed me, taking away my correct vision.[40]

At the end of the Tibetan version we find a short summary of the lesson of the tale: one should not believe the evil even if they are in majority. This is similar to the introductory verse in the *Hitopadeśa*

> Whoseover believes that like him,
> the evil man will also say the truth,
> will be cheated by him, like the
> brahman with the goat.[41]

[38] *ZVfV* 1906, p. 265.

[39] *Hitopadeśa*, p. 143: «Hearing this the brahman put the goat on the ground and examined it over and over again and then put it on his shoulder and went on reluctantly.» (*tadākarṇya brāhmaṇaśchāgam bhūmau nidhāya muhurmuhur nirīkṣya punaḥ skandhena gṛhītvā dolāyamānamatiścalitaḥ*)

[40] Somadeva, LXII, 67: *nūnam bhūtena kenacit bhrāmito 'ham dṛśam hṛtvā*

[41] *ātmaupamyena yo vetti durjanaṃ satyavādinam*
sa eva vañcyate tena brāhmaṇaśchāgato yathā

The Tibetan tale stands nearest to the Kashmirian versions, but no manuscript can be looked upon as its immediate source.

In summing it up we can say that none of the three tales chosen at random goes back to a single *Pañcatantra* text, known to us today. In each of the tales we find traces of more Indian versions.

It is even more difficult to solve the problems because the Tibetan version often contains only an abstract of the tales, and so we can suppose that the tales resemble each other only because the versions contain only the invariable essentials of the tales.

In one case we have attempted to decide if the extract was made still in India or already in Tibet. The latter seems to be more likely.

The questions which have presented themselves can only be answered with certainty when all the tales of the commentary and the Tibetan tales of Indian origin will be examined from the point of view of the Tibetan versions.

RESEARCHES CONCERNING THE PHONETICS OF THE TANGUT LANGUAGE

BY

M. V. SOFRONOV (Moscow) — E. I. KYČANOV (Leningrad)

Tangut is a dead language. Dealing with its phonetics and phonology we have to begin with an explanation. The Tangut language was left to us in sources written with a hierogliphic script. The only thing which we can reconstruct is the reading of the separate Tangut characters. Thus everything, which we can conclude in the following concerning the phonetics of the Tangut language, is connected exclusively with the reading of the characters.

I. The sources for reconstruction

We have at our disposal two kinds of sources for the reconstruction of the reading of the Tangut characters: internal and external. To the first belong the various transcriptions of the Tangut texts into other scripts, to the second — the phonetic tables and vocabularies compiled by the Tangut philologists. Both groups have great importance and complement each another. With the help of the phonetic tables and vocabularies we can define the phonetic elements as they were distinguished by the Tanguts themselves, while with the help of the foreign transcriptions we can give a phonetic interpretation of these elements.

External evidence

The Tibetan transcription of Tangut receives its importance from the fact that the Tibetan script is phonetic. The only difficulty of the Tibetan transcription is its inconsistency. It is possible that the cause of this is partly in our unsatisfactory knowledge of the historical phonology of the Tibetan language.

In the course of the long contact between China and the state of Hsi-hsia several Chinese transcriptions of Tangut words were preserved in the Chinese historical sources. The value of these transcriptions is, unfortunately, not high, because they might have been made by people who did not know the Tangut

language sufficiently well. Further, even if they were made by people who knew Tangut well, we still could not be certain that all of them were made with the same care, and, what is more important, in the same system.

An outstanding source for the Chinese transcription of Tangut is the 番漢合時掌中珠 «Tangut-Chinese Suitable Pearl in Palm», a handbook for Tanguts in Chinese and in Tangut for Chinese. The Chinese transcription contained in this book is, however, not consistent in all respects. As it is mentioned in the author's introduction, in some cases the interpretation of the diacritical marks of the Chinese transcription was left to the teacher.

The Tangut syllables can be transcribed by one or two Chinese syllables. The latter is called binomial transcription. They can be amended by diacritical marks which refer to the pronunciation of one element of the syllable.

The interpretation of the binomial transcriptions presents some difficulties. According to the Chinese tradition developed on the basis of the transcription of Sanskrit, one foreign syllable can be rendered by two Chinese ones in two cases: first, the foreign syllable had an initial cluster of two consonants, second, it consisted of sounds which were distributively uncomportable in Middle Chinese. In the first group the binom was completed by the mark *erh-ho*, in the second by *fan-ch'ie*.

Binomial transcriptions of the work «Pearl» have no diacritical marks and therefore in every case we have to decide with the help of internal evidence to what group a given binomial-transcription belongs.

The Chinese transcription of Tangut is one that is a non-phonetical script made of another non-phonetical script. For the reconstruction of the reading of the Tangut characters we have to know the reading of those Chinese characters which were used in the given transcription. The reconstruction of the reading of the given Chinese characters is rendered more difficult by the fact that it was dialectal. For this reason we have to have synchronic data on the phonetics of the North-West Chinese dialects of the 12th century. Such data are provided by the fragments of the Sanskrit-Chinese *dhāraṇīs* found among the Tangut sources in Khara-Khoto. The linguistic study of these documents shows that they reflect one of the North-West Chinese dialects. This dialect is unfortunately not quite the same as the one on which the Tangut-Chinese transcription is based, but it seems to be near to it and thus corroborate our conclusions concerning the dialect which underlies the Tangut-Chinese transcription.

Since the external sources provide only not quite consistent data on the reading of the Tangut characters we can obtain only an approximate idea of the sound-type of the Tangut syllable[1].

[1] We use here the term sound-type for the class of Tangut sounds which is characterized by given foreign transcriptions having definite common traits.

Internal evidence

Although philological studies were of a high level in the Hsi-hsia Empire, the Tangut scholars were not interested in the description of the separate sounds of their language, as for instance the Indian scholars were. This does not mean that the question of articulation was of no importance to them. On the contrary, all the classifications of the sounds of the Tangut language were made according to their articulation. Without this the internal sources could not have their special role in the reconstruction.

As their Chinese masters, the Tangut philologists concentrated their attention not on the separate sounds of speech but on the syllable represented by a character. The Tangut scholars were accurately aware that the syllable is a succession of elementary units.

The potential tables and dictionaries made by the Tangut scholars are in general practical sets of syllabic classes which have common characteristics from the point of view of the elementary units contained in them. The works of the Tangut philologists give information concerning only the relation of the elementary units of the Tangut language and have nothing to say about their phonetic realisation.

a) The Tangut phonetical tables consist of two parts. The construction of the first part is almost the same as the Chines phonetic tables of Szŭ-ma Kuang. In the upper horizontal line we find the characters symbolising the initial consonants of the syllable, in the column on the left — the characters denoting the end of the syllable are written. These two lines of characters work as coordinated axes. At the cross-point of two lines is placed the character which have the same initial consonant as the one above and the same end of the syllable as the one on the left. If at a given cross-point a syllable is not possible the place is marked with a red circle.

The classification of the Tangut consonants is not different in principle from the classification of the Chinese consonants of the same epoch. On Chinese pattern, the Tangut linguists distinguished nine classes of consonants: labials, labial spirants, dentals, palatals, velars, dental-alveolars, palato-alveolars, glottals and liquids. This classification can be formulated in a more general way. According to the place of articulation we can distinguish the following general classes: labials, prelinguals, postlinguals, dentals and glottals. This generalized classification was used by the Chinese philologists and named *wu yin* 'five sounds'. The Tanguts have followed their Chinese masters in this respect. The Tanguts distinguished not only the same classes of consonants in their language but found the same consonants as the Chinese within the classes. The Tangut phonetic tables contain 36 consonants, that is exactly the same number as to be found in the phonetic table of Szŭ-ma Kuang.

The second part differs principally from the Chinese phonetic tables. It is constructed in the following way. In the upper horizontal line there are

written five large characters. Where character are missing red circles take their place. In the following horizontal lines, exactly under the characters of the line above, are written characters of smaller size. Here too, if a character is missing, we find red circle in its place. Beneath we find a group of two characters which are, judging from their placement, unconnected with the group above. In some cases there are two more characters written underneath. If the latter are missing no red circles are used. On the lower end of the page there are characters of the same size as in the upper horizontal line.

It causes no difficulty to give a summarized interpretation of these tables. The two characters of large size on the bottom of the page denote the rhymes of the even and rising tones, resp. These tones are known from the phonetic tables and other internal sources. According to the dictionary of rhymes (*Wen-hai*), we can determine that all syllables on the page given have the same vocalic part. With the help of the *Homophones* it is easy to fix that the five columns with the large character at their top, represent syllables with initials belonging to the five categories described above: first column — class of labials, second column — class of prelinguals, third column — class of postlinguals, fourth column — class of dentals, fifth column — class of glottals. The characters in the two lower groups represent syllables with initial belonging to liquids. The construction of the pages of the second part of the phonetic tables gives evidence of the fact that the Tangut philologists used the classification of the «Five sounds» in its original form, when the liquids were not placed within the system of classification.

The horizontal lines differ from each other in the character of the medials or intermediate sounds between the initial consonant and the vocalic part of the syllable. The upper line contains syllables without medials, in the following lines we find syllables with different medials. Thus the pages of the second part of the phonetical tables represent series of phonological oppositions with the help of which it is easy to distinguish three groups of the Tangut syllables having distinctive role.

b) In the dictionary 文海 «The Ocean of Characters», known according to its Chinese title *Wen-hai*, all the syllables are arranged according to the two tones: even and rising. Within the tonal class the syllables are distinguished according to rhymes, or vocalic parts. The number of the vocalic parts of the Tangut syllables was relatively not high. The Tangut philologists, following the Chinese model, called them rhymes, numbered them and gave them names.

Within a rhyme the syllables are distributed according to medial classes. Depending on the possibilities of combining the medials with the vocalic part there existed one or more such classes. Within the medial class the syllables were classified according to their initial consonants. Syllables with identical initial consonant formed a special group. These groups were arranged according to the usual Tangut order of initial consonants, referred to above.

Each entry of *Wen-hai* consisted of two parts: the explanation of the structure of the characters, the explanation of its meaning effected by synonym or sentence and the explanation of the pronunciation made by the *fan-ch'ieh* method.

The Tangut *fan-ch'ieh* does not differ principally from the Chinese, but is more systematic. The study of the first characters of the Tangut *fan-ch'ieh*s shows that we have to do with more initials in the Tangut language as they are indicated in the first part of the phonetic tables. Investigating the second characters of the *fan-ch'ieh*s we find that, with very few exceptions, they are all present in the rhymes. In some instances there are used for the second part of the *fan-ch'ieh* syllables of the corresponding rhymes of the other tone. In such cases the right tone is, however, indicated every time. A more detailed study of the second part of the Tangut *fan-ch'ieh*s lead to the conclusion that the syllables of each medial class are characterized by the second of their *fan-ch'ieh* pertaining to the same medial group. The use of the same second part of a given *fan-ch'ieh* in two separate medial groups is possible only in those special cases where the acoustic difference between the non-medialised vocalic part and the vocalic part with medial *-i-* was not significant. In the remaining cases the second character of the *fan-ch'ieh* does not change its place within its own medial group.

We can observe a medial harmony in the *fan-ch'ieh* of the medial groups: the first and the second character of the *fan-ch'ieh* were chosen so that both had the same medial (or zero medial).

c) The dictionary 祓 𥝢 𥝢 𥝢 «Mixed Categories of the Ocean of characters» is — according to N. A. Nevskij[2] — a supplement to *Wen-hai*. It is known also under its Chinese title: *Wen-hai tsa-lei* and it differs in its construction from *Wen-hai*. The syllables are classified according to the two tones as in Wen-hai, but the arrangement according to the rhymes within the tonal classes does not exist. The syllables are distributed according to their initials. The majority of the syllables pertain to the classes of dental-alveolars, palato-alveolars and liquids. From this it is evident why the material is ordered in groups pertaining to the same classes of initials. If the classification had been done according to rhymes, each rhyme would have had to consist only a very few syllables and only of the three initial groups. The structure of the entries in the vocabularly of *Wen-hai tsa-lei* is the same as that of *Wen-hai*.

If we compare the transcriptions of the syllables in *Wen-hai* and *Wen-hai tsa-lei* it becomes clear which part of the Tangut syllables were included in the latter. In *Wen-hai* were collected syllables which could be transcribed with the Chinese binomial type *fan-ch'ieh*. In *Wen-hai tsa-lei* were included those syllables which had the following characteristics: syllables with dental-alveolar or

[2] Тангутская филология, Moscow 1960, p. 100.

palato-alveolar initials which could be transcribed only with the binomial type *erh-ho* and syllables with liquid initials which could be transcribed with Chinese syllables provided with diacritical marks. From this it is evident that *Wen-hai tsa-lei* contains those syllables of the Tangut language which could not have been described in the terms of *Wen-hai*.

d) The dictionary 龍龍 «Homophones» has been described several times, therefore we refer only to its basic characteristics. From the pre- and postface we understand that it was composed first of all with the aim of being a manual for orthography. At the same time it used a new and more convenient classification of the material. The «Homophones» were divided into nine chapters corresponding to the nine classes of consonants. Within the separate chapters the syllables are arranged according to their initial classes. Within the same initial classes the syllables are arranged according to rhymes based on the tones. Syllables with the same pronunciation are gathered into groups separated from each another by little circles. Syllables which alone form a group are placed at the end of the section under the heading «single characters» and here the little circles are missing.

e) The anonymous manuscript dictionary consists of a roll about five meters long. The beginning and the end of the text is missing. It is an interesting attempt to combine the advantages of *Wen-hai* and «Homophones». The arrangement of the lexical material is the same as in «Homophones» but each character is defined by a vocabulary entry taken over from *Wen-hai* with the additional indication of the initial, the final and the tone.

II. The problem of tones in the Tangut language

The problem of tones in the Tangut language is the most complicated part of the phonetical reconstruction. All the internal evidences point to on the existence of tones, but there is no agreement among them concerning their number.

The phonetical tables, which are our basic sources for the reconstruction of the Tangut phonetical system, are ambiguous in this respect. In the introduction to the tables it is stated: «The five sounds of our language are manifested so that they are present in the initial of every syllable be it of even, rising, departing or entering tone; depending on their voiceless or voiced, unaspirated or aspirated character, the high or low category of pronunciation is realized» (Phonological tables, No 620, p. 2). Thus the introduction refers clearly to the existence of four tones in Tangut and the terminology used coincides with the Chinese. But the practice of the tables has nothing in common with this theory. As stated above, in the tables we find only two tones i.e. even and rising, and the rhymes offer the same evidence. How can we resolve this contradiction?

In his work on the Tangut dictionaries Nevskij mentions the *Wen-hai pao-yün*, the «Precious rhymes of the Ocean of characters». This has to be a manuscript dictionary in which the Tangut characters were classified according to the two tonal classes, but at the same time the rhymes of the rising tone were denoted as rhymes of the rising and entering tones.

The fate of this manuscript is mysterious. It is missing in the Tangut collection, and the most curious is that N. A. Nevskij himself did not include it in the inventory. Thus we can judge it only from the remarks of Nevskij and state that it distinguished three tones : even, rising and entering. The entering tone had no rhymes of its own and for it the rhymes of the rising tone were used. This can only mean one thing: the rising and entering tones were not different. As far as the departing tone is concerned, it seems to be missed from the tone classification of the *Wen-hai pao-yün*. Traces of the departing tone can be found only in the anonymous dictionary mentioned above. Some syllables have the mark «rising tone», while the same syllables occur also in the chapter of even tone in *Wen-hai*.

The last pages of *Wen-hai* are missing. Let us suppose for a moment that the chapters of the departing and entering tones were contained in the pages lost. A simple comparison of the number of syllables of «Homophones», more rich in syllables, with the number of syllables contained in the extant part of *Wen-hai* (together with *Wen-hai tsa-lei*) makes it clear that the few lost pages could not have contained two other important tonal classes. From this becomes understandable the statement of the introduction to the phonetical tables, where their role as keys to *Wen-hai* is mentioned.

Thus from internal sources only *Wen-hai* distinguishes two tones consistently, the even and the rising ones. The remaining sources are less consequent. The introduction to the phonetic tables distinguishes four tones and in the text itself only two. *Wen-hai pao-yün* has three tones. The anonymous dictionary denotes four tones and beside these it has some curious tonal marks like «rising even» etc. From these we can conclude that there was no unanimous opinion among the Tangut philologists concerning the number of tones in their language.

The tone of the Tangut language is closely connected with the pitch or register of pronunciation of the syllable. Judging from the terminology, the tones of the Tangut language were marked by musical accent or contour. The second characters of the *fan-ch'ieh* indicated that the syllables of the Tangut language could be pronounced in two pitches or registers: high and low.

For the sinitic languages it is generally characteristic that the pitch of the syllable depends on the initial consonant. Syllables with voiceless initials are pronounced with high pitch, those with voiced initials with low pitch. Thus the pitch of the syllable depends directly on the voiced or voiceless character of the initial. The facts of the consonantism of the Tangut language,

however, indicate a somewhat different system. The voiced-voiceless character was an irrelevant feature of the Tangut consonants, thus the dependence only be the reverse: there existed a given pitch for each syllable and within this the initial consonant could be either voiceless or voiced. The same conclusion is supported by those syllables in which there is no initial consonant but they are notwithstanding pronounced with one of the pitches.

Thus we can conclude that the pitch of the pronunciation of the Tangut syllable is a wholly independent factor, working in the same way as tone. We have, to mention however, that the author of *Wen-hai* explains the role of pitch in another way. He connects pitch with the voiceless and voiced character of the initial. This is clear from those marks which figure together with some Tangut *fan-ch'ieh*. In those cases, where there is no adequate syllable for the second part of the *fan-ch'ieh*, a diacritical mark denoting «voicelessness» is added if the syllable is pronounced with high pitch and «voicedness» is added if the syllable has to be pronounced with low pitch. It is clear that such marks can pertain only to the initial consonants and never to the pronunciation of the syllable as a whole.

It seems to be evident that the two different treatments of the Tangut tones belong to two different periods of Tangut philology. In the period of the compilation of *Wen-hai* the Tangut philologists distinguished only two contour tones and two pitches connected with the character of the initial consonant. In the later period, when the phonetic tables and the manuscript dictionary were compiled, the Tangut philologists distinguished four tones. The cause of the change in the treatment of the Tangut tones may have been the change in the character of the initial consonants.

III. The consonants of the Tangut language

The point of departure of our reconstruction of the Tangut consonants is the first part of the phonetic tables where, as we suppose, the official treatment can be found. This introductory part, however, contains not everything which was known about the consonants of Tangut, it can be complemented essentially from the information to be found in *Wen-hai*.

Within the medial class, of a rhyme in *Wen-hai* characters are arranged in a sequence common to the Tangut consonants. The groups of the syllable-homophones are divided by circles from each another. The number of the groups within a rhyme is at the same time the number of those separate consonants for which it is possible to be combined with the vocalic part of the syllable represented by the rhyme in question. If we suppose that the classification of the consonants in the first part of the phonetic tables wholly corresponds with the facts of the Tangut language, we should expect that the number

of groups in each initial subclass will not exceed the number of sounds in the corresponding class of the phonetic tables, which however, is not the case. Beside this some groups within the several medial classes are characterized by the same sound type. This fact indicates that we have to do with more consonants in the Tangut language than enumerated in the phonetic tables and at the same time the difference among the consonants was not in every case distinguishable by the foreign transcriptions.

Tangut *fan-ch'iehs* indicate that the syllables of the two groups corresponding to one initial were in fact different in the pitch of pronunciation. The Tangut philologists, however, stated this difference not only for the pitch but also for the character of the consonant. On the other hand the data of *Wen-hai* show that the Tangut philologists thought the Chinese classification of the consonants to be universal and therefore they distinguished such consonants in the phonetic tables which were in fact not present in the Tangut language, and therefore not included in *Wen-hai*.

Coming to the interpretation of the reconstructed reading of the Tangut characters, we have to mention in advance that it has two successive stages: the phonetical reconstruction and its phonological interpretation.

In the phonetical reconstruction we entirely follow the Tangut philologists in their classification of the Tangut sounds. We shall suppose that the consonants pronounced in two different pitches represent two separate sounds which is strictly unjustifiable in a phonological treatment. For the sake of brevity we shall treat the consonants of the Tangut language not in their sequence traditional in Tangut philology but according to the modern classification: in their order of the place of their formation.

1. *Plosives*

The plosives of the Tangut language can be either aspirated or unaspirated and at the same time voiced or voiceless. The feature of aspiration — non-aspiration is relevant, the feature of voicedness-voicelessness is irrelevant.

On the basis of the Chinese and Tibetan transcriptions and the investigation of the Tangut *fan-ch'iehs* we can distinguish in the Tangut languagep and *ph*, *t* and *th*, *k* and *kh* all figuring in high and low pitch. Since the Tangut philologists classify the consonants according to the pitch of the syllable we can denote the consonants with high pitch as *p*, *ph* ; *t*, *th* ; *k*, *kh* and the consonants of the low pitch as *b*, *bh* ; *d*, *dh* ; *g*, *gh*.

The Tangut phonetic tables distinguish especially the class of palatals. In the left column of the class of the palatalized four Tangut syllables are placed, which have, following the conception of the author, an initial palatalized consonat *t'*. The Chinese transcription indicates that in fact these sounds figured as palato-alveolars. All the consonats characterized in *Wen-hai* as

palatalized belong to the sound-type *N* and not *T*. This seems to point to the fact that no palatalized fricatives existed in Tangut. The distinction of palatalized *t'* in the phonetic table indicates only the effort of its author to find in his own language more sounds corresponding to the universal nomenclature known to him from the Chinese phonetic tables.

The Tangut phonetic tables distinguish glottal  and  corresponding to Chinese *ying* and *yü*. Concerning these consonants the external sources give evidence that as to their articulation they were glottal stops and they were acoustically not distinguishable. The Tangut *fan-ch'ieh* indicates that the syllables with initial consonant were pronounced with high pitch and the syllables with initial consonant were pronounced low pitch.

2. *Spirants*

The Tangut syllables belonging to the category of labial spirants have some special peculiarities. We have reason to suppose that the first consonant of the syllables with an initial corresponding to the Chinese initial *fei* pertain to the sound-type *F*. But in fact the initial consonant of such syllables belong to the sound type *V*. The investigation of the Chinese and Tibetan transcriptions and the Tangut *fan-ch'ieh*s show that this initial consonant is a voiced fricative *v*. Syllables with this initial consonant can be pronounced in high and low pitch. In those cases where the Tangut philologists distinguished the fricatives of the various pitches as independent sounds we use *v* for high and *v̲* for low pitch.

The phonetic tables and the Tangut *fan-ch'ieh*s consistently distinguish the fricative types *s*, *ś* and *χ*. According to the treatment of the fricatives by the Tangut philologists referred to above, we shall distinguish *s*, *ś* and *χ* for high pitch and *z*, *ź* and *γ* for low pitch.

3. *Affricates*

The affricates, as the plosives, can be aspirated and unaspirated and voiceless and voiced. The former feature was relevant the latter irrelevant. On the basis of the foreign transcriptions and the Tangut *fan-ch'ieh*s we can distinguish *ts*, *tsh*, *tś*, *tśh* and *dz*, *dzh*, *dź*, *dźh* differing in the pitch of pronounciation.

4. *Sonants*

The Tangut language is rich in sonants. Their essential peculiarity is that independently from the place of articulation they all can be characterized as pertaining either to the high or to the low pitch.

a) Nasal and semi-nasal sonants

Both the external and internal sources give evidence that in the Tangut language there existed the nasal bilabial plosives *m* and *m̲*, the dentals *n* and *n̲*, the velars *ŋ* and *ŋ̲* differing in pronunciation of the pitch. At the same time the Tangut phonetic tables distinguish within the class of palatalized a palatalized *n* which we denote *ñ* in the hign pitch and *ñ̲* in the low.

We have also to mention the sonants from the class of labial spirants in the phonetic tables. This sonant, judging from the foreign transcriptions, pertains to the same sound type *V* as the corresponding spirant. The Tangut *fan-ch'ieh* shows that the syllables with this sonant can be pronounced in both high and low pitches. It is clear from the above that there was no difference between the spirant and the sonant of this class. In the case when we have to interpret the difference made between these sounds by the Tangut philologists, we shall denote that sonant which belongs to the high pitch as *m* and *m̲* which pertains to the low.

Parallel with the nasal sonants there existed in the Tangut language semi-nasals too. Their articulation begun with a nasal plosive and ended as an oral plosive. We distinguish the following semi-nasals: *mb* and *mb̲*, *nd* and *nd̲*, *ng* and *ng̲* according to their pitch.

The characteristic peculiarity of the Tangut sonants is that we have here not only plosives but also spirants and affricates. It seems to us that their pronunciation can be reconstructed as follow: in the pronunciation of the corresponding affricates and spirants the soft palate is lowered and thus part of the airstream leaves through the nasal cavity. Following the Tangut philologists we distinguish the nasal fricative sonants *ns* and *nz*, *nś* and *nź*, further the affricates *nts* and *ndz*, *nťś* and *ndź* differing in pitch. As we have mentioned above, syllables with this kind of sonants are gathered in the chapter of palatal fricatives and sibilants. This means that the Tangut philologists themselves considered as them not as sonants however with a slight difference from the consonants remaining.

b) Non-nasal sonants

The external and internal sources give evidence that in the Tangut language existed the lateral sonant *l* and *l̲*, *l'* and *l̲'*. The difference in articulation of *l* and *l'* is not yet clear. We can only presume that in the Chinese transcription referred to above there is a difference in the palatalization: *l'* is palatalized.

Parallel with the lateral sonants there existed voiced retroflex sonants *ẓ* and *ẓ̲* and *ẓ'*. The difference in articulation between *ẓ* and *ẓ'* is not quite clear. Their rare occurrence does not permit to make any final conclusion.

On the analogy of the previous sonants we may suppose that they differed in palatalization.

To the voiced lateral and retroflex sonants corresponded the unvoiced laterals *lh* and *l̲h* and retroflex *ẓh* and *ẓ̲h* differing in the pitch of pronunciation. In the Tangut language there exist a class of sonants of the sound type *R* which, according to the second part of the phonetic tables was in complementary distribution with the sound-type *L*. Considering this we may suppose that the sound-type *R* contained the same sound as the sound-type *L*, and therefore we can risk the hypothesis of the existence of the rolled *r* and *r̲*, *ŕ* and *ŕ̲* as well as the voiceless *rh* and *r̲h*.

5. *Zero consonant*

We have evidence from the foreign transcriptions of the Tangut syllables that there existed syllables which had no initial consonant.

They were not many and all are to be found in the *Wen-hai tsa-lei*. The place of these syllables in the said dictionary seems to indicate that the syllables with zero could be pronounced both in high and low pitch.

IV. The vowels of the Tangut language

The Tangut philologists distinguished in their language 105 vocalic parts of syllables or finals which they called rhymes. We learn from *Wen-hai* that syllables with one kind of the vocalic parts could be pronounced in two tones, with the other kind only in one of the tones. This fact can be interpreted only if we suppose that the classification of the vowels was based on pure phonetical criteria and the vocalic word finals which were perhaps dissimilar in some respect from the remaining, were arranged in special rhymes.

One of the most important problems of the Tangut vocalism is the question of the finals. The Tibetan transcription of the Tangut syllables show that the overwhelming majority of the Tangut syllables was open. The data of the Chinese sources are inconsistent in the first line because in the dialect on which the Chinese transcription was based, the final consonants were lost in most of the syllables. In the Chinese transcription of the «Pearl in Palm» we find 344 different syllables. At the same time the choice of the syllable, taking part in the transcription was not accidental. The open syllables had priority. Syllables with the final *-n* are rare. Syllables with final *-ŋ*, pertaining to the rhyme *tung—chung* and syllables with final *-m* belonging to the rhyme *ch'in—hsien* are almost completely missing. There can be no doubt, that while transcribing the Tangut syllables with the help of the Chinese characters, the author of the «Pearl in Palm» tried to use those Chinese syllables which were

in their structure the nearest to the Tangut syllables. For these reasons it seems probable that the facts discussed above in connection with the Chinese finals can characterize the Tangut syllables too. This means that the main type of the Tangut syllables was open and there existed only a few syllables with final *-n*.

The Tangut-Chinese transcription corroborates the probability of our assumption. The Tangut transcription of the Chinese syllables can be either mono-or disyllabic. One type of the Tangut disyllabic transcriptions serves for rendering Chinese closed syllables. In such cases the first part of the disyllable denotes the syllable without the final consonant, the second the final consonant. All Chinese syllables, transcribed in this way, pertain only to the rhymes *tung—chung*. This means that these syllables were the only oneshweih the Tanguts could not transcribe with one syllable. In the remaining cases the Chinese syllables could be rendered in a more or less exact way with the help of one Tangut syllable. Since the Chinese syllables with final *-n* and *-m* were transcribed by one Tangut syllable we have to assume that in the Tangut language there existed syllables not only with final *-n* but also with final *-m*. It is not difficult to state that the Tangut-Chinese transcription has more possible final consonants than the Chinese-Tangut. This contradiction is easy to solve. As we shall see later on, all Tangut syllables with final *-m* are borrowings from Chinese and they are classified by the Tangut philologists in a special rhyme, while the syllable with *-n* seems to be original Tangut syllables.

In the early parts of the phonetic tables each Tangut rhyme is arranged in seven groups. Anticipating a little we have bear in mind that these groups of seven correspond, in general, to the internal order of the rhymes, but in the present state of our knowledge about Tangut vocalism, we have also to admit that the groups of seven have less importance than the cyclic groups.

If we try to classify the vocalic type of each rhyme, and then to trace empirically the rules of the arrangement of the vocalic types, then we can state the following features: the character of the vocalic type changes step by step from *U* to *O*. Beside this it passes gradually through all stages of progression forward and upward. In each case, if in the structure of such gradualness the known cyclic character can be observed, it begins and ends with labials. This gradualness is denoted by us with the term cycle. In the gradual sequence of the Tangut rhymes four cycles can be observed. The major cycle from the lst to the 58th rhyme, the first minor cycle from the 59th to the 76th, the second minor cycle from the 77th to the 98th and the third minor cycle from the 99th to the 105th. Looking over the transcriptions of the syllables of the existing rhymes of the various cycles it is not difficult to observe the affinity and in some case the identity of the transcriptions. This fact leads us to conclude that the rhymes of the minor cycles were in some way analogous to the rhymes of the major cycle and at the same time we can suppose of course

that the vowels of the minor cycles differed from the vowels of the major one in a constant.

The Tangut syllables pertaining to some of the rhymes are transcribed with Chinese syllables belonging to different Chinese rhymes. In such cases an important regularity can be observed: all of these Chinese syllables pertain to the same *teng*. This fact gives evidence of the existence of the direct correspondence or close analogy of the Chinese *teng* to the Tangut language. We have to refer here only to the fact that, within the Tangut rhymes, belonging to the same sound-type, on the first place we find the rhyme, the syllable of which is transcribed by Chinese syllables of the first *teng*, on the second place the rhymes with syllables transcribed with Chinese syllables of the second *teng* and on the third place the syllables transcribed with Chinese syllables of the third *teng*. This means that the Tangut philologists were familiar with the Chinese theory of *teng*s and used it in the construction of the rhyme series. The second *teng* of the Tangut rhymes is not present in all cases. Frequently we find series where the syllables of the first *teng* are followed by syllables of the third *teng*.

It is interesting to remark, that among the Tangut rhymes there is essentially none, that is transcribed exclusively with syllables of the fourth *teng*. Usually the syllables of the fourth *teng* occur only in a few cases among the transcriptions of the syllables of the second and third *teng*.

The three *teng*s of the Tangut rhymes differ not only in articulation but also distributively. The distributive difference of the rhymes of the various *teng*s appear in the combination with the labials and dentals. The finals of the first *teng* is characterized by the composition with the labials and dental-alveolars. For the vocalic final of the second *teng* the combination with labials and palato-alveolars is characteristic. The finals of the third *teng* are characterized by the combination with labial spirants and palato-alveolars. These peculiarities offer a possibility to determine the *teng* of the Tangut rhymes also in those cases where the Chinese transcription is insufficient or absent.

The reconstruction of the reading of the Tangut rhymes or vocalic finals follows below. The numbers in parenthesis denote the serial number of the rhymes as they were arranged by the Tangut philologists.

We have used the alphabet of APhI. A stroke on the right denotes the second *teng* of the vowel. The horizontal stroke above denotes that the vowel is in complementary distribution with the preceding one.

The rhymes of the major cycle

1. (1—1 II) -ɯ
2. (2 I—2 II) -i̯ɯ
3. (3 I — 3 II) -ɣ
4. (4 I—4 II) -ʋ
5. (5 I—5 II) -u
6. (6 I) -u′
7. (7 I—6 II) -i̯u
8. (8 I—7 II) -e
9. (9 I—8 II) -e′
10. (10 I—9 II) -i̯e
11. (11 I—10 II) -i
12. (12 I—11 II) -ɛ
13. (13 Iï) -ɛ′
14. (14 I—12 II) -i̯ɛ
15. (15 I—13 II) -ɛn
16. (16 I) -ɛ′n
17. (17 I—14 II) -ä
18. (18 I—15 II) -ä′
19. (19 I—16 II) -i̯ä′
20. (20 I—17 II) -äɪ
21. (21 I—18 II) -i̯äɪ
22. (22 I—19 II) -a
23. (20 II) -a′
24. (23 I—21 II) -ā′
25. (24 I—22 II) -an
26. (25 I—23 II) -a′n
27. (26 I—23 II) -i̯an
28. (27 I—25 II) -ï
29. (28 I—26 II) -ï′
30. (29 I—27 II) -i̯ï
31. (30 I—28 II) -ə
32. (31 I) -ə′
33. (32 I—29 II) -i̯ə
34. (33 I—30 II) -ɜ
35. (34 I—31 II) -ɜ′
36. (35 I—32 II) -i̯ə
37. (36 I—33 II) -ɪ
38. (37 I—34 II) -ɜ̆
39. (38 I) -ɜ̆′
40. (39 I—35 II) -i̯
41. (40 I) -ɒ
42. (41 I—36 II) -ɒ′
43. (42 I—37 II) -i̯ɒ
44. (43 I—38 II) -î
45. (44 I—39 II) -î′
46. (45 I—40 II) -i̯î
47. (46 I) -i̯î′
48. (41 II) -ê
49. (47 I) -iê
50. (48 I) -ʌ
51. (49 I—42 II) -ʌ̄
52. (50 I—43 II) -ʌ′
53. (51 I—44 II) -i̯ʌ
54. (52 I—45 II) -ɔ
55. (53 I—46 II) -i̯ɔ
56. (54 I—47 II) -o
57. (55 I—48 II) -o′
58. (56 I—49 II) i̯o

The rhymes of the first minor cycle

59. (57 I) -y
60. (50 II) -ȳ
61. (58 I—51 II) -ʷu
62. (59 I—52 II) -i̯ʷu
63. (60 I—53 II) -ɛ̣
64. (61 I—54 II) -i̯ɛ̣
65. (62 I—55 II) -ɪ̣
66. (63 I—56 II) -ɒ̣
67. (64 I—57 II) -i̯ɒ̣
68. (65 —I58 II) -ị̂
69. (66 I—59 II) -ị̂′
70. (67 I—60 II) -i̯ị̂
71. (68 I) -ệ
72. (69 I—61 II) -i̯ệ
73. (70 I—62 II) -ʌ̣
74. (71 I—63 II) -ǫ
75. (72 I—64 II) -i̯ǫ
76. (65 II) -i̯ǫ

The rhymes of the second minor cycle

77. (73 I—66 II) -ɜ̣
78. (67 II) -ɜ̣̄
79. (74 I—68 II) -i̯ɜ̣
80. (75 I—69 II) -u̯
81. (76 I—70 II) -i̯u̯
82. (77 I—71 II) -ẹ
83. (78 II) -ẹ′
84. (79 I—72 II) -i̯ẹ
85. (80 I—73 II) -ä
86. (81 I) -ạ̈′
87. (82 I—74 II) -i̯ạ̈
88. (83 I) -ạ
89. (84 I—75 II) -ạ′
90. (85 I) -i̯ạn
91. (86 I—76 II) -i̯ị̈
92. (77 II) -ə̣
93. (87 I—78 II) -ə̣̄
94. (88 I—79 II) -ə̣̄′
95. (89 I—80 II) -^{w}ọ
96. (90 I—81 II) -i̯^{w}ọ
97. (91 I—82 II) -^{w}ọ
98. (83 II) -i̯^{w}ọ

The rhymes of the third cycle

199. (84 II) -*v*
100. (92 I—85 II) -*e*
101. (93 I—86 II) -*ä*
103. (95 I) -*ä*′
104. (96 I) -*o*
105. (97 I) -*i̯o*

THE MANDATE OF PRINCE I-K'UANG AND OF LI HUNG-CHANG FOR THE PEACE-NEGOTIATIONS IN 1900 (AUSTRO-HUNGARIAN COPY)

BY

FL. HUSZÁR

The Budapest «Ferenc Hopp» Museum of Eastern Asiatic Art, keeps the document to be discussed below under No. 63.69. This document was purchased by the Museum, together with bronze, porcelain and other items from Béla Nemák, a citizen of Győr, at the end of 1963. These items were part of the legacy of Moriz Czikann von Wahlborn, the late Peking ambassador of the Austro-Hungarian Monarchy.[1] Béla Nemák got the items by right of descent.

The dimensions of the paper-roll are 99.5 cms by 53.5 cms. The page which is filled by the text is painted orange. The text is surrounded by a narrow border of double red lines. There are pictures of dragons, two each at the top and the bottom, and one each on either margin. There are fire-balls between the dragons at the top and at the bottom and also in the two top corners. At the bottom, below the two dragons there are waves, everywhere else there are drawings of clouds. All this is in red.

Within the frame there is a text, written in black Indian ink, with regular, nice strokes of the brush, in *k'ai-shu* characters (see facsimile). Here is a translation of the text:

«Imperial Order. The great Emperor of the Great Ch'ing Empire orders: Now that we are seeking the promotion of peace together with the Great Austria, we authorize I-k'uang, Minister of the Office of Foreign Affairs, Prince of Ho-shou Ch'ing, and also Li Hung-chang, scholar of the Palace of Wenhua, governor of Chihli, Minister of the Northern Fleet and Sui-po of the highest rank, that they should discuss as our plenipotentiaries of the first rank the measures that are to be taken, together with the fully authorized representatives of other countries. Having prepared the paragraphs of the treaty they will be authorized to initial it. The said Prince and Minister are unselfish, faithful and keep the good of the country in mind, they have been long noted for their merits. As they are by all means conscientious and prudent they will work for the establishment of good relations between the countries

[1] Moriz Czikann von Wahlborn was the first Peking ambassador of the Austro-Hungarian Monarchy between 1896—1905. See H. B. Morse, *The International Relations of the Chinese Empire* (London 1918), t. III, p. 491.

and will not abuse our mandate. We will study the treaty personally, and if it is acceptable we will sanction it. Ordered hereby in the 26th year of Kuang-hsü, 18th of 10th month. — Imperial Seal.»

The document, as we can see from the text, is a mandate given to Prince I-k'uang, Minister of the Office of Foreign Affairs, and to Li Hung-chang, Governor of Chihli province. The two of them were the representatives with full power of the Ch'ing dinasty at the peace-negotiations with the representatives of the eight Powers that invaded China in 1900, at the time of the boxer-rising. As this copy was addressed to the Monarchy, Austria is mentioned in it. The text of the mandates addressed to the other countries is the same. Only the name of the country varies according to the country to which the document was addressed. According to the imperial order the two delegates were authorized to initial the treaty.

The date (26th year of Kuang-hsü, 18th of 10th month) is 9th December, 1900.

The red seal says in Chinese seal script: 救命之寶 and in Manchurian, in Manchurian seal script: *xesei tačibure boobai* that is «Imperial Seal».[2]

By taking part in the intervention, the ruling classes of Austria wanted only to demonstrate the position of Austria as a Great Power. In China they had no interests that would have been in immediate danger, as they had had little commercial contact with China, compared to the other Great Powers. But as all other important Powers (Germany, England, Japan, Russia, France, the United States, Italy) sent troops to China, the Monarchy did not want to be left out of the intervention. Even then the military force sent by Austria was of no importance compared with the other imperialist countries forces. The fleet which was sent to the Far East put 461 men on shore there[3], including the officers. There were countries which sent military forces of up to 20.000 or more to take part in the intervention (*e.g.* Germany and Japan). The participation of the Monarchy in the intervention can be looked upon as merely symbolical.[4]

The final draft quoted above of the document was made after the delegates of the imperialist Powers had refused to accept the former mandate.

As I-k'uang and Li Hung-chang write in their report sent to the court (the empress dowager had fled together with the Emperor after the surrender of Peking, on 15th August, and settled down in Hsian on 26th October) that the

[2] The reading of the Manchurian words of the seal is by G. Kara.

[3] See Theodor Ritter von Winterhalder, *Kämpfe in China*. A. Hartleben's Verlag (Wien—Budapest 1902), pp. 578—579.

[4] Sándor Józsa, *Kína és az Osztrák-Magyar Monarchia* [China and the Austro-Hungarian Monarchy]: *Kőrösi Csoma series* 2 (Budapest 1966), now in press.



敕諭
大清國
大皇帝敕諭現因與
大奧國共敦睦誼特授管理
總理各國事務衙門和碩
慶親王奕劻文華殿大學
士直隸總督北洋大臣一等
肅毅伯李鴻章為頭等全
權大臣與各國所派全權
大臣會同商議便宜行事
豫定條款予以署名畫押
之全權該王大臣公忠體
國夙著勳勞定能詳慎將
事締結邦交不負朕之委
任所定條約朕親加查閱
果為妥善便行批准特敕
光緒二十六年十月十八日

German delegate said the former mandate was not sufficient. He insisted that the mandate of Li Hung-chang at the 1895 peace-negotiations with Japan should be taken as a model and that the new mandate should bear imperial seal. The German opinion was supported by the representatives of England, Russia and Japan. For the court it was very urgent that the negotiations should begin. One of the orders says that the court does not wish to intervene with the progress of the peace-negotiations from the distance. The two representatives should conduct the talks. The nearest relatives of the Emperor's family must not be punished, but the other «criminals» must be called to account as the foreign Powers want it, if this can achieve that the foreign troops are withdrawn from the country. It is not necessary to ask the opinion of the court about details, because it would take time and in the meanwhile events may take a bad turn. It is within the powers of the representatives to take any step that may improve the situation.[5]

The court wanted to satisfy the demands of the imperialists even with the text of the mandate. The final draft quoted above agrees almost word by word with the 1895 mandate of Li Hung-chang. I-k'uang's name and rank were of course included in the document by the side of Li Hung-chang's, as this time it was not only Li who led the Chinese delegation as was the case at the Shimonoseki peace conference in 1895.[6]

The 1895 document which served as a model here, was made after the Japanese side had refused to start negotiations with the Chinese peace-delegation. The Ch'ing court first sent Chang Yin-huan and Shao Yu-lien to Japan. But the Japanese claimed that the Chinese side should send respected and outstanding negotiators of high position, who should be authorized to excercise full power. After this hint had been made by the Japanese, the Ch'ing court sent out Li Hung-chang, invested with full powers on 13th February 1895 (21st year of Kuang-hsü, 19th of 1st month)[7].

In both cases the Ch'ing court, fearing that the conflicts of the war might continue, yielded to imperialist pressures.

[5] 朱壽朋 Chu Shou-p'eng, *Tung-hua Hsü-lu, Kuang-hsü chao*, Shanghai, Chi-ch'eng T'u-shu Kung-szu, Hsüan-t'ung chi-yüan chih sui (1909), ch. 163, 1.

[6] *Tung-hua Hsü-lu, Kuang-hsü chao*, ch. 163, 4.

[7] *Tung-hua Hsü-lu, Kuang-hsü chao*, ch. 124, 4.

EIN UNBEKANNTER BRIEF MOSES MAIMÛNÎS UND EIN LOBGEDICHT ZU EHREN ABRAHAM MAIMÛNÎS

AUS DER KAUFMANN-GENISA

VON

A. SCHEIBER

I. Moses Maimûnîs Brief

Die Genisa ist eine unerschöpfliche Quelle hinsichtlich der Maimunî-Handschriften, darunter der Autographe.[1] Unter diesen gibt es auch eigenhändig geschriebene Briefe.[2] Ihre Anzahl ist noch im Anwachsen. Es genügt der Hinweis auf die Forschungen von S. D. Goitein.[3] S. M. Stern hat die Veröffentlichung neuerer Briefe vorbereitet. Die grosse Wichtigkeit der Briefe besteht darin, dass sie einen Einblick in die persönlichen Probleme Maimûnîs gewähren.[4]

Im Folgenden geben wir ein Fragment eines bisher unbekannten Briefes. Er befindet sich in der Kaufmann-Sammlung, im Besitze der Ungarischen Akademie der Wissenschaften. Seine Signatur ist: 123/a. Er besteht aus zwei nicht aufeinander folgenden Papierblättern. Seine Ausmasse sind: 11 × 15,5 cm. Er ist in arabischer Sprache, in schöner Quadratschrift geschrieben.

Sein Inhalt ist folgender. Auf Seite 1*a*—*b* spricht er von seinen Feinden und seinen Verehrern. Die Törichten und Neider verspotten und widerlegen ihn. Andererseits wird ihm in Wort und Schrift zur Kenntnis gebracht, dass einige — wenn auch wenige und nicht von hoher Stellung — in verschiedenen Ländern die Wahrheit verstanden haben. Diese haben entweder seine Werke gelesen oder seine Argumente gehört.

Auf Seite 2*a*—*b* reiht er die Juden in drei Klassen ein: 1) Die sich vom Judentum abwandten und bereits wie die Heiden sind.[5] 2) Die den Sabbath und die ritualen Speisegesetze zwar einhalten, dennoch so sind wie die

[1] N. Golb: Sixty Years of Genizah Research: Judaism VI (1957), p. 13.

[2] Maimonides Commentarius in Mischnam. Ed. S. D. Sassoon. I. (Hafniae 1956), pp. 20—21.

[3] S. D. Goitein: Tarbiz XXVIII (1958/59), pp. 190—196; XXXII (1962/63), pp. 184—194, 299.

[4] A. H. Freimann stellte den Index der Briefe zusammen: חיי הרמב"ם מספריו ומעולותיו. מאת יהודה ליב הכהן מישמן (Jerusalem 1935), pp. 189—195. (Er befindet sich aber nur im Sonderabdruck).

[5] N. Wieder, Islamic Influences in the Jewish Worship (Oxford 1947), p. 8.

«Mînim». (Hier spricht er offenbar von den Karaiten.)[6] 3) Die in jeder Hinsicht am Judentum festhalten und an die Grundsätze der Thora glauben.

Es spricht für die Urheberschaft Maimûnîs, dass er hier ebenso von seinen Feinden redet wie in einem anderen langher bekannten Briefe.[7] Ebenso redet er hier von der Vebreitung seiner Werke wie in אגרת או מאמר תחית המתים[8], oder wie Abraham Maimûnî, der schreibt, beide Werke seines Vaters seien sehr früh zu den Gelehrten gelangt und diese hätten ihn noch in seinem Leben mit ihren Briefen und Fragen aufgesucht.[9] Endlich umschreibt er den Buchstaben ב ebenso mit ת wie Maimûnî selber und die Mitglieder seiner Familie.

Ich erwähne, dass Prof. D. H. BANETH, mit dem ich das Problem des vorliegenden Textes brieflich besprach, den Eindruck hat, dass dieser Brief das Werk eines Mannes ist, der eine neue religiöse Bewegung einleiten will. Und da der Stil so anspruchsvoll und sosehr dem des Maimûnî ähnlich ist, so denkt er an Abraham Maimûnî, der in seiner Kifâjat al-ʿâbidîn eine neue Form des Judentums verkündet. Dass dieses Buch — oder zumindest ein Teil desselben — alsbald in ferne Länder gelangt, beweist ein Ausdruck seines eigenen Briefes: «נעתק לארצות רחוקות מקצתי».[10] Aber auch Professor BANETH leugnet nicht die Möglichkeit von Maimûnîs Urheberschaft, die wir im Obigen wahrscheinlich machten.

Bevor wir den Text selbst veröffentlichen, möchten wir Herrn Prof. Dr. J. BLAU (Jerusalem) für seine freundliche Hilfe Dank sagen.

[6] E. NEUMANN: M. Bloch-Festschrift (Budapest 1905), pp. 164—170; I. FRIEDLÄNDER: MGWJ. LIII (1909), pp. 469—485; S. W. BARON: Essays on Maimonides. An Octocentennial Volume (New York 1941), p. 238; The Guide of the Perplexed. Translated. . . by S. PINES (Chicago 1963), p. 176.

[7] אגרות הרמב"ם. Ed. D. H. BANETH. I. (Jerusalem 1946), pp. 53—54; I. TWERSKY, Rabad of Posquières (Cambridge 1962), pp. 128. ff.

[8] אגרות הרמב"ם. Ed. M. D. RABINOWITZ (Tel Aviv 1951), p. 357: וכאשר התפרסם חבורנו זה בארצות והתפשט בקצוות; I. TWERSKY: The Beginnings of Mishneh Torah Criticism: Biblical and Other Studies. Ed. A. ALTMANN (Cambridge 1963), p. 168.

[9] מלחמות השם. Ed. R. MARGOLIOUTH (Jerusalem 1953), pp. 52—53.

[10] S. ROSENBLATT, The High Ways to Perfection of Abraham Maimonides. I. (New York 1927), pp. 124—125.

מקור

[1a] . . . . . [אלגהל]

ואלחסד יוגבאן אלמכאלבה עלי אלה׳

אלחקאיק ואלעלם ואלאנצאף יוגבאן

אלמהאודה עליהא לאן אלגאהל לא

יפהם אלצואב לגהלה בה ו גלחאסד ׳ו

ונחוה לא יהאוד עליה ואן פהמה ל

לפסאד גרצה ועלמנא אנה כמא שנע

עלינא ובאלף ראינא מן לם יפהם צואב

מא נדבנא אליה או מן חסד עלי מא

אטהרנאה ממן הו חאצר מענא ומ

ואסמע קולנא ומשאהד פעלנא כד

כדלך יערץ למן יסמע מן אלנאקלין

אכבארנא או יקף עלי ראינא מן תצניפנא

ממן לא יפהם או יחסד ואנה כמא א

[1b] אנתבט במא דללנא עליה כל די דין

ותצור ואנצאף מן אלחאצרין ענדנא

כדלך יערץ למן יצל אליה עלם דלך

מן אלבעידין ענא ממן מנחה אללה

תע אלאעאנה באלפהם ופיה דיאנה ת

תוגב לה אן יכון רודף צדק מודה על האמת[1]

ואתצל בנא ממן יכברנא בלסאנה

[1] עי׳ בסדר אליהו רבה, הוצאת מאיר איש שלום, עמ׳ 118; באוצר השירה והפיוט של דודזון ג׳, עמ׳ 370, מספ׳ 386.

וממן יכאתבנה בקלמה אן אחאד
מפרקין פי אלבלאד קלילין אלעדד
לים בדוי ריאסה ולא טהור דניאי והם
החיל אשר נגע אלהים בלבם[2] פהמוא
אלחק ממא וקפוא עליה מן תצאניפנא
או סמעוה מן דלאילנא או תנבהוא
. . . . . .

[2a] . . . . . [שלא]
שמשו תורה כל צרכן רבתה מחלוקת
בישראל ונעשת תורה כשתי תורות[3] או
ערין אלאהויה מן חב אלריאסה ואלאנתצאר
ושלב אלתקדם ואלטהור במא קיל בל
המתיהר אם חכם הוא חכמתו מסת
מסתלקת ממנו[4] ומלתנא מלה ישראל
אנקסם אשבאצהא לאקסאם קסם מ
מרק ען אלדין וכרג ענה כרוגא תאמא
טאהרא כעובדי עז והמשומדים
והפושעים והאולא ואן כאנוא מן נ
נסב ישראל פלא תעלק להם בדין
ישראל בל ח'כמהם ח'כם אלגויים

[2] שמואל א' י, כו.
[3] סוטה מ"ז ע"ב.
[4] פסחים ס"ו ע"ב.

וקסם מרק ען אלדין מרוקא ילחק

[2b] באלמרוק אלת̈אם ואן כאנוא פי ט̇אהר

אחואלהם ואעמאלהם לם ית̈ביין ת̇

תמאם מרוקהם לאנהם יסבת̈ון וימ̇

וימת̈נעון מן מאכלות אסורות ולא

יכפרון באלסנת̈הם והאולא כאלמינים

ואלאפיקורוסין ונחוהם וקסם מת̈מסכין

באלדין ט̇אה̇רא ובאטנא והם אלמו̇

אלמומנון בעקאיד אלתורה וינקסמון

איצא אהל הד̇א אלקסם לאקסאם

קסט הו פי גאיה אלכמאל אלשרעי

או קריב מנה והם אלכאמלון פי ע̇

עלם אלשריעה אלמחררון לאעמאלהם

עלי מ'קת̈צ̇י עלמהם והאולא ה̇

. . . . . .

תרגום

[1a—b] בורות וצרות עין מביאות את האדם בהכרח להתנגד לאמיתות, והידיעה והיושר מביאים אותו לנטות אליהן, כי הבור אינו מבין את הנכון בגלל בורותו בו ומי שעינו צרה והדומים לו אינו נוטה אליו, אף אם הבינו, כי תכליתו נפסדת. ויודעים אנו, שכפי שגינה אותנו והתנגד לדעתנו מי שלא הבין את נכונות מה שקראנו אליו או מי שעינו צרה במה שהראינו ממי שנמצא עמנו ושומע דבורנו ורואה את פעלנו, כן יקרה למי ששומע מן המוסרים את דברינו או מי שעומד על דעתנו

מחיבורינו מאלו אשר אינם מבינים או עינם צרה. וכמו ששבע נחת ממה שהורינו כל בעל דת ומחשבה ויושר מן הנמצאים עמנו, כן יקרה למי שמגיעה אליו ידיעת זה הדבר מן הרחוקים ממנו, מאלו שה' העניק להם עזרה בהבנה ובו יראה המביאו בהכרח להיות רודף צדק מודה על האמת. ונודע לנו ממי שמודיעני בלשונו וכותב לנו בעטו שאחדים, פזורים בארצות, מתי מספר, שאינם בעלי ראשות ועמדה בעולם הזה והם החיל אשר נגע אלהים בלבם, הבינו האמת ממה שעמדו עליו מחיבורינו או שמעו מהיכחותינו או נתעוררו

. . . . . .

[2a—b] [ישלא] שמשו תורה כל צרכן רבתה מחלוקת בישראל ונעשת תורה כשתי תורות או התלקחות היצרים מאהבת הראשות והניצחון ובקשת העליה והעמדה כמו שנאמר כל המתיהר אם חכם הוא חכמתו מסתלקת ממנו. ודתנו, דת ישראל, אנשיה נתחלקו לחלקים, חלק סר מן הדת ויצא ממנה לחלוטין ובגלוי, בעובדי עבודה זרה והמשומדים והפושעים. ואלו, אף כי הם מזרע ישראל, אין להם קשר בדת ישראל, אלא דינם כדין הגויים. וחלק סר מן הדת במידה הקרובה למידה המוחלטת, אף כי מחיצונות מצביהם ומעשיהם אין מתגלה המידה המוחלטת, שבה הם סרו, כי הם שומרים שבת ונמנעים ממאכלות אסורות וא"נ כופרים בלשונותיהם. והם כמינים וכאפיקורסים ודומיהם. וחלק מחזיקים בדת בחיצוניותם ובפנימיותם, והם המאמינים בעיקרי התורה. ואנשי זה החלק מתחלקים ג"כ לחלקים. חלק הוא בתכלית השלמות ההלכית או קריב אליה והם השלמים בידיעת ההלכה. המדקדקים במעשיהם בהתאם לידיעותיהם. ואלה ה[ם]. . . . . .

II. Lobgedicht zu Ehren Abraham Maimûnîs

In Zusammenhang mit Abraham Maimûnî publizierten wir vor einigen Jahren einen Text aus der Kaufmann-Genisa: eine Frage, die an ihn gerichtet worden war.[11]

Diesmal legen wir ein Gedicht vor, das zu seinen Ehren geschrieben wurde. Die Signatur der Handschrift ist: 158, ein Papierblatt. Seine Ausmasse sind: 17,5 × 26,5 cm. Quadratschrift. S. Widder kannte es noch nicht, konnte in seinem Katalog noch nicht darüber schreiben, weil es erst nachher zum Vorschein kam.[12]

Auf der einen Seite des Blattes ist das Gedicht, darunter sind Schreibübungen. Auf der anderen Seite steht ein arabischer philosophischer Text, den der Verfasser des Gedichtes von irgendwo herauskopierte. Auch hier befinden sich Schreibübungen.

Der Vers hat keinen dichterischen Wert. Der Verfasser mochte ein sehr einfacher Mann sein, der schöne Worte suchte und den Wohlklang anstrebte, und dem es wenig verschlug, wenn der Sinn hie und da hinkte. Dennoch ist er einigermassen von Interesse, denn er bezeugt Abraham Maimûnîs Volkstümlichkeit und die Verehrung,[13] deren er sich auch in der unteren Geistesschicht erfreute.[14]

Als Probe bringen wir den Anfang des 27 zeiligen Verses — den ganzen verlohnt es sich nicht zu veröffentlichen —, auch dies zeigt, was der «Dichter» bezweckte: er bittet den hochangesehenen Nagid um eine milde Gabe.[15]

[11] A. Scheiber: Sinai XXIII (1959/60), No. 4. pp. 268—270.

[12] S. Widder: Semitic Studies in Memory of Immanuel Löw (Budapest 1947), pp. 15—113; A. Scheiber: Acta Orientalia VIII (1958), p. 189.

[13] I. Davidson, Thesaurus of Mediaeval Hebrew Poetry, I. (New York 1924), p. 62. No. 1320.

[14] S. D. Goitein: Zion XXVI (1961), p. 175.

[15] Vgl. noch A. Scheiber: Sefunot VIII (1964), pp. 137—144; G. Vajda: REJ CXXIV (1965), p 239. Inzwischen erschien Abraham Maimûnîs Hauptwerk in hebräischer Übersetzung: ספר המספיק לעובדי ה׳. Ed. J. Duri (Jerusalem 1965).

עטרת בין ותר[1] סהר וחמה ורב חיל לאין אונים ועצמה[2]
מאסף מחנות[3] עם האלהים בדברי האמת מדת וחכמה
לאין נכון ישלח מתנותיו ולנכון עלי כמה וכמה
יש ועדי בראש רש להרימו[4] ועדי עב בראש ראשי אדמה
אשר נקרא באברהם שמו ו אשר נמצא ביום מנום לחומה[5]
ושח טפסר[6] וסר כל שר בסודו ושבח כל גברת בין לאמה
גאון מען[7] אשר שבתו בצוען[8] מאוריו זורחים ימה וקדמה
בנו משה בנו מימון בנו רב ורב בן רב ורב בן רב לשלמה
ומשקה את משרתיו מי חיותם אשר קנאה לאל נפשם והמה
ואם בו קנאו יניחו מי רוש פתנים[9] ממימיך מנחש שרף וחמה
. . . . . .
מרוה הנפשים הצמאים ביורה ביקר תורה תמימה[10]
ומורה לנבוכים בסעיפים ומושך הלבבות במזמה
. . . . . .

[1] מלכים א׳ י, טו.
[2] יש׳ מ, כט.
[3] במ׳ י, כה.
[4] תה׳ קי, ז.
[5] תה׳ נט, יז.
[6] ירמ׳ נא, כז.
[7] כמו מענה, ז. א. תשובה.
[8] ז. א. מצרים עפ״י יש׳ יט, יא ועוד.
[9] דב׳ לב, לג.
[10] תה׳ יט, ח.

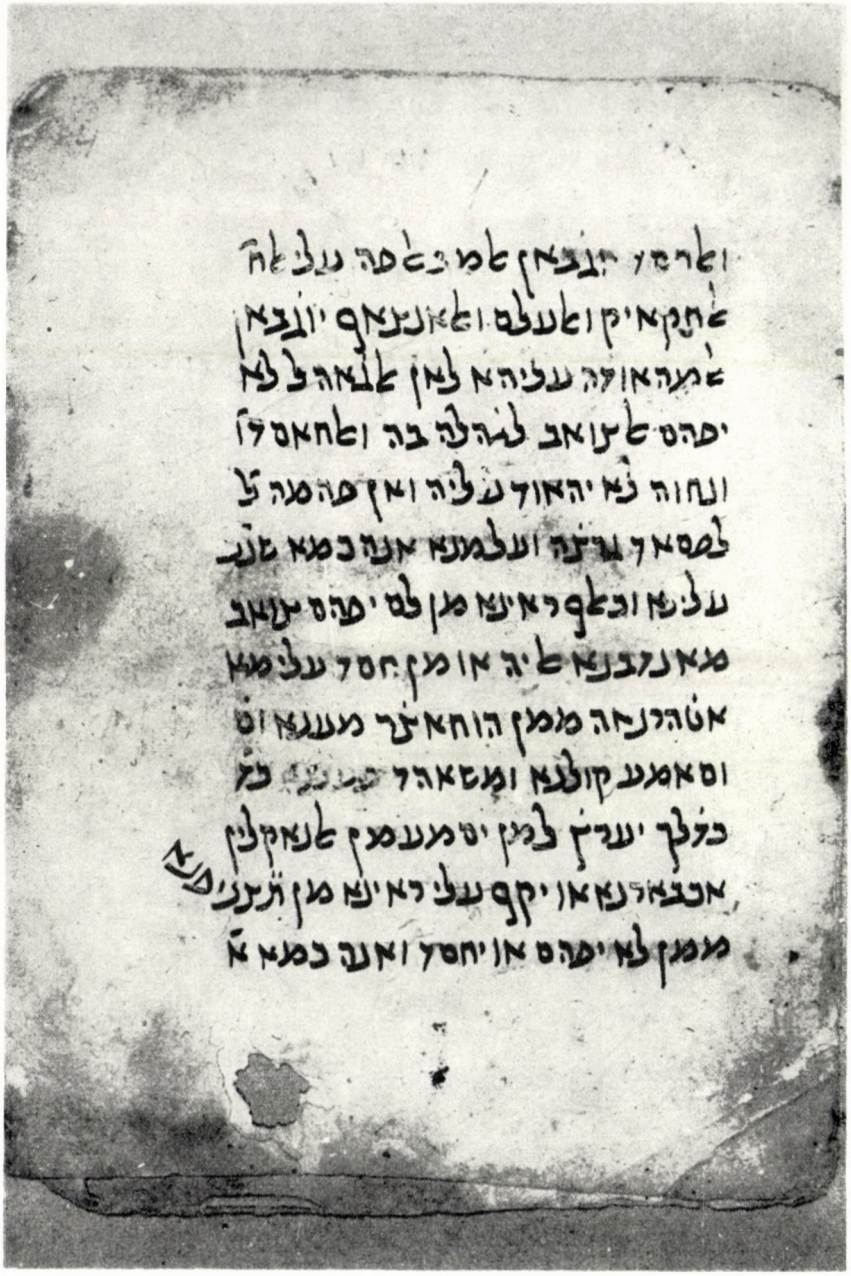


Abb. 1. MS. Kaufmann. Nr. 123/a, p. 1a.

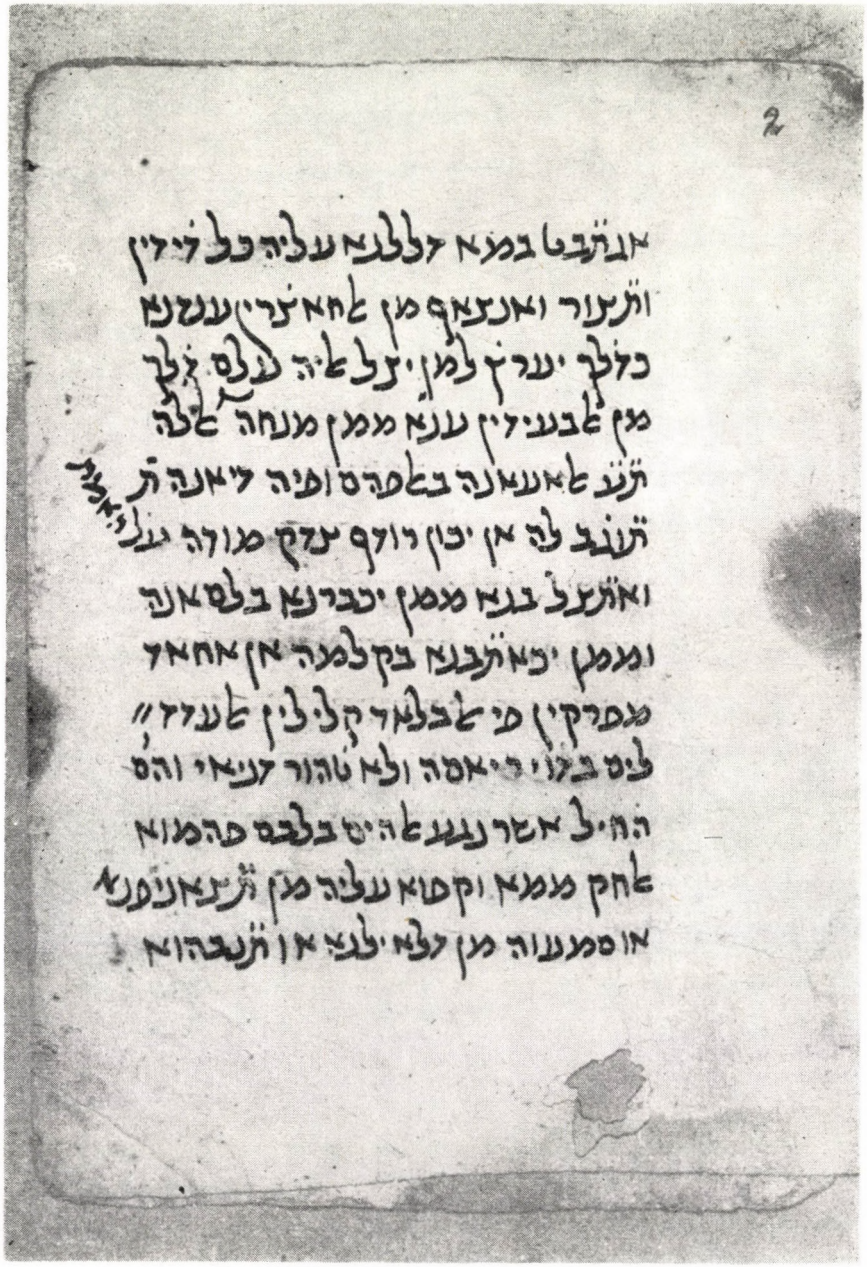


Abb. 2. MS. Kaufmann. Nr. 123/a, p. 1b.

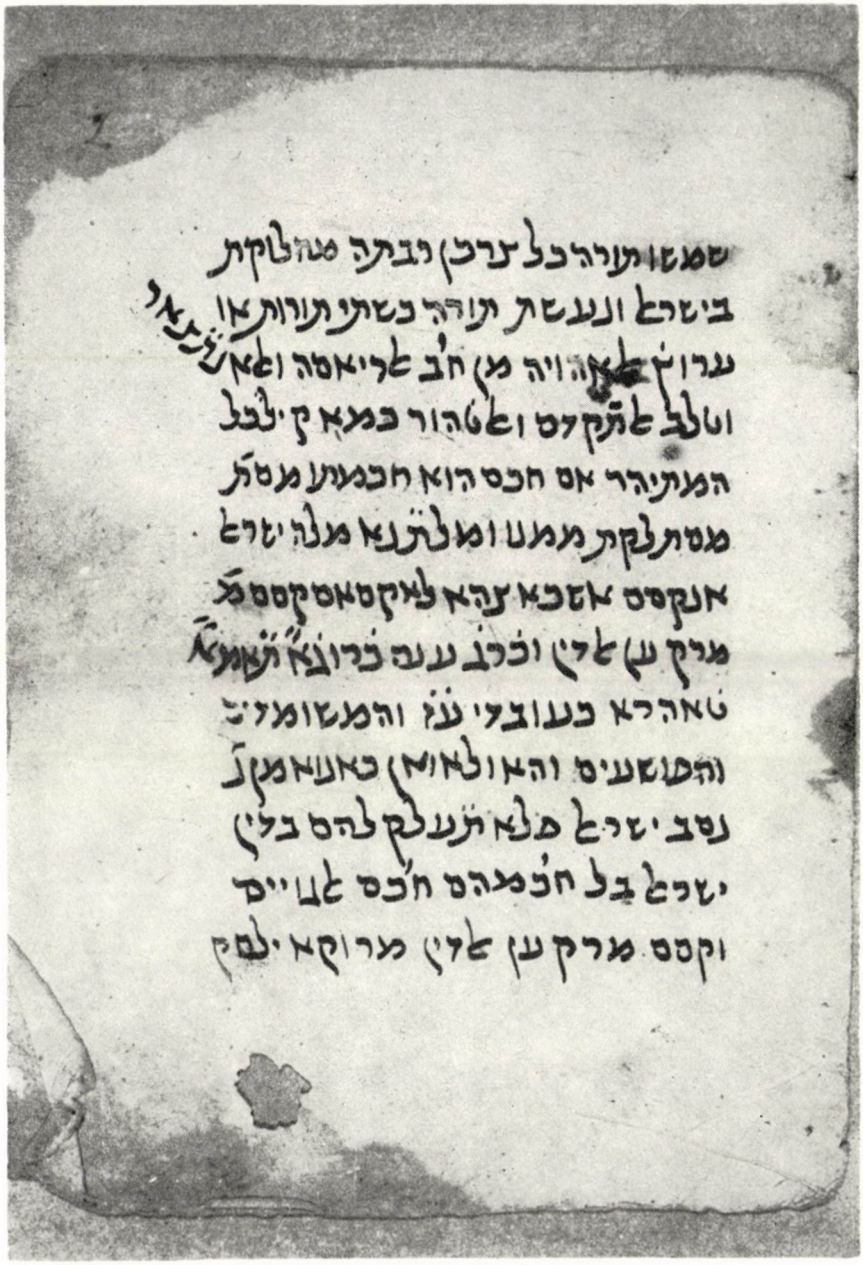


Abb. 3. MS. Kaufmann. Nr. 123/a, p. 2a.

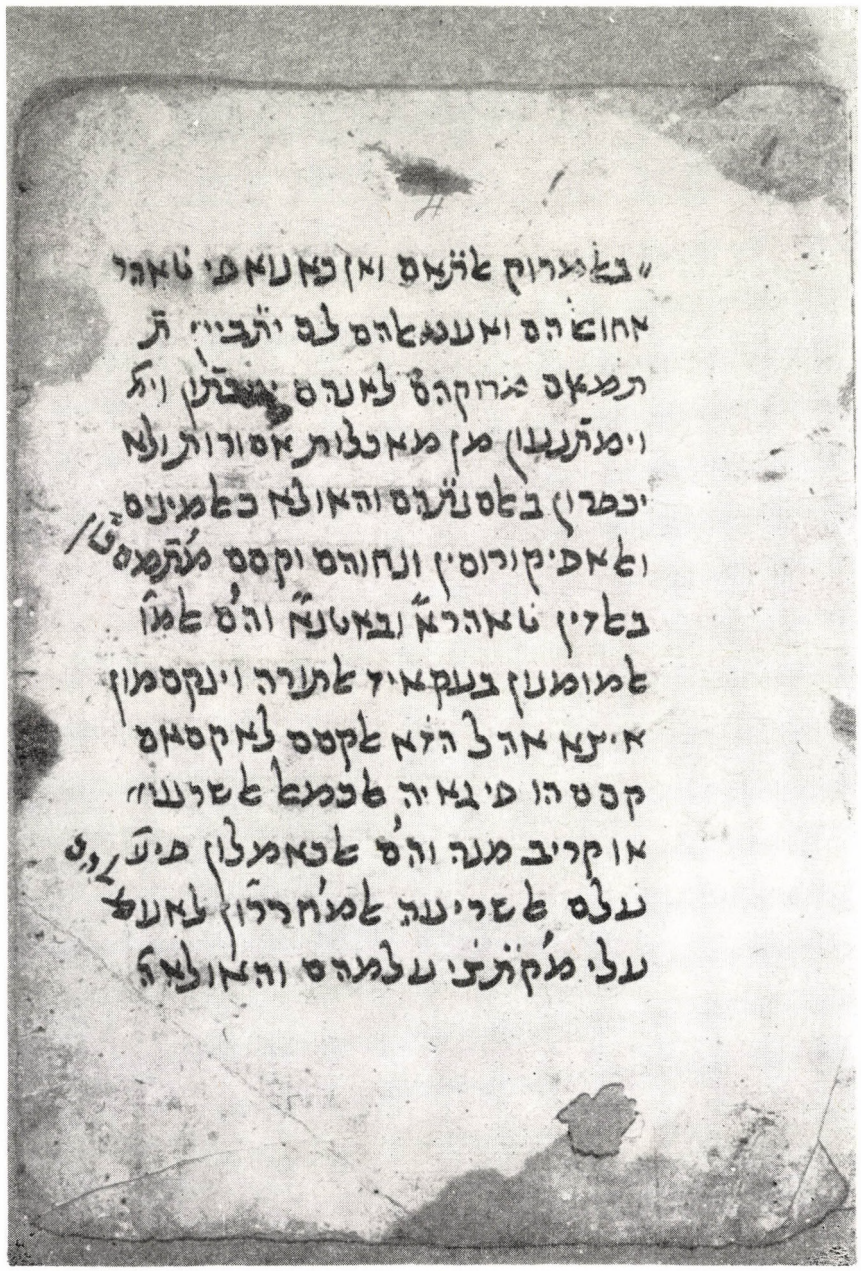


Abb. 4. MS. Kaufmann. Nr. 123/a, p. 2b.

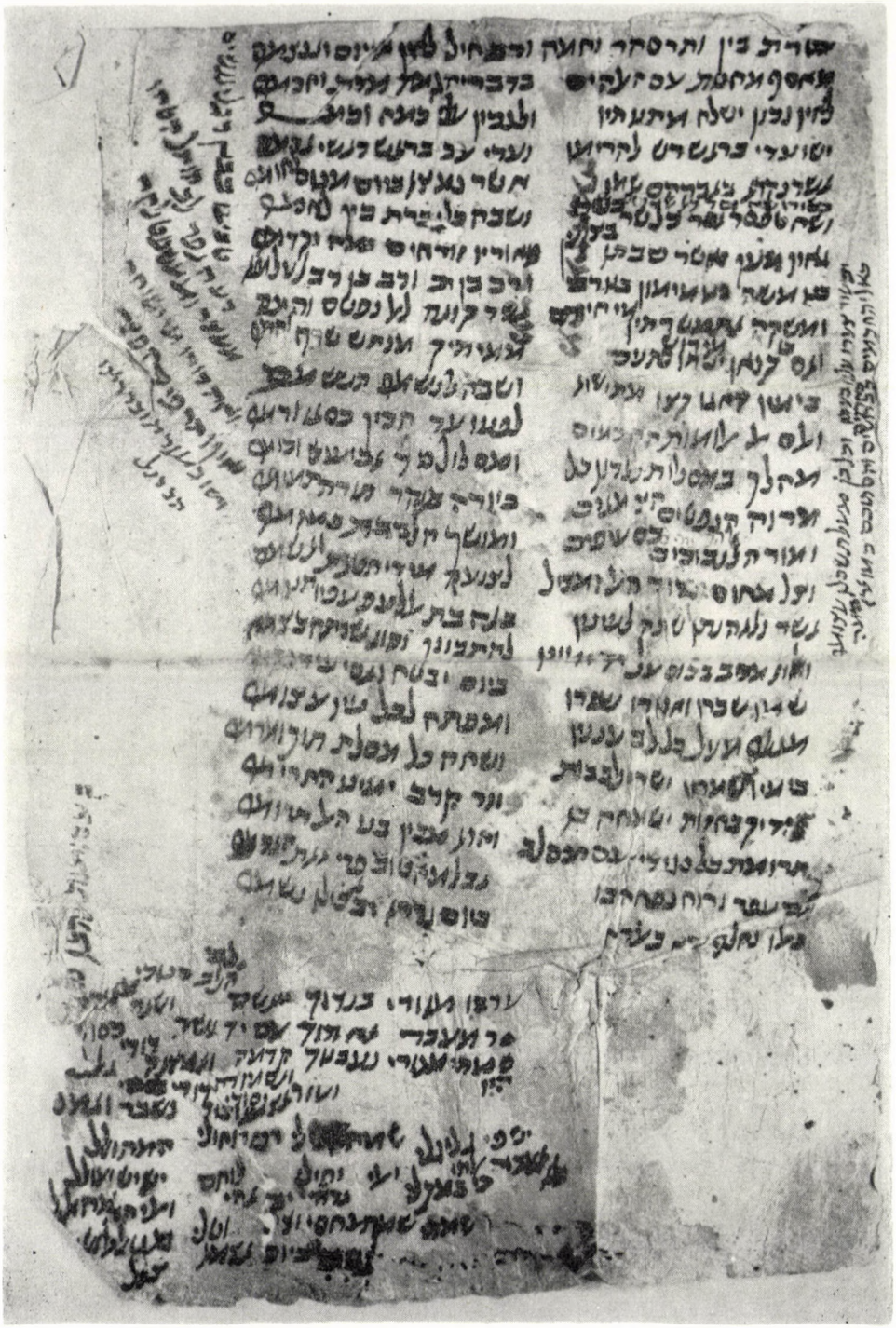


Abb. 5. MS. Kaufmann. Nr. 158, p. 1a.

MÉLANGES
SHORT NOTICES—KLEINERE MITTEILUNGEN
КРАТКИЕ СООБЩЕНИЯ

RÉSULTATS DES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES RELATIVES AUX TROUVAILLES DES CAVALIERS NOMADES ORIENTAUX EN HONGRIE (1953—1964)

Adoptant la terminologie courante des recherches archélogiques hongroises selon laquelle on appelle époque des grandes migrations une période déterminée de l'antiquité et du haut moyen-âge, nous commençons notre rapport par la présentation des nouveaux résultats obtenus dans les études scythiques. Grâce aux travaux de N. Fettich et de M. Párducz on est aujourd'hui en mesure de poser clairement les principaux problèmes historico-archéologiques de l'époque scythique. Le début de l'époque est marqué par les trouvailles du cimetière de Szentes-Vekerzug (les premières sépultures à cheval en Hongrie) qui à l'encontre des théories plus anciennes représentent des vestiges scythiques et non cimmériens[1] (VIe siècle avant notre ère). Dans sa thèse de doctorat, M. Párducz a donné un tableau synoptique des trouvailles de cette époque.[2] Il constate que pour ce qui est du développement de l'ethnie de l'époque il ne suffit pas de tenir compte de deux couches dans le bassin des Carpathes (notamment des habitants désignés sommairement par autochtones et des Scythes venus de l'Est), parce que la population que les Scythes trouvèrent sur les lieux se composait d'éléments très divers (Thraces, Illyriens etc.). En même temps un élément cultuel considéré jusqu'à présent comme d'origine locale, la céramique grise fabriquée sur tour de potier est en réalité originaire de la Mer Noire. Les influences arrivant de la Russie du Sud (transmigrations), loin de provenir d'un seul territoire, comprenaient des éléments ethniques des steppes de la Mer Noire et d'autres venus des zones forestières. La culture de la population autochtone déteint sur celle des immigrants. Il s'ensuit que la notion de la culture scythique ne correspond nullement à un phénomène homogène en Hongrie. A l'opposé de l'hypothèse adoptée jusqu'ici, le début de la période se situe vers le milieu du VIe — siècle avant notre ère. C'est dans la tombe d'un chef laquelle date des années 550—540 avant notre ère — qu'a été découvert à Ártánd (ancien comitat de Bihar) un des plus beaux vestiges de la haute époque et on l'a préservé dans son intégrité.[3] Cette même tombe contenait encore une hydrie grècque. A l'heure actuelle on connaît sur le territoire de la Hongrie environ 150 sites de l'époque scythique. Les vestiges des deux générations de Scythes qui y vécurent forment plusieurs groupes de moindre conséquence dans la Grande Plaine, mais on a réussi à en découvrir

[1] Sa publication: M. Párducz, *Le cimetière hallstattien de Szentes-Vekerzug* II: *AAA* IV (1954), 25—91 et III: vol. VI (1955), 1—25. — Les résultats de la première décennie après la deuxième guerre mondiale ont été résumés également par M. Párducz: *Szkítakori kutatásaink újabb eredményei* [Nouveaux résultats des recherches relatives à l'époque scythique]: *Arch. Ért.* [Bull. Archéol.] 1955, 157—161 (avec un résumé en russe). — En 1957 P. Patay a donné un résumé de la question dans le volume *Archaeologische Funde in Ungarn* (réd. par E. Thomas), dans le chapitre intitulé *Die Skythen.*

[2] Le très important résumé n'existe encore qu'en manuscrit.

[3] Sauvé par Alán Kralovánszky, voir son rapport dans *Arch. Ért.* 1956, p. 222.

aussi en Transdanubie, ce qui s'explique aisément par l'importance de la route qui menait vers la Slovénie et la Mer Adriatique. Parmi les récentes fouilles de grande envergure, nous citerons celle de Szabadszállás dirigée par A. Horváth, directeur du Musée J. Katona à Kecskemét.[4] Les fouilles de Tiszavasvár (comitat de Szabolcs-Szatmár) mises en chantier en 1959 par Irina Lengyel ne sont pas moins intéressantes.[5] A côté d'un cimetière et d'une agglomération assez considérables on suppose avoir découvert un lieu de culte. C'est également Irina Lengyel qui a réuni la poterie de l'époque scythique qui se trouvait dans les musées hongrois et qui portait des inscriptions. La détermination des objets et l'élaboration des données sont en cours. En ce qui conserne l'étude comparative des trouvailles orientales, c'est-à-dire provenant du Caucase et de la région de la Mer Noire, il y a lieu de mentionner les travaux de Gy. Gazdapusztai et de L. Ferenczy.[6]

Après l'arrivée des Celtes vers 380 et la conquête romaine au Ier siècle de notre ère, des peuplades sarmates parlant également une langue iranienne font apparition sur le territoire de la Hongrie. Cette époque fait l'objet d'un étude publiée dans les années 40. Elle est basée presque uniquement sur des vestiges des sépultures, cf. M. Párducz, *Denkmäler der Sarmatenzeit Ungarns* I, II, III dans *Archaelogia Hungarica* XXV (1941), XXVIII (1944) et XXX (1950), mais rapprochée des sources, elle présentait suffisamment de matériaux pour qu'il fût possible d'en tirer des conclusions historiques (J. Harmatta, *Studies on the History of the Sarmatians*, 1950 — A. Mócsy, К вопросу о периодизации раннесарматской эпохи: *Acta Archaeologica* IV [1954]. Une partie des recherches ultérieures s'étendent déjà aux problémes soulevés par l'époque suivante, autrement dit, elle concerne les vestiges de la population sarmate de l'époque sarmate tardive et de l'époque hunnique.[7] De nouvelles fouilles de cimetières ont été entreprises,[8] mais sur l'emplacement des grandes agglomérations sarmates connues pour la plupart, on s'est contenté jusqu'à prèsent de procéder à quelques fouilles de prospection ou à des fouilles pour la préservation de trouvailles.

On a également procédé à la mise au point des vestiges de l'époque hunnique a été également poursuivie dans la période en question. Le rapprochement de ces trouvailles et de celles mis au jour en Asie fut effectué par Z. F. Takáts[9] et par Nándor Fettich.[10] Les expéditions en Mongolie, dont la première eut lieu en 1961, sont également destinées à promouvoir ce travail de comparaison des trouvailles hunniques de Hongrie et des vestiges des Huns d'Asie. Des tentatives ont été faites en vue de séparer les vestiges

[4] Les fouilles se poursuivent depuis 1961, le rapport préliminaire se trouve dans *Régészeti Füzetek* [Cahiers Archéologiques] 15 (1962).

[5] Non encore publié. Rapport préliminaire dans *Régészeti Füzetek* 14 (1960) et 15 (1962).

[6] Gy. Gazdapusztai, *Beziehungen zwischen den pràskythischen Kulturen des Karpathenbeckens und das Nordkaukasus. Beiträge zum sog. Kimmerierproblem.* Szeged 1963. *Acta Ant.* Szeged 5. — L. Ferenczy, К вопросам хронологии находок в коллекции Зичи. *Az Iparművészeti Múzeum Évkönyvei* [Annales du Musée des Arts Décoratifs] 1955 (1956), 321—332.

[7] M. Párducz, *Archäologische Beiträge zur Geschichte der Hunnenzeit in Ungarn : AAA* XI (1959), 309—398, et le même, *Die Ethnischen Probleme der Hunnenzeit in Ungarn : Studia Archaeologica* I (1963).

[8] Fouilles dirigées par M. Párducz à Csongrád en 1959—60 et avec M. Kőhegyi dans les champ funéraires à tumuli près de Baja.

[9] C'est en premier lieu la mise au point des objets en bronze hunnique qui mérite l'attention: *Catalaunischer Hunnenfund und seine ostasiatische Verbindungen : Acta Orientalia* V (1955), 143—173 et VI (1956), 65—90. — *Supplement to the Bántapuszta hunnic warrior :* vol. XVI, 241—244.

[10] La trouvaille de la tombe princière hunnique à Szeged. Nagyszéksós: *Archaeologia Hungarica* XXXII (1953) (d'après les fouilles de F. Móra).

des Huns de ceux des Romains.[11] De nouvelles fouilles furent entreprises avec succès pour compléter les matériaux relativement pauvres de l'époque hunnique en particulier en Transdanubie (Szekszárd-Palánk, Mőzs, Mosonszentjános).[12]

L'activité la plus intense en matière de fouilles et de mise au point fut déployée entre 1963 et en 1964 par les spécialistes de l'époque avare. On a soulevé la possibilité d'une immigration bulgare avant la conquête (568), bien qu'à l'heure actuelle nous n'ayons pas encore à notre disposition des preuves archéologiques directes, des trouvailles accompagnées de monnaies permettant d'en déterminer la date.[13] Les matériaux archéologiques de la haute époque avare ont été étudiés surtout par Ilona Kovrig et D. Csallány. Ilona Kovrig a, entre autres, reconstitué la route de la conquête avare[14], tandis que D. Csallány a consacré une importante étude aux étriers à oeil oblong retrouvés dans les sépultures à incinération.[15] Il considère ce groupe de vestiges comme étant d'origine koutourgour-bulgare (entre 568-630), tandis que Ilona Kovrig estime, au contraire, que ce sont les sépultures à niches qui datent des Bulgares. Le catalogue de D. Csallány embrassant 1100 sites avec la litérature primaire relative aux trouvailles, apporte une aide précieuse au classement des vestiges de la haute époque avare ainsi que de l'époque tardive.[16] Malgré un nombre important de monographies de cimetières avares[17], il reste toute une série de publications relatives aux grands cimetières — des fouilles en partie anciennes — qui demanderaient à être mises au point.[18] Aussi le groupe de travail des recherches avares réorganisé sous la direction d'Ilona Kovrig s'est-il proposé de combler cette lacune. De nouvelles fouilles ont été amorcées à plusieurs endroits, ailleurs les travaux viennent d'être terminés. Dans son livre paru en 1955, Gy. László a exposé une nouvelle méthode d'exploration de cimetières, qu'il illustre par l'analyse concrète de deux cimetières (Győr et Kiskőrös-Vágóhíd). La méthode que l'on pourrait appeler paléo-ethnographique et

[11] A. Radnóti, *A csákvári „római" temető hun tárgyai* (*Objets hunniques dans le cimetière „romain" de Csákvár*): Az MTA II. Osztályának Közleményei (*Comptes rendus de la IIe Classe de l'Académie Hongroise des Sciences*), V, (1954).

[12] Fouilles dirigées par Ágnes Salamon (1958) et Gy. Mészáros (1959) à Szekszárd-Palánk, ainsi que les fouilles d'Á. Salamon à Mőzs (com. de Tolna). Rapport preliminaire dans *Régészeti Füzetek* 11 (1959), 12 (1960) et 15 (1962). — La trouvaille de Mosonszentjános a été sauvée par R. Pusztai qui en 1961 a mis au jour la tombe d'un cavalier. Cf. *Régészeti Füzetek* 15 (1962).

[13] L'hypothèse y relative de D. Simonyi a été publiée dans vol. X de *AAA* (1959).

[14] I. Kovrig, *Contribution au problème de l'occupation de la Hongrie par les Avars : AAA* VI (1955), 163—192.

[15] D. Csallány, *A bácsújfalusi avarkori hamvasztásos lelet* [La trouvaille d'incinération de l'époque avare recueillie à Bácsújfalu]: *Arch. Ért.* 1953. — *A kuturgur bolgárok régészeti hagyatékának meghatározása* [Détermination du legs archéologique des Bulgares koutourgours]: *ibid.* 1963, 1.

[16] *Archaeologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa*, Budapest 1956. Le nombre des sites approche les quinze-cents.

[17] A propos des cimetières, ont été publiés par Gy. László, *Etudes archéologiques sur l'historie des Avars : Arch. Hung.* 1955. Dans son livre paru en 1955: cimetières de Győr et de Kiskőrös-Vágóhíd; I. Erdélyi, *A jánoshidai avarkori temető* [Le cimetière avar de Jánoshida]: *Régészeti Füzetek* N. s. 1 (1958); Á. Sós, *Az üllői II. avar temető* [Le IIe cimetière avar d'Üllő]: *AAA* VI (1955); L. Bóna a analysé le cimetière de Áporka—Ürbőpuszta dans *Arch. Ért.* 1957: 2 et Ilona Kovrig le cimetière de Alattyán dans *Arch. Hung.* XL (1963). Il s'agit là de comptes rendus de fouilles entreprises encore avant la guerre. L. Ferenczy a publié le cimetière de Váchartyán dans *Arch. Ért.* 1963 : 1, mis au jour en 1950 par G. Fehér. En outre on a publié des comptes rendus de plusieurs fragments de cimetières, par ex. à Kecel, Csepel etc.

[18] Mosonszentjános, fouilles de N. Fettich en 1926—1928 Szebény, Csákberény, fouilles de Gy. László en 1936—1937. Környe, fouilles dirigées par Á. Salamon et I. Erdélyi en 1955; Hortobágy—Árkus, fouilles dirigées par Elvira H. Tóth et A. Horváth en 1959—1960; Előszállás—Bajcsihegy, fouilles dirigées par I. Bóna en 1955.

en même temps méthode d'histoire sociale a été adoptée depuis par beaucoup de jeunes investigateurs. Signalons la vive discussion angegée par les spécialistes au sujet de la composition ethnique et de la divison chronologique de l'époque avare. Suivant G. Nagy, le professeur Gy. László milite également en faveur de l'hypothèse d'une deuxième immigration avare après 670—680. Quoique non prouvée par les sources écrites, l'hypothèse semble étayée par le témoignage des sources archéologiques. Les immigrants de cette époque seraient venus de la région du fleuve Kama et du pied du Caucase. (L'hypothèse a été exposée pour la première fois en 1940 et 1941.) Quoiqu'il en soit, les rites funéraires, ainsi que les trouvailles subissent dès la fin du VIIe siècle un brusque changement qu'il serait malaisé d'expliquer par une évolution intérieure. Dernièrement Ilona Kovrig a soulevé la possibilité d'une troisième vague d'immigration notamment au début du IXe siècle (voir sa publication citée dans la note 17). La nécessité de pratiques des recherches en vue de repérer les agglomérations avares ayant été reconnues, on a entrepris les premières explorations et fouilles de sondage dans la Transdanubie (fouilles d'I. Bóna à Várpalota) et dans l'Est de la Hongrie (Tépe). Ce travail est bien entendu dans un rapport étroit avec les fouilles des agglomérations de la période suivante, le IXe siècle et avec les problèmes des Slaves.

Sans nous étendre ici sur le siècle franco—slave succédant à l'époque avare, nous nous proposons de traiter brièvement des résultats qui ont été obtenus par les fouilles relatives à l'époque de la conquête arpadienne. Le travail préparatif, le corpus de l'époque a été confié à I. Dienes. A nombreux endroits du pays des fouilles plus ou moins importantes ont été mises en chantier.[21] Certains investigateurs ont soulevé le problème de la continuité avaro—hongroise, comme par exemple l'historien G. Györffy qui considère les trouvailles en bronze à griffon et rinceaux de l'époque avare tardive (VIIIe siècle) comme des vestiges dès Hongrois (autrement dit plus récents).[22] J. Szabó a trouvé des preuves de la continué dans deux cimetières[23], où les tombes des Hongrois de la conquête s'insèrent organiquement dans les sépultures avares qu'elles ne croisent nulle part. On a enfin commencé à mettre au jour les agglomérations de l'époque de la conquête (et de l'époque des chefs de clans). Le professeur László qui pratique des fouilles à Csongrád-Felgyő depuis plus de cinq ans a découvert les traces de deux agglomérations de yourtes.[24]

La confrontation des vestiges de l'époque de la conquête et des trouvailles de même genre de la Russie méridionale continue à être effectuée selon les traditions (je pense ici en premier lieu au travail de B. Posta) et selon les possibilités. En 1956—59 I. Erdélyi a poursuivi des études sur les lieux (dans les musées de Kiev, de Leningrad et de la région de la Volga).[25] Le voyage d'étude entrepris par I. Dienes en 1960 a fourni des données

[19] Fouilles de Pilismarót—Basaharc en 1959—1960, dont la publication a été faite par N. Fettich dans *Studia Archaeologica* 1965; la mise au jour du cimetière avar de Halimba a été amorcée en 1961 sous la direction de Gy. Török; sur le territoire du comitat de Veszprém T. Szentléleky et P. Németh ont récemment sauvé les trouvailles d'une partie de trois grands cimetières.

[20] Voir note 17. Les problèmes théoriques de l'époque ont été traités encore par A. Bartha et I. Erdélyi: *Arch. Ért.* 1961, 68—76.

[21] Entre 1956 et 1963 120 préservations des trouvailles et des fouilles méthodiques ont été entreprises sur les sites de l'époque de la migration.

[22] *A magyar nemzetségtől a vármegyéig, a törzstől az országig* [De la famille hongroise au comitat, de la tribu au pays]: *Századok* 1958 (avec un résumé français).

[23] Dormánd—Hanyipuszta (comitat de Heves), fouilles de l'année 1959. Voir *Régészeti Füzetek* 13 (1960) et Szarvas—Kákapuszta, fouilles de l'année 1963, *ibid.* 17 (1964).

[24] Inédit, les fouilles se poursuivent. Voir *Régészeti Füzetek* 16 (1963) et 17 (1964).

[25] Il a communiqué ses résultats dans plusieurs études: *Les relations hungaro—khazares : Studia et Acta Orientalia* IV (Bucureşti 1962), 39—44. — *A honfoglaló magyar-*

très intéressantes pour la reconstruction des costumes de l'époque de la conquête.[26] B. Szőke a tenté dans un ouvrage posthume de présenter sous un jour nouveau les vestiges des Hongrois et et de la population autochtone du bassin des Carpathes.[27] Il affirme que les vastes cimetières, dits du bas peuple sont également hongrois, c'est-à-dire qu'il refuse d'attribuer aux seuls conquérants les quelques tombes généralement fort riches. La question se complique par l'incertitude qui règne en ce qui concerne la délimination des vestiges des peuples auxiliaires et des petchénègues lesquels ne sont pas encore complètement séparés des tombes considérées comme celles des Hongrois de la conquête.

Nous sommes à peine plus avancés pour ce qui est de la détermination des vestiges comans, bien qu'au cours de ces dix dernières années quelques articles aient été publiés à ce sujet.[28]

Où en sont les travaux sur les lieux et les collections des musées sous le rapport de l'époque des migrations? Depuis 1956 on a pratiqué 10 à 30 fouilles par an (les chiffres se rapportent à la période se terminant par l'année 1962). Ce travail d'exploration de grande envergure est assuré grâce aux fonds mis à la disposition par l'Académie et par le Ministère de la Culture, auxquels viennent s'ajouter les sommes affectées à ces fins par d'autres organisations, en particulier par les Conseils Municipaux de la province.

En ce qui concerne les collections archéologiques on constate certains changements. Tandis qu'avant la guerre les collections les plus riches de l'époque des migrations se trouvaient dans la propriété des musées de Szentes et de Szeged, au cours de ces dernières années ce sont les collections de Szolnok, Veszprém, Pécs et en partie de Székesfehérvár qui se sont le plus développées. La collection des trouvailles de l'époque des migrations conservée au Musée National s'est également enrichie d'un grand nombre de pièces intéressantes. Le Groupe de Recherches Archéologiques de l'Académie Hongroise des Sciences qui a commencé à travailler en 1959 a entrepris des fouilles dans plusieurs cimetières de cette époque (par exemple le cimetière avare de Pilismarót—Basaharc et le cimetière de l'époque de la conquête de Szob-Kiserdő).

Le groupe dirige et en partie effectue l'enquête nationale de topographie archéologique qui dans une vingtaine d'années achèvera d'enregistrer, de classer et d'apprécier au point de vue topographique les trouvailles archéologiques du pays entier. Une fois terminé, ce travail fournira une base solide aux recherches ultérieures sur l'époque en question.

Il va de soi que l'archéologie de l'époque des migrations ne peut pas ne pas coopérer avec les sciences apparentées, en particulier avec l'anthropologie. Cette décennie marqua un progrès sensible dans ce domaine, bien que les matières de plusieurs cimetières nomades

ság régészeti emlékanyaga keleteurópai kapcsolatai néhány kérdéséről [Sur quelques questions des rapports est-européens des trouvailles archéologiques des Hongrois d'lépoque de la conquête): *Arch. Ért.* 1960, 160—176. *Újabb adatok a tarsolylemezek köre stílusának elterjedéséről Kelet-Európában* [Nouvelles données concernant la propagation du style des aumôniers]: *ibid.* 1961, 95—100. — Thèse manuscrite (Leningrad 1959). Les études comparatives se trouvent entravées par l'absence totale de la littérature soviétique datant des années 1930—40 et des expéditions archéologiques soviéto—hongroises communes.

[26] *A karancslapujtői honfoglaláskori öv és mordvinföldi hasonmása* [Le ceinturon de l'époque de la conquête mis au jour à Karancslapujtő et sa réplique trouvée en terre mordvine]: *Arch. Ért.* 1964, 18—40 (résumé en russe et en français).

[27] *A honfoglaló és kora Árpád-kori magyarság régészeti amlékei* [Les vestiges archéologiques des Hongrois de l'époque de la conquête et de la haute époque arpadienne]: *Régészeti Tanulmányok I* (1962).

[28] I. Éri, *Adatok a kígyóspusztai csat értékeléséhez* [Contribution à l'appréciation de la boucle de Kígyóspuszta]: *Folia Archaeologica* VIII (1956), 137—152 (avec un résumé allemand); D. Csallány, *Rovásírásos gyűrűk Magyarországon* [Bagues à écriture runique en Hongrie]: *Arch. Ért.* 1955, 79—85 (avec un résumé russe défectueux).

n'aient pas encore été étudiées par les anthropologues.[29] De même on observe une étroite coopération dans le domaine de la zoologie où le travail en commun est facilité en premier lieu par les études de S. Bökönyi. Si l'application des méthodes scientifiques (analyse spectrale, étude du groupe sanguin des trouvailles anthropologiques, etc.) devient de plus en plus courante, on note malheureusement une certaine passivité dans le domaine de la toponymie qui pourtant dans les années 40 a enregistré des résultats sérieux (nous pensons ici en particulier aux travaux du professeur I. Kniezsa). On ne peut que regretter que cet état de choses, vu que ce serait la tâche de cette discipline de nous fournir des indications concrètes permettant de repérer les endroits où se trouvaient les agglomérations de l'époque des migrations.

Les vastes travaux de terrassement en cours dans toute l'étendue du pays, comme par exemple la construction du canal occidental de la Tisza et celle de la centrale hydraulique tchécoslovaque—hongroise du Danube, imposent aux archéologues des tâches urgentes. Le nombre des trouvailles mises au jour ne cesse d'augmenter, et leur richesse ouvre un vaste champ à la synthèse et à l'appréciation historiques. En résumé on peut dire que les travaux de la période en question ont apporté une sérieuse contribution à l'éclaircissement des problèmes ethniques et historiques.[30]

I. Erdélyi

THE CONFERENCE OF THE HUNGARIAN ALTAISTS 17—19th MAY, 1965

Hungarian Altaists held their first conference in Budapest between the 17th and 19th May, 1965. The session was organized by the Altaistic Committee of the Hungarian Academy of Sciences. The opening meeting was held under the chairmanship of Professor J. Németh and adressed by Professor L. Ligeti, vice-president of the Hungarian Academy of Sciences, who outlined the present situation and future tasks of the Hungarian Altaistic studies.

The central problem discussed at the conference was the history of the word-stock of the Altaic languages. In connection with this the theoretical and practical tasks of etymological dictionaries were given thorough consideration.

In the Morning Session of 17th May two papers were read: J. Németh spoke about the *Bulgar—Turkish carpentry as reflected by the Turkish loanwords of the Hungarian language* and G. Kara discussed the *History of the Mongolian word-stock in connection with the scope of the Mongolian etymological dictionary.*

In the Afternoon Session the following papers were read: D. Fokos—Fuchs, *The word-compositions of the Uralic and Altaic languages*, G. Bárczi, *Notes on the old Turkish loanwords of the Hungarian language.* M. K. Palló, *The origin of the Hungarian verb* a r a t ('to mow').

During the Morning Session of 18th May we heard the following papers: K. Czeglédy, *The monuments of the Khazarian language*, G. Györffy, *The monuments of the language of the Petchenegs*, H. Ecsedy, *Old Turkish titles of Chinese origin.*

In the Afternoon Session S. Kakuk read a paper on the *Reflections of the Osmanli terminology of coppersmith's work in Hungarian and the languages of Balkan*, and E. Schütz discussed the *Adaptation of a new language by the Armenians of Podolia.* L. Ligeti gave

[29] T. Tóth a tenté de résumer l'anthropologie du khaganat avar au VIIIe Congrès Ethnologique et Anthropologique à Moscou (1964).

[30] Notre rapport a été fait en décembre 1964 devant le Comité des Études Orientales de l'Académie Hongroise des Sciences, Budapest.

two lectures on the *Etymological dictionaries of the Turkish languages* and on the *Etymological dictionary of the Manchu—Tungusian languages* respectively.

In the Morning Session of 19th May the following papers were discussed: A. Róna-Tas, *The Mongolian terminology of writing*, L. Lőrincz, *The terminology of Kalmuck folklore*, K. Hegyi, The *terminology of the Turkish legal procedure.*

The Closing Session was held under the chairmanship of Professor L. Ligeti in the afternoon of 19th May. The following papers were delivered: K. U.-Kőhalmi, *Manchu colour-names connected with horses*, V. Diószegi, *The bear-cult of the Manchu—Tungusian peoples* and P. Tomka, *The terminology of the Mongolian burial.*

Five papers were submitted only in wiriting because of the absence of their authors: L. Fekete, *Numerals in Turkish placenames*, L. Rásonyi, *Hungarian proper names of Cumanian origin*, G. Hazai, *Some problems of the study of the Osman—Turkish dialects of Balkan* and J. Káldy-Nagy, *Names of Merchandises in a Mediterranean Turkish customs-register.*

The Closing Speech was made by S. Kakuk who summarized the most important contributions, took up some of the main problems that emerged in the discussions, and outlined the results of the conference. She announced that the material of the conference will be published in the *Acta Orientalia Hungarica.*

In the evening a reception was held for the participants in the Club of the Hungarian Academy of Sciences.

A. Róna-Tas

L. GAÁL

It is our grievous task to announce the death of L. Gaál, one of our kindest colleagues (born 22 January 1891 — died 13 June 1964). We recall the amiable man, the congenial colleague, wise instructor and creative scholar whom death carried off when he was at the height of his creative powers and ready to reach for new objectives.

He was born and educated in Karcag (Hungary). He graduated at the University of Kolozsvár where he, as a pupil of professors G. Némethy and J. Csengeri, obtained a doctoral degree. He evinced his keen interest in linguistics, at an early date, as was shown by his doctoral dissertation *Bacchylides hang- és alaktana* [Phonetics and morphology of Bacchylides] published in 1913. During his undergraduate days he often visited Italy and Germany, and attended the lectures of Wundt and Brugmann in Leipzig. His thorough grounding in philology is shown by his minor papers published in *Egyetemes Philológiai Közlöny* [General Philological Review, abbr. *EPhil. Közl.*], thus, for instance, *Ovidius «modern» köntösben* [Ovid in «modern» garb]: *EPhil. Közl.* XLII (1918), pp. 85—89. At that time he focused his attention on problems of classical philology, in the first place, on the Latin language and literature, as shown by his study *Latin kiejtés* [Latin pronunciation] or by his essay on Horace published in a Hungarian pedagogic journal.

His interest was not, however, restricted to classical philology. While he was a teacher at the secondary school in Nagykörös he went in for Iranian studies and carried on research work in Indology, too. He spent a considerable time in Göttingen where Emil Sieg and Richard Fick, renowned Indologists of the age, and Frederick Charles Andreas, the world-famed Iranist, were his masters. The studies he carried on under professor Andreas' supervision had a strong impact on his further activities. As a result, a number of memorable papers appeared, thus, for example, *Zur Frage des awestischen und uriranischen* o: *KCsA* I (1925), pp. 389—408; *Über eine Stelle der zoroastrischen Gathas, Yasna* XXX, 7: *ZII* VII (1929), pp. 233—250; *Der siebenundvierzigste Yasna des Awesta : KCsA* II (1926—32), pp. 116—124; *A tokhár nép és nyelve* [The Tocharians and their language]: *KCsA* II (1926—32), pp. 244—267; and later: *La formule Ahuna vairya de l'Avesta : Acta Orient. Hung.* I (1950—1951), pp. 80—92; *Zur Interpretation der awestischen Gathas : Acta Orient. Hung.* II (1952), pp. 173—181; *Ursprung des ossetischen Verbalpräfixes* ra-: *Acta Orient. Hung.* XI (1960), pp. 145—160.

He acted as secondary school teacher until his retirement in 1948. Then he became lecturer in the Department of Indo-European Linguistics of the Loránd Eötvös University of Budapest, and later professor of Classical Philology at the L. Kossuth University of Debrecen. Both at the secondary school and at the university he paid special attention to the instruction of Latin. As a text-book writer, he gained distinction in the field of education: his Latin text-books for secondary schools were used for long years all over the country.

To give an overall picture of his many-sided activities, mention should be made of his magnificent translations. He reverted to Horace, his favourite poet, and two volumes of translations were published in the series *Greek and Latin authors : Fastorum libri sex* (Budapest 1954) and *Amores* (Budapest 1961). He also planned a comprehensive monograph on Horace, but his death prevented him from bringing this plan to fruition.

We are grieved to take leave of L. Gaál. His life-work will be highly appreciated by the world of scholarship and the affection of his colleagues and pupils will always cherish the remembrance of his kind personality.

Eve Apor

Z. F. TAKÁTS

Dr. Zoltán Felvinczi Takáts (1880—1964), emeritus professor of the Attila József University of Arts and Sciences in Szeged, for 30 years director of the Ferenc Hopp Museum of Far-Eastern Art, founded in 1919, died suddenly on December 4, 1964.

Z. F. Takáts originally wanted to become a painter, he was a pupil of Simon Hollósy (1857—1918), one of the most original Hungarian painters. Hollósy's Munich school was considered the most international free school of painting which from 1896—1902 held its summer-courses in Nagybánya. However, Z. F. Takáts soon became interested in the history of art and continued his studies at the Universities of Munich and Budapest, and finally, as a pupil of Wölfflin, in Berlin. He completed his studies in 1904.

He started his career as a museologist in 1905. He was mainly concerned with studying Dürer but also took part in helping to run of the new establishment, the Museum of Fine Arts, Budapest. On behalf on the state he undertook the cataloguing of a Far-Eastern collection obtained by Count Péter Vay, as well as the exhibition of a Japanese collection. While completing this task he took up Eastern art that was to become his sole preoccupation.

F. Hopp followed Felvinczi's advice when, some months before his death in 1919, he altered his will and bequeathed the rich Far-Eastern collection along with his villa to the state. The latter was turned into the Museum of Far-Eastern Art. It was Felvinczi's great merit that the collection became enriched by new acquisitions, even during the time of hard economic conditions between the two world wars. He raised it to a high artistic level by winning it friends like I. Schwaiger, who founded the collection of India with his valuable presents sent from New Delhi and London; or M. Komor and G. Szabó, who with their presents from China greatly contributed to the archeological material.

Z. F. Takáts worked in different fields. His treatises on each piece of the collection were published in the Annuals of the Hungarian Museum of Fine Arts (1918—1940) and later in the Year-books of the Museum of Applied Arts and the Ferenc Hopp Museum of Far-Eastern Art (1954). Two outstanding themes stood in the centre of his scientific interest and activity: the relationship of the relics from the Hungarian Migration period with those of Central and East Asia, and the investigations of the art of Wu Tao-tzŭ, the great painter of the T'ang period. From among his studies written on the first theme: *Chinesisch—Hunnische Kunstformen : Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare* III (1925), pp. 194—229, *L'art des grandes migrations en Hongrie et en Extrême-Orient : Revue des Arts Asiatiques*, 1931, pp. 3—35, and *Congruencies Between the Arts of the Eurasiatic Migration Period : Artibus Asiae* V (1935), pp. 23—32, 177—202, are of a comprehensive character. The results achieved in his second field are summed up in *Albert von Le Coq's Turfanfunde und der grosse Still der chinesischen Malerei : Artibus Asiae* VII

(1937), pp. 158—177, translated and published also in the Japanese journal *Houn*, entitled *Rikokku no Turfan hakkutsuhin to Shina kyosho no gafu* (32 : 1944, pp. 37—52).

The range of interest of this excellent scholar comprised also whole of Asia's art. We are indebted to him for an essay on this theme, the first of this kind in Hungarian, published in «The History of Art» by Barát—Éber—Takáts (1934), and subsequently as a separate volume, revised and entitled «The Art of the East».

His long awaited journey to India and the Far-East came to be realised in 1936. Invited by Sir Hassan Suchwary, vice-chancellor of the University of Calcutta, and Ghulam Yazdani, director of the Archeological Institute of Hyderabad, he delivered lectures and became acquainted with the museums and art relics of India. He was recommended to the Kokusai Bunka Shinkokai in Tokyo by Sir Aurel Stein and was soon invited by the institute. He also visited the larger museums of North-China where he could learn about a great part of Chinese art. He summed up his personal experiences and the results of his journeys in *A Preliminary Report on a Far-Eastern Journey : Távol-Kelet* [= Far-East], Budapest II:1937, pp. 1—52) and in the two volumes *Buddha útján a Távol-Keleten* [Following Buddha's Way in the Far-East], Budapest 1939.

After his retirement in 1950, Z. F. Takáts continued to take an active part in the work of the museum. In the following years he was concerned with his favourite bronzes he had gathered at various localities in China. Then he started to write the biography of Ferenc Hopp, founder of the museum. He lingered long upon the original pieces of the collection he became so inseparably attached to, as if he had wanted to sum up in this book all the experiences and final results of his own life. It is deeply to be regretted that his former inexhaustible energy only sufficed for the writing of the first six chapters.

T. Horváth

COMPTES RENDUS
BUCHBESPRECHUNGEN — REVIEWS
БИБЛИОГРАФИЯ И КРИТИКА

Материалы по чувашской диалектологии. Вып. I, Čeboksary 1960, Вып. II, Čeboksary 1963.

As so many other fields of Chuvash linguistics, Chuvash dialectology was first scientifically treated by N. I. Ašmarin. Although we find some observations in earlier works by Schott, Zolotnickij, Budenz, Paasonen and others, two works of Ašmarin contain material and conclusions which mark the beginnings of Chuvash dialectology. These two works are Материалы для исследования чувашского языка (Kazan 1898) and the *Thesaurus Linguae Tschuvaschorum* in the latter of which not only rich material and scattered observations can be found, but in the first volume s. v. *anatri čăvaš* (first ed. 1910, second 1928, pp. 217—226) there is inserted a little monograph on the Chuvash dialects. Ašmarin had planned to summarize his findings in a separate paper which remained unfinished and unpublished. It was a useful idea from the editors of the Материалы чувашской диалектологии (MChD) to publish this manuscript, dated from 1912, on the pages 65—79 of the first volume of this series in Chuvash dialectology.

The seond major step in Chuvash dialectology was the work of T. M. Matveev. Matveev was the author of a good Chuvash grammar (Грамматика чувашского языка, Simbirsk 1919) and wrote a fundamental paper on the Chuvash dialects in the 6th volume of the Яфетический сборник (1930, pp. 100—151). Since this journal is a bibliographical rarity the paper is reprinted in MChD I, pp. 8—64. The division of the dialects and subdialects, most of their phonetical, morphological, sintactical and lexical pecularities were established for the first time in this study, which became a starting point for further work. Matveev confronts his system with the ethnographical division of Komissarov and Orlov and then outlines the pecularities of the Chuvash language in comparison with the other Turkish languages. He states that such features as Common Turkish *z* : Chuvash *r*, CT *-δ-*: Ch *-r-*, CT *š* : Ch *l*, CT *s* : Ch *ś*, CT *-n* : Ch *-m*, CT *j* : Ch *ś*, CT *a* : Ch *ĭ*, CT *a* : Ch *o*, *u* are common to all Chuvash dialects and therefore earlier features then the development of the dialects. In the second part of his paper Matveev discusses the representations of the original Turkish sounds in the dialects and subdialects. In each case he tries to delimit the geographical borders of the dialectal features. His system can be outlined as follows:

1. *Virjal* or *o* dialect (also called *Turi*)

a) Kozmodem'jansk, *b)* Middle Jadrin and Upper Čeboksary, *c)* Middle Čeboksary, *d)* Region of Krasnye Četai and Ataev (old Kurmyš).

2. *Central dialect*

a) Middle Civil, *b)* Region of Vunary-Norusov, *c)* East Čeboksary, *d)* The region of the border of the Tatar ASR and Čeboksary, *e)* South Civil.

3. *Anatri*, southern or lower dialect.

Most of the peculiarities are common to the Central and Anatri dialects (*e.g.* both have *u* where Virjal has *o*) but the Central dialect preserved the labial reduced vowels *ă*⁰ and *ĕ*⁰ (Paasonen *ø* and *ö*) in phonematical opposition with the illabial reduced vowels *ă* and *ĕ* (Paasonen *ŝ*, *ə*) while the Anatri has only *ă* and *ĕ*.

The first volume of MChD contains four other papers. A. S. Kanjukova deals with some pecularities of Virjal and Anatri (pp. 80—122), and gives a somewhat different division of the dialects, and treats many hitherto unknown features of the Virjal (in her terminology *Turi*) dialect. According to her opinion the Chuvash dialects developed in the 13th—14th century. R. I. Caplina published the second part of her dissertation on the tongue of Islej on pp. 123—144. (The first, phonetical part, can be found in the 6th volume of the Chuvash Записки 1952, pp. 32—51). She enriches our knowledge on the eastern dialects with important morphological observations. L. P. Sergeev discusses the dialect of Morgauš (pp. 145—174) from phonetical, lexical, morphological and syntactical points of view. The only paper written in Chuvash, a study by A. A. Alekseev contains a report on very interesting research into the tongue of Rikka (pp. 175—195).

The second volume of MChD is introduced by G. Kornilov, who makes few but important methodological remarks on present Chuvash dialectology. The papers of V. I. Kotleev deal with the phonology (pp. 12—34) and morphology (35—48) of the dialect of Krasnye Četai. L. P. Sergeev has two papers on the tongues of Kozlovsk (pp. 113—132) and Ibrajkino (pp. 162—179). A short but very instructive report by Sergeev can be read on the dialectological atlas of the Chuvash language. Seven specimens of the individual maps are published with short commentaries (pp. 101—112). There are three papers on Chuvash dialects spoken in the Bashkir and Tatar ASSR. respectively. Kornilov deals with the tongue of Berdjaš (Bashkir ASSR) (pp. 133—161), Caplina writes about the Chuvash dialects spoken in the Tatar ASSR and the region of Kujbišev (pp. 180—206). while Andreev publishes a list of dialect words found in the speech of the Chuvash of Bashkiria. The concluding paper of the second volume is written by Kornilov on hydrogeographic names in Eurasia (pp. 207—223).

Some of the conclusions will be or have already been corrected which is natural if we keep in mind that these two volumes contain materials for discussion and debate. Old Chuvash *a* has not passed the stage *ă* while developing into *o* and *u*. We have no reason to read *o* where *aleph* is written in the inscriptions of Bulgar (this unacceptable view of Katanov is repeated by several authors). Ramstedt's opinion that pre-Chuvash long *ā* in strong position resulted in Chuvash *a* while short *a* in weak position resulted in *ĭ* was long ago disproved by the researches on the primary long vowels by Polivanov, Ligeti, Räsänen, Karahka, Dmitriev, Biišev and others. The phonetical notation of some of the dialectal sounds are not clear in every respect. Some of the authors use *e.g.* the sign *u*° for a sound between *u* and *o* (perhaps *u̯* or *o̯*) others use the same sign for a diphthongue (the existence of which seems to me very problematical in the given positions). In some cases a historical interpretation would offer sufficent explanation of some features, in other cases the phonetical structure of words, assimilation or dissimilation etc. would have provided pointers to find the reasons for the divergencies.

All these problems cannot overshadow the basic value of the material. I would refer here to only two features to point out its importance. Professor Ligeti in his paper (*JA* 1939, pp. 177—204) on the primary long vowels in Turkish reconstructed the evolution of the CT *ā* in Chuvash as *ā* > *i̯a* ≫ *ju*. A sound analogy is offered by the dialects. It is known that the Turkish languages have secondary long vowels and one type of them came into being by dropping the intervocalic *-γ-*. In some of the Virjal dialects we find *juś* 'tree, wood' ~ CT *aγač; jur* 'heavy' ~ CT *aγïr; śux* 'near' ~ CT *jaγuq*, the same feature as in the case of the primary long vowels: *jus* 'weasel' ~ CT *ās; jux-* 'to flow' ~ CT

āq-; śur- 'to tear' ~ CT *jār-* etc. In the case of the word for 'tree' the Anatri form *jïvăś* preserved the *ja* diphthongue in an *-ïva-* triphthongue form. The *j-* is here prohtetic, since in a case of Old Chuvash **jayač* (cf. turki *jayaščï*) or *jïyač* (cf. Uigur *jïyač*) we would find Anatri **śivăś*

It was supposed formerly that the *o* > *u* development of Anatri is not a very old feature but we had no chronological evidence. The oldest monuments of the present Chuvash langeage (Strahlenberg 1730, the first Chuvash grammar 1769) show forms with *o*. But since Virjal has preserved *o* till the present the problem has remained unsolved. In this respect it is very important that Kornilov found in the tongue of Bardjaš (Bashkir ASR) the phoneme *u* in the same positions as it is present in the Anatri dialect. The inhabitants of this village had come to their present dwelling-place before 1770 and have since this time had no connections with the Chuvash speaking people of the Chuvash ASSR. This can be a proof that the phoneme *u* was already present in Anatri in the first half of the 18th century, and at the same time it is an indirect reason for locating the material of Strahlenberg to a Virjal dialect.

A. Róna-Tas

N. Beldiceanu, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris*, tome I: *Actes de Mehmed II et de Bayezid II du ms. fonds turc ancien* 39, Paris (Mouton) 1960, 194 p., 1 carte, tome II: *Règlements miniers* 1390—1512, Paris (Mouton) 1964, 422 p., 1 carte. Paru dans *Documents et Recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales au moyen âge*, t. III et t. VII.

Le manuscrit portant la cote 39 du fonds turc ancien de la Bibliothèque Nationale de Paris a connu en peu de temps trois éditions différentes. Après avoir été publié en fac-similé par F. Babinger, *Sultanische Urkunden zur Geschichte der osmanischen Wirtschaft... Mehmeds II des Eroberers* (München 1956) avec dans la préface un index des matières, il parut en caractères latins avec fac-similé et une courte étude d'introduction par R. Anhegger—H. İnalcık, *Ḳānūnnāme-i sulṭānī ber mūceb-i ʿörf-i ʿosmānī* (Ankara 1956). Pour cette édition les auteurs avaient utilisé quelques décrets de même contenu provenant des manuscrits nos 1935, 1936 du Topkapı Sarayı Müzesi Revan Köşkü. Tout récemment N. Beldiceanu s'en est occupé de manière approfondie, pour les historiens non turcologues il en a donné une traduction française sous le titre *Actes de Mehmed II et de Bayezid II*. La préface de l'ouvrage est due à P. Lemerle, rédacteur de la série «Documents et Recherches», qui n'a pas manqué de signaler l'intérêt général du manuscrit en tant que source, ni de rendre compte des éditions antérieures, tout en précisant que la publication allemande parut en 1956, tandis que l'édition turque ne vit réellement le jour qu'en 1957.

Dans son introduction N. Beldiceanu fait connaître le manuscrit n° 39 en même temps que deux autres manuscrits (ms. 35 et ms. 85) de la Bibliothèque Nationale de Paris contenant quelques décrets d'un texte identique. Il a même eu l'excellente idée de relever dans une table séparée (pp. 60—62) les décrets contenus dans les différents manuscrits, y compris les deux manuscrits du Topkapı Sarayı Müzesi. L'auteur donne une analyse diplomatique détaillée des décrets, les *yasaq hükmi* respectivement les *yasaqnāme* ou *qānūnnāme*, les *berāt* et les *fermān*, il indique la façon dont ils sont construits et présente les formules relatives à la notification, au salut, à l'adresse exposée et au dispositif. Cette partie de l'ouvrage est suivie de la traduction de 60 documents datant des années 1456—1482. En ce qui concerne la datation exacte des documents, c'est l'auteur lui-même qui l'a établie avec beaucoup de circonspection. En plus de cette tâche ardue,

il a procédé avec soin à la solution de nombreux problèmes linguistiques inhérents à l'interprétation des textes. Ainsi a-t-il fourni une nouvelle explication par exemple du mot *qarziye* figurant dans le document 42, en corrigeant et la leçon *kazzaziye* d'Ö. L. Barkan (*XV ve XVIinci asırlarda. . .*, Istanbul 1945, p. 211) et l'interprétation de R. Mantran et J. Sauvaget qui ont lu *qirmiziya* (*Règlements fiscaux ottomans*, Beyrouth 1951, p. 61). Il est vrai que M. Beldiceanu transcrit ce mot en *qarziye*, mais ce n'est probablement qu'une faute d'impression, puisque le manuscrit offre clairement *qarzıya* قَرْزِيَا (cf. R. Anhegger—Inalcık, *op. cit.*, fac-similé, p. 100*a* et sa transcription, p. 57). Le mot remonte d'ailleurs au nom de la localité anglaise Kersey (c'est à Kersey que l'on fabriquait à partir de déchets de laine une étoffe bon marché qui reçut son nom de l'endroit même, et ce nom finit par se répandre partout en Europe). L'auteur a mis au point un glossaire des termes techniques et des différentes mesures figurant dans les textes (pp. 158—78) qui offre nombreuses informations utiles non seulement aux historiens, mais aussi aux turcologues. La majorité des documents contient des données extrêmement intéressantes au point de vue de l'histoire du commerce. Les décrets y relatifs nous renseignent entre autres sur l'époque de l'établissement en Turquie du droits de douane sur les produits d'importation turc. Grâce aux recherches de W. Heyd (*Geschichte des Levantehandels im Mittelalter*, Stuttgart 1879, vol. II, pp. 316—17) nous savons qu'aux termes d'un accord commercial conclu en 1454, la république de Venise ne payait pas encore de droits de douane sur les marchandises introduites dans l'Empire ottoman, mais que les marchandises réellement vendues était frappées d'un certain tarif. Selon les données des manuscrits ici publiés, Mehmed II a émis dans les années 1470 un décret stipulant que les marchandises importées de Venise, de Gênes ou d'ailleurs soient taxées indépendamment du fait qu'elles viennent à être vendues ou non (p. 146). L' introduction du droit de douane régulier dans l'Empire ottoman remonte probablement au XVe siècle.

Dans le second volume de son ouvrage, N. Beldiceanu a donné le fac-similé et la traduction de 25 décrets (plus en annexe ceux de 8 autres) compris dans les manuscrits 35 et 85 concernant l'administration des mines serbes (Kratovo, Novo Brdo, etc.) qui au XIVe—XVe siècle étaient passées aux mains des Turcs. Cette fois-ci l'auteur ne se contente pas d'analyser soigneusement les documents, mais il donne aussi une image de l'exploitation des mines de l'époque dont la compréhension est facilitée par un dessin ingénieux. Il traite en détail de l'administration des revenus des mines, du système *muqāṭa'a* en connaissance duquel nous serons à même de nous faire une idée exacte de cette administration financière de l'Empire ottoman en pleine évolution et qui diffère totalement de celle des pays européens. A ce propos nous signalons une étude importante sur ce sujet, celle de H. Sahillioğlu, *XV. yüzyil sonunda osmanlı darphane mukataaları* (paru dans *Iktisat Fakültesi Mecmuası*, Istanbul 1963, pp. 1—74) qui entre autres expose le système *muqāṭa'a* dans l'atelier de monnayage de Novo Brdo (pp. 23—24). Déjà R. Anhegger (*Beitraege zur Geschichte des Bergbaus im osmanischen Reich*, Bern 1945, pp. 25) avait souligné l'importance que les revenus des mines prirent dès le XVIe siècle parmi les revenus du trésor turc. Et c'est précisément pour des raisons financières que les Turcs s'emparèrent des villes minières florissantes (voir à ce propos G. Probszt, *Der Beitrag der niederungarischen Bergstädte zur Türkenabwehr*, paru dans *Südost-Forschungen*, München 1954, pp. 93—138). L'étude de l'exploitation des mines sur le territoire de l'Empire ottoman occupe donc une place prééminente dans les recherches d'histoire économique auxquelles, par cette publication de sources et l'étude qui l'accompagne, N. Beldiceanu a fourni une contribution d'un haut intérêt.

J. Káldy-Nagy

URIEL HEYD, *Ottoman Documents on Palestine* 1552—1615. *A Study of the Firman according to the Mühimme Defteri*. Oxford 1960, 204 pages, 17 tabular statements and one map.

Concerning the possibilities at the disposal of Turkish historical research workers, there is relatively scanty material to represent in the original the remarked written records of the Osman Turkish state organization. Just for this reason, great importance attaches to the «letter-books» called the *Mühimme Defteri* issued by the central government and containing copies of the ordinances (decrees) (*ferman, hükm, emr*). Up to 1649, entries had been made into these of all the firmans, but later on only of matters of concern to the state-government. Turkish historical science would greatly benefit by a work or rather by a series of works, devoted to a full length description of the materials contained in the *Mühimme Defteri*s. The processing might be grouped according to the various countries or follow some other system, for instance the contents of the papers. In such a case, an index might indicate the territory to which any particular material belongs.

The last-mentioned method was adopted by Professor Uriel Heyd, at the Turkish Institute of the University at Jerusalem, in his book *Ottoman Documents on Palestine*. Strictly, the title applies to the second part of the book, whereas the first part, as shown by the sub-title, constitutes a treatise on the firman based on the *Mühimme Defteri*.

The author had to go over a great mass of material to establish the general features of these documents and to find the entries bearing on Palestine. As ascertained by him, the *Mühimme Defteri* material of the Topkapı Sarayı and Başvekâlet Arşivi come to about 252 volumes, that is to say, 200.000 decrees. This material includes the actions taken during the period between the middle of the 16th century and the second half of the 19th century.

In making use of the *Mühimme Defteri*s, in historical research, the fundamental problem is whether or not the copies may be regarded as sources of the first class. On the basis of the material examined by him, Uriel Heyd takes up a positive attitude.

He holds the view that the preparation of firman, its being despatched and its entry in the *Mühimme Defteri* were done in the following manner.

(1) All the reports, complaints and petitions received by the Court were discussed by the Divan. In keeping with the final nature and other features of the firman, decisions had been worded then and there, corrected and copied on the paper to be despatched.

(2) The ferman was copied is in the *Mühimme Defteri*. The copy was made from the draft. The author supports his view by the following reasons.

(a) Corrections are rather frequent in the documents of *Mühimme Defteri*. There can be no doubt that they were made after the document to be sent had been corrected.

(b) The date of the despatch marked on the copies sometimes precedes the date of entry by several weeks.

(c) There can no difference of any great consequence be found between the original firmans compared and the copies. The only difference that can be found lies in the form of address or in the style of drafting. It is to be regretted that the author fails to show samples of the firmans and copies used in making the comparisons.

Although his statements are presented in logical way, there are new questions which come up in connection with the entries. What was the object pursued by the Central Government in having copies made of the decrees to be issued? It is a matter of course that the papers issued by the various branches of the fiscal administration were made out in several copies in order to prevent abuses. Nevertheless, in many cases the *Mühimme Defteri*s would take action in matters of no interest.

If, therefore, the correction of copies was made according to the corrected first copy, had such an importance been attached to the matter to have every change in the text indicated exactly? According to the observations of the author, these changes are unimportant and supposing the corrections had been left undone, that would not slighten the value of the *Mühimme Defteris* to any extent.

It should, however, be remembered that these corrections are not always unimportant to the research worker. As an instance, we would note that a few letters were sent not to the addresses originally intended. (Koğuşlar K., No. 888. Topkapı Sarayı, Istanbul; Photostat copies in the possession of the Turkish Institute at Budapest. 59, 87, 454 pp.) In a few cases clauses had been added. (Koguşlar K., No. 888. 286,317, 457 pp.). Changes were made even in the figures (Koğuşlar K., No. 888.8 p.).

The other question can be raised up in connection with the fairly unwise practice of having the letters copied into the collection before having the rough copy corrected. What were the reasons which induced the Hümāyun of Divan to get the process of entries made in several stages and to get papers corrected not only at the cost of distorting decrees but at the cost of distorting whole pages.

In the second part of his book, the author gives a description of the material relating to Palestine and contained in the book *Mühimme Defteris* on Palestine, written between 1552 and 1615.

The firmans considered are divided into 11 groups according to their contents and every chapter is headed by a summary of one or two pages. There is also an account of the territory of Palestine in the 16th century as reflected in the papers. A sketch is given of the system of administration, the position of trade and industry, the various kinds of taxes, of the special contributions made by the population, etc.

The Ottoman—Turkish administrative territory examined by the author belonged subsequent to the formation of Eyālet of Šām, to the official sphere of the Defterdar of Haleb. In the official papers it is designated as *'Arabistān defterdāri*, *'Arab cānibi defterdāri* and, in the records, it bears the name *Haleb defterdāri*. From the second half of the 16th century onward, the decrees are addressed to the defterdar of Haleb and Šām defterdar, respectively. İ. H. Uzunçarşılı (*Osmanlı devletinin merkez ve bahriye teskilâtî*, Ankara, 1948, 330 pages) estimates that the separation of the offices took place prior to the year 1573 whereas M. Sertoğlu (*Resimli Osmanlı Tarihı Ansiklopedisi*, Istanbul, 1958, 15 pages) believes that the separation of the offices took place at a later date. He thinks that the separation must have occurred in the beginning of 1568, because two of the firmans registered in April and September, 1568, had already been addressed to the defterdars of Šām. There can be no doubt that the separation must have taken place in one of these years. This is born out by the exceedingly large number of entries from the seventies. On the other hand, one or two changes in the addresses extending over 400 to 500 of one year's *Mühimme Defteri*, cannot be considered sufficient proof to ascertain with exactitude the date when the Šām defterdar office was formed. For example, there is not a single reliable piece of evidence to suggest that there should have been a separate defterdar at Damascus. Yet, in two further cases, the title *Šām defterdāri* was used by them. (Koğuşlar K., No. 888.391, 515 pp.)

Uriel Heyd made a selection of the 126 translated papers, according to the importance attaching to them, giving short summaries of several firmans. Regrettably, none of the photo-stat copies contains the original of the abridged translations, and so the reader is not in a position to determine the degree of the abridgements.

Research workers in Turkish history increasingly aware of the need of having the papers published in original Arab writing. At present we cannot expect every paleographer to follow this procedure but the demand exists for more and more complete

work. The publications of source material must take into consideration other points than the wishes of the publishers.

In his work the author wanted to present the source material referring to Palestine in the *Mühimme Defteris*. He has achieved this aim with complete success.

The attention of research-workers has been called again to the importance of the *Mühimme Defteris*, and the book has stressed the need of having a complete index of the contents of the volumes prepared.

Ann Horváth

Хальмг поэзин антолог (Anthologie de la poésie kalmouck), Êlst 1962, 297 p.

L'ouvrage présent, une vaste anthologie de la poésie kalmouck a été publié en 1962 par l'Institut de Linguistique, Littérature et Histoire Kalmouck sous la direction des MM. S. K. Kaljaev, I. M. Macakov et L. S. Sangaev. Il se divise en deux parties fondamentales, la poésie d'avant la révolution et la poésie de l'époque soviétique (pp. 127—299). Parmi la poésie d'avant la révolution, la célèbre épopée de Djangar, est un chef d'oeuvre non seulement de la poésie kalmouck, mais encore de toute la poésie épique mongole. L'anthologie en présente le onzième chapitre, l'histoire du «Cruel Gürgü Jaune» lequel quant à son texte est identique à la partie correspondante du texte Djangar publié en 1960 à Moscou. Le même texte en écriture ouigouro—mongole a paru en 1958 aux éditions du Territoire Autonome de la Mongolie Intérieure. L'autre chef-d'oeuvre épique de cette littérature est le Geser. Bien que d'origine non mongole, la version mongole et surtout la version kalmouck présentent une telle quantité d'éléments folkloriques mongols que la littérature mongole peut à juste titre le réclamer pour elle. Les morceaux choisis de la poésie épique sont suivis par les produits les plus anciens de la littérature populaire, les chants de louange (*magtal*) et de bénédiction (*jöräl*). Ces derniers sont d'usage surtout lors de l'achèvement de la construction d'une nouvelle maison, á l'occasion de la mise d'un nouveau costume ou à la naissance d'un enfant. Les plus beaux en sont le *Šin xuvc ömssn kü jörälyn* (bénédiction d'une homme qui a mis un nouveau costume, p. 74) et *Šin garsn küükd jörädg jöräl* (bénédiction dite à l'occasion de la naissance d'un enfant, p. 75). Parmi les chants de louange on citera le *Aduč küünä magtal* (louange du gardien des poulains, p. 67). Toujours dans la partie correspondant à l'époque d'avant la révolution les morceaux les plus intéressants sont certainement les chants historiques (*tuuǰin dud*) Ils glorifient le courage et la ruse des héros en commençant par ceux des époques légendaires, comme Djangar, Masan batur jusqu'aux preux des temps historiques plus récents, comme par exemple Ubaši khan. Le grand poète d'avant la révolution fut *Ončxan J̌iryl* dont on n'a appris l'existence que dans ces dernières années (cf. le compte rendu de Michajlov in *Narody Azii i Afriki*, 1962: 6, pp. 215—216). La plus grande partie du volume est consacrée aux poèmes de l'époque soviétique. On notera que les chansons populaires n'ont pas disparu, mais se sont enrichies d'un contenu politique (cf. Poppe, *Kolchoznaja poêzija*), tel (ce *Öndr ulan tug* «Haut drapeau rouge», pp. 127) ou les autres chansons perpétuant le souvenir des héros des luttes révolutionnaires, des partisans et des soldats (Gorodovikov, Bambin Badm). Après les luttes ce sont les journées héroïques du travail, de l'édification de la nouvelle société qui inspirent la poésie. Les nouvelles notions politiques et économiques, inconnues jusque là aux Kalmouck ne tardèrent pas à entrer dans les chansons: *Pionermüdin dun* (Chanson des pionniers, p. 129), *Kolxozniküdin dun Kommunističesk brigadin marš* (Marche des brigades communistes, p. 133). La Valse «Elista» (*Êlstin val's* p. 134), qui tant pour ce qui est de son texte que pour la musique est calquée sur un modèle russe chante les beautés de la capitale. On relève la rencontre

intéressante de l'ancienne forme et du nouveau contenu dans les bénédictions données par exemple au parti communiste (*Kommuna parť jöräsn jöräl*) ou sur le fils s'engageant dans l'Armée Rouge (*Ulan cergt mordjax kövü jörälyn*, pp. 139—140). Un des représentants les plus éminents de la nouvelle poésie kalmouck est *Aksen Suseev* candidat ès sciences philologiques depuis 1958 qui, à côté de la poésie, se consacre également aux études philologiques.

L'anthologique kalmouck témoigne également de ce que la poésie kalmouck de nos jours réagit vivement aux événements sociaux et politiques, aussi bien qu'aux nouvelles réalisations techniques (*Jurij Gagarind*, p. 159). Pour terminer nous dirons que l'anthologie nous a révélé des trésors à peine ou peu connus de la poésie kalmouck. Sa jolie présentation ne fait que rehausser les mérites de cet intéressant ouvrage.

L. Lőrincz

Краткий тибетско-русский словарь. Compiled by B. V. Semičov, Ju. M. Parfionovič, B. D. Dandaron, Under the redaction of Ju. M. Parfionovič, Moscow 1963.

Since the Tibetan—Russian dictionary of I. J. Schmidt (SPbg 1843) there has been no attempt to compile a Tibetan—Russian dictionary. At the present time a Tibetan—Sanskrit—Russian—English dictionary, based on the work of the late Ju. N. Roerich, is being compiled in Moscow. The more we have to welcome the work under review since it contains not only items compiled from earlier dictionaries of Schmidt, Das, Jäschke, *dge-šes* Čhos-kyi Grags-pa and others, but the authors have included modern Tibetan vocabulary too (cf. Б. В. Семичов, Опыт краткого словаря общественно-политических терминов тибетского языка, Ulan Udê 1956). It is true that the result of this method is that the 21.000 words of the dictionary do not represent any homogeneous section of the Tibetan language (we find words from the 7th—8th century long ago forgotten and present only in dictionaries side-by-side with terms of modern political economy etc.), but on the other hand it enables the consultant to use it for any written text modern or old. We have to admit that in some cases it is very difficult to decide or even impossible to tell whether a word is living in the present Tibetan language or not. In some cases the modern terminology has revived old or forgotten terms.

The words given in Tibetan letters are not followed by Russian transcription since there is no unanimously accepted system for transliterating Tibetan with Cyrillic letters.

The reader only regrets that the authors have not included the material of Sumatiratna's dictionary and so we have to wait for another modern work which will undertake this important task.

A. Róna-Tas

Dr. Lokesh Chandra, *The Three Hundred Gods* (n. p. or d.) I, 1—2 p.

An interesting and useful work has been published by Dr. Lokesh Chandra who has great merits in editing the series *Śata-Pitaka*. His new contribution consists of three pages only.

The material itself is contained in two 80 cm × 100 cm folded sheets of paper, each displaying 50 pictures of a 18 cm × 7 cm poṭi-plate. On the poṭi-plates there are three Buddhistic gods, altogether 300, with their Tibetan and Sanskrit names.

On one side of the third, 25 cm × 38 cm sheet the origin and the division of subject matter of the work is treated by the editor. We are told that the published work is a partial reproduction of a Pekingese xylograph with all the pictures, but without the Tibeto—Mongol introduction and the *dhāraṇīs* belonging to the pictures. We are informed that the title of the work according to the omitted introduction written by the famous Lčan-skya Incarnate Rol-pa'i rdo-rǰe or Lalitavajra (1717—1786) of Mongol origin — is said to be *Sku-brñan brgya-phrag-gsum* or *Sku-brñan sum-brgya*, «The Three Hundred Images». As it is known the pantheon of the three hundred gods is made up by him, and being then Buddha himself, he is enlisted among the gods in picture No 53. Next comes the preliminary classification of the pantheon, the specification of the succeeding groups of gods, gurus, saints, demons etc. and their delimination from one another.

The Tibetan names of the gods under the pictures are included in the poṭi-frame, but the serial numbered Sanskrit names above the pictures presumably do not belong to the original xylograph.

Needless to say, such collections of pictures and names are of great importance for iconographic research, for the identification of a work of art, the understanding and identification of pictures and names that can be found everywhere in Buddhistic works. Whoever has undertaken such a task cannot but welcome the publication of this work.

The more so since this work has for a long time played an important role in the iconographic research together with his famous companion piece, the collection of 500 gods. (cf. Raghu Vira and Lokesh Chandra *A New Tibeto-Mongol Pantheon: Śatapitaka*, vol. 21, Delhi 1963). The latter was made by Rje-bcun dam-pa of Urga and became known under the title «*The Five Hundred Gods of Narthang*», cf. A. Grünwedel, *Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei* (Leipzig 1900) — abbr.: Gr. — p. 202. The most complete edition so far was made by E. Pander and was published by A. Grünwedel, *Das Pantheon des Tschangtscha Hutuktu, ein Beitrag zur Iconographie des Lamaismus : Veröffentlichungen aus dem Kgl. Museum für Völkerkunde* I (Berlin 1890), pp. 45—116 — abbr.: P.—Gr. This old edition shows less than two thirds of the pictures drawn from the xylograph resp. a Mongol copy of it. The drawings correspond to those of the new edition with the exception of one or two. Picture 241 is totally different, pictures 193—210 originate from the pantheon of 500 gods. Unfortunately, we are not informed how the reproductions of the new edition were made; most probably the drawn copy of the original xylograph was multiplied in this case, too. This is made probable by the use of the Indian numerals. The whole collection of the Tibetan names was also elaborated by Pander and Grünwedel, and the Chinese and Sanskrit names were determined in numerous cases. Their data disagreeing with those of the new edition will be presented later on in this paper. We can find pictures taken from the old edition in the work L. A. Waddel, *The Buddhism of Tibet or Lamaism* (Cambridge 1959 reprint) pp. 11, 16, 26, 28, 39, 64, 70, 364 and 365, they are numbered 3, 16, 269, 25, 50, 32, 242, 168, 283 and 285 in the pantheon. Almost all the works dealing with a similar theme take the pictures from the old edition.

Questions concerning the subject-matter of the pantheon of the 300 gods, could only be analysed in a longer study. Such problems would include, e. g., how the inclusion and ranking of certain Buddhas, tantric gods, masters preaching different dogmas reflect the XVIII century power relations of the sects, the theological and social tendecies and aspirations. It would also be worth tracing the origin of the gods in the pantheon that hardly occur in some old sources etc. It is not my present task to discuss them here. (Our attention has been drawn to the omission of *Padmasambhava* and *Rǰe-bcun Dam-pa* by Pander cf. P.—Gr. p. 107.)

But a few minor remarks and suggestions for additions may be made here.

The editor does not classify all the pictures in the preliminary classification. Four of the less known gods can be looked upon as «former Buddhas»: No. 134 *Nāgeśvararāja*, cf. F. Edgerton, *Buddhist Hybrid Sanskrit Dictionary* vol. II. (New Haven 1953) — abbr.: E.—p. 292; No. 135 *Samantadarśin*, cf. E. 562 «n. of a former Buddha, n. of a Tathagata in the nadir»; No. 144 *Ratnaśikhin*, cf. E. 452; No. 154 *Prabhāketu*, cf. E. 382. The emanation of *Akṣobhya* is the No. 190 *Pratyaṁgirā*, and it is essentially identical with No. 222 *Mahāpratyaṅgirā*, cf. B. Bhattacharyya, *The Indian Buddhist Iconography* (Calcutta 1958) — abbr.: Bh.—pp. 200—201, Fig. 144—146. The latter is the more frequent way of writing that is, with the ligature *ṅg*. No. 191 *Dhvajāghrakeyūrā* is also the emanation of *Akṣobhya*, cf. Bh. p. 201. Fig. 147a, and No. 222 *Trailokyavijaya* cf. Bh. pp. 184—185, as well. No. 180 *Bhṛkuṭinī* belongs to the tantric variations of the white and yellow *Tārā*, cf. A. K. Gordon, *The Iconography of Tibetan Lamaism* (New York 1939) — abbr.: Gordon — p. 34, A. Getty, *The Gods of Northern Buddhism* (Rutland, Vermont, Tokyo 1962) — abbr.: Getty — pp. 124—125, E. p. 412, and No. 181 *Jāṅgulī* cf. Getty pp. 122—125, as well. No. 182 *Vasudhārā* «is the consort of Jambhala and bears the image of either *Akṣobhya* or *Ratnasambhava* on her crown» cf. Bh. p. 244. The inversion of Nos 283 and 284 in the «classification» is an abvious misprint, so it is not *Nīla Durdharṣa* but *Dhṛtarāṛṣṭra* that belongs to the Lokapālas.

Because of the lack of space only the main variants, the shortened forms of the names could be written over and under the pictures. But it is worth enumerating the other important variants too. There occur in Tibetan such variants as *Mai-tri* for No. 1 *Byams-pa* cf. H. A. Jäschke, *A Tibetan—English Dictionary* (London 1958) — abbr.: Jä. — p. 419: as *'Phags-pa-lha* for No. 4 *"Arya-de-pa* cf. Gr. pp. 34—46; as *Mthu-stobs dbaṅ-phyug* for No. 13 *Lā-li-ta-bajra* cf. P.-Gr. p. 50: as *Phyag-rgya che-brñes* for No. 14 *Dril-bu-pa* cf. P.-Gr. p. 50; as *Che-gčig mčhog-brñes* for No. 20. *Dombi-pa* cf. P.-Gr. p. 51; as *Mnam-med Drags-po Lha-rje-žabs* for No. 33 *Sgam-po-pa* cf. P.-Gr. p. 53; as *Grub-mčhog Dam-pa Rgya-gar* for No. 34 *Pha-dam-pa* cf. P.-Gr. p. 53; as *Smras-mčhog* for No. 36 *Thod-smyon bsam-grub* cf. P.-Gr. p. 53; as *Dharma rin-čhen* for No. 40 *Rgyal-chab-rje* cf. P.-Gr. p. 55; as *Blo-bzaṅ grags-pa* or more frequently *Choṅ-kha-pa* for No. 41 *Rje Rin-po-che* cf. Gr. p. 76; as *Bde-mčhog* for No. 63 *'Khor-lo sdom-pa* cf. P.-Gr. p. 62; as *Skul-byed* for No. 159 *Cunda* cf. E. p. 231; as *Čhos-skyob* and *Dge-bsñen dharma* for No. 209 *Dharma-ta-la* cf. Gr. p. 274 and P.-Gr. p. 88; as *Drag-gšed* and *Drag-gšad* for No. 237 *Trakšad* cf. Gr. p. 164, P.-Gr. p. 98 and S. Ch. Das, *A Tibetan—English Dictionary* with Sanskrit Synonyms (Calcutta 1902) — abbr.: Das — p. 648; as *Beg-ce*, *Beg-che* and *Lčam-sriṅ* for No. 254 *Bekce* cf. Getty p. 151, Gordon pp. 164—166, P.-Gr. p. 97; as *Dpal-be'u* for No. 295 *Dpal-be-ma* cf Das p. 790; as the more complete *Šes-rab-kyi pha-rol-tu phyiṅ-ma* for No. 158 *Šer-phyiṅ-ma* cf. Das p. 1242; and as the more complete *Stoṅ-čhen-mo rab-tu 'joms-ma* for No. 175 *Ston-čhen-mo* cf. Gordon p. 34. The more complete name of the Great Fifth Dalai-Lama was *Ṅag-dban blo-bzan rgya-mcho*.

Among the Sanskrit names there occur such variants as *Dīpaṅkaraśrījñāna* for No. 29 *Atīśa* cf. Gr. p. 58; as *Sarvajñā* (= Tib. *Thams-čad mkhyen-po*) for No. 37 *Buton* and *Ratnasiddhi* cf. Gr. p. 68; as *Yuvarāja* for No. 40 *Jālchapje* and *Dharmaratna* cf. Das p. 313; as *Yamāntaka*, *Yamāri* and *Bhayāṅkara* for No. 61 *Vajrabhairava* cf. P.-Gr. p. 60; as *Śrīmahācakra* for No. 64 *Mahācakra* cf. P.-Gr. p. 63; as *Śūrasena* for No. 101 *Vīrasena* cf. P.-Gr. p. 71; as *Puṣpaśrī* for No. 119 *Kusumaśrī* cf. P.-Gr. p. 73; as *Brahma-prabha* for No. 120 *Brahmajyotis* cf. P.-Gr. p. 73; as *Ratnaśrī* for No. 122 *Dhanaśrī* cf. P.-Gr. p. 73; as the more complete *Sarvanīvaraṇaviṣkambhin* for No. 149 *Nīvaraṇaviṣkambhin* cf. Getty p. 45; as *Mahāsahasrapramardanī* for No. 175 *Mahāsahasrī* cf. Gordon p. 239, E. p. 273; as *Mahāpratisarā* for No. 176 *Pratisarā* cf. Gordon p. 239, E. p. 273; as *Mahāmantrānusāriṇī* for No. 177 *Mahāmantrā* cf. E. pp. 419, 424; as *Mahāvidyārājñī*

for No. 178 *Mahāmāyurī* cf. P.-Gr. p. 82; as *Vakula* for No. 215 *Bakula* cf. P.-Gr. p. 86; as *Vighātāmṛta* for No. 215 *Mamṛtakuṇḍalin* cf. P.-Gr. p. 89; as *Jalendra* for No. 265—270 *Jambhala* cf. P.-Gr. p. 100; and as *Sumati* for No. 273 *Matibhadrā* cf. P.-Gr. p. 102.

As the equivalent of the Tibetan *Dpal-sbyin*, *Śrīdatta* is more probable than No. 108 *Śūradatta*, and the omission the *Sitatārā*, the Sanskrit name of the Tibetan *Sgrol-dkar*, No. 160, (more completely *Sgrol-ma dkar-po* cf. Getty p. 122 and Gordon p. 34) may be due to a misprint. On the basis of the Tibetan *Mi-gyo-ba* No. 174 the Sanskrit *Abala* is unlikely, the *Acala* seems to be the proper form, cf. Monier—Williams, *A Sanskrit—English Dictionary* (Oxford 1899) p. 60: «*abala* = 1. either weak, feeble 2. = *acala*, one of the ten Buddhist earths».

In some respects the orthography deviates from the usual: Instead of No. 161 *Seṅ-ldin-nags Sgrol* the more usual form is *Seṅ-ldeṅ-nags Sgrol* cf. Das p. 1275, Gordon p. 75; instead of *Ākṣobhya — Akṣobhya* cf. E. p. 3, Getty p. 36; and instead of *kīrtti — kīrti*. In the case of some words the reading of the new edition can be regarded better than that of P.-Gr. E. g. in No. 23 instead of *bskyabs — bskyaṅs*, in No. 67 instead of *Mahāmāyā-Mahāmāya*, in No. 124 instead *sgrogs — sgrags*, in No. 162 instead of *'khyel--'khyil*, and in No. 191 instead *dbuṅ — dpuṅ* is better. In the text itself certain orthographic fluctuation can be observed, which is due — in our opinion — to the effect of the spoken language. E. g. *gsaṅ-grub* ~ *gsaṅ-sgrub*, *čhos-grags* ~ *čhos-sgrags* etc.

Our supplement are offered without aiming at completeness of any kind, because this would require a longer study. The publication has made the material available for the expert, and it is to be hoped that it will be followed by other original Tibetan, Mongol and Chinese works on Buddhist iconography.

G. Bethlenfalvy

Subhāṣitaratnakoṣa compiled by VIDYĀKARA. Edited by D. D. KOSAMBI and V. V. GOKHALE: *Harvard Oriental Series* 42 (Cambridge, Massachusetts 1957), CXIX + 341 p. *An Anthology of Sanskrit Court Poetry, Vidyākara's »Subhāṣitaratnakoṣa«* translated by Daniel H. H. INGALS: *Harvard Oriental Series* 44 (Cambridge, Massachusetts 1965) X + 611 p.

The importance of the lyric anthologies which contain the early pieces of Indian literature is widely acknowledged, as these anthologies have preserved workd of otherwise unknown poets. These anthologies give at the same time a uniquely precise picture of the period in which they were written, as well as of its taste and literary movements.

So it is quite understandable why the edition of the oldest and possibly most valuable Sanskrit anthology has been greeted by all specialists this field. (See the review by L. Sternbach: *JAOS* 78 (1958) pp. 316—318.) This edition is all the more important as up to now we have not been given an anthology, which would have been prepared with the same methodical and philological accuracy and with the same thoroughness.

Up to now only one part of the *Subhāṣitaratnakoṣa* has been published by F. W. Thomas (*Kavīndrasamuccaya : Bibliotheca Indica, New Series* No. 1309, Calcutta 1912.) The present edition is based on a MS dating conjecturally from 1130 A. D. This MS was first described in 1935 by Rāhula Sankṛtyayana. (*Sanskrit palm-leaf MSS in Tibet : JBORS* XXI. p. 42.) He saw the MS in the monastery of *Ṅor Ewaṃ* in Central Tibet and took photos of it. These photos did not come out very well, and in order to complete them the editors used parts of an 18th century MS which survived in Nepal.

Daniel H. H. Ingals deals with the intriguing questions of the contents of *Subhāṣitaratnakoṣa* in his introductions to the various Sections of the work and also in the notes. He also writes about the Indian parallels of the stanzas.

If we examine the material of the anthology from the point of view of Tibetan literature it strikes us how far these Sanskrit poems differ from the genre of «*subhāṣita*» = «*legs-bšad*» so common in Tibet. Also the meaning of these terms is different, as in Sanskrit it would rather mean «good or eloquent speech, witty saying» (M—W., p. 1229), while Tibetan meaning would emphasize the didactic tendency much more: «moral lessons, moral maxims» (Das, p. 1219). Already A. Shiefner, when he wanted to show a good example of the Tibetan wise sayings in his notes to O. Böhtlingk's *Indische Sprüche*, drew mainly from the stanzas of *Subhāṣitaratnanidhi* edited by Sa-skya pandita. The Ṅor monastery, where the oldest MS of the *Subhāṣitaratnakoṣa* is kept, is the centre of a sub-sect of the Sa-skya-pa order. As the monastery was founded in 1429 the *Subhāṣitaratnanidhi* must have been some hundreds of years old when the MS got to the monastery, and so there can be a connection between them only through common sources.

We can hardly find any of the material of the *Subhāṣitaratnakoṣa* in the Tibetan *Subhāṣitaratnanidhi*. In the Tibetan there are some stanzas, the subject of which is similar to the *Niti*-type stanzas of the 37th and 38th Section. There are even agreements in the motives as for example the *haṃsa* who separates milk from water appears in stanza 1374 also appears twice in the Tibetan text (L. Ligeti, *Le Subhāṣitaratnanidhi mongol, un document du moyen mongol.* Partie 1re: *Le manuscrit tibéto—mongol en reproduction phototypique avec une introduction*, Budapest, 1948. I : 8*a* stanza No. 20 and VI : 11*b* stanza No. 232). We can say that there is only resemblance is between the titles.

We should look for the sources of the Tibetan *subhāṣita*s in Indian didactic poetry, among proverbs and their literary adoptations.

The *subhāṣita*s of the Sanskrit anthology give a brilliant display of the treasures of Indian poetry of the lyric kind in the strict sense of the word.

G. Bethlenfalvy

Studies in Modern Chinese Literare (*Studien zur modernen chinesischen Literatur*)-Edited by Jaroslav Průšek. *Ostasiatische Forschungen*, Heft 2 (*Schriften der Sektion für Sinologie bei den Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*), Akademie Verlag, Berlin 1964, 179 p.

International Sinologist literature has lately given special heed to a variety of problems concerning the development of modern China. Signs of growing interest may be found in nearly every branch of science. Researche concerning modern Chinese literature of the last fifty years have only recently become more intensive. Obviously this relative delay is due to the temporal proximity of the period under investigation: certain processes of latest Chinese literature have not yet run their full course; in addition difficulties arise even for Chinese investigators, because some of the sources are unexplored or hard to attain, all of which are factors hampering with research work. In spite of these drawbacks Chinese literary historians (in the People's Republic of China) have done quite significant exploratory, systematizing and evaluating work. Doubtlessly the work of foreign researchers is none the less necessary, especially if we take account of the circumstances of the appearance of modern Chinese literature in the 20th century, its par excellence international features and its place in world-literature. These circumstances make an investigation from a world literary point of view not only possible but even desirable. Furthermore, it is necessary to employ more complex comparative methods to approach certain problems of modern Chinese literature from the view-point of modern

national and world-literature — not disregarding, of course, the novelty, the ruling principles and the special national character of new Chinese literature itself.

That is why among the new and ever multiplying publications on this subject we welcome the collection of studies under the title: «Studies in Modern Chinese Literaure» published by Jaroslav Průšek. The work symbolizing of Czech—German co-operation has been published by the Sinologist department of the German Academy of Sciences. Though we well know that the interest taken in modern Chinese literature is by no means a new trend in Czechoslovakian Sinology — it is enough to mention earlier researches and publications of J. Průšek — still this is the first independent volume on the subject in which the younger generation, Průšek's pupils, present themselves.

The studies are preceded by a longer introductory essay of a synthetizing character by J. Průšek. It sums up the main characteristics and artistic principles of the literary period in question, and serves at the same time as a frame for the studies discussing particulars and single problems. As to their purpose these essays are rather the products of a preliminary study, parts of a far-reaching research which aims at learning «. . . the *entire* process of the creation of Chinese national literature.» (P. 4, my italics — E. G.)

With good reason Průšek regards the period between 1917—1937 — the appearance and development of a new literature — as a period of culmination, and that is why the topics of the collected studies are limited to this one literary period. On the one hand, different periods of the more significant writers' careers are discussed by the authors in their studies, thus Zbigniev Słupski treats the early period (1924—32) of the prose writer Lao She; Jarmila Häringová speaks of the artistic development between 1920—37 of T'ien Han, the dramatist. On the other hand they try to assess some of the more outstanding literary works, *e.g.* Milena Doležalová-Velingerová treats the autobiographical writings of Kuo Mo-jo; Oldřich Král Pa Chin's novel «The Family»; and Marcela Boušková the short stories of Ping Hsin. There is only one study that discusses a topic of a more recent period: Klaus Kaden (DDR), who analyses Chao Shu-li's novel «San-li-wan» which appeared in 1955.

Průšek's above mentioned study, however, is the one offering most novelties — he does no more than indicate some more important theses and conclusions of an ampler monographe in preparation that will treat this period more exhaustively. He accepts the view-points of some Chinese literary historians (Wang Yao, Liu Shou-sung) in judging the most essential problems of the period, but at the same time he completes them with a number of new observations and goes deeply into their detailed analysis. He explains the birth and apprearance of the new literary movement itself from a wider universal, cultural historical aspect — thus he points out the hardenend contours and specificities of old, feudal written records, and makes the reader most strikingly aware of the changes brought about by the revolution in literature. He also gives a thorough analysis of some features of national traditional literature, especially the period directly preceding the appearance of new trends, (fiction of the late Ch'ing period); he detects the causes that prevented the new literature from being reborn from the old one, including even the most potential genre, old Chinese epics.

The different aspects of Průšek's studies are discussed from an ideological point of view as well as from par excellence literary-artistic aspects (the differences between the aspects of art and reality in the old and the new literature, etc.). Thus Prušek gives free scope to an attitude and method of investigation hitherto rather neglected in modern Chinese literary history.

The author analyses new stylistic features and other characteristics of modern Chinese lyrics, drama and epics in the same way. He devotes special attention to the new fiction which brought about the most significant works of the new literary era. In the

course of his analysis, Průšek demonstrates the genesis of realism and realistic methods in new Chinese literature, and he points out the relations and contacts with world-literautre. The reception in China of the methods of romantic creation, of style and attitude are, however, less clear-cut and thus harder to trace, and in this respect the author himself can give us little more than a few interesting, though controversal assumptions. (He tries to find the causes of the favourable reception of romantic effects borrowed from world literature deriving them from the lyric and subjective character of the ancient wen yen written records and from the survival of an attitude serving as its basis.) The immense popularity of romantic attitude and romantic creative methods in China, even up to the present, must have deeper social-ideological reasons: the revealing of these reasons as well as the clarification of their onnections with artistic creative methods is one of the most important tasks facing modern Chinese literary history. (In his work *A History of Modern Chinese Fiction*, New Haven 1961, C. T. Hsia treats the role of romanticism in modern Chinese literature, but apart of some acceptable, provocative comments he is unable to analyse the problem as a whole.)

The rest of studies in the volume, though not exceeding the frame laid down by Průšek and giving not more than an analytical survey of the problems investigated, are still more than «. . . initial attempts of beginners» (p. 1). They include much original observation and excellent analysis beyond a philological elaboration of data and facts (*e. g.* the examination of the autobiographical writings of Kuo Mo-jo, or the compilation of the Chao Shu-li bibliography, both of which are the results of thorough research-work). Oldřich Kràl demonstrates convincingly the fundamentally realistic tendencies in the novel «The Family» by Pa Chin, a romantic writer. Zbiginev Słupski and Marcela Bouśková treat the genesis of one or other creative method in the different phases of their development, it is to be regretted that they kept within the limits of the periods chosen and had no chance to reveal some general conceptual connections as Klaus Kaden attempts in analysing the novel by Chao Shu-li. (Let us complete his bibliography with some additional material which must have escaped his notice: Wang Ch'un, *Chao Shu-li tsen-jang ch'eng-wei tso-chia-te?* [How did Chao Shu-li become a writer?]: *Chung-kuo Ch'ing nien* 1948: 1, pp. 57—59.) From Jarmila Häringová's excellent comprehensive study we miss the possibility of comparison at least in connection with the art of Hung Shen, the dramatist.

My remarks are offered by no means to lessen the value of the volume, or of the studies themselves. The points of view I miss are for the most part ones that are out of the range of the original intention of the studies. The volume, as a whole is useful, filling considerable gaps and proving the thorough and systematic work done by Czech Sinologists. We hope that further valuable work on modern Chinese literature will soon come to light.

E. Galla

S. Shaked, *A Tentative Bibliography of Geniza Documents*. Paris — The Hague 1964, 8° pp. 355. (Études Juives. V.).

Die ungefähr 250.000 Handschriftenfragmente der Genisa von Kairo sind in die verschiedenen Bibliotheken und Privatsammlungen der Welt zerstreut. Die Forschung der letzten siebzig Jahre hat ungeheuer viele Stücke davon agnosziert und veröffentlicht. Sie erwiesen sich als die unschätzbar wichtigen Quellen der jüdischen Literatur und Geschichte, dienten aber auch in weiterem Sinne als Beiträge zur Kulturgeschichte des mediterranen Beckens. Die Privatbriefe und Dokumente gewähren sehr oft einen Einblick ins Leben der mittleren und unteren Klassen. Deshalb sind sie lückenfüllend, denn

die literarischen Texte enthielten hauptsächlich politische, militärische Ereignisse und das Geschick der oberen Schichten angehende Dinge.

Wie das Material zerstreut ist, so sind es auch die Veröffentlichungen, sie erschienen in allen Gegenden der Welt und in den verschiedensten Publikationen. Deshalb leistete S. Shaked eine äusserst dankenswerte Arbeit, indem er von den geschichtlichen Texten der Genisa eine Bibliographie verfertigte. In seiner Arbeit unterstützten ihn die Professoren D. H. Baneth und S. D. Goitein. Das Unternehmen darf nicht als ein Fragment betrachtet werden — da es doch nur einen Teil der Genisa registriert —, aber eine *totale* Bibliographie der Genisa würde dem jüdisch-wissenschaftlichen Schrifttum der letzten siebzig Jahre gleichkommen.

Wer es je mit einer Genisasammlung zu tun hatte, weiss es aus Erfahrung, was für ein Problem es bedeutet festzustellen, ob ein Stück irgend wann und irgend wo erschienen ist. Nur er weiss die Arbeit des Verfassers wirklich einzuschätzen. Sie ersetzt eine Bibliothek.

In dem ersten Teil der Arbeit sind die einzelnen Genisa-Sammlungen in der alphabetischen Reihenfolge der Fundorte und innerhalb dieser der Zahlen nach zu finden. Hier kommen im Laufe der Publikationen Privatsammlungen zum Vorschein, die kaum oder überhaupt nicht bekannt waren (238—247). Im zweiten Teil folgen dem Alphabet der Forscher nach die Genisa-Veröffentlichungen, auf die im ersten Teil hingewiesen wird. Er bearbeitet auch das Material von zwei handschriftlichen Büchern: das eine ist das von Goitein (Geniza Documents on the Medieval Trade with India), das 315 Dokumente veröffentlicht über den Handel zwischen den Ländern des Mittelmeeres und des Indischen Ozeans im XI—XII. Jahrhundert; das andere ist das von M. Michael (The Archive of Nahray ben Nissim), das die Sammlung von 250 Briefen dieses berühmten nordafrikanischen Kaufmanns im XI. Jahrhundert enthält. Beiden Forschern habe ich die Fotokopien der fraglichen Stücke in der Kaufmann-Sammlung zur Verfügung gestellt.

Die Kaufmann-Sammlung wird an zwei Stellen behandelt: am Anfang des Buches (37—40) und an seinem Ende, im Nachtrag (349). Hierzu möchte ich in erster Reihe einige Bemerkungen machen — obgleich ich dieses Kapitel bereits in der Korrektur gelesen und mit Anmerkungen begleitet habe. Es wäre wichtig, wenn der Fachmann einer jeden Genisa-Sammlung das eigene Material ergänzte. Die zweite Ausgabe wäre so vollständig.

38. *9. Den Anfang fand J. Schirmann: Tarbiz XXVIII (1958/59), 402—403. (MS. Frankfurt, No. 3). — (X) N. Allony, Tesoro de los Judios Sefardies I (1959), 54—61.

39. *15. (X) L. Musset: Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie LIII (1957), 363—366.

39. *17. Den ferneren Teil der Handschrift fand ich in der Gaster-Sammlung des Br. Museums: Or. 10594^2. Siehe meinen Aufsatz: Zion XXX (1965).

40. *24. (X) J. Mann: Hazofeh XI (1927), 147—152; A. Scheiber: Kirjath Sepher XXVII (1950/51), 283.

49. * 1. Schechter selbst schreibt, er habe das Genisa-Stück Goldziher geschenkt. Siehe Scheiber: HUCA XXXIII (1962), 273.

82. T.—S. 8. J. 1. Facsimile veröffentlicht: Acta Orient. Hung. III (1953), 123—129.

155. T.—S. Loan 2. Titelblatt: T.—S. N. S. 236^9. Hiemit wollen wir uns anderswo befassen.

161. T.—S. N. S. J. 53. (X) Kirjath Sepher XXXVII (1961/62), 415.

177. Or. 5554 B. fol. 20. Facsimile: Acta Orient. Hung. III (1953), 131—132. Ebenda Hinweis auf die Bemerkung Manns (JQR. N. S. XI, 450.) unrichtig.

190. ENA. 2539. (X) N. Allony: Kirjath Sepher XXX (1954/55), 445—446.

201. ENA. 4208. Kooks Aufsatz in Haivri, den der Verfasser nicht gesehen hat, jetzt neu erschienen: עיונים ומחקרים II (Jerusalem 1963), 109—118.

228. Nachzutragen ist: Oxford. MS. Heb. f. 36. fol. 99. Dies ist eine Bücherliste. Veröffentlicht von M. ZULAY: Kirjath Sepher XXV (1948/49), 203—205.

272. BLAU, Die jüdische Ehescheidung; Besprechung von A. BÜCHLER: DLZ 1913, 1205—10.

299. HABERMANNS Genisa-Heft besprach ich: Az ORE Értesítője 1948. Jún., 57—58.

305. Die I. Ausgabe von KAHLES Genisa-Buch besprach ich ebenda 56—57; die II. Ausgabe: Antik Tanulmányok VII (1960), 118—119.

312. (2) B. M. LEWINS Scherira-Biographie besprach BLAU: MZsSz XXXV (1918), 146—147.

323. (13) A. MARX' Genisa-Studie besprach ich: Az ORE Értesítője 1948. Jún., 58—59.

336. Zur Genisa-Literatur sind zu ergänzen zwei Aufsätze von T. SCHER: Magyar Könyvszemle LXXVII (1961), 280—286; Acta Orient. Hung. XIII (1962), 291—300.

338. Den ALLONY—LÖWINGER Katalog besprach ich: Acta Orient. Hung. VII (1957), 227—228; Magyar Könyvszemle LXXIV (1958), 203.

349. *25. Veröffentlicht: Acta Orient Hung. XVII (1964), 225—230, 235—236, mit Facsimile.

349. *27. Veröffentlicht: ebenda XVII (1964), 220—224, 233—234, mit Facsimile.

349. Zu ergänzen: No. 21. (X) S. D. GOITEIN, Tarbiz XXXII (1962/63), 194.

Einige Druckfehler haben wir noch zu berichtigen:

253. (13) Anstatt 1929: 1919.

279. (3) Nach Ginze Qedem fehlt: 3.

283. Anstatt Sheelot: Sheeltot.

305. In der deutschen Ausgabe von KAHLES Genisa-Buch: anstatt 1960: 1959.

328. (10) Anstatt REJ 5: REJ 52.

337. Anstatt Simonson: SIMONSEN.

337. In der folgenden Zeile: Anstatt Maimonida: Maimoniana.

Diese Bibliographie sollte jährlich fortgesetzt werden, wie Prof. SCHIRMANN es in der hebräischen Dichtung tut.

Zu den ungarischen Beziehungen des Buches wollen wir noch hinzufügen, dass auch der Verfasser aus Ungarn stammt und noch ungarisch spricht. Übrigens ist er Iranist, den unsere Besprechung auf seiner Studienreise in Persien erreichen wird.

Er hat auch mit seinem ersten Werke Bleibendes geschaffen.

A. Scheiber

LIVRES REÇUS
AN DIE SCHRIFTLEITUNG EINGEGANGENE BÜCHER — BOOKS RECEIVED
БИБЛИОГРАФИЯ

— *A Selected List of Books on Japan in Western Languages.* I, 1945—60 (1964). Tokyo.

— *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae.* XII, fasc. 1—2 (1964), fasc. 3—4 (1964). Budapest.

— *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae.* XVI, fasc. 3—4 (1964). Budapest.

— *Acta Asiatica.* Bulletin of the Institute of Eastern Culture. VI (1964), VII (1964), VIII (1965). Tokyo.

— *Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae.* XIV, fasc. 1—2 (1964). Budapest.

— *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae.* XIV, fasc. 1—2 (1964), fasc. 3—4 (1964); XV, fasc. 1—2 (1965). Budapest.

— *Afrikanskij sbornik.* II (1964). Moskva.

— *Ajiya Kenkyū.* IX (1962—63), X (1963—64). Tokyo.

— *Al-Machriq.* LVIII (1964). Beyrouth.

— *Ancient Pakistan.* Bulletin of the Department of Archaeology. I (1964). Peshawar.

— *Annals* of the Bhandarkar Oriental Research Institute. XLIV, 1963 (1964). Poona.

— *Annual Bibliography of Oriental Studies.* 1961 (1964). Kyoto.

— *Annual of the Department of Antiquities of Jordan.* VI—VII (1962), VIII—IX (1964). Amman.

— *Annual Report of National Language Research Institute.* XIII (1962), XIV (1963), XV (1964). Tokyo.

— *Annual Report of Comparative Studies of Culture.* Kiyō hikaku bunka kenkyū. II (1961)—V (1964). Tokyo.

— *Archeologičeskie raboty v Tadžikistane.* IX, 1961 (1964). Dušanbe.

— *Archiv Orientální.* XXXII (1964). Praha.

— *Ariel.* A Quarterly Review of the Arts and Sciences in Israel. No. 2 (1962) — 9 (1964—65). Jerusalem.

— *Aryana.* XXI (1963). Kabul.

— *Asian and African Studies.* I (1965). Bratislava.

— *Azerbajdžanskij êtnografičeskij sbornik.* I (1964). Baku.

— *Beijing Wenyi.* 1963, 1964. Peking.

— *Belleten.* Sayı 105—108 (1963), 109—112 (1964). Ankara.

— *Bibliografija Afriki.* I (1964). Moskva.

— *Bibliographie ethnographique de l'Afrique Sud-Saharienne.* 1960 (1962), 1961 (1963), 1962 (1964). Tervuren.

— *Bibliographie géologique du Congo Belge et du Ruanda-Urundi.* VIII, 1961—62 (1963). Tervuren.

— *Bibliography of the Humanistic Studies and Social Relations.* VIII, 1960 (1962), IX, 1961 (1963). Tokyo.

— *Bijutsu Kenkyū. The* —. The Institute of Art Research. No. 225 (1962), 226—231 (1963). Tokyo.

— *Black Orpheus.* Journal of African and Afro-American Literature. XIV, XV (1964). Ibadan.

— *BNMAU Šinžlêch Uchaany Akademijn Mêdêê.* 1964, fasc. 1—4. Ulaanbaatar.

— *Books and Articles on Oriental Subjects.* X, 1963 (1965). Tokyo—Kyoto.

— *Bukkyō Daigaku Kenkyū-kiyō. The* —. The Memorial of Records Bukkyō University. XLVI (1964). Kyoto.

— *Bulletin of the American Schools of Oriental Research.* No. 173—176 (1964). Jerusalem—Baghdad.

— *Bulletin of the Baroda Museum and Picture Gallery.* XVI—XVII (1963). Baroda.

— *Bulletin of the Deccan College Research Institute.* XXIV, 1963—64 (1964). Poona.

— *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities. The* —. XXXVI (1964). Stockholm.

— *Chinese Literature.* 1964. Peking.

— *Chōsen Gakuhō.* Journal of the Academic Association of Koreanology in Japan. No. 30—33 (1964). Tambaichi.

— *East and West.* XIV (1963). Roma.

— *Eretz-Israel.* Archaeological, Historical and Geographical Studies. VI (1960), VII (1964). Jerusalem.

— *Ežegodnik Boljšoj Sovetskoj Ênciklopedii.* 1963, 1964. Moskva.

— *Finnisch—Ugrische Forschungen.* XXXV, Heft 1—2 (1964). Helsinki.

— *Folia Orientalia.* V, 1963 (1964). Kraków.

— *General Studies.* Kyōyō Shōgaku Kenkyū. XIV (1961)—XVIII (1964). Tokyo.

— *Ibadan.* University College. No. 18, 19 (1964). Ibadan.

— *Iberiul—Kavkasiuri Enatmecniereba.* XIV (1964). Tbilisi.

— *Ibla.* XXVI (1963). Tunis.

— *Indo-Iranica.* XVI (1963), XVII (1964). Calcutta.

— *Iskusstvo Azerbajdžana.* VI (1959)—X (1964). Baku.

— *Israel Exploration Journal.* XIII (1963). Jerusalem.

— *Istanbul Arkeoloji Müzeleri Yıllığı.* Annual of the Archaeological Museums of Istanbul. XI—XII (1964). Istanbul. | Istanbul Arkeoloji Müzeleri Yayınları. |

— *Izvestija Jugo—Osetinskogo Naučno—Issledovateljskogo Instituta.* AN Gruz. SSR. XII (1963). Chinvali.

— *Izvestija Severo—Osetinskogo Naučno—Issledovateljskogo Instituta.* XXIII (1962) : 1,2. Ordžonikidze.

— *Jinbun Gakuhō. The* —. Journal of Humanistic Studies. XIX, XX (1964). Kyoto.

— *Jingji Yanjiu.* 1964. Peking.

— *Joint Acquisitions List of Africana.* African Department Northwestern University Library. II (1963), III (1964). Evanston.

— *Journal Asiatique.* CCLI (1963). Paris.

— *Journal of Asiatic Studies. The* —. VII (1964). Seoul.

— *Journal of Chinese Literature.* Chūgoku bungoku hō. XIX (1963). Kyoto.

— *Journal of Ethiopian Studies.* I (1963). Addis Ababa.

— *Journal of Semitic Studies.* IX (1964). Manchester.

— *Journal of Social Science. The* —. Shakai-kagaku kenkyū. XV (1963—64). Tokyo.

— *Journal of the Asiatic Society of Pakistan.* IX (1964). Dacca.

— *Journal of the Burma Research Society.* XLVI (1963). Rangoon.

— *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society.* VIII : 2 (1963). Colombo.

— *Journal of the Oriental Institute of Baroda.* XIII (1963—64). Baroda.

— *Journal of West African Languages. The* —. I (1964): 1, 2. Ibadan.

— *Ju ben.* 1964. Peking.

— *Kaogu.* 1964. Peking.

— *Kartuli Chelovneba. Ars Georgica. Seria A.* VI (1963). *Seria B.* VI (1964). Tbilisi.

— *Kexue Tongbao.* 1964. Peking.

— *Kinki-Minzoku. The* —. Bulletin of the Folklore Society of Kinki. No. 34, 35 (1964). Osaka.

— *Kirjath Sepher.* XXXIX (1963—64). Jerusalem.

— *Kodai.* The Journal of the Archaeological Society of Waseda University. XLI (1963), XLII—XLIII (1964). Tokyo.

— *Kōkogaku Zasshi.* Journal of the Archaeological Society of Nippon. XLIX (1963—64). Tokyo.

— *Kōkubungaku Kenkyū.* XXIX, XXX (1964). Tokyo.

— *Kratkie Soobščenija Instituta Narodov Azii.* No. 62, 65, 71, 75, 77, 79, 81, 83, 85 (1964), 76, 80, 84, 86 (1965). Moskva.

— *Kush.* Journal of the Sudan Antiquities Service. X (1962)—XII (1964). Khartoum.

— *Lishi Yanjiu.* 1964. Peking.

— *Literatura o stranach Azii i Afriki.* Ežegodnik. 1961 (1964). Moskva.

— *Literaturnaja Gruzija.* 1964. Tbilisi.

— *Maǰalle-ye Dāneškada-ye Adabiāt.* Revue de la Faculté des Lettres. XI (1963—64). Tehran.

— *Mecnierebat'a Akademiis Moambe.* XXXI (1963), XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI (1964). Tbilisi.

— *Mei Shu.* 1962, 1963. Peking.

— *Memoires of the Faculty of Letters Kyoto University.* VIII (1963). Kyoto.

— *Minjian Wenxue.* 1962, 1963, 1964. Peking.

— *Muséon. Le* —. Revue d'Études Orientales. LXXVII (1964). Louvain.

— *Narody Azii i Afriki.* 1964. Moskva.

— *Nigerian Journal of Economics and Social Studies. The* —. V (1963). Ibadan.

— *Nihon Bijutsu Nen-kan.* Yearbook of Japanese Art. XXXVIII, 1963 (1964). Tokyo.

— *Nihonbunka-Kenkyūjo-Kiyō.* Transactions of the Institute for Japanese Culture and Classics. XIV, XV (1964). Shibuya, Tokyo.

— *Nyasaland Journal. The* —. XVII (1964). Blantyre.

— *Obščestvennye nauki v Uzbekistane.* 1963. Taškent.

— *Očerki istorii narodnogo chozjajstva Kazachskoj SSR.* III (1963). Alma-Ata.

— *Orientalia Christiana Periodica.* XXX (1964). Roma.

— *Palestinskij Sbornik.* XIII, XIV (1965). Moskva—Leningrad.

— *Patma-Banasirakan Handes.* 1964. Jerevan.

— *Proceedings of the Department of Social Sciences. The* —. Shakai-Kagaku Kiyō. 1962, 1963, 1964. Tokyo.

— *Proceedings of the Egyptian Academy of Sciences.* XVII (1964). Cairo.
— *Przegląd Orientalistyczny.* 1964. Warszawa.
— *Renmin Wenxue.* 1964. Peking.
— *Renmin Yinyüe.* 1964. Peking.
— *Report.* Bhandarkar Oriental Research Institute. 1963—64 (1964). Poona.
— *Rivista degli Studi Orientali.* XXXVIII (1963): 4, XXXIX (1964). Roma.
— *Rocznik Orientalistyczny.* XXVII (1963—64). Warszawa.
— *Sabčota Chelovneba.* 1964. Tbilisi.
— *Scientific Researches. The* —. Gakujutsu Kenkyū. XIII (1964). Tokyo.
— *Semitica.* XIV (1964). Paris.
— *Shakai Kagaku Tōkyū.* XXIV, XXV (1964). Tokyo.
— *Shigaku.* The Historical Science. XXXVII (1964—65). Tokyo.
— *Shigaku-Kenkyū.* Review of Historical Studies. No. 90, 91 (1964). Hiroshima.
— *Shigaku Zasshi.* Historical Journal of Japan. LXXII (1963). Tokyo.
— *Shikan.* 1964. Peking.
— *Shikan.* The Historical Review. No. 68 (1963), 69, 70 (1964), 71 (1965). Tokyo.
— *Silpākon.* VII (1963—64). Bangkok.
— *Social Science Abstracts.* IV (1963), V (1964). Tokyo.
— *Socio-Economic History. The* —. Shakai-Keizai-Shigaku. XXIX (1963—64). Tokyo.
— *Strany i narody Vostoka.* I (1959)—III (1964). Moskva.
— *Studia Orientalia.* XXIX (1964). Helsinki.
— *Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae.* X, fasc. 1—2 (1964), 3—4 (1964). Budapest.
— *Studies in Islam.* I (1964). New Delhi.
— *Studies in the Japanese Language.* Kōkugogaku. No. 53, 54, 55 (1963), 56,57, 58, 59, (1964). Tokyo.
— *Suomalais—Ugrilaisen Seuran Aikakauskirja. Journal de la Société Finno—Ougrienne.* 65 (1964). Helsinki.
— *Tarbiz.* Hebrew University. XXXII (1962—63), XXXIII (1963—64). Jerusalem.
— *Teghekagir.* 1964. Jerevan.
— *Textus.* Annual of the Hebrew University. I (1960)—IV (1964). Jerusalem.
— *Thaqāfatu'l-Hind.* Indian Culture. XV (1964). New Delhi.
— *Tōhō Gakuhō. The* —. Journal of Oriental Studies. XXXIV, XXXV, XXXVI (1964). Kyoto.
— *Tōhōgaku.* Eastern Studies. No. 27, 28 (1964), 29 (1965). Tokyo.
— *Tōkyō Shinagaku-hō. The* —. Bulletin of the Tokyo Sinological Society. No. 10 (1964). Tokyo.
— *Toshokan Zasshi.* The Library Journal. LVIII (1964). Tokyo.
— *T'oung Pao.* LI (1964). Leiden.
— *Tōyō Bungaku Kenkyū.* XI (1963), XII (1964). Tokyo.
— *Tōyō Gakuhō. The* —. Reports of the Oriental Society. XLVI (1963—64). Tokyo.
— *Transactions of the International Conference of Orientalists in Japan.* IX (1964). Tokyo.
— *Trudy. AN Tadž. SSR. Inst. Istorii im. Ahmada Doniša.* XLI, XLII (1964). Dušanbe.
— *Trudy Muzeja Azerbajdžanskoj Literatury im. Nizami.* I (1961), II (1964). Baku.
— *Trudy Muzeja Istorii Azerbajdžana.* IV (1961)—VI (1963). Baku.

— *Türk Dili.* Aylık fikir ve edebiyat dergisi. XIII (1963—64): sayı 154—156. Ankara.

— *Türk Dili Araştırmalari Yıllığı. Belleten.* Ankara 1963(1964).

— *Türkiye Bibliyografyası.* 1963. Istanbul.

— *Učenye Zapiski.* Tomskij Gosudarstvennyj Pedagogičeskij Institut. Tom XX, vyp. 2. Tomsk 1962.

— *Üzbek Tili va Adabijati.* Üzb. SSR Fanlar Akad. 1964. Taškent.

— *Vizantijskij Vremennik.* XXIV, XXV (1964), XXVI (1965). Moskva—Leningrad.

— *Waseda Journal of Political Science and Economics. The* —. 1964. Tokyo.

— *Wen Wu.* 1964. Peking.

— *Wenyi Bao.* 1964. Peking.

— *Wenzi Gaige.* 1964. Peking.

— *West African Journal of Education.* VIII (1964). Ibadan.

— *Wiener Zeitschrift für die Kunde Süd- und Ostasiens und Archiv für Indische Philosophie.* VIII (1964). Wien.

— *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität,* Halle-Wittenberg. Jahrg. XII (1963), Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe. Heft 3—4.

— *Zasshi Kishi Sakuin.* Japanese Periodicals Index, Humanities and Social Science. XVI (1963). Tokyo.

— *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.* CXIII (1963). Leipzig.

— *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde.* XCI (1964). Berlin.

— Aalto, Pentti, *Erforschungsgeschichte.* Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik,* V. Band, 2. Abschnitt, pp. 76—80.

— Aalto, Pentti, *Quadrat-Inschriften.* Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik,* V. Band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 104—107.

— Aalto, Pentti, *Westmongolisch. Schrift-Oiratisch.* Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik.* V. Band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 185—199.

— Aalto, Pentti, *Word-pairs in Tokharian and Other Languages.* Réimprimé du *Linguistics,* vol. V (1964), pp. 69—78.

— Abaev, V. I., *A Grammatical Sketch of Ossetic.* 133 pp. Edited by Herbert H. Paper, translated by Steven, P. Hill. The Hague 1964. Indiana University, Bloomington. Mouton and Co.

— Abdullajev, A., *Müasir azärbajdžan dilindä tabeli müräkkäb jümlälär.* Složnopodčinennye predloženija v sovremennom azerbajdžanskom jazyke. 367 pp. Baku 1964. R. 1, 32.

— Achatov, G. Ch., *Dialekty zapadnosibirskich tatar.* 195 pp. Ufa 1963. R. 0,90.

— Achmetov, Z. A., *Kazachskoe stichosloženie.* Problemy razvitija sticha v dorevoljucionnoj i sovremennoj poêzii. 460 pp. Alma-Ata 1964. R. 1,65.

— Aksoy, Ömer Asım, *Dil üzerine. Düşünceler, düzeltmeler.* 237 pp. Ankara 1964. L. 5, —.

— Allworth, Edward, *Uzbek Literary Politics.* 366 pp. The Hague 1964. Mouton and Co. DG 42,—.

— Apor, Éva, *Szádek Hedájat : Hádzsi aga.* Roman, traduit par —. 198 pp. Budapest 1965. Európa Könyvkiadó. Ft 11,50.

— Atatürk, *Söylev.* (*Nutuk*) II. 300—624 pp. Ankara 1964. L 15,—

— Baer, Gabriel, *Egyptian Guilds in Modern Times.* XIII et 192 pp. Oriental Notes and Studies. No. 8. *The Israel Oriental Society.* Jerusalem 1964. S 4,50.

— Balogh, Barna—Büky, Béla, *Urasima Taró, a szegény halász* [Urashima Taro, le pauvre pêcheur] *Japán népmesék* [Contes populaires japonais]. Postface par G. Ortutay. 260 pp. Budapest 1965. Európa Könyvkiadó. Ft 25,—.

— Baskakov, N. A., *Nogajsko—russkij slovarj*, pod redakciej —. Okolo 15 000 slov. S priloženiem grammatičeskogo očerka nogajskogo jazyka, sostavlennogo N. A. Baskakovym. 562 pp. Moskva 1963. R. 0,83.

— Baskakov, N. A. *Russko—altajskij slovarj*. Pod redakciej —. Okolo 33000 slov. XXXIII et 875 pp. Moskva 1964. 1,42.

— Beldiceanu, N., *Les Actes des premiers Sultans*, conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris II. 422 pp. Paris — La Haye 1964. Mouton et Co.

— Bese Lajos, *Prefixumok a mongolban* [Prefixes en mongol]. *Kandidátusi értekezés tézisei*. [Thèses de dissertation de candidat.] 10 pp. Budapest 1965.

— Bethlenfalvy Géza, *Az ázsiai nyelvek átírásának kérdéséhez*. [A propos de la transcription des langues asiatiques]. Tirage à part de la revue *Magyar Nyelv*, vol. LX (1964), pp. 213—217.

— *Bibliografija Mongoljskoj Narodnoj Respubliki*. Knigi i statji na russkom jazyke (1951—1961). 119 pp. Moskva 1963. Izd. Vost. Lit. R. 0,75.

— Bira, Š., *O «Zolotoj knige» Š. Damdina*. 156 pp. *Studia Historica*. Tomus VI, fasc. 1. Ulan-Bator 1964. T. 7,15.

— Blaškovič, Jozef, *Die Tradition und die Aufgaben der Turkologie in der Slowakei*. Tirage à part du *Studia Semitica Ioanni Bakoš dicata* (Bratislava 1965), pp. 55—68.

— Blaškovič, Jozef, *«R» sessizin söyleniși*. Tirage à part du X. *Türk Dil Kurultayında Okunan Bilimsel Bildiriler* (Ankara 1964), pp. 5—10.

— Bosson, James E., *Modern Mongolian. A Primer and Reader*. 256 pp. *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series.*, Vol. 38. Bloomington — The Hague 1964. Mouton and Co. $ 3,50.

— Boyle, John Andrew, *The Journey of Het'um I, King of Little Armenia, to the Court of the Great Khan Möngke*. Réimprimé du *Central Asiatic Journal* IX (1964), pp. 175—189.

— Böhtlingk, Otto, *Über die Sprache der Jakuten*. 7, VIL, II, 397, 184 pp. Photomechanischer Nachdruck. *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series*, Vol. 35. The Hague 1964. Mouton and Co. $ 16,50.

— Brentjes, Burchard, *Ein archäologischer Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der Haustiere*. Tirage à part du *Biologische Rundschau*, vol. I (Jena 1964), pp. 213—227.

— Cêdêv, D., *Ich šavi*. 92 pp. *Studia Historica*. Tomus VI, fasc. 2. Ulaanbaatar 1964. T. 3,55.

— *Chang hai po wou kouan tsang ts'ing t'ong k'i* 青銅器, 12p. + 10 pl., *fou ts'ö* 附冊 3 + 106 p., Jen min mei chou tch'ou pan chö, Changhai 1964. Y 160,00.

— Chomonov, M. P., *Abaj Gêsêr-chubun. častj* II. Ošor bogdo i Churin Altaj. Podgotovka teksta i primečanija —. 238 pp. Ulan-Udê 1964. Akademija Nauk SSSR. Sibirskoe otdelenie. R. 1,69.

— Clauson, Sir Gerard, *The Future of Tangut (Hsi Hsia) Studies*. Réimprimé de *Asia Major*, vol. XI (1964), pp. 54—77.

— Clauson, Sir Gerard, *A postscript to Professor Sinor's 'Observations on a new comparative Altaic phonology'*. Réimprimé du *BSOAS* XXVII (1964), 154—156.

— Clauson, Sir Gerard, *Early Turkish Astronomical Termes*. Tirage à part des *UAJb*. XXXV (1964), pp. 350—368.

— Cohen, David, *Le parler arabe des juifs de Tunis*. Textes et documents linguistiques et ethnographiques. X et 177 pp. Paris—La Haye 1964.

— Damais, Louis-Charles, *Bibliographie indonésienne*. Extrait du *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, tome LII, fasc. 1 (1964), pp. 183—240.

— Damais, Louis-Charles, *Études sino-indonésiennes*. Extrait du *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, tome LII, fasc. i (1964), pp. 93—141.

— Damais, L.—C., *Bosch et l'épigraphie indonésienne*. Tirage à part du *Hiraṇyagarbha*, 1964, pp. 49—106.

— Damdinsürên, Prof. Ts., *Rasiyan-u dusul-un mongyol töbed tayilburi. Mongolian and Tibetan Stories from Pañcatantra*. With the Introduction edited by —. 203 pages. *Corpus Scriptorum Mongolorum*. Tomus VII. Ulaanbaatar 1964. T. 11,—.

— Damdinsürên, *Tibetan and Mongolian Tales of Vetala. Töbed Mongyol Siditü kegür-ün üliger*. Qoyaduγar debter. 233—615 pp. Ulaanbaatar 1964. *Corpus Scriptorum Mongolorum* Instituti Linguae et Litterarum Academiae Scientiarum Reipublicae Populi Mongoli. Tomus II. T. 16, 70.

— Dašdorž, Ž.—Rênčinsambuu, *Mongol cecen ügijn dalaj* I. 133 pp *Studia Folclorica Instituti Linguae et Litterarum Academiae Scientiarum Reipublicae Populi Mongoli*. Tomus II—1. Ulaanbaatar 1964. T 5,90.

— Dawson, Raymond, *The Legacy of China*. XIX et 392 pp. Oxford 1964. At the Clarendon Press. 30/net.

— Dembski, Wojciech, *Katalog rękopisow arabskich. Catalogue des manuscrits arabes*. 234 pp. Warszawa 1964. Zl. 60,—.

— Demiéville, P., *Étienne Balázs*, 1905—1963. Tirage à part de *T'oung Pao*, vol. LI (1964), pp. 247—261.

— Deny, Jean—Tryjarsky, Edward, «*Histoire du sage Hikar*» *dans la version arméno—kiptchak*. Tirage à part du *Rocznik Orientalistyczny*, tome XVII, fasc. 2 (1964), pp. 7—61.

— De Smedt, A.—Mostaert, A., *Le dialecte monghuor, parlé par les Mongols du Kansou occidental*. II partie: *Grammaire*. Reproduction photomécanique. XIII et 205 pp. *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series*, Vol. 30. The Hague 1964. Mouton and Co. $ 5,50.

— *Dil devriminden bu yana. Düzyazı örnekleri*. 308 pp. Ankara 1964. L 10,—.

— Dizdaroğlu, Hikmet, *Müftüoğlu Ahmet Hikmet*. 88 pp. Ankara 1964. L. 2,—.

— Dobson, W. A. C. H., *Late Han Chinese*. XXIV et 138 pp. University of Toronto Press. 1964. S 12,50.

— Dügêrsürên T., *Žangar*. Traduit du kalmouk en mongol par —. Rédacteur C. Damdinsürên. 280 pp. Ulaanbaatar 1963. T. 7,30.

— Eckmann, János, *Nehcü'l-Feradis'in bilinmiyen bir yazması*. Tirage à part du *Türk Dili Araştırmaları Yıllığı* 1963 (Ankara 1964), pp. 157—159.

— Eckmann, János, *Çağatay edebiyatının son devri* (1800—1920). Tirage à part du *Türk Dili Araştırmaları Yıllığı* 1963 (Ankara 1964), pp. 121—156.

— Egorov, V. G., *Êtimologičeskij slovarj čuvašskogo jazyka*. 355 pp. Čeboksary 1964. R. 0,90.

— Erdberg—Consten, Eleanor von, *Kunst und Religion in India, China and Japan*. 82 pp. Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen. Köln und Opladen 1965.

— *Êrdêm šinžilgêênij ögüüllüüd*. 232 pp. *Chêl zochiol. BNMAU Šinžlech uchaany Akademijn chêl zochiolyn churêêlêngijn chvlêl*. 2-r botï, 10—19-r dêvtêr. Ulaanbaatar 1964.

— *Europa et Hungaria. Congressus Ethnographicus in Hungaria*. 16—20. X. 1963. Budapest. 537 pp. Budapest 1965.

— Fettich, Nándor, *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Pilismarót-Basaharc*. 152 pp. *Studia Archaeologica* III. Budapest 1965.

— Fozilov, Ê., *Uzbek tilining tarichij morfologijasi*. (Istoričeskaja morfologija uzbekskogo jazyka) 171 pp. Taškent 1965. R. 0,77.

— FRANKE, Herbert, *Indogermanische Mythenparalellen zu einem chinesischen Text der Han-Zeit.* Tirage'a part du *Festschrift Friedrich von der Leyens* (1963), pp. 243—249.

— FRANKE, Herbert, *Die dreisprachige Gründungsinschrift des «Gelben Tempels» zu Peking aus dem Jahre* 1651. Tirage à part du *ZDMG*, vol. 114 (1964), pp. 391—412.

— FRANKE, Herbert, *Mittelmongolische Kalenderfragmente aus Turfan.* 45 pp et Tafel I—V. *Bayerische Akademie der Wiss. Phil.-hist. Kl. Sitzungsberichte*, Jhrg. 1964, Heft 2. München 1964.

— GAZDAPUSZTAI, Gy., *Beziehungen zwischen den präskythischen Kulturen des Karpatenbeckens und des Nordkaukasus.* (Beiträge zum sogenannten Kimmerierproblem). *Opera Minora and philologiam classicam et archaeologiam pertinentia.* 1—40 pp. Szeged 1963.

— GERMANUS, A. K. Julius, *Legacy of Ancient Arabia.* Réimprimé de l'*Islamic Culture*, 1963, pp. 261—269; 1964, pp. 1—8.

— GERNET, Jacques, *La Chine ancienne, des origines à l'empire.* 127 pages. «Que sai-je?» Le point des connaissances actuelles. No 1113. Paris 1964. Presses Universitaires de France.

— GONGOR, D., *Chovdyn churaanguj tüüch.* 230 pp. *Studia Historica.* Tomus III, fasc. X. Ulaanbaatar 1964. T. 8,10.

— GOODRICH, *A Pocket Dictionary. Chinese—English and Pekingese Syllabary.* With a supplement of new abbreviated characters in official use. XVIII, 252, 79 pp. Hongkong 1965. Hongkong University Press (London: Oxford University Press). 30/net.

— GRJUNBERG, A. L., *Jazyk severoazerbajdžanskich tatov*, 209 pp. Leningrad 1963.

— GUNDA, Béla, *Műveltség és hagyomány.* Studia ethnologica Hungariae et Centralis ac Orientalis Europae. Mélanges d'études, publiés sous la direction de—. Vol. V., 226 pp. Budapest 1963. Ft 43. Vol. VI, pp. 196. Budapest 1964. Ft 38,—. Tankönyvkiadó.

— GYÖRFFY György, *Napkelet felfedezése* [Découverte de l'Orient]: *Julianus, Plano Carpini és Rubruk utijelentései.* [Relations de voyage de Julien de Hongrie, de Plan Carpin et de Rubrouck]. 275 pp. Budapest 1965. Gondolat Kiadó. Ft 23,—.

— HAENISCH, Erich, *Bericht von einer chinesischen Gesandschaft nach Annam im Jahre* 1668—1669. Eine Mandschu-Handschrift aus dem Pekinger Palastmuseum. 32 pp. et Tafel 1—47, avec une carte.

— HARMS, Robert T., *Finnish Structural Sketch.* VII et 105 pp. *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series*, Vol. 42. Bloomington — The Hague 1964. $ 3,—.

— HEISSIG, Walther, *Mongolische Literatur.* Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik*, V. band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 227—274.

— HEISSIG, Walther, *Ein Volk sucht seine Geschichte.* Die Mongolen und die verlorenen Dokumente ihrer grossen Zeit. 324 pp. Düsseldorf—Wien 1964. Econ Verlag.

— HENDERSON, Eugénie J. A., *Tiddim Chin. A Descriptive Analysis of Two Texts.* IX et 172 pp. *London Oriental Series*, Volume 15. London 1965. Oxford University Press. 70/net.

— HENNING, W. B., *The survival of an ancient term.* Tirage à part de *Indo-Iranica, Mélanges présentés à Georg Morgenstierne* (1964), pp. 95—97.

— HENNING, W. B., *Coriander.* Réimprimé de *Asia Major*, vol. X (1963), pp. 195—199.

— HERRFURTH, Dr. Hans, *Lehrbuch des modernen Djawanisch.* 259 pp. *Lehrbücher für das Studium der orientalischen und afrikanischen Sprachen.* Band IX. Leipzig 1964. MDN 22,—.

— HERVOUET, *Un poéte de cour sous les Han : Sseu-ma Siang-jou*. VIII et 749 pp. *Bibliothéque de l'Institut des Hautes Études Chinoises*. vol. XIX. Paris 1964.

— HO SI MINH, *Börtönnapló* (Versek) [Mémorial de prison (poésies)]. Traduction par WEÖRES Sándor. Traduction en prose et notes par ECSEDY Ildikó. 154 pp. Budapest 1965. Európa Könyvkiadó. Ft 12,—.

— HSU, Cho-yun, *Ancient China in Transition*. An Analysis of Social Mobility, 722—222 B. C. VIII et 238 pp. Standford University Press, California 1965. $ 6,50.

— HUMMEL, Siegbert, *Die Herrin der Berge*. Réimprimé de *Ethnos*, 1962, pp. 23—34.

— HUMMEL, Siegbert, *Tibetische Architektur*. Tirage à part du *Bulletin der Schweizerischen Ges. für Anthropologie und Ethnologie*, vol. 40 (1963—64), pp. 62—95.

— IMANISHI, Shunjū, *Tulišen's I-yü-lu*, revised and annotated. 398 pp. Tenri 1964. Y 3,800.—

— *Indijskaja i iranskaja filologija*. 296 pp. Institut Narodov Azii. Moskva 1964. Izd. «Nauka». R. 1,08.

— JACHONTOV, S. E., *Glottochronologija i kitajsko—tibetskaja semjja jazykov. VII. Meždunarodnyj kongress antropologičeskich i ètnografičeskich nauk*. II pp. Moskva 1964.

— *Janžavyn chêldêg ùlgêrêês*. Chêvlêld bêltgêsên B. DAŠZÊVÊG, C. OJDOV. Êrchlêsên T. DÙGÊRSÙRÊN. 74 pp. *Studia Folclorica*. Tomus III, fasc. 4. Ulaanbaatar 1964. T. 1,75.

— JUDACHIN, Prof. K. K., *Kirgizsko—russkij slovarj*. Sostavil —. Okolo 40 000 slov. 975 pp. Moskva 1965. R. 3,23.

— KADEN, Klaus, *Der Ausdruck von Mehrzahlverhältnissen in der modernen chinesischen Sprache*. 248 pp. *Schriften zur Phonetik. Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*. Nr. 9. Berlin 1964. Akademie-Verlag. MDN 28,—.

— KÁKOSY László, *Krokodil mit Menschenkopf*. Tirage à part du *Zeitsch. für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*, vol. XC (Berlin 1964), pp. 66—74.

— KÁKOSY, L., *Osiris—Aion*. Tirage à part de la revue *Oriens Antiquus*, vol. III (Roma 1964), pp. 15—25, avec une planche.

— KALJDI-NADJ, D., *Tureckie reestrovye knigi mukāta'a kak istoričeskie istočniki*. Tirage à part du *Vostočnye istočniki po istorii narodov Jugo-vostočnoj i Centraljnoj Evropy* I (1964), pp. 76—90.

— KÁLMÁN, Béla, *Vogul Chrestomathy*. VII et 139 pp. *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series*, Vol. 46. Bloomington — The Hague 1965. $ 3,—.

— KAŁUŻYŃSKI, Stanisław, *Religie Azji Centralnej i Syberii*. Tirage à part du *Zarys dziejów—«Iskry»*, 1964, pp. 115—130.

— KAŁUŻYŃSKI, Stanisław, *Religie Tybetu*. Tirage à part du *Zarys dziejów—«Iskry»*, 1964, pp. 66—77.

— KAŁUŻYŃSKI, Stanisław, *Ananiasz Zajączkowski*. Tirage à part du *Nauka Polska* 1964, No 3, pp. 66—73.

— KAŁUŻYŃSKI, Stanisław, *Mongolia*. 158 pages. Warszawa 1965. Zl. 15,—.

— KARA, G., *Četyre darchatskie pesni*. Tirage à part du *Kratkie soobščenija Instituta Narodov Azii*, No. 83 (1964), pp. 120—124.

— KÉPES, Géza, *Hâfiz et Csokonai*. Tirage à part du livre *Littérature hongroise, littérature européenne* (Bp. 1964), pp. 287—303.

— KIEKBAEV, Ž. I., *Bašqort äzäbi teleneŋ doreş äjteleše* (Baškirskoe literaturnoe proiznošenie). 88 pp. Ufa 1964. R. o., 11.

— *Kien ming tö han ts'eu tien* (*Deutsch-Chinesisches Wörterbuch*), IV + 629 p., Chang wou yin chou kouan, Peking 1964. Y 4,20.

— K'IEOU K'IONG-SOUEN 丘瓊蓀, *Li tai yo tche liu tche* 樂志律志 *kiao che*, I. 9 + 3 + 268 p. Tchong houa chou kiu, Peking 1964. Y 1,40.

— *K'in ting Si-yu t'ong-wen tche.* Édition photomécanique. vol. I—III. Tōyō bunko sōhen 16. *Ch'in-ting Hsi-yü t'ung-wên-chih. Hesei toktobuha Wargi aiman i hergen be emu obuha ejetun i bithe. The Toyo Bunko Publication Series* C, No. 16. I—III. Tokyo 1961—1963.

— K'IU CHOUEI-YUAN 瞿蛻園 , *Han Wei lieuo tch'ao fou* 賦 *siuan*, 5 + 2 + 244 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1964. Y 0,90.

— KLJAŠTORNYJ, S. G., *Drevnetjurkskie runičeskie pamjatniki.* 214 pp. Moskva 1964. R. 1,06.

— *Ko tchong chou t'i* 書体 *yuan lieou ts'ien chouo: Chou fa siao ts'ong chou* 2, 5 + 159 p., Jen min mei chou tch'ou pan chö, Peking 1964. Y 0,90.

— *Konferencija po jazykam Jugo-vostočnoj Azii*, 23—25 nojabrja 1964 g. 71 pp. Moskva 1964.

— *Konferencija po semitskim jazykam*, 26—28 oktjabrja 1964 g. (Tezisy). 103 pp. Moskva 1964.

— Kouo Han 郭翰, *Sou tcheou tchouan k'o* 蘇州傳刻, 3+6 p.+42 pl., Jen min mei chou tch'ou pan chö, Changhai 1963. Y 8,00.

— KOVÁCS, G.—TÓTH, E., *Pañcamahārakṣāsūtrāṇi «The sutra-s of the five Great Protectors»*. Tirage à part de l'*Annuaire du Musée des Arts Décoratifs et du Musée d'Art d'Extrême Orient Ferenc Hopp*, tome VI (1963), pp. 197—212.

— KRADER, Lawrence, *Social Organisation of the Mongol—Turkic Pastoral Nomads.* X et 412 pages. *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series*, Vol. 20. The Hague 1963. Mouton and Co. $ 13,25.

— *Kratkie soobščenija Instituta narodov Azii*, No 83. Mongolovedenie i tjurkologija. Garme Dancaranoviču SANŽEEVU v čestj ego šestidesjatiletija. 186 pp. Moskva 1964.

— Lai Chao-k'i 賴少其, *T'ao pan kien t'ie* 套版簡帖, 6 p. + 42 pl., Mei chou tch'ou pan chö, Changhai 1964. Y 8,00.

— LARJKIN, V. G., *Oroči.* (Istoriko-êtnografičeskij očerk s serediny XIX v. do našich dnej). 175 pp. Moskva 1964. Izd. «Nauka». R. 0,52.

— LAZARD, Gilbert, *Les premiers poètes persans* (IXe—Xe siècles). Fragments rassemblés, édités et traduits. Tome I Introduction et traduction française. 190 pp. Téhéran —Paris 1964. Fr. 20,—.

— LEHTINEN, Meri, *Basic Course in Finnish* (supervised and edited by Thomas A. SEBEOK). *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series*, Vol. 27. Bloomington — The Hague 1963. $ 15,—.

— LEVEND, Agâ SIRRI, *Hüseyin Rahmi Gürpinar.* 149 pp. Ankara 1964. L. 3,—.

— Li Fang-kuei, *The Phonemic System of the Tai Lü Language.* Réimprimé du *Bulletin of the Institute of History and Philology*, Academia Sinica, vol. XXXV (1964), pp. 7—14.

— Li Fang-kuei, *Initials and Tonal Development in Tai Dialects.* Réimprimé du *Bulletin of the Institute of History and Philology*, Academia Sinica, vol. XXXIV (1962), pp. 31—36.

— *Li Po yen kieou louen wen tsi*, 4 + 425 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1964. Y 1,90.

— LI TCH'OUEN 鄎純, *T'ai p'ing t'ien kouo tche tou tch'ou t'an. Tseng ting pen*, 2 + 4 + 551 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1963. Y 2,40.

— LI YEN 李儼 et TOU CHE-JAN 杜石然, *Tchong kouo kou tai chou hiue* 數學 *kien che : Tche che ts'ong chou*, I—II, 2 + 3 + 357 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1963—1964.

— Lieou Cheou-chan 劉壽山, *Tchong yao* 藥 *yen kieou wen hien tchö yao* (1820—1961), XVIII + 894 p., K'o hiue tch'ou pan chö, Peking 1963. Y 5,10.

— Lieou Ye-ts'ieou 劉葉秋, *Tchong kouo kou tai ti tseu tien* 字典: *Tche che ts'ong chou*, 3 + 149 p. + 2 pl., Tchong houa chou kiu, Peking 1963. Y 0,35.

— Ligeti, Lajos, *Sa-skya pandita : Bölcs mondások kincsestára. Subhāṣitaratnanidhi, Sonom gara fordítása.* [Trésor des pierres précieuses des sentences. Subhāsitaratnanidhi de Sa-skya paṇḍita. Traduction de Sonom gara] 131 pages. *Mongol Nyelvemléktár* [Recueil des Monuments de la Langue Mongole], vol. VI. Budapest 1965.

— Ligeti, Lajos, *A mongolok titkos története* [Histoire secrète des Mongols]. 223 pages. *Mongol Nyelvemléktár* [Recueil des Monuments de la Langue Mongole], vol. III. Budapest 1964.

— Ligeti, Lajos, *'Phags-pa írásos emlékek. Kancelláriai iratok kínai átírásban*, [Monuments en écriture 'phags-pa. Pièces de chancellerie en transcription chinoise], 156 pages. *Mongol Nyelvemléktár* [Recueil des Monuments de la Langue Mongole], vol. II. Budapest 1964.

— Ligeti, L., *Mongoljskie êlementy v dialektach chazara v Afganistane.* Tirage à part du *Kratkie soobščenija Instituta Narodov Azii*, No. 83, pp. 5—22.

— Lokesh Chandra, *Tibetan Buddhist Texts Printed by the Mdzod-dge-sgar-gsar Monastery.* Extrait de l'*Indo-Iranian Journal*, vol. VII (1964), pp. 298—360.

— Luvsandêndêv, A., *Mongolyn sudlalyn zarim asuudal.* Redaktor —. *Studia Mongolica* Instituti Linguae et Litterarum ASRPM. Tomus IV, fasc. 10—21. Ulaanbaatar 1964. T. 6,95.

— Mac Guckin de Slane, *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeid-el-Bekri.* Traduite par —. Édition revue et corrigée. 405, 20 et (texte arabe) 212. Paris 1965. Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve. Fr. 55,—.

— Maennchen-Helfen, O. J., *Le cigogne di Aquileia.* Extrait du *Rivista degli Studi Orientali*, vol. XXXIX (1964), pp. 69—70.

— *Mahábhárata, Rámájana.* [Morceaux choisis du Mahābhārata et du Rāmāyana]. Par les soins (postface, notes) de J. Vekerdy. Traduction de Jánosy István, Kerényi Grácia, Lakatos István, Rab Zsuzsa, Szerdahelyi István, Vekerdy József. 880 pp. Budapest 1964. Magyar Helikon. Ft. 70,—.

— Master, Alfred, *A Grammar of Old Marathi.* XIV et 172 pp. Oxford 1964. At the Clarendon Press. 55/net.

— Meisezahl, R. O., *Tibetisch margad, Smaragd.* Tirage à part des *UAJb.*, vol. XXXV (1964), pp. 204—212, avec pl. 1—3.

— Meisezahl, R. O., *Tibetische Prajñāpāramitā-Texte im Bernischen Historischen Museum.* 42 pp. Kopenhagen 1964. Munksgaard. Dkr. 25,—.

— Ménage, V. L., *Neshrī's History of the Ottomans.* The sources and development of the text. XVI et 86 pp. London 1964. Oxford University Press. 35/net.

— Menges, Karl H., *Bermekungen zum Bikin-Dialekt des Nanaj.* Tirage à part de *UJAb.* 35 (1964), pp. 198—203.

— Menges, Karl H., *Zur Verbal-Morphologie des Nanaj.* Tirage à part de *UAJb.*, vol. 35 (1964), pp. 399—402.

— Menges, K. H., *Altajisch und Drāviḍisch.* Tirage à part de *Orbis*, tome XIII:8 (1964), pp. 66—103.

— Menges, Karl H., *Etymologika.* Tirage à part du *Studia Orientalia* XXVIII:8 (1964), pp. 1—32.

— *Mongolyn sudlalyn zarim asuudal. Studia Mongolica*, tomus IV, fasc. 1021. Ulaanbaatar 1964. T 6, 95.

— MUSAEV, K. M., *Grammatika karaimskogo jazyka*. 344 pp. Moskva 1964. Izd. «Nauka». R. 1,41.

— NASANBALŽIR, C. *Ar mongoloos Manž čin ulsad zalguulž bajsan alba 169—1911 on*. 186 pp. *BNMAU, Šinžlêch Uchaany Akademi*. Ulaanbaatar 1964. T. 6,55.

— NÉMETH, J., *Die Türken von Vidin. Sprache, Folklore, Religion*. 420 pp. *Bibliotheca Orientalis Hungarica* X. Budapest 1965.

— NÉMETH, J., *Eine Benennung für scheckige Tiere bei Türken und Ungarn*. Tirage à part de *Acta Linguistica Hung.*, XV (1965), pp. 79—84.

— NÉMETH, J., *Ein ungarisches Lehnwort in Byzanz im 10. Jahrhundert*. Tirage à part du *Beiträge zur Sprachwissenschaft, Volkskunde und Literaturforschung (Steinitz-Festschrift*, Berlin 1965), pp. 291—294.

— PAUL-David, M.—HALLADE, M.—HAMBIS, L., *Toumchouq. Mission Pelliot* II. XXXV, 450 pages, avec pl. 1—13 et avec une Table des dessins et illustrations (20 pp.). Édité avec le concours de: l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation Dourlans), du Centre National de la Recherche Scientifique et de l'Institut des Hautes Études Chinoises, sous la direction de Louis HAMBIS. Paris 1964.

— PETECH, Luciano, *Note su Kāpisi e Zabul*. Tirage à part du *Rivista degli Studi Orientali*, XXXIX (1964), pp. 287—294.

— POKORA, Timoteus, *In memoriam Étienne Balázs*. Tirage à part de la revue *Archiv Orientální*, vol. XXXII (1964), pp. 1—3.

— POPPE, Nicholas—HURVITZ, Leon—OKADA, Hidehiro, *Catalogue of the Manchu—Mongol Section of the Toyo Bunko*. 387 pp. Tokyo 1964. The Toyo Bunko and The University of Washington Press.

— POPPE, Nicholas, *The Mongolian Versions of the Vessantarajātaka*. Tirage à part des *Studia Orientalia* XXX: 1—92.

— POPPE, Nikolaus, *Das Mittelmongolische*. Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik*, V. Band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 96—103.

— POPPE, Nikolaus, *Die dagurische Sprache*. Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik*, V. Band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 137—142.

— POPPE, Nikolaus, *Die burjätische Sprache*. Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik*, V. Band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 108—114.

— POPPE, Nikolaus, *Das Ordossische*. Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik*, V. Band, 2. Abschnitt: Mongolisitik, pp. 134—136.

— POPPE, Nikolaus, *Der altaische Sprachtyp*. Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik*, V. Band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 1—16.

— POPPE, Nicholas, *On Some Mongolian Names of Wild Beasts*. Réimprimé du *Central Asiatic Journal*, vol. IX (1964), pp. 161—174.

— POPPE, Nicolas, *On Some Altaic Names of Dwellings*. Tirage à part du *Studia Orientalia* XXVIII: 3 (1964), pp. 1—11.

— POPPE, Nicholas, *On some Cases of Assimilation of *i in Mongolian*. Réimprimé du *Central Asiatique Journal*, vol. VIII (1963), pp. 215—218.

— POPPE, N., *Bashkir Manuel. Descriptive Grammar and Texts with a Bashkir—English Glossary*. 181 pp. *Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series*, Vol. 36. Bloomington—The Hague 1964. $ 3,—.

— *Predvariteljnoe soobščenie o dešifrovke kidanjskogo pisjma*. 36 pp. Vsesojuznyj Institut naučnoj i techničeskoj informacii AN SSSR. Institut Êtnografii AN SSSR. Moskva 1964. R. 0,18.

— PRITSAK, Omeljan, *Der Flussname 'Kalka'*. Réimprimé de *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics*, vol. VIII (1964), pp. 61—66.

— PRITSAK, Omeljan, *Two Names of Steppe Plante*. Réimprimé de *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics*, vol. VIII (1964), pp. 37—45.

— PRITSAK, Omeljan, *Der «Rhotazismus» und «Lambdazismus»*, Tirage à part du *UAJb.* 35 (1964), pp. 337—349.

— PRITSAK, Omeljan, *Das Mogholische*. Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik*, V. Band, 2. Abschnitt: Mongolistik, pp. 159—184.

— PRITSAK, Omeljan, *Zum Parallelismus im Alttürkischen*. Tirage à part du *Studia Orientalia*, vol. XXVIII : 6, pp. 1—8.

— *Programma naučnoj konferencii po jazykam Indii, Pakistana, Nepala i Cejlona*, 18—20 janvarja 1965 g. 76 pp. Moskva 1965.

— PRŮŠEK, Jaroslav, *Studien zur modernen chinesischen Literatur*, herausgegeben. *Studies in Modern Chinese Literature*, edited by —. 179 pp. *Ostasiatische Forschungen*. Schriften der Sektion für Sinologie bei der Deutschen Akademia der Wissenschaften zu Berlin. Heft 2. Berlin 1965. Akademie-Verlag. MDN 67,—.

— PUČKOVSKIJ, L. S., *Gombodžab : Ganga-jin uruschal* (Istorija zolotogo roda vladyki Čingisa. — Sočinenie pod nazvaniem «Tečenie Ganga». Izdanie teksta, vvedenie i ukazatelj —. *Pamjatniki literatury narodov vostoka. Teksty. Malaja serija*. X. 66 pp. Moskva 1960. R. 0,70.

— PULLEYBLANK, E. G., *The Indo-European Vowel System and the Qualitative Ablaut*. Tirage à part du *Word*, vol. 21 (1965), pp. 86—101.

— RÄSÄNEN, Martti, *Über die ural-altaische Sprachverwandschaft*. Tirage à part du *Sitzunsberichte der Finnischen Akademie der Wissenschaften* 1963 (Helsinki 1965), pp. 161—172.

— RÁSONYI, László, *Türklükte kadın adlar*. Tirage à part du *Türk Dili Araştırmaları Yıllığı* 1963 (Ankara 1964), pp. 63—87.

— RÁSONYI, László, *Başkurt ve macar yurtlarındaki ortak cografî adlar üzerine*. Tirage à part de *X. Türk Dili Kurultayında Okunan Bilimsel Bildiriler* 1963 (Ankara 1964), pp. 105—112.

— RASTORGUEVA, *Opyt sravniteljnogo izučenija tadžikskich govorov*. 188 pp. Moskva 1964. Izd. «Nauka». R. 1,05.

— RASTORGUEVA, V. S.—KERIMOVA, A. A., *Sistema tadžikskogo glagola*. 291 pp. Moskva 1964. Izd. «Nauka». R. 1, 10.

— RATSCHNEVSKY, Paul, *Zur Frage der Präfigierung im archaischen und alten Chinesisch*. Tirage à part de *Beiträge zum Problem des Wortes im Chinesischen II* (1964), pp. 45—80.

— RATSCHNEVSKY, Paul, *Beiträge zum Problem des Wortes im Chinesischen* II. Herausgegeben von —. 138 pp. *Ostasiatische Forschungen* Heft 3. Berlin 1964. Akademie — Verlag.

— REYCHMAN. Jan, *Istanbul'daki eski Lehistan devleti elçiliginin Gerine dair*. Tirage à part *Sanat Tarihi Araştırmalar*, I (Istanbul 1964), pp. 39—59.

— REYCHMAN, Jan, *XVIII. yüzyılda Lehistan uygarlıgında görülten türk etkileri*. Tirage à part du *Belleten*, vol. xxviii (1964), pp. 757—767.

— RINČÊN, *Mongol bičgijn chêlnij zûj*. 249 pp. *BMNAU-yn Šinžlêch uchaany Akademi*. Ulaanbaatar chot 1964. T. 22,45.

— RINTCHEN, Académicien Prof. Dr., *Catalogue du Tanǰur mongol imprimé*. 186 pp. New Delhi 1964. Rs. 30,—.

— RINTCHEN, *Folklore mongol*, recueilli par —. Livre troisième. 272 pp. *Asiatische Forschungen*, Band 12. Wiesbaden 1964. O. Harrassowitz.

— RONA-TAŠ, A., *Materialy k izučeniju mongoljskich svadebnych obrjadov*. Tirage à part du *Kratkie soobščenija Instituta Narodov Azii*, No. 83, pp. 165—171.

— Rona-Taš, A., *Po sledam kočevnikov.* Mongolija glazami êtnografa. Perevod s vengerskogo E. A. Bočarnikovoj. Predislovija i redakcija I. Ja. Zlatkina. 310 pp. Moskva 1964. R. 0,91.

— Rupen, Robert A., *Mongols of the Twentieth Century.* Part I, XXII et 510 pp. Part II, XII et 167 pp. *Indiana University Publications. Uralic and Altaic Series*, vol. 37. Bloomington — The Hague 1964. $ 10,— et $ 5,—.

— [Rüstämov, R. Ä.—Širälijev, M. Š.] *Dialektologičeskij slovarj azerbajdžanskogo jazyka.* 480 pp. Baku 1964. R, 40.

— Samolin, William, *East Turkistan in the Twelfth Century.* 100 pp., avec une carte pliante. *Central Asiatic Studies* IX. The Hague 1964. Mouton and Co. DG 18,—.

— Scheiber, A., *Some Notes on the Conversion of Archbishof Andreas to Judaism.* Tirage à part du *Journal of Jewish Studies*, vol. XV (1964), pp. 159—160.

— Schirmunski, Viktor, *Syntaktischer Parallelismus und rhytmische Bindung im alttürkischen epischen Vers.* Tirage à part du *Steinitz-Festschrift* (Berlin 1965), pp. 387—401.

— Serebrennikov, B. A., *O vzaimosvjazi jazykovych javlenij i ich istoričeskich izmenenij.* Tirage à part du *Voprosy jazykoznanija*, 1964, No. 3, pp. 19—31.

— Serebrennikov, B. A., *On Some Traces of the Unknown Language-Substratum in the Northern Uralic Languages.* Tirage à part des *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists* (Cambridge, Mass. 1962), 1964, pp. 263—265.

— Sêr-Odžav, N., *K voprosu drevnejšej istorii Mongolii.* Redaktor —. 101 pp. *Studia Archeologica.* Tomus III, fasc. 8—10. Ulaanbaatar 1964. T. 4,70.

— Sêr-Odžav, N., *Chalch darchadyn êtnografyn bùtêêl.* Êrchlêsên —. 53 pp. *Studia Ethnographica.* Tomus II, fasc. 6—11. Ulaanbaatar 1964. T. 1,80.

— Sêr-Odžav, N.—Dolgorsùrên, D., *Dundgovĭ ajmgijn nutag chùrlijn ùed.* 40 pp. *Studia Archeologica.* Tomus IV, fasc. 9. Ulaanbaatar 1964. T. 2,—.

— *Sesja jubileuszowa XXX-lecia Instytutu Orientalistycznego Uniwersytetu Warszawskiego* (21—22. I. 1964). Komunikaty Naukowe. 147 pp. Warszawa 1964. Zl. 12.

— Sinor, Denis, *The Scope and Importance of Altaic Studies.* Réimprimé du *Journal of the American Oriental Society*, vol. 83 (1963), pp. 193—197.

— Sinor, Denis, *Yul.* Tirage à part des *Studia Orientalia* XXVIII: 7 (1964), pp. 1—8.

— Širêndêv, B., *Chičêêngùj sajd Cêrendorž. BMNAU Šinžlêch uchaany Akademi.* 31 pp. Ulaanbaatar 1965. T. 1,10.

— Širendyb, B., *Mongolija na rubeže XIX—XX vekov.* (Istorija socialjno-êkonomičeskogo razvitija). 518 pp. Ulaanbaatar 1963. T. 18,50.

— Siu Tsong-yuan 徐宗元, *Ti wang che ki tsi ts'ouen*, 2 + 2 + 148 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1964. Y 0,65.

— Stein, R. A., *Deux notules d'histoire ancienne du Tibet.* Extrait du *Journal Asiatique*, année 1963, pp. 327—335.

— *D. Sùchbaataryn ùjd amĭdraltaj cholbogdoch barimtat materialyn êmchtgêl.* (D. Sùchbaataryn mêndêlsnij 70 žilijn ojd zoriulav.) 158 pp. *BNMAU-yn Šinžlêch Uchaany Akademi.* Ulaanbaatar 1964. T. 3,75.

— Szilágyi, Sándor, *Adatok Kőrösi Csoma Sándor életrajzához* [A propos de la biographie d'Alexandre Csoma de Kőrös]. Tirage à part de la revue *MTA I. Oszt. Közl.* vol. XXI, pp. 267—291.

— Szomjas—Schiffert, *Finnisch—ugrische Herkunft der ungarischen «regös»-Gesänge.* Tirage à part du *Congressus Internationalis Fenno—Ugristarum* (1963), pp. 364—396.

— T'an Kie-fou 譚戒甫, *Mo pien fa wei* 墨辯發微, 10+4+510 p., Tchong houa chou kiu, Peking, 1964. Y 2,30.

— Tch'en T'ao 陳濤, *Je han ts'eu tien (Rihan cidian)*, 8 + 2587 p., Chang wou yin chou kouan, Peking 1963. Y 13,00.

— Tcheou Tchen-fou 周振甫, *Kou tai tchan ki* 戰紀 *siuan*, 3+121 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1963. Y 0,36.

— Tcheou Yi-leang 周一良, *Wei Tsin nan pei tch'ao che louen tsi*, 1 + 2 + 418 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1963. Y 1,80.

— *Tchong kouo ti ts'eu k'i* 瓷器 (Kiang si cheng k'ing kong ye t'ing King tö tchen t'ao ts'eu yen kieou so ed.), 287 p. + 26 pl., Tchong kouo ts'ai tcheng king tsi tch'ou pan chö, Peking 1963. Y 2,50.

— Tenišev, Ê. R., *Salarskie teksty*. 141 pp. Instit. Jazykoznanija. Moskva 1964. Izd. «Nauka». R. 0,76.

— Thoma, A. *Die Entsehung der Mongoliden*. Tirage à part de «*Homo*», Vol. XV, 1964, pp. 1—22.

— Tőkei Ferenc, *Az ázsiai termelési mód kérdéséhez*. [A propos du mode asiatique de production.] 134 pp. Budapest 1965. Kossuth Könyvkiadó. Ft 14,—.

— Tomiche, Nada, *Le parler arabe du Caire*. 236 pp. Paris — La Haye 1964. Mouton et Co.

— Tóth, E., *Water pots with Gujarati inscriptions*. Tirage à part de l'*Annuaire du Musée des Arts Décoratifs et du Musée d'Arts d'Extrême Orient Ferenc Hopp*, VI (1963), pp. 231—246.

— Trenčeni—Valjdapfelj, I., *Bog sminfej i vetchozavetnye rasskazy o čume*. Tirage à part de *Ežešodnik Muzeja istorii religii i ateizma*, vol. VII (1964), pp. 237—252.

— Tseng Yun-k'ien 曾運乾, *Chang chou tcheng tou*, 2 + 6 + 310 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1964. Y 1,40.

— Tucci, Giuseppe, *Oriental Notes. I. The Tibetan «White-Sun-Moon» and Cognate Deities. II. An Image of a Devi Discovered in Swat and Some Connected Problemes*. Tirage à part de la revue *East and West*, Vol. XIV (Roma 1963), pp. 133—182.

— *Ulsyn nêr tomijoony komissyn mêdêe*. No. 55. Bieijn tamiryn nêr tomijoo. Bolovsruulsan: D. Čancal. Êrchlêsên: B. Sodnom. Ščatryn nêr tomijoo. Bolovsruulsan: S. Sambuu, Êrchlêsên: S. Mȯȯmȯȯ, Ž. Tȯmȯrcêrên. 63 pp. Ulaanbaatar 1964. T. 1,80.

— *Ulsyn nêr tomʼjoony komissyn mêdêê*. No. 56. Anagaach uchaany êch-barich, êmêgtêjčůůdijn sudlalyn nêr tomĭjo. (Oros—mongol, mongol—oros chêlêêr). Bolovsruulsan: S. Navaansamdan, Êrchlêsên: B. Sodnom. 98 pp. Ulaanbaatar 1964. T. 2,75.

— *Ulsyn nêr tomĭjoony komissyn mêdêê*. No. 58. Sêtgêl sudlal (psichologija). Bolovsruulsan: D. Sanžžav. Êrchlêsên: Coj. Luvsanžav. 65 pp. Ulaanbaatar chot 1964. T. 1,60.

— Urai, Geza, *Nerasšifrovannye tituly dostoinstva v Carskich annalach Tibeta*. Tirage à part du *Kratkie soobščenija Instituta Narodov Azii*, No. 83., pp. 184—188.

— Urai-Kechalmi, K., *Ešče raz k voprosu o proischoždenii chamnigan*. Tirage à part du *Kratkie soobščenija Instituta Narodov Azii*, No. 83, pp. 156—164.

— Vajda, László, *Aspekte des Paria-Problems*. Tirage à part du *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 89 (1964), pp. 166—179.

— Vajda, László, *Traditionelle Konzeption und Realität in der Ethnologie*. Tirage à part du *Festschrift für Ad. E. Jensen* (München 1964), pp. 759—790.

— Vassilevitch, G. M., *Tungus Types of Reindeer-breeding (with reference to their scattering in Siberia). VII. International Congress, Anthropological and Ethnological Sciences*. 11 pp. Moskva 1964.

— *Voprosy literaturnogo burjatskogo jazyka*. Mélanges d'études. 124 pp. Akademija Nauk SSSR, Sibirskoe otdelenie. Ulan-Udê 1963. R. 0,65.

— Wang Fou-tche 王夫之, *Song louen* 宋論, 5 + 2 + 262p., Tchong houa chou kiu, Peking 1964. Y 1,20.

— Wang Li 王力, *Han yu yin yun : Tche che ts'ong chou*, 4 + 198 p. Tchong houa chou kiu, Peking 1963. Y 0,45.

— Wassiljewitsch, G. M., *Schamanengesänge der Ewenken (Tungusen)*. Tirage à part du livre *Glaubenswelt und Folklore der sibierischen Völker* (1963), pp. 381—404.

— Wassiljewitsch, G. M., *Erwerbung der Schamanenfähigkeiten bei den Ewenken (Tungusen)*. Tirage à part du livre *Glaubenswelt und Folklore der sibierischen Völker* (1963), pp. 369—380.

— Weller, Friedrich, *Kāśyapaparivarta, nach der Tjin-Übersetzung verdeutscht*. Tirage à part du *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität*, 13. Jahrg. 1964, pp. 771—804.

— Wiedemenn, F. J., *Syrjänisch—deutsches Wörterbuch, nebst einem wotjakisch—deutschen im Anhange und einem deutschem Register*. Photomechanischer Nachdruck. With an Introduction by D. R. Fokos—Fuchs. XIV et 692 pp. *Indiana University Publications. Uralic and Altaic Series*, vol. 40. Mouton and Co. The Hague 1964. $ 19,—.

— *X. Türk dil kurultayında okunan Bilimsel Bildirilel* 1963. 147 p. Türk Dil Kurumu Yayınlarından — Sayı 233. Ankara 1964. L. 10,—.

— *Ya pien tchan tcheng che k'i sseu siang che tseu leao siuan tsi*, 16 + 3 + 108 p., Tchong houa chou kiu, Peking 1963. Y. 0,60.

— *Ying han ts'ö huei ts'eu houei* 英漢測 繪詞彙 (*Ying-han cehui cihui*), 1+188 p., K'o hiue tch'ou pan chö, Peking 1964. Y 1,20.

— *Yong lo kong* (Chan si cheng wen wou kouan li kong tso wei yuan houei ed.), 3 + 18 + 4 p. + 95 pl., Jen min mei chou tch'ou pan chö, Peking 1964. Y 45,00.

— Yu Kien-houa 俞劍華, *Siuan ho houa p'ou* 宣和畫譜: *Tchoung kouo houa louen ts'ong chou*, 329 p., Jen min mei chou tch'ou pan chö, Peking 1964. Y 1,95.

— Zlatkin, I. Ja., *Istorija džungarskogo chanstva* (1635—1758). 482 pp. Moskva 1964. Izd. Nauka. R. 1,50.

Printed in Hungary

A kiadásért felel az akadémiai Kiadó igazgatója Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor

A kézirat nyomdába érkezett: 1965. VIII. 10. — Terjedelem: 15,25 (A5) ív, 6 ábra

65.61187 — Akadémiai Nyomda, Budapest, Gerlóczi u. 2. — Felelős vezető: Bernát György

SUPPLEMENTUM

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

(ACTA ORIENT. HUNG.)

РЕЗЮМЕ

TOMUS XVIII

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1965

СОДЕРЖАНИЕ

Г. Кара: Этимологический словарь и монгольский язык 3
Д. Фокош-Фукс: О словосочетаниях уральских и алтайских языков 3
Г. Барци: Старые тюркские элементы венгерского языка 3
Ю. Немет: Тюрко-болгарские слова плотничества в венгерском языке 4
Л. Фекете: Числительные в турецких топонимах 4
Г. Дьёрфи: Памятники печенегского языка 4
Хильда Эчеди: Древнетюркские и уйгурские титулы китайского происхождения 4
А. Бодроглигети: Письменность в лексике тюркских языков 5
А. Рона-Таш: О терминологии монгольской письменности 5
Л. Лёринц: Технические термины калмыцкого фольклора 5
П. Томка: Похоронные обряды в монгольской лексике 6
Г. Хазаи: Относительно к исследованию турецких заимствований балканских языков 6
Клара Хедьи: Терминология турецких юридических процессов в памятниках из Венгрии 6
Б. Ринчен (Улан-Батор): Об одной хори-бурятской родословной 6
Ч. Тёттёши: Проблема внутренних обрамленных сказок Шукасаптати 6
Л. Лигети: Монгольский словник Киракоса Гандзакеци 7
Дь. Кальди-Надь: Имена тканей в турецких таможенных дневниках среднеземноморской пристани Искендерун 7
Л. Лёринц: Сказки «Волшебного мертвеца» в литературе и фольклоре Тибета .. 7
Г. Бетленфалви: Три сказки из Панчатантры в неизданном толковании тибетского Субхашитаратнидхи 8
М. Софронов (Москва) и Е. Кычанов (Ленинград): Исследования по фонетике тангутского языка 8
Ф. Хусар: Полномочие князя И-куан и Ли Хун-чжан на мирные переговоры в 1900 г. 8
А. Шейбер: Неизвестное письмо Маймуни 8

Г. К а р а: Этимологический словарь и монгольский язык, стр. 1—32.

Одной из важнейших областей исследования взаимоотношений алтайских языков является история лексики монгольского языка, ведь монгольский язык занимает центральное место между тюркским и тунгусо-маньчжурским ветвям. Будущий монгольский этимологический словарь должен служить зеркалом истории монгольской лексики.

Уже и в настоящее время мы располагаем целым рядом этимологий и сравнений слов. Следует напомнить, что калмыцкий словарь Рамстедта может быть использован в виде этимологического словаря узкой программы. Однако, число тех этимологий, которые возникли на базе полного исторического и сравнительного материала, очень мало (не говоря об исследовании истории тех народов, которые говорили или говорят на сравниваемых языках).

Вот один из возможных планов для составления будущего монгольского этимологического словаря.

1. Раскрытие монгольской лексики (языковые памятники, диалекты и т. д.), определение общих и специфических элементов;

2. Раскрытие внешних связей, а внутри этого: определение общих с тюркским языком элементов монгольского языка, напластование во времени и пространстве на основании фонетических, а, где это возможно, на основании семантических критериев; общие элементы словарного состава монгольского и тунгусо-манджурского ветвей; заимствования из сино-тибетских, русского и других европейских языков; другие возможные внешние связи (корейские и палеосибирские).

3. Раскрытие внутренних связей (первоначальный словарный состав, корни, способы и средства внутреннего словообразования).

Д. Ф о к о ш - Ф у к с: О словосочетаниях уральских и алтайских языков, стр. 33—45.

К характерным структурам уральских и алтайских языков относятся соединительные словосочетания. Эти структуры единые понятия, которые обозначаются двумя его характерными признаками (значит, *hendiadyoin*). Так например, «лицо» в остяцком языке выражается не одним словом, а соединительным словосочетанием *ńot-sēm* «нос — глаз»; этот способ выражения основывается на реальном и живом созерцании, охватывает конкретные признаки и не прибегает на их основании к абстракции. Отсутствие союза (и это тоже характерно для этих языков), превращает эти слова в словосочетания.

Г. Б а р ц и: Старые тюркские элементы венгерского языка, стр. 47—54.

На основании тюркских заимствований в венгерском языке можно сделать целый ряд выводов касающихся тюркских языков и истории тюркской культуры. Но сделать эти выводы не всегда легко, ибо целый ряд явлений объясняется на основе истории и фонетики венгерского языка (см. напр. двойное ответствие в венгерском языке звуков k — g — q в конце слова или на первый взгляд кажущееся не ясным продолжение тюркских звуков $š$ и $č$). Все же эти заимствования могут дать интересные данные для тюркологии. Так, некоторые наши слова указывают на такой древний тюркский язык, в котором общетюркскому звуку j в начале слова мог соответствовать звук $ń$ и в котором конечному $-n$ мог

соответствовать *-η*, в то же время эти слова свидетельствуют о возможности раннего появления на границах Европы народности говорящем на таком тюркском языке. Наши слова дают некоторые сведения и о фазах и хронологическом порядке изменения звуков *j- > ś* в чувашском языке. Некоторые соображения в истории фонетики венгерского языка указывают на то, что в тех тюркских языках, из которых заимствованы определенные слова венгерского языка, звук *o* был закрытым с оттенком звука *u*, и т. д.

Большинство наших тюркских слов связано с развитием культуры. Эти заимствованные слова указывают не только на культурное влияние, которое оказывали тюркские народы на венгерский, но указывает и на уровень культуры и экономии тюркских народов. Среди их занятий, наряду с животноводством, мы можем встретить и довольно хорошо развитое сельское хозяйство, кустарничество и даже можем проследить появление определенных ремесель. Целый ряд слов указывает на условия развития хозяйства, общественную жизнь, степень развития морали, поверья и материальную культуру тюркских народов.

Ю. Немет: Тюрко-болгарские слова плотничества в венгерском языке, стр. 55—60.

Из области плотничества в венгерском языке имеется 12—13 тюрко-болгарских заимствованных слов. Таким заимствованием является само слово *ács* (плотник) из тюркского слова *aγačči*, которое известно в ряде тюркских языков. Не давно Хасан Эрен доказал тюркское происхождение венгерского слова *küllő* (спица) и автор настоящей статьи в качестве доказательства приводит целый ряд примечаний. До сих пор неизвестно было происхождение венгерского слова *gyalu* (струг). Автор предполагает, что это слово тоже тюрко-болгарского происхождения, ср. с тюрк. *yïš-* (тереть, сделать гладким, выстругать), *yïšqï* (струг); венгерское слово происходит из тюркской формы *(*yïšïγ ~) *yïlïγ*.

Л. Фекете: Числительные в турецких топонимах, стр. 61—71.

Интересную группу турецких топонимов составляют те названия, первым членом которых являются определения выраженные числительными. Такие топонимы встречаются и в топонимике Венгрии эпохи турецкого ига. Интересны расхождения в частоте употребления разных числительных. В рассмотренном автором материале числительные сорок, три и пять стоят на первых трех местах. Другая группа слов свидетельствует об употреблении формы множественного числа числительных в топонимах.

Г. Дьёрфи: Памятники печенегского языка, стр. 93—81.

О словарном составе печенегского языка известно гораздо меньше, чем о словарном составе половецкого языка, так как связного письменного памятника, написанного на печенегском языке не сохранился. Памятники печенегского словарного состава главным образом состоят из собственных имен (имена племен, собственные имена, географические названия). В этом отношении мы находимся в очень выгодном положении, ибо двойные названия восьми печенегских племен — как это доказал Ю. Ф. Немет — представляют составные слова, состоящие из названий чинов и цветов, а значение общего названия трех первых племен уже известно, и поэтому они имеют такое же значение, как глоссы. В названиях печенегских крепостей можно проследить повторяющуюся закономерность. Что касается, наконец, печенегских собственных имен, их оценку в редких случаях можно считать достоверным.

Печенегские собственные имена встречаются в византийских, русских и венгерских источниках.

На основании имеющегося в нашем распоряжении словарного материала можно определить, что большинство печенегских племен говорило на сходном с половецким кипчакском языке.

Х. Эчеди: Древнетюркские и уйгурские титулы китайского происхождения, стр. 83—91.

Автор доказывает, что большая часть древнетюркских и уйгурских титулов китайского происхождения произошла из званий чиновников пограничных китайских провинций: *toτoq* ~ 都督 (титул, являющийся самым древним заимствованием, более ранним,

чем 558 г.), *čegši* ~ 刺史, *tai saŋun/säŋün* ~ 大將軍, *saŋun/säŋün* ~ 將軍, *čäŋši* ~ 長史, *tutuŋ* ~ 都統, *fušï* ~ 副使 *panguan* 判官; ни заимствования *qunčui* ~ 公主 и *taisï* ~ 太子, ни транскрипции *tänsi* ~ 天子 и *oŋ* 王 не свидетельствуют о чиновничей связи; титулы *šilaŋ* ~ 侍郎 и *futuši* ~ 副都司 (?) являются случайнымы транскрипциями; и в завершение некоторые почетные звания *bayši* ~ 博士, *taišï* ~ 太師, *шɪрšï* ~ 法師, *titsi* ~ 弟子) были заимствованы посредством буддизма. Из языкового материала, сохранившегось в письменной форме, автор заключает, что для древнетюркских народов китайский бюрократизм остался по существунеизвестным.

А. Бодроглигети: Письменность в лексике тюркских языков, стр. 93—117.

В данной статье собраны в тематическом порядке термины памятников письменности древних тюркских народов и даются им объяснения с точки зрения истории языка и культуры.

После введения (1—3), в котором говорится о взаимосвязи истории и истории письменности тюркских народов, автор знакомит нас с развитием орудий и техники книгопечатания (4), говорит о связи письменности с историей религии (5). В дальнейшем рассматриваются проблемы древне- и среднетюркской письменности (6), дальше говорится о терминах процесса письма (7), его материальных условий и орудий (8), произведений (9) и их графического единства (буква, слово, строка) (10), кроме того о терминах слов, касающихся личности писцов (11). Все эти проблемы рассматриваются на основании сравнительно-исторического языкового материала.

А. Рона-Таш: О терминологии монгольской письменности, стр. 119—147.

В истории монгольской письменности имеется еще целый ряд неразрешенных проблем, научное рассматривание которых является важнейшим условием создания такой монографии, которая занимается этой многосторонней областью истории монгольской куьтуры. Такие проблемы, как письменность монгольских народов до Чингис хана, взаимоотношения уйгурской и монгольской письменности, формирование и этапы развития монгольской письменности, уйгурские, тибетские и китайские элементы монгольского книгопечатания, формирование монгольских библиотек также надлежат исследованию, как проблема исторического и общественного фона использования письма или проблема формирования национальной письменности и целый ряд других вопросов. Настоящая статья обобщает проблемы терминологии монгольской письменности и вопросы возникновения этой терминологии, и является предварительной работой для этих исследований. В работе автор пишет о различных терминах процесса, орудий и форм письма, кроме того о терминах книгопечатания, книг и других документов, а также о терминах процесса чтения. Автор приходит к выводу, что уйгурское происхождение монгольской письменности отражается и в терминологии; греческое, персидское, согдийское, индийское и китайское влияние на монгольскую письменность произошло посредством уйгурского языка. Влияние тибетского языка имеет второстепенное значение и отражается только в некоторых определенных областях. Непосредственное китайское влияние не заслуживает особого внимания.

Если монголы до принятия уйгурской письменности имели свою письменность, то это по свидетельству терминологии могли быть только руны.

Л. Лёринц: Технические термины калмыцкого фольклора, стр. 149—158.

Калмыцкий язык на протяжении веков находилась под сильным влиянием других языков. Это влияние складывалось и в народной словесности. Но большую часть терминологии фольклора составляют слова общемонгольского языка, часть которых (а) носит первоначальное значение слова, или (б) наряду с основным общемонгольским значением имеет специальное значение, характерное лишь для кальмыцкого языка, или (в) общемонгольское слово приняло совершенно новое значение. Другую часть фольклорной терминологии составляют слова внутреннего словообразования, которые в других литературных языках и диалектах не известны. Третью часть составляют заимствования, главным образом тюркского происхождения.

П. Томка: Похоронные обряды в монгольской лексике, стр. 159—181.

На основании похоронных терминов автор трактует похоронные обряды монголов; взаимосвязи обрядов и их изменения, как исторические источники и средства исторической оценки монгольского археологического материала. Рассматривая терминологию монгольских похоронных обрядов (на основании диалектологических и других словарей, исторических и этнографических работ), автор выделяет терминологию, возникшую под влиянием уйгурского и тибетского буддизма, изменившего старинные обряды. В статье установлено, что и добуддийская терминология была многослойной (трупоположение, кости трупа, оставленного на поле вторично хоронят), неравномерно разделяется в отдельных монгольских языках. В связи с особыми явлениями (похороны в могиле без знака, гроб, могила, система запрета, похороны с конем) статья дает материал к исследованиям древнего общения монгольских, тюркских и тунгусо-манджурских народов.

Г. Хазаи: Относительно к исследованию турецких заимствований балканских языков, стр. 183—190.

Наряду с памятниками в транскрипции, важным источником турецкой исторической фонетики являются турецкие заимствования балканских языков. Современные турецкие наречия Балкана свидетельствуют о том, что в течении столетий, некоторые части их территории были под влиянием литературного языка с центром Истанбул, и поэтому турецкие заимствования, памятники языкового соприкосновения на Балкане или на окраине его, могут обогащать наши знания о формировании современного турецкого литературного языка.

В связи с работой Ст. Стаховского, автор обсуждает историко-диалектологический фон таких явлений, как сингармонизм лабиальных гласных, изменение $\ddot{o} > \ddot{u}$, соответствие $g > \emptyset \sim y$, исчезновение интервокалического и конечного h.

Касаясь турцизмов сербско-хорватского языка, автор устанавливает, что они дают немало интересного для истории турецкого, но специальный диалектальный характер призывает к осторожности в использовании этих турцизмов относительно к формированию литературного языка. По мнению автора, турцизмы сербско-хорватского освещают прежде всего историю западно-балканских турецких наречий.

Клара Хеди: Терминология турецких судебных процессов в памятниках из Венгрии, стр. 191—203.

Статья примыкает к ряду работ, рассматривающих язык и терминологию турецких исторических источников, и исследует термины судебных документов *hüǧǧet* и *siǧill*, принятое составление отдельных разделов судебных процессов. Автор рассматривает выражения обозначающие суд и судебный процесс, вводные формулы судебных документов, основные типы предложения представительства, принятия судебного процесса, судебного следствия (присяга и свидетельское показание) и заключения процесса. Автор устанавливает, что эти типы предложений приспособлены к образу процесса (судебный процесс или заключение договора) и в практике стали характерными и на протяжении времени установленными формами.

Статья не занимается рассматриванием языка особого типа документов — фетв.

Б. Ринчен (Улан-Батор): Об одной хори-бурятской родословной, стр. 205—225. Статья на русском языке.

Ч. Тёттёши: Проблема внутренних обрамленных сказок Шукасаптати, стр. 227—240.

С точки зрения взаимосвязи трех санскритских вариантов индийского сборника сказок Шукасаптати, именно текста *simplicior*, с близского к этому первому текста *elegantior* и в большей мере отличающейся от предыдущих текста *ornatior* и особенно с точки зрения отношения этих вариантов к оригинальному Шукасаптати, научная литература не даром придал решающее значение сказкам 5—17 текста *ornatior* и сказкам 5—9 текстов *simplicior* и *elegantior*. По некоторым суждениям, оригинальный вариант по всей вероятности был близок к тексту *simplicior*, так как сказки 9—16 текста *ornatior* были

ставлены в сборник позже, что свидетельствует о более позднем возникновении этого варианта. Эти суждения возникли на основании того, что в пятой сказке рассказчица просит пять дней отсрочки. Подобное мнение выражают в своих работах Р. Шмидт и И. Герьтел.

Рассматривая соответствующие предложения, а особенно начало сказок 5—17 текста *ornatior* (см. приведенный санскритский текст), выяснилось, что дочь министра шестую сказку текста *ornatior* рассказала тот же день, как пятую сказку.

После этого сказки 7, 9, 11, 13, 15 она рассказывала по утрам последующих дней, а сказки 8, 10, 12, 14, 16 рассказывала в те же дни, но позже, пополудня. Таким образом сказки 7—16 были рассказаны всего за 5 дней. Это точно соответствует той отсрочке, которую рассказчица просила в пятой сказке.

Выяснилось и то, что сказки 5—17, попугай рассказал Прабхавати за одну ночь. Из того, что тексты *simplicior* и *elgantior* не пользуются отсрочкой, упомянутой в пятой сказке, кроме того не является в них оригинальным и то, что попугай рассказывает сказки 5—9 своей хозяйке по отдельным ночам, ясно, что не эти тексты, а текст *ornatior* ближе всего к оригиналу и лучше всего сохранил материал оригинальных сказок.

Л. Лигети: Монгольский словник Киракоса Гандзакеци, стр. 241—297.

Монгольский словник Киракоса стал известным уже больше ста лет и он был издан, переведен и комментирован несколько раз. В 1961 г., в Ереване вышло новое издание «Истории Армении», знаменитого сочинения Киракоса. Тщательная критика текста, которой мы обязаны К. А. Мелику-Оганджаняну, дала нам возможность переиздать монгольский словник, с учетом вариантов чтения в различных рукописях.

Прежние исследователи довольствовались простым сопоставлением монгольских и тюркских слов Киракоса с их современными соответствующими формами. В настоящей статье автор пытается установить своевременную форму слов, их произношение в XIII-ом веке. Поэтому он попробовал осветить прежде всего графические изменения, возникшие в течении переписок и создавшие искаженные до неузнаваемости формы некоторых слов.

В большой мере повлияло на фонетический и графический вид монгольских и тюркских слов Киракоса и то, что переписчики распространяли свою армянскую орфографию и на эти слова. Наряду с влиянием оригинального, классического армянского правописания (и произношение), наблюдается и западно-армянское влияние (правописание и произношение). Кроме того, некоторые фонетические особенности монгольского (и тюркского) не имели соответствующую букву в армянском алфавите.

Автор приходит к выводу, что монгольские слова Киракоса представляют живое среднемонгольское наречие, которое было известно не только в Армении, но и в Грузии и в Персии. Ближайшим к этому наречию является тот западный вариант среднемонгольского, который дошел к нам в монгольских словниках арабской письменности.

Дь. Кальди-Надь: Названия тканей в дневнике турецкой таможни среднеземноморской пристани Искендерун, стр. 299—304.

Среди многообразных материалов турецких архивных источников, это таможенные дневники, которые дают наиболее содержательные сведения о материальных потребностях старого турецкого общества, удовлетворенных путем торговли.

В настоящей статье обсуждаются названия тканей *čoqa, čoqa-i altmïš čila, yekta čoqa, suf, qadife, qumaš* из дневника таможни Искендеруна 1624—1628 гг. Большинство их — слова заимствования, говорящие о сильном влияним арабо-персидской материальной культуры на анатольских турок.

Л. Лёринц: Сказки «Волшебного мертвеца» в литературе и фольклоре Тибета, стр. 305—316.

Сказки «Волшебного мертвеца», написанные на тибетском языке, известны нам с начала века, но систематизация и распределение собранного материала стало возможной лишь недавно благодаря исследованиям Ц. Дамдинсурэна. Наряду с литературными вариантами, которые содержат 13 и 21 сказки, встречаются и фольклорные и полулитературные сборники. Статья знакомит нас с полулитературным сборником, который происходит из восточного Тибета и содержит 16 сказок. Автор рассматривает литератур-

ные варианты, содержащие эти 13 сказок и сравнивает их с фольклорными и полулитературными вариантами. Наконец автор делает попытку определить типы входящих в сборник сказок.

Г. Бетленфалви: Три сказки из Панчатантры в неизданном толковании тибетского Субхашитаратнанидхи, стр. 317—338.

Связная, обрамленная рецензия Панчатантры не известна ещё ни в монгольской, ни в тибетской литературах, изданы только отдельные сказки Панчатантры включившиеся в толкованиях произведений другого характера. Число их увеличивается изданными в этой работе тремя сказками: «Заяц и слоны», «Осел в шкуре пантеры» и «Брахман и три жулика», которые происходят из неизданного тибетского толкования сборника изречений Субхашитаратнанидхи.

При анализе индийских параллелей этих сказок, автор приходит к выводу, что ни одна тибетская сказка не сводится непосредственно к известным индийским вариантам; в сказках вообще можно найти целый ряд мотивов индийских рецензий. Сокращенный характер тибетских сказок затрудняет решение вопроса, но в одном случае кажется возможным установить и то, что составление и переработка сделаны в Тибете, вне Индии.

Решение возникших проблем возможно лишь при такой разработке материала всего толкования, т. е. тибетских сказок индийского происхождения, в которой данный материал рассматривается с точки зрения тибетских вариантов.

М. Софронов (Москва) и Е. Кычанов (Ленинград): Исследования по фонетике тангутского языка, стр. 339—354.

Настоящая статья является кратким изложением результатов исследования, уже опубликованного в работе «Исследования по фонетике тангутского языка», М. ИВЛ, 1963 г., 112 стр.

Ф. Хусар: Полномочие князя И-куан и Ли Хун-чжан на мирные переговоры в 1900 г., стр. 355—358.

В будапештском Музее искусства Восточной Азии им. Ф. Хоппа храняется неболь шой письменный памятник истории империалистического вмещательства в Китае—австро-венгерская копия императорского приказа о полномочим министра иностранных дел, манджурского князя И-куан и губернатора провинции Чжили Ли Хун-чжан на мирные переговоры в 1900 г. В статье публикуется перевод текста приказа с комментарием. Подлинник дается в фотокопии.

А. Шейбер: Неизвестное письмо Мойсея Маймуни и панегирик в честь Авраама Маймуни. Материалы из Кауфманн-генизы, стр. 359—371.

В статье публикуются новые материалы, два текста из Кауфманн-генизы Библиотеки Венгерской Академии Наук. Гениза — это неисчерпаемый источник рукописей Маймуни, в числе которых встречаются и автографы, как напр. опубликованный здесь впервые фрагмент письма Мойсея Маймуни, написанный на арабском языке, красивым почерком квадратного шрифта. В фрагменте говорится о врагах и о почтителях пишущего, потом дается деление йудеев на три класса по их отношению к Торе, к традициям. Второй текст является панегириком в честь Авраама Маймуни. Стихи, сочиненные вероятно простым человеком на невысоком литературном уровне, интересны тем, что они свидетельствуют о популярности Авраама Маймуни.

The *Acta Orientalia* publish papers on oriental philology and culture in English, German, French and Russian.

The *Acta Orientalia* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Orientalia*, is 110 forints a volume. Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest I., Fő utca 32. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Orientalia* paraissent en français, anglais, allemand et russe et publient des travaux du domaine des recherches orientales.

Les *Acta Orientalia* sont publiés sous forme de fascicules et seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (Budapest I., Fő utca 32. Compte-courant No 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Orientalia*» публикуют трактаты из области востоковедения на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Orientalia*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Orientalia*»— 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultúra*» (Budapest I., Fő utca 32. Текущий счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.

47,— Ft

INDEX

L. Ligeti, Le lexique mongol de Kirakos de Gandzak 241

J. Káldy-Nagy, Names of Merchandises in a Mediterranean Turkish Customs Register 299

L. Lőrincz, Les «Contes du Cadavre ensorcelé» (*Ro-sgruń*) dans la littérature et le folklore tibétains 305

G. Bethlenfalvy, Three *Pañcatantra* Tales in an Unedited Commentary to the Tibetan *Subhāṣitaratnanidhi* 317

M. V. Sofronov (Moscow) — E. I. Kyčanov (Leningrad), Researches Concerning the Phonetics of the Tangut Language 339

Fl. Huszár, The Mandate of Prince I-k'uang and of Li Hung-chang for the Peace-negotiations in 1900 355

A. Scheiber, Ein unbekannter Brief Moses Maimûnîs und ein Lobgedicht zu Ehren Abraham Maimûnîs 359

I. Erdélyi, Résultats des recherches archéologiques relatives aux trouvailles des cavaliers nomades orientaux en Hongrie (1953—1964) 373

A. Róna-Tas, The Conference of the Hungarian Altaists 378

Eve Apor, L. Gaál 381

T. Horváth, Z. F. Takáts 382

Comptes rendus :

Материалы по чувашской диалектоюгии I—II (A. Róna-Tas) — *N. Beldiceanu*, Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris I—II (J. Káldy-Nagy) — *U. Heyd*, Ottoman documents on Palestine from 1552 to 1915 (Ann Horváth) — Хальмг поэзин антолог (L. Lőrincz) — Краткий тибетско-русский словарь (A. Róna-Tas) — *Lokesh Chandra*, The Three Hundred Gods (G. Bethlenfalvy) — *Subhāṣitaratnakoṣa* (G. Bethlenfalvy) — *J. Průšek* (ed.), Studies in Modern Chinese Literature (E. Galla) — *S. Shaked*, A Tentative Bibliography of Geniza Documents (A. Schreiber) 385

Livres reçus 401

Index: 26.020